LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY
OF ILLINOIS

015.493
R32
v.22

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

1910

VINGT-DEUXIEME ANNÉE 1910

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIBLIOGRAPHIQUE

rédigé par une réunion d'écrivains belges

ACCOMPAGNÉ D'UN

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

Diplôme de Grand Prix à l'Exposition internationale de La Haye 1908.

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
(Société Anonyme)
15, Rue Royale, 15
Tél. 1364

015.493
R32
v.22

SWANK FEB 7 '50

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

ANTHEUNIS, L. 22

1909. — Le procès de Galilée, par L. Antheunis. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 vol. in-8° de 22 p. o. fr. 50

BOYER D'AGEN. 244

1910. — Les chevauchées de Jehanne, par Boyer d'Agen. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 album in-4° de 28 pages. 1 fr. 75

Plaquette toute d'actualité qui rappelle les grands événements de la vie de la « douce pucelle ».

« Les trois étapes de cette chevauchée prodigieuse, les petits » enfants eux-mêmes les épellent entre les boucles blondes de leurs

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

» cheveux inondant la page où rougeoie tant de sang, où tant de » flammes crépitent, où une fleur de lys surnage toute blanche : » Orléans et ses preux, Reims et ses pleutres, Rouen et ses bour- » reaux. Est-ce là toute l'histoire de Jeanne ? »

Non, mille fois non. Pour parfaire l'énumération, j'ajouterai volontiers : Rome, Paris, Orléans, le monde entier et ses admirateurs et ses suppliants ; car les mères ne se contenteront plus désormais de rappeler aux petits les hauts faits de cette vaillante, elles joindront les petites mains, et apprendront aux lèvres enfantines à redire : « Bienheureuse Jehanne, priez pour nous. »

« Après le bûcher de Rouen », le piédestal glorieux : ce n'est que justice. Et M. Boyer d'Agen a voulu, lui aussi, apporter à ce monument sa pierre, délicatement ciselée, semblable à un de ces crochets de gable, on à un de ces fleurons du XVe siècle.

Des gravures nombreuses très fines, nous remettent devant les yeux, les spécimens des travaux artistiques que suscita le désir de glorifier la Pucelle.

Numismatique, peinture, broderie, sculpture rivalisent. Le bronze, le marbre, la soie, les couleurs hiératisent l'idéale figure de Jehanne : il n'y a pas jusqu'aux antiques enluminures qui ne nous charment par leur naïve expression.

Ajoutez à cela, les reproductions des principaux événements des fêtes triomphales, de la béatification à Rome, à Orléans, de la cavalcade de Compiègne et des personnages importants qui y tinrent un rôle.

C'est assez dire l'intérêt qui prend le lecteur à la vue de ces quelques pages, et pas n'est besoin d'insister plus longuement pour recommander cette plaquette à la bienveillance du public.

R. F.

de PARVILLEZ, A. ¶ 24

1909. — Les idées morales de M. Bayet, par le R. P. Alphonse de Parvillez, S. J. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 vol. in-8° de 20 pages. 0 fr. 50

Dans une analyse très clairement présentée de deux ouvrages de M. Bayet : « l'Idée de Bien » et « les Idées mortes », le R. P. de Parvillez déplore l'insuffisance des systèmes de morale de nos modernes philosophes. Il s'inquiète, à juste titre, de voir des milliers d'âmes jetées dans le désarroi, ces âmes auxquelles on dit que « devoir et libre arbitre » sont des mots, « bien et mal » des étiquettes applicables à tout indifféremment. Après lecture de cette très intéressante étude, l'on sent davantage le vide des consciences contemporaines et le problème se pose plus angoissant de savoir quel avenir nous préparent ces systèmes, incapables d'unifier les

intelligences et de mettre un peu de courage au cœur des jeunes désemparés d'aujourd'hui, si l'on n'en revient au plus tôt à la divine morale de l'Evangile. P. P.

DE RIDDER, L. 215

1909. — Jésus-Christ s'est-il fait passer pour Dieu ? par le Rév. P. L. De Ridder, C. SS. R. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 18 pages 0 fr. 50

DEWIT, J. 27

1909. — Le meurtre du bienheureux Pierre de Castelnau, Légat du pape Innocent III, par M. l'abbé J. Dewit. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 14 pages. 0 fr. 50

GILLET, P. 244

1910. — Devoir et Conscience, par le Rév. Père P. Gillet, Dominicain. — Bruges, Desclée, De Brouwer & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 322 pages. 3 fr. 50

Pour qui se regarde vivre, il n'est pas douteux qu'il y ait une distance presque désespérante entre l'état réel d'une conscience, même honnête, et l'idéal de vie qu'elle se propose d'atteindre. L'on doit même dire que l'idéal apparait d'autant plus éloigné et inaccessible que la conscience s'affine et se perfectionne, tandis que « l'acuité de celle-ci diminue dans la mesure où l'on descend l'échelle » de la sainteté ». D'où cela vient-il ? Du manque d'éducation de le conscience. « Si on la laisse inculte, elle se referme ; au contraire, elle s'ouvre dès qu'on s'occupe d'elle ».

Après avoir montré la nécessité et le mode d'une éducation du caractère, aux points de vue naturel et surnaturels, le R. P. Gillet nous parle donc, dans cette troisième série de conférences de « l'Education de conscience. »

« Qu'est-ce donc que la conscience et comment s'y prendre » pour l'ouvrir et l'affiner ? Son éducation est-elle soumise à des » lois fixes, immuables, les mêmes pour tous ; ou bien plutôt cha- » cun ne serait-il pas libre de former sa conscience comme il » l'entend ? Y a-t-il, en d'autres termes, une éducation purement objec- » tive de la conscience morale dont la méthode s'impose à tous les » individus ; ou bien cette éducation objective ne demande- » t-elle pas à être complétée par une éducation subjective qui, sur » la trame de vie humaine constituant le fonds de toutes les cons- » ciences, s'emploierait à broder des dessins propres à chaque individu,

» en tenant compte de leur tempérament, du milieu où ils ont été » élevés et sont appelés à vivre, et de ces mille riens qui donnent » à chaque personne morale sa physionomie particulière, son ori- » ginalité, et sa puissance de vie ? »

Telles sont les questions difficiles que le R. P. Gillet aborde résolument. Le problème moral et les divers systèmes qui en cherchent la solution sont clairement exposés. Les explications modernes sont heureusement démontrées fausses ou insuffisantes. La saine morale traditionnelle est bien mise en lumière, avec cette largeur de vue qui tient compte, comme il convient, des exigences contemporaines.

Les éléments de l'éducation objective de la conscience présentés et discutés, l'auteur, avec son charme coutumier de fin psychologue, nous dit comment en comprendre l'éducation subjective ; il en étudie dans leurs causes de tempérament, de milieu et d'éducation, les maladies, et nous offre pour chacune un remède.

L'on retrouve aisément dans ces pages les qualités de moraliste, d'orateur et d'écrivain auxquelles nous a dès longtemps accoutumés l'auteur de « l'éducation du caractère » et de « la virilité chrétienne ». On y sent vibrer cet amour de la jeunesse si propre à l'entraîner vers l'idéal, mais très averti et qui n'hésite pas, lorsqu'il le faut, à dire toute la vérité.

La lecture de ce livre instruit, charme, et, qui plus est, élève et réconforte en inspirant la résolution de « se » travailler. Puisse cette nouvelle série de conférences avoir le succès de ses aînées et faire heureusement présager de l'accueil que recevra auprès du public une quatrième série en préparation : « l'éducation du cœur ».

P. P.

MAILLET, Heuri. **27**

1909. — L'église et la répression sanglante de l'hérésie, par Henri Maillet. Edité avec préface et notes, par Karl Hanquet. — Liége, Vaillant-Carmanne, 1909. 1 vol. in-8° de 110 pages.

(*Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liége*).

L'ouvrage que M. Karl Hanquet, le savant professeur de l'Université de Liége, présente aujourd'hui au public, est un travail posthume. L'auteur, enlevé par une mort prématurée à une carrière historique, qui, à en juger par ce premier essai, promettait d'être brillante, l'avait achevé dès 1904. C'est ce qui explique sa publication après l'étude magistrale de M. E. Vacandard, sur l'*Inquisition*. (Paris, Bloud, 1907). Le lecteur, du reste, remarquera une concordance essentielle entre les conclusions de deux auteurs : cette concordance n'est pas faite pour en diminuer la valeur démonstrative.

M. Maillet pose ainsi la question du rôle de l'Eglise dans la répression sanglante de l'hérésie : « Vers le milieu du XIIIe siècle nous nous trouvons en face d'une législation civile faisant universellement de l'hérésie un crime et punissant ce crime de la peine de mort. Nous nous demandons si l'Eglise a inspiré cette législation, si elle l'a demandée, et dans le cas où il serait prouvé qu'elle n'a pas coopéré à sa formation si elle ne l'a pas seulement tolérée, acceptée mais pleinement approuvée, une fois qu'elle l'a trouvée établie. » En une suite de quatre chapitres, d'une documentation abondante et inspirés d'un souci de vérité qui ne le cède en rien à la rigueur de la méthode, l'auteur examine ces diverses questions pour conclure que toujours l'Eglise, dans ses chefs comme dans ses hommes les plus éminents, a eu horreur du sang, que pour la répression de l'hérésie, elle a marqué à toute époque ses préférences pour la peine de l'exil, mais aussi que, considérant en fait qu'il fallait à tout prix réprimer les hérésies et qu'il y avait urgence à le faire, elle finit par se rallier à la peine de mort décrétée par la législation civile. Chan. J. LAENEN.

VERHAEGEN, A. **24**

1909. — Dévotions populaires et croyance en Dieu, par Arthur Verhaegen, député. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 vol. in-8° de 18 pages. 0 fr. 50

L'on invoque la science pour nier Dieu ou dire tout au moins qu'il est inconnaissable. M. Arthur Verhaegen réfute victorieusement cette assertion au nom de la science elle-même : la raison dit avec certitude qu'il est une force supérieure, foyer de toute vie. Force éternelle et créatrice « antérieure, extérieure et supérieure » à l'homme, et que nous appelons Dieu. Dès lors « que faut-il de » plus pour l'adorer et le bénir ? Quels abîmes y a-t-il à franchir » pour accepter l'idée d'une religion et pour s'incliner devant le fait éclatant de la religion catholique ?

» Le don de la foi n'est pas refusé à ceux qui, librement, se » laissent conduire par la raison jusqu'au point où la foi devient » nécessaire pour adhérer à Jésus-Christ et à son Eglise. » — Les libres penseurs ont beau rire des dévotions populaires, — des pèlerinages, par exemple ; — sous ces formes, toutes d'ingénuité et de simplicité souvent, se cache l'idée fondamentale et hautement rationelle que tous les hommes se font de la religion, c'est à dire d'un lien permanent entre le Créateur et les créatures. P. P.

VERMEERSCH, A. **211**

1909. — Le néopaganisme, par le Rév. Père A. Vermeersch, S. J. Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 14 pages. 0 fr. 50

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**
31 **Statistique.**
32 **Science politique.**
325 Colonisation.
33 **Économie politique.**
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 **Droit.**
348 Droit ecclésiastique.
35 **Administration.**
36 **Association.**
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 **Enseignement, éducation.**
38 **Commerce.**
39 **Folklore.**
396 Féminisme.

DAUWE, Octave. **312.8**

1910. — Dépopulation criminelle et charité maternelle, par le Dr Octave Dauwe. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 26 pages. 0 fr. 50

DUPONT-BRIXHE, Mme. **362.4**

1909. — La cuisinière bourgeoise par Thérèse (Mme Dupont-Brixhe). — Louvain, Impr. « Nova et Vetera », 1909. 1 vol. in-8° de 498 pages. 3 fr.

Il y a trois ans, nous signalions à nos lecteurs la 2e édition de ce bon livre, appelé à rendre de précieux services aux ménagères soigneuses, aux dames de maison intelligentes qui ne dédaignent pas de s'occuper de cuisine.

Une troisième édition vient de paraître et tout en constatant le succès de l'édition précédente depuis longtemps épuisée, nous croyons de notre devoir d'appeler à nouveau l'attention sur un livre aussi utile.

Il n'est personne qui n'apprécie les bienfaits d'une alimentation saine de digestibilité parfaite, de facile assimilation ; chacun estime une bonne cuisine qui flatte les sens et excite l'appétit.

Mais si la préparation des mets intéresse tout le monde, quelle n'est pas l'importance de l'art culinaire pour de nombreuses catégories de personnes ! gens débiles ou de constitution délicate dont les organes peu tolérants n'acceptent que des aliments de choix ; convalescents affaiblis par des affections de longue durée qui reviennent

à la vie, grâce aux soins dont on entoure la préparation des mets simples à leur convenance ; malades abîmés par des affections chroniques, tuberculeux, neurasthéniques, etc. chez qui les artifices d'une cuisine soignée réveillent l'appétit et soutiennent des forces.

Aussi l'enseignement pratique de la cuisine est-il reconnu comme indispensable pour les personnes qui se destinent à soigner des malades ; il figure avec raison au programme de nos écoles d'infirmières de famille le goût et les aptitudes pour ce rôle social, que toutes les maîtresses de maison qui ont quelque souci du bien-être et de la santé de leurs proches.

C'est pour répandre dans les classes aisées les bienfaits de cet enseignement, c'est pour faire naître chez les jeunes filles et les mères de famille le goût et les aptitudes pour ce rôle social, que Mme Dupont-Brixhe a écrit ce recueil et s'attache à le maintenir à la hauteur des connaissances actuelles et des progrès réalisés.

Rompant avec les préjugés qui écartent les dames de la société de tout ce qui touche à l'art culinaire, elle a entrepris cette mission comme un véritable apostolat, elle la poursuit avec une compétence indiscutable, avec un souci constant de se conformer aux prescriptions de la physiologie et de l'hygiène et dans l'unique but de rendre service à tous, mais plus particulièrement à ceux qui souffrent.

Mme Dupont-Brixhe a voulu nous donner un bon livre, un livre utile ; elle y a réussi. Ecrit dans un style clair et correct, cet ouvrage est à la portée de tous ; il servira de guide à nos infirmières, à nos garde-malades ; il sera le conseiller de toutes les dames qui ont souci d'assurer à leur famille un régime sain, varié, irréprochable.

Nous lui souhaitons le succès, le grand et légitime succès qu'il mérite.

Dr L. LARUELLE.

HERBE, Jacques. **377.2**

1910. — L'éducation religieuse des enfants dans la famille, par Jacques Herbé. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 230 pages. 2 fr.

Ce livre trouvera des lecteurs — ce dont il faut se féliciter — grâce à l'intérêt qui s'attache au sujet traité, grâce aussi au ton agréable de l'écrivain et à la parfaite lisibilité du texte, sorti des presses de la librairie Lethielleux. Elle a édité d'autres volumes ayant trait à l'éducation et ne regrettera pas d'avoir augmenté sa collection d'une unité telle que *l'Education religieuse des enfants dans la famille*.

Les deux premiers chapitres exposent aux parents — non pas avec la rigueur d'un traité didactique, mais d'un ton de causerie — quel est le but et quel doit être le point de départ de l'éducation religieuse. Après ce préambule indispensable, l'auteur prend l'enfant en bas-âge et le mène jusqu'à l'âge de la pre-

mière communion : il y arrive en quatre étapes, nous disant clairement ce que chacune d'elles comporte en fait d'instruction, de pratiques et de maximes religieuses. Jacques Herbé nous fait bénéficier des nombreuses et intelligentes lectures qu'il a faites pour se documenter : leur autorité s'ajoute ainsi à celle de ses réflexions et de son expérience.

On ne lira pas sans une douce émotion la conclusion consolante du livre. C. CAEYMAEX.

351.712

1909. — Petit guide pour la rédaction des projets de travaux publics. — Liége, Impr. Thone, 1909. 1 vol. in-12 de 32 pages. 1 fr.

PRINS, A. **301**

1910. — Le défense sociale et les transformations du droit pénal, par A. Prins. — Bruxelles, Misch & Thron, 1910. 1 vol. in-12 de 170 pages. 2 fr.

(Actualités Sociales.)

SCHARFF, Paul. **4 (063)**

1909. — Le congrès international des professeurs de langues vivantes, tenu à Paris du 14 au 17 avril 1909. — Gand, Vanderpoorten, 1909. 1 broch. in-8° de 16 pages.

Rapport fidèle d'un fin observateur, ce compte rendu fait revivre le congrès des Professeurs de langues vivantes. Il dresse le catalogue des propositions faites et des résolutions adoptées, en les accompagnant de ces réflexions personnelles que les lecteurs de la *Revue des Humanités* sont habitués à trouver sous la plume élégante et alerte de M. le professeur Scharff. C. C.

VERMEERSCH, A. **3.01**

1909. — Christianisme et civilisation, par le Rév. Père A. Vermeersch, S. J. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 12 pages. 0 fr. 50

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues.**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

SEVENS, Alfons. **4 (495)**

1910. — La question flamande exposée aux wallons. Les objections des Wallonisants. L'entrée en scène de L. L. L. d'Anvers, par Alfons Sevens. — Ostende, Dhont & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 50 pages. 0 fr. 50

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.

74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

CHARDOME, Emile. **726**

1909. — Savonarole et l'Art chrétien, par Emile Chardome. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 vol. in-8° de 32 pages. 0 fr. 50

(*Documents contemporains*).

8 Littérature

81 **Généralités.**
82 **Littérature anglaise.**
83 « **germanique.**
84 « **française.**
85 « **italienne.**
86 « **espagnole.**
87 « **latine.**
88 « **grecque.**
89 **Autres littératures.**

1 **Poésie.**
2 **Théâtre.**
3 **Roman.**
4 **Essais.**
5 **Éloquence.**
6 **Lettres.**
7 **Satire.**
8 **Mélanges.**

JEANGOUT, Joseph. **84.1**

1909. — Le rouet d'or. Poèmes, par Joseph Jeangout. — Bruxelles, O. Lamberty, 1909. 1 vol. in-8° de 146 pages. 3 fr.

M. Jeangoût n'en est pas à son premier livre ; il a déjà publié deux recueils : *La chanson de l'Ardenne* (1905) et *Aux bords des landes* (1905) qui furent honorés d'une souscription du ministre des sciences et des arts. La revue a rendu compte de ces premiers essais. Le talent de M. Jeangoût s'est encore affermi.

Dans le *Rouet d'or* c'est toujours la chanson de l'Ardenne que chante surtout notre poète ; ses poèmes en sont pour la plupart des descriptions détaillées avec précision et couleur. A côté de ses belles qualités descriptives oserai-je reprocher à M. Jeangoût ses procédés de style un peu monotones qui font que s'il excèle à photographier il ne sait pas toujours donner la vie à ses paysages si riants, si minutieusement observés. Serait-ce aussi que les épithètes qu'il emploie sont un peu trop traditionnelles ou que les adverbes en *ment* (longuement, lourdement) dont M. Jeangoût abuse un peu nuisent à la légèreté de l'ensemble ? C'est dommage, car le poète a saisi toute la poésie de la campagne, des villages et des landes, il a su fixer des scènes rustiques avec la finesse de pinceau d'un maître comme en ce petit tableau :

LA VACHE

Ne trouvant plus rien sous sa dent, la bonne vache
A meuglé longuement vers le bouvier loitain
Or, comme son appel sonore reste vain
Elle rompt d'un seul coup, la corde qui l'attache
Elle s'en va vers l'ombre grise, dont la tache
Se répand sous le pied d'un énorme sapin
Qui, sur l'immense éclat de l'azur, semble peint

Et se met à mâcher les tréfles qu'elle arrache
Puis lorsque le soleil, lentement descendu,
Rallume son brasier d'un effort éperdu
On la voit se tourner vers l'Occident qui bouge
Alors, elle paraît, tendant son muffle au vent,
Debout, dans l'air du soir somptueux et mouvant,
Un marbre colossal nimbé de soleil rouge.

Comme on le voit notre poète a du métier et du talent et peut-être peut-il encore mieux ; nous le félicitons de l'œuvre accomplie en lui lançant un cordial *proficiat* ; les quelques remarques sympathiques que nous nous sommes permises n'ont qu'une excuse, c'est que nous voudrions que M. Jeangout tendît à l'avenir encore mieux à la perfection dans le genre qui l'a séduit. STELLIO.

KUNEL, Maurice. **84.1**

1910. — Sur la flûte de roseau. Poèmes, par Maurice Kunel. — Bruxelles, La Belgique artistique et littéraire, 1910. 1 vol. in-12 de 122 pages. 3 fr.

Chaque fois que l'on me présente un nouveau volume de vers, je ne sais quel plaisir m'envahit ; hélas ! cela dure un moment à peine, car le doute survient immanquablement. Et quel chemin ce doute balaye ! Suis-je devant l'œuvre d'un poète, devant l'œuvre d'un versificateur ou devant le pédant étalage de quelqu'inepte prétentieux ?

Sans doute il y a des nuances et c'est tout l'art du critique que de les faire ressortir, sans toutefois y ajouter la touche de vernis qui rehausse ou le frottis d'ombre qui obscurçit, mais sous ces trois fiches se classent toutes les capacités poétiques.

Eh ! bien, j'ai lu les poèmes de M. Maurice Kunel et je les tiens pour des poèmes.

Ici donc, pas de bluff, rien que les émotions d'un jeune homme, rendues en toute simplicité, mais qui n'auraient rien perdu à être plus approfondies. On me répliquera que toute chanson ne doit pas avoir des prétentions philosophiques, que la contemplation des phénomènes de la nature est déjà un poème par elle même, et qu'il en est parmi les poètes comme parmi les oiseaux : de tout plumage, de tout chant, de toute envergure, qu'il faut donc en présence de la poésie assouplir son esprit selon la courbure que le poète a imprimé au sien et voir en quelque sorte avec ses yeux.

Je me soumets de gaîté de cœur à cet exercice, pourvu que j'obtienne comme salaire le charme d'une conception nouvelle, d'un paysage pas encore vu, ou du moins présenté sous un angle ignoré et avec une curieuse lumière. Mais, le plus souvent, ô désillusion ! que de vieux thèmes reviennent sous des titres à peine changés,

que de rabâchages ! Et pourquoi ? Pour avoir voulu écrire trop vite, pour avoir voulu assouvir cette fièvre de voir ses pensées sous forme de lignes imprimées, telles des colliers innombrables de perles noires. Que ne troque-t-on le plaisir de confectionner au plus tôt un volume (cette chose importante pour les jeunes) contre celui de produire avec une lenteur forte, une œuvre réelle.

Ce serait le moment de prononcer, en en détournant le sens, le mot fameux : « Timeo virum unius libri. »

Je ne sais pas que les anciens aient jamais souhaité autre chose que de fonder une œuvre qui fut vivante dans la mémoire des siècles, mais de tous temps cependant, et principalement depuis les romantiques, les poètes furent pressés de soumettre leurs essais à la critique du public, et leurs premiers ouvrages où ne s'affirme encore qu'une originalité tâtonnante, trop souvent leur servent de ballon-sonde.

Ceci est vrai, en partie, pour M. Maurice Kunel.

Il passe dans les roseaux dont il a tiré sa flûte, un vent frais, parfumé de toutes les senteurs de la nature, et il se complaît à écouter cette mélodie et à la transcrire avec un cœur de païen, c'est-à-dire imparfaitement. Il est doux néanmoins d'écouter cette musique : »

Un goût d'immensité, des désirs infinis
Eblouissaient mon âme et paraient mon esprit ;
Les cris aigres des geais, un hoquement de chèvre,
Un doux son de flûtet se riaient sur ma lèvre ;
Tout mon corps pareil à la grotte de cristal
S'irisait sous les feux du soleil matinal.
Et résonnant comme elle au plus profond mystère,
Mon cœur chantait en lui tout le cœur de la terre !....

Tout au long de ses heures mauves, il nous conte ses sensations d'amour. Malgré la musique sensuelle et bruyante de sa Ménade, de temps en temps, dans je ne sais quel cri désespéré transparait son inanité profonde :

« Sous mon front pâli, mes grand yeux cernés
D'un regard perdu sondent l'invisible
Où je vois passer ton ombre impassible
Dont mes faibles sens sont hallucinés.

Et je détache encore :

« Les fleurs, loin du soleil, tristes, se sont fermées.
Et c'est pourquoi, ce soir, ma gaîté se ternit.
Et mes yeux, pareils à des lampes consumées.
Meurent en des lueurs d'un pâle indéfini.

. . . . . .

A me trouver si las, si seul à ma fenêtre
Que diraient-ils ceux-là que tantôt j'amusais,
Sans me voir, sur la route, ils passeraient peut-être ...
Ils ne me croiraient pas, s'ils me reconnaissaient !

Ah ! poète ! que n'écoutez-vous plutôt cette autre voix plus pure, plus noble et qui vous fait dire : »

Dans mon nouvel essor, hanté par l'idéal,
Je me pris à souffler des pensers de cristal ;
Ce fut de par ma vie un essaim de planètes
Reflétant l'arc en ciel de mes rêves poètes.

Ah ! sincère, laissez s'attendrir votre pitié sur nos misères, et vous pourrez chasser : »

Tout le dolent ennui dont la terre est bercée.

Détournez vos deux yeux de la nuit de l'âme où vous les avez plongé et votre tendresse vous mènera vers la clarté qui réjouit et qui féconde.

Votre talent demande a être éclairci et lorsqu'il le sera, les pensées qui jailliront sous vôtre plume revêtiront d'elles-mêmes une forme plus parfaite. Vous écrivez avec facilité, peut-être, n'hésitez pas à remettre sur le canevas de la méditation les arabesques de votre imagination, et j'ose espérer que votre prochain livre sera une réalisation d'artiste, comme votre présent recueil nous le promet.

Clément PERDIEUS.

LEJEUNE Honoré. 84.22

1909. — Fidelaine. Conte lyrique en 3 actes, par Honoré Lejeune. — Bruxelles, Le Belgique artistique et littéraire, 1909. 1 vol. in-12 de 78 pages. 2 fr.

SCHRODER, Auguste. 84.1

1909. — Des larmes et des sourires, par Auguste Schröder. — Bruxelles, Impr. De Wachter, 1909. 1 vol. in-12 de 64 pages. 2 fr.

Il m'en coûte beaucoup mais avant d'analyser son livre je ne puis m'empêcher de faire un reproche à M. Schröder, il me semble que le titre de son recueil pourrait n'être pas tout à fait conforme au bon goût ; il est tout dépourvu d'euphonie et il respire l'antithèse romantique d'une façon inquiétante. Le recueil de M. Schröder se divise en 4 parties : la chanson des saisons, chanson d'amour ; 2 sonnets et vers à M. et Mme Botrel. Rarement originales d'inspiration les pièces ne frappent ni par l'élégance de la lecture ni par la fraîcheur de la sonorité ou la grâce de l'expression ; par ci par là

pour ainsi dire cachée dans un fatras de lieux communs une pensée vraiment remarquable étincelle.

Ce sont surtout des descriptions heureuses, achevées en quelques traits et dont voici un exemple :

Mais le soir accouru rampe dans le loitain ;
Eteignant en passant les bruits et les lumières
Et l'étoile éveillée entrouvre ses paupières
Qui veilleront jusqu'au matin ;

Ou bien encore des comparaisons nouvelles comme celles-ci :

Les feuilles sous leur poids se pâment et chancellent
Avec la lassitude heureuse des fruits murs

Et cette autre :

Les nénuphars que l'ombre effleure
Du doigt,
Semblent des cygnes blancs qui meurent
De froid.

Mais à part ces mérites réels toute cette poésie donne une impression de déjà lu. M. Schröder n'est pas dénué de moyens tant s'en faut ; nous lui conseillons surtout de tâcher d'acquérir plus de virtuosité. Car, vraiment ses vers parfois ne manquent ni de lourdeurs ni des négligences ; écoutez cet ixtus : Il y a même cacophonie.

un tissu de senteurs enchevêtre
Ses invisibles fils qui enlacent tout l'être

Nous pensons que le talent de M. Schröder bien que reposant sur une base sérieuse, manque un peu de maturité. Qu'il travaille ! Peut-être est il assez doué pour nous donner bientôt un recueil qui ne mérite que des éloges.

STELLIO.

9 Histoire et Géographie

90 **Généralités.**
901 Civilisation.
902 Chronologie.
903 Diplomatique.
904 Archivistique.
91 **Géographie, voyages.**
913 Archéologie.
92 **Biographie.**
922 Hagiographie.
929 Héraldique.
93 **Histoire ancienne.**
94 **Histoire moderne.**

HARRY, Gérard. 92

1909, — Maurice Maeterlinck. Avec une bibliographie, deux héliogravures, neuf autres reproductions et un fac-simile d'autographe,p ar Gérard Harry. — Bruxelles, Carrington, 1909. 1 vol. in-12 de 114 pages. 2 fr. 50

(*Les Ecrivains français de la Belgique.*)

Sous le titre *Les écrivains français de la Belgique* la librairie Carrington se propose de publier une série de monographies des célébrités littéraires de notre pays. La collection débute par un livre de M. Gérard Harry sur Maurice Maeterlinck. Sans doute l'idée est heureuse ; au point de vue typographique notamment c'est parfait : ce premier volume est élégant, les gravures qu'il contient sont réellement artistiques, et le portrait de l'écrivain qui se trouve au commencement du livre est remarquable de netteté et d'expression. Mais si l'effort de M. Gérard Harry pour donner une idée de l'écrivain est sérieux, il semble toutefois qu'il n'y ait pas complètement réussi. Ce que je lui reprocherai avant tout c'est son manque de méthode dans l'exposé. Un des buts d'une monographie de ce genre doit être de classer d'une façon précise les notions éparses que le lecteur possède déjà et de les fixer en une habile synthèse. Peut-être l'auteur s'étend-il un peu trop sur la partie biographique et glisse-t-il plus rapidement qu'il ne faudrait sur la signification de l'œuvre du grand dramaturge.

Pourquoi aussi ne pas donner un compte-rendu si court qu'il soit, des œuvres principales. Cela eut permis à M. Gérard Harry d'étayer ses jugements d'une façon qui s'imposât mieux au lecteur. On me dira que les œuvres de Maeterlinck sont lues par tous ceux qui s'intéressent à la littérature ; mais la critique ne doit-

elle pas aussi, en faisant mieux connaître les œuvres, provoquer le désir de les lire chez ceux qui ne l'ont pas encore fait ?

M. Gérard Harry constate que l'amour de la solitude a donné à Maeterlinck une tournure d'esprit originale ; sans doute la remarque à son prix mais il eut fallu cependant examiner les rapports de l'écrivain avec les artistes contemporains, ce que M. Gérard Harry n'a pas fait suffisamment, à mon sens. Certes il parle beaucoup du rôle que Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck joue dans la vie de son mari ; encore eut-il été intéressant de préciser d'avantage les changements très réels que cette influence féminine a opéré dans l'âme du dramaturge. En résumé M. Harry touche à trop de points sans les approfondir et c'est regrettable. Mais je ne voudrais pas être sévère à l'excès, le livre a des mérites ; et l'admiration sincère que M. Gérard Harry ressent pour Maeterlinck, il sait la rendre avec émotion. Du reste, je le répète, l'idée est excellente ; on connait trop peu les écrivains belges ; il y a là une lacune et ce n'est certes pas le livre de M. Henry Liebrecht qui suffise à la combler. Espérons garderont les mérites de celle-ci qui sont réels ; plus de netteté et donc que les monographies qui doivent continuer cette collection plus de profondeur seront toutefois désirables.

STELLIO.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 Bibliographie.
03 Encyclopédies.
05 Périodiques.
07 Journalisme.

De Noisay, Maurice. **07 (44)**
1 . — Lettre à MM. les directeurs des journaux nationalistes à propos d'un article défini, par Maurice De Noisay. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1909. 1 vol. in-12 de 52 pages. 1 fr.

1 Philosophie

11 Généralités.
12 Métaphysique.
13 Psychisme.
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 Systèmes philosophiques.
15 Psychologie.
16 Logique.
17 Morale.
178 Tempérance.
18 Philosophes anciens.
19 Philosophes modernes.

Barrès, Maurice. **151**
1910. — Du sang, de la volupté, et de la mort, par Maurice Barrès, de l'Académie française. — Paris, Emile Paul, 1910. 1 vol. in-12 de 376 pages. 3 fr. 50

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Ebbinghaus, Hermann. **15 (02)**

1910. — Précis de psychologie, par Hermann Ebbinghaus. Traduit sur la deuxième édition allemande, par G. Raphael. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in 8° de 316 pages. 5 fr.

(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Ce livre est la traduction fort exacte du livre de H. Ebbinghaus: *Abriss der Psychologie*. La thèse fondamentale de l'auteur est que l'activité psychique, tout entière, est un produit exclusif de l'activité cérébrale. L'influx nerveux et les opérations cognitives, affectives, volitives, sont les deux aspects d'une même réalité. Contre cette doctrine matérialiste, les objections traditionnelles du spiritualisme n'ont point cessé de valoir. Particulièrement, comment ramener à un pur mouvement mécanique— l'activité nerveuse n'est rien d'autre — une sensation, un jugement, un acte de choix, une émotion ?

M. Ebbinghaus part des manifestations les plus simples de la vie de l'âme, pour remonter, par un ordre de complexité progressive, jusqu'aux activités conscientes supérieures. Il va de l'étude de la sensation, de la représentation, du sentiment, de l'instinct, de la volonté, aux activités de perception, de souvenir, d'abstraction, de langage, de pensée, de croyance, l'émotion, le libre-arbitre, puis enfin la vie sociale et politique, l'art, la religion. Outre ces faits psychiques, il étudie les lois qui les régissent: l'attention, la mémoire, l'habitude, la fatigue. Ce plan est simple, clair, complet et logiquement conçu: il permet de reconstituer, au moyen de ses éléments, la vie consciente et d'en posséder ainsi une connaissance synthétique. Seulement, le matérialisme de l'auteur détermine dans cette chaîne logique une rupture: comment passer du fait nerveux aux activités psychiques qui sont d'un autre ordre ?

Ed. JANSSENS.

Nordau, Max. **142**

1910. — Le sens de l'histoire, par Max Nordau. Traduit de l'allemand par le Dr S. Jankelivitch. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 428 pages. 7 fr. 50

De Cyon, Elie. **139**

1910. — Dieu et science. Essais de psychologie des sciences, par Elie De Cyon. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de XVI-444 pages. 7 fr. 50

Prat, Louis. **11**

1910. — Contes pour les métaphysiciens, par Louis Prat. — Paris, Paulin & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 342 pages. 5 fr.

Des *Contes!* Que peut-on bien, sous ce titre, offrir à des *métaphysiciens?* M. Louis Prat leur offre « des visions, des rêves », j'entends des rêves d'homme endormi ou se prétendant tel, mais des rêves à tournure philosophique. Si M. Prat n'est pas personnellement favorisé de rêves semblables, il a reçu les confidences d'un sien ami, d'un vieux penseur auquel cette bonne fortune est échue. C'est même chez celui-ci, semble-t-il, une habitude. Seulement ces rêves, comme tous les rêves et comme les jours, hélas! de n'importe quelle existence humaine, se succèdent sans se ressembler, du moins entièrement.

Trois nous sont ici « contés », je veux dire longuement détaillés, en un style

parfois badin, toujours vif, alerte, et somme toute nullement dépourvu d'agrément et de coloris.

Dans le premier, un philosophe maussade et grincheux apparaît, qui développe, comme loi universelle, l'idée de lutte et de guerre de tous les êtres entre eux. C'est, dans toute sa brutalité, dans toute sa hideur, l'affirmation du triomphe de la force, la formule moderne du *struggle for life* ou la formule plus ancienne du *bellum omnium contra omnes*, étendue à tous les éléments de l'univers et présentée comme explication des choses, au delà de laquelle il n'y a plus rien à chercher ni à trouver. La thèse, on le voit, n'est ni très radieuse ni très réconfortante; et l'on pourrait croire, de prime abord, que l'auteur est assez enclin à la faire sienne.

Heureusement, une deuxième « vision » vient ensuite, où le personnage capital prend un aspect plus souriant, et les pensées, une teinte et une tendance plus gaies et en quelque sorte plus humaines. Ici, une femme, portant le nom suggestif de *Sophia*, explique que chacun doit s'élever au-dessus des faits, au-dessus de la Nature, plutôt que de s'y accomoder, de s'y plier purement et simplement. « Le rôle de la raison n'est pas de se mettre à la remorque des choses pour s'adapter aux choses; il est de s'imposer aux choses. L'idéal de l'homme raisonnable ne saurait être l'idéal des animaux. » Sa conquête est l'œuvre de chaque raison individuelle, qui a « puissance pour faire et pour se faire », dont « la mission n'est pas de poursuivre les choses pour les capturer », mais « de s'appliquer aux choses pour les modifier », à qui il appartient de « faire les choses selon cette vérité qu'elle conçoit, qu'elle crée », et non point de s'épuiser vainement à la recherche de ce qu'on appele la « vérité impersonnelle et nécessaire ». Cette proposition : *la vérité est impersonnelle*, est vide de sens. Une vérité n'est vraie que « pour la raison qui l'accepte, qui la reconnaît vraie. » — Ainsi, tout en prônant un idéal et malgré des efforts louables pour échapper aux désolantes théories de l'empirisme et du positivisme matérialistes, Sophia ou ne sort pas d'un vague et d'un nuageux déplorables, ou tombe en plein dans le volontarisme, le relativisme, le subjectivisme kantien et le scepticisme.

La note sceptique me paraît bien plus accentuée encore dans un troisième « rêve », où un génie, ailé et capricieux comme la fantaisie, Ariel, expose ses vues sur une série de mystères, en particulier sur « le mystère de la nature et de l'animalité, le mystère de l'amour, le mystère de la mort ». Je signalerai seulement, parmi beaucoup d'hypothèses et de chimères, la négation sans phrases d'un Dieu véritable et personnel, puis une manière peu banale de défendre la vieille croyance à l'immortalité de l'âme. « Il ne faut pas placer la divinité avant le commencement du monde. Il n'y a pas de Dieu. Il existera des dieux le jour où la nature aura réalisé sa fin. » Quant à l'immortalité, elle est ramenée, pour l'homme et pour tous les êtres indistinctement, à une succession fatale de renaissances, de reviviscences ou de réapparitions. « Ce qui est ne peut pas être anéanti. L'homme ne meurt que pour renaître; il a devant lui l'indéfinité du temps pour se chercher, pour se trouver selon cette harmonie qui est son essence et sa nature propre, pour se faire et faire les choses. Les choses et les animaux, au même titre que l'homme, participent de l'immortalité. »

M. Louis Prat a prétendu nous don-

ner, dans ces pages, des *Contes* ou des « rêves » philosophiques. J'y vois, quant à moi, beaucoup moins de philosophie digne de ce nom que de contes et de rêves plus ou moins extravagants. L'auteur lui-même ne s'est sans doute pas fait entièrement illusion sur la valeur de son œuvre; du moins nous est-il permis d'en juger ainsi, d'après cette phrase de sa *Conclusion* : « Une doctrine philosophique n'est peut-être pas autre chose qu'une hallucination de philosophe, un symbole d'idées. »

J. FORGET.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

De Perrodil, Edouard. **28**
1910. — Un an de journalisme à Lourdes, par Edouard De Perrodil. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 334 pages. 3 fr. 50

Garrigou-Lagrange, Fr. R. **2.01**
1909. — Le sens commun, la philosophie de l'être et les formules dogmatiques, suivi d'une étude sur la *valeur de la critique moderniste des preuves thomistes de l'existence de Dieu*, par Fr. R. Garrigou-Lagrange. — Paris, Beauchesne & Cie, 1909. 1 vol. in-12 de 312 pages. 3 fr. 50

Lasplasas. **24**
1909. — Dios secundo libro de « mi concepto del mundo ». Téologia y apologia, por Lasplasas. Barcelona, Arolas, 1909. vol. in-8° de 354 pages.

Lépin, M. **226.1**
1910. — La valeur historique du quatrième évangile, par M. Lepin. — Paris, Letouzey et Ané, 1910. — 2 vol. in-12 de 648-426 pages. 8 fr.

Louis, M. **23**
1909. — Doctrines religieuses des philosophes grecs, par M. Louis. Paris, Lethielleux, 1909. 1 vol. in-8° de 374 pages. 4 fr.
(Bibliothèque d'Histoire des religions).

Il n'est pas une période, pas un nom tant soit peu marquant dans l'histoire de la philosophie grecque, qui ne représente, avec plus ou moins de netteté, quelque théorie religieuse. Sortie, pour une part, de la religion elle-même, la philosophie des Hellènes resta toujours en contact avec les croyances des ancêtres. Telle est la conviction à laquelle une étude attentive et pénétrante des

sources a conduit M. l'abbé Louis. Il nous montre ce fait se vérifiant successivement dans les systèmes ou essais antésocratiques, dans la « mission divine» et la réforme de Socrate, en Platon, le premier théologien systèmatique, dans la théodicée d'Aristote, dans le naturalisme d'Epicure et la réaction stoïcienne, en Philon le Juif, dans l'école d'Alexandrie, enfin dans l'hellénisme considéré au moment où il va disparaître pour faire place au christianisme.

De Thalès à Aristote, et d'Aristote à Zénon, il n'est pas malaisé de retrouver dans la pensée grecque la marque persistante d'une conception animiste de l'univers. Aussi bien, les sages de la Grèce n'eurent jamais le dessein de détruire la religion traditionnelle, ils ne songèrent qu'à l'épurer. L'exposé et les déductions de l'auteur vont à établir que, manifestement vraie du divin Platon, la chose ne l'est pas moins du vieux Xénophane, un des fondateurs du groupe éléatique, du Stagirite, aux tendances si profondément naturalistes, et d'Epicure lui-même, qui a presque toujours passé pour un coryphée de l'athéisme.

Cette conclusion est assurément l'une des principales du livre que voilà, et elle repose sur des arguments dont le lecteur saisira sans peine la solidité. Quant à son apportunité, elle saute aux yeux de tous ceux qui suivent le mouvement des idées contemporaines. N'a-t-on pas vu naguère des hommes comme M. Bouché-Leclercq, MM. Alfred et Maurice Croiset, etc., proclamer la nécessité de renoncer à la civilisation chrétienne et de revenir à l'hellénisme, sous prétexte que « l'hellénisme n'a été que le développement libre de la nature en ce qu'elle a de meilleur et de plus nécessaire » ? Pareille thèse ne tient pas devant un examen impartial des textes et des doctrines. Il s'en faut qu'il soit permis d'assimiler l'hellénisme à une sorte de pur naturalisme. Où a-t-on vu les Hellènes répudier toute idée de surnature ? Socrate distingue expressément, dans ses spéculations, les choses divines et les choses humaines. Il en est de même de Platon, appliquant avec confiance les procédés socratiques à l'étude de ce double domaine, et devenant de la sorte, pour ainsi dire, le premier représentant de la théologie systématisée. Est-ce qu'Aristote lui-même ne disait pas que l'homme est un animal religieux ? Ils étaient bien Grecs aussi ces Stoïciens et ces Néoplatoniciens qui avaient à cœur de ne négliger aucun élément de vérité et de sauver la plus grande partie possible des croyances traditionnelles. Bref, quoi que prétendent nos modernes admirateurs et prôneurs du paganisme grec, l'hellénisme historique est plus, beaucoup plus que du naturalisme. Il faut savoir gré à M. l'abbé Louis d'avoir mis cette vérité dans une belle lumière.

J. FORGET.

Mignot **239**

1910. — L'Eglise et la critique, par Mgr Mignot, Archevêque d'Albi. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 314 pages. 3 fr. 50

Le nom inscrit en tête de ces pages suffirait à lui seul pour leur assurer une vive et respectueuse attention. Mgr Mignot, qui ne le sait ? est un de ces évêques qui, par l'étendue et l'actualité de leurs connaissances, ainsi que par une remarquable largeur d'idées, figurent aujourd'hui au premier rang.

Il a réuni dans ce volume diverses études publiées d'abord séparément, mais s'inspirant toutes du désir, de la préoccupation intense de suivre le mouvement critique moderne et de le mon-

trer ou de le rendre non seulement inoffensif, mais utile à la foi et à l'Eglise. Ce point de vue est manifeste dans son examen détaillé de l' *Esquisse d'une philosophie de la religion d'après la psychologie et l'histoire*. Voilà pourquoi sa pénétrante analyse, tout en mettant parfaitement en lumière ce que les vues essentielles d'Auguste Sabatier sur la révélation et le miracle, sur la prophétie, sur le Christ, sur les dogmes, ont d'inconciliable avec l'idée chrétienne, accorde sans ambages, concernant la base psychologique de la religion et l'évolution des vérités et du sentiment religieux, pourvu qu'une révélation soit mise à l'origine, tout ce qu'on peut raisonnablement accorder. Voilà pourquoi aussi, attentif aux seules doctrines, il se montre partout si plein d'égards et si bienveillant pour les personnes et leurs intentions. Il est vrai d'ailleurs que ces dispositions noblement conciliantes semblent aboutir parfois à des interprétations et des appréciations d'un optimisme légèrement hyperbolique. Est-il bien sûr, par exemple, que « Sabatier croit à un Dieu personnel, créateur et conservateur, avec la même foi robuste que les prophètes d'Israël » ? Certains passages de son œuvre permettent, à tout le moins, d'en douter. Et faut-il s'en étonner outre mesure, puisque, « en réalité, sa théorie des dogmes en formation, si habilement développée et expliquée par lui, aboutira fatalement » à la « théorie extrême de Renan et de ses disciples » ?

Dans trois autres articles, intitulés : *Critique et tradition, l'Eglise et la science, la Bible et les religions*, Mgr Mignot accuse encore plus nettement et réalise plus immédiatement son idée directrice. Il y établit que, sans doute, « il y aurait incompatibilité absolue entre l'Eglise et la critique biblique, si, par ce mot, on entendait la négation du surnaturel comme point de départ », mais « qu'il n'y en a aucune, si, par critique, on entend l'examen littéraire de la composition des livres canoniques et l'étude de leur valeur comme documents historiques ». Il combat ensuite un certain nombre de préjugés, qui reviennent soit à prêter à l'Eglise une attitude hostile à la science et aux savants, soit à assimiler la Bible aux écrits sacrés des diverses nations. Enfin, il montre, à grands traits, l'inanité des efforts qui tendent à expliquer par des analogies naturelles tout le développement religieux d'Israël.

Même quand il fait l'*Oraison funèbre de Mgr Le Camus*, l'archevêque d'Albi reste fidèle à son habituelle sollicitude ; car c'est surtout l'écrivain, c'est l'exégèse et le théologien sagement progressistes qu'il considère dans le prélat défunt. Son plan lui donne l'occasion de rappeler notamment ce passage d'une lettre élogieuse de Pie X à l'évêque de La Rochelle : « Comme on doit condamner la témérité de ceux qui, se préoccupant beaucoup plus de suivre le goût de la nouveauté que l'enseignement de l'Eglise, n'hésitent pas à recourir à des procédés critiques d'une liberté excessive, il convient de désaprouver l'atitude de ceux qui n'osent, en aucune façon, rompre avec l'exégèse scripturaire ayant cours jusqu'à présent, alors même que, la foi demeurant d'ailleurs sauve, le sage progrès des études les y invite impérieusement. » Cette déclaration, du 11 janvier 1906, est remarquable, venant du Pontife qui devait, l'année suivante, donner au monde l'encyclique *Pascendi*. Mgr Mignot la commente éloquemment. Mais, quelques pages plus loin, je rencontre, mêlée à l'éloge, une plainte dont la sévérité étonnera sans doute certains lecteurs. La voici telle quelle : « On eût vainement cherché sur ses lèvres ou sous sa

plume, à propos du mouvement des idées contemporaines, ces formules vagues et imprécises, ces réprobations dédaigneuses d'erreurs indéterminées, ces expressions péjoratives de « nouveautés suspectes », de « fausse science », de « subjectivisme » et autres, qui se rencontrent souvent aujourd'hui dans la littérature ecclésiastique, qu'on ne définit pas et qui, par conséquent, ne signifient rien, sinon d'ordinaire la parfaite incompétence de celui qui les emploie, peut-être aussi le souci de se donner par là et à bon marché le cachet d'une rigoureuse orthodoxie. » — Assurément, il faut se garder d'incriminations ou de récriminations mal définies, trop générales ou trop nuageuses ; mais le degré de précision possible soit quant aux vérités soit quant aux personnes dépend essentiellement des circonstances. D'ailleurs, les « expressions péjoratives » signalées à titre d'exemples n'ont-elles pas par elles-mêmes un sens déjà clair, qui peut acquérir plus de clarté encore par le contexte ? C'est ainsi que, dans tel endroit de son livre, l'éminent critique blâme, avec infiniment de raison, ceux qui, « au lieu d'être des historiens, deviennent de purs subjectivistes ». J'ajouterai que parler de « nouveautés suspectes », « de fausse science », c'est reconnaître qu'il y a des nouveautés permises et opportunes, et c'est aussi sauvegarder les droits et l'honneur de la *vraie science*, de la science sans épithète.

J. FORGET.

Alphonse, (Rév. Père). **242**

1909. — Pratique de l'oraison mentale et de la perfection d'après sainte Thérèse et saint Jean de la Croix, par le R. P. Alphonse de la mère des Douleurs, Carme déchaussé. Tome 1er. — Bruges, Desclée, De Brouwer & Cie 1909. 1 vol. in-12 de 422 pages.

L'oraison mentale est inséparable de la perfection chrétienne. Celle-ci demande naturellement à celle-là sa lumière, son stimulant et son soutien. On ne s'étonnera donc pas de les trouver réunies dans le titre de ce livre. Mais il y a plus : les phases successives de l'une d'elles, les trois stades « des commençants, des progressants et des parfaits », ou « la voie purgative, la voie illuminative et la voie unitive » correspondent, généralement et à s'en tenir aux dispositions prédominantes, aux trois degrés de l'autre, qui sont « la méditation » au sens stricte du mot, « l'oraison d'affection et l'oraison de simple regard ou de foi ». Ainsi se justifie le sous-titre propre à ce premier volume : *L'Oraison de discours et la voie purgative.*

Le fonds doctrinal est emprunté tout entier, ou peu s'en faut, aux écrits de sainte Thérèse et de saint Jean de la Croix. On sait quelle maîtresse imcomparable la Vierge d'Avila a été et reste, en matière d'oraison et de vie spirituelle. Toutes ses œuvres se rapportent à ce double sujet, ou plutôt à ce double aspect d'un sujet unique, et toutes se lisent avec autant d'agrément que de profit. C'est que Thérèse joignait à l'expérience personnelle des voies de Dieu et aux vertus qui font les saints, les qualités qui font l'écrivain éminent, en particulier un singulier talent d'observation et d'analyse de soi et d'autrui et le don de traduire en un style expressif, imagé et énergique ses constatations, ses réflexions, et même les phénomènes merveilleux du monde mystique. Quant à saint Jean de la Croix, ses sentiments et ses ensei-

gnements, pour n'être pas toujours revêtus d'une forme littéraire aussi exquise, ne méritent pas moins de figurer à côté de ceux de Thérèse; ils en sont comme une confirmation et un commentaire d'autant plus autorisés qu'ils tendent eux aussi au même but principal, inspirés qu'ils ont été par le dessein de rajeunir l'Ordre antique du Carmel.

Aussi bien, ce sont ces deux gloires du Carmel réformé qui nous parlent dans les pages que j'ai sous les yeux. C'est Thérèse et son digne collaborateur qui nous instruisent, d'abord sur l'oraison mentale en général, sa nature, son importance, sa fin et ses règles, puis sur la « pratique de l'oraison de discours » et les actes préparatoires ou constitutifs qu'elle comporte, sur « les épreuves et tentations », telles que distractions, sécheresses, troubles d'esprit et écueils divers, qu'on y rencontre, et enfin sur « la purification des sens » par une mortification constante et courageuse.

En puisant largement et presque uniquement aux deux sources indiquées, le R. P. Alphonse les cite textuellement. Pour son apport personnel, il se borne d'ordinaire à introduire ou à relier entre elles, par quelques lignes discrètes, les citations qui constituent la trame substantielle de son œuvre. Cette manière de procéder, si elle nous est une sûre garantie de la valeur de la doctrine, offre nécessairement des inconvénients au point de vue de l'arrangement rigoureux des moindres détails. Elle expose même inévitablement à de légères redites. Mais ici les redites, s'il y en a, sont de celles qui ne peuvent qu'être agréables et utiles, de celles donc auxquelles s'applique le dicton connu: *Bis repetita placent*.

L'auteur n'a pas négligé, chemin faisant, de joindre aux enseignements de ses maîtres l'une ou l'autre indication opportune. Je signale, à titre d'échantillon, la page où il relève vivement, en en attribuant la paternité à « un moderniste » qu'il ne nomme point, ce mot faussement attribué à sainte Thérèse: « Faites un quart d'heure d'oraison par jour, et votre salut est assuré. »

J. FORGET.

Vaughan. **244**

1909. — De jonge priester, door de Kard. Vaughan. Uit het engelsch, door A. Bernard Baaren. — Leiden, J.-W. Van Leeuwen, 1909. 1 boekd. in-8° van 358 bladz. 4 fr.

La personnalité de l'auteur est une recommandation pour ce livre, sans qu'on doive lui tailler de la réclame à coups d'articles bibliographiques. Ces conférences ou, si l'on aime mieux, ces lectures, traitent d'intérêts divers, mais elles s'inspirent toutes du souci de pénétrer les prêtres de la grandeur et de l'excellence de leur mission, de leur dignité, de leurs devoirs, du zèle sacerdotal. C'est dire que, à part quelques applications d'ordre particulier aux conditions du clergé anglais, ces conférences s'adressent à tous les prêtres. C'est ce qui a déterminé M. Van Baaren à en entreprendre la traduction.

Pour recommander à la lecture et à la méditation de nos prêtres et religieux ce testament spirituel du cardinal Vaughan, nous indiquerons sommairement sous quels chefs l'auteur a groupé ses conseils et ses considérations: le prêtre, la mère du prêtre, la Sainte Trinité, Dieu notre père, l'amour au Verbe incarné, l'étendard apostolique,

l'obéissance apostolique, la majesté eucharistique du Verbe incarné, labeur apostolique, courtoisie et tact, le prêtre collaborateur de Jésus-Christ, l'œuvre apostolique de la prière, l'humilité fondement de la vie apostolique, le prix de l'âme, le succès dans l'apostolat, le désintéressement dans l'apostolat, conclusions pratiques.

Naturellement, ces titres ne renseignent que très imparfaitement sur le contenu du livre. Ainsi, pour donner un exemple, la conférence sur l'humilité contient une longue digression, particulièrement utile et intéressante, sur la méditation. Ailleurs, on trouve des considérations sur la litugie, et des conseils fort complets sur la célébration pieuse de la sainte Messe.

En vue de faciliter la lecture de son volume, l'éminent auteur a fait, au cours de certaines conférences, des divisions coupant la matière en chapitres qui s'enchaînent les uns aux autres et se complètent mutuellement.

C. CAEYMAEX.

3 Sciences sociales

30 Généralités.

31 Statistique.

32 Science politique.

325 Colonisation.

33 Économie politique.

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 Droit.

348 Droit ecclésiastique.

35 Administration.

36 Association.

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 Enseignement, éducation.

38 Commerce.

39 Folklore.

396 Féminisme

A.-B. **362.93**

1910. — Service et Servitude ? (Cahiers d'un officier d'infanterie), par A.-B. — Paris, Charles-Lavauzelle, 1910. 1 vol. in-8° de 172 pages. 2 fr. 50

Ariès, N. **325**

1910. — Le Sillon et le mouvement démocratique, par N. Ariès. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 292 pages. 3 fr. 50

Buningh, B.-A. **38 (43)**

1909. — Handelskennis en handelsterminologie voor den duitschen correspondent, door B.-A. Buningh. Derde dulpe : Woordenlyst. — Purmerend, J. Munsses, 1909. 1 boekd. in-18 van 74 bladz. 1 fr. 75

Buningh, B.-A. **38 (43)**
1909. — Handelskennis en handelsterminologie voor den duitschen correspondent, door B.-A. Buningh. Tweede deeltje : Vragen en opgaven. — Purmerend J. Munsses, 1909. 1 vol. in-18 van 94 bladz. 1 fr. 75

Buningh, B.-A. **38 (43)**
1909. — Handelskennis en handelsterminologie voor den duitschen correspondent, door B.-A. Buningh. Eerste deeltje : Handelskennis. — Purmerend, J. Munsses, 1909. 1 boekd. in-18 van 86 bladz. 1 fr. 75

Buningh, B.-A. **43**
1908. — Leerboek der duitsche handelscorrespondentie, door B.-A. Buningh. — Purmerend, J. Munsses, 1908. 1 boekd. in-18 van 140 bladz. 2 fr. 25

Buningh, B.-A. **43 (34)**
1909. — Duitsch leesboek voor handelsscholen, door B.-A. Buningh. — Purmerend, J. Munsses, 1909. 1 boekd. in-18 van 160 bladz. 2 fr. 25

L'étude de l'allemand commercial est très développée chez nos voisins du Nord, à cause de leurs relations toujours croissantes avec l'Allemagne. M. Buningh, professeur à la H. B. de Enkhuyen vient de publier plusieurs petits ouvrages qui pourront rendre de grands services dans les écoles professionnelles de son pays et, jusqu'à un certain point, du nôtre.

Dans le 1er volume de *Handelskennis en Handelsterminologie* l'auteur expose très clairement et très méthodiquement en quoi consistent les différentes opérations commerciales.

Il a tâché de grouper tout le vocabulaire de l'allemand commercial, non pas en petites phrases sans rime ni raison, mais en une série d'exposés très intéressants, qui se liront facilement en classe. Le 2e volume est une récapitulation au moyen de séries de questions et de petites versions. Le 3e petit volume renferme un vocabulaire allemand-néerlandais presque complet, arrangé par ordre alphabétique.

La grande difficulté pour nos élèves, c'est d'acquérir dans les différentes langues le caractère propre du style épistolaire commercial. S'ils n'ont pas en main un guide très sûr, ils seront exposés à traduire des lettres, et non à les écrire. M. Buningh, tout en supposant que l'élève a déjà acquis une certaine connaissance de l'allemand commercial, commence par les genres les les plus simples, tels que circulaires, lettres de recommandation, etc., pour aboutir aux lettres les plus difficiles. A côté de modèles de lettres, il donne des devoirs très variés.

Enfin, son *Duitsch Leesboek* servira de complément. C'est un livre de lecture de difficulté moyenne, renfermant beaucoup de realia et de choses qui intéresseront un commerçant. L'auteur a développé d'une façon tout à fait caractéristique le côté humoristique : mots de la fin, anecdotes, etc. A mon avis, il a eu tort de négliger entièrement le côté littéraire : les élèves des classes professionnelles sont déjà poussés trop fortement dans la tendance utilitariste, et il ne faut pas négliger, me semble-t-il, les occasions telles qu'en offrent les livres de lecture, pour leur servir quelque chose qui élève leur esprit au-dessus du terre-à-terre habituel. Abstraction faite de cette remarque remarque, le *Leesboek* pourra être employé utilement par nos professeurs et nos élèves des sections professionnelles. Dr A. B.

Cruppi, Jean. **325 (44)**

1910. — Pour l'expansion économique de la France. Dix-neuf mois au ministère du commerce et de l'Industrie, par Jean Cruppi. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 392 pages. 3 fr. 50

Ancien ministre de l'Industrie et du Commerce en France, M. Jean Cruppi est bien en situation pour parler avec compétence des réformes réalisables en matière économique commerciale. Pendant les dix neuf mois qu'il a passés à la tête de son important département, M. Cruppi s'est efforcé de prendre contact, le plus fidèlement possible, avec les commerçants et les industriels français ; il les appelle « ses collaborateurs » pendant son passage aux affaires ; il les remercie par ce petit livre.

Sa critique est vive parfois, elle va toujours aux choses, jamais aux personnes, elle n'est pas exempte d'inquiétude sur le fonctionnement et l'organisation du département dont il fut le titulaire, sur l'insuffisance de son outillage, que symbolise l'hôtel ancien et mélancolique où s'abritent encore ses bureaux

L'auteur regrette, avec combien de raison, le rôle effacé sinon nul, que les questions économiques occupent en France, dans les programmes des partis, les discussions des chambres, les délibérations du Gouvernement. On se flatte, dit l'auteur, d'apporter une grande attention aux questions dites *sociales* ; on s'empresse autour d'elles, et l'on paraît dédaigner les questions dites *économiques*. Comme si les unes et les autres, étroitement soudées, ne composaient pas le problème intégral de la vie d'un peuple.

Excellent petit livre, où l'auteur parle avec une grande franchise et une grande compétence de la marine marchande française, de l'enseignement technique, des rapports du Ministère du Commerce avec celui des Affaires Etrangères. Toutes questions intéressantes non seulement pour la France, mais aussi pour la Belgique.

F. VAN CAENEGEM.

372,4

De Boer, M. G. en De Wilde L.-J,

1910. — Historische lectuur, verzameld en bewerkt, door Dr M.-G. De Boer en L.-J. De Wilde. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 256 bladz. 4 fr.

Ces trente-trois « lectures historiques », empruntées à l'histoire moderne, seront suivies de deux volumes s'occupant l'un de l'histoire du moyen-âge, l'autre de l'histoire contemporaine. Moyennant ces trois volumes, les auteurs estiment suppléer à l'indigence des notions d'histoire qu'acquièrent les élèves à l'école moyenne. Les élèves — et les autres lecteurs — y trouveront, groupées autour d'un personnage ou d'un événement de marque, des considérations sur tel siècle, tel pays. Ces « lectures » sont reprises, pour le fond d'historiens allemands, anglais et français. Le texte en a été adapté par MM. De Boer et De Wilde ; c'est-à-dire qu'ils ont situé, encadré les fragments détachés par eux d'ouvrages plus considérables. En tête de plusieurs de ces aperçus nous devrions apposer la note : *Caute legendum*, certains passages étant rédigés dans un sens défavorable au catholicisme. N'est il pas regrettable qu'un livre aussi utile doive prêter le flanc à cette critique ?

C. CAEYMAEX.

de La Tour-du-Pin La Charce. 323
1910. — Alphorismes de politique sociale, par le marquis de La Tour-du-Pin La Charce. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 104 pages. 1 fr.

Fidel, Camille. 347.251
1909. — Les colonies allemandes. Etude historique et renseignements statistiques, par Camille Fidel. — Tonnerre, Impr. Puyfagès, 1909. 1 broc. in-8° de 36 pages.

On s'est rendu compte dans les milieux coloniaux français et allemands, de l'avantage qu'il y aurait pour les deux peuples à étudier leurs méthodes respectives de colonisation. Des conférences françaises données à Berlin et des conférences allemandes données à Paris étaient destinées à donner de l'impulsion à ce mouvement. C'est dans cet ordre d'idées que M. Camille Fidel a publié la présente étude historique et statistique. L'auteur a puisé ses renseignements dans le rapport publié récemment, en 1908, par la Deutsche Kolonialgesellschaft, à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation.

La colonisation allemande est de date récente; sept ans après la fondation de l'Empire, furent créés simultanément le *Zentral Verein fur Handelsgeographie* par le Dr Jannasch à Berlin, et le *Weltdeutscher Verein fur Kolonisation und Export* par le Dr Fabri à Dusseldorf. Ces deux groupements fournirent un ensemble d'études préparatoires d'une grande utilité pour le développement colonial de l'Allemagne. Sous la poussée du prince de Hohenlohe, un colonial fervent, on créa le 6 décembre 1882 un organisme nouveau, sous le nom de *Deutscher Kolonialverein*, dans le but de grouper les efforts épars pour propager les idées coloniales et pour favoriser l'établissement de stations commerciales en faveur desquelles on solliciterait la protection de l'Empire. L'importance du *Deutscher Kolonialverein* augmenta rapidement grâce surtout à son organe la *Deutsche Kolonialzeitung*. Le 24 avril 1884, inaugurant une politique coloniale active, le prince de Bismarck notifia officiellement à Capetown l'établissement du protectorat de l'Empire sur les possessions africaines de Lüderitz. La même année, à la suite de la mission Nachtigall, le drapeau allemand fut hissé au Togo, à Cameroun et à Luderitzleucht.

En mars-avril 1884, plusieurs personnalités, sur l'initiative du Dr Peters, fondèrent la *Gesellschaft fur Deutsche Kolonisation*; elle avait pour but pratique de créer des colonies agricoles et commerciales, vers lesquelles l'émigration allemande devrait être dirigée. Cette société acquit des territoires sur la côte orientale d'Afrique et y fonda une colonie allemande. A la même époque, un domaine colonial était acquis dans le Pacifique. Le 17 octobre 1884, le protectorat de la Nouvelle Guinée allemande fut établi; un an plus tard eut lieu la prise de possession de l'île Jaluit, suivie de celle des îles Marschall, Brown et Providence. Puis l'expansion coloniale s'arrêta pour une période assez longue.

Nous ne suivrons pas l'auteur à travers l'histoire du développement colonial de l'Allemagne, dont le Congrès colonial allemand, tenu à Berlin en 1912 marque une des phases décisives, avec la révolte des Herreros en 1904, ainsi que la position prise par l'Allemagne dans la question marocaine. Disons seulement que les idées coloniales ont fait de grands progrès dans l'Empire et que la *Deutsche Kolonialgesellschaft* comp-

tait en avril 1907, 37.747 membres. En 1907, fut fondée la Ligue coloniale des femmes, dans le but de favoriser l'émigration des femmes allemandes aux Colonies. Le 17 mai de la même année, la section coloniale du Ministère des Affaires Etrangères fut érigée en ministère des Colonies. M. Dernburg, nommé secrétaire d'Etat, homme d'une compétence éprouvée, sut donner une impulsion vigoureuse. L'historique de M. Fidel s'arrête là.

Un calcul fait par un journal allemand au moment des élections qui ont suivi la dissolution du Reichstag en 1906, sur une question coloniale, établissait que les colonies allemandes avaient coûté jusqu'au 31 mars 1906, c'est-à-dire, pendant 22 ans, la somme de 676.400.000 marks, somme qui n'avait jusque là rien rapporté. Mais, avec l'auteur, il faut reconnaître que de grands progrès ont été réalisés, d'importants capitaux, sous la forme de nombreuses sociétés, ont été investis, et il n'est pas téméraire de penser que tous les efforts faits pour la mise en valeur de colonies, qui ne comptent pas parmi les plus riches, finiront par porter leurs fruits. Qu'il en soit ainsi!

F. VAN CAENEGEM

Grave, Jean. **301**

1910. — Réformes, Révolution, par Jean Grave. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 364 pages. 3 fr. 50

(Bibliothèque sociiologique, n 41)

Janin. **347.168**

1910. — Aperçus sur la tactique des armées russe et japonaise pendant la campagne de mandchourie d'après oculaires, par le lieutenant colonel Janin. — Paris, Charles-Lavauzelle, 1910. 1 vol. in-8° de 194 pages. 3 fr. 50

Klein, Félix. **3.08 (729.9)**

1910. — L'Amérique de demain, par M. l'abbé Félix Klein. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. 50

Kropotkine, Pierre. **335.8**

1910 — La terreur en Russie, par Pierre Kropotkine, publié par le Comité parlementaire russe. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 114 pages. 0 fr. 50

Malpeaux et Malotet. **338**

1910. — L'agriculture de la Région du Nord, par Malpeaux et Malotet. — Paris, Ch. Amat, 1910. 1 vol. in-12 de 384 pages. 3 fr.

Oppenheim, L. **347**

1909. — International incidents fer discussion in conversation classes, bij L. Oppenheim. — Cambridge, University press, 1909. 1 vol. in-10 de 130 pag.

M. Oppenheim nous présente une série d'incidents internationaux récents, et une autre empruntée à des faits appartenant déjà à l'histoire.

L'utilité, pour ne pas dire la nécessité d'un tel recueil, est indiscutable.

En effet, dans l'enseignement, ce qui fait souvent défaut, c'est la pratique et l'application.

M. Oppenheim insiste avec raison sur ce point, qu'on doit abandonner à l'initiative privée des étudiants la solution des difficultés proposées.

On ne peut douter que le recueil présenté par le professeur de Cambridge ne présente une grande utilité.

Son expérience en matière d'enseignement et le choix judicieux d'incidents qu'il nous présente, garantissent la valeur de son livre. J. C.

Savatier, Henri. **336.24**

1910. — Que penser du projet d'impôt sur le revenu ? par Henri Savatier. — Reims, Action populaire, 1910. 1 broch. in-8° de 32 pages. 0 fr. 25

Séailles, J. **339.2**

1910. — La répartition des fortunes en France, par J. Séailles. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 142 pages. 5 fr.

Tambaro, Ignacio. **35**

1909. — Il diritto costituzionale italiano, dal Ignacia Tambaro, — Milano, U. Hoepli, 1909. 1 vol. in-8° de 304 pages. 4 fr. 50

L'étude du droit public et des institutions parlementaires se développe de jour en jour davantage. Il serait imprudent de tenter quelque réforme législative sans la faire précéder d'une enquête de droit comparé et l'éclairer par l'expérience des législateurs voisins.

Le traité du professeur Tambaro fournit à cet égard une contribution excellente pour tout ce qui concerne l'organisation d'un Etat moderne, issu d'une constitution de date récente.

L'auteur, après quelques pages consacrées à la théorie de l'Etat, à la constitution et à la liberté, traite successivement de l'institution royale, du parlement, du ministère et du pouvoir judiciaire. Il indique les rapports entre le législatif, l'exécutif et le judiciaire, leurs attributions et leurs responsabilités.

Ce livre permet de se rendre un compte exact des institutions politiques d[illegible] est conçu sur un plan méthodique et revêtu d'une forme claire, précise, et juridique.

P. WAUWERMANS.

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie.**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 **Anthropologie.**
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

52.662 (058)

1910. — Annuaire du bureau des longitudes, pour l'an 1910, avec des notices scientifiques. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-12 de 900 pages 1 fr. 50

L'annuaire du Bureau des Longitudes contient en premier lieu tous les renseignements relatifs aux données astronomiques. Mais ce que l'on ignore plus souvent c'est que toutes les années paires, cet annuaire renferme également des tables complètes de données physiques et chimiques qui rendent dans les laboratoires les plus grands services.

On peut remarquer à cet effet que ces tables sont rédigées par les plus grands savants d'après les vues les plus

récentes ; de plus le format de l'annuaire est tellement réduit qu'on peut le mettre facilement en poche ce qui permet de l'avoir sous la main chaque fois qu'on peut en avoir besoin c'est à dire partout. R. CAPART.

Russell, Alexandre. **538.55**
1910. — La théorie des courants alternatifs, par Alexandre Russell. Traduit de l'anglais par G. Seligmann-Lui. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-8° (Tome II) de 550 pages. 18 fr.

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

Durville, H. **64**
1910. — Pour combattre l'anémie et la chlorose, par H. Durville. — Paris, Librairie du magnétisme, 1909. 1 vol. in-12 de 24 pages. 1 fr.

Labonne, Henry. **64**
1909. — Comment on se défend contre la goutte, par le Dr Henry Labonne. — Paris, Librairie du magnétisme, 1909. 1 vol. in-12 de 24 pages. 1 fr.

Lombart, Achille. **64**
1909. — Comment on défend ses dents, par le Dr Achille Lombart. — Paris, Librairie du magnétisme, 1909. 1 vol. in-12 de 32 pages. 1 fr.

Malpeaux et Malotet. **63**
1910. — L'agriculture de la région du nord, par Malpeaux et Malotet. — Paris, Ch. Amat, 1910. 1 vol. in-12 de 384 pages. 3 fr.

Wéry, G. **63 (058)**
1910. — Agenda aide-mémoire agricole, publié par G. Wéry. Préface de M. le Dr P. Regnard. —Paris, J.-B. Baillière et fils, 1910. 1 vol. in-12 de 232 pages. 2 fr.

L'agriculteur moderne a sans cesse besoin de renseignements qui se traduisent par des chiffres dont les colonnes longues et ardues ne peuvent s'enregistrer dans son cerveau. Aussi lui faut-il un aide-mémoire qui puisse lui apporter instantanément ce qu'il réclame. Ce Manuel doit lui être présenté sous une forme particulière, celle de l'Agenda *de poche*. C'est peut-être sur son champ même que le cultivateur aura subitement besoin de voir la quantité de grains qu'il doit faire épandre, de

journée d'ouvriers qu'il doit inscrire. C'est ce qu'a bien compris M. G. Wéry, directeur de l'*Encyclopédie agricole*. Son *Agenda Aide-mémoire* est une œuvre de fine précision scientifique et de solide pratique culturale.

On trouvera dans l'*Aide-mémoire* de M. Wéry des tableaux pour la composition des produits agricoles et des engrais, pour les semailles et rendements des plantes cultivées, la création des prairies, la détermination de l'âge des animaux, de très importantes tables dressées par M. Mallèvre pour le rationnement des animaux domestiques l'hygiène et le traitement des maladies du bétail, la laiterie et la basse-cour, la législation rurale, les constructions agricoles, enfin une étude très pratique des tarifs de transport applicables aux produits agricoles. A la suite viennent des *Tableaux de comptabilité* pour les assolements, les engrais, les ensemencements, les récoltes, l'état du bétail, le contrôle des produits, les achats, les ventes et les salaires. C'est une heureuse innovation qui n'existait pas jusqu'alors dans les agendas de poche. Bref, c'est une œuvre fort bien conçue et les services qu'elle rendra à ceux qui la consulteront lui assureront certainement une place unique au-dessus de toutes les publications de ce genre.

R.

7 Beaux-Arts

70 Généralités.
- 701 Esthétique.

71 Art des jardins.

72 Architecture.

73 Sculpture.
- 736 Sigillographie.
- 737 Numismatique.
- 738 Céramique.

74 Dessin.

75 Peinture.

76 Gravure.

77 Photographie.

78 Musique.

79 Sports.

Bertrand, Louis. **701**

1910. — Le mirage oriental, par Louis Bertrand. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 456 pages. 3 fr. 50

Cagnat, René. **7**

1910. — Carthage Tungat, Tebessa et les villes Antiques de l'Afrique du Nord, par René Cagnat de l'Institut. Paris. Laurens, 1910, 1 vol. in-8° de 164 pages. 4 fr.
(Les villes d'art célèbres)

Le présent ouvrage nous met sous les yeux, l'œuvre de trois civilisations antiques, la carthaginoise, la romaine et la byzantine. Etudier cette œuvre grandiose est toujours une joie pour un esprit sérieux. C'est, pour lui, l'occasion heureuse de contempler ce que produisirent de beaux, de bon, l'intelligence vaste et méthodique, des romains et des byzantins, leur volonté puissance, leur imagination, contenue par une logique ferme mais non pas inexorable au point d'interdire à sa pupille les envolées hardies de l'inspi-

ration. C'est, pour lui, l'occasion d'admirer un état social où la vie publique et la vie privée étaient graves sans paraître moroses, un état qui inspirait un civisme d'une libéralité étonnante.

Ces qualités des trois civilisations susdites trouvèrent, au nord de l'Afrique, un théâtre où elles purent se manifester avec éclat. Carthaginois, byzantins, romains surtout, réalisèrent des merveilles d'administration dans une contrée où ils avaient à vaincre, outre des indigènes barbares, un sol aride et un climat amollissant. De leurs travaux, seules, des ruines nous racontent aujourd'hui, les prodiges. Mais quelles ruines! Fières malgré leurs blessures, robustes toujours solennelles, graves, elles proclament la gloire des civilisations d'autrefois. L'austérité du cadre où elles se dressent rehausse leur majesté. Dans ce désert que peuplent tant d'arcs de triomphe, rien de banal, rien de vulgaire ne vient atténuer leurs voix. Ces aqueducs superbes, qui arrondissent leurs arcades sur le ciel bleu ou la mer d'azur, cette Tébessa, que servit un bois d'oliviers, profitent du silence qui les entoure.

Loin d'être affaiblie par la rigueur scientifique, la méthode et la précision que M. Cagnat apporte ici, à commenter ces ruines, l'impression que l'on ressent devant elles en est corroborée. L'homme sérieux, y voit la preuve de la légitimité de ses émotions artistiques. Il se convainc que son enthousiasme est sage et qu'il n'est pas l'œuvre décevante d'une imagination fantasque. Grâce à cet auteur, la réalité se révèle plus belle que la fiction, nous songeons alors que c'est, avec raison, que les temps anciens sont explorés comme une carrière inépuisable, et par le philosophe et par l'artiste.

L'un et l'autre trouveront un plaisir très vif à lire et à conserver l'excellent travail de M. Cagnat. Texte attachant, renseignements nombreux, images magnifiques, voilà ce que l'on y admire, voilà ce qui lui vaudra un succès durable et général. Franz NEVE.

Migeon, Gaston. **745.52**

1909. — Les arts du tissu, par Gaston Migeon. — Paris, H. Laurens, 1909. 1 vol. in-4° de 416 pages. 10 fr.

(Les manuels d'histoire de l'art).

L'ouvrage que voici ne dément pas les magnifiques promesses faites à la collection de *Manuels de l'histoire de l'art*, par ses aînés, les travaux de M. Hourticq sur *La Peinture, des origines au XVIe siècle* et de M. Rosenthal sur *La Gravure*. Même documentation abondante, même exactitude du renseignement, même sérénité, même bon sens dans les appréciations, même clarté d'exposition, même charme d'une illustration extrêmement abondante et parfaitement en rapport le fond. Inutile, après ces éloges, de prédire, au travail de M. Migeon un grand succès. Ce qui lui attirera beaucoup de lecteurs c'est, outre le bel ensemble des qualités que je viens d'énumérer, qu'il expose pour la première fois d'une manière aussi complète une question séduisante, mal connue et qui intrigue les courtisans du Beau. Je ne m'étonnerais pas que ce livre rencontrât en Belgique un accueil plus empressé encore qu'ailleurs. La tapisserie n'est-elle pas une des plus incontestables gloires artistiques des Belges? (cfr. chap. V.) Fiers des admirables écoles flamandes de tapisseries, des XIV, XV et XVIe siècles, ils liront avec joie les pages élogieuses qui concernent les œuvres de leurs ancêtres. Ils voudront possé-

der le recueil qui offre, de plusieurs de celles-ci, des reproductions très soignées et fort intéressantes.

Franz NEVE.

Lafond, Paul.

1910. — Ribera et K Zurbaran, par Paul Lafond. — Paris, H. Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages. 2 fr. 50

(Les grands artistes).

S'arrêter devant une œuvre de Ribera ou de Zurbaran et n'en être pas ému d'une émotion plus profonde que celle que l'on éprouve devant la plupart des œuvres d'art, est chose impossible à l'homme intelligent. Il trouve là de ces rares tableaux que l'on appelle « empoignants », de ces tableaux qui font réfléchir et qui révèlent, chez leurs auteurs, une nature exceptionnelle et une âme attachante. Quelle sympathie n'éveillent pas pour les deux peintres susdits et leur puissance à séparer l'essentiel de l'accessoire, et la gravité de la pensée, grave même dans les sujets qui semblent joyeux, et la virtuosité avec laquelle ils tirèrent, de chaque chose, une expression nouvelle, toujours vraie et toujours profonde ! Quelle admiration ne fait pas naître l'exécution si originale des peintures de Ribera et de Zurbaran et leur coloris splendide ?

Tant par ses gravures nombreuses que par son texte remarquable, l'ouvrage que nous annonçons ici, est un commentaire attrayant et fort complet de l'œuvre de ces deux grands espagnols. Les acheteurs ne lui feront pas défaut. Il en rencontrera surtout en Belgique où le style réaliste est compris et aimé mieux qu'ailleurs.

M. Paul Lafond décrit, à la page 78 de son travail, un *Appollon écorchant Marsyas* et semble ignorer quelle est la galerie qui a la bonne fortune de posséder cette œuvre. Cette heureux propriétaire ne serait-il pas le musée ancien de la rue de la Régence à Bruxelles ? Les catalogues de ce musée, rédigés par M. Wauters, y signalent un tableau de Ribera qui correspond aux traits énumérés par M. Lafond. On y remarque fort bien « une rare puissance de facture unie à une superbe indifférence de sentiment. »

Nous souhaitons de nombreuses éditions au charmant ouvrage que voici. Puissent-elles comporter, sur l'édition actuelle, une petite amélioration. Elle consisterait, non seulement à citer le tableau bruxellois dont il vient d'être question, mais à inscrire, sous les planches de l'ouvrage, un numéro qui serait répété, dans le texte, à côté des observations les concernant.

Franz NEVE.

Pottier, Edm. **2**

1910. — Diphilos et les modeleurs de terres cuites greques, par Edmond Pottier. — Paris, Laurens, 1910 1 vol. in-8° de 124 pages. 2 fr. 50

(Les grands artistes)

Le jour où les victoires militaires seront tenues pour ce qu'elles sont, à savoir pour le triomphe méprisable de la force brutale, ceux qui les auront gagnées ne s'en vanteront plus. Alors, prévaudra cette idée qui commence à compter beaucoup d'adeptes, que l'histoire ne consiste pas dans les annales d'une dynastie souvent aussi vaniteuse que peu estimable, qu'elle n'est pas une énumération de batailles et de traités, mais qu'elle est le fidèle miroir

de la *civilisation* des petits comme des grands. Grâce à la diffusion heureuse de cette idée, l'on s'intéresse, aujourd'hui, aux moindres témoignages de la pensée et des sentiments des hommes. De là, entr'autres motifs de cette bienveillance du public, l'attention qu'il accorde à la *Céramique grecque*. Car, outre qu'elle est un reflet très suggestif de la grande sculpture, sa contemporaine, outre qu'elle constitue un trésor de lignes exquises et spirituelles, la Céramique grecque apporte à la connaissance de la vie domestique des anciens, un appoint inappréciable.

Aussi le succès que rencontre toute gravure ou tout texte concernant les Vases ou les Statuettes grecs en terre-cuite, est-il considérable. Il devient irrésistible lorsque texte et gravure sont fournis par M. E. Pottier, membre de l'Institut et conservateur des Céramiques grecques au musée du Louvre. Les livres de cet auteur si apprécié sont toujours extrêmement instructifs et très attachants. D'un style délicat, plein d'images justes, d'un ton qu'animent la finesse et la bonne humeur, doué de cette *parole ailée* que l'Hiade attribue aux héros grecs, les meilleurs amis de M. Pottier, celui-ci réussit à rendre délicieuses les études les plus arides. Ces qualités décorent l'ouvrage que voici. Sous l'apparence d'un catalogue illustré et commenté, des statuettes grecques du musée du Louvre, c'est une histoire complète de ces petites œuvres d'art. La méthode adoptée par M. Pottier est si naturelle qu'on n'en pourrait trouver une plus logique. Les observations qu'il fait au sujet de chaque objet qu'il décrit, conviennent aux nombreux types analogues que l'on trouve dans chaque musée. Celui qui aura étudié le travail que voici, pourra entreprendre, avec profit, l'examen des statuettes grecques qu'il rencontrera n'importe où. Franz NEVE.

Stein, Henri.

1910. — Les architectes des cathédrales gothiques, par Henri Stein. — Paris, H. Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages. 2 fr. 50

(Les grands Artistes).

A l'intéressant ouvrage que voici, il manque un titre complet. Il le deviendrait par l'adjonction du mot « françaises » au mot « gothiques ». Nombreuses, en effet, sont les églises gothiques qui n'ont aucune relation avec l'art ogival français. Telles, la plupart des églises ogivales flamandes, wallonnes et hollandaises. Nous regrettons ce fait mais ne faut-il pas proclamer la vérité ? Nous le regrettons, car le contact avec l'art suave des architectes français aurait été avantageux aux susdits monuments. Ils en auraient reçu une élégance qu'on déplore de ne pas y rencontrer. Ils y auraient appris à tracer les ravissantes ogives *surbaissées* qui dominent dans les églises françaises, et triomphent, par leur sveltesse, sur celles des églises des Pays-Bas.

Si les architectes français ne sont pas « les architectes des cathédrales gothiques », ils sont incontestablement les architectes des *plus belles* cathédrales gothiques. Tous ceux qui ont vu les cathédrales du nord de la France conviendront sans peine qu'elles sont les œuvres les plus parfaites qu'ait produit l'art ogival religieux. On ne contestera pas non plus que la salutaire influence des architectes français du moyen-âge est manifeste dans « les plus belles » églises ogivales de l'Europe et de l'Orient latin. A ces nobles artistes donc, la gloire d'avoir si bien interpré-

té le style gothique qu'ils en furent les plus brillants et les plus nombreux propagateurs!

C'est une œuvre excellente qu'a entreprise M. Henri Stein en nous révélant les noms de ces glorieux bâtisseurs. Œuvre de sage patriotisme, œuvre pleine d'intérêt pour tous ceux qui souhaitent connaître la vérité intégrale dans la question passionnante de la propagation du style ogival religieux, œuvre réalisée ici complètement pour la première fois. A tous ces mérites, le travail de M. Stein ajoute celui de quelques pages éloquentes sur l'*architecture gothique* (6 à 20) et celui de planches nombreuses et admirables.

Franz NEVE.

8 Littérature

81	**Généralités.**	1	**Poésie.**
82	**Littérature anglaise.**	2	**Théâtre.**
83	« **germanique.**	3	**Roman.**
84	« **française.**	4	**Essais.**
85	« **italienne.**	5	**Éloquence.**
86	« **espagnole.**	6	**Lettres.**
87	« **latine.**	7	**Satire.**
88	« **grecque.**	8	**Mélanges.**
89	**Autres littératures.**		

Ageorges, Joseph. **8.09**

1909. — Critique de sympathie : Portraits littéraires, par Joseph Ageorges. — Lyon, E. Vitte, 1909. 1 vol. in-8° de 384 pages.

Allorge, Henri. **84.1**

1910. — L'Essor Eternel. Poésies par Henri Allorge. — Paris, Plo-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 178 pages. 3 fr.

Bergeret, Gaston. **84.3**

1910. — Nicole à Marie, par Gaston Bergeret. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 334 pages. 3 fr. 50

(Petite Bibliothèque de la famille.)

Chatelain. **84.8**

1909. — Pages choisies de Frédéric Ozanam, présentées par M. l'abbé Chatelain. — Lyon, E. Vitte, 1909. 1 vol. in-8° de 398 pages. 4 fr. 50

Ozanam, qu'une mort hâtive a enlevé à la religion, à la science historique et aux lettres, méritait certes de figurer dans la série de ces grands auteurs dont on publie les pages choisies. Son œuvre, après un demi-siècle, reste vivante, et il était bon — en un temps où l'on oublie si vite, et où l'on préfère des extraits patiemment triés à des œuvres complètes — il était bon qu'un catholique se présentât pour rendre aux chrétiens de nos jours cet utile service de leur rappeler une grande figure de

croyant, en même temps qu'une âme parfaitement noble et belle.

Qu'Ozanam ait été cela, nul ne le conteste; il en est qui l'ignorent. Et à ceux-là, de lire ce beau volume, où l'abbé Chatelain a, d'une main experte, détaché d'une œuvre importante, des pages admirables et typiques. Une introduction substantielle où s'ébauche le portrait moral d'Ozanam permet de lire avec fruit ce volume et de situer les extraits.

L'ouvrage commence par 160 pages de lettres — et Ozanam était un épistolier pas du tout banal. Le grand historien se révèle à nous par les chapitres évocateurs: Le christianisme et la charité, saint Augustin et saint Boniface. Puis le lecteur trouvera esquissé le tableau du 13e siècle, le grand âge de foi avec l'immortel Allighieri, saint François d'Assise et les poètes franciscains. Enfin Ozanam a été plus qu'un épistolier, plus qu'un historien; ce fut un homme d'œuvres, un militant du catholicisme, le fondateur des glorieuses conférences de St Vincent de Paul. Les discours qu'il eut l'occasion de prononcer à ces réunions attestent sa haute compétence en matières sociales; et nous pouvons l'apprécier par une étude sur l'aumône et la façon de la pratiquer.

Un tel livre — et nous devons en féliciter M. l'abbé Chatelain — est plus qu'une compilation purement littéraire; c'est en plus d'une œuvre d'art, une une bonne œuvre forte et saine.

Em. LISIN.

Conan-Doyle, Arthur. **84.3**

1910. — Nouveaux mystères et aventures, par Arthur Conan-Doyle. Traduction d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Kipling, Rudyard. **84.3**

1910. — Sous les déodars, par Rudyard Kipling. Traduction d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 306 pages. 3 fr. 50

Lemercier d'Erm, Camille. **84.1**

1909. — Les exils. Poèmes, par Camille, Lemercier d'Erm. de Charles Le Goffic. Visions natales. avec prélude de Louis Tiercelin. — Paris, Sansot & Cie 1909. 1 vol. in-12 de 166 pages. 3 fr. 50

M. Lemercier d'Erm est un vrai poète. Il est jeune encore et son beau talent a déjà acquis la maturité. Son vers a la souplesse, l'ampleur, il frappe par la netteté et son harmonie sonore nous émeut. Les sujets devenus banals le poète a une façon à lui de les traiter qui lesr end toujours intéressants; mais original sans recherche et tendre sans fadeur son inspiration évite l'écueil contre lequel d'autres viennent si facilement se briser: la miévrerie langoureuse ne vient jamais l'engourdir. Comment justifier le titre; *Les Exils*? C'est tour à tour, *visions natales, l'âme isolée, d'autres exils. Exilé* de sa Bretagne en rythmes, évocateurs le poète fait parler ses souvenirs du pays; puis il nous apprend qu'il a aimé et qu'*exilé* du cœur de son amie il est sage d'oublier; ou plutôt c'est encore ses souvenirs qu'il chante sans pleurs ni désespoir; dans cette âme de poète, il y a une saine et mâle volonté de vivre sa vie malgré tout et s'il regarde en arrière c'est

pour s'encourager à marcher toujours plus avant !

Maintenant qu'à l'Amour odieux, par caprice,
Tu m'as initié, semeuse de rancœurs,
Que ton rôle est fini d'être l'inspiratrice
Et que je jette aux flots mon cadavre du cœur.

. . . . . .

« Ton amour peut mourir pourvu que mon nom [vive»

Cela nous change un peu des obsédantes gériméades des jeunes premiers déconfits.

Toutefois M. Lemercier d'Erm a peut être les défauts de ces qualités ; je note que son désir de la précision le porte à abuser de l'épithète.

D'autre part, dans son ardeur juvénile et mâle, il se laisse parfois aller à des violences dans la pensée visiblement outrée.

La pièce intitulé *Brunehaut* et empreinte d'une si belle énergie, d'une «furia» spontanée et rageuse ne me plait cependant pas ; mais je me hâte de dire que c'est une impression toute personnelle.

Le poète emporté contre son amie l'y compare à Brunehaut et lui dit :

Permets, toi qui sais exaucer mon amour,
Que dans la chevauchée âpre que je médite
J'ose, cravache au poing, d'un furieux élan
Traîner ta chair vivante à ma cavale fauve.
Qui te flagellera de son galop sanglant.

Je me permettrai une remarque d'une autre portée et qui n'entame d'ailleurs en rien les mérites artistiques du poète : c'est que son tempérament l'incite parfois à s'attarder trop à la description de tableaux lascifs. Je vise ici surtout les pièces intitulées *Nature* et *Amour* dont je ne puis cependant me passer d'admirer la vigueur et la force mais dont la lecture pourrait froisser de légitimes pudeurs.

Comme l'a très bien remarqué M. Charles Le Goffic dans la préface qui se trouve en tête du recueil, une des pièces, intitulées *Les bergers du désert* est presque un chef-d'œuvre. Ce chef-d'œuvre je ne m'étonnerais nullement si M. Lemercier d'Erm nous le donnait bientôt. Epris de son beau talent et désormais attentif à sa production, c'est ce que je souhaite de grand cœur.

STELLIO.

Lièvre, Pierre. **80**

1909. — Le roman sournois, par 1909. 1 vol. in-12 de 128 pa- Pierre Lièvre. — Paris, Stock, ges. 1 fr.

84.1

1909. — Poésie. N° 34-35-36. Automne 1909. Castres, villa des cèdres, 1909. 1 vol. in-12 de 209 à 262 pages. 1 fr.

Poirier, Joseph-Emile. **84.3**

1910. — Les arpents de neiges. Roman canadien, par Joseph-Emile Poirier. — Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 368 pages. 3 fr. 50

Regamey, Jeanne. **84.3**

1910. — Jeune Alsace. Roman, par Jeanne Régamey. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. — 1 vol. in-12 de 176 pages. 2 fr.

84.5

1910. — Réponse de M. Pierre Loti, directeur de l'Académie française, au discours de M. Jean Aicard. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 38 pages. 1 fr.

(Séance de l'Académie française du 23 décembre 1909)

Roustan, M. **8.01**

1910. — La littérature française par la dissertation, par M. Roustan. Tome II : Le dix-huitième siècle. — Paris, Delaplane, 1910. 1 vol. in-12 de 370 pages. 3 fr.

Segrestaa, Jean. **84.1**

1909. — L'Amphore, par Jean Segrestaa. — Paris, Perrin & Cie 1909. 1 vol. in-12 de 200 pages. 3 fr. 50

Un recueil de vers délicatement ciselés et pleins d'une sereine harmonie! M. Jean Segrestaa aime la Grèce et de son poème exale avec une gracieuse fraîcheur l'âme éternellement captivante de la civilisation hellène. Peut être le poète s'inspire-t-il beaucoup d'André Chénier et ce n'est pas un reproche que je lui fais. Toutefois l'impression qui se dégage des vers de M. Sigrestaa me paraît plus saine et c'est dans toute sa candeur éclatante que la poésie de la vie antique s'y répand avec ampleur.

Je crois deviner une des pensées chères au poète : si les dieux inspirateurs des aèdes sont à jamais oubliés, la poésie de l'Hellas ne périra jamais et ce sera toujours la source perpétuellement jaillissante de la création artistique.

Les dieux que tu créas, qu'animait ton génie
Sont morts dans l'amertume et dans l'ignominie.
Le pâtre idalien ne connaît plus leurs noms
Mais la Muse aux pieds blancs de lauriers verts [coiffée
Au marbre rajeuni de tes hauts Parthénons
Pendra l'antique lyre et le scep re d'Orphée.

Lui aussi M. Segrestaa est allé s'abreuver aux fontaines vives de la Hellade. Modestement il nous montre le potier antique rêvant de produire un chef-d'œuvre et malgré son labeur et malgré son génie n'obtenant qu'une simple amphore sans ornements qui sera méprisée de tous.

Amphore, le potier sait que ton songe est vain,
Tu ne saurais goûter aux vendanges futures
Car tu n'as ni ces fins reliefs ni ces peintures
Que donne pour la gloire, au marbre un art [divin

Que M. Segrestaa se rassure : le vase élégant qu'il a façonné au tour avec son doigté d'artiste il est sorti de ses mains doué de souplesse et son galbe à la fois gracieux et fort ne peut susciter que l'admiration.

La plupart des poèmes de l'*Amphore* ne sont des traductions ni des adaptations de l'antique, mais des poèmes de fantaisie écrits souvent sur des fragments très mutilés et incertains de lyriques éoliens et doriens. M. Segrestaa est un descriptif, son originalité consiste en ce qu'il ne reproduit pas l'éternelle églogue Virgilienne ; c'est en quelque sorte à la vie réelle antique qu'il nous mêle et cela sans monotonie, sans abus de la mythologie. Le poète a peut être une prédilection trop marquée pour les mots recherchés et ne pense-t-il pas que le second de ces vers semble plutôt être écrit par un érudit que par un artiste ?

Combien d'autres hélas ! vernis, lustrés sans [tare
Cylie, bombyle, hydrie, aryballe et canthare,

. . . . . .

L'épigramme votive présente des tableaux un peu hardis, mais le poète les brosse avec une discrétion telle que je ne puis lui en faire un grief.

Le livre de M. Segrestaa contient en outre quelques aquarelles du Venezuella et du pays basque dessinées avec précision et couleur ; viennent ensuite quelques poèmes animés de l'idée chrétienne empreints d'une noble simplicité. Mais quelque soit le sujet que le poète se complaise à traiter on sent toujours qu'il a été nourri de l'art grec. Aussi, si vous me demandez qu'elle est la pensée intime du poète, je pense qu'il l'a exprimée symboliquement en une strophe inspirée.

De la mer et des vents aux dieux d'avoir raison
Mais à nous de briser pour une courte ivresse
Le sceau de poix au col de l'amphore de Grèce
Qui seule, tant sa pourpre est chaude, est de sai- [son

STELLIO.

Thomas, Albert. **84.1**

1909. — Le miroir de l'heure. Poème, par Albert Thomas. — Paris, Sansot & Cie, 1909. 1 vol. in-12 de 214 pages.
3 fr. 50

C'est à un poète mort à 34 ans et qui serait devenu un de nos plus grands artistes que je consacre ces lignes émues. Né à Rouen le 13 décembre 1873, Albert Thomas est mort à Dampmart, le 18 mai 1907. C'était un artiste délicat. En 1897 il avait écrit un recueil intitulé *Lilas en Fleurs* qui annonçait un interprète des paysages familliers. Puis, il voulut donner « une œuvre d'haleine un peu longue, un tout » et il composa le *Poème du désir et du regret* que la libraire Sansot a publié en 1908 ; la presse littéraire en a fait alors de comptes-rendus élogieux et enthousiastes ; ce livre déjà donnait la mesure du talent du poète regretté et le recueil que la même librairie offre aujourd'hui au public ne dément pas ses aînés.

Le sensible poète excèle à rendre les impressions les plus fugitives, les nuances les plus subtiles ; sa langue a la musique des harpes éoliennes qui vibraient au souffle le plus léger et sa pensée fine et maladive un peu, fait songer aux blondes pâles et douloureuses qui rêvent de mourir. Il aimait à se proclamer le disciple de Charles Guérin qu'il chanta dans des vers respirant une admiration enthousiaste et sincère ; on sent aussi chez lui l'influence d'Albert Samain. Toutefois son inspiration resta personnelle ; elle avait ceci de particulier que son âme vibrait également devant les splendeurs naturelles et devant les chefs-d'œuvres de la pensée humaine et de l'art.

Albert Thomas, c'est le chantre du Louvre et du jardin des Tuileries ; il aimait à s'y promener et il en a décrit l'imposante et mélancolique beauté. Il adorait son Paris et il sut peindre certains côtés de la vie de la capitale avec une maîtrise remarquable comme en cette aquarelle dédiée à Anatole France et inspirée par un passage du « crime de sylvestre Bonnard » où il nous montre le vieil amateur de livres rodant sur les quais.

MONSIEUR BERGERET

La Seine, ce matin, roule un flot d'argent clair
Ou la beauté du ciel frissonnant se reflète ;
Notre-Dame là bas, dresse sa silhouette
Qui bleuit sous la gaze invisible de l'air.

Les arbres sont déjà parés d'un brouillard vert
Et les femmes s'en vont, souples dans leur [toilette.
Cependant que la brise à travers la voilette
Avive la fraîcheur et l'éclat de leur chair

Mesurant au long des quais ses riantes pensées-
Dont le chœur évolue en robes nuancées,

Monsieur Bergeret sent tout le charme du jour,
Et devant les bouquins poudreux des étalages,
Il feuillette un « ancien » qui garde entre ses [pages
Un immortel parfum de jeunesse et d'amour.

N'est-ce pas vif et charmant ? Mais le poète tour à tour élégiaque et dithyrambique chante aussi l'éternel amour ; il a des élans de passions qu'il rend avec une liberté qui s'inspire souvent de la théorie de l'art pour l'art ; mais il sait aussi être tendre ou douloureusement résigné ; il sait être parfois léger, délicieusement badin comme en ce passage de la scène idyllique *par un beau soir* :

(LA JEUNE FILLE) :

Ma façon d'adorer les beaux vers vous amuse ?
M'en a-t-elle valu, des consignes, mon Dieu !
Ce fut en pleine classe, un scandale, une esclan, [dre
Le jour où sœur Agnès me prit mon cahier bleu;
Tous les feuillets damnés s'envolèrent au feu :
Mais les beaux vers devaient renaître de leur [cendre :
Je les savais par cœur ! Sœur Agnés aussitôt
M'avait fait cependant conduire à la chapelle
Afin d'exorciser l'effroyable séquelle
De diables, qui menaient au fond de mon cerveau
Leur ténébreux sabbat. Exorcisme inutile !
Les diables résistaient. Ils s'appelaient Hugo
Lamartine, Musset, Vigny, Gauthier, de Lisle :
C'étaient vous voyez bien de très puissants démons
Ils formaient une armée. Ils portaient d'autres [noms
De poètes vivants. Je puis vous citer même
Une pièce d'un jeune auteur que — nous aimons

Après l'amour, les rancœurs, les regrets et un frisson mystique secoue le poète ; ce sentiment nouveau il l'exprime en vers sonores dans la prière admirable intitulée *heure mystique* ; il y exalte la vertu de *Marie* la consolatrice de celui qui sait la prier.

Car ta miséricorde, ô Vierge, est infinie
En le voyant si pâle et si défait, songeant
Que son front est mouillé des sueurs d'agonie
Tu le prendras, très douce, en ton manteau [d'argent ;

Tu le prendras, très maternelle, et les alarmes,
Les doutes du pêcheur amer et soucieux
Tout s'en ira selon le flot des bonnes larmes
Qui montera, soudain, de son cœur à ses yeux.

Oh ! retrouver ma place au creux de ta poitrine
Et confesser ma honte à voix basse, et sentir,
Sous le ruissellement d'une source divine.
Les roses de la foi tout à coup refleurir !

STELLIO.

Swinburne, Algernon Charles. 84.3

1909. — Chants d'avant l'aube, par Algernon Charles Swinburne. Traduits par M. Gabriel Mourey. — Paris, Stock, 1909 1 vol. in-12 de 340 pages. 3 fr. 50

Comme tant de poètes du 19e siècle étranger à la France mais que la révolution de la fin de 18e siècle a éblouis comme un mirage, comme le poète Italien Carducci par exemple, Swinburne républicain fervent et sincère exalte les idées de liberté et d'émancipation et vit dans la sphère idéale où se meuvent les théoriciens de la Révolution. Swinburne est un spiritualiste ardent ; ses aspirations sont nobles mais la forme de ses pensers s'éloigne bien souvent du dogme catholique. L'inspiration est abondante et d'un souffle puissant, que les belles idées d'humanité

entretiennent avec une conviction passionnée.

Il faut adresser toutes les félicitations à M. Gabriel Mourcy qui remplit avec honneur sa tâche ingrate de traducteur. C'est lui qui en faisant connaître la première série des *Poèmes* et *Ballade* nous a révélé Swinburne. Cette fois encore il a atteint le but qu'il s'est tracé: être exact et faire en même temps œuvre d'artiste. STELLIO.

Wilde, Oscar. **84.2**

1910. — Théâtre. Tome II : Comédies. — 1 : L'évantail de Lady Windemeere. Une femme sans importance, par Oscar Wilde. Traduction et étude d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 244 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Ajalbert, **92**

1910. — Les destinées de l'Indo-Chine. Voyages, histoire, colonisation. — Paris, Michaud, 1900. 1 vol. in-16 de 350 pages. 3 fr. 50

Par trois fois l'auteur a séjourné en Indo-Chine, traversant tout le pays. Depuis dix ans, il fréquente assidûment les cercles coloniaux; il n'est guère de personnalités compétentes avec lesquelles il ne se soit entretenu; il a suivi les journaux et publications touchant à l'empire français d'Extrême-Orient. Sa documentation est vécue, il rapporte des choses vues, il cite des noms connus.

Par son livre on verra ce qu'il faut, à son avis, retenir de l'optimisme officiel, où le présent de la colonie est radieux, où l'avenir s'offre tout en clair.

Pour lui, la situation est mauvaise, les destinées de l'Indo-Chine ne sont rien moins qu'assurées; il le signale sans indulgence, en faisant saillir les malfaçons de l'entreprise française; son ouvrage ne relève pas de la polémique; si quelque passion l'inspire, ce ne peut être que la passion de la vérité. « Ce n'est pas par ignorance, dit » Jean Ajalbert, que je me suis abstenu » de l'ordinaire panégyrique en l'hon- » neur des explorateurs d'Extrême Asie, » des précurseurs et des organisateurs » religieux, militaires, civils, — fonc- » tionnaires ou colons — qui ont voué leur sang et leur idée à l'Indo-Chine, » devenue comme une Patrie supplé-

» mentaire ». — S'il s'en est abstenu, c'est qu'il a voulu courir au plus pressé, qui n'était pas de glorifier vainement des hommes et des programmes, mais de dénoncer le péril présent, de jeter le cri d'alarme pour l'avenir.

Croyez vous faire du bien à l'Indo-Chine par vos écrits alarmistes ? Vous effrayez les capitaux, vous faites œuvre anti-française en attaquant nos méthodes et nos actes devant l'indigène.

« Ainsi, réplique l'auteur, parlent ceux » de qui vient tout le mal et qui s'ac- » commoderaient mieux du silence. Rien » n'effraie les capitaux, — que la ma- » nière dont l'Indo-Chine à été gouver- » née. Les capitaux sont malins. Ils » ont d'autres moyens d'investigation » que les journaux et les livres. D'ail- » leurs, pour la plus grande part des » capitaux qui se prélassent en Indo- » Chine, mieux eut valu qu'ils restas- » sent en France. Ni la Métropole, ni » la Colonie n'ont à se louer, que je sa- » che, de l'enrichissement scandaleux de » quelques capitalistes « des monopoles », » — au détriment de la civilisation et de » la paix intérieure. Il y a des capitaux que rien n'effraie !» —

Quant à attaquer les méthodes et les actes devant l'indigène, est-ce là faire œuvre antifrançaise ? l'indigène grâce à la presse de Saïgon et d'Hanoï, aura pu savoir que ce que les Français veulent c'est *civiliser* et *coloniser* — non pas assommer le peuple de charges pécuniaires et de corvées personnelles, ruiner ses coutumes et ses croyances. Quand on constate à quelle férocité fiscale l'Indo-Chine est jetée malgré l'incessante formidable et unanime protestation de la presse indo-chinoise, on peut imaginer jusqu'où l'audace de l'argent aurait poussé, sans la réprobation de l'opinion publique.

Quand l'Annam voudra savoir quels« étaient, à son égard, les sentiments de la France, c'est dans les collections de journaux cochinchinois et tonkinois, — non dans les archives des gouvernements généraux ou les coffres-forts des capitalistes, — que se trouveront les preuves sincères de ce que voulait être l'action coloniale française, simplement protectrice, généreuse et loyale.

C'est dans ces termes véhéments que l'auteur des *Destinées de l'Indo-Chine* préface son livre. Comme on le voit, il n'y va pas par quatre chemins. Son témoignage est terriblement dur, mais il émane d'une conscience droite et d'un cœur indigné de ce qu'il dénonce, de ce qu'il voudrait supprimer.

Pour rendre son livre plus attrayant, M. J. Ajalbert, lui a donné l'allure d'un récit de voyages, littéraire, dépourvu de la sécheresse des questions purement techniques, et cependant économistes et amateurs de lettres et d'art pourront s'y plaire.

F. VAN CAENEGEM.

Challaye, Félicien. **91**

1909. — Le Congo français, par Félicien Challaye. — Paris, Alcan, 1909. 1 vol. in-8° de 316 pages. 5 fr.

Challaye, Félicien. **91**

Ce livre est dédié à Mme la Comtesse P. Savorgnan de Brazza, « en souvenir de notre voyage d'Afrique ». — L'auteur, membre de la mission Brazza en 1905, accompagna, pendant toute la durée de son dernier voyage au Congo français, l'illustre explorateur, chargé par le gouvernement d'une enquête sur la situation de la colonie.

La première partie de cet ouvrage, forme une série de relations de voyage, dans lesquelles l'auteur décrit le

pays et les habitants tels qu'il les a observés, au jour le jour.

Dans la seconde partie, il discute les trois problèmes généraux qui se posent au Congo français : Problème psychologique : quelle est la vie mentale, sentimentale, sociale des indigènes ? Problème économique : que vaut le régime des compagnies concessionnaires ? Problème politique : que penser de l'administration et de ses rapports avec les noirs ?

Dans la troisième partie, l'auteur étudie la question de politique extérieure à laquelle conduit nécessairement l'étude du Congo français, la question internationale du Congo. C'est ainsi qu'il est amené à s'occuper de l'Etat Indépendant du Congo, devenu récemment colonie belge. Il blâme catégoriquement le régime économique et politique établi au Centre africain et signale, avec la plus entière loyauté, les réformes qui s'imposent dans l'intérêt des indigènes, de l'humanité et de la justice.

La lecture de ce livre laisse au cœur une profonde tristesse, à l'esprit, un doute angoissant sur la valeur morale de la colonisation européenne en Afrique.

La colonisation est un fait social nécessaire. Mais la justice exige que la domination des blancs n'entraîne pas pour les noirs les pires conséquences, esclavage, vol, viol, torture, assassinat, elle exige que les indigènes tirent des avantages de la colonisation.

Il faut, telle est la conclusion de l'auteur, que le régime colonial se justifie moralement par ses bienfaits. — Pour nous, souhaitons que la Belgique, en toute indépendance, réforme résolument le régime économique et politique de sa colonie, y rétablisse le commerce libre et rende satisfaisant le sort des noirs.

F. VAN CAENEGEM.

Dodu, Gaston. **9**

1909. — Les autres patries. La terre et les idées, par Gaston Dodu. — Paris, Nathan, 1909. 1 vol. in-8° de 430 pages. 4 fr.

Ce livre fait suite à celui que l'auteur a consacré en 1908 à l'étude du sol de la France et de ses habitants, sous le titre : *Le Sol de la Patrie* (France et Français) ; Il l'éclaire et le complète, car le sentiment de fierté légitime qu'inspire la France à des Français ne les dispense pas de s'enquérir de ce qui se passe ailleurs que chez eux. Nous dirons volontiers avec M. G. Dodu, que pour les peuples, ce n'est pas se connaître soi même que d'ignorer les autres.

Pour les lecteurs qui n'ont pas le loisir de recourir aux œuvres spéciales traitant de l'expansion économique des *Autres Patries*, ce livre sera utile ; il leur permettra de se faire facilement une idée d'ensemble de la géographie économique des principaux peuples d'Europe avec leurs possessions d'outre mer — (première partie) — de la Chine — et du Japon — (deuxième partie) — des Etats-Unis — du Brésil — et de l'Argentine — (troisième partie).

Autres Patries, n'est pas ce qu'on appelle « une géographie », — encore moins une histoire. Le livre se distingue de chacune, en ce qu'il ne prend de l'organisme géographique que ce qui a servi à façonner l'histoire et qu'il ne considère le développement national des Etats que dans ses rapports naturels avec la géographie générale. L'auteur ne remonte pas l'histoire des pays dont il parle ; il les prend et les décrit sur le vif, telles que se montrent à l'heure présente les grandes puissances du monde.

Sa bibliographie est dense et bien conduite; elle n'a pas et ne pourrait pas avoir la prétention d'être complète. Si l'activité économique des grandes nations fut considérable, leur activité scientifique ne resta pas en arrière; il faudrait les volumes pour nommer seulement les travaux méritoires et dignes d'intérêt qui ont paru depuis cinq ans sous forme de livres, de plaquettes ou de tracts et qui traitent de l'évolution des principaux pays de l'Ancien et Nouveau Monde. *Autres Patries* en forme partiellement un bon résumé.

F. VAN CAENEGEM.

Driault, E. & Monod, G. 91

1910. — Evolution du monde moderne. Histoire politique et sociale (1815-1909), par E. Driault & G. Monod. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-700 pages. 5 fr.

(Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

Driault, E. & Monod, G. 91

Ce traité d'histoire contemporaine par M. M. Driault, professeur au lycée de Versailles et Monod, chargé de cours au collège de France, semble destiné à servir de manuel dans les écoles et lycées de France et c'est probablement pour cela qu'il est écrit avec un souci apparent de stricte neutralité, où perce néanmoins de ci de là, l'anticléricalisme indispensable, de nos jours, dans les manuels scolaires français.

La bibliographie de l'ouvrage est fouillée et bien ordonnée; la disposition générale du livre est méthodique; nous dirons cependant que comme exposé et comme méthode, les auteurs n'innovent point. Pour eux le monde moderne, commence avec la Révolution française et pivote autour de ce seul fait. C'est suffisant pour savoir à quelles tendances obéit l'Histoire politique et sociale de MM. Driault et Monod.

F. VAN CAENEGEM.

Fidel, Camille. 9

1909. — Les premiers jours de la Turquie libre. Lettres d'un témoin, par Camille Fidel. — Paris, Impr. Levé, 1909. 1 vol. in-8° de 78 pages. 1 fr. 50

L'auteur des « Colonies Allemandes » a séjourné en Orient l'été dernier; son séjour à Constantinople coïncidait avec les premiers jours de la liberté ottomane; il s'est trouvé mêlé, en curieux, aux Turcs, il a interrogé les personnalités en vue de la révolution et les représentants des Etats balkaniques. Ses lettres forment une publication d'actualité; elles rendent les impressions d'un témoin autorisé, sincère et de la première heure; ses conclusions sont nettes et peuvent être appliquées partiellement à d'autres pays qu'à la France, pour ne pas citer la Belgique. La mise en valeur du sol très riche et presque vierge de l'Empire ottoman, ouvre des perspectives illimitées aux capitaux et à l'industrie; il est à souhaiter que l'initiative de la France sache jouer, dans cet ordre d'idées, un rôle en rapport avec celui qu'elle est appelée à jouer dans la réorganisation des finances turques. La Turquie régénérée pourra devenir dans quelques années, une puissance très forte, d'autant plus qu'elle occupe une situation géographique incomparable. Une collaboration amicale avec la Jeune Turquie peut rendre à la France la situation hors de pair qu'elle possédait dans le Levant, il n'y a pas longtemps.

F. VAN CAENEGEM.

Occre, E. **92**

1909. — Le bienheureux Jean Eudes, théologien, missionnaire, fondateur, par M. le Chanoine E. Occre. — Lyon, E. Vitte, Vitte, 1909. 1 vol. in-12 de 60 pages. 0 fr. 60

« Il faut lire ce résumé de la vie et de l'action apostolique du bienheureux J. Eudes. Il sera une révélation pour beaucoup ». Telle est l'invitation formulée dans un petit avis qui accompagne cette gracieuse brochure. Je reprends pour mon compte cette invitation et j'engage les lecteurs à s'intéresser à la doctrine, à la vie, au rôle du prêtre normand, béatifié le 25 avril 1909 par sa sainteté Pie X. A lire, dans les termes dont s'est servi le curé-doyen de Lens, le récit des choses réalisées au 17e siècle par l'homme de Dieu que fut Jean Eudes, on comprendra ce dont est capable la volonté d'un homme qui sait s'appuyer sur la grâce de Dieu.

C. CAEYMAEX.

Séché, A. & Bertaut, J. **92**

1910. — Diderot, par Alphonse Séché et Jules Bertaut. — Paris, Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 192 pages. 2 fr. 25

(La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains.)

Séché, A. & Bertaut, J. **92**

1910. — Tolstoï, par Alphonse Séché et Jules Bertaut. — Paris, Louis-Michaud. 1910. 1 vol. in-12 de 190 pages. 2 fr. 25

(La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains.)

Tiersot, Julien. **92**

1910. — Gluck, par Julien Tiersot. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-18 de 248 pages. 3 fr. 50

(Les maîtres de la musique.)

Tinayre, Marcelle. **91.041**

1910. — Notes d'une voyageuse en Turquie, par Marcelle Tinayre. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 394 pages. 3 fr. 50

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

MOELLER, Nicolaï 14

1910. — De Leibnitz à Hegel. Un chapître de l'histoire de la philosophie en Allemagne, par Nicolaï Moeller. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-18 de VIII-400 pages. 6 fr. 25

Les petits-fils de Nikolaï Moeller ont eu l'heureuse idée de rééditer dans ce volume une partie des œuvres du philosophe norwégien, docteur de l'Université d'Iéna et professeur honoraire à l'Université de Louvain. Ces pages méritaient d'échapper à l'oubli et il faut se féliciter que le culte du nom familial — bien légitime dans une famille comme, à plus d'un titre, dans divers domaines de la

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

science — les ait amenés à publier ces belles pages, d'une pensée claire et pénétrante. La partie maîtresse du livre est une histoire de la philosophie en Allemagne, de Leibnitz à Hegel. L'exposé du Leibnizianisme manque, à coup sûr, d'ampleur et d'originalité. Par contre, il convient d'apprécier les différents chapitres consacrés aux doctrines de Kant, Fichte, Schelling et Hegel. Ce sont des modèles de concision, de limpidité, d'exactitude et de profondeur. Ils jettent une ample clarté sur bien des parties, sur bien des recoins de ces philosophies souvent obscures ou tortueuses, qui, certes, n'ont rien de la simplicité et de l'harmonie des temples d'idées construits par les penseurs grecs. La phrase de N. Moeller est — chose étonnante chez un homme d'origine scandinave et de culture surtout allemande — vraiment française, aisée, toujours aussi nette que sa pensée. Si l'exposé des doctrines, malgré les travaux historiques qui suivirent, n'a pas vielli et demeure instructif, il n'en est pas toujours de même des critiques que N. Moeller adresse aux philosophies étudiées. Elles datent de l'époque où ces pages parurent pour la première fois. Moeller inclinait au fidéisme. « Il en était venu, écrivent ses éditeurs, à penser que toute la philosophie moderne depuis Descartes faisait fausse route pour avoir rompu avec la révélation » (p. 389). Il croyait que la philosophie dans ses diverses disciplines, devait chercher une aide positive et une illumination dans la vérité révélée. Certes, rien de plus nature chez un homme qui était venu du luthéranisme à l'Eglise catholique, après avoir été ballotté d'un système philosophique à l'autre. Il avait trop vivement expérimenté en lui-même les défaillances auxquelles la raison, livrée à ses seules forces, se trouve exposée, il avait éprouvé trop profondément le besoin de la foi qui illumine, raffermit et console, pour ne pas être tenté d'insister sur la nécessité du secours qu'elle nous apporte. Aussi, concevant la philosophie comme devant recevoir l'inspiration positive de la révélation, est-il amené à juger les doctrines adverses, trop exclusivement, du point de vue de ses croyances religieuses et de ne point assez en faire la critique rationnelle. L'athéisme de Fichte et le panthéisme de Schelling sont inconciliables avec toute croyance chrétienne : tels sont les arrêts qu'on entend assez fréquemment prononcer. A coup sûr, la condamnation vaut pour le croyant, mais suffit-elle à convaincre le philosophe qui n'a point la foi ?

Les cent dernières pages du livre renferment une biographie de N. Moeller, ou, du moins, le récit de son passage du luthéranisme à la religion catholique, d'après des souvenirs de famille et des mémoires de l'époque. Ce n'est certes point la partie la moins intéressante de l'ouvrage. On la lit avec une curiosité très vive, je dirais mieux, passionnée. Certaines pages sont émouvantes, d'autres spirituelles et joyeuses, toutes remarquablement vivantes, admira-

blement documentées, écrites d'une plume vive, fine et, en même temps, savante.

En terminant la lecture, on regrette que le récit ne se poursuive pas plus loin et qu'après l'épilogue de la conversion de Moeller et son établissement à Münster, si peu de choses nous soit dit sur les épisodes et les travaux qui suivirent. ED. JANSSENS.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

ANTHEUNIS, L. **22**

1909. — Le procès de Galilée, par L. Antheunis. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1909. 1 vol. in-8° de 22 pages. 0 fr. 50

Le R. P. Müller vient de publier la seconde partie de son étude très fouillée et très consciencieuse sur Galilée. En quelques pages, M. L. Antheunis nous en dit les conclusions. La conduite peu estimable de Galilée à cette époque de sa vie esquissée et appréciée rapidement, l'on trouve fixée la portée dogmatique, historique et morale de la condamnation de l'astronome florentin. Et, puisque cette condamnation n'a ni entamé l'infaillibilité de l'Eglise ni entravé le progrès de la science, l'on peut redire une fois de plus : « La Science et la Religion sont deux sœurs qui vivent en parfaite harmonie parce que toutes deux ne poursuivent que la vérité. » P. P.—

de HEMPTINNE, O. S. B. **22**

1909. — Une âme bénédictine : Dom Pie de Hemptinne, moine de l'abbaye de Maredsous. — Paris, Lethielleux ; et à l'abbaye de Maredsous, 1909. 3 fr. 50

Au milieu de la masse de bouquins qui s'amoncelle chaque jour il est bon parfois reposer des yeux errants sur un humble petit livre à couverture blanche où se détachent ces lettres ascétiques : *Une âme bénédictine : Dom Pie de Hemptinne*.

Un peu lasse du labeur continu de chaque jour, mon âme

soupirait après la pauvre petite solitude d'un cœur ami tout épris de Jésus. Et je rêvais de rafraîchir et de retremper mes énergies dans la séduction de la Beauté infinie. Ce fut une douceur exquise, un baume de Paradis quand je pus contempler cette figure de Dom Pie, angélisée sous l'humble bure noire du moine bénédictin.

Ne cherchons pas dans cette vie des confessions passionnées à la Retté, des troubles de conscience à la Huysmans, des aveux pleins de repentir à la Paul Verlaine ; n'espérons même pas y trouver l'un ou l'autre évènement un peu saillant. C'est tout simplement la vie d'un jeune homme qui passe d'une école abbatiale bénédictine dans le cloître de l'abbaye, y reçoit la formation régulière, étudie la théologie dans un autre monastère, revient exercer la surveillance dans son premier couvent, puis y meurt bientôt à 27 ans... Toute petite vie d'un moine, d'un petit saint Jean Berchmans.

Que de beautés s'y cachent comme d'humbles violettes ! A travers ces *Pensées et Aspirations*, à travers ce *Carnet du Bon Dieu* surtout, — fleurs écloses en ce cœur de moine — à travers les épanchements de ces *Lettres Choisies*, il passe une brise très fraîche et toute parfumée, et des émotions se lèvent, qui jettent dans l'âme des clartés mystérieuses, et des horizons se dénudent, et des intimités s'épanouissent comme de beaux lis.

L'étranger s'ennuiera peut être à écouter, ce chant mystérisé, dont il ne comprendra ni le sens profond ni l'harmonie sublime. Pour nous qui avons bouquiné un peu d'intimité à l'ombre de cette *Ame bénédictine* et y avons respiré des odeurs d'encens et des parfums de prières, nous avons senti dans notre âme descendre une grande paix et une mansuétude pleine d'affection : ce petit livre nous avait appris à marcher sur le chemin de la vie les yeux un peu plus haut et les mains un peu mieux jointes parmi celles du divin Voyageur d'Emmaûs. Abbé Ed. LOMBAERTS.

DE RIDDER, L. **215**

1909. — Jésus-Christ s'est-il fait passer pour Dieu ? par le Rév. P. L. De Ridder, C. SS. R. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 18 pages. 0 fr. 50

Le Christ a clairement affirmé sa divinité. Le texte du 10e chapitre de l'Evangile selon S. Jean en fait preuve. Cela ressort en effet des paroles et de l'attitude des contemporains de Jésus, de l'explication donnée par le Sauveur lui-même à l'appui de ses affirmations. Et si ces paroles du Maitre et le récit de l'Evangile éveillaient quelque objection n'en pourrait-on trouver la réponse dans les préoccupations monothéistes des juifs ?

Voilà ce que, très justement, nous dit le R. P. De Ridder en cette brochure. P. P.

DEWIT, J. 27

1909. — Le meurtre du bienheureux Pierre de Castelnau, Légat du pape Innocent III, par M. l'abbé J. Dewit. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 14 pages. 0 fr. 50

Alors que le Midi de la France était troublé par l'hérésie des Albigeois, le légat du Pape, Pierre de Castelnau, fut lâchement assassiné tandis qu'il s'en revenait d'une entrevue avec Raimon VI, comte de Toulouse. Raimon VI est-il coupable du meurtre ? On ne peut l'affirmer. Pourtant il a trempé dans le crime, soit en n'en punissant pas l'auteur, soit en le provoquant par sa conduite envers les légats pontificaux ». Tlle est la conclusion dont M. l'abbé Dewit convainct le lecteur par un raisonnement très méthodiquement et clairement mené. P. P.

VERMEERSCH, A. 211

1909. — Le néopaganisme, par le Rév. Père A. Vermeersch, S.J. Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 14 pages. 0 fr. 50

Le néopaganisme ce n'est pas l'athéisme ou le polythéisme grossier qui peuvent s'allier à une vie sérieuse. C'est la corruption de la Rome impériale, qu'avait abattue la Croix du Sauveur, et qui reparait dans nos sociétés : c'est l'ambition, la cupidité, la paresse, la volupté plus souvent, en un mot l'amour de soi. D'où vient donc qu'après de longs siècles chrétiens l'humanité retourne à l'abîme, car les statistiques sont là, écrasantes et terribles ? La prospérité matérielle amène cette déchéance morale ; de là cette prodigalité et ce luxe insensés, ces vies inutiles et coupables, ces idées païennes sur la question du jour : le mariage et les enfants. Les chrétiens sincères s'attristent de voir tant des leurs se laisser fasciner par ces habitudes faciles de vie mondaine. Notre devoir est donc de protester hautement et de nous unir pour la lutte. Bannissons tout d'abord de notre propre vie, de nos foyers, de nos salons, de nos réunions publiques ce confort, ce luxe, ces mises en scène de mentalité et d'allure païennes.

Souhaitons que ce cri d'appel soit entendu de beaucoup d'âmes ; secondons ce courageux effort du R. P. Vermeersch en travaillant à répandre son excellente brochure. P. P.

U. OF ILL. LIB.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme.

BAES, Henri. **35**

1910. — Misbruiken in gemeenten armbesturen en maatschappijen te lande met eenige middelen om die te verhelpen, door Henri Baes. — Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1910. 1 boekd. in-8° van 48 bladz. 0 fr. 50

BELLEFROID, Paul. **345.2**

1910. — Belgisch wetboek van Strafrechtspleging uit het fransch vertaald, door Paul Bellefroid. — Hasselt, Ceysens, 1910. 1 boekd. in-12 van 198 bladz. 2 fr.

PLASKY, Mme E. **37**

1910. — La Protection et l'Education de l'Enfant du Peuple en Belgique. II. L'Ecole pour la Vie : A. L'Œuvre sociale à l'Ecole, par Mme E. Plasky, inspectrice du travail. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broch. in-8° de 116 pages. 2 fr.

« L'Ecole pour la Vie et l'Œuvre sociale à l'Ecole » forme la deuxième brochure du travail d'ensemble que Mme Plasky publie sous le titre : *La Protection et l'Education de l'Enfant du Peuple en Belgique.*

On ignore généralement l'existence de cette œuvre sociale à l'école primaire et, pour ceux qui la connaissent, combien peu se doutent de ses tendances, de son extension et de ses résultats.

C'est par l'éducation, au même titre que par l'instruction, que les pouvoirs publics doivent protéger les enfants du peuple, leur faciliter la lutte pour la vie, les armer contre les tendances funestes qui les guettent et les entraînent, en leur inculquant de bonnes notions de tempérance et d'économie, en leur signalant les dangers de l'imprévoyance, en faisant éclater à leurs yeux les bienfaits de la mutualité sous ses diverses formes.

Il faut également former le caractère et le jugement des enfants, leur apprendre à respecter le bien d'autrui, à ne pas dégrader les monuments publics, à ne pas abîmer les arbres, les plantations, les squares, tout ce qui agrémente la vie de tous les jours, à ne pas maltraiter les bêtes et particulièrement à rompre avec cette pratique barbare qui consiste à tendre des pièges aux petits oiseaux ou à dénicher leurs couvées.

Cette matière très vaste est incorporée dans le programme général, et l'éducation et l'instruction marchent de pair sans difficulté. Mais il importait de faire ressortir ce que peut produire cet enseignement bien compris et généralisé. Les faits et les chiffres exposés dans ce travail persuadent vite que beaucoup reste à réaliser dans cet ordre d'idées.

Cette très intéressante étude, fort bien documentée, incitera les éducateurs de la première enfance à marcher plus résolument dans la voie qui leur est tracée, sans souci de la peine que leur vigilance et leur dévouement peuvent occasionner. Dans une question d'une importanceaussi primordiale, c'est faire œuvre d'utilité publique que de marquer ce qui peut être accompli au regard de ce qui existe et de solliciter toutes les bonnes volontés à s'y consacrer activement. FR. L.

PIRARD, Léon. **32**

1910. — De l'Ordre social. L'Electorat, les fonctions, les classes, par Léon Pirard. — Bruxelles, Lebègue & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 334 pages. 3 fr. 50

Ce livre, apparaissant à Paris et à Bruxelles au moment où en France et en Belgique les partis vont s'entredéchirer pour garder ou conquérir le pouvoir, est un réquisitoire savant, sensé, contre le suffrage universel et peut-être contre le suffrage plural.

Si le vote tel qu'il est organisé chez nous n'est ni tout à fait honni, ni tout à fait aimé par l'auteur, il n'en va pas de même du suffrage universel qui « en dépit de son étiquette égalitaire n'est qu'un vulgaire trompe l'œil ». M. Pirard n'admet pas qu'il puisse y avoir d'application sincère, en aucun pays, de cette formule « un homme, une voix ».

Je dois dire que sa thèse s'échafaude, d'un peu loin, mais logiquement.

L'auteur étudie dans le phénomène social qui est la famille et la société, trois fonctions : le *capital*, connexe à la propriété supérieure ;

le *patronat*, connexe à la propriété moyenne ; le *travail*, connexe à la propriété inférieure.

En regard, il établit trois classes, l'Aristocratie, la Bourgeoisie, le Prolétariat, la classe étant le signe commun de la fonction et de la propriété.

Emporté par son raisonnement, l'auteur bouscule un peu tous les suffrages électoraux, pour préconiser ce qu'il appelle le *suffrage classifique*, dont il explique l'ingénieux mécanisme dans un chapitre, point culminant et but du livre. C'est fort intéressant, car cela tend à réglementer le suffrage universel, comme l'écrivait Emile Ollivier dans *Le Correspondant*, du 25 juin 1853.

Un courant d'opinion se dessine en plusieurs pays, favorable à la représentation des intérêts. Il s'agirait de répartir tous les citoyens en groupes d'intérêts communs, pour que le corps représentatif ne soit plus l'expression des passions politiques d'une circonscription électorale, mais le reflet exact et comme la photographie de toutes les forces sociales.

L'auteur ne se fait pas d'illusion sur l'avènement prochain du suffrage classifique. Il y a en bas, trop d'extravagance égalitaire ; en haut, trop de routine et d'amour propre.

Quoiqu'il en soit, c'est quelque chose d'avoir pensé et écrit ce livre qui fait grand honneur à Monsieur Louis Pirard.

C'est un livre qu'il faut lire et qu'on lira.

Albert Van de Kerckove.

SVANTE ARRHENIUS. **3.01**

1910. — L'Evolution des mondes, par Svante Arrhenius. Traduction de T. Seyrig. — Liége, Béranger, 1910. 1 vol. in-12 de 246 pages. 7 fr. 50

VERMEERSCH, A. **3.01**

1909. — Christianisme et civilisation, par le R. P. A. Vermeersch, S. J. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1909. 1 broch. in-8° de 12 pages. 0 fr. 50

Une brochure qui est certes bien d'actualité ! De déduction en déduction l'auteur nous amène à conclure que la pensée-mère du christianisme est essentiellement civilisatrice et que la civilisation sera chrétienne ou ne sera pas. Coloniser, civiliser le Congo sera donc avant tout élever les pauvres noirs à la pratique des sublimes enseignements du Sauveur. Que ce soit au nom du Christ que la catholique Belgique aille vers nos frères déshérités et qu'énergiquement elle combatte « l'idée d'une civilisation dépouillée de la croix ». Souhaitons ample diffusion à cette brochure ; outre son mérite intrin-

sèque, elle se recommande d'elle-même, due à la plume très autorisée du R. P. Vermeersch. P. P.

WATTEYNE, V. et A. BREYRE. **31**

1909. — Les accidents dûs à l'emploi des explosifs (à l'exclusion des « coups de feu ») dans les mines et carrières souterraines de Belgique, par Victor Watteyne et Adolphe Breyre. — Bruxelles, Narcisse, 1909. 1 vol. in-8° de 268 pages.

Dans ce travail, les auteurs ont rassemblé les accidents qui se sont produits de 1893 à 1907, exception faite pour les coups de feu étudiés dans un autre mémoire.

Les cas analogues ont été groupés en différentes catégories et chaque fois l'on trouve une discussion complète des causes des accidents et des moyens à employer pour les éviter.

Il est certain que si on observait toujours les règles qui ont été déduites de cette étude, le nombre d'accidents diminuerait considérablement. R. CAPART.

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues.**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

SEVENS, Alfons. **4 (495)**

1910. — La question flamande exposée aux wallons. Les objections des wallonisants. L'entrée en scène de L. L. L. d'Anvers, par Alfons Sevens. — Ostende, Dhont et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 50 pages. 0 fr. 50

Cette brochure a été éditée à la suite du débat contradictoire tenu à Liége, le 28 novembre 1909. M. Sevens, l'ardent protagoniste des revendications flamandes, y a défendu le programme fla-

mand. Ses contradicteurs étaient M. Hector Chainaye, de Bruxelles, et M. Armand Spée, d'Anvers. Cette brochure contient le discours de M. Sevens et les réponses aux principaux arguments de ses adversaires. Nous avons entendu, pour notre part, maintes conférences sur cette question brûlante ; celle-ci est une des meilleures, et nous apprécions fort la belle vaillance de l'orateur, sa documentation abondante et solide, et ses qualités de tribun populaire. Cependant, qu'on nous permette ce souvenir : elle ne peut nous faire oublier la brillante et magistrale improvisation du professeur de l'Université de Fribourg, M. Franz Van Cauwelaert, au Congrès de Malines. Ce jour-là, flamands et wallons, applaudirent à tout rompre.

Em. LISIN.

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 **Anthropologie.**
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

52 (02)

1910. — Guide de l'amateur astronome météorologiste. Annuaire pour l'an 1910, publié par la Société belge d'astronomie. — Bruxelles, Larcier, 1910. 1 vol. in-12 de 182 pages.

WATTEYNE, V. et STASSART **622 (063)**

1909. — Les mines et les explosifs au VII me Congrès international de Chimie appliquée à Londres en 1909, avec quelques résultats récents des expériences de Frameries, par V. Watteyne et S. Stassart. — Bruxelles, Impr. Narcisse, 1909. 1 vol. in-8° de 236 pages.

La question des accidents dus à l'emploi des explosifs est suffisamment importante pour que le congrès de chimie appliquée de Londres ait consacré plusieurs séances à l'essai des explosifs.

MM. Watteyne et Stassart ont rassemblé les différentes notes qui ont été présentées en y ajoutant les nombreux et intéressants documents qui ont été réunis par la commission internationale chargée d'unifier les méthodes employées. On y trouvera tous les essais proposés jusqu'à ce jour par les différents pays. R. CAPART.

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

CHARDOME, Emile. **726**

1909. — Savonarole et l'Art Chrétien, par Emile Chardome. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1909. 1 vol. in-8° de 32 pages. 0 fr. 50

(Documents contemporains).

Le style délicieusement évocateur de M. Chardonne nous reporte aux temps où, dans Florence, la Renaissance italienne mêlait la plus exquise et la plus profonde compréhension de l'art à la vie la plus sensuelle et à la plus monstrueuse brutalité. Il fait revivre l'austère et grande figure de Savonarole, le célèbre dominicain apparaissant comme le prophète vengeur de la pénitence. Sans s'attarder à sa tentative de réforme religieuse, — car ce n'est pas son sujet, — l'auteur nous en montre l'influence sur l'art, travaillant à l'épurer, à le transformer en un instrument de prédication et de moralisation. Botticelli et Michel-Ange sont principalement l'objet de cette étude, eux, les amis de Savonarole, qui ont traduit dans leurs œuvres, — l'une puissante et fière, l'autre mélancolique et douloureuse, — quelque chose de l'ardeur et de l'énergie, de la tristesse et des rêves de l'apôtre. — Les historiens trouveront un peu sévère peut-être la physionomie rapidement esquissée du grand moine, un peu injuste pour sa mémoire la courte appréciation portée sur sa vie, mais tous, les épris de l'art surtout, liront et reliront cette brochure pour l'intérêt des idées, la valeur des aperçus artistiques, le charme et la beauté du style. P. P.

8 Littérature

81 **Généralités.**
82 **Littérature anglaise.**
83 « **germanique.**
84 « **française.**
85 « **italienne.**
86 « **espagnole.**
87 « **latine.**
88 « **grecque.**
89 **Autres littératures.**

1 **Poésie.**
2 **Théâtre.**
3 **Roman.**
4 **Essais.**
5 **Éloquence.**
6 **Lettres.**
7 **Satire.**
8 **Mélanges.**

ALBERDINGK-THIJM, Jos. Alb. **83.8**

1910. — Bloemlezing uit Alberdingk-Thijm, bezorgd door J. Sterck. — Alost, De Seyn-Verhougstraete, 1909. 1 vol. in-8° de 194 pages. 1 fr. 75

(Kleurblazijden uit nederlansche schrijvers).

Il nous faut applaudir à la pensée admirable qui a inspiré l'édition de ces *Pages choisies*. L'éditeur De Seyn peut vraiment être félicité pour le sérieux et le fini qui règlent cette collection ; nous voudrions cependant un peu plus de clarté dans le choix des caractères d'imprimerie.

Pour peu qu'on soit initié au mouvement de notre littérature contemporaine néerlandaise on saisit de suite l'importance d'une figure littéraire comme celle d'Alberdingk-Thijm. Thijm fut professeur d'Esthétique et d'histoire de l'Art à l'Académie royale des Beaux-Arts d'Amsterdam. Ses ouvrages sont nombreux et tous d'une valeur littéraire de premier ordre. L'auteur nous y dévoile un esprit profond et pénétrant, un tempérament d'artiste, une âme hautement sensible, fine et toute faite d'émotions, une nature sympathique et pleine d'attraits. Le talent de Thijm est très original et des plus substantiel. Ses idées sont larges, d'une haute envolée, et d'une envergure générale qui parvient à embrasser toute une époque, tout un domaine : Thijm est un esprit synthétique. Quant à sa valeur littéraire elle est enchâssée dans cette phrase d'un charme pénétrant, petite pensée tombée de sa conception sur la littérature : « Les lettres sont pour un peuple ce qu'est la couronne pour un roi, l'anneau de noce pour la fiancée, l'étendard pour les armées. La poésie est

pour le peuple le Benjamin de la famille, le doux Saint-Jean parmi les Douze de la Cène ». (p. 9).

Ces pages choisies nous donnent la quintessence de son art littéraire parce qu'elles nous promènent parmi ses œuvres et nous font admirer ce qu'elles ont de meilleur et de plus sélect en fait de pensée et de forme. Le choix des morceaux est heureux ; cependant les citations poétiques sont trop peu nombreuses pour nous faire suffisamment admirer et goûter le talent de poète de Thijm.

Pour comprendre toute l'importance de ces « Pages choisies » rappelons que la firme Van Langenhuysen d'Amsterdam éditera prochainement les œuvres complètes d'Alberdingk Thijm. L'édition ne comprendra pas moins de vingt volumes. Entreprise colossale que le présent volume de la librairie De Seyn mettra à la disposition de tout esprit amoureux des lettres et du Beau. Abbé Ed. L.

DE MEYERE, Victor. **89.9**

1909. — De Roode Schavak, door Victor De Meyere. — Aalst, De Seyn-Verhougstraete, 1909. 1 boekd. in-8° van 250 bladz. 4 fr.

M. de Meyere n'est pas un inconnu dans la littérature flamande et la parution d'un de ses romans fait remuer le monde des critiques. Son œuvre littéraire est toujours une propagande active et féconde en faveur de l'art populaire ; et tous ses ouvrages sont des essais réussis de rapprochement entre l'écrivain et les classes inférieures de la société.

M. de Meyere est un observateur du peuple, un ami des campagnes. Il a interrogé l'âme populaire dans sa piété et les manifestations les plus diverses de sa vie paisible, à l'ombre des grands arbres ou sous le large ciel bleu, et il la peint dans sa réalité pure, sa religion, sa beauté rustique. Son art est donc absolument moralisateur, puisqu'il est un miroir fidèle de la vie pauvre et campagnarde du pays de l'Escaut. C'est un romancier de chez nous dont j'aime le talent simple de nouvelliste, l'art vrai du paysagiste, la pureté chrétienne du moraliste.

Ce triple caractère se retrouve, et plus intensement encore, dans le dernier livre de M. Victor de Meyere : *De Roode Schavak*.

Quel beau type d'homme de tous les jours que ce Frans Vertommen, ce petit homme de rien, dévidant une existence sans rayon de lumière, sans joie exubérante, sans grande mélancolie ni profonde douleur. Il marque bien la vie simple, d'une gaieté un peu grise et brumeuse, des riverains de l'Escaut.

M. de Meyere est un écrivain national qui puise sa fécondité littéraire dans notre sol flamand. Ses ouvrages sont de bon goût parce que simples et d'un style vivant par les images et la luxuriante

harmonie des couleurs. Il a de ce côté bien des affinités de tendance et d'art avec le grand romancier du Nord, Cyriel Buysse, dont il pagina récemment une monographie intéressante, éditée chez Sansot à Paris.

Espérons que le public accueillera *De Roode Schavak* avec cette même sympathie qui a salué si unanimement les autres romans de M. de Meyere. Abbé Ed. L.

HALFLANTS, Paul. **84.1**

1909. — La Littérature française au dix-neuvième siècle. Deuxième partie, par M. l'abbé Paul Halflants. — Bruxelles, A. Dewit, 1909. 1 vol. in-12 de 356 pages. 3 fr. 50

Nous voici bien en retard pour parler de cet ouvrage dont nos lecteurs ont certainement lu d'élogieuses appréciations dans les revues littéraires et même dans les journaux politiques.

A notre tour cependant, disons ici que cette deuxième partie de *La Littérature française au XIXe siècle* nous satisfait autant que la première. M. l'abbé Halflants s'y révèle critique au goût sûr en même temps que professeur au courant des méthodes progressives d'instruction et d'éducation.

Son œuvre est de celles auxquelles les littérateurs et les hommes d'école doivent applaudir.

Avec la même science avertie, le même goût épuré, la même largeur de vue et le même bon sens pédagogique, il étudie ici les *Publicistes et Orateurs profanes*, les *Orateurs et Ecrivains religieux* et les *Poètes* les plus marquants du XIXe siècle, en France et en Belgique. Sans doute, on pourrait reprocher à l'auteur d'avoir laissé dans l'ombre l'un ou l'autre écrivain : tel aimerait que les œuvres de Drumont ou de Cassagnac fussent brièvement étudiées à côté de celles de Veuillot, tel autre ne comprendra pas l'absence d'une étude spéciale consacrée à Dupanloup, à Beernaert, à Janson, à Lejeune, au cardinal Perraud, à Rostand, que sais-je ? (nul ne peut se défendre de certaines préférences littéraires) un autre enfin trouvera que tel poète belge, Adolphe Hardy par exemple, mériterait plus qu'une note accidentelle.

M. l'abbé Halflants se justifiera aisément en disant qu'un *manuel* d'histoire littéraire est toujours et forcément incomplet.

Chaque professeur comblera les lacunes qu'il croira y découvrir.

Quoi qu'il en soit, il nous est agréable de renouveler à l'auteur les éloges que nous avons faits ici même de la 1re partie de son ouvrage.

La littérature française au XIXe siècle est un livre précieux auquel il faut ouvrir, toutes larges, les portes de nos collèges.

J. Renault.

LOVELING, Virginie. **83.3**

1910. — Het Lot der Kinderen, door Virginie Loveling. — Alost, De Seyn-Verhougstraete. 1910. 1 bock, in-12 van 150 bladz.

2 fr.

La romancière flamande bien connue, Virginie Loveling, est d'une activité vraiment inlassable : elle en est déjà à son douzième ouvrage. Sa personnalité sympathique et intéressante, son talent littéraire d'un réel mérite, lui ont acquis une place honorable parmi nos romanciers flamands d'aujourd'hui. A travers tous ses ouvrages, se glisse une grande ligne pure : la vie de la campagne avec ses braves paysans flamands. Elle la peint dans sa belle réalité avec une note d'idéalisme idyllique et en déduit une thèse généralement belle et originale, tant dans sa forme claire et précise que dans sa profondeur morale et philosophique.

Comme preuve son roman *Een Vonkje van genie* où elle nous démontre que le génie peut se cacher dans les plus humbles de la civilisation et ne demande que certains moyens de culture pour l'extérioriser. Et encore *Een dure Eed* qui obtint le prix quinquennal de littérature flamande : petit conte charmant qui défend la thèse de l'amour de l'homme adoucissement de la connaissance humaine. Et enfin : *Het Lot der Kinderen*, histoire touchante, qui témoigne d'une psychologie plus profonde, d'un esprit d'observation et d'analyse plus acute et mieux formé. Elle y présente une thèse que je pourrais formuler en ces termes : « l'audace de vivre » ; thèse qui me reporte comme d'instinct vers le livre vivant de M. Henri Bordeaux *La Peur de Vivre*.

Het Lot der Kinderen est d'une conception admirable par sa grandeur et ses évocations d'horizons larges qui font penser et réfléchir. C'est tout un thème de vie. Un jeune poitrinaire travaille pour se conquérir un foyer de force et de prospérité ; mais, voilà qu'il succombe au milieu de ses espérances et de ses rêves, laissant une jeune veuve et un ange blond d'enfant en face du terrible et angoissant problème de la Vie.

Nous ne pouvons que louer l'auteur de ce nouvel essai d'art populaire. Elle fait œuvre bonne dans le domaine littéraire parce qu'elle enrichit nos lettres flamandes ; elle rend aussi honneur à notre terre belge parce que tous ses livres sont des semences d'apostolat jetées à pleines mains. Abbé Ed. L.

RENAULT, Paulin. **8**

1909. — Henry Carton de Wiart, par Paulin Renault. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1909. 1 vol. in-12 de 96 pages.

0 fr. 50

(Lettres et Arts belges, Série littéraire, n° 8.)

La petite plaquette de M. Renault fera bonne figure dans la collection Diamant, et *Léon de Monge* et *Benoit Quinet* peuvent se trouver fiers de recevoir un jeune frère en la personne de M. Henry Carton de Wiart. Oh ! je le veux bien, c'est un combatif un peu étrange que ce jeune et tout imprégné d'idées modernes : juriste distingué, démocrate en politique, propagandiste de la jeune école « L'Art pour Dieu » en littérature. Mais il est si franc et si sincère dans sa rédaction de l'*Avenir Social*, il est si artiste et si résolument catholique dans sa défense du Beau idéal, qu'on se sent heureux qu'il soit de la « jeune école » et de temps en temps briseur d'idoles. Sa plume très aristocratique est parfois mordante et caustique mais toujours frissonnante d'émotion humaine, de couleur musicale, avec dans la pensée des rosées de foi sereine et pure. D'ailleurs Henry Carton de Wiart n'est-il point l'auteur des *Contes hétéroclites*, de la *Cité ardente* et du *Vieux Bruxelles* ?

M. Renault nous raconte tout celà bien simplement en son style de conteur et de fin littérateur, épinglant deçi delà la remarque intelligente, avec de temps en temps des phrases enthousiastes en faveur de cet art pour Dieu, qui prie et évangélise.

A part quelques fautes, — du typographe, sans doute : alcolisme, (p. 10), persuation (p. 11), études historique (p. 23), — en rejetant également le vocable de « prosodie en délire » appliqué au verslibrisme, il me semble que cette biographie, adornée d'un portrait très ressemblant, avec son esthétique couverture verte, son analyse fine et pénétrante de l'œuvre politique et littéraire d'Henry Carton de Wiart fait honneur à son auteur et à l'écrivain remarquable qui en est le sujet. Abbé Ed. LOMBAERTS

ZENON D'HALERNE. **84.22**

1910. — Le mur mitoyen. Comédie en un acte, en vers Une scène sous la Furie espagnole. Pièce en un acte et en vers, par Zénon d'Halerné. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 86 pages.

A Naples, — pourquoi si loin ! — habitent, porte à porte, un tailleur, Lisandro, et une modiste, Lucia. Pourquoi Lucia ? Parce que tous les napolitains chantent *Santa Lucia* !

Les cours des deux habitations sont séparées par un mur. Ce mur, comme tout mur mitoyen qui se respecte, est plein de mystère : en effet il y a un trou dans le mur, un trou dissimulé par le feuillage, côté Lisandro, par un tableau, côté Lucia. Pourquoi ce trou ? Ah ! c'est que le locataire de Lucia, Alberto, un jeune avocat, aime la pupille de Lisandro, Zoa, et c'est en passant à travers ce mur troué qu'ils se disent leur flamme en alexandrins assez joliment tournés.

Mais Lisandro aime sa pupille Zoa — ces choses-là arrivent — et Alberto grâce à un stratagème qu'il n'a trouvé dans aucun livre de droit, même Napolitain, parvient à faire signer un contrat par Lisandro qui se contente d'épouser sa voisine la marchande de modes, car

Elle a vingt mille écus, c'est chose appréciable.

La comédie ne manque pas de qualités. Le dialogue est animé. Cela plaira beaucoup aux amateurs à l'affut des piècettes qui se peuvent jouer dans un salon.

Le volume contient un acte en prose, un acte très court.

Une scène sous la Furie espagnole. Trois jeunes gens sont poursuivis par les espagnols à travers les rues d'Anvers, en l'an de furie 1576. Ils se précipitent affolés dans un couvent de religieuses et dans la chapelle où il y a trois cadavres sur un brancards. Un général espagnol, des soldats espagnols, font tout sauter devant eux... à l'espagnole.

Les jeunes gens sont perdus !.. Eh bien ! non. D'un mot, la mère supérieure met en fuite tous les espagnols, le général en tête...

Toute la scène est écrite évidemment pour ce mot. Lisez le livre et vous verrez, pour une trouvaille, c'est une trouvaille. Mais c'est égal, les Espagnols de 1576 avaient vite la frousse... Au reste depuis ce temps-là, ils ont eu le temps de... grandir, comme dit la chanson !

A. VAN DE KERCKHOVE

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

ANTHEUNIS, Hermann. 9

1910. — Nos grands Ancêtres : François Chabot (1756-1794), par Hermann Antheunis. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 24 pages. 0 fr. 50

A propos d'une étude de M. le vicomte de Bonald, l'auteur esquisse en quelques pages la vie privée et publique de François Chabot. Et véritablement la lecture en est intéressante. La manière dont est présentée la physionomie « repoussante » de ce con-

ventionnel apostat, débauché, concussionnaire et délateur, est amplement suggestive. P. P.

F.-M.-G. **92**

1910. — Vie abrégée de Saint Jean-Baptiste de la Salle, docteur en Théologie, fondateur de l'institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, par F.-M.-G. — Namur, J. Godenne, 1910. 1 vol. in-12 de 60 pages.

LEGAVRE, Léon. **9**

1909. — Un crime social : L'assassinat de Francisco Ferrer, par Léon Legavre. — Mons, Société nouvelle, 1909. 1 vol. in-12 de 70 pages. 1 fr.

GOSSART, Ernest. **9**

1910. — Espagnols et Flamands au XVIe siècle. Charles-Quint roi d'Espagne, par Ernest Gossart. — Bruxelles, Lamertin, 1910. 1 vol. in-8e de VIII-277 pages. 5 fr.

Les relations des Flamands et des Espagnols au XVIe siècle ont fourni à M. Gossart le thème d'un diptyque dont les deux volets se font pendants et nous représentent ces nations aux prises d'une part sur le sol de l'Espagne et d'autre part sur le sol des Pays-Bas. La première fois c'est l'arrivée des Flamands de Charles-Quint en Espagne qui provoque l'insurrection, courte, mais violente, des *communeros* de Castille. La seconde fois, c'est, sous Philippe II, l'arrivée du duc d'Albe qui sera suivie du soulèvement autrement grave des Pays-Bas.

De part et d'autre, ces crises aigües ont pour cause une incompatibilité de caractère entre ces deux nations réunies sous une dynastie commune par les hasards de la destinée.

Des deux volumes de ce diptyque, le second a paru d'abord, en 1906, sous le titre : *L'établissement du régime espagnol dans les Pays-Bas et l'insurrection*, sous Philippe II.

Le présent volume, qui nous en donne le pendant en Espagne, nous ramène en arrière, aux débuts du règne de Charles-Quint.

M. Gossart était excellemment préparé pour traiter ce sujet. Depuis la disparition de Gachard, c'est celui de nos historiens qui est le mieux au courant des *cosas de Spâna*.

Il venaît justement de paraître en Espagne une brassée de documents sur l'histoire de cette époque : telles la correspondance si intéressante d'un agent de Ferdinand d'Autriche à la cour de Charles-Quint durant les années 1522 à 1539 ; ou l'histoire si

documentée des *communeros* de Castille par Danvila. Tout le monde n'a pas le loisir de lire les six volumes de cette dernière publication. Aussi saura-t-on gré à M. Gossart de nous épargner cette peine en nous en donnant un résumé aussi clair qu'élégant.

Cette rebellion des communeros de Castille est un fait complexe où entrent et se heurtent les éléments les plus divers. L'antipathie contre l'étranger y entre pour une part considérable. Mais il est excessif de parler d'une *domination flamande* en Espagne, comme le fait Ferrer del Rio, qui, par une autre exagération, date la décadence de l'Espagne du jour où l'Espagne commence tout juste à exister. Jusque là il y avait sur le sol de l'Espagne des nationalités encore mal soudées, Aragonais et Castillans, aussi peu sympathiques entre elles, qu'on l'était entre Espagnols et Flamands ; le catalanisme actuel en est un écho lointain et inquiétant. C'est Charles-Quint qui a opéré en Espagne, sinon la fusion, du moins l'unité politique.

M. Gossart remet ici les choses au point. Tout ce qui reste de flamand en Espagne au moment de l'explosion, après le départ de Charles-Quint, c'est un hollandais plutôt flegmatique, Adrien d'Utrecht, ancien *maître d'école* de Charles-Quint, et demeuré son homme de confiance, mais qui n'avait pas l'envergure politique de Ximenès, comme il aurait fallu pour tenir tête à la fois et à un soulèvement politique en Castille et à une révolution sociale dans le royaume de Valence. Ce qui sauva la nouvelle dynastie des Habsbourgs de Bourgogne, c'est la volte-face des grandsd'Espagne, après avoir attiré l'opposition populaire, sont débordés par la révolution et forcés de l'écraser à la bataille finale de Villalar, livrée sans l'intervention de Charles-Quint toujours absent, ni d'aucun de ses Flamands.

Dans le cours de cette rébellion apparut un instant sur la scène la mélancolique figure de la mère de Charles-Quint, Jeanne la Folle, dont on a essayé dans ces derniers temps de faire une victime soit de la politique, soit de l'inquisition. (Cela ne pouvait manquer !). L'auteur, qui a consacré un appendice à cet intéressant problème, hésite à se prononcer. La question est, en effet, du ressort des aliénistes, seuls compétents pour la trancher. Les éléments ne manquent pas, Jeanne a été, à diverses reprises, soumise à des examens sérieux. On ne peut douter de l'impartialité de la commission mixte chargée de cet examen en 1518 par les Cortès d'Aragon, saisis pour la première fois. Ces cortès, si pointilleux sur leurs privilèges, n'eussent jamais reconnu Charles-Quint comme roi, sans avoir tous leurs apaisements sur la folie de la mère. Non pas que Jeanne eût perdu complètement le sens. Ce sont ces actes qui la condamnent, tel que son obstination à empêcher l'inhumation de

son mari, qui demeura vingt ans sans sépulture ; il ne fallait pas plus pour la juger incapable de régner.

La place nous manque pour nous arrêter à mainte autre question intéressante, telle que l'*apprentissage politique de Charles-Quint*. Il nous suffira de constater que l'auteur a fait ici de la grande histoire, de celle qui n'intéresse pas notre petite Belgique seulement.

Ch. MOELLER.

VAN HOVE, J. **92**

1910. — Multatuli : de mensch, de denker, de schrijver. Eene schets, door den Eerw. Heer J. Van Hove. — Antwerpen, Kiliaan, 1910. 1 vol. in-12 van 36 bladz. 0 fr. 25

WILS, Joseph.

1910. — Les Etudiants des régions comprises dans la nation germanique à l'Université de Louvain, par Joseph Wils. Vol. I (1642-1777). — Louvain, Smeesters, 1909. 1 vol. in-8° de 262 pages. — Vol. II (1834-1909). — 1 vol. in-8° de 138 pages. 10 fr.

S'il en est, parmi nos lecteurs, qui aiment à se plonger dans l'histoire du passé, d'autres ne s'intéressent qu'aux actualités. Les uns et les autres trouveront à satisfaire leur curiosité dans le présent ouvrage.

La première partie nous fait connaître la *Natio inclyta germanica* telle qu'elle était organisée sous l'ancien régime, avec ses statuts, ses autorités, sa bibliothèque et les noms de ses membres. Ce n'est pas une simple reproduction des textes du temps.

L'auteur les a copieusement annotés et a réussi à identifier la plupart de ces étudiants appartenant aux régions les plus diverses de l'Allemagne. Ce que coûtent les recherches de ce genre, surtout pour les personnes dépourvues de notoriété, le savent ceux qui ont mis la main à la pâte et ont été amenés à se livrer à ce travail de prosopographie. On remarquera ici en particulier la façon ingénieuse dont l'auteur a reconstitué la liste des directeurs, incomplète dans les documents, en utilisant les épaves de cette bibliothèque germanique dispersées dans les rayons de la bibliothèque actuelle, dont l'auteur est le conservateur aussi serviable qu'intelligent.

La partie actuelle est disposée en trois sections : Autriche-Hongrie ; — Allemagne ; — Grand duché de Luxembourg. Tous ceux de la génération présente, qui ont passé sur les bancs de l'*Alma*, avocats, médecins, professeurs, ingénieurs, referont avec plaisir connaissance avec d'anciens camarades, retournés à l'étranger d'où ils étaient venus, et qu'ils auront peut-être perdus de vue. Ils apprendront avec intérêt ce qu'ils sont devenus, les uns dans une condition modeste, les autres dans des postes élevés de l'Eglise ou de l'Etat.

Ch. MOELLER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

De Noisay, Maurice. **07 (44)**

1909. — Lettre à MM. les directeurs des journaux nationalistes à propos d'un article défini, par Maurice De Noisay. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1909. 1 vol. in-12 de 52 pag. 1 fr.

L'auteur proteste contre un barbarisme qui sévit depuis quelque temps et marque un degré dans la décomposition de la langue française, et ça à propos des ballons et autres... dirigeables. En effet, le jeune écrivain — car il est jeune, dirais-je que ça se voit ? — ne supporte pas qu'on dise : *le* République, *le* Patrie, *le* France, etc, quand on parle d'un ballon, et probablement aussi d'un bâteau : *le* ville de Bruxelles, *le* princesse Elisabeth, et il se plaint amèrement aux directeurs de journaux nationalistes parce qu'ils sont « les défenseurs naturels de l'intégrité française ».

Avec une douce ironie Maurice de

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Noisay s'élève contre la destruction méthodique du patrimoine national.

Tout cela est peut-être un peu exagéré, mais c'est amusant tout de même.

A. Van de Kerckhove.

02

1910. — Kolonial-handels-Adresbuch, 1910. — Berlin, Kolonial-Wirtschaftlichen komitee, 1910. 1 vol. in-8° de 32 pages. 3 fr. 25

1 Philosophie

11 Généralités.
12 Métaphysique.
13 Psychisme.
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 Systèmes philosophiques.
15 Psychologie.
16 Logique.
17 Morale.
178 Tempérance.
18 Philosophes anciens.
19 Philosophes modernes.

Avebury, P. C. **17**

1910. — Paix et bonheur, par lord Avebury, P.-C. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-16 de 247 pages 1 fr. 50

Paix et bonheur! deux grands biens que tous ardemment désirent, mais que, par un illogisme étrange, la plupart s'en vont chercher où ils ne sont pas et ne seront jamais! En une philosophie aimable, traduite en une mosaïque de pensées justes autant qu'élevées, appuyée par de charmantes citations des auteurs les plus variés, lord Avebury nous dit où se trouvent ces rares bienfaits de la vie humaine. Il est de ceux qui estiment, et à bon droit, que la vie n'est ni laide ni triste, qu'elle est selon notre âme. La paix, le bonheur, la joie, la poésie sont en nous-mêmes pour peu que nous prenions peine pour les y chercher. Lire ce volume (qui a certes tout le mérite de ses aînés : Le Bonheur de vivre, et l'Emploi de la vie), c'est acquérir une conception profonde, encore que tout attrayante, de l'existence humaine, c'est trouver une consolation et un réconfort, prendre de viriles résolutions, se décider à faire quelque chose de sa vie, c'est faire un grand pas vers la Paix et le Bonheur.

Aussi doit-on remercier M. Auguste Monod d'avoir mis cet ouvrage à la portée du public français. P. P.

Atkinson, William. **17**

1909. — La force-pensée dans la vie et dans les affaires. Traduit de l'américain de William Walker Atkinson, par J. Boisson de la Rivière. — Paris, Richonnier et Cie, 1909. 1 vol. in-8° de 128 pages.

Sans s'attarder dans l'exposé de théories et de systèmes, et consultant

son expérience, l'auteur prend pour but d'enseigner à tous les moyens d'acquérir et d'exercer quelque influence sur autrui, d'être plus forts et plus heureux dans la vie. De là de très intéressantes indications sur la suggestion, la vibration et l'attraction de la pensée, et les « volations » télépathiques.

Rendons hommage à la sincérité de l'auteur et reconnaissons le réel intérêt que présente la lecture de ce volume. Mais du moins nous sera-t-il permis de ne pas admettre que l'homme soit composé du « moi, existant avant la genèse des temps », puis de l'âme et du corps, ni davantage que la pensée soit une forme plus subtile de la matière et celle-ci une forme plus dense de l'esprit. Recueillons encore, ça et là, quelques idées sur la constitution de l'univers que nous ne pouvons faire nôtres. P. P.

Bonnet, Géraud. **134**

1910. — Précis d'auto-suggestion volontaire, par le Dr Géraud Bonnet.— Paris, Rousset, 1910. 1 vol. in-12 de 300 pages. 3 fr. 50

Brugeilles, Raoul. **17**

1910. — Le droit et la sociologie, par Raoul Brugeilles.— Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 162 pages. 3 fr. 75

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)

Cohn, Max. **17**

1910. — Uber das denken. Zusammenhang des Geistes und Körpers. Eine studie von Dr Max Cohn. — Berlin, L. Simion, 1910. 1 vol. in-8° de 140 pages.

M. Max Cohn est un médecin. Or, un médecin qui, de nos jours, aborde la grave question des relations de l'âme et du corps, ne peut manquer d'y apporter un surcroît de lumière; il nous communiquera assurément des données nouvelles, basées sur les progrès de l'anatomie, de la physiologie, de la biologie. C'est du moins ce que le lecteur se dit, en prenant en main ce petit livre.

Le lecteur se ménage ainsi une franche déception. Grand admirateur de Feuerbach, le Dr Cohn semble avoir borné son ambition à en être un fidèle écho. Il en a, « des années durant », approfondi les théories; c'est le fruit de ce labeur qu'il a consigné dans cette étude, dédiée par lui « à l'immortel souvenir » du maître préféré, comme « un gage de la reconnaissance et de la vénération qu'il lui garde ». Il reprend donc pour son compte et nous présente, à peine agrémentée de quelques développements accessoires, la doctrine sensualiste et matérialiste de celui qui a dit que « l'être organique et l'être inorganique, la nature et l'homme sont essentiellement identiques », que « cela seul existe qui produit un sentiment de jouissance », que « l'homme n'est pas autre chose que ce qu'il mange ». Pas plus que les conclusions, les arguments ne sont sérieusement rajeunis ou complétés. Après avoir lu, on se rappelle involontairement un mot d'Erdmann, qui date de quelque quarante ou cinquante ans et qui reste pleinement applicable ici : « Dans les matérialistes du temps présent, vous ne trouveriez pas une idée originale. Il n'est rien de ce qu'on nous donne à lire qui ne s'étale déjà dans Cabanis, rien, dis-je,

pas même la cynique assimilation de nos pensées à nos excrétions rénales. »

M. Cohn ne paraît du reste pas se douter de l'avantage qu'il peut y avoir à distribuer un sujet en ses parties naturelles, à le traiter avec ordre et méthode. Dans les cent-quarante pages où il répète ou délaye à sa façon les dogmes abjects du matérialisme, vous chercheriez vainement trace d'une division quelconque : ni chapitres, ni paragraphes, ni en-tête, sinon le titre qui se lit sur la couverture. Il arrive même qu'on doive tourner des feuillets et des feuillets avant de rencontrer un simple alinéa, qui repose tant soit peu les yeux et l'attention.

Des écrivains nullement suspects, au demeurant excellents observateurs, nous disent que le positivisme a fait son temps. Cette constatation s'impose, plus évidente encore, relativement au matérialisme tout cru. Le médecin-philosophe qu'est M. Cohn a-t-il chance de guérir ce malade, de galvaniser ce cadavre ? Je me permets d'en douter. Autant j'éprouve de tristesse et de dégoût en présence de ses théories, autant je pense pouvoir me rassurer quant au danger de diffusion ou de contagion. La première condition, de la part d'un livre, pour faire beaucoup d'adeptes ou beaucoup de victimes, est d'avoir beaucoup de lecteurs. Mais parmi les moyens d'attirer puissamment le public, on n'a jamais compté ni la banalité du fond ni l'obscure lourdeur de son exposé.

J. Forget.

Maurain, Ch. **117**

1910. — Les état physiques de la matière, par Ch. Maurain. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. 3 fr. 50
(Nouvelle collection scientifique.)

Mendousse, P. **126**

1910. — L'âme de l'adolescent, par P. Mendousse. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de VI-316 pages. 5 fr.
(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)

Piat, Clodius. **171.4**

1910. — La morale du bonheur, par Clodius Piat. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 264 pages. 5 fr.

M. C. Piat se pose en champion de *la Morale du Bonheur*. Mais pour lui, défendre cette formule, c'est avant tout en fixer la véritable portée. Il veut combattre les partisans de la morale soi-disant désintéressée, en s'attachant à réfuter des préjugés, à dissiper des équivoques.

C'est le regard tourné dans cette direction, qu'il étudie tour à tour *le prix de la vie*, *l'obligation morale*, *les préceptes*, *le mobile* et *les sanctions de la moralité*.

Le bonheur constitue la fin suprême de la vie ; il est ainsi la seule chose qui puisse donner quelque prix à notre existence. Le fait est manifeste, et la loi si impérieuse, que ceux-là aussi la subissent qui la nient théoriquement. Pratiquement, le stoïcien n'y échappe pas plus que tout autre. Kant lui-même n'a pu sans y revenir construire jusqu'au bout l'édifice de son éthique. Mais le bonheur — c'est un point que l'auteur souligne vivement et très opportunément, — ne se confond pas avec le plaisir ; il en est toujours le frein et souvent la négation. Il s'oppose à l'instinct jouisseur du moment, à l'aveugle et brutale convoitise, comme une synthèse harmonieuse et sage-

ment raisonnée, où l'ensemble de la vie humaine trouve à la fois et sa plus haute perfection spécifique et la pleine satisfaction des tendances tant sociales qu'individuelles de notre nature. Il « n'existe que par un développement eurythmique de la personnalité ». Vainement d'ailleurs demanderait-on la garantie et le chemin de ce bonheur à la science, vainement aussi à toute philosophie déterministe. La certitude de notre félicité ne va pas sans la croyance à un Dieu personnel et providence : Dieu a mis au cœur de sa créature raisonnable une soif inextinguible du bonheur ; il tient donc en réserve quelque moyen de satisfaire cette aspiration fondamentale, sinon dans cette vie, au moins dans une autre, où la vie présente trouvera son achèvement.

L'analyse fait voir ensuite que de l'idée bien comprise du bonheur dérive tout un système d'exigences individuelles, sociales et religieuses qui constituent le code de nos droits et de nos devoirs.

Le bonheur tient sa valeur morale de l'orientation imprimée par le Créateur à notre nature. C'est encore là qu'on doit nécessairement remonter pour rencontrer la raison dernière de l'obligation. Les deux thèses prennent aux yeux de M. C. Piat une égale importance. Pour savoir où se fonde définitivement « la signification de la vie et par là même l'ordre des valeurs, il faut pénétrer en plein dans la philosophie de la finalité... Dieu, en tant que cause efficiente de la nature, est le fondement ultime du devoir. Il l'est aussi, et d'une autre manière, à titre de suprême législateur. » En vertu du premier et du plus indiscutable des droits, celui de faire du bien, il a pu créer et il a créé l'homme pour l'acheminer au bonheur. Il a donc pu également le gouverner en vue de ce terme, choisir les moyens qui l'y conduiraient, exiger que ces moyens se réalisent. Or, en face de la liberté octroyée par lui à l'homme, son unique ressource est d'intimer sa volonté au respect de la nôtre, de commander. Qu'il commande en fait, rien de plus certain. Il se doit à lui-même de diriger efficacement ses créatures à leur fin. Comme il veut les lois qui règlent le cours des astres ou qui président au développement de la vie, il veut, et plus encore, le respect des valeurs morales. « Le jour où Dieu cesserait de commander aux volontés libres, c'est qu'il ne serait plus le souverainement saint, c'est qu'il ne serait plus lui-même. » Ainsi l'obligation morale nous apparaît comme une exigence de droit divin, elle ne peut nous apparaître autrement.

Ceux qui placent le mobile de la moralité dans le respect de la loi morale elle-même au sens de Kant commettent, d'après M. Piat, plus d'une erreur : d'abord, ils ramènent au seul devoir, au seul obligatoire, toute la vie morale ; ensuite, ils assignent pour le domaine du devoir une norme subjective insuffisante, et pour le domaine du permis, une norme exagérée. Le respect est proprement un mode de notre affectivité, un sentiment, et, comme tel, il n'est pas complètement aux ordres de la raison. Il semble donc qu'il faille le dépasser pour trouver, à l'égard du devoir, le mobile convenable, et que celui-ci réside dans « le choix du bien en vue du bien ». Que s'il s'agit d'actions permises, mais non obligatoires, il suffit, pour qu'elles deviennent formellement bonnes, de « l'intention de ne sortir de l'ordre ni par l'objet qui les termine, ni par le moment où on les fait, ni par le

temps qu'on leur accorde, ni par l'intensité qu'on met à les accomplir ».

L'idée de sanction est corrélative à celle d'obligation. Aussi toutes deux ont également souffert des attaques de la critique contemporaine. Pour les défendre l'une et l'autre et l'une par l'autre, M. Piat insiste sur le lien essentiel entre la loi et la sanction, entre la sanction et le concept de justice, et il montre le rôle nécessaire de la sanction envisagée dans les différentes applications, soit naturelles, soit civiles, soit religieuses, qu'elle peut recevoir. On remarquera, à ce propos, le soin qu'il a pris de restreindre le pouvoir pénal de l'Etat dans les limites tracées par les nécessités de la défense sociale. De sa tentative de ramener, pour les damnés, « la peine du sens à une sorte de tourment moral »,, nous ne dirons rien, d'autant que lui-même ne hasarde cette idée que timidement et en termes prudemment très hypothétiques.

Toutes ces considérations, que je ne puis, à mon vif regret, qu'indiquer trop laconiquement, sont exposées en une forme qui n'a rien de négligé ni de sèchement didactique, qui est plutôt soignée et littéraire et comporte des développements s'élevant parfois jusqu'à l'éloquence. Si cette manière nuit nécessairement à la condensation doctrinale, si même, plus rarement, elle obscurcit tant soit peu la précision de la pensée philosophique, ces légers inconvénients trouvent une compensation dans le charme que présente le livre et dans le plaisir qu'on goûtera à le lire et à le relire.

On le voit, c'est bien une restauration morale, à l'encontre des théories du positivisme et du subjectivisme kantien, que M. Clodius Piat a entreprise. L'idée du bonheur et l'idée de Dieu, tels sont les deux pivots, les deux fondements sur lesquels s'appuie son « essai ». Mais en dépit de son but et des adversaires qu'il vise directement, on aurait tort de le soupçonner d'hostilité systématique à l'égard de son temps. Il sait au contraire reconnaître, et très franchement, très loyalement, ce que des efforts récents ont produit de durable, et notamment le profit que la morale a retiré ou qu'elle doit retirer encore d'une confrontation plus attentive, d'un contact plus étroit avec les conquêtes de la science. On se convaincra facilement de sa largeur de vues sous ce rapport en jetant un coup d'œil sur son dernier chapitre, intitulé : *Bilan de la crise morale.*

J. Forget.

Rouillon, A.-M. **124**

1910. — Le péril des sens, par A.-M. Rouillon. — Paris, Bloud, et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 186 pages. 2 fr. 50

Après avoir traité son sujet sous forme de conférences aux hommes, il a voulu lui donner plus d'extension et de portée en le reprenant dans la forme d'un livre destiné à la jeunesse de notre temps. Tout d'abord l'auteur s'excuse de traiter un pareil sujet par la nécessité de combattre les progrès effrayants de l'immoralité à notre époque : après quoi il étudie le péril des sens au triple point de vue de l'individu, de la famille et de la société. Il dénonce et combat, avec autant de précision que d'énergie, les causes du progrès, les excuses qu'on prétend lui donner, ses effets sur l'organisme et sur l'âme, pour la vie naturelle et surnaturelle. Puis il indique les préservatifs et les remèdes que la raison peut et doit lui opposer : remèdes insuffisants et inefficaces, si on n'y joint

pas les moyens surnaturels, la prière, la pratique des sacrements et la méditation habituelle de l'idéal que l'Eglise nous offre en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

L'auteur est un *jeune :* ce qui se reconnaît à la vivacité des tableaux, à la chaleur du style, à la vigueur des expressions, et surtout à son zèle apostolique. Sa thèse est exposée en termes clairs, précis, mais suffisamment modérés pour ne blesser aucune légitime susceptibilité. Le ton, un peu emphatique parfois, est en général noble, élevé, persuasif et pénétrant. On s'aperçoit vite que l'auteur, très pénétré de son sujet et très désireux du bien des âmes, ne cherche pas à mettre en vue sa personnalité : c'est un vrai disciple de saint Thomas d'Aquin non seulement quant à la doctrine, mais aussi quant à la prédication. Soucieux avant tout de vérité, de lucidité et d'utilité, suivant le conseil du saint Docteur, il mérite d'atteindre le but que se propose tout véritable prédicateur de l'Evangile, c'est-à-dire le salut des âmes et la gloire de Dieu.

Souhaitons-lui la pleine réalisation de ses désirs et le plein succès de ses efforts.

M. J. Ollivier, O. P.

2 Religion

21 Théologie naturelle.
22 Ecriture sainte.
23 Théologie dogmatique.
24 Ascétisme, piété.
25 Prédication.
26 Eglise catholique.
27 Histoire de l'Eglise.
28 Eglises dissidentes.
29 Religions non chrétiennes.

2. — Religion

Chaignon, P. 27

1910. — Compendi delle meditazioni per i sacerdoti con aggiunta di nuove meditazioni ed altre appendici, dal P. Chaignon, D. C. G. — Roma, Desclée et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de XXXII-620 pages.

Qui, parmi le clergé, ne connaît, au moins de réputation, le *Nouveau cours de méditations sacerdotales,* du P. Chaignon ? Cet ouvrage a eu, dès son son apparition, un succès peu commun, justifié du reste par son mérite. Il en a paru jusqu'à vingt-six éditions françaises, et des traductions dans les principaux idiomes européens. On peut dire sans exagération qu'il a efficacement contribué à la sanctification de plusieurs générations de prêtres. Les nombreux recueils similaires qui sont venus depuis n'ont pu le faire oublier.

Il avait pourtant un défaut ou, si l'on aime mieux, un côté dangereux : celui d'être trop volumineux pour l'usage ordinaire, de présenter les vérités à méditer avec de fort longs développements, de laisser, par conséquent, peu de place à la réflexion personnelle et d'amener facilement à transformer la

méditation en une lecture pieuse. L'auteur lui-même s'en était rendu compte sans doute. Peut-être aussi quelques plaintes étaient-elles venues à ses oreilles. Toujours est-il qu'à partir de la 5e édition, il donna chaque sujet en deux formes : l'une, l'ancienne, plus étendue ; l'autre, notablement abrégée et ne reproduisant que la quintessence de la première.

Ces résumés, élaborés par le P. Chaignon, on les a fidèlement rendus en italien, puis on les a réunis à part dans ce volume, qui forme ainsi un manuel condensé, mais substantiel et savoureux, où chacun pourra puiser la matière de l'oraison quotidienne sans craindre les inconvénients signalés ci-dessus.

A la série des résumés l'éditeur italien a ajouté plusieurs appendices considérables, en vue surtout de faciliter les retraites annuelles, l'emploi du livre des *Exercices* de saint Ignace et la pratique de la méditation comme préparation à la sainte Messe et comme action de grâces. L'ensemble de ces diverses parties constitue un vade-mecum précieux et commode, dont le clergé aurait grand tort de ne point profiter.

J. Forget.

De Cyon, Elie. **239**

1910. — Dieu et science. Essai de psychologie des sciences, par Elie De Cyon. — Paris, Alcan, 1910. 1 v. in-8° de XVI-444 p. 7 fr. 50

M. Elie de Cyon est bien connu comme physiologiste. La plupart des ouvrages qu'il a publiés, en français, en allemand ou en russe, traitent et ont fait progresser des questions de physiologie. Plusieurs cependant rentrent dans le cadre des sciences politiques et sociales. Mais les goûts et la compétence du fécond écrivain débordent ce double et si vaste champ.

Dans ce nouveau volume, il aborde le domaine de la philosophie, et il le fait avec une aisance qui nous montre en lui le savant doublé d'un penseur et d'un historien très averti. Il est d'ailleurs tout naturel qu'il y tire surtout parti de la riche variété de ses connaissances scientifiques. Aussi bien, cette œuvre ne s'adresse pas aux premiers venus ; elle réclame des lecteurs qui soient suffisamment initiés aux études de la nature et même aux abstractions mathématiques. J'ajoute qu'une autre condition me semble indispensable à qui voudra retirer un profit sérieux de sa partie philosophique : c'est d'être suffisamment préparé à en faire la critique, à y établir le départ de ce qui est incontestable et de ce qui l'est moins. A côté, en effet, de la thèse principale, solidement motivée, sur l'harmonie réelle de la science et du spiritualisme chrétien, bien des détails me paraissent sujets à caution. Tels sont notamment ceux qui, pour l'explication du composé humain, s'inspirent, dans une large mesure, du cartésianisme ou de doctrines connexes.

L'*Introduction générale* du livre insiste longuement sur les inconvénients de la scission qui s'est peu à peu opérée entre la philosophie et les sciences exactes. L'auteur voudrait faciliter un rapprochement. Les plus récentes conquêtes de la physiologie expérimentale en prouvent, dit-il, le nécessité et peuvent y fournir un point de départ. Parmi elles, il place au premier rang « la solution du problème millénaire de l'origine de nos concepts de l'espace, du temps et du nombre »,

c'est à savoir « la découverte, dans le labyrinthe de l'oreille, de deux sens mathématiques, le sens géométrique et le sens arithmétique, organes sensoriels destinés » à cette triple perception. Il attache une extrême importance à cette afirmation, qui fait l'objet de trois grands chapitres. Au milieu de développements divers et en général très intéressants, on remarquera spécialement des aperçus sur la géométrie non euclidienne comparée à la géométrie d'Euclide. Mais tout en admirant et tout en s'instruisant, on ne pourra peut-être pas se défendre de penser qu'il y a là au moins une singulière exagération, et quant à la certitude de la « découverte », et quant à son utilité au point de vue particulier de la réconciliation des sciences naturelles et de la pensée moderne.

Deux autres chapitres examinent *ex professo* les systèmes de Darwin et de Hœckel. M. de Cyon ne leur est pas plus sympathique qu'il ne l'est, sur le terrain de la philosophie, à la métaphysique pure, au kantisme, à l'hégélianisme, au positivisme. « L'hœckélisme », qui a « contribué puissamment à la ruine du darwinisme pour en avoir déduit jusqu'à l'absurde les plus lointaines conséquences », est apprécié sans indulgence, mais suivant son mérite. Ses procédés « fantaisistes », ses « falsifications » de la réalité, ses « dessins de pure invention » sont signalés et cloués au pilori. Après avoir lu, nous comprenons parfaitement la déclaration du sociologue H. St. Chamberlain, que la théorie hœckélienne « n'est ni poésie, ni science, ni philosophie ». Cependant, dans l'intérêt de la vérité intégrale, nous eussions aimé rencontrer un mot indiquant explicitement que toutes les nuances du transformisme ne doivent pas être mises sur le même pied.

La dernière partie, intitulée : *Science, religion et morale*, tend plus directement à montrer combien est « artificiel le conflit entre la religion et la science ». A la force probante des considérations exposées antérieurement elle joint très utilement celle de l'exemple donné par les plus grands savants des trois derniers siècles. Nous avons ainsi, réunis en un substantiel résumé, les éléments d'un excellent chapitre d'apologétique. Clairement et consciencieusement présentés, les faits tant d'ordre historique que d'ordre scientifique nous conduisent à cette conclusion, reprise de L. Stein : « La religion et le savoir ne sont ennemis que dans leurs caricatures. La caricature de la religion est le fanatisme ; la caricature de la pensée libre est l'athéisme. »

Quel dommage qu'il faille joindre à de si belles paroles un commentaire tristement restrictif ! C'est qu'on ne voit pas très nettement ce que l'auteur entend par *fanatisme*. Je crains même, à vrai dire, que, dans sa pensée, ce terme flétrissant ne soit applicable à quiconque ne professe pas l'indifférentisme dogmatique. Immédiatement après une page éloquente sur « la morale sublime de l'Homme-Dieu », sur « les sublimes vérités de l'Evangile » et « l'origine divine de ses révélations », sur le rayonnement universel de « la mission divine de saint Pierre et de ses successeurs », mes yeux étonnés tombent sur une autre, où je lis ces lignes : « Les religions enseignent les vérités éternelles révélées par les prophètes et remplissent ainsi leur haute mission d'éducatrices morales des peuples. Ce qui est vrai pour la révélation chrétienne l'est également pour les révélations des autres religions, comme le Boudhisme, le Confucianisme, le Brahmanisme, l'Islamisme, et, en gé-

néral, pour toutes les religions qui, pendant leur durée à travers les siècles ont instruit et éduqué les peuples qui les pratiquaient. »

Quoi qu'il en soit de l'attitude de M. Elie de Cyon à l'égard du christianisme considéré comme révélation et doctrine divines au sens propre et théologique de ces expressions, sa tendance caractéristique, en franche réaction contre le matérialisme et l'athéisme soi-disant scientifiques, ne saurait nous laisser indifférents. Son volume ne peut qu'être utile aux esprits assez cultivés et assez en éveil pour ne pas confondre une thèse fondamentale et inébranlable avec la conception que s'en fait tel de ses défenseurs ou avec les divers arguments dont on prétend l'étayer. Il intéressera par les principes qu'il énonce et justifie, et aussi par le ton sagement pratique de beaucoup de ses remarques. M. de Cyon est un homme qui a, on le sent, étudié ailleurs que dans les livres. Il a vécu et enseigné de longues années à Saint-Pétersbourg. Il y a vu, il a pu y étudier sur place les conséquences sociales, les applications inévitables de la science incroyante. De là sa haine vigoureuse et raisonnée non seulement contre le nihilisme et l'anarchisme, mais contre la morale laïque ou indépendante, les écoles neutres, etc.; de là également nombre de réflexions dont le bon sens se traduit sous une forme spirituellement caustique. En voici, pour terminer, un échantillon : « L'idée générale de la lutte pour l'existence, entrée dans des cervelles vides et bornées, se transformait forcément en une lutte contre l'existence d'autrui. L'invention nihiliste de l'action directe par la dynamite, les horreurs des sauvages destructions pendant la révolution russe en 1905-1906, ainsi que l'explosion récente de la folie destructrice à Barcelone, toutes ces manifestations de l'anarchie intellectuelle eurent comme point de départ les doctrines de l'évolution transformiste par la lutte pour l'existence. Seule, la vie des anarchistes, auteurs ou instigateurs responsables d'attentats destructeurs, reste encore sacrée et intangible aux yeux de la génération actuelle, complètement désemparée par l'abandon de la morale religieuse et de la foi en Dieu. »

J. FORGET.

De Perrodil, Edouard. **28**

1910. — Un an de journalisme à Lourdes, par Edouard De Perrodil. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 334 pages. 3 fr. 50

Chargé pendant un an de la direction d'un journal de défense catholique à Lourdes, au moment de la Loi de séparation, l'auteur a résumé en un volume les diverses questions d'actualité qu'il a été appelé à traiter. Ce n'est pas, qu'on veuille bien le remarquer, une œuvre d'apologétique qu'il nous donne là, c'est plutôt une suite d'anecdotes, récits, descriptions, études, écrits dans un style vigoureux et entraînant, de portraits tracés d'une plume exercée. On retrouve l'auteur tout entier dans cet ouvrage : le journaliste, le voyageur, le romancier, l'homme politique aussi. Les impressions sur la Grotte et les pélerinages sont d'un catholique sincère, mais en même temps observateur précis et impartial.

Pour donner une idée de l'intéressante variété des questions traitées dans cet ouvrage, citons au hasard quelques chapitres de valeur inégale d'ailleurs. La voix de Lourdes. La question Henri Lasserre. — L'art à Lour-

des. — Lourdes et la séparation. — Le bureau des constations. — Les expériences du Dr Baraduc. — Lourdes et le monde moderne. — Les environs de Lourdes. Em. LISIN.

Dhorme, Paul. 281

1910. — La religion assyro-babylonienne. Conférences données à l'Institut catholique de Paris, par le P. Paul Dhorme. — Paris, Gabalda et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 4 fr.

Depuis quelques années, il n'est point, sans doute, dans l'ancien Orient de contrée qui attire plus les regards des chercheurs que l'Assyrie et la Babylonie. La raison de ce fait est principalement dans l'importance et la haute antiquité des monuments que d'heureuses fouilles ont mis au jour et dont le nombre va sans cesse grandissant.

Comme les autres branches de l'orientalisme, l'étude comparée des religions sémitiques peut trouver là ample matière à glaner et à se développer. On est heureux de voir des hommes d'une compétence reconnue, comme le R. P. Dhorme, assumer sans tarder le méritoire labeur de déchiffrer, à ce point de vue, les débris d'un passé d'autant plus intéressant qu'il est plus lointain.

Ce volume est la reproduction de neuf leçons faites, pendant l'été dernier, à l'Institut catholique de Paris. Mais il y ajoute des développements nouveaux et quantité de notes tant explicatives que justificatives.

L'auteur nous déclare tout d'abord qu'il n'a pas eu la prétention d'épuiser un sujet à la fois très vaste et très complexe. Il a surtout voulu en scruter un côté capital, qui a été jusqu'à présent moins étudié que d'autres. Il s'attache donc de préférence au fond même de la psychologie religieuse, j'entends aux idées sur la divinité et sur les rapports qui existent entre elle et le monde, aux sentiments que font naître ces idées dans le cœur de l'homme, aux désirs et aux tentatives de resserrer les relations entre l'humanité et les êtres supérieurs. Quant à la mythologie, à la magie et à la divination, il les a, de parti pris, laissées à l'arrière-plan, comme aspects plutôt accessoires de la religion, et parce que plusieurs avant lui se sont complu à les envisager et à les décrire longuement.

C'est en conformité avec cette idée générale qu'après une première leçon sur « les Sources », sorte d'introduction historique, géographique et documentaire, il considère successivement, dans les chapitres qui suivent, « la Conception du divin, les Dieux et la cité, les Dieux et les rois, les Dieux et les hommes, la Loi morale, la Prière et le sacrifice, le Sacerdoce ». Sur chacune de ces questions il a groupé une série de faits et coordonné des textes assez nombreux et assez clairs pour porter la lumière et la conviction dans l'esprit du lecteur. Ajoutons qu'il a pu remplir cette tâche avec autant de facilité que de sûreté, préparé comme il l'était par son précédent ouvrage intitulé : *Choix de textes religieux Assyro-Babyloniens*.

Dans l'exposé et l'analyse des documents, le P. Dhorme procède de façon très objective, en se gardant de cet esprit de système qui a malheureusement envahi l'histoire des religions et qui prétend expliquer les idées les plus relevées comme l'aboutissant des grossières conceptions du sauvage sur la nature et les dieux. Il n'est pas de ceux aux yeux de qui toute religion

aurait nécessairement son berceau chez les représentants les plus dégradés de l'espèce humaine. La vraie méthode, observe-t-il avec raison, n'est-elle pas d'interpréter les croyances des anciens d'après leurs textes et leurs monuments, sans s'ingénier à faire rentrer toutes ces croyances dans les cadres simplistes et tracés d'avance soit du tabouisme, soit du totémisme, soit du naturisme, de l'animisme, etc. ? « Mieux vaut s'appliquer à pénétrer l'essence de l'idée religieuse qu'à en collectionner les difformités et les dépravations. »

C'est là, en effet, une manière qui ralliera les suffrages de tous les esprits impartiaux. Elle apparaît assurément meilleure, elle est plus loyale, plus honnête, que celle de tel savant, de tel spécialiste qui lance bruyamment dans le grand public un manuel d'histoire des religions où toutes les déductions, toutes les affirmations, en dépit de leur forme absolue ou tranchante, dépendent de théories dont l'auteur, lorsqu'il se trouve en présence d'autres spécialistes, doit avouer et avoue le caractère entièrement conjectural et hasardé.

J. Forget.

Ecker, J. **22**

1910. — Petite bible illustrée de l'enfance, par J. Ecker.— Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 60 pages. 0 fr. 50

Girodon, P. **248.145.13**

1910. — La charité envers le prochain. Conférences pour les hommes, faites en la paroisse Saint-Pierre de Chaillot, par P. Girodon. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 qe 226 pages. 2 fr.

Ce volume achève la trilogie prêchée avec éloquence par l'abbé Girodon dans une chaire importante de Paris. Dans ses conférences sur la foi et sur l'espérance, il avait donné à ses auditeurs des enseignements très appréciés. Poursuivant, avec le même sens des besoins actuels, l'étude des vertus théologales, le prédicateur démontre, dans cette nouvelle série de conférences, que « nul autre principe, en dehors des règles chrétiennes, ne saurait inspirer utilement nos sentiments envers nous-même, envers la Patrie, l'Eglise, nos parents, nos domestiques, nos adversaires eux-mêmes, nos semblables, pauvres ou riches. L'altruisme est une doctrine en l'air et le socialisme sans Dieu n'aboutit qu'à de stériles et funestes agitations. La bonté supérieure, qui est la loi de l'homme, ne peut procéder que de la charité dont le Christ a posé la formule et que l'Eglise a définie en termes précis. C'est le salut de la société future. »

S'il y a lieu de dire du bien du fond et de l'expression de ces conférences, il convient d'ajouter que l'éditeur, par les soins qu'il a donnés à cet élégant volume, a contribué aussi à leur lisibilité. Les prédicateurs et les hommes du monde qu'intéressent les questions religieuses trouveront dans *La Charité*, autant de charme que d'utilité.

C. Caeymaex.

Hetzenauer, P.-M. **222.11**

1910.— Introductio in librum Genesis, scripsit professor P.-M. Hetzenauer, O. C. — Græcii et Viennæ, 1910. 1 vol. in-8° de 120 pages. 2 fr. 25

A son récent *Commentaire* de la Genèse le R. P. Hetzenauer, professeur

au séminaire romain de Saint-Apollinaire, a joint, en guise d'*Introduction*, un ample exposé des principes critiques et exégétiques à appliquer, selon lui, dans la matière. Cette *Introduction*, il a eu l'heureuse idée de la publier aussi séparément. C'est une attention dont lui seront spécialement reconnaissants tous les amateurs qui, désireux d'une orientation générale, eussent pourtant hésité ou reculé devant le coût du gros volume.

A elle seule, l'*Introductio in librum Genesis* constitue une très respectable brochure de plus de cent-vingt pages in-8o. Elle embrasse toutes les grandes questions classiques concernant le premier des livres inspirés, à savoir : le nom, le sujet et le plan de ce livre; son auteur; ses sources et sa composition; le temps, l'occasion et le but de sa rédaction; la conservation de son texte; son autorité historique; son explication. Mais l'authenticité mosaïque de la Genèse étant inséparable de celle du Pentateuque, c'est celle-ci qui est étudiée et établie dans le second « paragraphe ».

L'auteur traite ces divers points, dont plusieurs si importants et si délicats à la fois, en exégète qui s'inspire, suivant ses propres expressions, d'un « conservatisme modéré ». Il combat donc, et fortement, vivement, non seulement les théories de « l'école critique acatholique » et des « modernistes », qui procèdent de l'hégélianisme ou de l'évolutionnisme, mais aussi les opinions de l'école catholique dite soit « libérale modérée », soit « progressiste ». Plusieur de ses vues paraissent trouver dans les dernières déclarations de l'autorité ecclésiastique une confirmation qu'il n'a eu garde de ne point souligner.

Il revendique d'ailleurs le droit de dire franchement à ses adversaires, même orthodoxes, ce qu'il pense de leur tendance; et ce droit, il en use sans scrupule et souvent sans vaines périphrases. Il reproduit, à ce propos, une remarque de Mgr Egger, qui ne manque ni de piquant ni de justesse : « Tandis qu'ils (les progressistes) prétendent, dans la manifestation de leurs propres sentiments, à la liberté la plus large et professent ouvertement le plus profond dédain pour le courant traditionnel et ses fidèles, ils se montrent d'une susceptibilité extrême à l'égard de quiconque se permet d'élever la voix contre eux. » Quoi qu'il en soit, plus d'un se demandera sans doute, si, comme il arrive facilement aujourd'hui, la réaction contre des excès trop réels n'a pas entraîné parfois le P. Hetzenauer à certaines interprétations sévères jusqu'à l'étroitesse et à certaines suspicions ou répulsions injustifiées. Pour me borner à un petit nombre d'exemples, il ne me semble pas avoir apprécié assez froidement et assez équitablement les théories modernes sur les genres littéraires, sur l'hypothèse des doublets, sur la différence entre inspiration et révélation, sur la distinction, dans le texte inspiré, de l'élément divin et de l'élément humain. Surtout, il n'était peut-être pas fondé à présenter l'école progressiste en bloc comme « rejetant, même pour des raisons légères, les interprétations traditionnelles », ou comme « confondant l'inspiration de l'Ecriture avec l'infaillibilité de l'Eglise et restreignant par conséquent l'inerrance scripturaire aux choses de foi et de mœurs et à la substance de l'histoire du salut ». Il est vrai que le dernier reproche semble atténué en un passage subséquent, où il est question de « restriction *pratique* ». Malgré tout et finalement,

cette *Introduction* laissera, je le crains, au lecteur averti l'impression d'une attitude générale qui, par horreur des abus et des témérités, implique une défiance quelque peu excessive à l'endroit de vues ou de conjectures exégétiques scientifiquement soutenables ou du moins discutables et ne sortant pas nécessairement des bornes de l'orthodoxie.

J. FORGET.

Hetzenauer, P.-M. **222.11**

1910. — Commentarius in librum Genesis, composuit professor P.-M. Hetzenauer, O. C. — Græcii et Viennæ, « Styria », 1910. 1 vol. in-8° de CXXXVI-696 pag. 18 fr.

Commenter la Genèse a toujours été, eu égard aux lointaines profondeurs, aux mystères des origines, dont l'Esprit de Dieu nous y laisse entrevoir quelque chose, une tâche assez ardue et assez délicate. Elle est devenue bien plus ardue et plus délicate aujourd'hui que les sciences naturelles, les sciences historiques et même la préhistoire prétendent obtenir voix au chapitre. Pour sortir tant soit peu de la banalité, pour ne pas répéter tardivement et inutilement ce qu'ont dit les devanciers, bien plus, pour traiter le livre sacré avec la sérieuse attention et le religieux respect qu'il mérite, il ne suffit point des moyens ordinaires de l'exégèse. Joignît-il à l'étude de la Vulgate celle du texte original et des versions anciennes, eût-il recours, dans la mesure convenable, à l'autorité des Pères, le commentateur ne donnerait pas ce qu'on attend de lui, s'il faisait abstraction des contacts réels ou apparents du récit inspiré avec les disciplines profanes. Il doit donc connaître les conclusions et les prétentions de la critique moderne, pour, à l'occasion, les discuter, les juger et traiter sa manière en conséquence.

Les difficultés de l'entreprise n'ont pas effrayé le R. P. Hetzenauer, qui aussi bien n'est plus un exégète novice, mais a fait ses preuves depuis longtemps. Comme lui, nous croyons que, même venant peu après ceux du P. Hummelauer et de Hoberg, son Commentaire pourra être de quelque utilité.

Un simple coup d'œil sur la nouvelle œuvre du savant religieux permettra d'apprécier l'ampleur avec laquelle il embrasse son sujet, ainsi que la somme de travail et d'érudition qu'il y a consacrée. Tout en s'attachant d'abord à la version latine, il n'a point négligé le secours, souvent très utile et parfois nécessaire, que lui offraient l'hébreu et les Septante. Il reconnaît, d'ailleurs que l'on peut reprocher à saint Jérôme, spécialement quant aux derniers chapitres de la Genèse, des omissions, des additions, des transpositions, des interprétations trop libres. De là, dans ce volume, d'incessantes confrontations avec le texte primitif. Il y a relativement peu de versets où elles ne se produisent. C'est au point qu'on pourrait parfois se demander si cette manière n'est pas poussée jusqu'à une sorte d'affectation minutieuse : on ne voit pas toujours, en effet, l'idée ou la nuance nouvelle que les termes de l'original ajoutent ou substituent au sens clair de la traduction hiéronymienne.

Le P. Hetzenauer s'est aussi appliqué avec un soin particulier à « peser les données tant de la haute critique que de la basse critique, en les mettant en regard des principes rationnels et des règles de l'herméneutique ». Ces don-

nées, lui-même nous en avertit, il les a surtout puisées « dans les auteurs allemands, catholiques et non catholiques, de qui les écrivains des autres nationalités dépendent plus ou moins ». De fait, le lecteur attentif sentira sans peine, de temps en temps, l'influence des sources allemandes ; il la sentira ou la devinera jusque dans une latinité assez rude, un peu lourde parfois, et manifestement dégagée de toute préoccupation de vaine élégance. Dans quelques passages, simplement traduits et d'ailleurs toujours fidèlement guillemetés comme tels, il constatera que l'une ou l'autre expression latine reçoit de l'expression originale citée entre parenthèses un supplément de clarté qui n'est pas à dédaigner.

Quant à la tendance fondamentale du *Commentaire*, l'auteur la caractérise en se rangeant parmi « les conservateurs modérés, qui n'abandonnent les interprétations traditionnelles que forcés par de très graves raisons ». Ce n'est pas moi qui lui reprocherai un « conservatisme » ainsi entendu. Mais je doute que tout le monde concède aux « conservateurs » le monopole de cette définition. Je doute encore plus que ces écrivains orthodoxes que le R. Père appelle tantôt « les libéraux modérés » et tantôt « l'école progressiste », consentent à passer pour « ceux qui, même sous l'influence de raisons légères, abandonnent les interprétations traditionnelles ». A ce compte, qui voudrait encore, parmi les catholiques, se réclamer de l'école en question ? La formule me paraît donc peu apte à faire le départ des deux tendances entre lesquelles se partagent les exégètes soumis à l'Eglise : flatteuse exclusivement pour les uns, elle est par la même gratuitement offensante et injuste pour les autres.

Que si, laissant cette question de mots, nous essayons de voir quelle est, dans ce livre, la nuance du « conservatisme modéré », nous la saisirons peut-être approximativement dans l'attitude observée à l'égard de quelques questions caractéristiques. Ainsi, concernant la création du monde, le P. Hetzenauer préfère le périodisme non concordiste, sans pourtant repousser absolument les théories qui refusent toute intention historique à la distribution en six jours. Touchant l'origine de la première femme, il pense que le texte et le contexte se prêtent difficilement au sens d'une *vision*, encore moins au sens d'une *allégorie*. Relativement à la création d'Adam, il écarte, « non comme hérétique, mais comme exégétiquement fausse », l'interprétation d'après laquelle l'homme ne proviendrait du limon de la terre que médiatement et par l'évolution animale. En somme, bien qu'ayant écrit avant la réponse émanée, le 30 juin 1909, de la Commission pour les études bibliques, il traite cependant les trois premiers chapitres suivant l'esprit de cette réponse, c'est-à-dire comme de l'histoire proprement dite, encore que rédigée suivant les procédés fort différents des règles actuelles du genre historique. Ajoutons enfin qu'aux yeux de l'auteur, « l'universalité géographique du déluge n'est pas vraisemblable, tandis que l'universalité anthropologique reste très probable ».

Mais l'*Introduction* du volume, exposé des principes généraux de critique et d'herméneutique, peut fournir, sur sa tendance doctrinale, un criterium plus facile et sans doute plus sûr. Je me borne à la mentionner, en y signalant toutefois, comme particulièrement dignes d'attention, le premier paragraphe, consacré à la défense de l'authen-

ticité mosaïque du Pentateuque, et le dernier, où sont résumées les règles de l'herméneutique. Dans la conception et l'énoncé de ces règles, plusieurs détails paraîtront sûrement à quelques-uns empreints d'une trop forte dose de « conservatisme ».

J. Forget.

Lasplasas. **24**

1909. — Dios, secundo libro de « Mi concepto del mundo ». Teologia y apologia, por Lasplasas. Barcelona, Arolas, 1909. 1 vol. in-8° de 354 pages.

M. Lasplasas n'en est plus à faire ses premières armes comme écrivain. Sur *l'Homme*, sur *son origine*, *sa nature*, *sa formation*, sur *le Composé humain*, sur *la Génération et l'hérédité*, sur *la Morale et la loi morale*, sur *la Psychologie*, sur *la Politique*, sur *l'Eglise et les Etats* sur *l'Esthétique*, etc., il a publié une série d'études ou d'œuvres plus ou moins considérables. Le présent volume, sur *Dieu*, est, comme son en-tête complet nous l'indique, le second d'un ensemble qui s'intitule : *Mon concept du monde*. Un sous-titre nous avertit que nous y trouverons, réunies, *Théologie et apologie*. Mais qu'il parle de l'univers matériel, de l'âme humaine et du corps qu'elle anime ou de Dieu, qu'il parle en théologien, en apologiste en moraliste ou en esthéticien, toujours l'auteur part d'une théorie philosophique dont le fond est loin d'être entièrement nouveau et dont l'expression n'a rien de banal.

Ici donc, comme base indispensable de toutes ses déductions, il nous présente d'abord une division de la connaissance en deux catégories : à « la connaissance-savoir », qui est « constatation et possession de la réalité connaissable », il oppose « la connaissance-science et la connaissance-philosophie », qui « sont une intellection, ou un concept, ou une raison suffisante de la réalité constatée et possédée ». La première, qui « implique toujours la réalité du fait, est d'ordre réel et pratique » ; la seconde « est d'ordre spéculatif, et elle ne suppose la réalité du fait qu'en tant que constaté ». Autant vaut dire que celle-là « est nouménique et pleine », tandis que celle-ci reste constamment, « de soi, phénoménale et vide ». De plus, l'une, qui constate les faits, « appartient rigoureusement et en propre à la personne *prout talis*, son opération, strictement personnelle, étant régie et conditionnée par des lois personnelles » ; l'autre appartient non moins rigoureusement à « la nature intelligente *prout talis*, et son opération, qui est naturelle, se trouve régie et conditionnée par des lois ou propriétés naturelles ».

De tout quoi M. Lasplasas dégage la tendance fondamentale, la notion d'une philosophie digne de ce nom, de sa philosophie à lui. Il se prononce donc contre « l'intellectualisme » et en faveur du « pragmatisme », mais d'un pragmatisme complété et développé en « personnalisme ». Ce dernier nom lui sert à caractériser son système, parce que, à son sens, ce n'est que d'ans la seule opération personnelle qu'il faut chercher « la véritable réalité humaine ; le contenu de l'opération naturelle est purement phénoménal ».

C'est d'après ces principes qu'il applaudit, tout en les estimant incomplètes, aux idées de Newman et de Brunetière sur la certitude ; c'est d'après eux aussi qu'il déclare radicalement impuissante et qu'il réprouve, comme entachée de « naturalisme », la

philosophie scolastique, notamment en ce qui concerne les preuves de l'existence de Dieu et la connaissance des perfections divines.

Quant à lui, voici le résumé de sa théodicée. Puisque, d'une part, tous nos moyens de constatation se ramènent à trois : la sensation, l'intuition ou sens interne, l'enseignement ou le témoignage, et puisque, d'autre part, la réalité divine échappe évidemment aux deux premiers, il reste que nous atteignons Dieu uniquement par la voie du témoignage, « et ce témoignage, nous l'appelons *révélation*, en ce sens qu'originairement ou *ab ovo* il n'a pu être qu'un témoignage de Dieu à l'homme ». Ainsi, concernant Dieu comme concernant toute autre vérité, notre information, notre façon de connaître est « essentiellement sociale » ; et ceci est parfaitement en rapport avec le concept de *la personne*, à laquelle ressortit toute constatation et qui ne peut exister « si elle n'est constituée socialement par la connaissance de certaines réalités sociales ».

Sous cette terminologie, qu'il est peut-être permis de trouver étrange, voire un tantinet rébarbative, chacun reconnaîtra aisément lès influences de plusieurs théories, dont quelques-unes déjà anciennes ou déjà démodées. Il y a là du traditionnalisme, du fidéisme, de l'agnosticisme ; il y a là surtout, semble-t-il, une véritable pétition de principe, puisque même la première connaissance de Dieu ne se justifierait que par son témoignage.

Tout cela n'empêche pas M. Lasplasas de se croire et de vouloir rester catholique. Mais comment concilier ses vues singulières avec les enseignements du magistère ecclésiastique ? Il ne paraît par embarrassé pour si peu. Quant à l'encyclique *Pascendi*, par exemple, il remarque simplement que « sans aucun doute, il est lié par la doctrine enseignée dogmatiquement », mais non par « l'explication de la doctrine ». Que si vous lui objectez la pratique de l'Eglise condamnant des explications doctrinales et philosophiques, telles que celles contenues dans le modernisme, il vous répondra : « L'Eglise, en tant qu'infaillible, peut parfois interdire une explication ou une philosophie, jamais en imposer une. » Enfin, même les instructions de Léon XIII et de Pie X relatives à la philosophie scolastique ne parviennent pas à le convaincre ; il s'en tire par une nouvelle distinction entre « l'Eglise comme telle ou gardienne infaillible du dogme », et « l'Eglise en tant qu'organisme social humain » : c'est sous cette seconde formalité seulement que l'Eglise patronne des théories philosophiques, mais sans vouloir ni pouvoir les imposer.

Bien plus curieuse encore et plus tristement édifiante est la manière dont l'auteur essaie de se mettre en règle avec la définition dogmatique du concile du Vatican. On sait que ce concile a dit anathème à qui « prétendrait que la lumière naturelle de la raison humaine est insuffisante à nous faire connaître avec certitude, par les choses créées, le Dieu unique et véritable, notre Créateur et Seigneur ». Ne croyez pas que M. Lascasas songe à protester, tant s'en faut. Assurément, écrit-il, « nous disons avec le concile du Vatican que, par la raison naturelle, nous pouvons connaître Dieu » ; mais il est clair que nous parlons de connaître d'après les lois de notre connaissance, et « c'est une loi et une condition de notre intelligence de ne pouvoir connaître par la raison une réalité quelconque, *si auparavant nous ne l'avons constatée* ». Vous avez bien lu : on af-

firme, et sans ambages, que nous sommes capables de connaître Dieu si et quand nous le connaissons déjà! Est-il vraiment raisonnable, est-il permis de prêter à un concile œcuménique une définition solennelle aussi vaine, aussi tautologique, j'allais dire aussi ridicule? Le lecteur qui comprend ce qu'il lit ne saurait manquer d'admirer cette habileté dans l'exégèse de textes lumineusement clairs. Il trouvera là, je pense, n'en eût-il pas d'autres, des raisons bien sérieuses de se défier d'une philosophie qui doit recourir à de semblables procédés.

J. Forget.

Lépicier, Alexius. 23

1910. — De stabilitate et progressu dogmatis. Editio Altera ampliata, auctore Fr. Alexio Lépicier, O. S. M. — Roma, Desclée et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de XXIV-400 pages.

L'idée d'évolution est une de celles qui exercent une influence prépondérente sur le courant intellectuel contemporain. Elle s'est emparée de beaucoup d'esprits, au point de les obséder et de les séduire jusqu'à la fascination. Du domaine des sciences naturelles on l'a d'abord transportée aux faits de l'histoire, puis étendue à l'ensemble des connaissances humaines. Elle est devenue comme un talisman universel, comme une sorte de formule magique, grâce à laquelle on se flatte de résoudre toutes les difficultés, de percer tous les mystères.

La science de la révélation, la théologie ne pouvait échapper au contrecoup de cet engouement; elle n'y a pas échappé. Quiconque se pique de « libre pensée » ne se prive point de répéter aujourd'hui, à l'adresse des croyants, ces vers dédaigneux :

« Je plains celui qui, fier de son système,
Me dit : « Depuis trente ans ma doctrine est la [même,
Je suis ce que je fus, j'aime ce que j'aimais. »
L'homme absurde est celui qui ne change [jamais. »

Il y a là une tendance, une situation dont les théologiens ont dû se préoccuper. Ils ont commencé, il y a nombre d'années déjà, à inculquer, à l'encontre de l'évolutionnisme absolu, la fixité substantielle du dogme et à marquer les limites de son développement légitime. On sait avec quelle maîtrise et quelle largeur de vues le cardinal Newman, au siècle passé, avait traité ce sujet.

Maintenant que le modernisme a repris, pour la systématiser, la vulgariser, l'acclimater, si possible, parmi les catholiques, la thèse de la variabilité fatale de la vérité religieuse comme de toute vérité, il est devenu plus urgent que jamais de rappeler les grands principes rationnels et traditionnels qui dominent le débat. C'est ce que le R. P. Lépicier a entrepris, après plusieurs autres.

Dans ce volume, relativement considérable et déjà parvenu à une 2e édition, nous retrouvons la même compétence théologique et le même souci de rigoureuse orthodoxie qu'attestent ses œuvres précédentes. Mais tout en ne témoignant nulle indulgence pour les manifestations d'une modernité malsaine, l'auteur a entendu ne se point borner à une servile et minutieuse réfutation. Il s'est souvenu que la meilleure manière de combattre l'erreur c'est de faire valoir les titres du vrai, de les mettre en pleine évidence. Nous en avons la preuve dans son plan très

ample et très compréhensif. Après une étude préliminaire sur la *Nature du dogme catholique*, les divers aspects de l'évolution dogmatique sont examinés, décrits et discutés par le menu. Absurdité d'un changement intrinsèque du dogme; caractère complet et définitif, après les Apôtres, de la révélation chrétienne; manifestation progressive du dogme par les définitions authentiques et marche parallèle de la croyance des fidèles, envisagés d'abord collectivement, puis individuellement; concours apporté à ce double progrès par les Pères de l'Eglise, les conciles particuliers et les docteurs de l'Ecole; concours indirect des hérésies; concours inspirateur et modérateur, toujours indispensable, du Saint-Esprit; enfin, inégalité de la connaissance dogmatique dans les différentes personnes: telles sont les idées générales qui vont se déroulant au cours des dix articles dont est formé le corps de l'ouvrage. Le lecteur averti entrevoit sans peine tout ce qui est venu sous ces titres, s'accumuler, se grouper, de solutions ou de vues instructives. Je ne puis malheureusement songer à en donner ici ne fût-ce qu'une simple énumération. Constatons seulement combien l'ensemble justifie les paroles très élogieuses que le Saint-Père a fait écrire à l'auteur et dans lesquelles on le félicite d'avoir, « fidèle à la méthode et au procédé ordinaires des scolastiques, soigneusement exposé et éclairé les points principaux de la doctrine catholique qui sont une réfutation radicale de toutes les rêveries modernistes ».

Il m'a été particulièrement agréable de rencontrer ici une bonne défense de la plénitude du pouvoir coercitif de l'Eglise contre des tentatives d'atténuation récemment reprises par M. Vacandard. J'estime toutefois qu'il y aurait lieu de maintenir, quant au degré de certitude, quelque distinction entre la peine capitale et les autres peines corporelles. Il est un autre point, fort intéressant, qui ne me paraît pas avoir été suffisamment approfondi : c'est l'analyse psychologique et logique du développement dogmatique. Des éclaircissement opportuns sur cet aspect de la question eussent pu être empruntés aux études du P. de la Barre, du P. de Grandmaison et du P. Gardeil. En outre, soucieux à juste titre et avant tout de résister aux audacieuses entreprises de l'esprit moderniste, le P. Lépicier pousse peut-être un peu loin parfois la défiance à l'égard des penseurs à tendances plus ou moins progressistes. De là, me semble-t-il, quelque exclusivisme dans le choix de ses sources, avec omission systématique de plusieurs représentants notables de la théologie positive, chez qui assurément tout n'est ni à rejeter *à priori* ni à admettre de confiance et les yeux fermés. De là aussi une certaine propension à interpréter des manières de dire ou de penser tant soit peu nouvelles en un sens péjoratif, et une certaine précipitation à taxer sévèrement des expressions et des opinions qui déplaisent. Que, dans les œuvres du cardinal Newman on trouve des idées ou des propositions à reprendre et qu'on le dise, je le veux bien, à condition cependant que les critiques ne portent pas sur de trop petits détails. Pareillement, qu'on se plaigne de ces « clercs, tant réguliers que séculiers, qui, *en très grand nombre*, délaissent l'étude de la théologie pour se porter avec excès aux sciences profanes », je le conçois, et je déplore le fait dans la mesure où il est vrai. J'admettrais encore à la rigueur, qu'on

signale en passant et sans plus que « même des Universités catholiques » ne prêtent pas assez d'attention à la doctrine de saint Thomas sur la situation respective des deux pouvoirs, bien que ces incriminations générales aient facilement un côté odieux et injuste. Mais pourquoi, par exemple, faire un grief spécial au P. Didon d'avoir écrit que Jésus « voulut recevoir d'un père et d'une mère terrestres les ordres, les enseignements de Dieu, et être initié, comme tous les enfants, à la vie et à la connaissance humaine » ? Pourquoi aussi et surtout, quand on reproche au P. Lagrange d'avoir « erré en soutenant que nous ne sommes nullement obligés à accepter des vérités d'ordre naturel contenues dans l'Ecriture, parce que ces vérités ne peuvent pas être objet de foi », ne pas ajouter une référence précise qui justifie et permette de contrôler pareille allégation ? Il ne suffisait pas ici, à mon sens, de renvoyer, sans indication de page ni de chapitre, à la *Méthode historique*. Cette lacune documentaire pourra induire plus d'un lecteur à craindre qu'on ne vise simplement la théorie d'après laquelle, les hagiographes ayant parlé du monde physique suivant les apparences, leurs dires ne doivent pas toujours être pris dans la rigueur du sens littéral. S'il en était ainsi, le R. P. Lépicier aurait commis une confusion inadmissible et de tout point regrettable.

J. Forget.

Monsabré, J.-M.-L. **248.143.1**

1910. — La prière divine : « *Le Pater* », par le Père J.-M.-L. Monsabré. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 402 pages. Cinquième édition.

3 fr. 50

Le R. P. Monsabré est de ceux dont la voix a été assez forte et assez persuasive pour se faire entendre encore utilement par delà le silence de la tombe. Il nous faut être reconnaissants aux mains pieusement diligentes qui, au lendemain de sa mort, ont recueilli ces pages posthumes.

Il avait publié lui-même un volume sur *la Prière*. Celui-ci en constitue la suite naturelle. Le premier exposait les principes généraux, il montrait l'excellence et traçait la méthode de ces entretiens de la créature avec son Créateur ; il contenait, comme on l'a dit, *la philosophie et la théologie* du sujet. Le second nous met sous les yeux une application, et il nous la présente très heureusement dans un texte tombé des lèvres du Fils de Dieu.

Il serait sans doute bien superflu de faire l'éloge de ce livre : il tient du nom même de son auteur sa meilleure recommandation ; et puis le voilà parvenu, en moins de deux ans, à sa cinquième édition. Notons seulement qu'on retrouvera ici, porté à un haut degré, un des mérites caractéristiques, le principal peut-être, de l'éloquent Dominicain, à savoir une doctrine théologique très abondante et toujours sûre. Le chapitre initial, consacré à la « Paternité de Dieu », bien que ne visant nullement à l'érudition, ne pourra manquer d'intéresser spécialement ceux qui ont tant soit peu suivi de récentes controverses sur l'essence du christianisme.

Quant au style, il est surtout remarquable par sa clarté, par l'absence de toute recherche comme de toute solennité, par un certain ton discret et suave, qui va droit à l'âme chrétienne pour en illuminer le foi, en aviver l'espérance, en réchauffer les ardeurs,

en féconder toutes les énergies. On dirait que l'écrivain s'est proposé, en évitant tout éclat et tout air d'apprêt, de se conformer autant que possible à la sublime simplicité de la divine formule. C'est à peine si, de temps à autre et quand il paraît s'oublier, quelques passages au rythme puissant et harmonieux, quelques larges envolées trahissent, comme malgré lui, le conférencier qui, durant vingt années et plus, a illustré la chaire de Notre-Dame. Mais vite il modère son essor, et le discours reprend son allure calme, apaisée, de belle et lumineuse exposition doctrinale.

D'instructions pieuses si fortement pensées, si éloignées de toute apparence déclamatoire et de toute vaine sensiblerie, le lecteur peut se promettre autant de profit que de franche jouissance intellectuelle. Et combien pâlissent, à côté d'un livre comme celui-ci, beaucoup de ces productions dont un certain courant de spiritualité nous inonde!

En parcourant ces méditations sur *le Pater*, on n'éprouvera qu'un déplaisir : c'est de constater que la série est restée incomplète. La mort est venue ceuillir le P. Monsabré avant qu'il eût rédigé son commentaire de la 6e et de la 7e demandes. Il n'a pas eu la joie de terminer ni de livrer au public cette œuvre qu'il avait prévu devoir être la dernière et où il semble qu'il ait voulu mettre le meilleur de son âme sacerdotale et religieuse.

J. Forget.

Nicolay, Fernand (Mme) 248.13

1910. — Au lendemain du grand jour. Méditations des jeunes persévérants, par Mme Fernand Nicolay. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 190 pages. 1 fr. 50

Au lendemain de la Première Communion, viennent peu à peu les heures de souffrances, de tentations, de faiblesses, les heures de luttes intimes où succombent si souvent les âmes jeunes et ardentes. Prémunir les « persévérants » en les formant à l'esprit solidement chrétien, noble et agissant, tel est le but de ce livre. Tout vibrant de la sincère éloquence d'un cœur de Mère, il sera aimé des enfants et, pour leur plus grand bien, leur portera des paroles que jusqu'ici l'on a trop négligé de leur dire. P. P.

Rauschen, G. 248.145.13

1910. — L'Eucharistie et la pénitence durant les six premiers siècles de l'Eglise, par G. Rauschen. Traduit de l'allemand, par Michel Decker et E. Ricard. — Paris, Gabalda et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de XII-246 pages. 3 fr.

C'est en 1908 que M. Rauschen, professeur à l'Université de Bonn, publiait cette double étude de théologie historique. Il s'y attachait à résumer, avec toute la rigueur des méthodes actuelles, les controverses dont l'Eucharistie et la Pénitence ont été l'objet depuis la Réforme. Son travail tenait naturellement compte du déplacement successif des questions controversées, et, sans s'attarder aux arguments ou aux objections qui ont vieilli, il mettait en relief les textes récemment retrouvés ou devenus plus clairs, qui imposent des points de vue nouveaux. Il fut vite remarqué, comme une application généralement heureuse de cette

manière de traiter la dogmatique qui se recommande des noms de Petau, de Morin et de Thomassin. L'année dernière, le P. Bonaccorsi le traduisit en italien. Voici qu'à son exemple deux prêtres français viennent de le rendre en notre langue. Tous les théologiens de France et de Belgique, dont l'attention, qu'ils le veuillent ou non, est de plus en plus attirée vers l'histoire du dogme, ne pourront que remercier vivement MM. Decker et Ricard.

Chacun des deux sujets mentionnés est complexe. L'auteur a eu soin d'en distinguer les divers aspects. Touchant l'Eucharistie, cinq points principaux s'indiquaient assez d'eux-mêmes : *la présence réelle, la transsubstantiation, l'essence du sacrifice eucharistique, le canon de la Messe, l'Epiclèse des liturgies grecques*. Les deux premiers ont été dès le XVIe siècle et continuent à être débattus entre protestants et catholiques ; le troisième a donné lieu naguère, même entre catholiques, à des discussions d'une portée considérable ; les origines du canon romain ont été singulièrement éclaircies par les recherches de l'érudition contemporaine ; concernant le dernier problème, on peut dire qu'une solution qui s'impose est encore à trouver. Sur tous, M. Rauschen nous fournit une longue série de témoignages traditionnels, toujours replacés dans leur contexte et dans leur milieu réel. Grâce à ce procédé, fidèlement suivi, plusieurs des citations produites prennent un sens qui n'est pas précisément celui auquel certains manuels nous avaient habitués. Personne, je pense, ne songera à en faire un grief au petit livre nouveau-venu ou un mérite aux manuels en vogue.

L'histoire de la Pénitence doit, on le sait, un regain d'actualité aux deux gros volumes sur la *Confession auriculaire* qu'un protestant américain, M. Léa, a fait paraître en 1896. Ici, quatre questions se présentaient, qui ont été examinées tour à tour : *le pardon ecclésiastique pendant les trois premiers siècles, la pénitence publique, la confession publique, la confession privée*. Il reste encore malheureusement, malgré les textes désormais plus nombreux, malgré l'ardeur et l'habileté des pionniers de la critique, bien des détails de l'ancienne discipline sur lesquels on n'a que des probabilités. Bornons-nous à noter la conclusion générale, certaine elle, à laquelle aboutit cette seconde étude : c'est que « l'Eglise n'a introduit aucune modification, aucune innovation de principe dans l'administration du sacrement de pénitence ». L'auteur a raison d'ajouter que cette question, en dépit de certains apparences, « ne peut même pas se poser ». Que s'il remarque ensuite qu'il appartient pourtant à l'Eglise de « déterminer les conditions de validité de ce sacrement », et que « ces conditions peuvent varier à travers les siècles », ceci ne vise évidemment que les conditions extérieures, qui seules sont directement envisagées dans les documents.

Les traducteurs français se sont appliqués à rendre fidèlement la pensée du professeur de Bonn », et leur mérite caractéristique est d'y avoir réussi. Mais ils n'entendent pas adopter ou ratifier tous ses jugements. A l'interprétation du texte ils ont joint, surtout dans la seconde partie, quelques notes pour compléter l'auteur, parfois aussi pour le contredire. Plusieurs de ces notes, sinon la plupart, sont empruntées, au moins pour le fond, à Funk, à Mgr Batiffol, à M. Vacandard ou au P. Bonaccorsi. Toutes ont été sou-

mises à M. Rauschen, qui leur a libéralement octroyé le laissez-passer d'un esprit large et accueillant à la contradiction.

J. Forget.

Vigourel, A. **264**

1910.— La liturgie et la vie chrétienne, par A. Vigourel. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-8° de 504 pages. 4 fr.

Signaler le but spécial et le plan d'ensemble de cet ouvrage, c'est déjà dire l'excellence de l'idée qui l'a inspiré et des fruits qu'il est permis d'en espérer.

L'auteur s'est proposé d'y présenter la liturgie, c'est-à-dire le cycle complet des prières et des rites du culte, « comme un moyen pratique, très simple et très doux », d'établir dans l'âme « une vie vraiment chrétienne, progressive jusqu'à tendre à la perfection ».

Il s'adresse à tous les enfants de l'Eglise fidèles au strict nécessaire de la messe dominicale et de la communion pascale, avec l'espoir de les amener bientôt à dépasser, dans l'exercice du christianisme, ces étroites et parcimonieuses limites. Son volume contient, à l'intention de ce public étendu, une *lecture*, ou, si l'on veut, une *méditation*, ou encore un *sujet de prône* pour chaque dimanche et chaque fête. C'est à ce dernier point de vue surtout qu'a été tracé et rempli le cadre général qu'on trouve synoptiquement exposé dans une table analytique. Ce cadre a le grand avantage d'avoir été expérimenté avant de se produire sous forme de livre. Durant une année entière, à partir du premier dimanche d'octobre, il a fourni le thème d'une instruction populaire, d'un quart d'heure à vingt minutes, dans l'église Saint-Sulpice. L'expérience a démontré la possibilité de donner, tout en rappelant la fête du jour, un enseignement suivi de liturgie, applicable à la vie chrétienne, capable à la fois d'en faire pénétrer le sens et d'en stimuler le progrès.

M. Vigourel partage l'année en quatre périodes, qui commencent successivement avec le mois d'octobre, avec l'Avent, à la Septuagésime, à l'Ascension. Elles sont respectivement consacrées à l'étude des « préliminaires de la liturgie » (but, avantages, symbolisme, etc.), à l'étude de la Messe, à l'étude des sacrements et des sacramentaux, enfin à l'étude de la prière publique, de l'office divin, des dévotions liturgiques. Mais cette distribution dominante n'entraîne jamais l'omission des considérations directement relatives aux mystères du temps. Il est remarquable que, dans chacune de ces périodes, la matière et les développements qu'elle a suggérés se disposent en somme assez naturellement suivant cette marche ascendante de la vie spirituelle que trois mots résument : *purification, illumination, union.*

On a dû prévoir le cas où, soit par suite de circonstances particulières, soit surtout à raison du nombre variable des dimanches entre l'Epiphanie et la Septuagésime et entre la Pentecôte et l'Avent, il sera nécessaire de différer ou d'anticiper l'un ou l'autre sujet. Cette opération sera facilitée par la table analytique ; et elle pourra toujours se faire sans que l'économie générale du cours d'instructions s'en trouve sensiblement bouleversée.

L'auteur souhaite, comme résultat immédiat, d'amener à l'étude des textes liturgiques eux-mêmes, et d'éveiller ainsi l'attention religieuse sur tout ce

qu'on voit à l'église, non moins que sur ce qu'on y dit. Son œuvre est assez riche de bonne doctrine et assez attrayante, dans sa forme simple et sans prétentions, pour qu'elle ait chance de réaliser ce vœu. Elle est par là même en passe de devenir un excellent instrument d'apostolat. On sait que plusieurs conversions récentes, et des plus remarquées, ont eu leur point de départ ou leur cause, au moins occasionnelle, dans le goût des choses de la liturgie et dans l'impression produite par les cérémonies du culte.

J. FORGET.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme.

Bouman-Van Tertholen, S.-M. 37

1910. — Waar kleine kinderen gaarne van zingen. Twaalf geïllustreerde liedjes, voor de Fröbelschool en de laagste klassen der lagere school, door S.-M. Bouman-Van Tertholen. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 28 bladz. 1 fr. 50

Brouilhet, Charles. 3.01

1910. — Le conflit des doctrines dans l'économie politique contemporaine, par Charles Brouilhet. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 306 pages. 3 fr. 50

Conan Doyle, A. 327

1909. — Le crime du Congo, par A. Conan Doyle. — Paris, Juven, 1909. 1 vol. in-8° de 116 pages. 0 fr. 75

Monsieur Conan Doyle qui s'est fait une spécialité d'amuser les foules, grâce aux abracadabrantes fantaisies des types qui peuplent ses récits policiers, ne se prend pas au sérieux.

Or, il voudrait qu'on le prit au sérieux.

Emile Zola avec son fameux « J'accuse ! » avait montré la voie dans laquelle l'écrivain anglais s'élance aujourd'hui, brandissant son porte-plume contre la Belgique. Que nous veut ce fabricant de romans ?

La brochure dont on a inondé notre pays se présente... en grand deuil : sur fond noir, le titre éclate en lettres blanches, le nom de l'auteur en blanc, le prix en blanc...

Le crime du Congo, par A. Conan Doyle, pour soixante-quinze centimes, c'est pour rien!

Et pour corser l'horreur de cette sombre couverture, une photogravure qui m'a l'air d'être truquée. Elle représente un *boy* à qui il manque le pied gauche et la main droite. Il est debout sur le pied droit et pour rendre l'équilibre stable, il s'appuie sur quelque chose qui pourrait être un fusil.

En dessous, cette légende : *Comment vous me protégez.*

Il est évident que l'auteur a voulu cette couverture macabre en se disant : Si les badauds achètent le livre, c'est toujours ça de gagné. S'ils ne l'achètent pas, ça fera toujours pour soixante-quinze centimes d'effet!

Ouvrons le livre du romanesque M. Conan.

Il raconte l'histoire de l'Etat indépendant du Congo à sa façon, en faisant une bouillabaise de tout ce qui a été publié depuis des années. Tout en procédant à cette cuisine, il ne décolère pas.

Il ne fait pas grâce au roi Léopold II qui, s'il ne fut pas coupable d'hypocrisie consciente au début, descendit par degrés jusqu'en des abîmes d'une profondeur inimaginable. »

Les qualificatifs plutôt... élégants s'arrondissent sous la plume du farouche anti-congolais.

Le gouverneur général de Boma est un homme d'une conscience calleuse.

Wahis joue un rôle odieux, infâme. etc., etc., etc.

Au fond, pourquoi tout ce tapage ?

Il y a eu des abus ? C'est certain.

Il y a eu des actes hautement regrettables ? C'est malheureusement vrai.

Cela met fort en colère M. Conan Doyle. Nous en avons été émus tout autant que lui. Mais tandis que nous avons foi en ceux qui travaillent à améliorer la condition matérielle et morale des indigènes ; tandis que nous n'avons pas envie de délaisser à d'autres plus forts que nous la moisson que nous avons semée, le romancier anglais qui ne veut pas croire — et pourquoi ? — aux réformes, persiste dans son indignation et bouscule aussi bien le ministre des colonies que le prince Albert. Vous comprenez, un anglais a tous les droits.

J'ajoute cependant qu'en conclusion, l'auteur tout en continuant à malmener M. Renkin qui promet des réformes qui ne sont pas dignes du pays (?), est un peu plus respectueux depuis qu'ayant appris la mort de Léopold II, il se trouve en présence du Roi Albert. C'est heureux!

En résumé, toutes les doléances de M. Conan Doyle ne valent pas soixante-quinze centimes. Je pense toujours à l'histoire de cet anglais qui à table d'hôte avait empoigné un plat de jolis et succulents radis. Il vidait flegmatiquement le plat dans son assiette et à un voisin qui s'étonnait :

— « Mais, Monsieur, j'aime aussi les radis ! »

Il répondait sans sourciller :

— « Pas tant que moi ! »

Je ne crois pas fort au sentimentalisme de nos voisins d'outre-mer qui ont dans leur histoire coloniale des pages sanglantes.

Ils sont trop intéressés et au fond un peu vexés de n'avoir pas notre Congo dans leur assiette.

A. Van de Kerckhove.

Geslin, Robert. **35.535.13**

1909. — Souvenir de l'armée de Bretagne (1870-71), par Robert Gestin. — Brest, Le Borgne, 1909. 1 vol. in-12 de 170 pages. 2 fr. 50

L'armée de Bretagne fut levée au mois d'octobre 1870 par M. de Kératry, qui en confia le poste de médecin en chef au docteur Geslin, professeur à l'école de médecine navale de Brest. Mise bientôt en défiance par le Gouvernement qui craignait de trouver en elle un ramassis de chouans, cette armée fut mal instruite, mal armée et mal équipée. Son principal fait d'armes se produisit à la dépense du Mans où elle combattit sous les ordres du général Chanzy, qui l'accusa d'avoir, par sa lâcheté, été une des causes de la défaite.

Le docteur Geslin raconte les vicissitudes subies par des troupes dont il fit partie. Il montre des défauts qui entâchèrent son organisation et ne lui permirent pas de rendre tous les services dont elles étaient capables. Il s'élève contre les imputations portées par Chanzy contre les Bretons, il s'attache à établir leur fausseté et à prouver que le général chercha à faire peser sur d'autres la responsabilité des fautes dues à son incapacité. Il est très sévère pour celui dont nombre d'historiens ont célébré « la glorieuse retraite du Mans. »

A. De Ridder

Grave, Jean. **301**

1910. — Réformes, Révolution, par Jean Grave. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 364 pages. 3 fr. 50

(Bibliothèque sociologique, n° 41.)

Ceux qui ont à portée de la main le livre de Séverine, *En marche...* ou celui de Maitre Emile de Saint-Auban, l'illustre avocat parisien, *l'histoire sociale au palais de justice*, liront avec intérêt des pages fortes et substantielles consacrées à Jean Grave. Séverine qui est plutôt socialiste et de Saint-Auban qui est plutôt catholique, louent avec un égal entrain l'*honnête* anarchiste qu'est Jean Grave, dont « les écrits dynamitent la bourgeoisie ».

Reclus dit de lui que c'est une intelligence d'élite ; Mirbeau, que c'est un ligicien tout à fait supérieur ; Paul Adam, que c'est un écrivain de très grand talent, etc., etc.

Je dois dire, comme Clémenceau, en achevant de lire ce livre, que la langue de l'auteur est simple, claire et forte tout à la fois, que sa puissance de critique est vraiment terrible.

Jean Grave est un indiscipliné, un anarchiste, un de ceux qui font tant de peine au cœur de Goulut, l'auteur du livre analysé dernièrement, *le Socialisme au pouvoir*.

Pas de tout cela, crie Jean Grave à travers les 350 pages du volume à la couverture rouge sang de bœuf ! Les réformes même proposées par les socialistes au pouvoir sont des balançoires. Balançoire, l'impôt sur le revenu ! Balançoires, le mutualisme et le coopératisme ! Il faut la révolution, la « méthode catastrophique » pour amener la débâcle finale.

Il faut « appeler les miséreux à s'installer dans les appartements laissés vacants par les bourgeois que la frousse aura portés à s'enfuir et de mettre le feu dans les taudis qu'ils auront quittés ».

Ceci donne le ton de l'ouvrage.

Sans doute les conclusions de l'auteur choqueront nombre de lecteurs, mais

les critiques — elles sont acerbes, mais justes souvent, toute violence mise à part — valent d'être lues par ceux qui veulent parler de réformes sociales en connaissance de cause.

A. Van de Kerckhove.

Gravelaar, N.-L.-W.-A. **372.7**

1910. — Opgaven der toepassing van de theorie der rekenkunde, door N.-L.-W.-A. Gravelaar. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 84 bladz. 2e stukje. 1 fr. 50

Marty-Lavauzelle. **35.535**

1910. — Les manœuvres du Bourbonnais en 1909, par Marty-Lavauzelle. — Paris, H. Charles-Lavauzelle, 1910. 1 vol. in-8° de 142 pages.

Mulder, J. **372.7**

1910. — Examenvragen en opgaven over natuurkennis met toelichtingen, ten dienste van hen, die 't examen voor de hoofdakte wenschen af te leggen, door J. Mulder. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 104 bladz. 1 fr. 50

Perret, Cl. **351**

1910. — Comment enseigner l'agriculture à l'école primaire, par Cl. Perret. — Paris, Baillière et fils, 1910. 1 vol. in-12 de 96 pages. 1 fr. 50

Picavet, Joseph. **331.98**

1910. — Le travail de nuit chez les boulangers, par Joseph Picavet. — Reims, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 44 pages. 0 fr. 25

351.81

1910. — Règlement sur le service intérieur des corps de troupe. — Paris, Charles-Lavauzelle, 1910. 1 vol. in-12 de 182 pages.

(Publication du Ministère de la guerre de la République française.)

Rougier, Perret, Miaille. **338.63**

1910. — L'agriculture à l'école primaire, par Rougier, Perret et Miaille. — Paris, Baillière et fils 1910. 1 vol. in-12 de 240 pages. 1 fr. 50

On avouera que l'agriculture a été trop longtemps pratiquée d'après des méthodes routinières et empiriques.

Connaissant peu de chose à la constitution intime du sol, ignorant par conséquent la culture rationnelle qui seule produit des résultats certains, on tâtonnait à travers des recherches coûteuses et rarement efficaces. Aujourd'hui de grands progrès ont été réalisés. La science met entre les mains des travailleurs de la terre des traités clairs et pratiques, faisant toucher du doigt par des illustrations appropriées la vérité des préceptes exposés.

C'est justement un ouvrage de ce genre que nous signalons à l'attention de nos lecteurs. Les chapitres instructifs foisonnent dans ce petit traité. Entre autres questions intéressantes on y étudie la plante, la composition du sol, l'emploi des engrais, les variétés de céréales, l'alimentation des animaux domestiques.

Des dessins schématiques suggestifs, des gravures nettes et réussies provenant pour la plupart de clichés photographiques achèvent de rendre le volume attrayant. B. E.

Séailles, J. **339.2**

1910. — La répartition des fortunes en France, par J. Séailles. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 142 pages. 5 fr.

Nous ne possédons que des données assez imprécises, fournissant seulement matière à des calculs de probabilité pour fixer le montant de la richesse mobilière et sa répartition entre les individus. L'auteur dans une étude très documentée, et pleine d'apercus nouveaux arrive à dégager une loi générale de répartition et en détermine la formule mathématique. Il présente également une évaluation de la fortune glabole sans l'intervention d'un multiplicateur arbitraire.

C'est un travail des plus originaux, qui fournira matière à de nouvelles études des spécialistes en cette science ardue de la statistique sociale.

P. Wauwermans.

Septans. **35**

1910. — Règlement sur le service des armées en campagne. Approuvé par le *War Office* en février et avril 1909. Traduit par le colonel Septans. — Paris, Charles-Lavauzelle, 1910. 1 vol. in-8° de 398 pages. 5 fr.

Stradella, **351.713**

1910. — Justice fiscale jacobine, par Stradella. — Paris, Giard et Brière, 1910. 1 vol. in-8° de 48 pages. 1 fr. 50

L'auteur voit dans l'impôt sur le revenu et nouvelles lois fiscales autre chose qu'un instrument destiné à combler les déficits croissants des budgets : Il en démontre la portée politique et économique poursuivie par ses protagonistes en France : la destruction du capital.

L'écrasement de la richesse sous l'impôt atteignant et surchargeant une classe sociale ; la confiscation déguisée.

L'auteur critique le fonctionnement de ce que le titre de son travail appelle, « non sans quelque ironie » *justice* fiscale. Il est très dur pour ses compatriotes mais pas toujours injustes...

P. Wauwermans.

Wisselink, D.-B. **372.7**

1910. — Théorie der rekenkunde, door D.-B. Wisselink. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 80 bladz. 1 fr. 75

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie.**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Sidersky. **545.8**

1910. — La réfractométrie et ses applications pratiques, par Sidersky. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-12 de 172 pages. 2 fr. 50

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

Deléarde. **613.95**

1910. — Guide pratique de puériculture, par le Dr Deléarde. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de IV-280 pages. 4 fr.

Foveau de Courmelles. **621.38**

1910. — L'année électrique, electrothérapique et radiographique. Revue annuelle des progrès électriques en 1909. (10e année), par le Dr Foveau de Courmelles. — Liége, Béranger, 1910. 1 vol. in-12 de 348 pages. 3 fr. 50

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Aubert, Henri. **7.046**

1910. — Les légendes mythologiques de la Grèce et de Rome, par Henri Aubert. — Paris, Henry Paulin et Cie, 1910 1 vol. in-8° de 312 pages. 3 fr.

Tiersot, Julien. **92**

1910. — Gluck, par Julien Tiersot. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-18 de 248 pages. 3 fr. 50.

(Les maîtres de la musique.)

Quel livre intéressant, instructif, passionnant, oserai-je même dire, que ce « Gluck » que vient de faire paraître M. Julien Tiersot, un spécialiste éminent en la matière, et comme il arrive bien à son heure pour satisfaire la curiosité impatiente des admirateurs de ce maître, c'est-à-dire de tous les vrais musiciens. Grâce en effet, aux efforts persévérants et désintéressés développés au cours de près d'un demi siècle par des Berlioz, des Saint Saëns, des Gevaert, et bien d'autres non moins éminents, un légitime quoique tardif hommage est enfin rendu à l'immortel rénovateur du drame musical au dix-huitième siècle, et ses chefs-d'œuvre sont inscrits définitivement au répertoire de la plupart de nos grandes scènes lyriques.

Mais si des auditions partout multipliées, des éditions critiques soigneusement établies par d'illustres musiciens ont mis à la portée de tous la connaissance, la compréhension de l'art, de la science, de la technique de Gluck, un point important restait obstinément dans l'ombre : la genèse de cet art si fort, si personnel.

En effet, les cinq chefs-d'œuvre de Gluck, les deux Iphigénie, Orphée, Alceste et Armide, ont été composés dans l'espace de cinq ans, de 1774 (il avait alors 60 ans) à 1779, et ce sont les seules œuvres qui semblent compter dans sa production, ou du moins, les seules que connaisse le public.

Il est évident, cependant, qu'un homme comme Gluck n'est pas resté sans rien faire pendant soixante ans, et que ce n'est pas subitement par un éclair de génie qu'il a pu se révéler au monde par des œuvres d'une si complète perfection.

En réalité, cette longue période de sa vie fut l'acheminement laborieux de son talent vers un idéal qu'il pressentait, mais que, étant donné le milieu dans lequel il vivait, il lui était impossible de préciser.

Il y avait là un point important de l'histoire de la musique qu'il importait, tant au point de vue de la curiosité à satisfaire que de l'intérêt même de l'art, d'éclaircir ; M. Tiersot l'a fait avec toute la science, tout le talent dont il est coutumier, c'est-à-dire d'une manière parfaite.

Phil. Mousset.

8 Littérature

81 **Généralités.**
82 **Littérature anglaise.**
83 « **germanique.**
84 « **française.**
85 « **italienne.**
86 « **espagnole.**
87 « **latine.**
88 « **grecque.**
89 **Autres littératures.**

1 **Poésie.**
2 **Théâtre.**
3 **Roman.**
4 **Essais.**
5 **Éloquence.**
6 **Lettres.**
7 **Satire.**
8 **Mélanges.**

Aigueperse, M. et Dombre, R. 84.3
1910. — Les joies du célibat, par M. Aigueperse & R. Dombre. Dombre. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 302 pages. 3 fr 50

Allorge, Henri. 84.1
1910. — L'Essor Eternel. Poésies, par Henri Allorge. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 178 pages. 3 fr.

Essor éternel, titre évocateur de promesses et de beautés idéales. Aussi est-ce avec une joie d'esthète que j'ai chanté ces beaux vers, admirablement ciselés, pleins de rythmes et de musique, et d'une cadence classique.

Son cœur est le trésor où ma main amoncelle
Ses joyaux les plus fins et mes biens les plus [chers ;
J'y veux, pendant le cours de ma saison mortelle,
Entasser tout ce qu'a de plus beau l'univers.

J'y mets les pleurs du vent, les sourires des nues
Le chant d'amour des nuits, le chants troublé [des flots ;
J'y mets la pureté des sources ingénues,
L'ardeur des yeux brillants, le rêve des yeux [clos. (p. 107)

Les poèmes de M. Allorge sont très romantiques de sentiment parce que imprégnés d'un lyrisme continu, de-çi de-là trop exubérant :

Hélas ! Comment jouir d'un égoïste abri,
Quand tout autour de nous *il pleut de la souf-* [*france.* (p. 15)

Romantiques parce que tombés d'une plume bien désespérée qui ne songe au Christ que pour regretter vie d'antan *(Les Disciples d'Emmaüs)* ou esquisser artistement un geste énamouré de Beauté *(L'Effigie — Veillée Divine).* — Peut-être le sont-ils encore par cette adoration de la Nature que le poète regarde comme le grand Tout dont il n'est qu'un atôme et pour laquelle il a élevé un autel dans la partie la plus sainte de son âme *A la Terre — (Chant d'Automne).*

Oui, ces poèmes d'une poésie pure et délicate, d'un sentiment chaste, de visions évocatrices ont un grave défaut que je tiens à formuler ici sans arrière pensée : leur philosophie manque de base chrétienne.

M. Allorge a une âme profonde, effleurée des ailes chastes du sentiment mais il est empreint d'un stoïcisme si

têtu, d'une tristesse si froide, qu'on se sent tenaillé par le regret et même par une sorte de répugnance. Elle chante la douleur, cette âme, la douleur de tous les jours, que le cœur s'ensible, épris d'idéal, éprouve au contact des choses et des êtres, la douleur du poète qui veut,

« Aller, toujours plus haut, vers la lumière,
Par les sentiers ardus dont le vulgaire a peur,
Parmi les purs glaciers aux blancheurs de [prière.] » (p. 4.)

du poète qui regarde toujours plus haut vers l'Infini et rêve des grands rêves bleus et veut, comme l'aigle, en plein ciel faire son nid.

Et lorsqu'« en lui vient retentir le cri de souffrance du Monde, sous le flot de pleurs qui l'inonde, il sent son âme refleurir » parce que « souffrir c'est se grandir » et que les blessures et les peines le rendent meilleur et plus doux.

« Et c'est pour celà que je t'aime
Douleur, que je t'aime en pleurant ! » (p. 10.)

Doctrine d'une certaine beauté qui me fait aimer cette âme parce qu'elle s'effeuille en une sincérité vraie. Mais pourquoi s'enliser dans un panthéisme flou de la Nature ? pourquoi ne pas aller chercher la vraie consolation aux pieds de ce Christ Jésus qui sait de doux mots qu'on n'apprend pas sur terre et a un regard profond comme la nuit ? Le reflet chrétien aurait surélevé tous ces poèmes d'une beauté si pure et d'un éclat si intime, il aurait auréolé d'un nimbe de tendresse cette poésie d'un charme si triste souvent, et aurait paré cette doctrine de la douleur de l'humilité et de la patience, ces deux vertus qui font les saints.

Ainsi, poète, vers l'éternel Golgotha,
Accomplis sans faiblir ta course entre les tombes;
Relève-toi trois fois, si trois fois tu succombes.
Car ta croix, tout sincère artiste la porta !» (p.108)

Abbé Ed. Lombaerts.

Béthléem, Louis. **84**

1910. — Les pièces de théatre. Thèse et arguments, analyse critique des principaux ouvrages représentés dans les théâtres de Paris et de province. Paroles de Combat, par M. l'abbé Louis Bethléem, Editions de *Romans-Revue*, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-320 pages. 3 fr. 50

de Lespinasse, Lyonne. **84.3**

1910. — La haine des Sexes. Du féminisme à l'Amour. Roman de passion, par Lyonne de Lespinasse. — Paris, Les Publications modernes, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. 50

L'auteur qui grossit de sa prose lourde les flots d'une littérature malsaine. nous introduit dans un milieu parisien qui donne des nausées. Autour du peintre Jean Chaline évoluent des femmes d'une moralité... ou plutôt d'une immoralité... Enfin vous comprenez !

Tout ce monde-là raconte des histoires fort intéressantes, ce qui fait que le roman provoque l'ennui à haute dose.

A. Van de Kerckhove.

Delisle, Henri. **84.1**

1910. — Au large. Poèmes, par Henri Delisle. — Paris, Edition du Beffroi, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages. 3 fr. 50

De Maricourt, A. **84.8**

1910. — Lettres du Docteur Rigby. Traduites de l'Anglais par M. Caillet. Avec une introduction et des notes par le Baron A. De Maricourt. — Paris, Nou-

velle Librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de XXXVI-246 pages. 3 fr. 50

du Campfranc, M. **84.3**

1909. — Une bonne affaire, par M. du Campfranc. — Abbeville, Paillart, 1909. 1 vol. in-12 de 286 pages. 2 fr. 50

(Bibliothèque bleue.)

Le riche banquier, Frédéric Auberval a rêvé de marier son fils Charles à une jolie Suédoise Wilhelmine Windborg, élégante et particulièrement... bien dotée. Voilà « la bonne affaire » que ce manieur d'argent poursuivra de toutes ses forces. Mais à l'encontre de ce calcul financier, Charles Auberval veut laisser parler son cœur et il ne donnera son nom qu'à la femme aimée pour ses qualités intellectuelles et morales, indépendamment du sac d'écus.

Et un curieux hasard met ce jeune homme au caractère si droit en présence d'Antoinette Astine éprouvée par le malheur, mais bonne, vaillante et intelligente, éprise du Vrai et du Beau. C'est à cette âme sœur, à ce cœur dévoué que Charles s'attachera par une affection loyale et pure que rien ne pourra affaiblir. Mais le banquier refuse impitoyablement son consentement à l'union projetée par son fils et celui-ci, après d'émouvants adieux à sa fiancée, quitte la France, ayant confiance en des jours meilleurs malgré la tristesse de l'heure présente.

En effet, Frédéric Auberval, s'apercevant enfin qu'il a fait fausse route, reconnaissant aussi la valeur rare d'Antoinette Astine rappelle son fils et l'unit à celle qu'il aime depuis si longtemps.

Ce volume, comme tous ceux qui sont sortis de la plume de Mme du Campfranc est une leçon continuelle de morale en action. Il constitue un éloquent plaidoyer en faveur du mariage tel que devraient toujours le comprendre les familles honnêtes et chrétiennes.

Sans prétention aucune, sans intrigue trop touffue, cette œuvre méritera les suffrages de tous les partisans des justes et nobles causes. Heureux les travailleurs du bon labeur qui mettent leur talent au service des éternels principes de l'honneur et de la morale!

Et puisque la mort a glacé trop tôt la main de la femme d'élite qui écrivit tant de beaux livres, ayons en les lisant un souvenir ému et une pensée reconnaissante à l'adresse de leur auteur!

E. Boucher.

Guitry, Sacha. **84.8**

1910. — Correspondance de Paul Roulier-Davenel, recueillie par Sacha Guitry et illustrée par lui. — Paris, Dorbon l'aîné, 1910. 1 vol. in-8° de 182 pages. 5 fr.

Hue, Gustave. **84.3**

1910. — Quand l'été s'annonce, par Gustave Hue. — Paris, Bon-Presse, 1910. 1 vol. in-8° de 116 pages. 1 fr.

Lacroix, Marie. **84.3**

1910. — Jeanne, par Marie Lacroix. — Abbeville, Paillart et Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-8° de 92 pages. 1 fr.

1909. — Revue trimestrielle : « Poésie », Paris.

On s'est fréquemment élevé et avec raison je pense, contre la pléthore et le manque de signification des jeunes re-

vues littéraires. Il n'est pas de semaine qui se passe sans qu'on lise à l'étalage des libraires un nouveau titre de revue : sans doute, il est agréable de constater ce fait qui témoigne d'une vie littéraire très intense, et il serait même malséant de condamner cet effort à priori (toute tentative d'art méritant encouragement) mais l'expérience a malheureusement eu vite fait de démontrer que ces fougueuses tentatives, loin d'aboutir à une œuvre réelle, ne vivent que « l'espace d'un matin ». Le public crie à la médiocrité des productions et les producteurs — qu'on me passe le mot — n'ont pas de langage assez énergique pour flétrir l'incompétence du public. Ce qui n'empêche ni l'un ni l'autre d'être très sincère. Dès lors que penser ?

Si les poètes et nouvellistes-apprentis consentaient à rabattre de leurs prétentions (ce qui ne nuit en rien au génie) et à parler une langue un peu moins absconse et si de son côté le public faisait de temps à autre son mea culpa d'ignorance, il y aurait beaucoup de gagné. Je sais qu'une telle parole, aux yeux des sages, passera pour imprudente. Je joue ici le rôle du sergent de ville s'interposant entre deux batailleurs. On sait qu'en de pareilles circonstances le brave policemen demeure le plus souvent éclopé pour un laps de temps considérable.

Ici le résultat sera nul, selon toute probabilité. Messieurs les poètes absolus s'en iront, méprisant ce qu'ils appellent avec dédain « une théorie du juste milieu » ce qui est synonyme de crétinisme, et le public, s'il ne fait l'honneur de prendre garde à mes dires n'aura que l'épithète de « pédant » pour me témoigner sa gratitude. Et cependant si chacun faisait un léger retour sur soi-même, il y aurait, bien des torts à avouer pour l'un et l'autre parti, dans l'ombre d'une sincérité propice.

Je n'ai pu me défendre d'allonger cette façon de voir en regardant la couverture de « Poésie ».

Mais je m'empresse de détromper le lecteur, car voici cinq années que la revue « Poésie » est en vie et pour cause : D'abord elle a su se borner ce qui nous fait espérer que peut-être on y sait écrire : elle ne parait en effet que trimestriellement ; Ensuite on ne peut lui dénier sans injustice une réalisation d'art.

Il va sans dire que je ne partage aucune des opinions qui s'y font jour : le numéro d'automne dernier que j'ai sous les yeux dégage sa petite atmosphère de paganisme et n'est donc pas fait pour plaire à un catholique. Mais n'empêche, je veux avoir un mot aimable pour chacun des collaborateurs.

M. André Fontainas traduit l'hyme à la couleur de George Meredith. Comme il ne m'est pas possible de juger la valeur de la traduction, je me bornerai à constater que ce poème est revêtu de grandes images qui sont aussi appropriées au sens que riches et amples, et que très large est le rythme qui les anime. Merci au traducteur pour ce plaisir procuré.

La ronde des sept péchés par M. J. R. de Brousse a de l'allure, elle est un peu longue peut-être, mais j'apprécie à leur juste valeur les strophes finales ; je souligne, comme je le dois la négation passionnée de Dieu et je souhaite que l'auteur jette un regard sur quelques chapitres des « Pensées de Pascal mais vraiment ces derniers vers sont beaux de vérité douloureuse de souffle révolté et je les tiens pour l'œuvre de vrai poète. J'ai confiance donc dans le volume qui va paraître chez Plon « La maison sur la colline ».

M. Pierre de Bouchaud dit un d'une façon charmante la simple émotion éprovée « en lisant Cléra d'Ellébeuse ».

M. Gaudion jase avec élégance, bien que le sujet de sa conversation soit un peu démodé. Et ce disant je ne pas les femmes, dont il parle, mais certaines façons libertines d'en médire en louangeant leurs faiblesses.

M. Touny Lerys a peut-être plus pensé qu'il n'a écrit dans ce poème... verslibriste, « Au Seuil » il me pardonnera si comme lui je suis resté au seuil, mais plutôt un peu surpris!

Je ne puis rien dire de la Salomé de M. M. Gauchez, il n'est pas correct de mal parler des femmes, et je crois qu'il vaut mieux se taire que de dire du mal de quelqu'un surtout quand il en faudrait dire beaucoup.

M. Francis Carco nous soumet des notes de voyage, un peu brèves. Je souhaite de tout cœur que la Raison humaine ne foudroye pas M. Marc Dhano de son air majuscule, il en parle dans son article « La figure de Satan chez les poètes » comme si Elle et lui dinaient chaque jour à la même table.

Enfin, voici un joli conte de Noël, de M. Touny Lerys. Ecrit avec une belle simplicité, il me plait par son unité et son symbole, et j'aime cette « Vileuse ».

Deux poètes figurent encore au sommaire. Le premier M. Paul Sentenac nous dit l'impression qu'il ressent en contemplant les boucles blondes de son enfance, déposées parmi des souvenirs d'amour. Il aurait pu méditer davantage son sujet, car les reliefs de ses festins passionnés enlèvent toute la délicatesse qu'il semblait vouloir éveiller devant ce geste de piété maternelle dérobant à une tête chérie une touffe de cheveux.

Quant à M. Jean Fontanilles, j'estime, que la richesse de ses images dérobe un peu le sens de ses poèmes, il y met tant de voiles, de brocarts et de joyaux que la pensée y est plutôt étouffée, néanmoins il y a un bel effort d'art dans cette rénovation de l'expression et j'aime à croire que la réflexion s'amplifiant, ses vers mériteront non seulement l'attention mais, même le plaisir d'une seconde lecture.

Clément PERDIEUS.

Rivière, Jacqueline. **84.3**

1909. — Greffe d'or, par Jacqueline Rivière. — Paris, Gautier, 1909. 1 vol. in-12 de 320 p. 3 fr.

Il y a dans ce livre fortement pensé et finement écrit l'étude d'une question de plus en plus à l'ordre du jour : celle des alliances entre la noblesse d'Europe et l'aristocratie des dollars du Nouveau Monde.

Harcelé par son père, le vieux marquis de Ste Rose, le comte Hubert a épousé Georgina Hubner, une richissime américaine. La famille des Ste Rose a pu, grâce aux millions de l'étrangère, redorer son blason, remettre en valeur le domaine des ancêtres, mais c'est au prix du bonheur d'un époux, de la santé d'un enfant, de l'avenir du nom lui-même!

Il faut lire ces pages subtiles d'une si profonde psychologie dans lesquelles Jacqueline Rivière étudie l'âme de ces descendants de milliardaires, qui savent bien que leur seule valeur est celle de l'or et dont l'usure nervure et le manque d'équilibre moral est comme la rançon qu'ils payent à la richesse.

Une note de tendre poésie et d'héroïsme sincère tempère l'atmosphère brûlante à certains endroits de ce li-

vre si attachant. C'est une œuvre qui fera faire de saines et utiles réflexions à ceux qui la liront et qui aura sans doute un incontestable succès.

E. Boucher.

Roustan, M. **8.01**

1910. — La littérature française par la dissertation, par M. Roustan. Tome II : Le dix-huitième siècle.— Paris, Delaplane, 1910. 1 vol. in-12 de 370 pages. 3 fr.

M. Roustan s'est proposé dans cette série d'ouvrages sur la littérature française de venir en aide aux élèves de l'enseignement secondaire des jeunes gens et des jeunes filles, et à ceux de l'enseignement supérieur, et de leur apprendre la littérature française par dissertation. Dans ce but, il indique une multitude de sujets, parcourant tout le cycle de la littérature, sans rien omettre qui mérite de fixer l'attention. On y trouve à propos de chaque ou de tel ou tel aspect du talent, de la vie de l'auteur, une liste d'ouvrages à consulter très judicieusement choisis, assez souvent des plans plus ou moins développés, des conseils sur la manière de traiter la question, remarques littéraires, extraits d'ouvrages, analyses succintes, lectures recommandées. C'est donc là un livre d'érudition, une vraie mine de renseignements : pour le XVIIIe siècle, 436 sujets de devoirs sont proposés et nous pouvons promettre aux jeunes gens qui se serviront du manuel de M. Roustan, non seulement brillants examens, mais aussi une connaissance sérieuse et solide de notre littérature.

Em. Lisin.

Tinayre, Marcelle. **84.3**

1910. — L'ombre de l'amour, par Marcelle Tinayre. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 350 pages. 3 fr. 50

Wilde, Oscar. **84.2**

1909. — Théâtre. Tome I : Les drames. Avec une étude sur Oscar Wilde, par Albert Savine. — Paris, Stock, 1909. 1 vol. in-12 de 250 pages. 3 fr. 50

L'éditeur Stock publie dans le volume qui vient de paraître, les deux premières comédies d'Oscar Wilde qui le classèrent comme auteur dramatique : *L'Eventail de Lady Windermere* : *Une femme sans importance*

Ce fut le 20 février 1892 que le Saint James théâtre de Londres, donna pour la première fois *l'Eventail de Lady Windermere*. Ce ne fut pas un succès d'argent — Wilde avait trop violemment piétiné l'aristocratie, qui prit sa revanche — mais ce fut un succès qui affirma les hautes qualités de l'auteur dramatique. La seconde comédie fut représentée peu après, sans recevoir l'accueil fait à la première. Elle vaut moins beaucoup moins. C'est un pastiche lointain du *Fils naturel* d'Alexandre Dumas, avec quelques pages personnelles fort impressionnantes.

Mais *l'Eventail de Lady Windermere* est à mon avis une sorte de chef d'œuvre. Une verve étincelante anime les quatre actes très fortement charpentés de cette comédie. Tout roule sur sur ce pivot : « Je ne crois plus *maintenant* qu'on puisse diviser les gens en deux classes, ceux qui sont honnêtes et ceux qui ne le sont pas, comme s'il s'agissait de deux races, de deux créations. Les femmes qu'on qualifie d'honnêtes peuvent avoir en elles de terribles choses, des crises folles d'étourderie, d'amour-propre, de jalousie, de péché. Les femmes que l'on dit mal-

honnêtes peuvent avoir en elles la souffrance, le repentir, la pitié, le sacrifice

A la scène l'œuvre doit être poignante, à la lecture elle captive déjà.

La traduction est faite par M. Albert Savine qui a rendu toutes les finesses de l'original, il a peut-être suivi par-ci par-là de trop près le texte, au point de garder la tournure de la phrase anglaise, c'est le seul reproche à lui faire.

J'ajoute, pour finir, que ce livre d'Oscar Wilde peut être lu. Il est intéressant.

A. Van de Kerckhove.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Aulard, Alph. **9(44)**

1910. — Etudes et leçons sur la Révolution française, par Alph. Aulard. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. Sixième série. 3 fr. 50

(Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

Bidegain, Jean. **9 (44)**

1910. — Une conspiration sous la troisième république. La vérité sur l'« affaire des fiches », par Jean Bidegain. — Paris, La Renaissance française, 1910. 1 vol. in-8° de 242 pages. 3 fr. 50

Craven, Augustus. **92**

1910. — La jeunesse de Fanny Kemble, par Mme Augustus Craven, née La Ferronnays. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 286 pages. 1 fr. 50

Qui n'a lu les charmants ouvrages de Mme Craven ? Qui ne s'est senti ému jusqu'aux larmes en parcourant « Le récit d'une sœur » ? Qui ne se rappelle les romans populaires à jamais, — d'une saine popularité, ceux-là, — tels que *Fleurange*, *Eliane?* Les générations, l'une après l'autre, veulent connaître et goûter cet art infiniment délicat, ces sentiments exquis, ces impressions réconfortantes.

La librairie Perrin édite sous le titre de *La jeunesse de Fanny Kemble*, une esquisse biographique, pleine de charme. Fanny Kemble fut une jeune artiste anglaise d'il y a cent ans. Elle aborda la carrière dramatique plutôt par nécessité que par goût, quoiqu'elle possédât le tempérament et les qualités d'une grande tragédienne. Débuts, vie digne — ce qui est plutôt rare — et dans le triomphe et dans les revers de fortune, âme noble, voilà la figure que Mme Craven a retracée.

Ce livre peut prendre place à côté des immortelles biographies du *P. Damien* et de la *Sœur Nathalie Narischkin*.

R. F.

de Ségue. **944.035**

1910. — Au couchant de la monarchie. Louis XVI et Turgot (1774-1776), par le marquis de Ségur, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-8° de 372 pages.

7 fr. 50

Fabre, Joseph. **9 (44)**

1910. — Les pères de la Révolution. De Bayle à Condorcet, par Joseph Fabre. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de II-764 p.

10 fr.

Le livre de M. Fabre est un livre de philosophie bien plus que d'histoire. Les pères de la Révolution, auxquels l'auteur consacre son ouvrage ont nom Bayle, l'abbé de Saint-Pierre, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, Diderot, d'Alenbert, Holbach, Helvétius, Raysal, Turgot, Condorcet, etc.

M. Fabre, expose et critique les thèses contenues dans leurs travaux. Ce n'est ni un dessinateur passionné ni un adversaire systématique des théories défendues par les auteurs qu'il étudie. Il a des idées personnelles qui révèlent un penseur. Les pages qu'il écrit pour conclure son ouvrage des dissertations de Condocet sur le progrès, sont de celles que beaucoup signeraient, réserve faite toutefois pour ce qu'il dit de la purification du sentiment religieux, car alors il se montre très utopiste.

L'écrivain est spiritualiste, mais il n'est ni catholique, ni même chrétien. Il se comprend pas toujours très bien la nature du christianisme, ses dogmes et ses aspirations, de là bien des erreurs d'appréciation ainsi que de doctrine.

A. De Ridder

Hartmann, L. **9 (44)**

1910. — Les officiers de l'armée royale et la Révolution, par le lieutenant colonel L. Hartmann. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de IV-540 pages.

10 fr.

Les officiers de l'armée royale ont exercé une influence considérable sur la marche de la révolution. Mécontents de leur sort, ils commencèrent par se ranger, à la veille de la convocation des Etats généraux, parmi les ennemis de la cour, et il se joignirent au Tiers Etat pour réclamer des réformes. Mais, presque tous nobles par la naissance et royalistes par principe, la force même des choses les jeta bientôt en travers du courant qui emportait la nation vers l'anéantissement de de la distinction des classes et vers la démocratie. A partir de ce moment, ils occupèrent le premier rang parmi les adversaires du nouvel ordre de choses. Dans l'assemblée constituante, ils formaient la majorité du côté droit, et lui fournirent ses orateurs les plus éminents, comme ses interupteurs les plus fougueux. Dans les garnisons, ils entrèrent en lutte avec les sociétés populaires, avec les municipalités, avec les soldats eux-mêmes. A la fuite du Roi, ils agitèrent le pays par la résistance qu'ils imposèrent au serment exigé d'eux. Trois mois plus tard, ils infirmèrent, par leur exode en masse, l'acceptation de la Constitution, consentie par Louis XVI. Après la déclara-

tion de guerre, ils portèrent les passions populaires au plus haut degré d'intensité en abandonnant leurs postes en présence de l'ennemi. Par leur émigration, ils procurèrent des arguments puissants à ceux qui poursuivaient le renversement de la royauté et, finalement, ils furent parmi les principaux instruments de sa chute.

Les historiens de la Révolution ont été unanimes à reconnaître l'importance du rôle que les officiers royalistes ont ainsi joué dans les événements qui ont marqué cette grande époque; mais ils se sont bornés à le résumer sommairement. M. le lieutenant colonel Hartmann, dans le livre très compact et très bien documenté que nous avons mission de présenter à nos lecteurs, a voulu aller plus loin. Il a étudié en détail la conduite suivie par les gentilshommes militaires, au cours des phases du drame qui bouleversa la France de 1788 à 1794. Il s'est attaché à suivre le développement de leur hostilité contre le régime constitutionnel, à rechercher les mobiles qui réduisirent la plupart d'entre eux jusqu'à la défection jusqu'à l'enrôlement sous les drapeaux des princes, à noter les impressions suscitées dans leurs rangs par les décrets des assemblées, ainsi que par les nouvelles reçues de l'étranger, à pénétrer enfin dans le conflit où leurs préjugés vinrent se heurter contre l'esprit d'égaité qui souffllait dans les autres classes de la société et parmi les soldats. R.

Hepp, Alexandre. **92**

1910. — Ferdinand de Bulgarie intime, par Alexandre Hepp. — Paris, Juven, 1910. 1 vol. in-12 de 302 pages. 3 fr. 50

Le public aime à pénétrer dans la vie intime des princes. Il aime à le faire pour ceux que la mort a relégués dans le passé! Il aime à le faire plus encore pour ceux qu'il voit s'agiter sur la scène du monde. De là le succès obtenu par la collection de livres que l'éditeur Juven consacre à étudier l'existence privée des souverains contemporains. Ces livres sont d'ailleurs en général agréablement écrits, abondamment et heureusement illustrés. Par leur illustration, plus encore que par leur texte, ils constituent d'utiles documents dont profiteront les historiens de l'avenir.

Ferdinand, roi des Bulgares, et non roi de Bulgarie, comme on le dit et l'écrit souvent, par son habileté à mener heureusement son pays au milieu des écueils innombrables de la question d'Orient, par le bonheur avec lequel il est parvenu à lui assurer pacifiquement place au milieu des royaumes européens indépendants, méritait l'étude que M. Hepp lui a consacrée. Cette étude nous dit en termes heureux les étapes diverses de la carrière parcourue par Ferdinand de Cobourg et nous initie, d'une manière qui paraît exacte en général, au cours habituel des journées du souverain ainsi qu'aux tendances de son esprit.

Il ne faut pas s'attendre à voir, dans un ouvrage de ce genre; juger très impartialement le caractère du prince choisi comme sujet d'étude. La préoccupation de l'auteur est en général de se montrer laudatif autant que juste. Ainsi en est-il pour M. Hepp. L'écrivain met habilement en relief les qualités du roi Ferdinand. Il dissimule non moins habiment les défauts de son caractère et les imperfections de ses actes. Il donne du

monarque un portrait dont tous les éléments concourent à produire l'impression d'une incritiquable perfection, sans se douter peut-être que la continuité de la louange en rendra douteuse l'entière s incérité.

A. De Ridder

Pierre Marcel, R. **92**

1910.— Essai politique sur Alexis de Tocqueville (avec un grand nombre de documents inédits), Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de par R. Pierre Marcel. — Paris, 514 pages. 7 fr.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

(02)

1910. — Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Année 1910. — Bruxelles, Hayez, 1910. 1 vol. in-12 de 154 pages.

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Daumont, O. **149.916**

1910. — Les preuves, les principes et les limites de l'évolution, par O. Daumont. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 78 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 10.)

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Manrique, Petro. **22.06**

1910. — Sacra Tempe seu de sacro Exercitiorum secessu exempla collecta, a Petro Manrique. — Enghien, Bibliothèque des exercices de Saint Ignace, 1910. 1 broch. in-8° de 72 pages.

Mercier (Cardinal). **21**

1910. — Congrès de Malines. Les conclusions doctrinales du Congrès, par S. E. le cardinal Mercier, archevêque de Malines. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 28 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 11.)

Roets, H. **291.65**

1910. — Uitgezochte voorbeelden voor communicanten, door H. Roets. — Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1910. 1 boekd. in-12 van 72 bladz. 0 fr. 60

L'auteur destine aux enfants qui se préparent à la première communion — et sans doute aussi à ceux qui, prêtres et instituteurs, contribuent à cette préparation, — ce recueil d'exemples. Le recueil se compose de quatre séries se rapportant à la Pénitence, à l'Eucharistie, à la Sainte Messe, à la Communion. Dans chaque série il y a une dizaine d'exemples, appropriés aux questions du catéchisme sur les matières analogues. A l'occasion d'une nouvelle édition, on pourrait modifier certains détails, et dire, par exemple, que l'église du *Corpus-Christi*, c'est l'église du Saint-Sacrement, que la chapelle de Salazar a été démolie, etc. C.

Hamaide, Fritz. **351.74**

1910. — Notre enquête sur la police judiciaire, par Fritz Hamaide, avocat. Préface de M. le Dr Stockis. — Bruxelles, Van der Vinnen, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages. 1 fr.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**
31 **Statistique.**
32 **Science politique.**
325 Colonisation.
33 **Économie politique.**
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 **Droit.**
348 Droit ecclésiastique.
35 **Administration.**
36 **Association.**
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 **Enseignement, éducation.**
38 **Commerce.**
39 **Folklore.**
396 Féminisme.

Peeters, Edward. **371.398**

1910. — Zijne Majesteit het kind, door Edward Peeters. — 's Gravenhage, Druk. « Nieuw Leven », 1910. 1 boekd. in-8° van 10 bladz.

Peeters, Edward. **371.3**

1910. — Les premières idées. La première initiation religieuse, traduit du néerlandais de Félix Ortt, par Edward Peeters. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 broch. in-8° de 12 pages.

Peeters, Edward. **371.3**

1910. — L'éducation et l'enseignement dans les Indes néerlandaises, d'après le texte néerlandais de B. M., par Edward Peeters. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 broch. in-8° de 6 pages.

Quelles sont les causes qui provoquent les suicides d'enfants ? L'auteur en distingue de trois ordres différents, et, à l'appui de cette distinction, il allègue pour chaque ordre un exemple récent. Passant de là à l'étude des remèdes qu'on peut opposer à cette affreuse aberration, il dénonce comme de juste les ravages du matérialisme dans la famille et dans la société.

C'est dans une toute autre gamme qu'est écrit *Sa Majesté l'Enfant*. C'est l'amour sincère de l'enfant qui parle avec éloquence dans ces pages et qui s'insurge contre l'idolâtrie des enfants. Plaidoyer chaleureux en faveur de la discipline et de l'obéissance, cet article, publié en anglais et en néerlandais, vaut bien qu'on le traduise à l'usage d'autres lecteurs.

Il se trouve de bonnes idées dans *La première initiation religieuse* et l'auteur s'y révèle une fois de plus éducateur. Je mets à cet éloge certaines réserves, que me dictent les doctrines de Félix Ortt.

L'éducation et l'enseignement dans les Indes orientales a une valeur documentaire réelle ; elle s'accroitra encore lorsque *Minerva* aura publié des études analogues sur d'autres pays et qu'on pourra appliquer à leur contenu le procédé de comparaison. C. CAEYMAEX.

Peeters, Edward. **371.3**

1910. — Causeries pédagogiques, par Edward Peeters. 2me série. Tome I. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 vol. in-12 de 130 pages.

Nous annonçons la nouvelle édition de la 2me série des *Causeries pédagogiques*, pour souligner une fois de plus la faveur que rencontrent les écrits de l'opiniâtre et intelligent travailleur qu'est M. Edw. Peeters. Nous le faisons aussi pour signaler à l'attention des lecteurs les revisions et les ajoutes dont le texte a été l'objet. Quatre causeries suffisent à remplir ce volume, tellement les personnages et les ouvrages qui les ont inspirées sont importants ; tellement aussi les problèmes qu'ils soulèvent, demandent à être traités avec ampleur.

C. CAEYMAEX.

Peeters, Edward. **34 (3.91)**

1910. — La législation scolaire dans les Pays-Bas, par Edward Peeters. — Paris, Paulin et Cie, 1910. 1 broch. in-8° de 12 p. *(Extrait de l'Educateur moderne.)*

Peeters, Edward. **323 (493)**

1910. — Wickersdorf. Een blik in eene vrije schoolgemeente, door Edward Peeters. — 's Gravenhage, van der Beek, 1910. 1 boekd. in-8° van 18 bladz.

Peeters, Edward. **323 (493)**

1910. — Vrije school of staatsschool uit pedagogisch oogpunt beschouwd, door Edward Peeters. — 's Gravenhage, Druk. « Nieuw Leven », 1910. 1 boekd. in-8° van 8 bladz.

Peeters, Edward. **371.65**

1910. — De Hemelsche zaaier. — Eene bijdrage tot sexueele voorlichting bij jongere kinderen. Vrij bewerkt naar het hoogduitsch, door Edward Peeters. — 's Gravenhage, Druk. « Nieuw Leven », 1910. 1 boekd. in-8° van 8 bladz.

Nous venions à peine de parcourir une série d'articles de M. Edw. Peeters, parus en brochure, qu'on nous en remet quatre autres, dûs à la dévorante activité du fondateur de *Minerva*.

Rapporteur des méthodes d'enseignement préconisées et suivies à l'étranger, à l'affût des publications pédagogiques de quelque importance, M. Peeters se documente aussi sur le terrain de la législation scolaire : à preuve, cette brochure sur les lois qui ont régi ou régissent l'école chez nos voisins du Nord. De nos jours, où la législation comparée est en honneur, des études comme celles-ci rendent service non seulement aux instituteurs, mais aussi aux administrations communales et aux gouvernements. A l'endroit des « Frères Ignorantins », j'eusse désiré un mot qui révélât à leur sujet la mentalité de l'auteur.

Wickersdorf se rattache à cette série de voyages d'étude, d'excursions pédagogiques que M. Peeters a entrepris avec un bel enthousiasme. Son terrain n'est plus seulement, comme il a été jusqu'à présent, la Hollande, mais il s'étend du côté de l'Allemagne. La « communauté scolaire libre » de Wickersdorf, inspectée sous la conduite de M. Peeters, offrira aux lecteurs un sérieux intérêt : la liberté à Wickersdorf ne consiste pas à faire ce que l'on veut, mais à vouloir et pouvoir ce que l'on doit.

Cela nous amène à considérer les avantages et les inconvénients de l'enseignement libre et de l'enseignement officiel. De son point de vue pédagogique, l'auteur donne ses préférences à la liberté, pour des motifs que la plupart de ses lecteurs approuveront. L'acception que nous donnons à *école libre* le chiffonne ; il s'en expliquera apparemment un jour.

La question difficile de l'initiation des enfants aux problèmes de leur origine préoccupe souvent l'auteur. A la suite d'un ouvrage allemand réputé, il explique dans un langage à la fois noble et adapté à de jeunes facultés, les phénomènes qui troublent souvent la curiosité des enfants. C. CAEYMAEX.

Peiren, Pr. **343.97**

1910. — La criminalité de l'enfance. Les suicides. Rapport présenté au IIIe Congrès international d'éducation familiale de Bruxelles, 1910, par Pr. Peiren. — Merchtem, Impr. Rubbens, 1910. 1 broch. in-8° de 16 pages.

Voici une brochure qu'il faudrait faire pénétrer dans tous les foyers. Tous les parents et les éducateurs devraient la lire et la méditer.

Trois parties : a) l'*exposé de la situation*, exposé simple et très clair, et tristement éloquent ; b) les *causes* de la recrudescence du suicide parmi la jeunesse. M. Peiren place en première ligne les mauvaises lectures : nous croyons qu'il a raison, tant nous avons vu nous même de jeunes gens pervertis uniquement par ces lectures ; c) enfin, les *remèdes*. M. Peiren souhaite que les éducateurs s'efforcent de donner à leurs pupilles une éducation morale plus forte, éducation morale basée sur la religion. Nous souscrivons à ce souhait, mais nous eussions voulu que l'auteur précisât davantage le conseil qu'il donne de « ne pas aborder directement la question sexuelle, *avant l'âge requis* ».

Nous eussions aimé voir fixer cet *âge requis*. — Pour nous, notre conviction est faite et nous l'avons justifiée dans nos brochures *La Pureté* et *Comment préparer les enfants au respect des questions sexuelles* : cet *âge requis* varie avec les individus et nous pensons que tout en prenant les importantes précautions de *préservation* et de *direction* il est bon que les parents répondent avec vérité aux questions dites embarrassantes — elles le sont réellement — des enfants : la première question de l'enfant dont on a gardé la confiance marque l'heure de la nécessité d'un éclaircissement suffisant. Nous croyons enfin que M. Peiren est trop peu explicite quand, à la suite de G. Laforce, il dit : « Dans la division supérieure seule, seront organisées, de préférence par le médecin-inspecteur, quelques causeries familières et graves destinées à dévoiler les abus et à en prévenir les fâcheux effets. »

S'agit-il de la division supérieure de l'école primaire ? de l'école moyenne ? de l'athénée ?

Ce détail a son importance. Quoi qu'il en soit, sans que nous proscrivions absolument partout ces causeries si graves qu'elles puissent être... dans l'esprit du conférencier, nous n'hésitons pas cependant à les déconseiller dans la plupart des cas, étant données les circonstances habituelles.

Il serait trop long de justifier ici une opinion à la défense de laquelle nous avons consacré maints articles et brochures, auxquels nous ne pouvons que renvoyer le lecteur désireux d'étudier cette question angoissante.

Nous souhaitons donc large diffusion à la brochure très documentée et très intéressante de M. Peiren, car le seul reproche que nous croyons devoir adresser à l'auteur porte uniquement sur la précision de deux jugements au sujet desquels nous sommes d'ailleurs peut-être parfaitement d'accord.

J. RENAULT.

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues.**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Arnoult, L. 44

1910. — Manuel d'analyse. Mots-Propositions, par L. Arnoult, S. J. — Roulers, J. De Meester, 1910. 1 vol. in-8° de 46 pages.

Arnoult, L. et Mortier, R. 44

1910. — Manuel d'analyse. Mots. — Propositions, par L. Arnoult, S. J. Taalkundige ontleding. Woordzin, door R. Mortier, S. J. — Roulers, De Meester, 1910. 1 vol. in-8° de 92 pages.

En offrant ce petit traité aux étudiants et professeurs de nos collèges, les auteurs ont particulièrement en vue de rendre la terminologie uniforme. Nous leur en savons gré : trop souvent nous trouvons dans les manuels de grammaire des subtilités d'ordre philosophique ou philologique qui ne peuvent intéresser que les théoriciens.

L'analyse est très importante dans l'enseignement grammatical. Elle permet, en effet, de déterminer les fonctions des mots, elle fait découvrir les rapports des mots entre eux, et, par suite, les nuances délicates de la pensée, enfin, elle est indispensable à quiconque entreprend l'étude d'une langue ancienne ou moderne.

Dans la 1re partie de ce travail, les auteurs étudient successivement la nature, les modifications et les fonctions des mots ; dans la seconde, la nature, les modifications et les fonctions des propositions : dans la troisième, les gallicismes et les particularités de la langue néerlandaise.

Tout celà est méthodique, classifié, raisonné ; chaque règle est énoncée clairement avec l'exemple à l'appui.

L'utilité précieuse de ce petit traité consiste surtout en ce que les auteurs ont eu soin de mettre en regard les règles et les particularités du français et du néerlandais. On ne saurait mieux contribuer, me semble-t-il, à infuser aux jeunes élèves l'esprit et la connaissance simultanés de ces deux langues.

Tout à la recommandation de nos professeurs. Abbé Ed. L.

Ulrix, Eugène. **44.82**

1909. — Grammaire classique de la langue française contemporaine, par Eugène Ulrix. — Tongres, Imp. Vranken-Dommershausen, 1909. 1 vol. in-8° de VIII-208 pages.

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Kann, J.-H. **572**

1910. — Erets Israël. Le pays juif, par J.-H. Kann. — Bruxelles, Falk, 1910. 1 vol. in-8° de 150 pages. 4 fr.

8 Littérature

81 **Généralités.**
82 **Littérature anglaise.**
83 « **germanique.**
84 « **française.**
85 « **italienne.**
86 « **espagnole.**
87 « **latine.**
88 « **grecque.**
89 **Autres littératures.**
1 **Poésie.**
2 **Théâtre.**
3 **Roman.**
4 **Essais.**
5 **Éloquence.**
6 **Lettres.**
7 **Satire.**
8 **Mélanges.**

Carton de Wiart, Henry. **84.3**

1910. — Les vertus bourgeoises (au temps des Etats-Belgiques-Unis de 1790), par Henry Carton de Wiart. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 350 pages. 3 fr. 50

Davignon, Henri. 84.3

1909. — Le prix de la vie, par Henri Davignon. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909. 1 vol. in-12 de 342 pages. 3 fr. 50

« Que vaut la vie sans l'enrichissement d'un beau sacrifice ? » Cette noble maxime, qui sert d'épigraphe au nouveau roman de l'auteur du *Courage d'aimer* et de *Croquis de jeunes filles*, en résume la haute moralité. On y retrouve cette sensibilité morale qui fait de M. Henri Davignon un commentateur ému des âmes élevées et douloureuses. Son observation atteint cette fois une humanité plus large, dont il ne dissimule pas les faiblesses, mais dont il excelle à mettre en valeur les figures généreuses et ardentes, comme celle d'Isabelle Ferreins, mal mariée, sollicitée par un amour qui l'émeut mais ne l'entraîne qu'à plus de noblesse et plus d'héroïsme. *Le Prix de la vie* est destiné à une rare fortune auprès de ceux qui demandent à la littérature des occasions de sentir et de penser.

P. J.

Gezelle, César. 89

1909. — Lelien van Dalen, gedichten van E.-H. César Gezelle. Kortrijk, bij Vermant, 1909. 1 boekd. 3 fr.

N'est-il point trop tard pour parler des *Lelien van Dalen* de M. l'abbé C. Gezelle ? Je l'ai relu quelqu'un de ces matins et en ait respiré tant de charmes que je ne me pardonnerais pas de n'en rien dire.

Le grand mérite des poésies de César Gezelle réside dans leur simplicité candide et leur naturel. Elles ne touchent en rien à l'artificiel, au vraiment fait ; elles sont spontanées comme l'âme qui les chante, comme la foi qui les inspire. Elles me semblent les prières d'une âme qui fixe son regard sur Dieu et le monde, et prie....

Le poète de *Primula Veris* est un amant de la nature. Il est allé à elle comme le fils à sa mère, comme l'ami à son ami et il l'a regardée avec amour et tendresse, avec fraîcheur et spontanéité, avec une émotion naturelle, j'allais dire instinctive. Sa poésie cependant a trouvé ses plus beaux rayons dans la liturgie de Noël, jalonnée qu'elle est de quelques préceptes doux de moralité du prêtre.

Si le vers de César Gezelle rappelle l'harmonie de son oncle Guido, il a cependant des différences remarquables. César Gezelle est plus lyrique que Guido en ce sens qu'il se portraitise plus, qu'il se chante plus lui-même dans ses joies et ses tristesses.

A *Primula Veris*, à *Lelien van Dalen* je préfère la prose de *Uit het leven der dieren*, émanation plus personnelle du talent simple et sincère de C. Gezelle.

M. l'abbé Gezelle s'est vu dernièrement décerner le prix quin-

quennal de littérature néerlandaise en Belgique. Il l'a bien mérité. Ce prix est une preuve de plus que la poésie peut bien être « poétique » même quand elle prie, qu'elle est surtout lyrique et trouve ses plus beaux accents quand elle chante Dieu et son Eglise.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Lechartier, G. **84.3**

1910. — Le vaisseau de plomb, par G. Lechartier. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909. 1 vol. in-16 de 340 pages. 3 fr. 50

Après l'*Irréductible Force*, où il dépeignait la vie canadienne, M. G. Lechartier aborde le grave problème du modernisme qui inquiéta à un haut point les consciences catholiques. En dépit du milieu et de l'atavisme, son noble héros, l'abbé Frans Casmans, appartenant à l'une de ces vieilles familles malinoises, où l'on conserve, avec le culte des traditions, une défiance instinctive à l'encontre des nouveautés en matière de croyance, se laisse gagner par la séduisante chimère d'une religion adaptée au goût du siècle. Il a des succès, des disciples même, il réussit à convertir une jeune protestante. Mais il ne tarde pas à s'apercevoir que la voie fleurie où ses illusions juvéniles l'ont engagé le conduit tout droit à l'abandon de ses devoirs, à la révolte contre toute autorité spirituelle : il se ressaisit. Cet émouvant drame de conscience évolue tour à tour dans la sévérité des intérieurs flamands, dans la vie libre et généreuse de l'Université de Louvain, reconstituée par de pittoresques prescriptions.

R.

Ulrix, Eugène. **84.14**

1910. — Les chansons inédites de Guillaume le Vinier d'Arras. Texte critique avec les variantes de tous les manuscrits, par Eugène Ulrix. — Paris, H. Champion, 1910. 1 broch. in-8° de 32 pages.

Verhaeren, Emile. **84.1**

1910. — Les rythmes souverains. Poèmes, par Emile Verhaeren. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 162 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 **Généralités.**
901 Civilisation.
902 Chronologie.
903 Diplomatique.
904 Archivistique.
91 **Géographie, voyages.**
913 Archéologie.
92 **Biographie.**
922 Hagiographie.
929 Héraldique.
93 **Histoire ancienne.**
94 **Histoire moderne.**

de Beaucourt de Noortvelde, Robert. 9

1910.— Mes pérégrinations en Flandre et Artois (Aisne et Marne). Notes historiques et généalogiques, par Robert de Beaucourt de Noortvelde. — Ostende, Imp. Leys et Pilaei, 1910. 1 vol. in-8° de 82 pages. 3 fr.

« Voilà trente ans que nous parcourons les communes de la Flandre et de l'Artois, tantôt à pied, en vélo, tantôt par train ; nos recherches furent toujours fructueuses, » dit l'auteur de ce recueil de notes historiques et généalogiques. Ce petit volume est le troisième d'une série qui s'accroîtra annuellement d'une unité, si l'inlassable chercheur qu'est « l'historien du littoral belge et de la Flandre » dispose des loisirs nécessaires. C'est que d'autres entreprises sollicitent également son activité : notamment le développement de Ghistelles-Beaucourt-lez-Ostende.

Une critique, que nous aurions pu formuler aussi à l'occasion d'autres publications de M. R. de Beaucourt, se présente encore ici : ce sont des notes prises au jour le jour, de précieux renseignements, des découvertes quelquefois ; mais le livre est la reproduction trop fidèle du carnet de voyage : l'écrivain devrait s'imposer un travail de refonte de ces éléments divers ; à présent la documentation est complète, mais le lecteur n'est pas entièrement satisfait, faute d'une rédaction plus « stylée ».

L'ouvrage a un côté original : mêler l'histoire locale étudiée sur place à l'histoire généalogique des familles en général, telle est la méthode de M. de Beaucourt ; grâce à elle, on fait un exposé complet des temps passés. La plupart des traités généalogiques ne traitent que les grands noms. Ici, l'auteur s'intéresse aux baillis, aux procureurs, aux greffiers, aux hommes de fiefs, etc. Fils et arrière

petit-fils d'archéologues, il indique la marche à suivre, les bonnes pistes pour arriver à des résultats certains.

Dans ce volume on remarquera particulièrement la description de Laon, le berceau de l'architecture gothique, et celle du sanctuaire de Notre-Dame de Liesse. Il est superflu de rappeler que notre histoire nationale est intimement liée avec celle de l'Artois ; en voici un exemple, emprunté au recueil en question : Aubigny-au-Bac, près de Cambrai, nous rappelle les seigneurs de l'endroit, les Rubempré, aujourd'hui les de Mérode — un des noms les plus illustres de notre patrie. C. C.

Jansen, J.-E. **92**

1909. — Le comte Henri de Mérode-Westerloo, par J.-E. Jansen. — Turnhout, J. Spichal, 1909. 1 broch. in-8° de 12 pages.

Tiré à part d'une notice parue dans le bulletin du cercle *Taxandria*, annales historiques et archéologiques de la Campine, ces pages rapportent, avec la biographie du comte de Mérode et les discours prononcés à sa mémoire, d'intéressants détails historiques sur l'illustre maison de l'ancien président du Sénat. C.

Monthaye, E. **9**

1910. — Notre dynastie, par le lieutenant-colonel d'état-major E. Monthaye. — Bruxelles, Imp. Rossel, 1910. 1 vol. in-8° de 398 pages. 6 fr.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

133.9

1910. — A l'humble. Enseignements spirites. Œuvre posthume d'un auteur contemporain. — Paris, Librairie spirite, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages.

Archambault, Paul. **1**

1910. — Montesquieu. Choix de textes et introduction par Paul Archambault. Préface de H. Berthélemy. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 224 pages. 2 fr.

Bonnefont, A. **133.9**

1910. — Leçons de spiritisme aux enfants, par A. Bonnefont. — Paris, Leymarie, 1910. 1 vol. in-12 de 34 pages. 0 fr. 25

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Clerget, Fernand. 1

1910. — Le génie de la France, par Fernand Clerget. — Reims, Edition de la « Jeune Champagne », 1910. 1 vol. in-12 de 76 pages. 2 fr.

De Contenson, G. 172.1

1910. — L'avenir du patriotisme, par G. De Contenson. — Paris, Librairie des Saints-Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 205 pages. 3 fr.

Eymieu, Antonin. 137

1910. — Le gouvernement de soi-même. Essai de psychologie pratique. Deuxième série : L'obsession et le scupule, par Antonin Eymieu. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 372 pages. 3 fr. 50

Hartenberg, Paul. 132.4

1910. — L'hystérie et les hystériques, par le Dr Paul Hartenberg. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 284 pages. 3 fr. 50

L'auteur termine son livre par ces lignes : « La conception elle-même de l'hystérie gardera toujours quelque chose de flou, de confus, qui n'est que l'imprécision des troubles mêmes qui la constituent. C'est pourquoi il sera toujours impossible de lui fournir une définition précise et un critérium certain ».

Pour en arriver à cette conclusion, l'écrivain s'est attaqué à l'hystérie en se basant sur des observations cliniques. Tout ce qui était syptomatique de l'hystérie en tant que maladie a été, je dois le dire, consciencieusement étudié, et à l'encontre des partisans nombreux et résolus de l'hystérie, entité morbide, il déclare qu'elle n'existe pas.

Il existe, oui, des dispositions mentales particulières chez des êtres de grande imagination plastique, d'où chez eux l'intensité correspondante des représentations morbides, mais rien de plus.

C'est une thèse curieuse, dans laquelle il y a des réserves à faire à priori pour ce qui touche à la mystique chrétienne, que M. Hartenberg ne connait pas bien, mais enfin au milieu des ardentes controverses sur l'hystérie ce livre tiendra sa place.

M. Hartenberg est un savant en « us » et son ouvrage est émaillé de termes obscurs pour les profanes, au reste ce n'est pas pour ce « profanum vulgus » qu'il a écrit ce livre très clair pour son public, très documenté, et l'étude de l'hystérie se trouvera bien de ce nouvel appoint.

Alb. Van de Kerckhove.

Lavrand, H. 14

1910. — Rééducation physique et psychique, par le Dr H. Lavrand. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-16 de 122 pages. 1 fr. 50

Le Dr H. Lavrand est de ceux qui oudraient « que les médecins philosophassent et que les philosophes médicinassent » mais à la condition que les psychologues associent à l'introspection pure, l'observation physiologique et clinique puis l'expérimentation au laboratoire, et qu'ils étudient, non plus uniquement la seule et générale psychologie humaine mais la psychologie des enfants et des adultes, des hommes et des enfants sains, des hommes et des enfants malades.

Ceux qui connaissent les ouvrages du savant professeur des Facultés li-

ores de Lille savent qu'il est lui-même un exemple parfait de ce médecin psychologue qu'il souhaite.

Son ouvrage *Education de la Volonté et Psychothérapie* nous avait révélé un travailleur méthodique, un expérimentateur consciencieux, un vulgarisateur adroit. La nouvelle étude que nous achevons de lire confirme absolument notre premier jugement. Tous les psychologues, tous les pédagogues et tous les médecins devraient la lire et l'étudier.

Le Dr Lavrand y établit de la meilleure façon l'influence que pourront demain exercer sur la thérapeutique tout entière les progrès des sciences psychologiques et une connaissance théorique un peu plus avisée des divers mécanismes neuro-musculaires et sensitivosensoriels. C'est en effet, en se fondant sur l'analyse psychologique, que l'auteur a pu examiner de façon synthétique les diverses rééducations physiques et psychiques tentées par la thérapeuthique contemporaine.

« La rééducation, dit-il très justement, part de cette constatation (et ses succès en montrent la vérité), à savoir que le trouble fonctionnel dépasse toujours et souvent de beaucoup la lésion organique. Le psychisme et le physiologisme (physique ou matériel), s'entremêlant d'une façon si intime dans tous nos actes, la rééducation efficace devra toujours être à la fois physique et psychique à des degrés divers. »

Jacques HERBÉ.

Legrain, Dr. **132.1**

1910. — Les folies à éclipse, par le Dr Legrain. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-16 de 120 pages. 1 fr. 50

M. Raymond Meunier dirige une édition de petits volumes qui formeront la *collection de Psychologie expérimentale et de Métapsychie*, sorte d'essai synthétique sur l'ensemble des questions psychologiques et des problèmes qui s'y rattachent.

M. le Dr Legrain consacre un volume à l'étude du subconscient dans la vie normale comme dans la vie de l'aliéné.

Entre le délire qui *s'éclipse*, c'est-à-dire qui disparait avec l'apparence de guérison, et le délire qui *ressuscite*, il y a un temps durant lequel le délire se cache sans se disperser. Où se cache-t-il ? Comment se produit l'éclipse, comment est-elle possible, quelles circonstances la favorisent, etc ? A toutes ces questions, l'auteur, qui est un aliéniste distingué, répond avec son habituelle clarté, en illustrant sa démonstration de nombreuses observations personnelles.

Alb. VAN DE KERCKHOVE.

Marie, A. **16**

1910.— Les dégénérescences auditives, par le Dr A. Marie. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-16 de 110 pages. 1 fr. 50

Mendousse, P. **126**

1910. — L'âme de l'adolescent, par P. Mendouse. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de VI-316 pages. 5 fr.

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)

La psychologie de l'adolescence, écrivait récemment M. G. Compayré est un beau sujet d'études mais il est aussi neuf que beau. Une page fameuse d'Aristote, il y a deux mille ans, et maintenant treize cents pages de M. Stanley Hall ; et dans l'entre-deux rien ou presque rien ».

C'est vrai, l'adolescence est une pé-

riode de la vie que les psychologues ont fort peu étudiée. Il faut donc savoir gré à M. P. Mendouse d'avoir entrepris l'étude qu'il publie aujourd'hui et qui nous semble une œuvre durable à laquelle devront nécessairement avoir recours tous ceux qui, à l'avenir, voudront étudier ou connaître l'âme des adolescents.

L'adolescent n'est ni un grand enfant ni un jeune homme; il y a en lui plus et moins, il y a surtout autre chose que dans la personnalité de l'impubère ou dans celle de l'adulte. Il se distingue du premier par des tendresses nouvelles qui, à peine écloses, occupent dans sa conscience une place prépondérante, Des changements organiques surviennent, des différences mentales s'établissent. Du second, il diffère en ce qu'en lui tout est provisoire ou du moins incomplet.

M. P. Mendousse a voulu, dans cette étude, montrer les caractères propres de la personnalité de l'adolescent.

Son livre est admirablement documenté. L'auteur y expose les travaux des psychologues et des médecins qui, incidemment souvent, ont quelque peu étudié l'adolescence et il rapporte les résultats de multiples observations personnelles et les confidences de nombreux adolescents.

Après avoir noté les principales transformations qui accompagnent la puberté, analysé les conséquences psychologiques du *vice des adolescents*, exposé la nécessité et les principes de l'éducation sexuelle, il passe en revue les tendances nouvelles qui impriment à l'âme adolescente sa marque spéciale: Tour à tour, il analyse les ébauches indécises des premières amours, la diffusion quasi-universelle de la sympathie juvénile, la prédominance du rêve sur les données sensorielles, l'impuissance de l'imagination à produire des créations véritables, la manie dialectique fortifiée par le prestige des mots et le formalisme de notre enseignement; il suit pas à pas les efforts progressifs de la jeune volonté pour se constituer et prouve à quel point est indispensable l'apprentissage de la liberté. — Et comme les forces nouvelles, organiques et mentales, s'entrechoquent longtemps avant de s'organiser, il décrit cette anarchie intérieure dans trois chapitres dont le dernier contient toute une hygiène du travail et du délassement exigée par un tel état. — Enfin dans la conclusion il montre combien est urgente et en quel sens doit se faire l'éducation de l'adolescent.

M. P. Mendousse s'adresse surtout aux éducateurs: parents et maîtres feront leur profit de sa documentation, de ses analyses de ses indications.

Jacques Herbé.

Meunier, Paul et Masselon, René. 14

1910. — Les rêves et leur interprétation, par les Drs Paul Meunier et René Masselon. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 210 pages. 3 fr.

Nordau, Max. 142

1910. — Le sens de l'histoire, par Max Nordau. Traduit de l'allemand par le Dr S. Jankelivitch. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 428 pages. 7 fr. 50

M. Nordau est intimement persuadé que jusqu'à lui les historiens n'ont donné de l'histoire qu'une conception fausse, ou, comme il le dit, n'y ont pas lu ce qui s'y trouve en réalité, mais y ont introduit du leur.

Aussi la majeure partie de son livre est-elle consacrée à la démolition des

divers systèmes historiques, et dans cette entreprise, il n'a pas toujours tort. Par contre, il y a des pages aussi mauvaises qu'injustes sur le rôle historique des religions.

Voici maintenant la thèse de M. Nordau : l'histoire n'est que la constatation des efforts déployés par les hommes pour échapper aux maux qui les menacent. Puisque tel est, d'après lui, le seul mobile de tous les actes humains, recueillir les faits qui montrent ce mobile à l'œuvre, voilà tout le sens de l'histoire. Il serait un peu long de réfuter en détail cette théorie, qui est subtilement exposée. Une seule observation. Il est faux que l'homme n'agisse que pour fuir un déplaisir ou pour satisfaire à un besoin. A chaque pas, l'histoire de l'humanité dément pareille conception. Mais M. Nordau vous répondra que ni S. François d'Assise ni d'autres doux idéalistes, qu'il place du reste à un étage inférieur, n'ont fait l'histoire mais les dirigeants et les grands acteurs de l'histoire sont tous, prétend-il, mus par l'égoïsme.

Si la thèse principale de M. Nordau est des plus contestables, n'empêche qu'on ne puisse relever dans son œuvre bien des aperçus intéressants et des pages fortement et justement pensées. Encore un motif pour le lecteur de bien se tenir et d'examiner attentivement ce livre curieux, qui, en définitive, n'est qu'un long paradoxe.

J. Van den Gheyn, S. J.

Péladan. 1

1910. — La philosophie de Léonard de Vinci, d'après ses manuscrits, par Péladan. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 190 pages. 2 fr. 50

« Je viens demander une place, dans l'histoire de la philosophie, pour Messer Leonardo da Vinci, peintre florentin. Et cette place est si haute et de telle importance que je suis contraint pour la légitimer à des considérations étendues. » (Préface. I.) Les intentions de M. Péladan — on le voit — sont excellentes. Les volumineux manuscrits de Léonard de Vinci, — dont la publication, commencée en 1880, n'est pas encore achevée —, n'avaient pas encore été étudiés au point de vue de la philosophie. M. Péladan s'est proposé de tresser au maître florentin, une nouvelle couronne « en coordonnant ses idées générales dispersées en ses nombreux cahiers, et de le montrer comme philosophe. » (p. 63.)

La réalisation de ce programme n'est malheureusement pas à la hauteur des intentions de son auteur. En réalité, son livre est autant l'exposé de ses propres idées que de celles de Léonard. Le premier tiers en est consacré à la démonstration de cette thèse : que la Réforme a été inutile. C'est là un hors-d'œuvre ; on pourrait « rendre sensible la sereine et féconde doctrine Léonardienne » (p. 121) de façon beaucoup plus efficace en faisant connaître clairement cette doctrine elle même. Les deux dernières parties de l'ouvrage de M. Péladan sont, il est vrai, consacrées à l'exposé de la philosophie de Vinci. Mais cet exposé est si peu objectif, si mêlé de remarques et d'idées personnelles à M. Péladan, que l'on ferme son livre sans avoir pu se former une idée claire de la philosophie de son auteur. On connait sans doute le système de M. Péladan, mais on ne connait presque rien de celui de Léonard de Vinci. — Bref, la question n'est pas vidée ; il y a place pour un nouveau livre sur ce sujet.

Paul Nève.

149.914 **Vagliasindi del Castello, G.** 1

1909. — Les sociétés anciennes, modernes et futures, par l'esprit humanitaire. — Paris, Leymarie, 1909. 1 vol. in-1 2de 16 pages. ofr. 15

1910. — Il foroscopio nell' ottica fisiologica e nella medicina legaler, dello Dott. G. Vagliasindi del Castello.— Catania, Giannotta, 1910. 1 vol. in-12 de 210 pages. 5 fr.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Blaauw, A.-F.-H. **291.65**

1910. — De Christelijke Godsdienst. Beknopte handleiding bij het Godsdienstonderwijs, inzonderheid voor hen, die lidmaat wenschen te worden van de Ned. Hervormde Kerk, door Dr A.-F. H. Blaauw.— Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 32 bladz. 0 fr. 30

En dix petits chapitres, l'auteur parcourt, par voie de catéchisme, les choses essentielles sur la religion, la révélation, les Ecritures, le Christ, la divinité, l'homme et le péché, la vie chrétienne, la « vie ecclésiastique », l'Eglise réformée néerlandaise. Chaque chapitre ne comporte que quelques questions. Mais des indications pour démonstrations, explications, citations bibliques, suivent très méthodiquement l'énoncé de chaque réponse. Nous n'allons pas discuter le fond; ce précis est fait à l'usage des membres de l'Eglise réformée; — mais nous trouvons à ce petit livre des qualités didactiques que nous nous plaisons à signaler aux catéchistes. C.

De Graaf, H.-T. **291.65**

1910. — Korte leiddraad bij het Godsdienstonderwijs, door de Dr H.-T. De Graaf. Tome I : Bybelsche geschiedenis. — Groningen, Noordhoff, 1910 : 1 boekd. in-12 van 3 obladz. 0 fr. 40

De Graaf, H.-T. **291**

1910. — Korte leidraad bij het Godsdienstonderwijs, door Dr H. T. De Graaf. — Tomus II : Uit de Geschiedenis der Christenen. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 32 bladz. 0 fr. 35

De Graaf, H.-T. **291.65**

1910. — Korte leiddraad bij het Godsdienstonderwijs, door de Dr H.-T. De Graaf. Deel III : Inleiding tot Geloofs en Zedeleer. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 48 bladz. 0 fr. 30

Voici trois jolis manuels d'enseignement religieux pour les protestants néerlandais. Les vignettes sont bien exécutées et généralement *ad rem*. Pour le choix des faits et la manière de les présenter ou de les apprécier, l'auteur s'est, naturellement, mis à son point de vue. Ces brochures présentent un intérêt pédagogique et didactique pour quiconque s'occupe d'instruction religieuse. C.

De Graaf, H.-T. **27**

1910. — Geloof en Berouw. Twee grondbestanddeelen van het innerlijk leven, door Dr H.-T. De Graaf. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 52 bladz. 0 fr. 80

M. De Graaf est ministre de la religion « *réformée* ».

Aussi nous prévient-il qu'en traitant *de la Foi et du Repentir,* il n'entend point « se renfermer dans des considérations psychologiques » : il veut «plaider pour la vie religieuse ».

En réalité, la brochure qu'il nous présente va surtout à être une analyse des deux idées rapprochées dans son titre. Le lecteur remarquera que, pour l'explication de *la foi,* Luther, Calvin, Kant, Schleiermacher, etc., voisinent avec saint Paul, saint Jean, saint Augustin et le concile de Trente. Mais ce sont voisins qui sont loin d'une entente parfaite. Il ne faudra donc pas être surpris outre mesure d'entendre l'auteur conclure contre la foi envisagée comme assentiment de l'esprit, en faveur de je ne sais quel sentiment de confiance et de complaisance dans un vague idéal auquel il veut bien conserver le nom de Dieu. « La science et la persuasion de foi, dit-il, dégénèrent également en scepticisme ou en arbitraire, sans que la vérité se fasse accepter comme révélation divine. A la place de l'Ecriture, ou de l'Eglise, ou de n'importe quel organe de la révélation, nous ne pouvons placer que Dieu lui-même s'attestant à l'âme. »

On devine ce que peut devenir, après cela, le repentir religieux. Ici encore, le point de départ semble être une théorie protestante qui exclut la tristesse concernant le passé, tandis que le point d'arrivée est une sorte de pragmatisme rationaliste, d'après lequel ce qui importe avant tout, sinon uniquement, c'est un changement de vie, et non une nouvelle conviction quelconque.

M. le Dr De Graaf a condensé dans ces pages la substance de trois conférences dominicales, qu'il a faites à Harlem devant des instituteurs et des institutrices. Etant données la bonne volonté et l'importance du rôle social de ces auditeurs, je ne puis que les plaindre profondément d'être réduits, en fait d'enseignement religieux, à des notions si inconsistantes, si volatilisées. Le conférencier se vante de n'avoir, pour cette œuvre, demandé d'« *imprimatur* » qu'à sa propre conscience. Sa conscience ne lui a pas, naturellement, refusé ce témoignage de satisfaction. Mais il n'y a là qu'une garantie toute relative, toute subjective. Le public aura parfaitement le droit de ne s'en point contenter.

J. Forget.

Ecker, J. 22

1910. — Petite bible illustrée de l'enfance, par J. Ecker. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 60 pages. 0 fr. 50

Bien que ce précis de toute l'Histoire Sainte soit des plus succints, il renferme tout ce qu'il est nécessaire de dire aux enfants. Et cela est si clairement présenté, en un texte si joliment illustré et si reposant, que ce livre, sans aucun doute, charmera les tout petits. P. P.

Gardeil, A. 2

1910. — Le donné révélé et la théologie, par le Père A. Gardeil. — Paris, Gabalda et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 372 pages. 3 fr. 50

Sous ce titre on a réuni dix leçons données, pendant l'année scolaire 1908-1909, à l'Institut catholique de Paris. Elles font corps avec un autre ouvrage du même auteur, paru il y a deux ans seulement : *La Crédibilité et l'Apologétique*.

Dans son premier volume, le R. P. Gardeil s'était appliqué à définir exactement l'idée, les limites et les procédés d'une apologétique vraiment scientifique. Pareillement, le second va à « déterminer le concept de la théologie », à le préciser « en fonction du Donné révélé comme tel », à manifester le caractère spécial, autonome, unique de la théologie catholique véritable, et à la défendre contre les entreprises d'annexion ou d'infiltration de sciences voisines, mais dont le but, le point de vue, l'objet et la méthode sont différents. C'est assez dire qu'il nous montrera dans la théologie « une science *intrinsèquement surnaturelle*, dont les conclusions sont homogènes au donné révélé qu'elles élaborent ».

Cette homogénéité est évidemment subordonnée à une double condition : il faut que le donné immédiatement révélé conserve sa valeur propre quand il devient dogme et quand il s'épanouit en conclusions théologiques. Qu'il en soit ainsi, le savant Dominicain le démontre solidement. Il lui suffit pour cela de bien fixer les deux notions de révélation et de dogme. La révélation n'est pas une dictée ou une conversation, au sens anthropomorphique que le modernisme nous prête ; elle n'est pas davantage, comme il le prétend, un phénomène individualiste et mystique, issu du sens religieux, résultant en chacun de nous d'une expérience vitale du divin ; elle est une action divine d'ordre social, la production dans les prophètes d'une connaissance communicable et avec garantie de communicabilité à toute la société chrétienne. A son tour, le dogme, bien qu'exprimé en langage humain, ne se confond ni avec la philosophie ni avec la science, il n'est ni l'esclave ni le garant des catégories philosophiques ou des systèmes scientifiques. C'est que, dans la formule qui le traduit, les termes n'ont point leur portée technique et propre, pas plus qu'ils ne revêtent une acception purement symbolique, exclusive de toute fixité intellectuelle. Ils y prennent une signification *collective* et moyenne, dont le critère est le sens commun, soit le sens commun expérimental, soit ce sens commun intellectuel que les scolastiques nommaient l'intuition intellectuelle et l'*habitus* des principes premiers.

Le donné révélé garde sa valeur expressive ou représentative du vrai, en dépit de la méthode d'analogie par laquelle seule nous parvenons à concevoir le divin ; il la garde jusque dans ce développement du dogme qu'est la

définition de propositions obtenues par voie de conclusion théologique. Mais tout ceci suppose évidemment dans l'homme une capacité radicale « *d'absolu* », c'est-à-dire la faculté de saisir l'être et d'en fixer quelque chose dans ses conceptions et les termes de son langage. On comprend donc l'opportunité, la nécessité même de cette leçon préliminaire, la première de tout le volume, qui, consacrée à l'*Affirmation humaine*, nous la montre susceptible de cette constance, de cette identité substantielle qui caractérise la révélation à travers toutes les phases de sa vie dans l'esprit des croyants.

Ce n'est pas seulement le dogme défini, c'est aussi la théologie qui s'offre à nous comme essentiellement homogène au point de départ de l'un et de l'autre. Tout d'abord, le « donné théologique » reste dépendant du seul donné révélé. Encore qu'établi sur des arguments apologétiques et mis en état à l'aide des procédés de l'histoire critique, il ne se transforme ni en donné rationnel ni en donné scientifique. En s'en emparant donc, en le prenant comme base, la théologie est assurée d'utiliser le donné révélé lui-même. Elle le fait et sous forme de *science théologique* et sous forme de *systèmes théologiques*, s'en tenant là à des enquêtes et des déductions de valeur absolument rigoureuse, laissant ici une place aux hypothèses et aux probabilités, mais, dans les deux cas, reproduisant, pour une part et à un titre ou à un autre, la vérité primitivement révélée par Dieu. A l'appui de ces assertions théoriques, le R. P. Gardeil apporte et développe *con amore* un exemple, qui s'indiquait d'ailleurs assez naturellement. Un coup d'œil rapide, mais très objectif et très compréhensif, sur la doctrine de saint Thomas lui permet de nous y présenter un incomparable modèle de système théologique. Après celà, il ne lui était pas malaisé de conclure, dans son *Epilogue*, combien ils se trompent, de quels préjugés ils procèdent, ceux qui, croyant nous accabler sous le reproche d'« *extrinsécisme* », méconnaissent la valeur du dogme et de la théologie pour la vie surnaturelle.

Fortement charpentée et unissant partout une grande finesse d'analyse à la vigueur du raisonnement, l'œuvre du P. Gardeil est d'un penseur et d'un théologien de race. Elle n'est pas à l'usage des esprits superficiels ou non préparés par une solide culture philosophique. Même de lecteurs habitués aux spéculations métaphysiques et théologiques bien des pages exigeront une attention très soutenue. Mais l'effort à déployer sera largement récompensé par la jouissance et le fruit à recueillir. Parmi beaucoup d'autres points qui mériteraient une mention spéciale, je signalerai seulement l'examen et la justification de notre connaissance analogique de Dieu ; la fixation précise du concept de la *théologie* proprement dite, par élagage de plusieurs branches ou spécialités modernes qui s'arrogent sans droit l'honneur de la dénomination traditionnelle ; enfin une étude approfondie du développement dogmatique. Ici, à la théorie, indiquée par Vincent de Lérins et reprise par Newman, du *germe* et de la croissance organique, l'auteur préfère à bon droit, comme plus adéquate aux faits, la théorie des PP. de la Barre et de Grandmaison, qui repose essentiellement sur le mode d'activité, de déploiement, propre à l'esprit humain, et donc sur l'idée d'une « fermentation mentale ». On devra remarquer très particulièrement la manière dont il rattache à la révélation les vérités obtenues par voie de conclusion théologi-

que. Le procédé d'intuition sociale auquel il en appelle me paraît être en étroite connexion avec le rôle de la tradition active ou du magistère dans l'Eglise, et peut-être eût-il pu souligner encore davantage cette connexion, qui est tout à l'avantage de son explication. Au surplus, était-il absolument nécessaire de rejeter, à propos du révélé virtuel, la distinction connue « du virtuel implicite et du virtuel proprement dit » ? Plus d'un le contestera sans doute. En tout cas, ce serait peu, pour le prouver, que l'exemption de devoir « recourir à ce que l'on nomme la foi ecclésiastique, mot et chose nouveaux, inconnus de la théologie thomiste, sorte de quatrième vertu théologale.... » Sans vouloir mesurer le degré de nouveauté de l'expression et de l'idée de *foi ecclésiastique*, on se sent assez tenté de demander au R. Père s'il a prétendu, lui, nous proposer ici une théorie dont aucun élément ne serait nouveau. Mais pourquoi parler de « quatrième vertu théologique » ? Ceux qui admettent la foi dont il s'agit ne voient, eux non plus, « dans une telle adhésion qu'un acte réductible à la foi divine ». Le fait est si connu qu'il peut paraître superflu de citer des noms. Citons en cependant un seul, parmi les plus récents. Le R. P. De Groot dit expressément : « Quant à la foi *médiatement et indirectement* divine, par laquelle nous devons, suivant bon nombre de théologiens, adhérer aux conclusions théologiques proprement dites, elle n'est pas, semble-t-il, différente de la foi ecclésiastique ».

J. Forget.

Max, Herzog zu Sachsen **21**

1910. — Des heiligen Johannes Chrysostomus homilien über das Evangelium des heiligen Matthäus. Neubearbeitet und herausgegeben von Max, Herzog zu Sachsen. — Regensburg, Manz, 1910. 1 vol. in-8° de XII-698 pages. Tome I. 7 fr. 50

Les quatre-vingt-dix *Homélies* de S. Jean Chrysostome sur l'Evangile de S. Matthieu ont été traduites en allemand, il y a quelque cinquante ans, par un curé bavarois, F. Knorr. Tout le monde sait qu'elles constituent, même au point de vue littéraire, une des œuvres les plus remarquables du grand orateur grec. Pour l'exégèse, elles ont d'autant plus d'importance que l'auteur y envisage presque continuellement, outre son texte principal, les récits parallèles des deux autres Evangiles synoptiques, dont il n'a jamais traité à part. D'ailleurs, grâce aux applications pratiques qui s'entremêlent sans cesse et s'adaptent au commentaire littéral et historique, le recueil peut devenir, entre les mains d'un prédicateur, tout à la fois une mine précieuse et un modèle d'une rare perfection.

Malheureusement, le traducteur n'avait pas su éviter, par-ci, par-là, des contre-sens et diverses inexactitudes. Le style aussi laissait à désirer sous le rapport de la clarté et de l'élégance.

Ayant accepté de diriger une réimpression du travail de Knorr, le prince Max de Saxe, professeur à l'Université de Fribourg, n'a point voulu le remettre tel quel sous les yeux du public : il l'a soigneusement et intelligemment corrigé, pour le fond et pour la forme. Il a, de plus, multiplié les renvois marginaux aux nombreux endroits de l'Ecriture visés par le commentateur. Jean Chrysostome a cela de commun avec plusieurs des anciensPères, que, nourri de la moëlle des Livres Saints, il sème tout ce qu'il écrit et tout ce qu'il dit de citations, d'expres-

sions, d'allusions, de métaphores bibliques. Ces détails ne se comprennent bien et ne permettent de comprendre le contexte dont ils font partie, qu'à la condition d'être replacés mentalement dans le milieu d'où ils sont pris. Désormais, le lecteur des *Homélies sur saint Matthieu* ne se heurtera plus, de ce côté, à aucune difficulté. Autre innovation, non moins heureuse: en tête de chaque discours, on a reproduit intégralement le passage de l'Evangile qui y est expliqué.

Tout cela assure à cette seconde édition une grande supériorité sur la première; tout cela lui mérite et lui vaudra sans doute un accueil bienveillant, empressé même, de la part du clergé, auquel surtout elle est destinée.

J. Forget.

Pègues, Thomas. **23**

1909. — Commentaire français littéral de la somme théologique de Saint Thomas d'Aquin. Tome III : Traité des anges, par le R. P. Thomas Pègues, O. P. — Toulouse, Privat, 1909. 1 vol. in-8° de 640 pages. 12 fr. 50

Les trois premiers volumes de ce considérable ouvrage ont été annoncés et analysés dans cette *Revue* (1907 et et 1908) par mon regretté maître et ami, M. le chanoine Swolfs. Je renvoie le lecteur à ces articles; il y trouvera les références nécessaires sur la nature et la valeur de ces beaux livres, d'aspect imposant. Cela me permettra d'être bref à propos de ce quatrième volume. Pour la méthode, il ne se distingue d'ailleurs pas des précédents; la matière traitée est encore souverainement importante: c'est l'œuvre des six jours et, en particulier, l'homme. Il y a un intérêt évident à interroger sur ces graves problèmes l'ange de l'Ecole, actuellement que les études bibliques et la psychologie sont poussées si avant.

Le Père Pègues a intitulé ce volume: *De l'homme*. Il expose la première partie de la *somme Théologique*, à partir de la question 65 jusqu'à la question 89. Dans ces 25 questions saint Thomas embrasse de son large regard l'œuvre de la création et son roi, l'homme. Au sujet de celui-ci, il étudie l'âme humaine et ses facultés, l'union de l'âme avec le corps, le libre arbitre, la connaissance, etc.

En compulsant ce volume, on se convainc une fois de plus, avec une pieuse admiration, de l'étendue et de la sûreté de savoir de saint Thomas d'Aquin. A quelle hauteur son génie et ses études l'ont élevé dans tous les domaines des sciences morales et sacrées! Comme le disait de lui, il y a plus de vingt ans, S. E. le cardinal Mercier: « Sa doctrine se trouve être aujourd'hui encore assez ferme et assez large pour servir de base et de principe d'unité à tout ce que les sciences modernes ont mis au jour. »

C. Caeymaex.

Strauss, D.-F. **291**

1910. — L'ancienne et la nouvelle Foi, par D.-F. Strauss. Traduit de l'allemand par Ernest Lesigne. — Paris, Schleicher frères, 1910. 1 vol. in-8° de 334 pages. 2 fr.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme

Arnould, Louis. **361**

1910. — Ames en prison. L'école française des sourdes-muettes et aveugles et leurs sœurs des deux mondes, par Louis Arnould. — Paris, Oudin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 478 pages. 4 fr.

Ce livre navrant et sublime, car il traite de la plus profonde misère et de la plus magnifique charité, raconte avec une simplicité qui arrache des larmes, l'histoire de paquets de chair humaine qui *ne voient*, ni *n'entendent*, ni *ne parlent*. Pour ces infortunés, *à la fois* sourds, muets et aveugles, les sœurs de la Charité à Larnay, près Poitiers, dirigent une école pour *âmes en prison*. Infortunés, en effet, qu'on repoussait des maisons de sourds-muets parce qu'aveugles, des maisons d'aveugles parce que sourds-muets!

Là se fait le travail d'instruction le plus extraordinaire qui soit au monde sur des êtres avec lesquels tous les moyens de communication ont été a priori supprimés par l'aveugle nature. 50.000 hommes courent haletants pour voir un homme s'élever dans les airs, personne ne bouge pour voir une âme s'évader d'un corps!

C'est une œuvre incomparable qu'explique avec amour l'auteur de ce livre attachant et les pauvres sœurs qui l'accomplissent dans la paix menacée de leur couvent ont désormais leur nom aussi haut placé au regard de la postérité que celui de St Vincent de Paul ou de l'abbé de l'Epée.

Elles eurent en 1900 le prix Monthyon, et en 1903 la grande couronne civique de la Société d'encouragement au bien, mais veuillez noter que l'humble sœur Ste-Marguerite, la géniale maîtresse de l'école de Larnay, n'a même pas reçu de la République... les palmes académiques, je suis loin de la Légion d'honneur. Il est vrai que les sœurs ne sont *pas encore* chassées de leur maison que guette un Duez quelconque...

Lisez donc le cas de Marie Heurtin, celui d'Anne-Marie Poyet, celui de Marthe Obrecht et vous vous dire..

qu'il est beau de constater que le dévouement grandit à la hauteur des souffrances humaines chez des âmes d'élite qui sont en l'occurence des *libératrices d'âmes.*

Alb. Van de Kerckhove.

Bos, R. **372.91**

1910. — Onze provinciën. Een eenvoudig leerboekje der aardrijkskunde van Nederland, ook voor zelfwerkzaamheid bestemd, door R. Bos. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 68 bladz. 0 fr. 50

Bossen, P. **387.5**

1910. — Zeevaartkundige opgaven voor aspirant derde stuurlieden ter koopvaardij, door P. Bossen. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 172 bladz. 3 fr. 25

Clément, Henry. **312**

1910.— La dépopulation en France, par Henry Clément. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 366 pages. 3 fr. 50

L'Académie des sciences morales et politiques a décerné à l'auteur une de ses plus hautes récompenses, c'est le plus bel éloge du livre.

Le mal est si profond en France que M. Clément s'épouvante des faits précis, des statistiques exactes qui lui ont été révélés au cours de ses recherches. Il étudie toutes les causes de cette situation lamentable d'une grande nation qui d'année en année accuse davantage sa stérilité. Le divorce, l'alcoolisme, la pornographie, la prostitution, le néo-malthusianisme, etc., etc., causent des ravages épouvantables qui font passer la France au rang d'un pays de troisième ordre, qui met *seize ans* à acquérir ce que l'Allemagne acquiert de population en *un* an!

Les publicistes, conférenciers, etc., doivent avoir ce livre sous la main; il leur rendra pour remuer l'opinion d'inappréciables services.

Je signale à l'auteur une omission regrettable pour la Belgique, au chapitre de l'alcoolisme, p. 278. C'est M. l'abbé Edmond Vaslet de Bruxelles qui a en Belgique préparé depuis 25 ans le terrain où se développent les œuvres antialcooliques et c'est à ce titre que le défunt roi Léopold II le fit chevalier de son ordre. Cette lacune devait être signalée et sans aucun doute, l'auteur en tiendra compte dans une édition nouvelle de son livre courageux.

Alb. Van de Kerckhove.

Deherme, Georges. **301**

1910.— La crise sociale, par Georges Deherme. 2e édition. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 374 pages. 3 fr. 50

Frémont, Georges. **323 (44)**

1910. — La grande erreur politique des catholiques français, par M. l'abbé G. Frémont. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 140 pages. 1 fr. 50

Laarman, B. **372.91**

1910. — Verschijnselen en toepassingen. Eenvoudige lessen over de levenlooze natuur, voor het vierde leerjaar, door B. Laarman. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 68 bladz. Eerste deeltje. 0 fr. 50

Masson. **3**

1910. — Cours de morale, par Masson. — Lyon, Vitte, 1910. 1 vol. in-12 de 270 pages. 3 fr.

Par son caractère nettement chrétien et catholique, ce manuel tranche sur quantité de recueils portant titre identique ou semblable. Fait pour servir de *vade mecum* en vue de concours et examens, en usage en France, il semble présenter moins d'utilité pour nous. Nos instituteurs et institutrices qui se le procureraient, constateraient cependant, à feuilleter le livre et à parcourir la table des matières, qu'il renfarme nombre de chapitres et de numéros dont ils pourront faire l'objet d'excellentes leçons, ou le sujet d'exercices et de devoirs pour leurs écoliers. Il y a ample matière à considérations morales, choix copieux d'exemples à l'appui (sans qu'on puisse garantir la vérité historique de chacun d'eux), abondance de pensées qui sont ou la synthèse d'un chapitre ou le thème d'un développement à demander à l'élève oralement ou par écrit.

Il serait long de résumer le contenu du livre. Bornons-nous à le signaler comme recommandable, et à nous rallier à une des idées qu'on y inculque fortement : le bon chrétien fait un bon patriote.

C. Caeymaex.

Van Vledder, P. **372**

1910. — Graankorrels. 360 goede gedachten voor school en huisgezin, verzameld door P. Van Vledder. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 40 bladz. 0 fr. 35

Une charmante plaquette qui nous jette devant l'esprit toute une récolte de « bonnes pensées pour l'école et la famille ». C'est une vraie pensée d'apostolat qui a inspiré cette édition.

Chaque semaine, M. Van Vledder fait noter par ses élèves de la classe supérieure une dizaine de ces pensées ; puis il les discute avec eux, les leur explique et les leur grave ainsi dans la mémoire.

Vrai, je ne connais pas de méthode plus directement utile au développement de l'intelligence, à la formation du cœur, aux explications simples mais profondément raisonnées de la langue, de la religion et de la morale de l'élève ; je ne connais pas de moyen plus efficace pour pousser le jeune étudiant à la pratique des vertus sublimes qui se cachent, toutes pures, sous le calice de ces « bonnes pensées ».

Il y a dans cette plaquette toute une morale, toute une prédication de saintes et grandes vérités. Un tel livre devrait se trouver sur la table de travail de tout élève et de tout professeur chrétien.

Abbé Ed. L

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

De Vries, L. 4

1910. — Elk wat wils, door L. de Vries. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 190 bladz. 1 fr. 35

Elk wat wils est un ensemble d'exercices de style à l'usage des classes inférieures des écoles normales et publiques. La personnalité de l'auteur est une recommandation suffisante pour ce livre; ne lui taillons donc pas une réclame à coups d'articles bibliographiques.

L'auteur édite ici diverses poésies et des exercices en prose. Disons de suite que leur choix est des meilleurs. Il passe peu après à leur analyse. Il pose diverses questions, claires et méthodiques et, donne des explications bien choisies et non superflues qui aident puissamment à comprendre la beauté de ces divers exercices. Il nous faut, ici surtout, louer son œuvre de grammairien qui est bien à la hauteur de l'enseignement.

Nous recommandons vivement ces exercices à nos professeurs des collèges: ils leur seront très utiles pour un enseignement agréable et facile de la langue néerlandaise. Ils y trouveront, en effet, des explications étymologiques de mots et d'expressions multiples, des exercices d'imitation et des données de devoir; ils y apprendront également une méthode très fructueuse et efficace d'interrogations.

Abbé Ed. L.

Grammont, Maurice. 41.6

1910 .— Petit traité de versification française, par Maurice Grammont. — Paris, A. Colin, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages. 2 fr.

Mariassy, F.-W. 4

1909. — Aperçus de philologie française, par F.-W. Mariassy. — Paris, Schleicher, 1909. 1 vol. in-12 de 318 pages 3 fr. 50

Visser, F.-P. 4 (03)

1910. — Petit recueil de mots français avec leur définition, par F. P. Visser. — Groningue, P. Noordhoff. — 1910. 1 vol. in-8° de 102 pages. 1 fr. 50

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie.**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Guède, H. **55**

1910. — La Géologie, par H. Guède. — Paris, Schleicher, 1910. 1 vol. in-12 de 724 pages. 1 fr. 95

(Bibliothèque des sciences contemporaines)

Lachaud, M. **53**

1910. — Nouvelle théorie des physiques. Unité de la matière — Etudes des fluides — Force — Travail — Energies rayonnantes — Electricité, par M. Lachaud. — Paris, Dunod et Pinat, 1910. 1 vol. in-8° de 152 pages. 3 fr. 50

Lechalas, Georges. **52.314**

1910. — Etude sur l'espace et le temps, par Georges Lechalas. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 328 pages. 5 fr.

Voici un livre que géomètres et philosophes liront avec un plaisir et un profit égal. Les notions d'espace et de temps sont en effet à la base des sciences géométriques et nos connaissances philosophiques ont un semblable intérêt à les posséder nettes et précises. Sous ce rapport, M. Lechalas est un guide sûr et averti. Trop souvent, ces importantes questions sont tranchées par ceux qui n'ont de la géométrie qu'une idée fort vague ou par des mathématiciens étrangers aux méthodes de la philosophie. Tel n'est point le cas pour l'auteur et voilà pourquoi son œuvre se présente avec un caractère d'autorité spéciale.

Il n'est pas une théorie, pas un seul système que M. Lechalas n'ait scruté à fond et dont il ne dénonce le côté fort ou le point faible. Qu'il nous soit permis de relever que l'auteur attache une grande importance aux travaux nombreux de savants belges. Le savant ingénieur en chef des Ponts et Chaussées de Rouen, lui-même membre distingué de la Société scientifique de Bruxelles, a largement mis à contribution les articles de ses collègues. Chose trop rare aussi dans des livres de l'espèce, M. Lechalas connaît à fond les solutions de la philosophie orthodoxe et en tient sérieusement compte. C'est, nous aimons à le croire, ce qui donne à son exposé, un caractère de ferme netteté que n'offrent pas toujours les ouvrages simi-

laires, trop souvent vagues et flottants.

L'ouvrage de M. Lechalas se recommande vivement aux penseurs.

J. Van den Gheyn, S. J.

Moreux, Th. **5**

1910. — D'où venons nous ? par M. l'abbé Th. Moreux. — Paris, Bonne presse, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages 1 fr.

On a répété à satiété que la science a fait justice des antiques croyances sur l'origine et les destinées de l'homme. Des âmes simples ont été dupes de ces affirmations et d'autres ont cherché, dans cette assertion, l'apaisement de la conscience pour la foi perdue par d'autres causes.

Eh bien, voici un livre de science, de pure, de profonde et sincère science, écrit par un homme dont personne ne récuse la haute autorité et la spéciale compétence, et ce livre démontre qu'aucune donnée scientifique ne contredit les enseignements de la foi.

Aussi, la portée apologétique du livre de M. l'abbé Moreux est-elle immense. Légitime fierté pour le savant catholique, qui peut hautement revendiquer la vérité de la croyance ; pour tous, paix de l'esprit par cette péremptoire démonstration que les travaux des savants ne portent aucune atteinte au dogme. Telles sont les salutaires impressions qui se dégagent de l'œuvre de M. l'abbé Moreux.

Bref, ce livre prendra place dans la bibliothèque de tout homme cultivé. Si quelques unes des considérations très savantes et très spéciales de l'éminent astronome, dépassent un peu les connaissances générales, tous en emporteront la conviction que la science tapageuse, qui prétend saper nos croyances, a depuis longtemps, quoi qu'on en dise, fait une retentissante faillite.

J. Van den Gheyn, S. J.

Van Zanten, L. **512**

1910. — Leerboek der Algebra, ten gebruike bij het onderwijs voor Ambachtslieden, door L. Van Zanten. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd, in-12 van 62 bladz. 0 fr. 90

Wisselink, W.-H. **511**

1910. — Eerste verzameling van vraagstukken ter oefening in het practisch rekenen, door W. H. Wisselink.—Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 36 bladz. 0 fr. 60

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

Curchod, Adr. **621.3**

1910. — Installations électriques de force et lumière. Schémas de connexions, par Adr. Curchod. Préface de P. Janet. — Paris, Dunod et Pinat, 1910. 1 vol. in-8° de 82 pages. 4 fr. 50

De Nansouty, Max. **6**

1910. — Actualités scientifiques, par Max de Nansouty. — Paris, Schleicher, 1910. 1 vol. in-12 de 380 pages. 3 fr. 80

(6e année : 1909)

Grünwald, Jules. **666.261**

1910. — La technique de l'émaillerie moderne, par Jules Grünwald. — Paris, Dunod et Pinat, 1910. 1 vol. in-8° de 122 pages. 4 fr. 50

Labonne, Henry. **619**

1910. — Comment on se défend des maladies nerveuses, par le Dr Henry Labonne. — Paris, Librairie du magnétisme, 1910. 1 vol. in-12 de 36 pages. 1 fr.

Lévy, Paul Emile. **616.843**

1910. — Neurasthénie et névroses. Leur guérison définitive en cure libre, par le docteur Paul-Emile Lévy. — Paris, Alcan, 1910, 1 vol. in-12 de 404 pages. 4 fr.

L'auteur qui eut l'an dernier un gros succès avec son livre l'*Education rationnelle de la volonté* (7e édit. Alcan, 1909) poursuit les applications du traitement moral et rééducateur dans les affections nerveuses.

Il était d'usage, d'après la méthode Dubois (de Berne) de soumettre les malades neurasthéniques ou névrosés à un traitement dit d'isolement. Le Dr Lévy combat ce système et établit avec des exemples concluants à l'appui, que le malade doit rester dans son milieu, livré à ses occupations, en un mot en *cure* libre. Il s'agit tout simplement d'agir sur la volonté, sur la raison du patient, pour l'amener degré par degré à une guérison complète et *définitive*.

Alb. Van de Kerckhove.

Sidersky. **6**

1910. — La réfractométrie et ses applications pratiques, par Sidersky. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-12 de 172 pages. 2 fr. 50

L'auteur donne dans ce livre la description complète des différents appareils permettant de mesurer l'indice de réfraction d'une substance : cette première partie intéresse tous ceux qui ont à faire des déterminations d'indices.

Les chimistes qui utilisent la réfractométrie pour l'analyse de différentes matières organiques, bière, lait, graisses, etc. trouveront beaucoup de renseignements sur les méthodes employées dans le chapitre relatif aux applications de la refractométrie.

Les nombreux tableaux numériques qui complètent l'ouvrage permettent de traduire immédiatement le résultat des mesures.

R. Capart

Monin, E. **619**

1910. — Comment on défend sa virilité, par le Dr E. Monin. — Paris, Librairie du magnétisme, 1910. 1 vol. in-12 de 24 p. 1 fr.

Schroot, P.-A. **69**

1910. — Bouwkunde. Handeling bij het onderwijs in de kennis der bouwmaterialen, door D. De Vries. Tweede druk, bewerkt door P.-A. Schroot. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 252 bladz. 3 fr.

Van Bleyswuk-Sombeek 657 (09)

1910. — Volledig leerboek van het boekhouden, door G. van Bleyswuk-Lombeek. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 248 bladz. 3 fr. 50

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Aubert, Henri. **7.046**

1910. — Les légendes mythologiques de la Grèce et de Rome, par Henri Aubert. — Paris, Henry Paulin et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 312 pages. 3 fr.

C'est à l'usage des étudiants et des écoliers qu'a été écrit le présent ouvrage. A son opportunité, il joint le mérite d'être rédigé avec méthode, ce qui est d'autant plus louable que l'auteur n'a rien négligé de la vaste matière qui s'of-

frait à lui. La première partie du travail concerne les *Dieux et Déesses* auxquels M. Aubert dédie trois chapitres. Ensuite viennent *les Légendes* que l'auteur répartit en grandes Légendes (légendes de l'Attique, légendes thébaines etc.) Légende de Troie et Petites Légendes. On rencontre, dans ces pages, une excellente analyse de l'Iliade, de l'Odyssée et de l'Enéide. Une bonne carte et une table alphabétique des noms cités rendent le texte très clair. A cette qualité ajoutons celle d'un style agréable. Seule l'illustration du livre, fournie trop souvent par de fort laides planches du XVIIIe siècle laisse beaucoup à désirer tant au point de vue artistique qu'au point de vue scientifique.

Franz NÈVE.

Bertrand, Louis. **701**

1910. — Le mirage oriental, par Louis Bertrand. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 456 pages. 3 fr. 50

Sous ce titre l'auteur du livre que voici nous offre, avec beaucoup de verve, des conseils très sages et fort opportuns. Aux personnes, de plus en plus nombreuses qui, aujourd'hui, visitent l'Orient n'est-il pas utile de révéler ce qu'elles trouveront dans cette contrée et ce qu'elles n'y trouveront pas ? Telle est la raison d'être des chapitres sur la *Débacle de la couleur locale, — Mirage et réalité — L'Orient qui bouge — Jeunes Turcs, jeunes Egyptiens, — Chrétiens et Juifs — Nationalisme, Séparatisme et révolution, — Les Ecoles, — La mêlee des Religions, — L'Orient contre l'Europe.* Ces titres promettent une lecture attrayante et fructueuse. Je me hâte d'ajouter que rarement, promesse fut mieux remplie. Je ferai observer toutefois, qu'une certaine couleur locale ne disparaîtra jamais de l'Orient. Fille du climat, elle aura aussi longue vie que lui.

Franz NÈVE

Gaillard, Fr. et de Bérys, J. **7**

1910. — Le cas Debussy. Une opinion de M. Claude Debussy. Une enquête de la « Revue du Temps présent », par Fr. Gaillard et J. de Bérys. — Paris, H. Falque, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr.

8 Littérature

81	**Généralités.**	1	**Poésie.**
82	**Littérature anglaise.**	2	**Théâtre.**
83	« **germanique.**	3	**Roman.**
84	« **française.**	4	**Essais.**
85	« **italienne.**	5	**Éloquence.**
86	« **espagnole.**	6	**Lettres.**
87	« **latine.**	7	**Satire.**
88	« **grecque.**	8	**Mélanges.**
89	**Autres littératures.**		

Bordeaux, Henry. **84.3**

1910. — La croisée des chemins, par Henri Bordeaux. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 366 pages. 3 fr. 50

Reprenant la thèse traditionniste présentée avec tant de vigueur dans les *Roquevillard*, M. Henry Bordeaux oppose, dans un nouveau roman qui semble bien être la plus heureuse et la plus complète expression de son talent, à l'idéal décevant de l'individualisme forcené, la nécessité démontrée d'obéir, dans les circonstances décisives de l'existence, « à ces intérêts les plus sacrés sont en jeu ». Tenté d'édifier son bonheur particulier sur les ruines de la tradition, son héros, un médecin des temps nouveaux, finit par tourner le dos à Paris, à ses amours et à ses ambitions, pour accepter des devoirs obscurs, sans récompense visible. Drame de conscience qui atteint les limites du pathétique. Mais au bout de la « vieille route montante, marquée de traces de pas », que Pascal Rouvray a choisie, averti par le mystérieux instinct de sa race, se trouve l'apaisement suprême, cette certitude sublime qui naît toujours du sacrifice hautement accepté.

Bossert, A. **83.4**

1910. — Essais sur la littérature allemande, par A. Bossert. — Paris, Hachette et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. Deuxième série. 3 fr. 50

Buitenrust Hettema, F. **84.1**

1910. — Van den Vos-Reynaerde. Tome II : Inleiding-Aantekeningen-Glossarium, door F. Buitenrust Hettema. — Zwolle, Tjeenk-Willenk, 1910. 1 boekd in-12 van 168 bladz. 3 fr.

Croiset, Paul. **84.22**

1910. — Nos grands hommes. Comédie-bouffe en un acte, par Paul Croiset. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 60 pages. 1 fr.

D'Ars, Jacques. **84.23**

1910. — Marguerite Morus. Drame en trois actes avec musique, par Jacques D'Ars. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 82 pages. 1 fr.

Daudet, Alphonse. **84.3**

1910. — Contes choisis, par Alphonse Daudet. — Groningue, Noordhoff, 1910. 1 vol. in-12 de 150 pages. 1 fr. 50

Vrai, ces petits *Contes choisis* m'ont fait passer d'agréables heures, qui m'ont remis avec le charmant *Petit Chose* en intimité. Alphone Daudet est franchement charmeur. Sa main si sûre et si délicate sait toucher les cordes du cœur humain et peut faire mordiller une larme dans le coin des paupières ou esquisser un sourire sur nos lèvres. Son âme sensible de poète chante les régions du bleu et du rose, et s'apitoie devant les miséreux, les petits, les souffreteux. Son œil, qui n'est pas d'un myope, se promène partout large ouvert. Il marque la note piste, caractéristique, d'un trait sûr, d'un de ses traits ironistes qui surprennent un tic, un geste familier, parfumés de l'âme des choses.

Lisez le *Turco*, le doux et guerroyeur petit Kadour ; lisez les *Petits Pâtés*, les *Emotion d'un Perdreau Rouge*, si remplis de gais qui font sourire mais avec deçi delà des petits traits justes qui peuvent avec peine retenir une larme ; lisez surtout les *Mères* et les *Petits Vieux*, ces petits vieux dont toutes les rides du visage savaient rire et qui n'ont qu'une goutte de sang dans les veines ; lisez les

tous ces contes et laissez vous pénétrer de leur charme délicieux, et baignez vous à leur eau limpide et fraîche.

Le petit bouquin de M. Lacomblé, pas cher, procurera de ces jolies heures de repos où l'on se sent comme mourir au monde des choses et vivre quelque part bien loin dans le pays du rêve, fait de sourires et d'idéal.

Abbé Ed. LOMBAERTS

Debrol, Marc. **84.3**

1910. — Le grand tour. Roman, par Marc Debrol. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 322 pages. 3 f. 50

du Saussay, V. **84.3**

1910. — Une nuit d'Amour, par V. du Saussay. — Paris, Publications modernes, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. 50

Les héros de cette histoire ont beau appartenir à la noblesse tant du côté des hommes, le comte de Fézac et le marquis de Vospreux, que du côté de la femme, Solange de Guetteloup; les hommes ont beau faire partie de l'armée française eh bien, c'est tant pis pour la noblesse et pour l'armée, car ils ont une singulière morale et pas propre du tout...

L'auteur se bât les flancs pour faire mousser sa littérature autour de cette *nuit d'amour* et c'est bien ennuyeux!

C'est écrit, mon Dieu! comme toutes ces machines-là, avec de l'encre de la petite vertu, de la très petite vertu et il faut vraiment avoir du courage et du temps à perdre, pour lire des élucubrations de l'espèce.

Albert VAN DE KERCKHOVE

Favet, Victor **84.3**

1910. — Duel d'Ames. Roman, par Victor Favet. — Paris, Beauchesne et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Duel d'Ames est-il le premier roman de M. Favet? Peu importe: son œuvre est bonne et forte, et il nous faut l'admirer. D'intense psychologie ce roman nous trace l'amour de deux âmes qui s'aiment mais ne peuvent s'unir à cause d'une différence de foi, de religion, de principes. Elle, Perle de Baumanoir, jeune fille très décidée, toute de caractère, mais dont l'éducation mondaine, faite à la Nietzsche et à la Schopenhauer, a faussé les idées et énervé le sentiment. Lui, Jean de Cherisey, jeune capitaine, un homme de caractère d'une virilité étonnante et toute militaire à base intensément chrétienne; type admirablement soutenu, un peu trop saint peut-être pour notre mentalité moderne. N'oublions pas la petite Gisèle, l'ancienne pensionnaire du Sacré-Cœur, dont le caractère quelconque, vit à l'ombre, comme un joujou, au milieu de ces âmes fortes, sortant peut-être trop de l'ordinaire. Gisèle est le modèle de la jeune fille des pensionnats: pas trop mondaine, un peu mystique, prête à se donner au bon jeune homme ordinaire que son cœur aimera, et, avec tout celà, des principes assez nets et arrêtés... Il m'étonne pourtant que Jean ait pu épouser Gisèle, l'opposé de Perle; c'est peut-être un défaut du livre.

Duel d'Ames, d'une écriture simple, où il manque un certain cachet littéraire, d'une pensée assez profonde, d'une psychologie soutenue et dont l'intensité nous livre deçi delà des scènes vraiment pathétiques, est un bon

roman catholique, qui fera les délices de plus d'un lecteur. L'heure présente n'est-elle pas par excellence, celle de la préoccupation religieuse! Le livre de M. Favet est donc d'une modernité bien significative dont l'originalité retient. *Duel d'Ames* est une œuvre forte.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Guy-Tong, G. 84.22

1910. — Un bon républicain. Monologue, par G. Guy-Tong. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 broch. in-12 de 6 pages. 0 fr. 25

Guy-Tong, Tong, G. 84.22

1910. — J'fais du commerce !... Monologue, par G. Guy-Tong. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 6 pages. 0 fr. 25

Guy-Tong, Tong, G. 84.22

1910. — Le Client grincheux. Saynète, par G. Guy-Tong. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 broch. in-12 de 16 pages. 0 fr. 50

Janot, Ch.-A. 84.22

1910. — Le monologue impromptu. Scène comique, par Ch.-A. Janot. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 broch. in-12 de 8 pages 0 fr. 25

Janot, Ch.-A. 84.22

1910. — Le ministère des Affaires inutiles. Comédie en un acte, par Charles-Albert Janot. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 36 pages. 0 fr. 80

Lacroix, Marie. 84.3

1910. — Jeanne, par Marie Lacroix. — Abbeville, Paillart et Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-8° de 92 pages 1 fr.

Une aubaine pour les jeunes filles que ce nouveau livre de l'auteur de « Louisette ».

Différents tableaux pris de la vie journalière, nous font pénétrer à l'école, à l'atelier, au foyer. En psychologue entendue, M. Lacroix dissèque les âmes juvéniles. Piété, éducation, morale, travail, amitié, simplicité franche, tels sont les ornements les plus précieux d'une âme de jeune fille. Par contraste, l'auteur nous fait passer devant les yeux les types d'une femme bavarde et acariâtre, d'une jeune fille coquette, d'une rêveuse, d'une jalouse, d'une mécontente, etc. Cette peinture animée, autant que les réflexions qu'engendre ce spectacle, autant que les proverbes, les conseils pratiques dont l'ouvrage est émaillé, porteront les jeunes âmes à détester ces travers et ces défauts et à se rendre meilleures chaque jour.

Cet ouvrage a sa place toute indiquée dans la famille, à l'atelier, au patronage, et on ne peut assez en recommander la lecture, je dirai presque la méditation. R. F.

Lambermon, J.-J.-H. 88.8

1910. — Adolf Stern. Drei novellen, mit einer Einleitung und erläutern den bermerlungen verschen von J.-J.-H. Lambermon. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 vol. in-8° de 204 pages. 1 fr. 75

Landrieux, Maurice. 84.3

1910. — Une petite Sœur, par M. l'abbé Maurice Landrieux. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-268 pages.

Le Roy-Villars, Ch. **84.22**

1910. — Pitchounette. Comédie en trois actes, par Ch. Le Roy-Villars. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 98 pages. 1 fr.

Lesueur Daniel. **84.3**

1909. — Le droit à la force. Roman, par Daniel Lesueur. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1909. 1 vol. in-12 de 324 pages. 3 fr. 50

« Tout être a droit à la force contre la lâcheté, la méchanceté, la bassesse ». Cet aveu inquiétant, qui ramène la civilisation vieillie à la morale rudimentaire de ses origines, s'explique et se justifie, dans le nouveau roman de l'auteur de *Nietzschéenne* par un drame de conscience d'une vérité poignante, en ses données exceptionnelles. Longtemps, le noble héros de cette autre querelle d'Atrides se débat contre l'impossibilité de sacrifier son honneur, son amour, sa passion de la vérité et de la justice idéales, à un frère indigne et veule qui a glissé sur la pente fatale jusqu'à l'assassinat. Le dénouement, éclaboussé de sang, assure la victoire du bien, après une scène de de confrontation pathétique entre le justicier magnanime et le coupable enfin convaincu de son infamie. Cette ingénue, pose avec éloquence le problème de la règle de conduite individuelle dans une société qui se sent vaguement désarmée contre certaines audaces heureuses; elle se meut en grande partie dans le calme décor d'une agreste commune du Vexin. Rarement, le beau talent de Daniel Lesueur a été mieux inspiré.

Rabusson, Henry. 84.3

1910. — Le Frein. Roman, par Henry Rabusson. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 274 pages. 3 fr. 50

Racine. **84.22**

1910. — Les plaideurs. Comédie en 3 actes, arrangée pour jeunes gens. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-32 de 54 pages. 0 fr. 50

Regnard. **84.22**

1910. — Le légataire. Comédie en 4 actes, arrangée pour jeunes gens. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-32 de 82 pages. 0 fr. 50

Séché, A. et Bertaut, J. **84.(92)**

1910. — Ch. Baudelaire, par Alphonse Séché et Jules Bertaut. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-16 de 19 2pages. 2 fr. 25

(La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains.)

MM. Séché et Bertaut ont entrepris de raconter la vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains. Avec une patience de bénédictins, ils dépouillent tous les documents que leur bonne fortune accumule, pour en extraire le détail piquant, savoureux, le petit rien caractéristique. Et avec tout cela ils campent une biographie tellement intéressante qu'on ne quitte plus le volume quand on en a découpé les premières pages. Fond et forme, tout est curieux.

La vie tourmentée de l'auteur des *Fleurs du Mal* est attachante. On connaît mieux ou autrement l'homme et

l'écrivain quand on a lu ce livre orné de nombreux portraits et documents.

Baudelaire passa en Belgique quelques années. Il y a à ce sujet un chapitre du plus haut intérêt dans l'ouvrage de MM. Séché et Bertaut, car il s'agit du *massacre* des Belges et de la Belgique, d'un massacre auprès duquel le passage à tabac auquel s'est livré Octave Mirbeau, n'est que... de la petite... bière!

Albert VAN DE KERCKHOVE

Séché, A. et Bertaut, J. **84 (92)**

1910. — H. de Balzac, par Alphonse Séché et Jules Bertaut. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-16 de 192 pages. 2 fr. 25

(La vie anecdotique et pittoresque des grands écrivains.)

Je ne me dédis pas de ce que j'écrivais à propos de Baudelaire, MM. Séché et Bertaut, exploitent une veine heureuse. Ils découvrent cette fois au public un Balzac intime, amusant, bizarre et puissant. Comme Balzac est en vogue depuis quelque temps, sans aucun doute, ce petit volume intéressera tous ceux que l'histoire littéraire passionne. Les auteurs ont poussé à fond leur étude.

Il faut lire le chapitre intitulé *les Entreprises de Balzac*. C'est le plus invraisemblable, le plus fastastique de sa biographie: il y a là l'histoire d'un noyer au pied duquel s'amoncelaient des immondices, qui est à mourir de rire. Balzac escomptait quinze mille livres de rentes de cette espèce de guano... En trois ans son arbre lui mangera cent mille francs!

Il faut lire... mais il faut lire tout le volume!

Albert VAN DE KERCKHOVE

9 Histoire et Géographie

90 **Généralités.**
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 **Géographie, voyages.**
- 913 Archéologie.

92 **Biographie.**
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 **Histoire ancienne.**

94 **Histoire moderne.**

Clerget, Fernand. **9 (44)**

1910. — Marat, Assassin de la Révolution, par Fernand Clerget. — Paris, Libr. des Saints-Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 36 pages. 0 fr. 25

de Couronnel, M. 9

1910. — Notes intimes d'un gentilhomme, recueillie par sa fille, la comtesse Marguerite de Couronnel. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 240 pages. 3 fr. 50

Je me défie toujours un peu des biographies, mais cette fois j'ai été touché du soin pieux avec lequel la fille d'André de Couronnel à réuni, mis en ordre et soudé de façon à en faire un tout biographique, les écrits de son père et ses souvenirs personnels.

Le Comte de Couronnel fut surtout un grand chrétien, un chrétien pratique et pratiquant ce qui ne l'empêcha pas d'être un fort bon diplomate, un officier d'élite en 1870-1871 et un scrupuleux administrateur.

Nous trouvons dans les notes du Comte des réflexions à l'emporte pièce qui montrent qu'il ne se ménageait pas à l'occasion.

« Grande chasse à Compiègne. Quatre lieues pour aller. Avant de partir, grand examen de la toilette : c'est » se donner bien du mal pour peu de » chose. Si nous nous donnions autant » de mal pour plaire à Dieu que pour » être « chics », ce serait bien beau ».

Et cette autre :

« Les défauts des autres nous déplaisent d'autant plus que nous avons » les mêmes ».

Et encore :

« Que fais tu ?

— Ce que je fais ? rien !

— Qu'est ce que cela veut dire : rien ?

— Cela veut dire que je n'ai rien à faire.

— Pourquoi vis-tu alors ?

Très dur pour lui, très doux pour autrui, le Comte de Couronnel apparaît dans ses notes comme *un homme* et comme un saint ; on se sent du courage en le voyant si énergique au devoir.

Notez qu'il y a des chapitres très curieux sur les pays où le diplomate a passé : la Russie, Andore, le Wurtemberg, etc.

Je n'ai eu qu'un regret en parcourant ce livre c'est de constater que le brocheur avait oublié le feuillet 18, c'est-à-dire m'avait privé du plaisir de lire plusieurs pages, c'est assez dire que l'ouvrage était intéressant.

Albert Van de Kerckhove

Hosotte, Louis. 91 (09)

1910. — Histoire de la Troisième république (1870-1910), par Louis Hosotte. — Paris, Librairie des Saints-Pères, 1910. 1 vol. in-8° de XII-834 pages. 6 fr.

Marvaud, Angel. 9

1910. — La question sociale en Espagne, par Angel Marvaud. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 474 pages. 7 fr.

(Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

Pluim, T. 9 (09)

1910. — Kleine vaderlansche geschiedenis voor de lagere School, met tal vanopgaven tot verwerking der leerstof, door T. Pluim. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 70 bladz. 0 fr. 50

Pluim, T. 9 (09)

1910. — Vaderlansche geschiedenis voor het lager onderwijs, met tal van vragen en opgaven tot verwerking der leerstof, door T. Pluim. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 144 bladz. 0 fr. 75

Waltz (René). 9

Un vol. in-8° de 464 pages.

7 fr. 50

Ce livre comble une lacune. D'une façon générale on peut dire que l'histoire a trahi Sénèque. Il n'a pas eu de biographe parmi les anciens et les modernes semblent l'avoir mal compris. Sans doute, il figure dans les histoires d'ensemble comme celles de Tacite et de Dion Cassius mais son rôle y est amoindri et étriqué. Et cependant, malgré ces restrictions, ces récits relatent avec éloge les services rendus par Sénèque à la patrie romaine, Les modernes, au contraire lui sont défavorables et, sauf quelques exceptions, injustes dans leur jugement. Il était donc opportun d'écrire une vie de Sénèque qui, sans taire les défauts et les défaillances, mît en relief l'action considérable et bienfaisante exercée par ce philosophe-homme d'Etat. M. Waltz s'en est rendu compte et voici qu'il publie sur ce sujet un ouvrage de haute valeur. La partie principale de son livre est consacrée à ce qu'on peut appeler le ministère ou le gouvernement de Sénèque, mais comme cette phase de la vie de Sénèque ne peut elle même se comprendre entièrement qu'après une étude de sa vie antérieure, M. Waltz a consacré à celle-ci les deux premiers livres de son ouvrage. Enfin, pour compléter ce travail il fallait rechercher quelles conséquences le passage de Sénèque aux affaires avait eues pour lui-même et pour l'Etat. C'est l'objet du quatrième et dernier livre.

L'ample érudition de M. Waltz, son beau style assurent à son ouvrage un puissant intérêt. On y trouve non seulement une biographie de Sénèque mais aussi un chapitre de l'histoire politique de Rome . M. Waltz à fait mieux que combler une lacune et réparer une injustice de l'histoire. Il a éclairé d'un jour nouveau des faits importants pour l'histoire de l'empire romain.

Paul Nève

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Daumont, O. **149.916**

1910. — Les preuves, les principes et les limites de l'évolution, par O. Daumont. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 78 pages. 0 fr. 50
(Science et Foi, n° 10)

Laminne, Jacques. **11**

1910. — Quelques réflexions sur la liberté de la science, par M. le Chanoine Jacques Laminne. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broch. in-8° de 18 pages. 0 fr. 50

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Vosters, J. **11**

1910. — Origine philosophique de la Société civile, par J. Vosters. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol., in-12 de 18 pages. 0 fr. 50

L'auteur abandonne l'opinion généralement admise sur l'origine philosophique de la société civile. « C'est dans l'idée de devoir, écrit-il ,que nous croyons pouvoir trouver l'explication de sa formation immédiate ». Nous ne le pensons pas. La thèse traditionnelle seule nous paraît admissible. Mais il faut louer M. Vosters d'avoir su s'affranchir d'un respect mal entendu de la tradition pour affirmer une théorie dont ses études personnelles l'ont convaincu.

Jean LOVEL.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

De Ridder, L. **22**

1910. — Catholicisme et collectivisme religieux, ou réplique doctrinale au livre qu'écrivit G. Tyrell, en réponse au mandement de Carême sur le modernisme de S. E le Cardinal Mercier, archevêque de Malines, par L. De Ridder, C. SS. R. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 40 pages. 0 fr 50

(Science et Foi)

Géron, H. **221**

1910. — La pratique religieuse, par le R. P. H. Géron, C. SS. R. — Tournai, Castermann, 1910. 1 vol. in-12 de 392 pages. 2 fr.

Ce petit volume d'un format commode et agréable se présente bien. Il est recouvert d'une toile noire et fine qui lui donne extérieurement l'aspect d'un livre de prière. L'ouvrage, cependant, est mieux

et plus que cela : il renferme une matière riche, substantielle et abondante.

Nous y trouvons les quatre parties que voici :

1° *L'objet de la dévotion*. C'est la base d'une dévotion sérieuse et solide : Dieu, la T. S. Trinité, les 3 personnes divines, la T. S. Vierge, les Anges, les Bienheureux du Paradis, les saintes images et les saintes reliques. L'énumération est complète. Complète est aussi la façon dont l'auteur traite ces choses. Il distingue très bien ces objets entr'eux comme objets principaux, secondaires ou relatifs. Il n'hésite pas à pénétrer parfois dans les questions de théologie dogmatique, surtout lorsque l'un ou l'autre point présente un intérêt pour les fidèles.

2° *Il y a ensuite les éléments de la pratique religieuse*. Viennent les exercices intellectuels comme l'audition de la parole de Dieu, la lecture spirituelle, la méditation, l'examen de conscience. L'auteur ne s'y arrête pas longuement pour s'étendre davantage sur la prière, la sainte messe, les sacrements et en particulier sur la confession et la sainte communion. Ces dernières formes sont en effet, les plus usuelles de la dévotion chrétienne. Leur bon emploi conduira nécessairement à la sainteté. L'auteur pourrait dire aux fidèles ce que Moïse disait aux Hébreux et que l'Apôtre appliquait aux Romains : « *Quis ascendet in Coelum* ? ». Il ne s'agit pas de monter au ciel, servez-vous de vos exercices usuels, de ce que vous avez sous la main. Nous regrettons cependant que le R. P. Géron, ait dans son livre, passé sous silence la pratique de la communion fréquente.

La 3e partie comprend l'*organisation de la pratique religieuse*. Ici encore l'auteur se montre homme d'expérience. Il nous parle du « *moins possible* » qu'il détermine d'une manière très judicieuse. Le Cycle liturgique bien suivi, avec la journée chrétiennement remplie et le dimanche bien sanctifié entrediendront nécessairement l'âme dans une atmosphère surnaturelle constante.

La 4e partie enfin, constitue *un formulaire de la dévotion* comprenant certaines prières et certaines pratiques de piété très utiles.

Bref, cet excellent manuel forme *une petite somme théologique de la pratique religieuse à l'usage des fidèles*. C'est un livre nouveau qui n'est pas la compilation ou la récapitulation d'autres ouvrages du même genre. Il y a là nombre de petits traits et d'exemples, de vues neuves et personnelles toujours sûres, de remarques piquantes et heureuses et qui dessinent toute une situation. Telle cette observation à propos de la méditation : l'homme n'aime pas qu'on lui parle de ses devoirs. C'est une raison de plus pour que nous nous en parlions à nous mêmes. »

Nul doute que le travail du T. R. P. Géron ne soit goûté par les âmes qui visent à une véritable pratique de dévotion. Elles se le procureront et le recommanderont à d'autres. Le livre fera

un bien immense et nous félicitons le pieux et zélé missionnaire rédemptoriste de l'avoir composé.

L. De Ridder, C. SS. R.

Krick, L.-H. **248.145**

1910. — Les vertus chrétiennes exposées en cinquante-deux entretiens, par L.-H. Krick. Traduction de l'allemand, par F. Buelens, curé du S.-C., à Bruxelles. — Averbode, Imprim. de l'Abbaye, 1910. 2 vol. in-12 de 368 + 362 pages. 4 fr. 50

Le chanoine Krick, de la cathédrale de Passau en Bavière, a écrit ces entretiens pour un public très étendu. Son livre intéresse toute âme qui a souci de son avancement dans la piété. C'est un traité pratique des vertus chrétiennes. A propos de chacune d'elles, l'auteur expose sa nature, sa nécessité,, son excellence, les moyens de l'acquérir. Or, il est bon que toute âme chrétienne, en dehors des sermons qu'elle peut entendre sur ce sujet à des intervalles plus ou moins espacés, ait à sa disposition un exposé complet de ces vertus, qu'elle puisse relire ce *Code expliqué* de ses devoirs envers Dieu, envers le prochain et à l'égard d'elle-même, qu'elle puisse le consulter suivant les besoins du moment et le méditer à l'aise dans le secret de son cœur.

Les âmes adonnées à la perfection elles mêmes ne liront et ne reliront pas ces institutions sans grande utilité : Mais des commerçants, les vertus chrétiennes sont aussi la nourriture solide des parfaits. Il ne faut pas s'y méprendre, la vraie spiritualité est tout d'abord et surtout l'excercice des vertus chrétiennes ; la perfection c'est la pratique parfaite des vertus chrétiennes. Or, dans la spiritualité, comme dans toute science, il ne faut jamais oublier les principes, il est bon d'y revenir souvent.

Les entretiens du chanoine Krick constituent un excellent manuel de lecture spirituelle pour les communautés religieuses et pour les personnes pieuses vivant dans le monde.

Le traducteur, M. Buelens, curé de la paroisse du Sacré-Cœur à Bruxelles, leur a donné une forme française élégante et correcte.

R.

Lahousse, G. **232.8**

1910. — La divinité de Jésus-Christ et l'Evangile selon Saint Jean, par le R. P. G. Lahousse, S.-J. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broch. in-8° de 32 pages. 0 fr. 50

Mahieu, Hieronymi. **23**

1910. — Probatio charitatis, méditationes ad usum cleri, auctore Hieronymi Mahieu, S. T. L. — Brugis, Beyaert, 1910. 1 vol. in-12 de 540 pages. 2 fr. 25

Mercier, Désiré. 22

1910. — Les conclusions doctrinales du Congrès de Malines, par S. E. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 28 pages 0 fr. 50

Paquet, J.-B. 229,8

1910. — Les récits évangéliques de la Résurrection du Christ. Conciliation des textes, par J.-B. Paquet, S. J. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 48 pages. 0 fr. 50 *(Science et Foi, n° 7)*

Stimart, L. 232.931.2

1910. — L'Immaculée conception et la Virginité de Marie, par le chanoine L. Stimart. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 38 pages. 0 fr. 50 *(Science et Foi, n° 8)*

Walter, A., C. SS. R, 221.1

1909. — Alphonsus de Ligorio. Praxio amandi Jesum-Christum latine reddita. — Romae, Typis Cuggiani, 1909. 1 vol. in-12 de 337 pages. 5 fr.

L'opuscule en question est un des plus beaux ouvrages ascétiques du grand Docteur de l'Eglise. En 17 chapitres le saint y excite à toutes les vertus morales et théologales en commentant le texte connu de l'Apôtre aux Corinthiens. (1 Cor. XIII. 4.19.)

Toutes ces vertus découlent de l'amour de Jésus-Christ qui constitue la perfection. Elles ne sont que l'application pratique de cet amour ou cet amour en action. A ce point de vue on peut répéter avec S. Augustin : *Ama et fac quod vis*, aimez Jésus-Christ et faites ce qui vous plaît, cet amour guidera votre action. Le précieux opuscule qui a déjà été traduit dans presque toutes les langues a été heureusement rendu en latin par le R. P. Walter déjà si favorablement connu par sa traduction latine des œuvres dogmatiques de S. Alphonse.

Espérons que le petit trésor de piété qui formait le vade-mécum spirituel de l'illustre Cardinal Dechamps pourra ainsi profiter à nombre d'âmes sacerdotales. Elles pourront l'utiliser dans la préparation à la Ste Messe, dans l'action de grâce et dans des lectures pieuses méditées devant Jésus-Eucharistie. Avec la saveur d'une latinité simple et pure, ces âmes y goûteront l'action vraie et onctueuse de la parole divine.

L. De Ridder, C. SS. R.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**
31 **Statistique.**
32 **Science politique.**
325 Colonisation.
33 **Économie politique.**
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 **Droit.**
348 Droit ecclésiastique.
35 **Administration.**
36 **Association.**
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 **Enseignement, éducation.**
38 **Commerce.**
39 **Folklore.**
396 Féminisme.

Dauwe, Octave. **312.8**

1910. — Dépopulation criminelle et charité maternelle, par le Dr Octave Dauwe. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 26 pages. 0 fr. 50

La natalité diminue : la Belgique, elle aussi, est atteinte de ce mal dont les statistiques nous disent l'étendue et la rapide progression. Monsieur le Dr Dauwe en dénonce courageusement l'une des principales causes dans cette exploitation du vice par des commerçants éhontés et des professionnels sans aveu. Les lois punissent, il est vrai ; mais les pouvoirs publics sont souvent impuissants. Le prêtre, à son tour, ne peut agir dans certains milieux. Mais pour compléter son œuvre n'y a-t-il pas l'apostolat du médecin ? Ne s'impose-t-il pas à lui comme un devoir ? A lui d'éclairer, de reprendre, d'encourager, d'évangéliser ! A lui encore de créer des œuvres et des revues moralisatrices ! P. P.

Halewyck, Michel. **351.82**

1910. — La charte coloniale. Commentaire de la loi du 18 octobre 1908 sur le gouvernement du Congo belge, par Michel Halewyck, directeur au ministère des Colonies. — Bruxelles, Weissenbruch, 1910. 2 vol. in-8° de XX-322 et VI-190 pages. 12 fr.

Pirenne, Henri. **321.4**

1910. — Les anciennes démocraties des Pays-Bas, par Henri Pirenne. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 304 pages. 3 fr. 50
(Bibliothèque de Philosophie scientifique).

Vermeersch, A. 312.1

1910. — Le problème de la natalité en Belgique, par A. Vermeersch, S. J. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 70 pages. 0 fr. 50
(Science et foi, nº 12).

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues.**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Tamboryn, C. en Vermeersch, J. 49 (003)

1910. — Lees- en werkboek, ter gebruike van den hoogeren graad der lagere scholen, door C. Tamboryn en J. Vermeersch. — Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1910. 1 boekd. in-12 van 192 bladz. 0 fr. 65

Ulrix, Eugène. 44.-82

1909. — Grammaire classique de la langue française contemporaine, par Eugène Ulrix. — Tongres, Impr. Vranken-Donmershausen, 1909. 1 vol. in-12 de VIII-208 pages. 3 fr.

Il meurt tout doucement le temps où il suffisait de se sentir des velléités de poète pour se croire aussitôt appeler à l'enseignement d'une de nos langues modernes. Peut-être reste-t-il encore de ce côté un certain progrès à faire dans nos collèges belges, surtout au point de vue des langues française et flamande. Aussi nous faut-il sincèrement applaudir ceux qui travaillent au renouveau de cet enseignement.

L'enseignement de la grammaire a toujours été assez quelconque. Jadis, il avait la prétention d'apprendre l'explication des faits grammaticaux par les lois abstraites de la logique. Plan artificiel et antiscientifique parce que l'histoire seule de la langue peut nous révéler les motifs raisonnés de la théorie des règles. Rien d'étonnant dès lors que la question de la réforme de la grammaire française classique soit posée depuis quelque temps.

M. Ulrix vient par sa Grammaire de faire connaître cet enseignement à nos collèges belges.

La grammaire étant l'art de parler et d'écrire correctement, l'auteur étudie dans la 1re partie de son ouvrage, la *phonétique* ou l'étude des sons ; dans une 2e partie, la *morphologie* ou la science des formes, c'est-à-dire, des modifications que peuvent subir les mots ; puis enfin, dans la 3e partie, la *syntaxe* ou la méthode d'arrangement des mots et des phrases. Il glisse deçi delà quelques notes historiques, — peut-être sont-elles un peu trop écourtées, car elles seules, en effet, me semblent pouvoir montrer l'emploi adéquat et le sens étymologique si nécessaire de tel ou tel mot. Peut-être aurais-je cru également devoir m'attarder plus longuement aux règles de la ponctuation trop souventes fois négligées de nos jours et sur lesquelles cependant on ne saurait trop insister.

L'ensemble de cette grammaire est clair, méthodique, exact et s'appuie sur les données sérieuses des grands romanistes Paris, Nyrop, Darmesteter et d'autres.

Nous sommes heureux et fiers de recommander bien chaudement à nos professeurs de langue française la si érudite *Grammaire française* de M. le professeur Ulrix. D'ailleurs le prix que vient de lui décerner l'Académie des Belles-Lettres récompense dignement ce travail et est une garantie de son importance et de son érudition.

Puisse cet ouvrage de M. Ulrix devenir bientôt classique et donner à quelqu'un de nos élèves un goût plus accentué, un amour presque, pour les sections modernes, un peu délaissées de nos jours, de la faculté de philosophie et lettres, les philologies germanique et romane.

Abbé Ed. LOMBAERTS

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Lefebvre, B. **512.8**

1910. — Cours d'algèbre élémentaire à l'usage des cours moyens et des classes d'humanités, par B. Lefebvre, S. J. — Liége, H. Dessain, et Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-8° de IV-608 pages. 5 fr.

Lefebvre, B. **512.8**

1910. — Recueil d'exercices et de problèmes d'algèbre élémentaire, par B. Lefebvre, S. J. — Liége, H. Dessain, et Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-8° de 280 pages. 2 fr. 50

Le *cours* du P. Lefebvre présente, disposées dans un plan normal et traitées avec des développements suffisants, les matières qui entrent dans le code traditionnel de l'algèbre élémentaire.

La netteté et l'exactitude des définitions, la clarté et la rigueur des démonstrations, le soin minutieux des détails, le mince intérêt, en apparence, mais de grandes conséquences, ne laissent rien à désirer. Chaque définition, chaque règle, chaque théorie sont accompagnées d'exemples multipliés qui précisent et déterminent le sens des énoncés, et d'applications variées et intéressantes qui familiarisent avec la mise en œuvre des idées générales.

Les chapitres consacrés aux questions d'algèbre financières ont été revus et complétés avec le plus grand soin ; ces théories, relatives aux *intérêts composés*, aux *annuités*, aux *rentes viagères*, aux *assurances*, intéresseront d'autres lecteurs encore que les élèves des cours élémentaires.

On a réuni en Appendice les questions étrangères au programme habituel des cours moyens : le Binôme de Newton, aisément traité par les simples règles de la multiplication, les notions premières et toutes pratiques de la théorie des déterminants, etc.

Le volume se termine par un choix très considérable d'exercices — une centaine de pages —, de nombreuses tables numériques et un formulaire d'Algèbre.

Le *Cours* du P. Lefebvre n'a cessé de se perfectionner depuis sa première édition, en 1897. Parmi les traités classiques du même genre, écrits en français, nous n'en connaissons pas de plus recommandables.

II. — Le *Recueil d'exercices* contient plusieurs milliers de questions, munies très souvent de leur clef de solution et accompagnées fréquemment de renseignements historiques très intéressants. Beaucoup de ces exercices sont empruntés à la Physique, à l'Astronomie et à d'autres sciences ; un bon nombre aussi sont signés de noms illustres ou offrent un intérêt historique par leur date ou leur origine, remontant, par exemple, aux précurseurs de la science moderne.

Des additions, souvent importantes, ont été faites presque à chaque page dans cette troisième édition, qui s'est accrue d'une quarantaine de pages.

On ne peut trop recommander ce *Recueil* aux professeurs de l'enseignement moyen : ils n'en trouveront pas de mieux gradués de plus variés, de plus intéressants.

J. Thirion, S. J

Thirion, J. **52.361**

1910. — La comète de Halley, par le R. P. J. Thirion, S.J. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-8° de 26 pages. 0 fr. 50

Voilà bien un sujet d'actualité — et traité de main de maître ! L'auteur, secrétaire de la rédaction à la *Revue des questions scientifiques* et l'un des collaborateurs les plus goûtés de cet excellent recueil, rappelle en quelques pages l'*histoire* de l'astre célèbre dont M. Giacobini vient de constater la réapparition. « La découverte de sa périodicité fait époque en Astronomie et, des travaux qu'elle provoqua, datent les recherches si nombreuses et si ardues dont la course accidentée de cet astre errant, leur nature, leur origine, leurs destinées n'ont pas cessé d'être l'objet. » — La longue queue dont la comète de Halley s'orna, au cours de son apparition de 1456, lui valut, dit-on, une bulle d'excommunication. L'auteur fait justice de cette *légende* « fausse et absurde ».

En somme, le lecteur trouvera dans cette brochure un chapitre d'Astronomie et un chapitre d'histoire écrits d'une plume claire et alerte, érudite et charmante. J. D. LUCAS, S. J.

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

66

1909. — Bulletin de la Société scientifique et littéraire : « les Chercheurs de la Wallonie ». Troisième année. — Liége, F. Brimbois et Paris, H. Dunod et E. Pinat, 1909. 1 vol. in-8° de 218 pages. 3 fr. 50

Les Chercheurs de la Wallonie forment une Société belge de Spéléologie et de Préhistoire avec sections de vulgarisation scientifique et de Belles-Lettres. Le présent bulletin nous donne une idée de leur activité sous ces différents rapports, et ce n'est pas sans intérêt que nous l'avons parcouru. La plus grande partie est consacrée à la spéléologie et ce n'est certes pas la partie la moins intéres-

sante du volume. On nous fait connaître avec plans à l'appui plusieurs grottes récemment découvertes, et on nous décrit les fouilles qu'on y a opérées. Citons seulement quelques exemples. Sous le titre : *Deux importantes découvertes de restes humains préhistoriques à Ramioul* nous rencontrons l'exposé de la découverte et de l'exploration méthodique de plusieurs cavernes. Les résultats obtenus sont des plus intéressants, et les nombreuses figures qui ornent le texte contribuent beaucoup à l'intelligence et à l'intérêt de l'article. — Une étude non moins intéressante est celle que M. E. Doudou nous offre sur *la merveilleuse grotte d'Engihoul*. A citer également les descriptions de *la caverne à concrétions spongieuses du Préal*, *la grotte de Chaudfontaine*, *la grotte de Bohan à Barvaux* et d'autres. Comme articles de vulgarisation scientifique nous notons entre autres : *L'époque des cavernes* par A. Rutot, *la formation des roches* par Magis etc. Même les *Belles-lettres* ne sont pas oubliées comme le prouvent les cinq poésies qui se trouvent à la fin du volume. Tout Belge aimant sa patrie, mais spécialement tout Wallon lira avec intérêt et plaisir le volume en question. D. G.

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
- 701 Esthétique.

71 **Art des jardins.**

72 **Architecture.**

73 **Sculpture.**
- 736 Sigillographie.
- 737 Numismatique.
- 738 Céramique.

74 **Dessin.**

75 **Peinture.**

76 **Gravure.**

77 **Photographie.**

78 **Musique.**

79 **Sports.**

783

1910. — Cantus missae et officii in proecipuis festis ex editione vaticana et libris solesmensibus excerpti et in recentioris musicae notulas translati. — Tornaci, Desclée et Socii, 1910. 1 vol. in-12 de 210 + 210 pages. 2 fr.

La librairie Desclée édite en notation musicale moderne « les chants ordinaires de la messe ; messe des défunts ; tons communs de la messe. De plus, les introït, graduels, offertoires et communions des principales fêtes ; le commun des saints et la série des messes votives du St Sacrement, de la B. Vierge et « pro pace ».

Dans l'appendice, assez considérable comme on peut en juger, elle donne les vêpres et complies du dimanche, les hymmes des principales fêtes et du commun, les vêpres des défunts, et de la Vierge, de nombreux chants pour les saluts, processions et bénédictions du T. S. Sacrement.

Pour la première partie les éditeurs se sont conformés à l'édition vaticane, interprétée suivant les règles des Bénédictins de Solesmes. La seconde partie est empruntée aux livres bénédictins.

Ce manuel est très pratique. Puisque le chant collectif tend à s'introduire de plus en plus dans les églises, les collèges, les pensionnats, il importait que les fidèles eussent à leur disposition un recueil pas trop cher, pas trop compliqué, qui leur permît de s'accoutumer aux mélodies grégoriennes et de prier du cœur et des lèvres.

La notation musicale moderne et les indications rythmiques faciliteront la tâche de ceux qui enseigneront et de ceux qui apprendront.

Bon succès au manuel. R. F.

8 Littérature

81	**Généralités.**	1	**Poésie.**
82	**Littérature anglaise.**	2	**Théâtre.**
83	« **germanique.**	3	**Roman.**
84	« **française.**	4	**Essais.**
85	« **italienne.**	5	**Éloquence.**
86	« **espagnole.**	6	**Lettres.**
87	« **latine.**	7	**Satire.**
88	« **grecque.**	8	**Mélanges.**
89	**Autres littératures.**		

Carton de Wiart, Henry. **84.3**

1910. — Les vertus bourgeoises (au temps des Etats-Belgiques-Unis de 1790), par Henry Carton de Wiart. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol in-12 de 350 pages. 3 fr. 50

L'auteur de la *Cité Ardente* est un travailleur infatigable. Son activité s'épanouit sur des champs divers. Il a, au suprême degré, ce don divin du travail qui imprime à toute œuvre son caractère de pérennité. C'est un volontaire, c'est un semeur d'efforts : à la

Chambre, au barreau, dans nos meetings populaires, partout il se prodigue. Mais il a voué à la littérature et à l'art un culte fidèle. Son œuvre littéraire déjà considérable vient de s'accroître d'une unité nouvelle qui porte, profondément, le coup d'ongle impératif de son auteur, la marque de sa vaste érudition et de sa sereine compréhension d'artiste. Déjà dans *La Cité Ardente*, il avait donné la mesure de sa valeur et indiqué la voie suivant laquelle il prétend diriger son labeur. Union intime d'art et d'érudition, cela constituait une régénération éclatante du roman historique ; c'était un acte de piété filiale à la patrie Belge et une puissante manifestation de l'âme patriale. Le nouveau livre *Vertus Bourgeoises* qui dessine la physionomie de notre race au temps du grand drame romantique que fut la révolution française, précise plus nettement encore les tendances de l'auteur. Il est presque impossible de donner en un court aperçu la physionomie générale de l'œuvre ; cette grande fresque où s'érigent les gestes historiques, où la fantaisie et le rêve occupent juste assez de place pour auréoler discrètement l'éloquence des vies et des faits où l'art s'est fait scrupuleux interprête des réalités dans ce qu'elles ont de caractéristique, cette grande fresque ne livre pas sa subtile magie en détail.

Au mois d'août 1789, la diligence ramenait à Bruxelles, après des études de droit terminées à Paris, le jeune Thierry Charliers de Longprez. A la suite de l'immixtion de Joseph II dans l'ordonnance des études à Louvain, et après s'être âprement opposé aux innovations de l'empereur, Thierry avait dû aller prendre ses grades universitaires à Paris. Au contact d'une société travaillée par les idées nouvelles et imbues des principes humanitaires à la Jean-Jacques, le jeune homme sentit sombrer ses convictions héréditaires, et il embrassa d'enthousiasme la cause de la bourgeoisie romantique qui se rua à l'assaut de la Bastille.

Il retrouve sa patrie travaillée par un courant d'idées contraires, toute la pondération traditionnelle de notre race s'insurge contre les réformes libertaires de Joseph II. Le père de Thierry, ardemment épris de nos vieilles coutumes, attend de son fils qu'il continue bourgeoisement les traditions familiales et qu'il se pose en ardent champion du mouvement réactionnaire qui se précise dans les profondeurs du pays. Le premier heurt a lieu derechef et le père mesure l'abîme effroyable qui sépare ses conceptions politiques de celles du jeune homme.

Thierry renoue cependant les fils de sa destinée, brisés par son séjour à Paris. Nous le retrouvons à la fête donnée par le gouverneur autrichien. Tout Bruxelles est là. Les familles Charliers de Longprez et de Penalegas, que des liens d'amitié unissent depuis longtemps, ont sacrifié, elles aussi et malgré leurs convictions réactionnaires, à l'engouement général. Thierry rencontre là, la jeune Isabelle de Penalegas à qui il est fiancé. Isabelle professe des senti-

ments patriotiques très fermes e tles idées de Thierry subissent un heurt nouveau. C'est son amour qui en sort meurtri. Ils sont là, elle et lui, dans le cadre prestigieux du parc de Schoonenberg que patine déjà l'or roux de l'automne. Elle exprime avec véhémence ses fiertés patriotiques : « S'il faut lutter pour une telle cause, ce qu'une femme peut faire pour son pays et les siens, je voudrais le faire, Thierry ! »,

« Mais il ne l'écoutait plus que distraitement. Au souffle de la brise, des feuilles s'envolaient du grand tilleul comme des bandes d'oiseaux. Le regard rêveur du jeune homme rencontra une de ces feuilles qui tombait de très haut, puis qui tournoya doucement sur elle-même jusqu'à la surface de l'étang, où elle flotta la durée d'une minute, tandis que l'eau la soupesait lentement. Il remarqua qu'elle s'enfonçait, imbibée jusqu'en ses fibres. Elle descendait maintenant sous la nappe claire, où l'on voyait sa couleur d'or transparaître encore un peu. Puis elle coula jusqu'à la vase mystérieuse... Et il lui sembla que c'était son amour d'enfance qui se détachait ainsi de lui, lentement, légèrement et sans souffrance et qui, saisi par le froid de son âme, y disparaissait pour toujours ».

Mais les événements se précipitent ; les principaux organisateurs de la Révolution sont mis sous les verrous. Quelques-uns sont épargnés. De ce nombre est le père de Thierry. Cependant Van der Meersch s'est jeté en Campine et a battu les troupes autrichiennes. La Flandre bouge. Enfin Bruxelles court aux barricades et chasse l'ennemi. Il y a là des pages vibrantes où l'on sent battre l'enthousiasme et les fiertés de la terre patriale. La scène de Sainte-Gudule et le cortège des révoltés ont une grandeur d'épopée. Un nouvel ordre de choses s'ouvrait : C'était la solidarité et c'était l'indépendance — l'une et l'autre définitivement proclamées — de ces pays si divers de sol, de langue, voire d'intérêts et dont les mystérieuses affinités, après avoir longtemps travaillé comme la sève qui monte, éclataient aujourd'hui, brisant toutes les entraves.

Toute la vie changeait, les théâtres se mettaient à la remorque. Nous voici au théâtre de la Monnaie où l'on joue une représentation de gala en l'honneur des Etats et en particulier du héros de la Révolution, Van der Noot. Les Charliers et les Penalegas sont là ; le peuple se grise des déclamations patriotiques du *Brutus* de Voltaire. Thierry, auprès de sa fiancée, reste froid ; toute la ferblanterie qui tintamarre sur la scène froisse son idéal politique. Un incident surgit, lourd de menaces. Dans une loge d'en face, s'installent deux mondaines de l'entourage du duc d'Orléans, de ce Philippe-Egalité qui joua le rôle que l'on sait dans les événements de 1789. Autour d'elles papillonne le vicomte de Braux-Levazy personnage crépusculaire que Thierry a connu à Paris et qui vient à Bruxelles chargé d'une mission louche. Thierry va présenter ses hommages aux étrangères. Ce monde lui donne rendez-vous pour le soir. Mais Isabelle et le vieux Charliers ont pressenti, de façons différentes, le danger et

lorsque Thierry demande à son père de pouvoir accepter cette invitation, il essuie un refus catégorique. La révolte se plante au cœur du jeune homme.

Le lendemain il est dans le boudoir de la belle Dally et il prend l'habitude de s'y présenter chaque jour. Là, se rencontrent une foule d'émigrés français qui ont formé le dessein de donner le trône de Belgique à Philippe-Egalité. Thierry peut servir leurs projets : il est entouré et fêté. Bientôt il s'éprend d'une jeune anglaise qui accompagne la Dally.

Le moment semble venu à cette troupe d'aventuriers de soulever Bruxelles au profit du duc d'Orléans. Ils tentent de renouveler la scène de Sainte-Gudule. Mais les bourgeois acclament Van der Noot et le complot échoue piteusement. Thierry fréquente toujours chez la Dally. Il y joue éperdument et il s'endette. Il finit par s'apercevoir qu'il est honteusement trahi par la jeune fille qu'il aime ; il provoque en duel son rival, le vicomte de Braux-Levazy. Entretemps il a avec son père une suprême entrevue où éclate toute la haute et sereine conception que le vieillard se fait de la famille et du pays. Décidément la grandeur et la dignité ne sont pas du côté des idées nouvelles. Thierry quitte pour jamais la maison paternelle. Le duel a lieu et le jeune Charliers est blessé grièvement.

Il va se remettre de sa blessure à l'abbaye de Groenendael auprès d'un de ses anciens compagnons d'études à Louvain, le frère Placide qui fut un ardent ouvrier de la Révolution. Il y apprend la fuite de Braux-Levazy, la mort de Joseph II et le retour des Autrichiens à l'offensive. Un jour qu'il rentre d'une promenade faite dans cette forêt où Ruysbroeck l'Admirable vécut, il se trouve face à face avec sa sœur, elle lui fait part de la mort de sa mère ; elle lui dit la tristesse intense du foyer, le sombre désespoir du père. Peu à peu, le sourd travail de la conscience s'opère en lui, les voix ataviques se font impérieuses, une clarté soudaine lui découvre l'ineptie de ses rêves. La foi de sa jeunesse vient l'accoster un soir dans la mystique et prenante beauté de ce cloître. Il tombe à genoux, ouvre les bras et dans un cri : « Qu'est-ce donc que j'ai... Ah ! mon Dieu ! Oui, me voici... je vous adore et je vous aime.

L'évolution se complète à l'occasion de la procession des Miracles. Au contact du peuple qui vibre d'une même flamme religieuse et patriotique, Thierry reconquiert pleinement sa foi et ses vertus civiques traditionnelles. Le remords lui fait chercher l'expiation. Il prend un engagement pour l'armée de la Meuse qui tient tête à l'invasion autrichienne. Avant son départ, il revoit sa sœur et sa fiancée et la réconciliation est complète.

Nous voici au camp de Bouvignes où se déploie la vigoureuse énergie des patriotes. Les paysages mosans défilent sous nos yeux, prestigieusement évoqués. Thierry se rue éperdûment dans la mêlée. Le hazard d'une échauffourée fait tomber entre ses mains le jeune

Evrard de Penalegas, frère d'Isabelle et fiancé de sa sœur. Cependant la résistance des Etats est à bout. Les envahisseurs se multiplient et Schoenfeld est en dessous de tout. L'assemblée décide de le remplacer par le brave Roeler et c'est le lieutenant Thierry de Longprez qui est chargé d'apporter la réponse à Van der Noot. C'est la première rencontre avec son père ; c'est la réconciliation émouvante, épique. Enfin, les Etats se soumettent.

Le journal de Dom Placide nous apprend les principaux acheminements de notre pays vers la libération définitive de 1830, le double mariage des jeunes gens et la disparition des acteurs du drame brabançon.

Ce livre a une portée sociale immense. Si les œuvres littéraires d'un peuple sont des manifestations de son existence comme entité sociale, de son unité d'aspiration, de tendances, il faut admettre que celle-ci est hors de pair. A d'autres époques, si nous n'étions pas avachis par un utilitarisme sceptique et outrancier, si nous vivions les saines incertitudes d'autrefois, ce livre serait un événement national. Il constitue, à mon sens, le plus convaincant plaidoyer (et cela par la netteté et l'éloquence des conclusions qui en découlent) en faveur de l'existence de l'âme Belge. A cette époque relativement proche de nous, la Belgique s'est trouvée en face de deux peuples dont on prétend qu'elle partage les tendances. Est-elle la juxtaposition hybride de deux races, de deux langues, de deux tempéraments ? Est-elle la résultante de deux forces différentes ? La démonstration est péremptoire et à la lumière de l'histoire, Carton de Wiart établit que l'envahisseur de quelque côté qu'il vînt, du Sud ou de l'Est, a toujours été considéré comme un intrus et qu'il s'est trouvé face à face avec un peuple homogène dans ses aspirations, dans son attitude en présence des événements touchant à la vie nationale, qu'il suffisait d'un appel pour faire se lever des Flandres à l'Ardenne, un peuple secoué par de communes angoisses. A travers les morcellements féodaux, l'âme de la race sortit du chaos et se précisa en des forces traditionnelles, et des aptitudes ataviques qui affirmèrent à la fin du XVIIIe siècle et depuis, leur existence tangible et l'autonomie du peuple belgique.

C'est une œuvre de substantielle érudition que « Les Vertus Bourgeoises » où Carton de Wiart a mis toutes ses ferveurs ; c'est un monument de piété filiale envers la Patrie ; c'est une étude consciencieuse d'une époque qui surgit avec sa physionomie propre où les gestes sans être agrandis portent dans leur réalité même une éloquence savoureuse.

Mais c'est là surtout l'œuvre d'un artiste, du merveilleux écrivain qui sculpte à même la matière vivante du verbe, des figures tumultueusement expressives. Les larges fresques ne manquent pas ; il faut citer : la fête au Schoonenberg, l'insurrection à Bruxelles, l'abbaye de Groonendael, la procession des Miracles, les opérations de

l'armée de la Meuse. Partout surgissent des pages de subtile poésie où l'auteur s'est plu à mettre toute la souriante puissance d'interprétation qui vit en lui. Paulin RENAULT.

Duesberg, Edmond. **84-9**

1909. — L'Amour du Terroir. Eloge de la poésie, par Edmond Duesberg. — Paris, Barbré, 1909. 1 broch. in-12 de 34 pages. 0 fr. 50

Flament, A. **84 (454)**

1910. — Les écrivains belges d'aujourd'hui, par A. Flament. — Bruxelles, Lebègue et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de VIII-302 pages. 2 fr.

Ned, Edouard. **84.3**

1910. — Les idées de M. Goedzak, philosophe bruxellois, par Edouard Ned. — Bruxelles, Association des Ecrivains belges, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Ned, Edouard. **84.808-5**

1910. — Le type wallon dans la Littérature, par Edouard Ned. — Bruxelles, Association des Ecrivains belges, 1910. 1 vol. in-12 de 34 pages. 0. fr. 75

O'Colley, H. **84.1**

1910. — Primevères, par H. O'Colley. — Liége, Impr. Bénard, 1910. 1 vol. in-8° de 226 pages. 3 fr. 50

Renault, J. **84.92**

1910. — Ferdinand Loise, par J. Renault. — Bruxelles, Société belge de librairie. 1910. 1 vol. in-12 de 74 pages. 0 fr. 50 *(Lettres et Arts Belges, Série littéraire, n° 9).*

Le geste de M. Renault en lançant cette biographie est bien un geste d'affection sincère et de filiale reconnaissance. Nous, les jeunes, nous avons un long temps oublié ceux de jadis qui préparèrent dans la pénombre le renouveau littéraire de 1880. Quiconque, dès lors, fait revivre un peu le passé la cause de notre gloire d'aujourd'hui, fait assurément œuvre de justice.

Oh ! je le veux bien, Benoit Quinet, Ad. Siret, Ferd. Loise, le Dr Valentin, ne sont pas des écrivains de première notoriété. Mais l'obscurité dans laquelle ils vivent est-elle bien imputable à l'infé-

riorité de leur talent ? Qu'importe, d'ailleurs. Nous avons beau dire et faire, il nous faut avouer que la génération de 1880 est sortie de leurs idées et de leur poussée littéraire. Eux, les vieux, ils ont versé au cœur des jeunes le culte des Belles-Lettres, ils ont jeté les premières semences qui donnèrent naissance à cette pléiade d'écrivains belges d'expression française dont les œuvres affirment, haut et clair, la vitalité de notre génie national. Qu'on me permette donc d'adresser à M. Renault mon plus sincère remercîment pour cette branche de laurier qu'il vient de déposer en ami sur la tombe du grand disparu, Ferd. Loise.

M. Renault s'attarde un long temps aux amitiés de Loise avec Lamartine, et à ce monument littéraire, admirable d'érudition et d'une écriture artiste, *l'Histoire de la Poésie chez tous les peuples, dans ses rapports avec la civilisation*. Avec Loise il attaque en quelques lignes et remarques, intelligemment épinglées, la théorie naturaliste de Georges Eeckoud, puis, au risque de se voir jeter à la tête l'épithète à la mode de « vieille perruque », il brise une lance chevaleresque en faveur des œuvres théorico-littéraires de Ferdin. Loise.

Et voilà, avec son portrait et sa bibliographie étonnamment fouillée, toute la petite plaquette de M. J. Renault. Etude, dont l'objectivité, poussée peut-être à l'excès, empêche le talent de son auteur de se déployer à son aise, d'une écriture fine et artistement limpide, sans recherches ni fioritures, cette biographie est un hommage digne de l'artiste probe et sincère dont elle narre la vie et analyse les œuvres.

La lecture de ces bouquinets de la collection Diamant cause toujours un plaisir esthétique intense. Ils sont si simples, si artistement pensés et écrits, et puis ils nous font vivre quelques heures en compagnie de nos gloires littéraires nationales... Le Beau est toujours un petit rayon de soleil tout vivifiant au milieu du labeur monotone des jours de la vie si estompés de brume.

Pourquoi ces plaquettes ne trouveraient-elles pas une place dans les bibliothèques de nos collèges, même dans l'enseignement de la littérature, à côté de la si intéressante collection *Nederlandsche Schrijvers voor het Middelbaar onderwijs* de MM. les professeurs du Petit Séminaire de Hoogstraeten ? (Van Hoof-Roelans, Hoogstraeten, 0.25 par vol.). Celle-ci, directement organisée en vue de l'enseignement, donne, avec une notice bibliographique et analytique, des extraits nombreux, jalonnés de notes. La collection Diamant d'autre part est plus nationale que sa consœur flamande car elle ne biographie que les écrivains belges. Il me serait agréable d'y pouvoir saluer un jour l'une ou l'autre figure d'un de nos écrivains belges d'expression néerlandaise.

Ces deux petites collections sont des roses dans le jardin de la

littérature et des arts. Puissent-elles éclore et s'épanouir et parfumer nos âmes de la plus pure des joies, le goût du Beau !

Abbé Ed. LOMBAERTS

Valentin, Emile. **84.3**

1910. — Un médecin, s. v. p. ! Mœurs ardennaises, par Emile Valentin. — Namur, J. Godenne, 1910. 1 vol. in-12 de 200 pages. Septième édition. 2 fr.

Van Koetsveld, C.-E. **89.4**

1910. — De Haan en andere verhalen, door C.-E. Han Koetsveld. — Aalst, Deseyn-Verhougstraete, 1910. 1 boekd. in-8° van 134 bladz. 1 fr.

L'activité littéraire de M. l'éditeur De Seyn est vraiment inlassable. Il ne se contente plus de sa si utile collection des *Keurbladzijden* sur P. Poirters, Thym, Potgieter ; il lui faut encore éditer quelques récits de Van Koetsveld ; et d'autres suivront bientôt... C'est tout un régal littéraire où l'on vous présente des œuvres saines et fortes, de la plus haute moralité, d'une pensée profonde et d'un style toujours soigné et finement littéraire. Nous ne pourrions donc assez engager M. De Seyn à persévérer dans cette voie. La tâche est lourde, mais le but est si idéalement grand et puis, éditeur comme écrivain, ne sommes-nous pas tous un peu apôtres ? On est si heureux quand on peut, les mains larges ouvertes, semer le bien.

Le grand écueil dans cette voie est la médiocrité. Il faut, en effet, faire un choix d'écrivains de marque, qui se prêtent à l'intelligence de tous ; il faut savoir y découvrir la quintessence de son art, les grandes lignes de son genre littéraire, de façon à pouvoir en quelques productions modèles portraitiser l'écrivain tout entier. M. De Seyn échappe au reproche de banalité. Les auteurs et les œuvres sur lesquels son choix s'est arrêté sont des plus favorablement connus et goûtés, et n'ont pas couru longtemps après le succès.

Van Koetsveld, le grand nouvelliste populaire, devait lui aussi recevoir son anthologie. La voici. Elle nous promène dans les *Schetsen uit de pastorie van Mastland*, qui ont fait les délices du public et ont arraché un véritable cri d'admiration aux grands critiques néerlandais, Potgieter et Busken Huet. Elle nous rappelle ensuite les *Godsdienstige en zedelijke Schetsen* dont Ten Brink s'était épris à cause de la simplicité classique de leur style et de la profondeur morale de leurs jugements deçi delà le pasteur protestant s'y fait sentir.

Vraiment Van Koetsveld est une figure des plus charmantes. Il décrit les grasses campagnes de la Hollande, la vie villageoise, les

mœurs champêtres et s'éprend de la lointaine nature, aux horizons larges. Et toute la beauté du ciel bleu et des campagnes brumeuses, toute la simplicité joyeuse, un peu rude mais toujours pure et chaste de la grande vie rurale, il les sent, les goûte et les exprime en des accents qui nécessitent l'admiration et le charme. Ces pages tremblent d'émotion et sourient d'un de ces sourires d'enfant, si frais d'innocence et de candeur d'âme... Un cœur les a écrites.

Abbé Ed. L.

Van Woude, Johanna.

1910. — Hollandsch Binnenhuisje, door Johanna van Woude, 11e druk. — Antwerpen, Nederlandsche Boekhandel, 1910. — 1 boekd. van 268 bladz. 2 fr.

Voici une œuvre qui me fut une vraie révélation : œuvre forte, de réelle valeur, tombée d'une plume artiste et appelée à semer beaucoup de bien dans les âmes. Dire que ce roman en est déjà à sa 11e édition est bien la meilleure recommandation et prouve péremptoirement que le public en a saisi la portée et goûté l'admirable beauté.

Vrai, il s'en dégage un je ne sais quoi de si doux et de si captivant, qui repose, console et enchante l'âme. On y vit au milieu d'une famille jeune et heureuse, aux côtés de deux époux qui s'affectionnent tendrement, malgré le travail et la peine de chaque jour, et dont la joie la plus légitime est de se contempler dans le regard, le sourire et le cœur de deux chérubins d'enfants.. Hélas ! la mort ne respecte rien, pas même l'amour calme et serein du foyer familial, ce paradis d'ici bas. Elle vient et ravit un de ces petits anges blonds. Ce départ, presque sauvage, arrache des larmes, des plaintes amères et tristes, et cause des moments de désespérance qui déchirent le cœur. Bien vite pourtant l'affection mutuelle a jeté son baume de consolation : on se ressouvient encore du petit qui est parti, mais on garde au fond de l'âme l'amour angélique de ceux qui restent. Le ciel est de nouveau bleu et serein, le soleil égaie encore de ses rayons dorés : c'est le bonheur fondé sur les liens du cœur. Oh ! quelle admirable pensée, toute pleine de consolation : le bonheur de la famille qui trouve son sourire le plus pur, sa paix la plus intime dans le travail honnête et dans la tendre et chaste affection mutuelle.

N'avais-je pas raison d'écrire que ce livre est une révélation ? On en lit peu d'aussi réconfortants que cet *Hollandsch Binnenhuisje*. Johanna Van Woude est une femme artiste. Sa sensibilité féminine l'a tournée vers le roman sentimental et psychologique et son rare talent de femme a su deviner tout le beau des vertus chrétiennes et leur haute influence moralisatrice. Elle a un style tout simplement magistral, un talent de narration remarquable, puis un art de dialoguer et d'épingler deçi delà la remarque intelligente, qui fait réfléchir

et rêver un peu, enfin un quelque chose de si passionnant qui vous attache au livre et vous en fait vivre toutes les péripéties.

Artiste estimée, Johanna van Woude a acquis une des premières places dans la lignée de nos romancières modernes. Personnellement je la préfère à Mmes Reyneke van Stuwe et de Savornin-Lohman.

Cet ouvrage, d'une pensée si idéalement belle, d'une élégance de plume si pleine de charme et d'une si exquise féminité de sentiments, est auréolé d'un soin extérieur qui fait honneur au Nederlandsche Boeckhandel. *Hollandsch Binnenhuisje* est un de ces livres qu'on met dans le rayon de sa bibliothèque à côté des quelques rares volumes qu'on relit parfois et sur lesquels l'œil se repose toujours avec joie et sérénité.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Van Rijswijck, Jan. **89.4**

1910 — Keus uit de werken van burgemeester Jan van Rijswijck, met een levenschets, door Max Rooses. — Antwerpen, Nederlandsche Boekhandel, 1910. 1 boekd. in-8° van 300 bladz.

1 fr. 50

Voilà bien un livre depuis longtemps attendu avec impatience par le public. M. Van Rijswijck, dont la popularité a laissé de si vivants souvenirs dans la population anversoise et qui est en même temps une figure des plus intéressantes dans le monde des lettres, méritait certes les honneurs d'une anthologie. Aussi applaudissons nous la pensée heureuse qui a guidé le *Nederlandsche Boekhandel* dans l'édition de ces pages choisies ; l'éditeur est allé au devant d'un vœu intime et réel du public littéraire.

La préface biographique, artistement esquissée par M. Max Rooses dans un style clair et naturel, nous donne des détails très intéressants, inédits deçi delà, sur la vie et l'œuvre du grand Van Rijswijck, et nous aide puissamment à comprendre la popularité immense de son nom, la portée réelle de son art littéraire et toute la sympathie de son caractère.

M. Van Rijswijck a, dans la généralité de ses œuvres, ce rire charmeur et aimable, reflet d'une âme sereine et simplement bonne. Et cette bohomie innocente, cet optimisme fait de bleu et de rose, surtout cette verve de langage qui vous gagne dès le premier abord et vous assied près de son âme comme aux côtés d'une âme sœur, tout celà vous attire et charme et vous berce... Là, gît malheureusement le danger de l'œuvre. M. Van Rijswijck, en effet, était, en politique, libéral avancé : or tous ses écrits, ses articles de journaux surtout, ne sont pas toujours exempts d'idées politico-libérales, souvent même antireligieuses.

Pourquoi cette haine voltairienne contre le Pape ? (p. 94-96). Pourquoi raconter que la bulle *Unam sanctam* de Boniface VIII proclame, et la suprématie temporelle et la suprématie spirituelle du Souverain Pontife ? (p. 94). La faute historique est flagrante : Boniface VIII lui même proclamait : « Décimus quod in nullo voluminus usurpare juridictionem regis » (Euchiridion. Denzinqer. 1900. pp. 431-433.)

Cependant, tout libéralisme politique mis à part, il nous faut affirmer sans réserves la beauté et le charme prenant de l'œuvre littéraire de M. Van Rijswijck.

Vrai, il y a en lui un talent d'écrivain, franchement artiste par sa spontanéité et son naturel, par l'harmonie et la simplicité de son style, la note gaie et toujours originale de son inspiration. Ajoutez-y un talent d'orateur qui fait fi d'une rhétorique artificielle de mots choisis et de gestes calculés, pour ne s'appuyer que sur le spontanément personnel et le réfléchi.

Voilà bien, à mon avis, la figure de M. Van Rijswijck, telle qu'elle se dégage de ses œuvres.

La présente anthologie, édition de vulgarisation, nous la portraitise dans son rayonnement vrai et pur, grâce à l'admirable choix des sujets présentés.

Elle nous permet de jeter un rapide coup d'œil sur ses productions poétiques — pourquoi ne pas nous y laisser respirer plus longtemps ? — puis nous promène deçi delà à travers ses conférences et ses discours si multiples et variés de bourgmestre, et, enfin, s'attarde longuement à ses articles de journaux. Ici s'étalent la bonhomie et le talent de M. Van Rijswijck dans ce qu'ils ont de plus original et de moins guindé : l'humeur franche et joviale de la narration, et la note satirique de la pensée, souvent mordante et caustique, toujours hélas ! sans respect ni pitié.

Le *Nederlandsche Boekhandel* en présentant au public cette édition à bon marché de l'œuvre immense du bourgmestre Jan Van Rijswijck offre à ses lecteurs des heures de joies vraiment agréables, Nous lui en sommes bien reconnaissants et lui souhaitons bon succès.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Zweig, Stefan. **84.92**

1910. — Emile Verhaeren. Sa vie, son œuvre, par Stéfan Zweig. Traduit de l'Allemand, sur le manuscrit inédit, par Paul Morisse et Henri Chervet. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 352 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 **Généralités.**
901 Civilisation.
902 Chronologie.
903 Diplomatique.
904 Archivistique.
91 **Géographie, voyages.**
913 Archéologie.
92 **Biographie.**
922 Hagiographie.
929 Héraldique.
93 **Histoire ancienne.**
94 **Histoire moderne.**

Brants, Victor. **9 (454)**

1910. — Albert et Isabelle. Etudes d'histoire politique et sociale, par Victor Brants, professeur à l'Université de Louvain. — Louvain, Ch. Peeters, 1910. 1 vol. in-8° de X-224 pages. 5 fr.

d'Estienne, Jean. **9 (44)**

1910. — Une histoire religieuse de la Révolution française, par Jean d'Estienne. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broc. in-8° de 28 pages. 0 fr. 50

F.-M.-G. **92**

1910. — Vie abrégée de Saint Jean-Baptiste de la Salle, docteur en théologie, fondateur de l'institut des Frères des Ecoles chrétiennes, par F.-M.-G. — Namur, J. Godenne, 1910. 1 vol. in-12 de 60 pages. 0 fr. 75

Hymans, Paul. **92**

1910. — Frère-Orban. Tome II : La Belgique et le Second Empire, par Paul Hymans. — Bruxelles, Lebègue et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de XII-360 pages. 5 fr.

Leclercq, Jules. **9**

110. — Chez les jaunes. Japon-Chine-Mandchourie, par Jules Leclercq. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 300 pages. 4 fr.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

COLLECTION DIAMANT

SÉRIE LITTÉRAIRE, Nos 8 ET 9

Henry Carton de Wiart

par PAULIN RENAULT

0 fr. 50

FERDINAND LOISE

par JULES RENAULT

0 fr. 50

Exposition Universelle de Bruxelles 1910

Guide à Bruxelles et à l'Exposition

1 vol. in-8° allongé de 144 pages, avec 3 plans

1 fr. 50

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

Comte, Auguste. **11 (02)**

1910. — Cours de philosophie positive, par Auguste Comte. — Paris, Schleicher, 1910. 1 vol. in-8° de 710 pages. Tome VI. 2 fr.

La librairie Schleicher, vient enfin de publier le tome VI du grand ouvrage d'Auguste Comte qui doit clore son fameux *Cours de philosophie positive*. C'est ce dernier volume qui renferme les considérations, tant de fois réfutées par les plumes de nos plus grands penseurs, sur le développement général de l'humanité au point de vue économique, intellectuel et social. Il ne nous appartient plus ici de faire une réfutation serrée des idées de ce penseur, mais toutefois nous le signalons, à titre purement documentaire, à l'attention de nos lecteurs, quoique aucun catholique ne puisse adhérer aux thèses matérialistes et rationalistes de Comte.

M. De Meus.

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à la Société belge de librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la Revue *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

133.9

1910. — A l'humble. Enseignements spirites. Œuvre posthume d'un auteur contemporain. — Paris, Librairie spirite, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages. 2 fr. 50

Il faudrait une certaine dose de bonne volonté pour admettre que les animaux pensent, se déterminent librement, se résignent par vertu... et le reste. Il n'en faudrait pas moins pour croire à toutes ces incarnations de nos âmes, bien peu consolantes en vérité. Et peut-on croire à l'efficacité des sanctions préconisées dans ces pages pour le relèvement moral de l'humanité? C'est au nom de telles doctrines que l'on attaque la religion catholique! et ce sont elles, dit-on, qui seront la religion de l'avenir!

Jean Lovel.

Bonnefont, A. **133.9**

1910. — Leçons de spiritisme aux enfants, par A. Bonnefont. — Paris, Leymarie, 1910. 1 vol. in-12 de 34 pages. 0 fr. 25

Un catéchisme spirite! La tentative est ingénieuse et permet de répandre plus sûrement une doctrine. Mais il y a mieux à dire aux enfants pour remplir les aspirations de leurs âmes et les armer pour la vie. L'heure viendra où ils sentiront douloureusement le vide de leurs intelligences et de leurs cœurs.

Jean Lovel.

Eymieu, Antonin. **136.4**

1910. — Le gouvernement de soi-même. Essai de psychologie pratique. Deuxième série : L'obsession et le scrupule, par Antonin Eymieu. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 371 pages. 3 fr. 50

Faguet, Emile. **11**

1910. — Le culte de l'incompétence, par Emile Faguet, de l'Académie française. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 232 pages. 2 fr.

(Les études contemporaines.)

1909. — Les sociétés anciennes, modernes et futures, par l'esprit humanitaire. — Paris, Leymarie 1909. 1 vol. in-12 de 16 pages 0 fr. 15

Ces pages peuvent avoir le mérite de combattre le matérialisme et une conception sensuelle et égoïste de la vie. Mais leur auteur a tort de croire à la possibilité de fonder, sur la base des doctrines spirites, la société de l'avenir. Au surplus les catholiques s'élèvent également contre certains passages blasphématoires pour le Christ et son Eglise.

Jean LOVEL.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Allo, Bernard. **24**

1910. — L'Evangile en face du syncrétisme païen, par Bernard Allo. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol in-12 de XII-210 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Arisenet, Claudio. **241.41**

1910. — Mémoriale vitae sacerdotalis, a Claudio Arvisenet. Additur *vade mecum sacerdotum*, seu preces ante et post missam, tum ex missali romano. — Taurini, Typographia pontificia, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-548 pages. 1 fr. 25

Bézy, J. **23 : 92**

1910. — H.-D. Lacordaire. Etude biographique et critique d'après des documents inédits, par J. Bézy. Préface d'E. Faguet de l'Académie française. — Paris, Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 218 pages. 3 fr. 50

La personnalité et l'œuvre du Père Lacordaire continuent de tenir en éveil l'admiration, l'attention et la curiosité de ses compatriotes. Dès lors ils s'intéresseront vivement à l'étude biographique et critique de l'abbé J. Bézy. En effet, les documents inédits d'après lesquels ce livre a été composé, sont très instructifs ; ils sont bien encadrés, mis au point, expliqués avec la compétence d'un homme qui, c'est l'expression de M. E. Faguet, s'est attaché à Lacordaire.

Le volume se compose d'une série de conférences, prononcées pour la plupart à l'Institut catholique de Paris, et de quelques articles parus dans diverses revues. Tels qu'ils figurent ici, conférences et articles forment un tout. On s'en rendra compte à l'inspection des principales subdivisions de l'ouvrage : 1. L'abbé Lacordaire et M. de Montalivet (Procès de l'Ecole libre). 2. Trois lettres inédites (opinions politiques de Lacordaire). 3. Lacordaire et la maison des Carmes. 4. Les conférences de Lacordaire à Toulouse. 5. La-

cordaire académicien à Toulouse et à Paris. 6. Lacordaire initiateur intellectuel des élèves de Sorèze.

Si les principales phases de la vie de Lacordaire et les grandes entreprises de l'illustre Dominicain sont rappelées par l'abbé Bézy, il est patent d'autre part qu'il en a laissé dans l'ombre. Il se propose sans doute de continuer ses recherches et en communiquer les résultats sous forme de conférences ou d'articles. Ils seront bien reçus.

L'auteur a l'honneur de voir son livre patronné par M. E. Faguet. C'est un charme pour le lecteur que d'être guidé par l'éminent académicien qui professe pour le Père Lacordaire une chaleureuse et communicative admiration.

C. Caeymaex

Bricout, J. **24**

1910. — La vérité du catholicisme, par J. Bricout. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Les difficultés actuelles de croire; l'apologétique de Mgr d'Hulst dans la chaire de Notre-Dame; la valeur historique des Evangiles, tant du quatrième que des synoptiques; le catholicisme sur le terrain de l'histoire; le premier pape; le développement dogmatique conciliable à la fois avec les sciences historiques et avec l'enseignement de l'Eglise; « ce qui n'est pas de l'américanisme »; « ce qui n'est pas du modernisme »: telles sont les huit questions étudiées dans ce petit volume.

L'auteur, M. l'abbé Bricout, les avait d'abord traitées dans la *Revue du clergé français*, dont il est le directeur. En les reprenant ici, il les a suffisamment remaniées et complétées pour que, réunies, elles forment un ensemble cohérent et méritent le nom de livre. Toutes d'ailleurs ont un côté d'actualité qui saute aux yeux et qui constitue entre elles un premier lien.

Pour qui connaît M. Bricout, il est à peine besoin d'ajouter que, parfaitement au courant des travaux qui ont paru en ces dernières années, il en a tenu soigneusement compte. Aussi bien à un scrupuleux respect de l'orthodoxie, il joint partout une note de saine modernité, une juste préoccupation des idées et des tendances qui dominent le monde contemporain. A ce point de vue, on remarquera spécialement la pénétration avec laquelle, à la suite de Brunetière, il signale et examine brièvement les principaux obstacles que la foi rencontre sur son chemin à l'heure présente : l'esprit positif, ennemi du miracle; les conclusions de l'exégèse rationalistes; les préjugés accrédités par la science des religions comparées; les griefs d'ordre moral et social. On devra remarquer également la largeur de vue dont s'inspirent les deux chapitres où l'auteur montre comment chacun peut aimer son siècle et son pays sans être « américaniste » ou « moderniste ». Très digne aussi d'attention et très riche de doctrine la partie consacrée à relever un bruyant défi de M. Loisy, en établissant, par les moyens propres à l'histoire, l'autorité des Livres Saints, la force probante du miracle, l'argument des prophéties messianiques, l'institution formelle de l'Eglise par le Christ, la révélation par Jésus des dogmes fondamentaux du catholicisme, et enfin l'institution divine des sacrements.

Mais nulle part peut-être, M. Bricout ne se montre plus maître de la littérature théologique toute récente que là

où il scrute le problème, si important et si délicat, du développement du dogme : il a excellemment mis à profit tout ce qu'ont écrit de mieux sur ce sujet Vacant, les PP. de la Barre, Bainvel, de Grandmaison, Allo, Gardeil, et tant d'autres. Que s'il ne paraît pas avoir analysé le mode intime du progrès dogmatique aussi profondément que le P. Gardeil, dans *Le Donné révélé et la théologie*, il est juste d'observer que c'est ce volume du P. Gardeil qui clôt, du moins à ma connaissance, la série chronologique des études similaires, et qu'il a donc pu s'appuyer, pour aller un peu plus loin, sur tous les résultats déjà acquis.

J. Forget

Campana, Emilio. **232.931**

1910. — Maria nel dogma cattolico, del sac. dott. Emilio campana. — Torino, Tipografia pontificia Marietti, 1910. 1 vol. in-8° de X-822 pages. 8 fr.

22 (042)

1910. — Conférences de Saint-Etienne (Ecole pratique d'Etudes bibliques 1909-1910). — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. 50

Duhaut. **21**

1910. — Mater Amabilis. Comment la Sainte Vierge nous témoigne sa bonté, par M. l'abbé Duhaut. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 524 pages. 3 fr. 50

Laurentie, Joseph. **22 : 92**

1910. — Saint Ferdinand III (1198-1252), par Joseph Laurentie. 1 vol. in-12 de 196 pages. 2 fr.

(Collection « Les Saints. »)

L'un des buts principaux de la collection *Les Saints*, à laquelle appartient cette *vie*, et qui compte déjà environ cinquante volumes, — l'une de ses raisons d'être, c'est de suivre, de mettre en lumière l'action de la sainteté sur la vie sociale. Cette préoccupation amène une grande variété dans la collection : on choisit les existences aux diverses époques de l'histoire, et on se préoccupe de représenter les diverses conditions sociales.

M. Laurentie nous retrace la vie d'un roi ; la vie et le règne de saint Ferdinand, le héros chrétien de la monarchie espagnole. Il écrit cette vie particulièrement pour la France et met son héros en parallèle avec saint Louis. Le plan de l'auteur ne comportait pas de longues considérations sur tous les actes du gouvernement de Ferdinand le catholique, ni de longues énumérations sur le culte et les miracles du roi. Il mentionne en tête de son volume, les ouvrages qu'il a consultés et y renvoie les lecteurs avides de plus de détails.

La conclusion qui se dégage du livre est formulée par l'auteur dans ces termes : Une telle mémoire doit être l'objet de l'étude « des chrétiens, sous quelque forme de gouvernement qu'ils vivent, parce que dans tous les temps, les Etats ont besoin des mêmes vertus chez quiconque participe à la chose publique. »

C. Caeymaex.

Meyer, André. 2

1909. — Etude critique sur les relations d'Erasme et de Luther, par André Meyer. — Paris, Alcan, 1909. 1 vol. in-8° de 194 pages. 4 fr.

Nous pensons que le présent ouvrage peut compléter utilement, sur plusieurs points, les monographies existantes. A proprement parler ce n'est pas un œuvre de doctrine, mais un groupement de rapports qui ont eu lieu entre ces deux personnalités marquantes du XVIe siècle. L'auteur y montre avec une exactitude minutieuse, l'époque, les faits et les circonstances qui marquent ces rapports. L'ouvrage, toutefois, ne nous parait dans son ensemble, pas assez mûri et se perdre un peu dans les détails. L'auteur ne réussit pas toujours à être aussi objectif et impartial qu'il le désirerait et que le voudrait le lecteur lui-même. Cependant l'ouvrage dénote le travail assidu et le talent du jeune professeur enlevé trop tôt par la mort à ses études et à ses amis.

L. De Ridder, C. SS. R.

Strauss, D.-F. 291

1910. — L'ancienne et la nouvelle Foi, par D.-F. Strauss. Traduit de l'allemand par Ernest Lesigne. — Paris, Schleicher frères, 1910. 1 vol. in-8° de 334 pages. 2 fr.

Ce livre n'est point nouveau. Il a une histoire. Il est même célèbre, mais d'une triste célébrité. Dès son apparition, en 1872, il excita dans toute l'Allemagne un vif émoi, beaucoup moindre toutefois, au témoignage peu suspect de Littré, parmi les catholiques que parmi les protestants. Son premier succès, et il fut considérable, naquit surtout, dit encore Littré, d'une « émotion d'alarme et de curiosité ».

C'est que, dans ce volume, le trop fameux auteur de la *Vie de Jésus* n'apparaissait plus seulement en adversaire du christianisme traditionnel ; il s'y posait carrément en ennemi de touter eligion, en champion du déterminisme matérialiste. Sa *Confession* est la négation religieuse la plus radicale, se produisant, se prodiguant en une forme brutale, voire plate et grossière, et s'appuyant d'ailleurs en grande partie sur des vues scientifiques et exégétiques aujourd'hui dépassées.

Strauss traite couramment de « grosse artillerie démodée » les preuves classiques de l'existence de Dieu. A ses yeux « l'eucharistie n'est rien qu'un repoussant trope oriental », qui a servi de « prétexte à d'idiotes et fatales querelles ». La croix, comme symbole chrétien, l'« agace », à peu près comme elle « agaçait » Goethe, et volontiers il mettait, lui aussi, au même rang que « l'ail et les punaises ce bois raide en travers sur du bois ». Voilà quelques échantillons de son goût et de son genre littéraires.

Quant au fond des idées ici défendues, il n'a guère mieux résisté que la théorie *mythique* sur les Evangiles, qui est, tout le monde le sait, abandonnée depuis longtemps, même dans le camp rationaliste. La méthode ordinaire, pour motiver la *Nouvelle foi* et l'opposer à *l'Ancienne*, consiste à interpréter en les exagérant et les résultats de la science et les données de la révélation. C'est ainsi que le système cosmogonique de Kant et de Laplace et le darwinisme, présenté comme le dernier mot de l'évolutionnisme organique, excluent l'intervention d'un Dieu dans le monde et la finalité cosmique. A plus forte raison

excluent-ils la religion révélée, dès qu'on veut trouver nécessairement en celle-ci un système scientifique proprement dit et qu'on prétend expliquer toutes les pages de la Bible indistinctement en s'attachant à une anthropomorphisme risible, à une littéralité enfantine.

Les thèses les plus osées et les plus subversives sont énoncées avec une assurance, sur un ton qui ne connaissent pas le doute, qui semblent ne point admettre de réplique. Il eût été malaisé d'accentuer davantage le dogmatisme négatif. A lire tant d'énormités alignées avec cette sérénité et cette morgue, on se croirait transplanté sous d'autres cieux, on se sent reporté à des temps qui sont loin de nous.

La tendance à prononcer *ex cathedra* et à généraliser indûment les conclusions des recherches positives est telle que Littré, qui s'est fait pourtant le préfacier complaisant et élogieux de cette traduction française, n'a pu retenir une protestation dont l'expression gouailleuse n'empêche nullement la portée : « Eh non, faible mortel, tu n'as pas compris dans ta conception tout ce qui existe ; et ce qu'est tout ce qui existe, tu l'ignores absolument. Quoi que tu fasses, ta conception demeure tronquée et impuissante, sans que tu puisses jamais savoir dans quel rapport elle est avec l'immensité de l'inconnu. »

En somme, on ne me persuadera pas qu'il y eût urgence à réimprimer la traduction d'un livre qui ne fut jamais remarquable que par une audace effrénée dans l'attaque des vérités les plus respectables, et qui est désormais si en retard et pour le ton et pour le contenu. Si je ne me trompe, plusieurs des coryphées de l'incrédulité contemporaine seront peu flattés de retrouver ici, s'étalant dans leur rudesse primitive ou leur faiblesse, les procédés et les arguments d'un de leurs ascendants intellectuels.

J. Forget

Vacandard, E. **22 : 92**

1910. — Vie de Saint Bernard, abbé de Clairvaux, par l'abbé E. Vacandard. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 2 vol. in-12 de LIV-516 et 576 pages. 8 fr.

EN VENTE :

Annuaire complet du Clergé belge

et Répertoire des Établissements religieux

(**18me Année**)

1 vol. in-8° de 952 pages. Prix : **3 fr.**

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme

Aubert, Georges. **351.72 (8)**

1910. — La finance américaine, par Georges Aubert. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-8° de XXVIII-376 pages. 7 fr. 50

Frémont, Georges. **323 (44)**

1910. — La grande erreur politique des catholiques français, par M. l'abbé G. Frémont. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 140 pages. 1 fr. 50

Que les catholiques français ont commis une grande erreur politique, le fait est, pour tous, incontestable. Nous pensons cependant que M. l'abbé Frémont se trompe lorsqu'il nous dit que cette erreur « consiste à méconnaitre la vitalité chaque jour plus invincible de la démocratie, oubliant, de la façon la plus déplorable, que l'immense majorité du peuple est de plus en plus attachée aux institutions républicaines et que les intérêts religieux ne peuvent être traités par le gouvernement, avec une impartiale sagesse, aussi longtemps que l'Eglise passera pour exclusivement attachée aux partis monarchistes. C'est ce fait que M. Frémont, expose et discute dans son volume, avec une parfaite netteté et une absolue franchise. Nous pensons, au contraire, que la seule tactique à suivre pour réparer cette erreur, consiste uniquement dans une solide union de tous les catholiques français, sans distinction de couleurs ni de nuances. Ce qui importe avant tout à la France actuelle c'est de la débarrasser de ce monde juif et occulte qui la gouverne pour y rétablir la *liberté*.

Le livre de M. l'abbé Frémont dont on discute l'opportunité outre-Quiévrain est à lire par les catholiques belges.

M. De Meus

Manchon, Pierre. **338:63**

1910. — Choix des Animaux de la ferme, par Pierre Manchon. — Paris, Lucien Laveur, 1910. 1 vol. in-12 de 324 pages. 2 fr.

371

1910. — Médecine et pédagogie. Leçons professées à l'Ecole des hautes études sociales ; Préface de M. le Dr Mosny, de l'Académie de médecine. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 320 pages. 6 fr.

Mendousse, P. 371.398

1910. — Du dressage à l'éducation, par P. Mendousse. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 194 pages. 2 fr. 50

Moch, Gaston. 32

1910. — La représentation vraiment proportionnelle, par Gaston Moch. — Paris, E. Cornély & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 64 pages. 1 fr.

325.3

1910. — Les questions actuelles de politique étrangère en Asie. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 262 pages et 4 cartes hors texte. 3 fr. 50

(Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

Roosevelt, Théodore. 33 (042)

1910. — Le citoyen d'une république. Conférence faite à la Sorbonne, le 23 avril 1910, par Théodore Roosevelt. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 32 pages. 1 fr.

Sidersky, D. 338:63

1910. — Les sécheries agricoles. Etude économique et technique de la dessication des produits agricoles, par D. Sidersky. — Paris, L. Laveur, 1910. 1 vol. in-8° de 174 pages. 3 fr.

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie.**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Duclaux, Jacques. 543.5

1910. — La chimie de la matière vivante, par Jacques Ducloux. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 282 pages. 3 fr. 50

(Nouvelle collection scientifique.)

Pourot, Paul. 571

1910. — Tolède. Son histoire, ses légendes, ses monuments, par Paul Pourot. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 220 pages. 3 fr. 50

6 Sciences appliquées

60 Généralités.
61 Médecine.
62 Mécanique.
63 Agriculture.
64 Économie domestique.
65 Commerce.
66 Industries chimiques.
67 Manufactures.
68 Métiers.
69 Construction.

Brunswick, E.-J. **621.3**

1910. — L'Electricité dans les mines. Applications diverses. Extraction E.-J. Brunswick. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-8° de 256 pages. 7 fr. 50

Denfer, J. **674.76**

1910. — Charpente en bois et menuiserie, par J. Denfer. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in-8° IV-686 pages. 25 fr.

Guilbert, Gabriel. **62**

1909. — Nouvelle méthode de prévision du temps, par Guilbert Gabriel. — Paris, Gauthier-Villars, 1909. 1 vol. in-8° de XXXVIII-344 pages. 13 fr.

L'éminent directeur de l'Observatoire du Puy de Dôme a écrit pour ce livre une préface d'une quarantaine de pages dont la Revue générale des sciences a eu la primeur. Après un pareil hommage tout éloge est superflu.

Ce livre, dit le savant préfacier, intéresse tous ceux que préoccupe, pour une raison pratique ou théorique, l'important problème de la prévision du temps à brève échéance ».

« A brève échéance » il ne s'agit pas en effet de suivre dans leurs rêves naïfs les « Vieux Majors » ou les « Vieux Généraux » dont les prédictions trainent dans les journaux. Vrai défi à la crédulité du public! Le problème est autrement complexe qu'il ne semble paraître à ces « Prophètes ».

Quant à la prévision à brève échéance, des règles sont désormais formulées et, si l'on en trouve de plus parfaites, elles ne seront pas loin, de l'avis de M. Brunhes, d'être exactement équivalentes à celles de M. Guilbert.

Ajoutons que dans le Bulletin de la société belge d'Astronomie, désormais fusionné avec « Ciel et Terre », M. Guilbert donne chaque mois un « Bulletin météorologique européen ». L'auteur y revient sur sa *méthode*: L'intérêt du présent ouvrage est considérablement accru par ce « Recueil d'exercices et d'applications ».

J. D. Lucas, S. J.

Legrand, Hubert. **613.95**

X1910. XX— L'hygiène des tout-petits, par le Dr Hubert Legrand. — Paris, H. Paulin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de IV-156 pages. 2 fr.

Vagliasindi del Castello, G. **62**

1910. — Il foroscopio nell'ottica fisiologica e nella medicina legaler, dello Dott. G. Vagliasindi del Castello. — Catania, Giannotta, 1910. 1 vol. in-12 de 210 pages. 5 fr.

Le *phoroscope*, tel est le nom, suffisamment transparent et expressif, sous lequel le docteur Vagliasindi del Castello a lancé dans le monde un instrument de son invention, déjà présenté par lui au congrès médical de Sicile, en 1904, et perfectionné depuis lors.

Le nouvel appareil est très simple et se prête cependant à des expériences d'une riche variété. Il consiste essentiellement en une tige métallique, fixée à un pied à l'aide d'une charnière, et sur laquelle sont adaptés et peuvent glisser un écran muni de trois ouvertures ovales et deux « obstacles mobiles ». A l'une des extrémités de la tige figure une série de quatre lettres; et à l'autre, un appui, à hauteur d'homme et en demi-cercle, doit soutenir et maintenir droite la tête du sujet à examiner. Pour connaître de plus près et comprendre parfaitement la structure et le maniement du petit mécanisme, il suffira de jeter un coup d'œil sur les nombreuses figures qui illustrent ce volume. On en trouvera presque à chaque page, et elles sont nettes et parlantes.

Le phoroscope semble appelé à rendre de sérieux services aux oculistes. Il leur viendra à point en particulier pour apprécier la diplopie binoculaire physiologique, le centre de projection dans la vision binoculaire, les divers types de cette même vision, la vision alternante, la mesure de la convergence, le strabisme, la paralysie des muscles moteurs, enfin les amblyopies et les amauroses monoculaires, vraies ou simulées. Dr X.

Ziegler, E. **616.011 (04)**

1910. — Traité d'anatomie pathologique générale et spéciale et de pathogénie, par E. Ziegler. Traduit par les Drs G. & D. Augier. — Bruxelles, Société belge d'édition, 1910. 2 vol. in-8° de 1108-1286 pages. 40 fr.

Guide à Bruxelles et à l'Exposition

AVEC DE NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET 3 PLANS

1 vol. in-8° allongé de 144 pages

1 fr. 50

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Chantavoine, Jean. **78 (04)**

1910. — Liszt, par Jean Chantavoine. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 248 pages. 3 fr. 50

(Les maitres de la musique.)

d'Udine, Jean.

1910. — L'art et le geste, par Jean d'Udine. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de XVIII-276pag. 5 fr.

Ce n'est pas sans quelque défiance et quelque appréhension que l'on entreprend l'étude d'un livre comme celui-ci. Une nouvelle théorie esthétique! Qui ne possède la sienne sur la nature de l'art et la culture du sentiment artistique? Y a-t-il matière plus discutée et ne se lasse-t-on pas de tant de conceptions si diverses? Sans doute. Pourtant M. Jean d'Udine ne doit pas s'excuser — comme il le fait dans sa préface — d'offrir ces «trois cents pages d'esthétique» et de «professer des théories quelque peu subversives», car dès les premières pages, il a bientôt fait, sinon de convaincre, du moins de captiver une attention que l'on suspend à regret.

Le sérieux de cette étude, la sincérité de son exposé, l'intérêt passionnant — et je n'entends pas employer ici un mot devenu banal — l'intérêt passionnant qu'elle éveille, la science avec laquelle l'auteur dégage sa théorie des mille faits quotidiens que tous constatent, son application à toutes les manifestations de l'art et à tous ses domaines, assureront le succès de cet ouvrage. Et l'on souhaite voir naître bientôt d'autres études aussi méritoires.

Ce n'est pas le lieu de discuter et d'apprécier ici la théorie infiniment séduisante exposée dans ce volume, tant sont complexes les études de ce genre. Il y faudrait consacrer de multiples pages. Disons seulement que la psychologie scolastique (théorie du «sens commun») nous paraît expliquer plus sûrement et plus comnplètement les phénomènes observés.

Et puis pourquoi faut-il qu'une ironie peu respectueuse à l'adresse de S. S. Pie X — ironie qu'une divergence d'opinion ne saurait excuser — dépare un travail d'ailleurs si digne d'estime? L'auteur méconnait — de bonne foi, je le veux bien, — le sens et les motifs du «motu proprio». Il ne suffit pas, pour le juger, d'un tempérament d'esthète; il faut compter ici avec le sens religieux catholique. Les convictions esthétiques de M. Jean d'Udine l'empêcheraient-elles de reconnaître avec nous que nos églises ne peuvent être des

salles de spectacle ? Nous pensons, au contraire, qu'elles lui permettraient d'accepter les décisions « bien comprises » du Souverain Pontife et sa conception « bien précisée » de la musique religieuse.

Jean LOVEL.

8 Littérature

81	Généralités.	1	Poésie.
82	Littérature anglaise.	2	Théâtre.
83	« germanique.	3	Roman.
84	« française.	4	Essais.
85	« italienne.	5	Éloquence.
86	« espagnole.	6	Lettres.
87	« latine.	7	Satire.
88	« grecque.	8	Mélanges.
89	Autres littératures.		

Alanic, Mathilde. **84.3**

1909. — La fille de la Sirène, par Mathilde Alanic. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1909. 1 vol. in-12 de 330 pages. 3 fr. 50

Si une femme possède le don de l'art et du cœur, elle est inimitable lorsqu'elle évoque une destinée humaine faite d'angoisse et de douleur. Nul mieux que Mathilde Alanic n'excelle à rendre dans toute leur pleine émotion, les troublances des âmes livrées au malheur, livrées aux affres du cœur.

Dans *La Fille de la Sirène*, Mathilde Alanic met en lumière la supériorité du droit de l'enfant dans les luttes passionnelles.

Un mari, médecin renommé, honnête homme, uni à une cantatrice dont les allures déconcertent la conception qu'il se fait de la maternité et de ses devoirs, se venge cruellement de sa femme en lui enlevant sa fille.

L'enfant grandit sans mère, près de l'ombrageux ressentiment du mari, dans une demeure froide peuplée des angoisses du passé. Mathilde Alanic met ardemment en lumière cette existence faite d'ombre et de larmes.

Un hasard met en présence la mère et la fille. La situation devient troublante... mais elle se dénoue dans le sens de la mansuétude et du pardon.

Un bon livre comme tous ceux où le cœur parle une langue suprêmement belle.

Paul QUESNE

Amiot, Charles-Gustave. **84.3**

1910. — L'approche du soir, par Ch.-Gustave Amiot. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages. 3 fr. 50

Barrès, Maurice. **84.9**

1910. — L'ennemi des lois, par Maurice Barrès. — Paris, Emile-Paul, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. 3 fr. 50

Bonnamour, Georges. **84.3**

1910. — Les trois poteaux de Satory. Histoire d'une trahison, par Georges Bonnamour. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 334 pages. 3 fr. 50

Bossert, A. **84.4**

1910. — Essais sur la littérature allemande, par A. Bossert. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. Deuxième série. 3 fr. 50

Tout ouvrage de M. Bossert trouve sa meilleure recommandation dans le simple nom de son auteur. M. Bossert, en effet, est un de nos critiques germanistes des plus érudits, qui a voué tout son talent de chercheur à l'étude des lettres allemandes et a exprimé les résultats de ses enquêtes dans une série d'ouvrages hautement appréciés et presque tous couronnés par l'Académie française.

Esprit vaste et érudit, intelligence profonde et toujours en éveil, M. Bossert ne se contente guère du superficiel : tout ce qui tombe de sa plume est raisonné, précis, clair ; tout porte toujours l'estampille du maître. En parcourant ses ouvrages il m'arrive parfois de songer aux heures de travail assidu et pénible qu'il a dû s'imposer avant d'avoir acquis cette érudition vaste, synthétique et épinglée de détails, cette méthode d'exposition réfléchie, cette phraséologie claire et concise, caractéristiques de l'homme savant, de l'écrivain de marque.

Cette 2e série d'*Essais sur la littérature allemande* s'occupe des théâtres allemands de Weimar, sous la direction patiente et éclairée de Goethe, et de Vienne, sous la réglementation pédantesque de Marie-Thérèse. Des correspondances récemment publiées éclairent d'un jour nouveau la carrière diplomatique de Guillaume de Humboldt, la destinée tragique du poète autrichien Lenau, les négociations qui précédèrent la paix de Tilsit. Puis deux études musicales, l'une sur « l'immortelle bien-aimée » de Beethoven, l'autre sur la famille de Mendessohn.

Florilège bien savant et original que cet ouvrage récent de M. Bossert. Comme toujours, l'auteur repose ses études sur des documents nouveaux, d'une haute importance, sur des sources laborieusement recherchées. Cette œuvre éclaire tout un centre littéraire, embrasse toute une époque et jette des lueurs nouvelles sur l'histoire de la littérature et de la civilisation allemandes.

Le domaine scientifique de la littérature s'est accru d'une œuvre nouvelle, bien pensée et bien écrite. Le service rendu par M. Bossert est inappréciable et nous l'en remerçions vivement.

Abbé Ed. L.

Brada. **84.3**

1910. — La brèche, par Brada. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 290 pages. 3 fr. 50

Nous avons dit naguère à propos de l'âme libre, combien nous estimons le talent primesautier et sincère de Brada. Si selon l'opinion de Ruskin, le but de l'art est d'exprimer la Vie, Brada est incomparablement artiste car une activité semble s'harmoniser avec le labeur de l'écrivain. Ce nouveau livre fera bonne figure à côté de ses devanciers. Il serait très difficile de dessiner avec quelque peu d'exactitude la physionomie générale de l'œuvre. L'imagination de l'auteur crée des situations affolantes mais les analyses d'âme

sont d'une finesse de touche qui va jusqu'au scrupule. Il y a là une belle et limpide étude sur le dévouement de la femme et sur sa faculté de sacrifice Et quelle vie dans le dialogue, quelle verve étourdissante. Si l'écrivain doit se défier de son étonnante facilité d'écrire, il faut reconnaître qu'il campe ses personnages dans une lumière ardente. Bref, bon écrivain et bon livre Nous regrettons, une fois encore, que la note chrétienne ne soit pas plus accentuée.

Paul QUESNE

Canora, Jean. **84.3**

1910. — Madame Davenay, bienfaitrice. Roman, par Jean Canora. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 418 pages. 3 fr. 50

Daudet, Ernest. **84.3**

1910. — Les Rivaux. Roman en trois époques (1795-1815-1830), par Ernest Daudet. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 330 pages. 3 fr. 50

De Rougemont, E. **84.92**

1910. — Villiers de l'Isle-Adam. Biographie et bibliographie, par E. de Rougemont. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 414 pages. 3 fr. 50

Donaver, F. **85 (03)**

1910. — Antologia della poetia dialettale genovese, con introduzione, note e glossario, par F. Donaver. — Genova, Libr.-edr. moderna, 1910. 1 vol. in-12 de LXXXIX-226 pages. 5 fr.

Dupuy, Ernest. **84 : 92**

1910. — Alfred de Vigny. Ses amitiés. Son rôle littéraire, par Ernest Dupuy. Tome I : Les amitiés. — Paris, Oudin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 410 pages. 3 fr. 50

Faguet, Emile. **84.4**

1910. — Les héros comiques, par Emile Faguet, de l'Académie. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-4° de 66 pages. 6 fr.

Parmi les dernières nouveautés que la Librairie Laurens publie à l'intention de la jeunesse, nous nous en voudrions de ne point faire connaître à nos lecteurs cet excellent album qu'est *Les Héros comiques*. Il contient trois contes anciens il est vrai, mais que nous aimons à relire, tant ils nous rappellent de doux souvenirs d'enfance. C'est l'histoire de ce Bon roi Dagobert, de Malbrough s'en va en guerre, des trois cheveux de cadet Rousselle, illustrés par le spirituel artiste Job qui trouve toujours une façon élégante et nouvelle de faire porter une *Culotte à l'envers, trois cheveux en tresse* et même... rien du tout.

Tout en amusant la jeunesse, cet album ne manque nullement d'être intéressant à tous. Emile Faguet, de l'Académie Française, a bien voulu, dans une préface et dans quelques notices où sa grande érudition se dissimule pour s'adresser à de jeunes lecteurs, nous dire les origines de ces chansons et nous donner quelques fort intéressants commentaires.

Nous recommandons vivement à la bienveillante attention de nos lecteurs, cet album qui divertit et instruit.

M.

Gaëll, René. **84.3**

1909. — Jeunes gloires, par René Gaëll. — Paris, 5 rue Bayard, 1909. 1 vol. in-12 allongé de 400 pages. 0 fr. 75

Il est bon de mettre sous les yeux des jeunes ces exemples d'héroïsmes : c'est le seul âge où l'on puisse les comprendre du reste. L'allure claironnante des récits de René Gaëll plaira à la jeunesse, j'en suis sûr. Ces récits émanent d'un enthousiaste et d'un fin lettré. A les lire, les âmes les plus blasées, perçoivent encore des frissons.

Paul QUESNE

Hue, Gustave. **84.3**

1910. — Quand l'Eté s'annonce. par Gustave Hue. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-8° de 116 pages. 1 fr.

François de Barville, séduit d'abord par les charmes extérieurs de Jeanne Lacombe, constate bientôt les divergences de vues, d'idées, de sentiments, de caractères qui les séparent. Une conversation surprise accidentellement l'édifie au sujet des dispositions qui animent la jeune fille à son égard. La rupture survient et François abandonne l'objet de son rêve pour s'attacher à Jacqueline de Pontguinan qui l'aime sans oser avouer son amour.

Tel est le thème du nouveau roman de Gustave Hue. Rien de bien neuf comme on le voit; l'éternelle chanson. Pourtant il plait, encore que par ci, par là il se rencontre des longueurs. Roman inoffensif; ce qui n'a pas toujours été le genre de cet écrivain.

Jean d'OUTREMEUSE.

Keats, John. **84.1**

1910. — Poèmes et Poésies, par John Keats. Traduction précédée d'une étude, par Paul Gallimard. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 378 pages. 3 fr. 50

(Collection d'Auteurs étrangers.)

Lamande, André. **84.192.1**

1910. — La vie ardente, dans le travail, dans le rêve, pour l'action. — Paris, Jonne & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 206 pages. 3 fr. 50

M. Lamandé est un vrai poète, poète ardent et sincère, et ce qui n'est pas pour nuire à son mérite, poète catholique, poète apôtre. Je chante « le Travail, le Rêve, l'Action ». Ce rude ouvrier de la forge a voulu mettre de l'idéal, de la lumière et de l'amour dans sa vie laborieuse : il a laissé chanter sa muse. Et celle-ci lui à inspiré des vers tour à tour graves et doux, énergiques et tendres, toujours pleins d'ardent idéal et de chrétienne espérance. Saine et bonne poésie que celle qui élève et réconforte ! Un souffle de charité et d'amour passe à travers ces pages et fait de ce livre une œuvre profondément sociale.

Dans le Travail ! Dans le Rêve ! Pour l'Action !

Dans le Travail ! — Ni révolte, ni haine ! Le travail est sacré. Le christianisme l'ennoblit et lui donne une valeur divine :

Vivent les gueux, les fils des lourdes moissons [blondes,
Des vagues d'émeraude aux entrailles profondes,
De la forge riant à la clarté du jour ;
Vivent les gueux penchés sous l'ardente lumière,
Et qui gravent encore aux murs de leur chau- [mière
Ces mots : « Travail, Prière, Amour »

Travaillons et luttons sans trève, le regard vers l'avenir, car l'on voit.

..... vers l'Orient pourpre une Croix qui se lève
Comme deux bras divins ouverts semant l'espoir.

Dans le Rêve ! — Voici d'abord la jeunesse vibrante avec ses grands enthousiasmes et ses belles confiances :

Viens ! je suis la jeunesse enthousiaste, divine !...
Et, follement charmé, radieux et vainqueur,
O vierge, je te pris, je brisai ma poitrine,
Je te mis dans mon cœur !...

Voici la cloche des Angélus qui sonne l'Espoir et l'Amour ; elle semble.

..... un grand bruit d'ailes d'anges
Où passe le Verbe de Dieu.

Voici la Fête-Dieu rustique au milieu des campagnes,

Et l'on croit voir, là-haut, sous un flot de lumière
Dans un trône indécis fait de l'azur des cieux,
Le Seigneur qui bénit les foules en prière !

Voici les notes argentines et les sanglots tristes du plain-chant « au fond des vieilles nefs romanes ou gothiques » ;

Voici, — car l'on ne peut tout citer, — le pardon chrétien dans le conte si prenant de la « Vendetta », évocateur des poésies de Coppée.

Pour l'Action !

Les véritables morts ne dorment pas à l'ombre
Que font les cyprès verts sur le sépulcre sombre.
. . . . . .
Les morts sont parmi nous. La foule les charrie ;
Ils vont, lâches et sourds aux maux de la patrie
N'écoutant que leurs seuls sanglots ;
Ils vont... le vont maudit de la mollesse emporte
Cet amas d'os bruyants où flotte une âme morte
Comme une épave sur les flots !
. . . . . .
Ah ! vivre, c'est donner toute entière sa vie ;
C'est sentir de sa chair par la douleur suivie
Couler pour Dieu son sang vermeil ;
C'est féconder le sein de l'amitié robuste,
C'est tomber un beau soir, pour une cause juste,
Front découvert, face au soleil...

Que l'on me pardonne un tel abus de citations ! La poésie de M. Lamandé est d'un artiste et d'un apôtre et j'ai pensé que tout ce que l'on en pourrait dire ne la ferait pas apprécier davantage. C'est le propre des belles œuvres de se recommander d'elles-mêmes et de s'imposer.

Décidément oui, les poètes ont une mission, que M. Lamandé — après d'autres, trop rares hélas ! — élève à la hauteur d'un apostolat. De tels accents partent d'un grand cœur. Puissent-ils être écoutés des « jeunes » qu'ils conduiront à l'idéal, à la lutte et... à la victoire ! A. C.

Lemaitre, Jules. **84:92**

1910. — Fénélon, par Jules Lemaitre. — Paris, A. Fayard, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. 3 fr. 50

Lemaitre, Jules. **84:9**

1910. — Lettres à mon ami (1909), par Jules Lemaitre, de l'Académie Française. — Paris, Nouvelle Librairie pationale, 1910. 1 vol. in-12 de 78 pages. 1 fr. 50

Jules Lemaitre, vient de réunir en un coquet petit volume, une série de lettres qu'il a publié dans le Journal « L'Action française » de 1908 et 1909. Ces lettres sont adressées « aux patriotes inquiets et aux républicains désabusés, hésitants encore devant la solution monarchique. » L'auteur a eu pour but principal d'amener les français de bons ens au royalisme par des raisons insinuantes et des réflexions bien pensées.

Qu'il nous suffise d'énumérer les principaux titres de ces lettres pour signaler à nos lecteurs, la haute portée morale et politique qui s'en dégage. *Comment je suis devenu royaliste — De quelques avantages de l'état d'esprit royaliste. — Des caractères de la royauté française. — Le Roi, le clergé. — la noblesse, le peuple et l'armée — le Roi et la France.*

Nous souhaitons à la nouvelle publications de J. Lemaitre un légitime et complet succès, tant pour la sincérité des idées, que pour le fini de la forme. M. De Meus

Pellissier, G.

1910. — Anthologie des prosateurs français contemporains. Tome I : Les romanciers (1850 à nos jours). — Paris, Delagrave, 1910. 1 vol. in-12 de 564 pages. 3 fr. 50

Connaissez-vous les 3 petits volumes roses de Walch sur les *Poètes français contemporains*, édités chez Delagrave ? Non ? Eh ! bien, achetez-les et savourez en la beauté pure, vivifiez-vous y, vous surtout MM. les littérateurs etpr ofesseurs, étudiez leur composition, admirez leur structure, analysez leurs genres.

A son tour, M. Georges Pellissier — nom qui n'est pas inconnu dans le monde des critiques — va lancer 3 petits volumes similaires sur les *Prosateurs français contemporains*.

Mon Dieu ! je ne veux pas médire des anthologies. Elles ont leur pour et leur contre, et je crois à leur utilité pour l'enseignement pratique des littératures : l'anthologie est un adjuvant qui supplée au manque forcé de connaissances littéraires suffisamment étendues. Critiquons donc l'œuvre de M. Pellissier à ce point de vue utilitaire. Je dis « critiquer » parce que cette anthologie ne me satisfait guère. Et pourquoi ?

M. Pellissier a voulu colliger en un unique charmant petit volume tout le mouvement romancier depuis 1850 à nos jours. Il devait làr encontrer des obstacles insurmontables et s'exposer à ne pouvoir traiter tous les écrivains, même ceux de marque, enu n espace suffisant pour nous en donner une idée juste. Clarifions notre pensée par un exemple.

M. Paul Bourget reçoit les honneurs de deux extraits, l'un du *Disciple*, l'autre de *La Terre promise*. Il nous faut remarquer tout d'abord que cet auteur reste l'écrivain du *high life*. Or, pourquoi cette anthologie n'épingle-t-elle pas un petit modèle de ce « bourgettisme aristocratique » ? D'autre part, si Paul Bourget fut, dans ses premières années, un analyste quelque peu dilettante, n'oublions pas qu'il est aujourd'hui un peintre méditatif de mœurs et de portraits, un écrivain à thèse, avec des tendances hautement morales et sociales, dirigées toutes vers un but unique, nettement marqué. Les deux extraits de M. Pellissier me montrent bien — celui du *Disciple* surtout — l'esprit analytique, anatomique du romancier dans ses œuvres du début, mais ils sont incapables de me faire voir d'une façon claire la tendance psychologique, profondément pensée, de l'auteur de *l'Etape*, du *Divorce* et de *l'Emigré*.

Un autre exemple. M. René Bazin doit, d'après M .Pelissier, se faire connaître par les trois, quatre pages extraites de *Donatienne*. Le choix, certes, est des meilleurs : *Donatienne*, en effet, me parait bien le roman-type des qualités de finesse élégante du style et de psychologie intime et délicatement nuancée de M. René Bazin. Encore une fois, cependant, ce seul extrait ne peut me suffire pour rendre compte à mes élèves de l'évolution littéraire et analytique qui a permis à M. Bazin d'écrire gentiment, jadis, *Stéphanette* et *Madame Corentine*, et profondément, aujourd'hui, *Donatienne* et *La Barrière*.

N'oublions pas non plus de faire remarquer que cette anthologie des *Prosateurs français contemporains* néglige sciemment notre mouvement belge d'ex-

pression française. Vrai, il m'étonne que M. Pellissier, qui a de l'érudition littéraire, et qui me paraitun e sprit d'éclectisme large et accueillant, nec ite, comme romanciers belges, que Camille Lemonnier et Georges Rodenbach. Et alors, G. Eeckhoud, E. Demolder, G. Virrès, M. des Ombiaux, G. Rency, L. Courouble, H. Carton de Wiart, H. Davignon et d'autres, ne comptent-ils donc pas ? Encore une toute petite remarque, entre parenthèses : Rodenbach n'a-t-il écrit, comme roman, que *Bruges-la-morte* ? J'ajouterais bien encore *Le Carillonneur*, *L'Art-en-exil* et peut-être même ses contes, si blancs et si parfumés de douceur, enchassés dans son *Musée de Béguines*.

Que conclure ? Il faudra, non pas que l'anthologie de M. Pellissier supplée au manque de connaissance du professeur, mais que les connaissances du professeur suppléent au défaut de l'anthologie. Alors, pourquoi ces pages choisies ? J'aime bien les petites notices biographico-littéraires qui accompagnent chaque extrait et nous font connaitre l'écrivain, — peut être sont-elles trop écourtées et empreintes deçi delà d'un certain esprit universitaire : certains extraits sont absolument à réprouver au point de vue moral. J'aime surtout cette vue rapide, à vol d'oiseau, de tout le mouvement littéraire de 1850 à nos jours, qui situe les écrivains naturalistes et ces auteurs d'aujourd'hui si nombreux et aux tendances les plus diaprées.

Ce volume de M. Pellissier, d'une écriture très agréable et d'un extérieur charmant, sera donc un guide incomplet mais utile, pour ceux qui ont déjà des connaissances plutôt étendues sur la littérature française.

Ajoutons, pour être complet, que ce volume sera suivi de deux autres : l'un sur les historiens et orateurs politiques ; l'autre sur les critiques, moralistes, philosophes et orateurs religieux.

Abbé Ed. LOMBAERTS

Poe, Edgar. **84.2**

1910. — Poésies complétés, par Edgar Poe ; Traduites par Gabriel Mourrey. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 306 pages. 3 fr. 50

Poincaré, H. **84 (44)**

1910. — Savants et écrivains, par H. Poincaré, de l'Académie française. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de XIV-280 pages. 3 fr. 50

Prévost, Marcel. **84 (04)**

1910. — Discours de réception à l'Académie française, prononcé le 21 avril 1910, par Marcel Prévost. — Paris, Lemerre, 1910. 1 broch. in-8° de 30 pages. 1 fr.

Régamey, Jeanne. **84.3**

1910. — Jeune Alsace. Roman, par Jeanne Régamey. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. — 1 vol. in-12 de 176 pages. 2 fr.

Ce nouveau roman que nous donne la nouvelle librairie nationale dans sa collection des Ecrivains régionaux fera très bonne figure parmi ses aînés. Il émane, du reste, d'un écrivain au talent duquel nous avons rendu hommage naguère lors de la parution de *Nos frères de Bohême*.

Jeanne Régamey porte un Dieu dans le cœur, elle a un talent très personnel, il n'en faut pas plus pour donner

des œuvres de vie. Le style est d'un charme pénétrant il a des tendresses pour évoquer la terre patriale, des ferveurs pour faire vibrer l'amour profond que l'auteur sent en elle. Jeanne Regamey écrit d'enthousiasme et à travers ses mots on sent des câlineries filiales pour toutes les choses qu'elle aime.

Nul ne pouvait, mieux qu'elle dessiner la physionomie de l'Alsace après quarante ans d'annexion. Qu'il y ait quelques tendances vers l'idéalisme dans le sens de ses désirs, nous le croyons et nous ne nous en plaindrons pas.

Mais on découvre dans ces pages, enthousiasme, sincérité, émotion et simplicité, toutes qualités divinisantes et prometteuses de vie.

Vraiment la physionomie de Jean Mercky qui revient à sa terre, complètement et amoureusement, a grande allure.

Jeanne Régamey fait bonne figure à côté des probes et sincères ouvriers d'art que sont Armand Praviel, Emile Moselly, Henri Bordeau, Jean Nesmy, Marguerite d'Escola, Joseph Ageorges Simon Davaugour, Bruchard, Roger Duguet qui nous ont donné dans le même ordre d'idées des œuvres saines et fortes. En passant, nous recommandons sans réserve cette collection des œuvres des écrivains régionnaux.

Paul QUESNE

Saint-Martial (Comtesse de). **84.9**

1910. — Vers les sommets. Lettres de la comtesse de St-Martial (Sœur blanche, Fille de la Charité). — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 318 pages. 3 fr. 50

Sand, Georges. **84.3**

1910. — Le péché de M. Antoine, par Georges Sand. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 440 pages. 0 fr. 65

Séverac, H. **84.3**

1910. — Les voies impénétrables, par H. Séverac. — Paris, Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. 3 fr. 50

Solovioff, W.-S. **84.3**

1910. — Les mages. Roman occulte traduit du Russe par Maurice Luquet. — Paris, Librairie Hermétique, 1910. 1 vol. in-12 de 252 pages. 3 fr. 50

Stern, Adolf. **8**

1910. — Adolf Stern. — Drei novellen, mit einer einleitung von Lamberman. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-12 van 204 bladz. 1 fr. 75

L'heure actuelle va aux pages choisies. Elles foisonnent aujourd'hui les anthologies nombreuses et variées sur les œuvres des grands littérateurs. Dans le domaine des lettres françaises elles sont des plus abondantes; il faut bien croire à leur utilité puisque, en Hollande même, la librairie Noordhoff édite une petite collection très agréable des *Conteurs Modernes*. Pour les lettres néerlandaises n'avons-nous pas les petits livres de MM. les professeurs de Hoogstraeten; petits livres qui cachent tant d'érudition sous leur mince couverture grise? N'avons-nous pas les *Keurbladzijden uit Nederlandsche Schrijvers* de la librairie De Seyn qui sont hautement recommandables, et les différentes pages choisies que le Nederlandsche Boechandel dAnvers lance

de temps en temps ? Dans le domaine des lettres allemandes nous connaissons suffisamment la collection *Novellen und Erzahlungen* éditée chez Noordhoff avec la collaboration érudite de MM. Lambermon, Kuiper et Eikelenboom,, pour lui réserver notre approbation, nos encouragements et notre estime bien profonde.

Le dernier volume de cette collection porte le nº 6; il est dédié à *Adolf Stern*. Stern est parmi les nouvellistes allemands modernes l'écrivain peut-être le mieux doué et qui résume enl ui de la façon la plus typique la haute valeur du roman allemand contemporain. Le choix de cet auteur est donc une véritable recommandation pour toute la collection Noordhoff.

Talent distingué, conteur simple et d'une rare souplesse, âme sensible et sympathique, telle est la figure d'Adolf Stern émergeant des trois contes de ce livre. Stern est un psychologue, un peintre d'âmes et de sentiments, j'allais dire un tailleur de caractères. Comme analyste du cœur, comme écrivain de l'intime de nous-mêmes, poétisé deçi delà d'une note idyllique, Stern est vraiment un maître. Ses nouvelles sont d'une saine moralité. Tandis que d'autres décrivent la vie sombre, toute traversée de nuages et d'ouragans tristes, remplis de désespérance, le conteur allemand voit la vie dans ce qu'elle a de plus rose et de plus ensoleillé, dans sa joie et sa beauté; on est plus frais, plus courageux et plus gai après avoir lu ce livre. Aussi la lecture de l'œuvre de Stern procure-t-elle un délice, une satisfaction intime, un repos récréatif et de toute consolation pour le cœur.

N'oublions pas de mentionner l'utilité pratique des volumes de cette collection et surtout du volume concernant Adolf Stern. Les auteurs y ont mis leur empreinte d'érudits : une sorte de dictionnaire explicatif, historique et étymologique accompagne cette édition. Nos professeurs de langue allemande comprendront bien vite l'utilité de cette collection pour l'enseignement.

Rien n'a été négligé pour élever ces *Novellen und Erzahlungen* à la hauteur des progrès de la librairie moderne. Livres qui charment les yeux avec leur agréable couverture rose, livres surtout qui frappent l'intelligence et font vibrer le cœur. Félicitons donc chaudement la librairie Noordhoff pour ce beau travail et formons le souhait de voir bientôt cette collection sur un des rayons de la bibliothèque de nos professeurs. Abbé Ed. L.

Swinburne, A.-C. **84.21**

1910. — Chastelard. Tragédie en 5 actes. Traduction de Madame H. du Pasquier. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de XXXVII-176 pages. 3 fr. 50

Termier, Jeanne. **84.1**

1910. — Derniers refuges. Poèmes de Jeanne Termier. Préface de Léon Bloy. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 196 pages. 3 fr. 50

J'aurais voulu ne pas avoir de remarques désobligeantes à faire au sujet de cet ouvrage, mais le souci de la vérité me pousse à reconnaître que je ne comprends pas la raison d'être de l'enthousiasme de M. Bloy et quoiqu'on dise et qu'on pense « cette Jeanne qui brûle et qui pleure, au milieu du dernier troupeau, n'est pas l'écolière extraordinairement favorisée de « l'Etoile du matin, qui rira au dernier jour ».

Est-ce à dire que ce travail soit de nulle valeur ? C'est forcer la note. Que

par ci, par là, quelques vers, voire même quelques pièces soient bien agencés, j'en conviens, mais que l'ensemble mérite de tels éloges, non. Pour juger un auteur il faut le comprendre et pour être compris l'auteur doit viser à la clarté. Or qu'est-ce qu'a fait et obtenu Jeanne Termier ?

A mon humble avis elle écrit pour un petit aréopage d'initiés à ce langage étrange : elle recherche trop l'effet et c'est ce qui nous vaut parfois cet accouplement bizarre de mots et d'idées qui nous frappe.

Ainsi je détache ces perles : comprenne qui pourra.

. . . . . .
Les vitraux ont des pâleurs de mauvais fleuves, [page 34)
. . . . . .
Les soirs inquiets du mystères des causes, (p. 35
Les soirs faits comme des torches, (page 36)
. . . . . .
Et leur âme sera si triste, certains soirs,
Appuyée au mur lisse et froid de leur pensée... [(page 55)
..... flotte dans le soir une ombre lumineuse.... [(page 67).
.... Nous rêvions d'appuyer toute notre misère
A la vitre où s'effaceraient des pâturages
Glissants de lune..... (page 73).
... — de singuliers accords
.... s'exaspéreront en silences sonores... (p. 113)

Et d'autres, et d'autres, Mlle Jeanne Termier aime le paradoxe, qu'elle se défie de ce travers.

A côté de ces passages plutôt faibles, se rencontrent de bien jolis tableautins, « Sur un portrait » « Lune d'hiver » « Dans la salle ».

Si l'authoress s'était bornée à ceux là !

Jean d'OUTREMEUSE.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Aulard, Alph. **9 (44)**

1910. — Etudes et leçons sur la Révolution française, par Alphonse Aulard. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. Sixième série. 3 fr. 50

(Bibliothèque d'histoire contemporaine.)

M. Aulard est un des principaux historiens de la Révolution française, mais aussi un de ses historiens les plus discutés, surtout lorsqu'il aborde l'étude des questions religieuses. Il est discuté non seulement par les catholiques mais aussi par des historiens incroyants. Il y a chez lui un esprit de système qui lui fait parfois faire fausse route et aussi des préventions anticléricales qui ne lui laisse pas toujours la liberté de jugement nécessaire à l'histoire.

Dans le présent volume, ces défauts

n'apparaissent guère ou pas. M. Aulard y a réuni des articles publiés à diverses époques et qui sont tous de nature très objecturé ou de pure critique. Ces études scrutent l'origine et l'histoire de la fameuse devise « Liberté; égalité; fraternité »; elles analysent les travaux des premiers historiens de la révolution et la manie des portraits littéraires aux débuts du nouveau régime; elles racontent quelques incidents de la vie de Beaumarchais à la même époque; elles nous donnent, d'après sa correspondance, un aperçu des idées professées par l'abbé Barbotin, curé de Bouvy et député aux Etats Généraux; elles tracent la biographie de Robert Rhum, avocat à Givet, un dantoniste bien oublié aujourd'hui; elles critiquent la dernière édition des mémoires de la marquise de la Rochejaquebien et les mémoires de Barras.

A. De Ridder.

Bastide, Ch. 9 (42)

1910. — Les institutions de l'Angleterre sous Edouard VII, par Ch. Bastide. — Paris, Paulin & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 298 pages. 5 fr.

Le titre du livre indique clairement son sujet, M. Bastide a entrepris une étude de droit public consacrée à analyser les institutions politiques, militaires, religieuses, administratives et judiciaires sous lesquelles vit actuellement la Grande Bretagne. Ces institutions sont expliquées avec beaucoup de détails sans que l'auteur se perde toutefois dans d'inutiles et fatigantes minuties. L'auteur a heureusement su limiter son exposition aux traits essentiels de la vie publique des anglais et même aux lecteurs les plus étrangers à cette vie, il la fera comprendre aisément, grâce à la clarté et à la méthode qui caractérisent son œuvre.

Son étude ne se borne pas à l'Angleterre proprement dite; elle s'étend à l'Irlande, à l'Ecosse et aux diverses colonies britanniques.

A. De Ridder.

Clerget, 9 (44)

1910. — Marat, assassin de la Révolution, par Fernand Clerget. — Paris, Lib. des Saints-Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 36 pages. 0 fr. 25

En une étude, courte mais complète, M. F. Clerget évoque cet ignoble personnage qu'est Marat à qui les démagogues vont élever dans Montmartre un monument. L'auteur le suit pas à pas dans son œuvre de délation, de violence, et le montre donnant le coup de grêce, par les massacres de Septembre, à la Révolution française.

Bonne brochure à répandre.

M.

Cons, Louis. 9

1910. — Un siècle de l'histoire d'Allemagne : De Goethe à Bismarck, par Louis Cons. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de XXII-238 pages. 3 fr. 50

(Collection « Les idées claires »)

Le livre de M. Louis Cons contient un essai sur l'histoire contemporaine de l'Allemagne, où se trouvent esquissés les événements qui ont le plus marqués dans l'existence de ce pays et lui ont imprimé un caractère spécial. Mais autant qu'historien des événements, l'auteur s'est fait l'historien des idées dominatrices, de l'intellectualité de la Germanie depuis l'époque où l'al-

lemand se souleva contre la domination napoléonienne jusqu'à la fondation de l'empire en 1870. Pour l'histoire politique, la Révolution, la Sainte Alliance, le Zolverein, la lutte contre l'Autriche, la guerre franco-prussienne, marquent les grandes divisions de l'ouvrage de M. Cons; pour l'histoire littéraire et philosophique, Kant, Herder, Gœthe, Schiller, Navalis, Schiernacher, Hegel, Savigny, Schopenhauer fournissent à l'écrivain le sujet de ses études.

La lecture de cet ouvrage est agréable non moins qu'utile. Ecrites avec clarté, avec élégance, empreintes d'une érudition étendue et solide, les pages que nous donne M. Cons, sont de celles qu'il est bon de posséder dans sa bibliothèque.

A. De Ridder.

Driault, Edouard. 9 (44)

1910. — Napoléon et l'Europe. La politique extérieure du premier consul (1800-1803), par Edouard Driault. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de VI-482 pages. 7 fr.

(Bibliothèque d'histoire contemraine.)

Les premiers ouvrages de M. Driault sur la *Politique orientale de Napoléon* et sur *Napoléon en Italie* démontraient chez l'empereur un caractère résolument offensif et une ambition difficilement satisfaite. Au lieu de se placer hors de France, dans le camp des alliés, jaloux et inquiets de la puissance française, l'auteur se place maintenant aux côtés de Napoléon; dès lors, le gouvernement de Napoléon, dans les pays successivement occupés par ses armées, apparaît au premier plan, et sa politique générale se révèle plus exactement.

Il ne s'agit actuellement que du consulat, c'est-à-dire des traités de Lunéville et d'Amiens. Il résulte de ce récit que les traités ne furent pas, dans l'esprit de Bonaparte, la liquidation des conflits passés et l'établissement d'une paix solide fondée sur l'équilibre européen, c'est-à-dire sur l'indépendance de tous; ils ne firent que la préparation de nouveaux empiétements; une paix rongeante et envahissante refit la coalition. Napoléon voulant toujours grandir, les intérêts en présence étaient inconciliables; maître du continent, ambitieux de disputer à l'Angleterre l'empire des mers, il ne rompit pas la paix, mais il fit tant que l'Angleterre ne pouvait pas ne pas la rompre, et ce fut pour lui la promesse de l'Empire.

A. De Ridder.

Haven, Marc. 9

1910. — L'évangile de Cagliodro, retrouvé, traduit du latin et publié avec une introduction par le Dr Marc Haven. — Paris, Librairie Hermétique, 1910. 1 vol. in-12 de 86 pages. 3 fr.

Larreta, Enrique. 9

1910. — La gloire de don Ramire. Une vie au temps de Philippe II. Traduit de l'espagnol, par Remy de Gourmont. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 454 pages. 3 fr. 50

Lebon, Ernest. 92

1909. — Les savants du Jour : Henri Poincaré. Biographie, Bibliographie analytique des écrits, par Ernest Lebon. — Paris, Gauthier-Villars, 1909. 1 vol. in-8° de 80 pages. 5 fr

M. Ern. Lebon se propose de publier une série de volumes construits sur un plan uniforme et contenant chacun le portrait, la biographie et la bibliographie des écrits d'un *savant du jour*. M. H. Poincaré, c'est justice, vient en tête.

Sa biographie est extraite de la réponse de M. Frédéric Masson, directeur de l'Académie française, au discours de réception de M. H. Poincaré, prononcé dans la séance du 28 janvier 1909.

Vient ensuite la liste des grades, fonctions, titres honorifiques, prix et décorations de l'illustre mathématicien; elle est très chargée, mais nul ne s'en étonnera.

Tant d'honneur et de succès sont en effet, amplement justifiés par la liste des ouvrages, mémoires, notes discours, etc. — elle contient 436 numéros — du savant auteur. Cette *bibliographie analytique* ne se reduit pas à un simple énoncé de titres et de références : en tête des principales sections, on trouve des analyses et des appréciations dues à des maîtres éminents.

M. Lebon a apporté à son travail un soin minutieux; M. H. Poincaré l'a aidé de ses conseils et revu lui-même les épreuves d'impression : on a donc toutes garanties d'exactitude et d'achèvement.

L'ensemble est à la fois très intéressant pour les personnes qui désirent connaître seulement, dans son ensemble, l'œuvre d'un savant tel que M. H. Poincaré, et extrêmement utile à celles qui se livrent à des études dans le domaine des sciences où M. H. Poincaré s'est illustré. C'est le double but que s'est proposé M .Lebon, et il l'a parfaitement atteint.

I. N.

Seaton, R.-C. **9 (44)**

1909. — Napoléon et Sir Hudson Lowe, par R.-C. Seaton. Traduit de l'anglais, par P. Guye. — Paris, Fischbacher, 1909. 1 vol. in-12 de 334 pages. 3 fr. 50

L'œuvre de M. Seaton n'est pas nouvelle. Il y a plusieurs années cet écrivain avait publié ses premières études sur Napoléon et Sir Hudson Lowe. Le volume qu'il nous donne aujourd'hui est une nouvelle édition, notablement augmentée de ses précédents travaux.

M. Seaton cherche à prouver que Sir Hudson Lowe ne fut pas le bourreau que beaucoup d'historiens, même d'historiens anglais l'accuse d'avoir été pour Napoléon. Au contraire, à son avis, la conduite du général britannique fut presque toujours correcte, loyale et humaine. C'est manquer de justice que l'aprécier autrement.

M. Seaton plaide avec talent. Il employe de bons arguments pour défendre sa cause. Réussira-t-il cependant à la faire triompher, à substituer son jugement à celui que l'histoire a jusqu'ici, presque sans protestations, infligé à Sir Hudson Lowe? Il est permis d'en douter, car aux arguments de l'historien anglais on en opposera bien d'autres qui auront eux aussi leur éloquence.

L'écrivain anglais consacre un long chapitre à la critique des sources de l'histoire napoléonienne pendant la captivité à Ste Hélène. Ce chapitre mérite de retenir particulièrement l'attention de ceux qu'intéressent hommes et choses du premier empire.

A. De Ridder.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Daumont, O. **14**

1910. — Le problème de l'Evolution de l'homme, par O. Daumont. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 58 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 13.)

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Daumont, O. **149.916**

1910. — Les preuves, les principes et les limites de l'évolution, par O. Daumont. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 78 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 10.)

Pas plus dans la question de l'évolution des espèces que dans les autres questions scientifiques, la Foi ne doit craindre la contradiction. Le prouver à la lumière des faits acquis à la science, est le but de l'auteur. Il étudiera dans quelques brochures l'Evolution des espèces en général, le problème de l'évolution de l'homme et enfin les théories explicatives du transformisme.

Ce premier travail fait bien augurer des suivants. Le problème clairement posé, problème à la fois philosophique et scientifique, l'auteur détaille les conditions de possibilité d'une évolution et signale les facteurs qui la déterminent. Puis il expose les faits d'évolution progressive et régressive constatés dans la flore et la faune des différentes époques. C'est en s'appuyant sur eux qu'il faut conclure et bâtir une théorie. De là, diverses méthodes parmi lesquelles la méthode historique seule est vraiment scientifique, objective et impartiale.

Mais il n'y a pas que l'évolution dans la passé ; il y a une évolution actuelle dont les faits constatés forment les preuves directes de la théorie évolutionniste.

Une observation rigoureusement scientifique présente donc comme raisonnable le système de l'Evolutionnisme sans lequel nombre de phénomènes resteraient inexpliqués.

Quelles limites la raison lui imposera-t-elle ? Il faut admettre l'acte créateur pour passer de la matière à la vie, de la vie végétative à la vie sensitive et de la vie sensitive à la vie intellectuelle. Au surplus, il paraît scientifiquement plus raisonnable d'admettre une évolution polyphylétique, sans qu'il soit d'ailleurs possible de fixer le nombre des souches primitives.

La Foi et la Science n'ont rien qui désapprouve une théorie ainsi fondée sur les faits. Une fois de plus, elles sont d'accord.

C'est tout un volume que M. Daumont nous offre sous les humbles dehors d'un travail de propagande. Etude substantielle et consciencieuse qui mérite un beau succès. Jean LOVEL.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

du Coëtlosquet, C. **24**

1910. — Les retraites à Madagascar-central, par C. du Coëtlosquet. — Enghien, Bibliothèque des exercices, 1910. 1 vol. in-8° de 84 pages. 1 fr. 60

Lahousse, G. **232.8**

1910. — La divinité de Jésus-Christ et l'Evangile selon saint Jean, par le R. P. G. Lahousse, S. J. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broch. in-8° de 32 pages. 0 fr. 50

Présenter, « comme en un tableau », la suite des discours où Jésus s'attribue clairement et revendique fièrement, en face de ses ennemis, la nature divine, tel est le but de ce petit travail.

Après un rapide coup d'œil sur le « prologue » de saint Jean, le R. P. Lahousse passe en revue les diverses déclarations émises par le Maître, à Jérusalem, et répétées à l'occasion d'une Pâque qui coïncide presque avec les débuts de sa vie publique, puis lors d'une fête que l'évangéliste (ch. V, 1) ne spécifie pas, puis à la fête des Tabernacles, puis à la fête de la Dédicace et enfin à l'approche d'une autre Pâque, qui fut la dernière. L'ensemble de ces affirmations est tel, leur insistance est si marquée et leur fréquence si significative, qu'après les avoir lues attentivement, on ne saurait garder le moindre doute sur la pensée de leur auteur. La démonstration est complète. Quiconque envisage la question sans parti pris devra se rendre à l'évidence.

Il va de soi que la portée définitive de cette démonstration dépend de l'origine johannique et de la valeur historique du 4e évangile. Le P. Lahousse avait parfaitement le droit de supposer ici l'une et l'autre. Il les a, en effet, établies dans de précédentes études, auxquelles ses lecteurs feront bien de se reporter. J. FORGET.

Mercier (Cardinal). 21

1910. — Congrès de Malines. Les conclusions doctrinales du Congrès, par S. E. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 28 pages. 0 fr. .50

(Science et Foi, nº 11.)

Voici, publié dans la collection « Science et Foi », le beau et consolant discours prononcé par S. E. le Cardinal Mercier en conclusion du Congrès de Malines.

« L'incroyance et l'immoralité se généralisent. Nous traversons une crise morale et sociale. Si l'on envisage ces faits au point de vue chrétien, on y peut lire la preuve expérimentale de la doctrine proclamée par le Concile du Vatican « que la Révélation surnaturelle » et les secours de la grâce conquise par le sacrifice de Jésus-Christ » sont non seulement absolument nécessaires à l'individu pour atteindre sa destinée surnaturelle, mais encore moralement nécessaires à » la société pour garder en elle les principes naturels de direction » et d'action nécessaires à l'existence de tout ordre social ». L'histoire impartiale en donne le témoignage : c'est parce que, déserteur de la morale catholique, les peuples modernes lui ont préféré une morale d'égoïsme, que l'idéal se meurt, que la criminalité augmente que les sociétés marchent à la ruine. Cela doit-il nous décourager ? Non ; la lutte, le sacrifice et la persécution ont toujours été la condition du triomphe de l'Eglise. D'ailleurs, à côté des ravages du mal ne voit-on pas se faire un bien immense ? Sauf dans les temps primitifs, la sainteté et l'unité de l'Eglise se sont-elles jamais affirmées de façon plus éclatante ? Si l'extension du mal a scandalisé les faibles elle a trempé les forts et les privilégiés. Nous devons être de ceux-ci. L'avenir est entre nos mains ; préparons-le, en moralisant la société en nous donnant aux œuvres, oui ; mais tout d'abord en nous travaillant nous-mêmes par un retour complet à la pratique intégrale de l'Evangile. Ce sera du même coup travailler pour l'Eglise et pour la Patrie. »

Ces paroles sont réconfortantes. Dictées par un esprit si éclairé, inspirées par un cœur si grand et si apostolique, elles rassurent les pessimistes et excitent les timides. Elles auront pour résultat de grouper davantage autour du Chef bien-aimé de notre épiscopat les catholiques belges, de les encourager dans la lutte et de mettre dans leurs âmes la confiance et l'espoir. Ce ne sera pas leur moindre récompense.

Jean LOVEL.

'aquet, J.-B. **229.8**

1910. — Les récits évangéliques de la Résurrection du Christ. Conciliation des textes, par J.-B. Paquet, S. J. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 48 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, nº 7.)

Etablir qu'il n'y a point de contradiction entre les récits, d'ailleurs si différents, que les quatre évangélistes nous ont laissés de la ésurrection du Christ, tel est le but de ce petit volume.

La conciliation de ces récits suppose un principe incontestable et niversellement admis, à savoir qu'aucun d'eux, ni en soi ni dans intention de son auteur, n'est complet. Tous sont fragmentaires. Il uffit donc que ces fragments puissent se combiner, se souder en un nsemble cohérent. Or, les textes laissent place à plusieurs combiaisons. Dans celle que le R. P. Paquet préfère, un élément essentiel st l'hypothèse, suggérée par les textes mêmes : que les saintes emmes sont allées au tombeau, le dimanche matin, en deux groupes istincts, qui se suivaient à quelque distance.

Ces préliminaires posés, trois chapitres nous montrent, sous trois ormes diverses, la parfaite harmonie, jusque dans les détails, es narrations inspirées. Le premier est une simple « transcription es textes » en un tableau synoptique à quatre colonnes, lesquelles, ar leur parallélisme et leurs intermittences variées, nous mettent sous s yeux, d'une part, les coïncidences des quatre Evangiles et, d'autre art, leurs divergences par abondance plus ou moins grande de renseignements. Le second nous présente tous les faits en un exposé suivi chronologique, où les textes ne sont pas toujours reproduits tels uels, mais souvent résumés ou paraphrasés et de plus reliés entre eux, rsque le besoin s'en fait sentir, par quelques mots d'explication. Enn, le troisième est la réponse directe aux objections qui ont été roduites.

Œuvre d'un personnage remuant et encombrant, dont les prétentons à une sorte de compétence universelle ne provoquent plus chez ls gens tant soit peu au courant qu'un indulgent sourire, le libelle *La Bible devant l'Eglise* » aura eu au moins cet heureux effet: attirer à son auteur sur une des questions visées dans ses attaques ne bonne et solide réplique. Deux points que je relève ici, entre aucoup d'autres, prouvent une fois de plus ce que valent la science la conscience exégétique du personnage dont il s'agit : il traduit xpression « una sabbati » ou « prima sabbati » par *le matin du bbat*, lorsqu'il aurait pu apprendre du moindre séminariste qu'elle gnifie : *le premier jour de la semaine* ;ensuite, le fait que ses renvois ux Evangiles sont si souvent et si manifestement erronés laisse sup-

poser qu'il ne s'est pas donné la peine de remonter aux sources et qu'il ne cite que de seconde main.

Le tract du P. Paquet me paraît offrir un autre côté très intéressant et se recommander spécialement aux abonnés et aux lecteurs de la collection « Science et foi » ; il tend, en effet — quiconque sait lire le remarquera facilement — à compléter une autre étude de la même collection : *La Résurrection du Christ devant la critique contemporaine*, par Mgr Ladeuze, étude où l'objection des antilogies évangéliques n'avait pu être qu'effleurée en passant. J. FORGET.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme.

Bellefroid, Paul. **345.**

1910. — Belgisch wetboek van strafrechtspleging, uit het fransch vertaald door Paul Bellefroid. — Hasselt, Ceyssems, 1910 1 boekd. in-12 van 198 bladz. 2 fr

Les lois de 1889, 1891 et 1908 ont — à bon droit — rendu obligatoire l'emploi de la langue flamande en matière repressive dans certaines parties du pays. Mais le législateur n'a pas songé à nous doter d'une traduction officielle des codes et des textes à appliquer. M. Bellefroid s'applique avec une remarquable persévérance à combler cette lacune. Son code de procédure pénale aura le même succès et rendra les mêmes services que ses précédents travaux, appréciés. P. WAUWERMANS.

de Ponthière, Ch. **37**

1910 — L'enseignement primaire en Belgique, par Ch. de Ponthière. — Vottem, Impr. Bouché, 1910, 1 broch. in-8° de 16 pages. 0 fr. 20

Halewyck, Michel. **351.82**

1910. — La charte coloniale. Commentaire de la loi du 18 octobre 1908 sur le gouvernement du Congo belge, par Michel Halewyck, directeur au ministère des Colonies. — Bruxelles, Weissenbruch. 1910. 2 vol. in-8° de XX-322 et VI-190 pages. 12 fr.

La loi du 18 octobre 1908 sur le gouvernement du Congo belge est basée sur des principes dont nous n'avions guère eu jusqu'ici l'occasion du poursuivre l'étude scientifique et, encore moins, de pratiquer l'application. C'est un domaine nouveau et, dans cette matière spéciale, le législateur belge n'a pas été tenté de suivre aveuglément les textes et les enseignements des autres gouvernements colonisateurs.

Notre charte coloniale a son caractère propre ; aussi réclame-t-elle un guide sûr et un commentateur avisé, qualifié pour en fournir l'exposé et l'explication. L'auteur était particulièrement bien placé pour nous doter de cet ouvrage indispensable. Le tome I de son commentaire aura bientôt, espérons-le, une suite, qui, dès à présent, sera impatiemment attendue comme un instrument nécessaire de travail.

Un appendice spécial fournit les discussions législatives sous une forme aisée à consulter et complète un ouvrage qui vient bien à son heure. P. WAUWERMANS.

Hamaide, Fritz. **351.74**

1910. — Notre Enquête sur la police judiciaire, par Fritz Hamaide, avocat. Préface de M. le Dr Stockis. — Bruxelles, Van der Vinnen, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages. 1 fr.

Réunion d'intéressants articles parus dans l'*Indépendance belge* et qui apportent une contribution documentaire à l'étude de ce problème juridique et social : Comment organiser la police d'information et d'instruction ? comment concilier l'autonomie communale et le fonctionnement des organes d'administration avec les nécessités de la défense sociale et de l'instruction judiciaire ? P. WAUWERMANS.

Peeters, Edward. **37**

1910. — La Lettre à ma petite sœur. Traduit du néerlandais de Félix Ortt, avec une causerie introductive, des notes et des commentaires, par Edward Peeters. — Ostende. Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 vol. in-12 de 106 pages. 2 fr

Nous annonçons, en même temps que toute une série d'autres publications de M. Edward Peeters, dont l'activité est vraiment inlassable, cette nouvelle édition de la traduction de la *Lettre à ma petite sœur* de Félix Ortt. Ceux qu'intéresse le grave problème de l'éducation de la pureté ne peuvent se passer de connaître cette *Lettre* ; ils seront excellemment préparés à sa lecture par la causerie et les commentaires qui l'accompagnent. Un beau portrait hors texte de Félix Ortt relève l'édition. R.

Peeters, Edward. **37**

1910. — Jean-Jacques Rousseau et l'Emile. Coup d'œil critique par Edward Peeters. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 vol. in-12 de 36 pages. 0 fr. 75

Ce *Coup d'œil critique* sur *Jean-Jacques Rousseau et l'Emile* est comme la préface de l'édition de *l'Emile* que prépare, avec l'autorisation de l'autorité religieuse, M. Edward Peeters. Il étudie l'homme et l'œuvre avec sympathie, mais sans faiblesses. Il dégage, pour la facilité des lecteurs, les caractères principaux de l'*Emile* et donne quelques conseils en vue de la lecture de cet ouvrage si discuté. C.

Peeters, Edward. **37**

1910. — Causeries pédagogiques, par Edward Peeters. 2e série. Tome II. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages. 2fr.

Rollin, Coménius, Menendez, van Overbergh et certains de leurs ouvrages avaient été étudiés par M. E. Peeters dans le premier tome de la 2e série des *Causeries Pédagogiques*. A présent, c'est Ligthart, Kleefstra, le père Girard, Kant, Mme van Kol, Frédéric Quevrat. Chacune de ces études est intéressante, attachante. Elles sont indépendantes les unes des autres et l'auteur a abandonné à ses lecteurs le soin d'établir les parallèles et les comparaisons entre les pédagogues et les œuvres qu'il discute. J'ignore quels sont les plans, les intentions de l'auteur, mais ne peut-on pas espérer qu'il fusionnera un jour tous ces matériaux en un grand ouvrage qui serait une histoire complète des grands pédagogues et de leurs systèmes, en même temps qu'un indicateur des meilleures méthodes d'éducation à notre époque ? C. Caeymaex.

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

Van de Perre, A. 67 (02)

1910. — Manuel de l'infirmière, conforme au programme du gouvernement. Seconde édition néerlandaise, revue et corrigée. Traduction française, par le Dr A. Van de Perre. — Anvers, Kiliaan, 1910. 1 vol. in-8° de 442 pages. 6 fr.

8 Littérature

81 **Généralités.**
82 **Littérature anglaise.**
83 « **germanique.**
84 « **française.**
85 « **italienne.**
86 « **espagnole.**
87 « **latine.**
88 « **grecque.**
89 **Autres littératures.**
1 **Poésie.**
2 **Théâtre.**
3 **Roman.**
4 **Essais.**
5 **Éloquence.**
6 **Lettres.**
7 **Satire.**
8 **Mélanges.**

Delattre, Louis. 84.8

1910. — Les carnets d'un médecin de village, recueillis par Louis Delattre. — Bruxelles, Association des Ecrivains Belges, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. 3 fr. 50

Garnir, Georges. 84.7

1910. — Les Dix-javelles. Mémoire d'un conducteur de malle-poste, par Georges Garnir. — Bruxelles, Association des Ecrivains Belges, 1910. 1 vol. in-12 de 270 pages. 3 fr. 50

Requette, François. 84.3

1910. — Anarquia ! Roman de mœurs mexicaines, par François Requette. — Namur, Impr. Collard, 1910. 1 vol. in-8° de 190 pages. 3 fr. 50

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Brugeilles, Raoul. **17**

1910. — Le droit et la sociologie, par Raoul Brugeilles. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 162 pages. 3 fr. 75

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)

L'auteur considère le droit à l'état idéal et à l'état positif. Tel qu'il *doit être*, il le présente comme la manifestation nécessaire d'une conscience sociale et en analyse la nature et les caractères.

Au point de vue positif, il examin ses manifestations et ses relations au regard des phénomènes religieux, moraux et politiques.

Comme conclusion de son étude, M. Brugeilles condamne toutes les expressions actuelles du Droit que fournissent la loi et la jurisprudence; il réclame la suppression de toutes les solutions im-

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Treurenberg, 16, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

posées aujourd'hui par les textes et demande de traiter le Droit actuel comme un Droit mort. Le Droit est régi par des règles scientifiques et de logique qu'il importe de dégager pour arriver à un « droit dépourvu de sanction ».

Ce travail a le grand mérite de « remuer des idées », mais se heurtera assurément à de nombreuses contradictions et apparaîtra à beaucoup, à tout le moins, « *up to date* ».

P. WAUWERMANS.

Miriam, Luc. **17**

1910. — Les âmes libres, par Luc Miriam. — Tourcoing, Duvivier, 1910. 1 vol. in-12 de 110 pages. 1 fr.

Miriam, Luc. **17**

1910. — La Lutte pour la vie, par Luc Miriam. — Tourcoing, Duvivier, 1910. 1 broch. in-12 de 62 pages. 0 fr. 30

Siguier, J. **17**

1910. — Le Cœur à l'école de la Foi ou de la libre pensée, par J. Siguier. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 368 pages. 3 fr. 50

Souriau, Maurice. **17**

1910. — Les idées morales de madame de Staël, par Maurice Souriau. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 118 pages. 1 fr. 20

(Science et Religion, nos 555 et 556.)

Quand on considère l'ensemble des ouvrages de critique de M. Souriau, on est tenté de se dire qu'il s'est donné pour tâche, d'étudier les grandes figures littéraires qui illustrèrent l'époque napoléonienne. Successivement, Bernardin de St-Pierre, Victor Hugo, Chateaubriand, Népomucène Lemercier (1) ont été l'objet de ses remarquables travaux; cette fois, c'est Madame de Staël dont il nous offre un portrait complet.

On aurait pu croire, de prime abord, que le cadre de la collection Bloud, forcément restreint, empêcherait l'auteur de saisir le personnage complexe de Mme de Staël, dans sa puissante entièreté; mais la difficulté a été surmontée avec une aisance parfaite et ce n'est pas un des moindres mérites. C'est en suivant l'ordre chronologique que M. Souriau a étudié la naissance et le développement des idées morales de Mme de Staël : il a réuni dans un ensemble harmonieux et vivant tous les éléments qui constituaient l'atmosphère où elle a vécu : rang social, moment politique, moment littéraire, relations d'amitié ou de haine; il a jugé du rapport et de l'influence de tous ces faits sur sa thèse générale et c'est ainsi qu'il est parvenu à édifier, en évitant l'écueil terrible de l'aridité abstraite, ce tableau débordant de vie morale, cette confession de celle qui fit « De l'Allemagne ».

Nul mieux que M. Souriau n'était placé pour nous révéler Mme de Staël. Comme je l'ai donné à entendre, ses études antérieures l'avaient situé au point voulu pour pouvoir dominer et comprendre la vaste intelligence de cette femme, qui remua son époque; on sent fort bien que le critique a mis à profit tout l'acquis de ses recherches précédentes et que de là dérive la solide unité de son œuvre. Il y a

(1) Nous avons donné ici même, en avril 1909 la critique de ce volume.

accumulé dans ces 120 pages, le fruit de nombreuses années d'un travail de bénédictin, du dépouillement sagace de multiples correspondances, de la tension d'un esprit toujours prêt à nouer des rapports entre des faits en apparence incompatibles ; il y a sous ces labeurs, insoupçonnés du public, la manifestation d'une conscience littéraire qu'on ne peut estimer à sa juste valeur ; il y a surtout un dévouement, d'autant plus magnifique qu'il est plus humble, à la grande cause des lettres françaises.

S'il est superflu de parler de la science du critique (le nombre et le choix des *cfr* sont pour le lecteur une garantie plus que suffisante), je croirais faillir à ma tâche d'analyste en ne rendant pas compte de la valeur littéraire de cette étude. Mon impression à cet égard est que merveilleusement en possession de son sujet, le voyant d'un même coup d'œil dans ses parties et dans son tout, l'auteur n'a pas eu le moindre effort à accomplir pour hausser sa voix au ton réclamé. Les phrases souples et pleines se sont glissées sous sa plume le plus aisément du monde, l'abondance des faits leur a communiqué la chaleur de la vie, enfin la hauteur de l'intelligence étudiée et la compréhension de celle qui étudiait se sont fusionnées pour répandre une abondante lumière. C'est un vrai charme qui émane des études de M. Souriau : l'eurythmie élégante de ses paroles, la pureté de sa langue, la grâce dégagée de ses transitions seraient pour moi un motif suffisant d'une seconde lecture, si outre cela, la nouveauté des aperçus et l'originalité des vues n'étaient pas là pour s'imposer aux hommes de fond. Je signale comme remarquable, ce que j'appellerai le genèse morale de « De l'Allemagne ». Quiconque a lu Mme de Staël n'a pas le droit d'ignorer les pages pleines de renseignements précieux où M. Souriau paraît avoir condensé tout ce que sa perspicacité puissante et son travail opiniâtre lui ont fait si heureusement découvrir.

C'est aux écrivains en premier lieu à lui exprimer leur reconnaissance pour de pareils travaux, car c'est eux qui en sont les premiers bénéficiaires ; aussi est-ce avec une joie réelle que je la lui témoigne vive et sincère. Voici de longs mois que les critiques français des plus autorisés ont exprimé toute l'estime qu'ils professent pour ce nouveau travail dû à la plume féconde et prestigieuse de l'éminent professeur de l'université de Caen ; ma voix, quoiqu'un peu tardive, n'en vibrera pas moins hautement.

Cl. PERDIEUS.

VIENT DE PARAITRE :

TALLEYRAND

et la Société Française

depuis la fin du règne de Louis XV jusqu'aux approches du Second Empire

par **FRÉDÉRIC LOLIÉE**, de l'Académie

1 vol. gr. in-8° de VI-498 pages. Prix : **7** fr. **50**

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Albers, P. **27**

1910. — Enchiridion historiae ecclesiasticae universae, auctore P. Albers, S. J. Tomus II : Aetas altera seu medium aevum (692-1517). — Neomagi, Malmberg, 1910. 1 vol. in-8° de 443 pages. 15 fr.

Les lecteurs de la *Revue bibliographique belge* connaissent déjà le *Manuel d'histoire ecclésiastique* du R. P. Albers. Nous avons été heureux de leur en signaler l'excellente méthode et les mérites caractéristiques.

Notre appréciation, les faits le montrent, s'est trouvée d'accord avec celle du public compétent. Non seulement l'ouvrage a atteint rapidement, en hollandais, sa deuxième édition, mais on a voulu l'avoir en français et en italien ; et la traduction latine, dont nous annonçons aujourd'hui le second volume, est accueillie avec empressement dans tous les séminaires où l'on a conservé, pour cette branche de l'enseignement, l'usage de la langue liturgique. Pareil succès n'est point étonnant, quand on considère le plan rationnel et simple de ce *Manuel*, sa concision substantielle, la place qu'il accorde, à côté des vicissitudes extérieures de l'Eglise, à son histoire interne, c'est-à-dire au développement progressif de sa doctrine, de son culte, de sa morale et de ses institutions ; enfin, la documentation, à la fois sobre et bien à jour, qui figure en tête des différents paragraphes et que les notes marginales complètent. Ajoutons que le latin de ces pages, sans avoir rien de recherché, marche d'une allure assez facile et dégagée ; il se lit avec plaisir, comme tout ce qui est généralement clair et net. Ajoutons encore que les tables chronologiques de la fin, surtout celle des principaux événements alignés siècle par siècle, présentent au lecteur d'instructives vues d'ensemble, et qu'un index alphabétique très détaillé « des noms et des choses » rend le livre facilement utilisable pour n'importe quelle recherche.

Ce tome II comprend la période du moyen âge ; il va de 692 à 1517. Après l'avoir parcouru, on ne pourra que souhaiter que le troisième ne se fasse pas attendre trop longtemps.

J. Forget.

Arvisenet, Claudio. **241.41**

1910. — Mémoriale vitae sacerdotalis, a Claudio Arvisenet Additur *vade mecum sacerdotum*, seu preces ante et post missam, tum ex missali romano, tum ex C. Arvisenet. — Taurini, Typographia pontificia, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-548 pages. 1 fr. 25

Il y a des livres qui ne vieillissent point. Ce sont ceux qui répondent aux tendances et aux nécessités fondamentales de l'âme humaine, parce qu'ils lui rappellent des principes toujours vrais ou font vibrer en elle la corde de sentiments toujours en éveil. Le *Mémoriale* de Claude Arvisenet est de ce nombre. Il aura bientôt un siècle d'existence, et, après avoir contribué à la sanctification de plusieurs générations de prêtres, il conserve toute son utilité à l'égard du clergé contemporain. La maison Marietti a donc été bien inspirée en le réimprimant.

Dans ces simples pages, l'auteur, s'adressant aux ministres du sanctuaire, leur remet sous les yeux la grandeur de leur vocation, les principaux devoirs qui s'y rattachent, les vertus dont ils ont le plus besoin et les défauts auxquels ils sont le plus exposés. Il le fait en un langage familier et communicatif, qui trouve facilement le chemin du cœur. Ses réflexions et ses conseils sont d'un observateur clairvoyant et d'un fin psychologue. La forme et le ton rappellent un peu le livre incomparable de l'*Imitation de Jésus-Christ*, avec cette différence qu'Arvisenet entre davantage dans le détail des obligations et des manquements de la vie quotidienne.

La seconde partie du petit volume va à en rendre l'usage habituel aussi commode que profitable. On y a réuni, sous le titre de *Vade-mecum*, outre les formules de quelques bénédictions des plus usuelles, des « prières avant et après la messe » pour chaque jour de la semaine.

J. Forget.

Aubanel, Pierre. **23**

1910. — Galilée et l'Eglise. L'histoire et le roman, par Pierre Aubanel. — Avignon, Aubanel frères, 1910. 1 vol. in-12 de 234 pages. 2 fr. 50

Ce livre, que recommandent ses titre et sous-titre, n'échappera pas à l'attention de ceux qui se chargent, dans les établissements d'instruction ou dans les cercles ouvriers et autres, de l'enseignement de l'apologétique par voie de leçons ou de conférences. Mais il ne s'adresse pas qu'à eux : il est fait aussi pour cette catégorie de gens cultivés, catholiques ou adversaires de bonne foi, qu'intéressent les questions religieuses et scientifiques.

Travail de réflexion et de loyauté, ce livre, coloré et vivant, impressionnera tous ses lecteurs. Ils y verront « combien les accusations lancées à propos de Galilée contre l'Eglise sont imméritées et qu'il n'existe aucune proportion entre les événements et le tapage dont ils ont été l'occasion ».

Suivre Galilée dans tout le cours de sa brillante carrière, montrer ce qu'était l'homme, le milieu social où il a vécu, l'état de la science à son époque, les conditions dans lesquelles il préconisa le système héliocentrique, ses rapports avec les Papes et les membres du clergé. tel a été le but de M. l'avocat Aubanel en écrivant ces pages, claires et précises.

Les quatre parties du livre, indépendamment des pièces justificatives, nous amènent à considérer successivement : 1° Galilée et Rome, le système de Copernic, Paul V ; 2° Galilée et Urbain VIII ; 3° la condamnation de Galilée et le dogme de l'Infaillibilité, l'erreur des théologiens ; 4° le système héliocentrique dans l'histoire, Galilée et Copernic.

C. Caeymaex.

Bleau, Alphonse. 24 (92)

1910. — Jeanne d'Arc présentée à la Jeunesse, par M. le Chanoine Alph. Bleau. — Paris, R. Haton, 1910. 1 vol. in-8° de 304 pages. 5 fr.

Bien illustré, écrit d'une plume enthousiaste, parsemé de considérations morales sagement amenées, ce beau volume trouvera bon accueil auprès des « jeunes garçons et jeunes filles de France », auxquels il est dédié.

C'est pour ces lecteurs que l'écrivain a mis dans cette « vie » des divisions extrêmement méthodiques, des anecdotes groupées autour de certains exploits, des réflexions sur les événements, et un souffle d'enthousiasme qui doit plaire à la jeunesse.

« A l'heure, dit le chanoine Bleau, où l'idée de Dieu et l'idée de Patrie sont audacieusement reniées, vous apprendrez, en lisant l'admirable vie de votre pieuse et vaillante compatriote, à aimer de plus en plus, et à faire aimer autour de vous tout ce que Jeanne d'Arc elle-même a aimé jusqu'à la mort : Dieu, le Sauveur Jésus, l'auguste Vierge Marie, l'Eglise, la France! C'est ainsi que se propagera, de génération en génération, le culte des saintes idées, et que vous contribuerez, pour votre faible part, au relèvement de notre chère Patrie. »

L'auteur y aura certes contribué aussi; ce sera la meilleure récompense de son travail, inspiré par de généreux sentiments et assez original — plan et exécution — pour ne faire pas double emploi avec les autres biographies récentes de la Pucelle d'Orléans.

C. Caeymaex.

Bolo, Henry. 24

1910. — La Vie au Ciel, d'après l'Evangile, par Mgr Henry Bolo. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 2 fr. 50

Bien des choses contribuent à concilier aux livres de Mgr Henry Bolo une faveur toujours grandissante. Est-ce seulement la distinction de la mise de ses ouvrages avec leur couverture blanche, leurs caractères nets ? Est-ce seulement le titre évocateur de chacune de ses publications, le sommaire attrayant qui accompagne quelquefois ce titre ? Est-ce seulement l'élégance de sa plume, le bonheur de son expression, ce quelque chose de pimpant et de frais qui relève chez lui tous les sujets ? Est-ce son inépuisable sympathie pour les âmes en peine et en danger, la délicatesse de ses sentiments ? C'est peut-être tout cela à la fois, mais encore faut-il y joindre un facteur plus important : c'est le fond même, la doctrine de ces livres, qui, sous une forme si vive et si jeune, inculquent la plupart du temps une grande vérité religieuse ou morale. Et, s'il y a parfois quelques pages teintées de mièvrerie, qu'on n'en garde pas trop rigueur à Mgr Bolo qui sait bien pour quelle société il écrit.

La vie au Ciel, dit son auteur, « ne contient qu'une idée : circonscrire le Paradis à Jésus-Christ, l'Homme-Dieu. A la vérité, cette admirable idée remplit les Ecritures, la tradition, la théologie, l'âme des saints et aussi leurs livres, mais c'est précisément pour cela qu'elle valait peut-être la peine qu'on lui consacrât un ouvrage spécial ». De cette vie au ciel, il nous dit ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle doit être, ce qu'elle est. Ce que la raison, la foi et les lumières des saints nous apprennent et nous per-

mettent de conjecturer sur la Cité céleste, cet aimable livre l'expose, non avec la rigueur d'un traité didactique, mais en d'instructives digressions, des avertissements francs jusqu'à étonner, et des épanchements communicatifs. Certes, l'auteur n'a garde d'oublier le texte formel de saint Paul, que « l'œil n'a point vu, qu'il n'est pas entré dans le cœur de l'homme, ce que Dieu prépare à ses élus ». Mgr Bolo n'a pas tout dit du Paradis, mais ce qu'il fait entrevoir attisera dans les âmes le désir de cette félicité éternelle, qui est dans les admirables desseins de Dieu la fin dernière de l'homme.

C. Caeymaex.

Campana, Emilio. **232.931**

1910. — Maria nel dogma cattolico, del sac. dott. Emilio Campana. — Torino, Tipografia pontificia Marietti, 1910. 1 vol. in-8° de X-822 pages. 8 fr.

Voici un livre plein de doctrine, plein de piété aussi, et, ce qui est essentiel, plein d'une piété fondée sur la doctrine.

Pour avoir une idée de l'ampleur de son cadre, du nombre et de l'importance des questions qu'il embrasse, il suffirait de jeter un coup d'œil sur les en-têtes et les sommaires de ses principales divisions et de ses chapitres. Une première partie a comme objet la *Mission de Marie*, considérée et dans son accomplissement réel et dans sa prédestination. Dans l'ordre de la réalisation, elle étudie successivement le fait de la maternité divine, sa nature, sa grandeur, les relations qu'elle établit entre la bienheureuse Vierge et la Sainte-Trinité, sa souveraine convenance et son importance dogmatique; puis, elle montre comment et pourquoi Marie, coopératrice de la rédemption, distributrice des grâces, a été investie par Dieu d'une maternité spirituelle qui s'étend à l'humanité entière. La seconde partie nous entretient des *Prérogatives de Marie*, envisageant surtout, après quelques pages sur ses qualités corporelles, son immaculée conception, sa sainteté parfaite et les dons qui la constituent, sa virginité perpétuelle, son assomption corporelle et sa glorification dans le ciel. Quand il rencontre la troisième partie, intitulée : *Marie dans l'Evangile*, le lecteur éprouve d'abord une légère surprise : il se demande si elle ne fera pas double emploi avec celles qui précèdent ou si, peut-être, antérieurement, par une séparation tout artificielle, on aurait laissé de côté les données évangéliques. Il verra, en y regardant d'un peu plus près, que ni l'une ni l'autre de ces hypothèses ne se vérifie. L'auteur a voulu simplement, sous un nouveau titre, réunir et commenter, en les dégageant soigneusement des rêveries des apocryphes, tous les détails biographiques fournis par le Nouveau Testament, et spécialement les indications sur la race, la naissance et le nom de Marie, sur son adolescence, sur l'annonciation, sur la visite à Elisabeth, sur le mariage de la Sainte Vierge, sur son rôle et son attitude durant l'enfance, la vie publique, la passion et après la mort et l'ascension de Jésus.

Pour traiter toutes ces questions, pour pénétrer et nous faire pénétrer en chacune d'elles aussi loin que possible, M. Campana ne s'est pas contenté des témoignages scripturaires, très maigres et très énigmatiques sur certains points. Il a puisé, et largement, au trésor de la tradition. Il a, de plus, cherché à féconder les données de ces deux sources par le raisonnement théologique. Il n'a pas même dédaigné, à l'occasion, de recourir aux vraisemblan

ces conjecturales, mais en ayant soin généralement de marquer la distinction entre ce qui est certitude et ce qui n'en approche que plus ou moins. Il se montre d'ailleurs très au courant des méthodes préférées et des problèmes agités à notre époque. A propos de la virginité de Marie, il reproduit et passe au crible d'une discussion serrée les attaques du soi-disant Herzog dans la la *Revue d'histoire et de littérature religieuses,* (mars-avril 1907). Il ne manque à sa réfutation, pour être tout à fait à jour, qu'un mot sur la difficulté spéciale que présente, en saint Matthieu, la version syriaque ludovisienne. Les pages nombreuses qu'il a consacrées, d'une part, à l'Immaculée Conception *dans l'Ecriture, dans les quatre premiers siècles, dans l'Eglise orientale, dans l'Eglise latine,* etc., et, d'autre part, à l'Assomption, peuvent être citées comme deux bonnes études de développements dogmatiques. Quand il retrace la marche progressive de l'affirmation du privilège originel de Marie, il n'essaie pas de faire violence aux textes, en rangeant, pour ainsi dire, de force tel ou tel personnage parmi les défenseurs de cette doctrine. Il reconnaît franchement que saint Bernard, saint Thomas et saint Bonaventure ont été des adversaires de la croyance commune. Mais il ajoute, avec non moins de raison, qu'ils n'ont jamais entendu exprimer un sentiment absolument certain, et il remarque fort bien que le courant traditionnel, loin d'être arrêté ou retardé par quelques voix discordantes, n'en a que mieux montré sa force irrésistible, comme un torrent, qui bondit sur l'obstacle, le renversant et l'entraînant dans son élan vainqueur.

Sur plusieurs des problèmes qu'il aborde, l'auteur se montre manifestement préoccupé de ne négliger aucun élément d'information, de mentionner les diverses solutions proposées. Il ne nous est pas défendu de penser qu'il eût mieux valu, parfois, faire un choix motivé parmi les opinions divergentes que de prétendre les passer toutes en revue. C'est peut-être le cas pour l'explication du nom de *Marie,* touchant lequel, il reproduit et examine rapidement des étymologies et des interprétations en grand nombre et grande variété, depuis les mieux fondées en raison et en autorité jusqu'aux plus extraordinaires et aux plus étonnantes.

J. Forget.

Decrouille, R. **24**

1910. — Méditations liturgiques pour toute l'année chrétienne, par R. Decrouille. — Tourcoing, Duvivier, 1910. 2 vol. in-12 de 662-626 pages. 6 fr.

C'est une excellente initiative que d'unir dans une alliance intime et vivante la prière mentale et la prière liturgique. Comme on l'a dit, celle-ci prépare celle-là et lui donne son meilleur aliment. Voici donc deux volumes de méditations liturgiques. Nourriture forte qui ramènera à l'antique piété chrétienne, ce réel besoin de notre époque. Ces méditations conviennent aux fidèles comme aux prêtres. En user sera, pour les fidèles, participer intensément au culte et aux mystères chrétiens. Le prêtre et le peuple, unis de la sorte au pied de l'autel, le seront aussi dans toute la vie, pour le plus grand bien de l'Eglise et de la Religion.

Les hautes approbations qu'a reçues cette œuvre, son succès dans le passé, en disent le mérite.

Jean Lovel.

Grou, Jean-Nicolas. **24**

1910. — L'intérieur de Jésus et de Marie, par le P. Jean-Nicolas Grou, S. J. Nouvelle édition conforme au manuscrit de l'auteur, avec des notes, par Auguste Hamon. — Paris, R. Haton, 1910. 1 vol. in-12 de XX-548 pages. 3 fr. 50

Au point de vue bibliographique, il faut signaler que cette édition de l'*Intérieur de Jésus et de Marie* a le mérite d'être conforme au manuscrit de l'auteur, qu'elle a été enrichie de quelques notes et que la préface donne un aperçu sur la vie et les œuvres du Père Grou. On peut ajouter que les deux parties de ce livre sont en réalité deux ouvrages distincts et que, dans l'ordre chronologique de leur composition, l'*Intérieur de Marie* a précédé l'*Intérieur de Jésus*

Au point de vue ascétique, les deux ouvrages sont formés d'une série de considérations sur les événements de la vie de notre Seigneur et de sa sainte Mère, ainsi que sur les vertus dont ils nous ont donné l'exemple. L'une ou l'autre difficulté qu'on pourrait soulever contre la doctrine du livre, ou tout au moins contre certaines expressions, se trouve expliquée et réfutée dans les notes ou dans la préface. M. Hamon se promet que ce livre fera du bien aux âmes pieuses, désireuses de mener une vie d'union avec Dieu et d'être vraiment des « âmes intérieures. »

C.

24

1910. — Martyrologium Romanum, Gregorii XIII jussu editum, Urbani VIII et Clementis X auctoritate recognitum ac deinde anno MDCCXLIX, Benedicti XIV labore et studio auctum et castigatum. — Taurini, Marietti, 1910. 1 vol. in-12 de 446 pages. 3 fr.

Tout en reproduisant intégralement et fidèlement le contenu des précédentes, cette nouvelle édition du *Martyrologe romain* aura le mérite propre d'être parfaitement à jour. On y a, en effet, inséré, chacun à sa place, les noms de tous les saints authentiquement reconnus par le Saint-Siège jusqu'en ces dernières années. Outre la mention de chaque saint, généralement accompagnée d'une brève notice biographique ou nécrologique, le volume nous présente, en guise d'introduction, deux études intéressantes et bien documentées, l'une de Baronius, l'autre de Benoît XIV, sur la rédaction, l'emploi et la conservation des martyrologes dans l'Eglise, depuis les premiers siècles. Un *Index* alphabétique très soigné permet de retrouver vite et facilement un nom quelconque.

Ainsi complété, le *Martyrologe romain* n'est pas seulement un livre nécessaire pour l'usage liturgique et un recueil édifiant : il constitue un petit répertoire où l'historien et, plus spécialement l'hagiographe, pourront puiser des indications sûres et précieuses.

J. Forget.

Rinieri, Ilario. **24**

1910. — La Santa Casa di Loreto. Confutazione del Libro : Notre-Dame de Lorette, du chanoine V. Chevalier, del Padre Ilario Rinieri. — Torino, Marietti, 1910. 1 vol. in-8° de VIII-162 pages. 2 fr.

On se souvient de l'émoi, je pourrais presque dire du scandale, provoqué, il y a peu d'années, par une polémique rela-

tive au célèbre sanctuaire de Lorette. Des brochures, des articles de revues et des volumes furent publiés, qui traitaient irrespectueusement de légende la translation de la « Santa Casa ».

La thèse n'était pas entièrement nouvelle. Elle avait été soutenue dès le XVIe siècle par des écrivains protestants. Mais ce qui était nouveau, c'était de la voir reprise par des auteurs catholiques, par des prêtres même, et par des prêtres pouvant se prévaloir d'une compétence incontestable dans le domaine de l'histoire. Au premier rang de ces derniers figurait M. le chanoine Ulysse Chevalier, correspondant de l'Institut. Son livre, soit à raison de l'autorité qui s'attache au nom de M. U. Chevalier, soit grâce à la somme d'érudition qui y était mise au service des conclusions négatives, eût un grand retentissement.

Il se produisit alors ce qui se produit souvent en pareil cas : pendant que, parmi les croyants, les uns s'effrayaient sans raison ou sans mesure, comme si les fondements de la foi étaient en danger, d'autres se montraient fort empressés à emboîter le pas à la suite du dépréciateur de Lorette. De ceux-ci, plusieurs assurément obéissaient à une conviction raisonnée, mais quelques-uns aussi sans doute, cédaient à cet entraînement maladif vers l'inédit et l'extraordinaire, que ses victimes prennent pour esprit et indépendance scientifiques et qui n'est au fond que vanité naïve, quand il ne confine pas à la jobarderie. Il s'en faut d'ailleurs que, devant le nombre et l'entrain des assaillants, les partisans de l'ancienne tradition aient rendu les armes. Nombreux, au contraire, aussi nombreux qu'inégaux en valeur, sont les écrits qui ont paru depuis lors pour la défendre. Le plus récent de tous est celui dont le titre figure en tête de ces lignes.

Le R. P. Hilaire Rinieri y prend directement à partie M. Ulysse Chevalier. Il se borne toutefois, dans ces pages, à combattre une double assertion, à savoir que, longtemps avant 1291, époque assignée à la translation, la maison de la Sainte Vierge à Nazareth « avait dû être détruite », et que, postérieurement à cette date, le lieu témoin du mystère de l'Incarnation continua à être, comme par le passé et dans les mêmes conditions, objet de vénération et but de pèlerinage. Il passe donc en revue, ainsi que l'avait fait l'historien français, la longue série des témoignages favorables à la « *Santa Casa* ». Après celui de Nicéphore Calliste, relativement récent, mais offrant néanmoins un intérêt spécial, viennent ceux d'Eusèbe, de Socrate, de Sozomène, de saint Epiphane, de sainte Paule Romaine, des pèlerins et des chroniqueurs dont les relations s'échelonnent le long des siècles, depuis le IVe jusqu'au XIVe. Au cours de cette revision des documents, le savant religieux n'a pas eu de peine à relever dans l'étude de M. Chevalier, des détails inexacts, exagérés, mal interprétés, des textes légèrement sollicités, des déductions dont la rigueur n'est pas absolue, etc. Il en résulte, ce que nous savions déjà, que, même en prétendant soutenir les droits de la science et faire la guerre aux légendes, on n'est pas à l'abri d'erreurs plus ou moins considérables. Mais le P. Rinieri a eu tort, à mon sens, de vouloir allonger démesurément la liste de ces méprises. Il en voit qui ne sont, à tout le moins, pas évidentes ; il en relève qui ne concernent nullement la controverse présente ; il mêle à tout cela des accusations, beaucoup moins justifiées, contre la méthode et le sens critique de son adversaire, et des récriminations générales qui sen-

tent un peu la déclamation. Il paraît aussi oublier, en disséquant impitoyablement les témoignages un à un, qu'une preuve sérieuse est parfois formée de la réunion d'indices ou de probabilités. Quant à lui, il lui arrive, il faut bien l'avouer, d'insister sur des arguments dont la faiblesse est manifeste et de nature à jeter la suspicion sur de meilleurs. Tel ce texte de Jean Phocas, auquel il revient maintes fois et où il s'obstine à lire que « la maison de saint Joseph fut *englobée (compresa)* dans un très beau temple », tandis que, suivant M. Chevalier, il faudrait traduire qu'elle fut « *transformée* ». Je crains fort que les hellénistes ne préfèrent la seconde interprétation, car le texte grec porte : *eis naon meteskeuasthê*. Ce n'était donc pas le lieu de s'écrier triomphalement : « Vraiment, M. Chevalier n'entend rien au grec ! »

En somme, le travail du P. Rinieri présente des imperfections techniques indéniables, et le ton qui y domine n'est pas toujours celui de la sereine et impartiale histoire. Mais tel qu'il est, il suffit à montrer, à l'encontre de démolisseurs trop pressés, que le dernier mot n'est sans doute pas dit relativement à la « Santa Casa ». Aussi bien ceux qui auront parcouru cette « première partie » seront heureux d'en voir paraître et d'en pouvoir lire la suite promise par l'auteur.

J. Forget.

Salvayre, **24 (92)**

1910. — Saint Bernard, maître de vie spirituelle, par M. l'abbé G. Salvayre. — Avignon, Aubanel, 1910. 1 vol. in-8° de XII-160 pages. 2 fr. 50

Voilà un livre qu'on voudrait plus long, plus étendu, tant le sujet — malgré son apparente sécheresse — est riche et fécond, — tant l'auteur a mis de cœur et de réflexion à le traiter. Il étudie sous un aspect spécial la figure puissante de saint Bernard, et complète ainsi, sans leur nuire en rien, les « vies » de l'abbé de Clairvaux, et notamment le remarquable ouvrage de Vacandard.

L'abbé Salvayre traite avec une louable clarté, dans une langue choisie, mais sans recherche, des questions très relevées. Il y réussit, grâce à la netteté de son plan et la vigueur de sa méthode. Il s'interdit tout digression et se renferme strictement dans son sujet.

Après avoir rappelé ce qu'est la vie spirituelle, il indique comment on a, grâce à l'observation des grands mystiques et à l'examen de leurs écrits, coordonné des principes sur les relations surnaturelles de l'âme avec Dieu. Après ces préliminaires, l'auteur développe la théorie de la vie spirituelle d'après saint Bernard : purification, contemplation, union mystique, conditionnées par la connaissance et par l'amour de Dieu. Il fait ensuite les applications nécessaires aux objets et sujets de la vie spirituelle.

Puisées dans les textes mêmes de saint Bernard, les allégations de l'abbé Salvayre n'en ont que plus de poids. Elles l'autorisent à formuler nettement ses conclusions, et à présenter à nos contemporains la vie chrétienne, telle que la concevait saint Bernard il y a sept siècles, comme applicable et possible de nos jours.

Admirateur de son héros, il aime à analyser l'âme de saint Bernard, du moine qui a joué un rôle à part dans la politique du monde et pris rang parmi les maîtres de la vie chrétienne. Docteur, mystique, apôtre, il ne peut comme tel, au jugement de M. Salvayre, avoir que des inférieurs ou des égaux.

Ch. Caeymaex.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme.

Combes, Paul. 37

1910. — Les quatre livres de la femme. Tome IV : Le livre de l'éducatrice, par Paul Combes. — Avignon, Aubanel frères, 1910. 1 vol. in-12 de XX-174 pages. 3 fr.

Legrand, Hubert. 37

1910. — L'hygiène des tout-petits, par le Dr Hubert Legrand, — Paris, Paulin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 156 pages. 2 fr.

Moch, Gaston. 32

1910. — La représentation vraiment proportionnelle, par Gaston Moch. — Paris, E. Cornély & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 64 pages. 1 fr.

Ce travail intéressera particulièrement au moment où tout ce qui touche à la R. P. est à l'ordre du jour.

L'auteur combat la formule d'Hondt comme s'écartant de la proportionalité arithmétique et fournit de longues séries de calculs pour étayer un autre système de répartition : affectation, après application de la règle de trois, des sièges non attribués aux listes dont les restes sont les plus forts.

P. Wauwermans.

Rœhrich, Edouard. 37

1910. — Philosophie de l'éducation. Essai de pédagogie générale, par Edouard Rœhrich. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 288 pages. 5 fr.

(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Scholten, H. 38

1910. — Beginselen van het dubbel boekhouden, volgens de maandelijksche methode, door H. Scholten. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 108 bladz. 2 fr.

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues.**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Boillin, J.-L. **44.8**

1910. — Le secret des grands écrivains. Essai de rhétorique moderne, par J.-L. Boillin. Préface de M. Emile Faguet. — Paris, Falque, 1910. 1 vol. in-12 de 210 pages. 2 fr. 50

Eeckels, Constant. **46.7**

1910. — La lengua espanola en Belgica. La langue espagnole en Belgique. Cervantès, sa vie et ses œuvres, par Constant Eeckels. — Anvers, chez l'auteur, 1910. 1 vol. in-8° de 42 pages. *(Sans prix)*

Holtvast, K. **43.7**

1910. — Beknopte nederlansche spraakunst, door Dr K. Holtvast. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 142 bladz. 2 fr.

Hoogeveen, M.-B. et Lustig, W.-K. **43.3**

1910. — Oefeningen behoorende bij Hoogeveen's voorlooper van de nederlandsche spraakkunst, door M. B. Hoogeven & W.-K. Lustig. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 96 bladz. 1 fr.

Swaen, A.-E.-H. **42.8**

1910. — A short history of english literature, by A.-E.-H. Swaen. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 vol. in-8° de 76 pages. 2 fr.

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie.**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Anglas, I. **534.7**

1910. — Précis d'acoustique physique, musicale et physiologique, par le Dr I. Anglas. — Paris, Paulin & Cie, 1910. 1 vol. gr. in-8° de 382 pages et 122 figures. 12 fr.

Ce livre ne répond exactement à aucun programme classique; dans sa première partie il s'adresse spécialement aux élèves d'un cours moyen de physique; le deux parties suivantes sont de nature à intéresser surtout les musiciens, les physiologistes et même le grand public.

L'*acoustique physique* développe les questions classiques : mouvement vibratoire, qualités du son, méthodes et appareils de mesure, vitesse de propagation, diffraction, réfraction, réflexion, résonnance, tuyaux, cordes, verges et membranes vibrantes. On y a ajouté un intéressant résumé des meilleures recherches sur l'acoustique des salles.

L'*acoustique musicale* applique à l'art ces données scientifiques; on y compare les divers systèmes de gammes, les tonalités diverses, l'exharmonisation des gammes et leur constitution par les échelles, leur évolution et celle de l'art musical.

Les théories modernes de l'audition et de la phonation et des propriétés spéciales des sons émis par le larynx humain, la parole et le chant, sont étudiés dans l'*acoustique physiologique*.

L'ensemble est bien au point et présenté avec méthode et clarté.

N. N.

Hofkamp, K. **50**

1910. — De natuurkunde voor de lagere school en voor de laagste klassen der burger dag en avondscholen, normaallessen en meisjesscholen, door K. Hofkamp. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 122 bladz. 2 fr.

Mulder, J. **50**

1910. — Examenvragen en opgaven over natuurkennis met toelichtingen, ten dienste van aanstaande onderwijzers, door J. Mulder. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 148 bladz. 1 fr. 80

Wisselink, W.-H. 51

1910. — Vraagstukken ter oefening in de algebra, door W.-H. Wisselink. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 72 bladz. Eerste stukje. 1 fr.

Wydenes, P. et De Lange, D. 51

1910. — Rekenboek voor de hoogere burgerschool, door P. Wydenes en D. De Lange. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 172 bladz. 2e stukje. 2 fr.

7 Beaux-Arts

70 Généralités.

701 Esthétique.

71 Art des jardins.

72 Architecture.

73 Sculpture.

736 Sigillographie.

737 Numismatique.

738 Céramique.

74 Dessin.

75 Peinture.

76 Gravure.

77 Photographie.

78 Musique.

79 Sports.

Bellaigue, Camille. 78 (92)

1910. — Gounod, par Camille Bellaigue. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 240 pages. 3 fr. 50

(Les maîtres de la musique.)

Bruins, J.-A. 74

1910. — Aanteekeningen omtrent taal en stijl ten gebruike bij het middelbaar en gymnasiaal onderwijs, door de Dr J.-A. Bruins. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 54 bladz. 1 fr.

Huet, C.-B. 75

1910. — The land of Rubens. A companion for visitors to Belgium and France, by C.-B. Huet. — London, Sampton Low & Co, 1910. 1 vol. in-12 de 230 pages. 6 fr.

Pourot, Paul. 71

1910. — Tolède. Son histoire, ses légendes, ses monuments, par Paul Pourot. — Paris, B. Grasset. 1910. 1 vol. in-12 de 220 pages. 3 fr. 50

Les deux cent seize pages du livre que voici, contiennent une étude très fouillée de l'histoire glorieuse de Tolède. Les personnes que cette ville ne laisse pas indifférentes, et ces personnes sont nombreuses et se rencontrent parmi les plus compétentes, trouveront, en M. Paul Pourot, un commentateur des plus autorisés. Par le texte et par le dessin, il a composé, sur la belle ville espagnole, un ouvrage agréable et utile.

Avec une savante minutie, il y expose les origines de Tolède (Ibères, Celtes et Carthaginois), le séjour des Romains, des Goths et des Maures. Les vicissitudes de Tolède sous le règne des rois maures indépendants, des rois chrétiens, des autrichiens et des Bourbons, ce que ces gouvernements ont fourni, à cette ville, de monuments et de trésors, la monographie des évêques et des archevêques de la métropole religieuse de l'Espagne, tels sont les sujets étudiés par M. Pourrot dans la suite de ce livre très intéressant.

Nous n'avons que deux blâmes à faire à l'auteur : Le premier, c'est d'apprécier l'Inquisition d'une façon peu digne d'un vrai historien. Le second, c'est d'ignorer que l'église de *San Juan de los Reyes*, son portail et son cloître, sont l'œuvre d'un *architecte bruxellois*, dont le nom fut métamorphosé par les espagnols en celui de *Egas*.

Les *Annales de la société archéologique de Bruxelles*, fourniraient à M. Pourrot de nombreux renseignements à ce sujet.

Lorsque, dans les prochaines éditions de l'ouvrage que voici, M. Pourrot aura bien voulu corriger la grave erreur susdite, on n'y louera plus que des qualités.

Franz NÈVE.

Tierie, J.-F. **78 (04)**

1910. — Loovertjes. 16 kinderliederen met pianobegeleiding, door J.-F. Tierie. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-4° van 20 bladz. 1 fr.

8 Littérature

81	**Généralités.**
82	**Littérature anglaise.**
83	« **germanique.**
84	« **française.**
85	« **italienne.**
86	« **espagnole.**
87	« **latine.**
88	« **grecque.**
89	**Autres littératures.**
1	**Poésie.**
2	**Théâtre.**
3	**Roman.**
4	**Essais.**
5	**Éloquence.**
6	**Lettres.**
7	**Satire.**
8	**Mélanges.**

Ablin, Charles. **84.1**

1910. — Jeanne d'Arc. Ode par l'Abbé Charles Ablin. — Paris, Haton, 1910. 1 broch. in-12 de 8 pages. 0 fr. 50

Auschitzky, Daniel. **84.2**

1910. — L'Absolution. Drame historique en un acte, par Daniel Auschitzky. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 20 pages. 1 fr. 50

Auschitzky, Daniel. 84.2

1910. — Les surprises de l'Auto ! Comédie-bouffe en 3 actes, par Daniel Auschitzky. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 46 pages. 2 fr.

Auvray, Michel. 84.3

1910. — La villa des glycines, par Michel Auvray. — Paris, R. Haton, 1910. 1 vol. in-8° de 222 pages. 3 fr.

Brueys et Palaprat. 84.2

1910. — L'avocat Patelein. Comédie en trois actes, par Brueys et Palagrat. — Paris, Bricon & Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 56 pages. 0 fr. 50

Caritas. 84.2

1910. — La Médaille miraculeuse. Pièce en 4 actes et 3 tableaux, par Caritas. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 52 pages. 1 fr.

Chéron de la Bruyère (Mme). 84.3

1910. — La Mission de Gisèle, par Mme Chéron de la Bruyère. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 286 pages. 3 fr.

d'Ars, Jacques. 84.2

1910. — Magasin de chaussures. Comédie en un acte, par Jacques d'Ars. — Paris, Bricon & Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 36 pages. 1 fr.

Debrol, Marc. 84.3

1910. — Le grand tour. Roman, par Marc Debrol. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 322 pages. 3 fr. 50

L'auteur du délicieux roman la *Route choisie* que nous louions sans réserve l'an dernier, à cette même place, nous donne une nouvelle œuvre, le *Grand Tour*, substantielle, vigoureuse, intéressante, et qui fait apprécier l'intimité du foyer où les âmes ne sont pas encapuchonnées. N'est-ce pas ce très louable but que s'est proposé l'écrivain ?

L'intrigue est simple — Jean Morel, fils de bourgeois, part pour l'Amérique, élaborer une fortune avant de contracter un mariage qui désespère ses parents. — A la nouvelle que l'intrigante Cécile le délaisse pour en épouser un autre, il n'a plus qu'un désir : réaliser une immense fortune. Après une nouvelle déception apportée par la fantasque Gladys, fille de son patron multimillionnaire, Jean, dédaigneux des situations les plus lucratives, dégouté de la vie américaine, revient au foyer, heureux de reprendre les saines traditions familiales.

Nous comprenons que le chevaleresque Jean Morel, d'une nature poétique et artiste, se détourne de ces affamés de dollars, qui n'apprécient son intelligence qu'en tant que productive, et méprise l'habileté des prosaïques agioteurs « qui n'ont jamais le temps de rien, pas même celui de jouir », trop occupés de leur colossale et écrasante fortune.

En psychologue perspicace et sincère, M. Debrol nous dévoile l'état d'âme des grands milliardaires américains qui n'est réellement pas beau ; nous pénétrons avec lui dans leur vie intérieure, dans leur famille « où les départs ne font point de vides et les arrivées ne causent aucune joie. »

Le volume pourrait porter en épigraphie cette affligeante pensée que nous retrouvions naguère dans une savoureuse et spirituelle causerie de M. Debrol lui-même, parue dans la *Revue Générale*.

« Dans les milieux très modernes, le » foyer n'est plus qu'un leurre ; les pa- » rents, les époux, les enfants, chacun » vit sa vie côte à côte, mais sans échan- » ger d'idées, sans se confier de se- » crets, sans laisser les âmes se péné- » trer. » Dans ce sens, le foyer des milliardaires américains est vraiment très moderne.

Cette désagrégation des familles est une des plus grandes tristesses morales de notre temps et l'absence de religion n'y est pas étrangère.

Le roman de M. Debrol, bien équilibré, basé sur cette forte pensée morale qu'est l'amour de la patrie et l'amour du foyer, d'un style personnel, souple, poétique, évocateur, révèle un talent de grande race.

A. Dury.

Delisle, Henri. **84.1**

1910. — Au large. Poèmes, par Henri Delisle. — Paris, Edition du Beffroi, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages. 3 fr. 50

Divisé en deux parties distinctes, de par le volonté de son auteur, ce volume de vers, révèle deux aspects de la personnalité qui s'y communique. L'un, celui de l'amant, se manifeste doux, tendre, rêveur, et chante l'âme et les choses ; l'autre, au frant duquel se place ce mot incisif, évocateur, simple : la Cité, paraît emporté par un souffle de colère, et un amour exagéré de la rénovation sociale qui cadre assez peu avec les poèmes d'amour de la première partie.

Ce n'est pas que je veuille condamner d'emblée la seconde moitié de cette œuvre, loin de là ma pensée. Sans doute s'il me fallait la juger au point de vue des idées, je n'hésiterais aucunement à repousser comme chimérique, cette confiance présomptueuse dans les forces de l'Avenir, ce stérile Espoir dans l'épanouissement de je ne sais quelle république désirable peut-être, mais en tous cas utopique. Je ne vois pas qu'il faille, parce que les sciences progressent, construire aussitôt un monde d'une luminosité illusoire, et qui n'a ses assises que dans des imaginations échauffées. S'il plaît à la Vierge au bonnet rouge de jeter ce bonnet par dessus les moulins, et d'oublier trop souvent les réalités, ce n'est pas un motif pour que nous oubliions qu'il y aura toujours dans le monde assez d'obscurité pour nous rappeler que nous n'avons pas le droit d'être orgueilleux.

Mais je ne veux voir dans ces poèmes à « la Cité » que l'égarement d'une générosité désireuse de verser à tous, une dose de bonheur comme prix du travail honnête, une récompense pour la probité et la vertu ; je n'y veux voir qu'une volonté, celle d'inspirer le courage devant la vie, à tous ceux qui ploient sous son fardeau, et c'est pourquoi je fais trêve à la critique des idées pour ne plus apprécier que la forme.

Ce qui me plaît dans le style de ce poète c'est la simplicité, l'absence de littérature, au sens étroit, superficiel et maniéré du mot, comme aussi la clarté des pensées. Mais ce qui me peine, c'est d'y retrouver la façon de Musset, un peu trop accusée, pas assez voilée par l'originalité de l'auteur.

Cette imperfection se manifeste surtout dans les poèmes groupés sous le titre « L'âme et les choses ». Elle est d'autant plus regrettable que c'est ici la partie la plus savoureuse, la plus vraiment poétique de cette œuvre. Il n'y a aucun doute possible, nous nous trouvons en présence d'une âme et d'un cœur de poète. Cette âme et ce cœur nous disent avec une grâce souvent mélancolique, toutes les joies

éprouvées aux heures de l'illusion bienheureuse, toutes les tristesses déchirantes aux moments de la séparation. Ce n'est pas l'amour d'une Laure ou d'une Béatrice qui a inspiré le poète, c'est de la Beauté qu'il s'est épris. Les accents n'en sont pas moins vrais, émus et harmonieux. Il trouve souvent un rythme caressant et berceur, des images claires, un souffle qui a la fraîcheur de la jeunesse.

A part donc cette incertitude qui se balance entre la pensée chrétienne et le rêve païen, c'est ici un beau livre, franc, sincère, et qui loin de ne donner que des promesses, apporte d'agréables formes d'art enveloppant une émotion vécue.

Cl. Perdieus.

Deyrieux, L. 84.2

1910. — Jeanne d'Arc. Drame en trois actes avec prologue et épilogue, par L. Deyrieux. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-12 de 108 pages. 1 fr.

D'Oberny, L. 84.3

1910. — Fleur de Trianon, par L. D'Oberny. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 282 pages. 3 fr.

Du Houx d'Hauterive. 84.7

1910. — Les joies du cinéma ! monologue comique, par Du Houx d'Hauterive. — Paris, Haton, 1910. 1 broch. in-12 de 8 pages. 0 fr. 50

Du Houx d'Hauterive. 84.7

1910. — Poil-de-Brique. Vaudeville militaire en un acte, par Du Houx d'Hauterive. — Paris, R. Haton. 1 vol. in-12 de 36 pages. 1 fr.

Du Houx d'Hauterive. 84.2

1910. — La phonographomanie. Monologue comique, par Du Houx d'Hauterive. — Paris, Haton, 1910. 1 broch. in-12 de 8 pages. 0 fr. 50

Grech, Jehan. 84.2

1910. — Mesdemoiselles de Lafaridon & leur compagnie. Comédie en 2 actes, par Jehan Grech. — Avignon, Aubanel, 1910. 1 vol. in-12 de 88 pages. 1 fr. 50

Grondhout, C. 89

1910. — Stukken ter vertaling ten dienste van studeerenden, verzameld door C. Grondhoud. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 vol. in-8° de 124 pages. 2 fr. 50

Joergensen, Johannes. 84.8

1910. — Pèlerinages franciscains, par Johannes Joergensen. Traduit du danois avec l'autorisation de l'auteur, par Teodor de Wyzewa. — Paris, Perrin & Cie, 1910. — 1 vol. in-8° de XII-320 pages. 3 fr. 50

Lachèse, Marthe. 84.3

1910. — Une injustice, par Marthe Lachèse. — Paris, R. Haton, 1910. 1 vol. in-8° de 288 pages. 5 fr.

Le Roy-Villars, Ch. 84.2

1910. — Le Sous-Préfet de Vazicourt-les-Briquettes. Comédie en un acte, par Ch. Le Roy-Villars. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 106 pages. 2 fr.

Le Roy-Villars, Ch. 84.2

1910. — Le dîner de la sous-préfète. Comédie en un acte, pour jeunes filles, par Ch. Leroy-Villars. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 106 pages. 2 fr.

Levray, Marguerite. 84.3

1910. — Le secret de la Tour-aux-Mouettes, par Marguerite Levray. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 284 pages. 3 fr.

Mayris, Max. 84.7

1910. — Le métro. Monologue, par Max Mayris. — Paris, Haton, 1910. 1 broch. in-12 de 8 pages. 0 fr. 50

84.8

1910. — Œuvres choisies de Xavier de Maistre. Récits, poésies, correspondance, avec notice biographique, appréciations critiques et bibliographie. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-8° de 206 pages. 1 fr.

Oger, Joseph. 84.2

1910. — Barbe-Bleue. Drame en trois actes, avec chœurs et couplets, par l'abbé Joseph Oger. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. petit in-8°. 1 fr. 50

D'aucuns ont reproché à l'abbé Oger d'avoir introduit des rôles d'hommes dans des pièces destinées à être jouées par des jeunes filles.

Dans une note accompagnant l'une des œuvres l'abbé Oger répond très judicieusement.

« J'ai mis dans plusieurs de mes pièces quelques rôles d'hommes parce que sans eux il n'y a plus de drame... A maintes reprises, des directrices de patronages ou de pensionnats de jeunes filles m'ont dit : Quel répertoire nous avons !.. quel bavardage, quelle futilité, à part quelques honorables exceptions. Voilà pourquoi j'ai mis des rôles d'hommes, seulement ceux qui sont nécessaires, dans mes pièces ; et celles qui ont osé les jouer ne l'ont pas regretté. »

Je partage aussi l'avis de l'auteur quand il prétend ne rien trouver de choquant à habiller des jeunes filles en hommes quand la pièce est d'une époque où les hommes portaient la robe ou de longs habits descendant au dessous du genou.

Sans inconvenance une jeune fille peut porter une redingote de magistrat, une blouse de berger, un veston de citadin ; l'expérience l'a assez prouvé. En cela comme en beaucoup d'autres choses, honni soit qui mal y pense.

Cela dit, passons à la critique.

Barbe Bleue, drame légendaire à la fois et historique, qui nous rappelle l'immortel conte de Perrault et qui évoque le souvenir de Gilles de Laval et des gens de sa maison, dans le cadre même où ils ont vécu.

Le thème est trop connu pour que nous insistions.

Si les rôles de Gilles de Laval et de l'espion Corvillaut sont bien tenus, le succès doit être grand et l'impression profonde.

Jean D'OUTREMEUSE.

Oger, Joseph. 84.2

1910. — Les pirates normands. Drame en deux actes, par l'abbé Joseph Oger. Paris, Haton, 1910. 1 vol. petit in-8° 1 fr.

Wilfrid, chef normand, a attaqué et pris d'assaut le château du comte Yvain. Le comte blessé grièvement, les défenseurs tués, le pillage commencé, le

vainqueur s'engage à épargner la population féminine, à condition que Griselda, la jeune comtesse, devienne sa femme. Celle-ci se réfugie dans un monastère de sœurs où les barbares la poursuivent. Elle leur clame sa volonté inébranlable de n'appartenir qu'à Dieu et Dieu la sauve par un prodige.

Très bon drame, peut-être difficile à rendre, mais qu'importe, si les acteurs se pénètrent parfaitement de leur rôle.

Jean D'OUTREMEUSE.

Oger, Joseph. **84.2**

1910. — La sotte querelle. Pièce en un acte, de M. l'abbé Joleph Oger. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-8° de 40 pages. 1 fr. 50

Le comte Tristan et son fou Garriguet reviennent de la croisade. Caractère peu commode, le comte cherche noise à tous et à tout propos.

Un bouclier, argenté à l'intérieur et doré à l'extérieur, est l'occasion d'une dispute et d'un duel entre Tristan et son jeune fils Roland, qu'il ne reconnaît pas. Après des scènes comiques, tout s'arrange et les deux combattants tombent dans les bras l'un de l'autre.

Bonne opérette.

Jean D'OUTREMEUSE.

Perrenet, P. **84.2**

1910. — Pincemol et Labarbette. Comédie en 3 actes, par Perrenet, P. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-8° de 70 pages. 1 fr.

Perrenet, P. **84.2**

1910. — L'examen de Pierrot. Comédie en un acte, suivi de Scapin, précepteur, comédie en un acte pour jeunes écoliers, par P. Perrenet. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 72 pages. 1 fr.

Perrenet, P. **84.2**

1910. — La cousine d'Afrique. Comédie en un acte, pour jeunes filles, par P. Perrenet. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 32 pages. 1 fr.

Poser, C.-E. **83.8**

1910. — Das Edle Blut. Erzählung von Ernst von Wildenbruch, mit genehmigung des dichters herausgegeben und für schul- und privatlektüre, mit bemerkungen und ausführlichen worterklarungen versehen, von Dr C. E. Poser. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 110 bladz. 1 fr. 60

Regnard. **84.2**

1910. — Le joueur. Comédie en cinq actes, par Regnard. — Paris, Bricon et Lesot, 1910. 1 vol. in-32 de 70 pages. 0 fr. 50

Willy. **84.3**

1910. — Maugis en ménage, par Willy. — Paris, A. Méricant, 1910. 1 vol. in-12 de 324 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 **Civilisation.**
- 902 **Chronologie.**
- 903 **Diplomatique.**
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Bos, R. **91**

1910. — Nederland. Eenvoudig leerboekje der aardrijkskunde van Nederland, door R. Bos. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 100 bladz. 0 fr. 60

Laarman, B. **90 (02)**

1910. — Toestanden en gebeurtenissen. Tweede leerkring voor het geschiedenis-onderwijs, ten behoeve van de hoogste klasse der lagere school, door B. Laarman. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 166 bladz. 3e deeltje. 1 fr.

Laarman, B. **90 (02)**

1910. — Toestanden en gebeurtenissen. Eenvoudige lessen over de vaderlansche geschiedenis, voor het vierde of vijfde leerjaar, door B. Laarman. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 112 bladz. 0 fr. 75

EN SOUSCRIPTION :

L'AMÉRIQUE MODERNE

par Jules HURET

Il paraîtra un fascicule de 28 pages (12 pages d'illustrations en couleurs et en noir sur papier couché de luxe et 16 pages de texte sur papier vergé) le 1er et le 15 de chaque mois. Chaque fascicule sera mis en vente sous une couverture en papier feutre.

La publication sera complète en 30 livraisons qui formeront deux beaux volumes.

Le premier volume sera terminé dans le courant de Décembre 1910.)

La livraison illustrée: 1 fr. 50.

Exceptionnellement, la première livraison: 0 fr. 75.

CONDITIONS DE SOUSCRIPTION

A L'OUVRAGE COMPLET

En 2 forts volumes brochés	livrables sitôt l'achèvement de chacun d'eux	45 fr.
En 2 forts volumes reliés		57 fr.

Payables 5 fr. par mois (le premier versement accompagnant le bulletin de commande) ou au comptant avec 5 % d'escompte.

PRIME A NOS LECTEURS

VIGOUROUX, F.

LA SAINTE BIBLE POLYGLOTTE

Contenant le texte hébreu original, le texte grec des Septante, le texte latin de la Vulgate et la traduction française de M. l'abbé Glaize avec les différences de l'hébreu, des Septante et de la Vulgate ; des introductions, des notes, des cartes et des illustrations par F. Vigouroux, prêtre de Saint-Sulpice.

7 volumes in-8°.

Au lieu de 56 fr., net : 35 fr.

Payable 5 fr. par mois.

Depuis quelques années, les études bibliques commencent à refleurir parmi nous. Au moment où toutes les branches des sciences profanes font tant de progrès, le clergé comprend qu'il ne doit pas rester en arrière et comprend qu'il est nécessaire pour lui de se livrer avec une ardeur nouvelle à l'étude des Saintes Lettres, à celles de l'hébreu et du grec scripturaire, comme à celle de notre vulgate latine. Afin de le faire avec fruit, il faut avoir entre les mains les textes sacrés. Ces textes, les catholiques ne les ont point en dehors de la Vulgate, qui, malgré toute son importance, n'est pas suffisante pour les études critiques que réclament les besoins du temps. C'est ce qui a inspiré à M. Vigouroux le projet de publier, en un format commode et à un prix accessible à tous, de par notre rabais, une Polyglotte contenant les textes originaux, avec la version des Septante, le version latine et une version française pour la plus grande commodité de tous. Cet ouvrage répondra ainsi aux désirs du grand pape Léon XIII, qui a publié son encyclique *Providentiosimus*, afin de donner un nouvel essor aux études bibliques. En réalisant, par cette publication, les vœux du Saint-Père, la Bible Polyglotte donnera en même temps satisfaction à un grand nombre de prélats, de prêtres éminents, en particulier, de supérieurs et de directeurs de grands séminaires qui déploraient ne pouvoir trouver aucune édition catholique des textes originaux à mettre entre les mains du clergé.

D'ailleurs, nous le disions déjà, cette Bible est accessible aux petites bourses et l'on comprend difficilement qu'un si remarquable travail puisse être livré à un prix si peu élevé. Les bibles françaises et latines avec commentaires actuellement en usage se vendent, pour la plupart, aux mêmes prix.

Il ne reste qu'un petit nombre d'exemplaires.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

Matthieu, Ernest. **01**

1910. — Les journaux tournaisiens (1786-1907), par Ernest Matthieu. — Tournai, Castermann, 1910. 1 vol. in-8° de 156 p. 3 fr.

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Daumont, O. **14**

1910. — Le problème de l'évolution de l'homme, par O. Daumont. — Bruxelles, L'Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 58 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 13.)

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la Revue *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Après avoir considéré, dans une récente étude, la théorie évolutionniste des espèces en général, l'auteur nous donne ici sa pensée sur « le Problème de l'évolution de l'homme ». Il délimite d'abord, très à propos, la compétence de la zoologie et de la psychologie pour solutionner la question. Ce point acquis que l'âme doit avoir une origine divine, il se demande s'il faut, scientifiquement, admettre les arguments anatomiques, biologiques et paléontologiques, pour aboutir à cette conclusion : « qu'aujourd'hui, la science impartiale qui se limite aux faits et ne s'en estime que l'interprète, nous montre l'homme apparaissant sur la terre dans toute l'indépendance et la supériorité que nous lui connaissons vis-à-vis du règne animal ». Donc, « il a été créé immédiatement par Dieu ».

M. Daumont est un écrivain consciencieux qui sait intéresser le lecteur. On retrouve dans ce travail toutes les belles qualités de sa première étude. Jean LOVEL.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Boitson, Marius. **22**

1910. — Petit catéchisme du christianisme artscientifique, limitariste et palingénésique, par Marius Boitson. — Ixelles, V. Lummen, 1910. 1 vol. in-8° de 158 pages. (Sans prix)

du Coëtlosquet, C. **24**

1910. — Les retraites à Madagascar-central, par C. du Coëtlosquet. — Enghien, Bibliothèque des exercices, 1910. 1 vol. in-8° de 84 pages. 1 fr. 60

L'importance des retraites, leur utilité, leur nécessité, tant en pays civilisés qu'au sein des peuples païens, voilà une thèse admise par tout esprit impartial.

Ce que les Pères de la Compagnie de Jésus ont réalisé dans notre Belgique, leurs missionnaires l'ont tenté à Madagascar. Ont-

ils réussi ? Le P. du Coëstlosquet nous renseigne à ce sujet. Etude très intéressante en même temps que très instructive, qui nous initie à cette atmosphère de piété et de recueillement où les âmes se préparent au baptême, à la première communion, où elles prennent de bonnes résolutions qu'elles s'efforceront de réaliser dans leur milieu.

Excellente brochure dont je conseille la lecture à tous, surtout à ceux qui ne sont pas encore persuadés de l'influence d'une retraite sur l'existence quotidienne. Jean D'OUTREMEUSE.

Hubert. **21**

1910. — Les décadences contemporaines, par le R. P. Hubert des Carmes. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 22 pages. ofr. 50

Hubert. **22**

1910. — Sainte Thérèse devant l'histoire et la psychologie, par le R. P. Hubert, des Carmes. Préface par le Dr Havet. — Lierre, Van In et Cie, 1910. 1 broch. in-8° de 118 pages. 1fr.

Ouvrage très opportun, en même temps que sujet très bien étudié. La vie de sainte Thérèse, en effet, est une des vies les plus discutées à l'heure présente. Pour les uns, l'idéal qu'elle propose est trop au-dessus de nos petites vertus et de notre peu persévérante énergie ; pour d'autres, ses faits et gestes sont sans importance, sans conséquence : n'est-elle pas le type parfait de l'hystérique ?

L'étude du professeur Havet, si sérieuse et si claire, détruit la thèse des partisans de l'hystérie. Elle réduit à néant les arguments de ceux qui, comme le P. Hahn, attribuent à la névrose le merveilleux de la vie de la sainte.

Quant à ceux qui l'admirent, tout en déclarant son imitation au-dessus de leurs forces, le Père Hubert leur montre que si elle fut femme, si elle garda les qualités délicates de son sexe, elle eut un caractère des plus virils. Il indique aussi la source de cette inlassable énergie qui l'anima toujours.

Excellent ouvrage, ou le cœur parle autant que la raison et qui donne à cette sublime existence le relief qu'elle mérite. L'œuvre du Père Hubert en se répandant — souhaitons lui une diffusion de plus en plus grande — rendra plus populaire encore la grande figure de la Vierge d'Avila. Jean D'OUTREMEUSE.

Ladislas. **21**

1910. — La consécration des familles au Sacré-Cœur de Jésus, par le R. P. Ladislas. — Courtrai, Beyaert-Siven, 1910. 11 vol. in-12 de 196 pages. 1 fr.

Une étude, même superficielle, du monde et du genre de vie que beaucoup mènent aujourd'hui, conduit tout esprit éclairé à cette conclusion, que l'idée même de Dieu est bannie de plus en plus et de la société et des familles qui la composent. On ne rêve plus que plaisirs et jouissances ; la pénitence et la mortification sont dédaignées. La lutte devient de plus en plus âpre entre Jésus et l'enfer. Quel remède apporter à ce mal profond qui nous ronge ? L'auteur préconise la consécration des familles et des individus au Sacré-Cœur de Jésus. Utilité de cette dévotion, consolantes promesses en faveur des fervents, pratiques de piété, œuvres de dévotion en l'honneur du Sacré-Cœur, voilà un bien pâle résumé de ce bon petit livre.

Puisse-t-il se répandre au point d'entrer dans chaque famille : tel est notre vœu le plus sincère. Jean D'OUTREMEUSE.

Lecharlier, Charles. **21**

1910. — De la participation des fidèles à la prière liturgique, par Charles Lecharlier. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 20 pages. 0 fr. 50

Lintelo, Jules. **25**

1910. — La prédication des triduums eucharistiques, (prescrits par S. S. Pie X.) Rapport présenté au Congrès eucharistique de Montréal, par le R. P. Jules Lintelo, S. J. — Tournai, Castermann, 1910. 1 broch. in-8° de 34 pages. 0 fr. 50

Ce travail, si précis, si pratique, et dont la conclusion s'élève à une réelle éloquence, occupera une place marquante parmi les rapports qui seront présentés au Congrès eucharistique de Montréal. Il y a droit, à raison de son auteur et de sa valeur intrinsèque. Certes, les vœux formulés à la fin du rapport ont leur importance, — une importance considérable — mais, indépendamment de ces vœux. que de judicieuses observations au cours de ces pages, que d'intérêt dans les considérants ! Quelles précieuses directions pour la pratique du Triduum et pour assurer la persévérance de ses effets !

C'est un pieux sentiment que de souhaiter à cet opuscule une aussi large diffusion et un aussi religieux succès, qu'aux autres écrits du Père Lintelo. Ce sentiment se trouvera au cœur de quiconque lira cette brochure, toute d'édification et de bon jugement.

C. CAEYMAEX.

Rivet, L. **21**

1910. — La question du duel, par le R. P. L. Rivet, S. J. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 48 pages. 0 fr. 75

Stimart, L. **232.931.2**

1910. — L'Immaculée conception et la virginité de Marie, par le chanoine L. Stimart. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 38 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 8.)

En réponse au pamphlet *la Mère de Jésus*, voici très clairement exposés le dogme de l'Immaculée Conception et les arguments théologiques et de tradition qui l'appuient. Les principales objections historiques sont ensuite réfutées.

La seconde partie de la brochure est consacrée au dogme de la virginité de Marie. Marie est Vierge avant, pendant et après l'enfantement du Sauveur : c'est ce que nous disent les définitions de l'Eglise, les Evangiles, la Tradition, la prophétie d'Isaïe. Les objections, souvent malveillantes, de nos adversaires n'ont aucune valeur et se basent d'ordinaire sur une mauvaise interprétation des textes.

Puisse ce travail obtenir un légitime succès et réparer le mal qu'aura pu faire le pamphlet auquel il s'oppose. Jean LOVEL.

Wouters, Ludovicus. **21**

1910. — Commentarius in decretum « ne temere » ad usum scholarum compositus, auctore, Ludovico Wouters, C. SS. R. — Romae, Desclée et Socii, 1910. 1 vol. in-8° de 116 pages. 1 fr.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**
31 **Statistique.**
32 **Science politique.**
325 Colonisation.
33 **Économie politique.**
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 **Droit.**
348 Droit ecclésiastique.
35 **Administration.**
36 **Association.**
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 **Enseignement, éducation.**
38 **Commerce.**
39 **Folklore.**
396 Féminisme.

Antheunis, Louis. **31**

1910. — Le néo-monarchisme français et la question sociale, par Louis Antheunis. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broch. in-8° de 22 pages. 0 fr. 50

Frank, Louis. **323. (493)**

1910. — La Paix et le district fédéral du monde. L'Avenir de la Belgique au point de vue international, par Louis Frank. — Paris, Larousse, 1910. 1 broch. in-8° de 32 pages. 0 fr. 50

Lhande, Pierre. **398**

1910. — L'émigration basque. Histoire — Economie — Psychologie, par Pierre Lhande, S. J. Préface de Carlos Pellegrini, ancien Président de la République Argentine. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de XXVI-298 pages. 3 fr. 50

Peeters, Edward. **321**

1910. — Het ideaal in het menschelijk leven, door Edward Peeters. — 's Gravenhage, Druk. « Nieuw Leven », 1910. 1 boekd. in-8° van 12 bladzijden. 0 fr. 50

Peeters, Edward. **321**

1910. — Le Dr Cecil Reddie, par Edward Peeters. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 broch. in-8° de 4 pages. 0 fr. 25

(Les Educateurs.)

Peeters, Edward. **321**

1910. — Het ghetto der israelieten. Eene sociaal-paedagogische studie, door Edward Peeters. — 's Gravenhage, Druk. « Het Nieuw Leven », 1910. 1 boekd. in-8° van 14 bladz. 0 fr. 25

Savoy, Emile. **351.83.86**

1910. — L'apprentissage en Suisse, par le Dr Emile Savoy. — Louvain, Peeters, 1910. 1 vol. in-8° de 616 pages. 10 fr.

(Ecole des Sciences politiques et sociales de Louvain.)

31

1910. — Tableau général du commerce avec les pays étrangers pendant l'année 1909, publié par M. le ministre des Finances. — Bruxelles, Impr. A. Mertens, 1910. 1 vol. gr. in-4° de 768 pages. 15 fr.

(Statistique de la Belgique.)

L'Institut international de statistique ainsi que différents congrès internationaux, ont exprimé le vœu que les divers gouvernements, afin de faciliter les études entreprises en vue de l'unification des principes et des méthodes, fassent connaître les règles suivies pour l'établissement de leur statistique commerciale.

D'autre part, ceux qui consultent les statistiques commerciales ont souvent intérêt à connaître d'une manière précise les règles qui ont été suivies pour en recueillir les éléments.

La publication de la présente notice répond à ce double desideratum. Elle permet, en outre, au commerce, qui est en quelque sorte le collaborateur du service de la statistique commerciale, d'apprécier toute l'importance qui s'attache à l'exactitude des déclarations en douane, tant sous le rapport de l'espèce, du poids, de la valeur ou de la mesure des marchandises qu'en ce qui concerne les provenances et les destinations réelles.

Dans la notice analytique (p. 37 et suivantes), les principaux faits de l'année 1909 sont comparés avec ceux de l'année précédente. Le résumé inséré aux pages 30 et 31, présente, pour chaque année depuis 1831, les résultats généraux de notre commerce extérieur et le diagramme annexé à ce résumé permet d'en suivre les fluctuations.

Vermeersch, A. **312.1**

1910. — Le problème de la natalité en Belgique, par A. Vermeersch, S. J. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 70 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi, n° 12.)

En abordant ce problème, l'un des plus tristes de l'heure présente, l'auteur ne se propose pas de faire un travail de statistique. Un exposé clair et succinct nous dit bien d'abord l'état général du pays et l'état particulier des provinces, des arrondissements, des villes et des campagnes. Mais l'auteur s'applique surtout à déterminer les causes du mal — causes communes à tous ou relatives à chaque classe de la société, — à signaler les remèdes, à réfuter les sophismes courants et du même coup à venger la morale catholique. Il conclut enfin que le salut se trouve dans le retour à la foi chrétienne et à la pratique de ses vertus.

Voilà certes l'un des travaux les plus marquants que l'on ait publiés sur cette question. Devra le consulter tout esprit désireux d'avoir de ce problème une conception complète et précise.

Jean LOVEL.

Vossen, Em. **351.838.8**

1910. — Les Unions professionnelles. Manuel théorique et pratique, par M. l'abbé Em. Vossen. Ouvrage honoré d'une lettre de S. E. le Cardinal Mercier, archevêque de Malines et d'une préface, par M. Aug. Beernaert, ministre d'Etat. — Bruxelles, Impr. « *La Rapide* » 1910. 1 vol. in-8° de XXXII-776 pages. 7 fr. 50

Watteyne, V. & Breyre, A.

1910. — Les accidents du grisou (y compris les explosions de poussières) survenus dans les mines de houille de Belgique de 1891 à 1909, par V. Watteyne et Ad. Breyre. — Bruxelles, Impr. L. Narcisse, 1910. 1 vol. in-8° de 148 pages. *(Sans prix.)*

(Ministère de l'Industrie et du Travail.)

4 Philologie

40	**Généralités.**		1	**Orthographe.**
41	**Philologie**	**comparée.**	2	**Etymologie.**
42	»	**anglaise.**	3	**Lexicographie.**
43	»	**germanique.**	4	**Synonymie.**
44	»	**française.**	5	**Grammaire.**
45	»	**italienne.**	6	**Prosodie.**
46	»	**espagnole.**	7	**Dialectologie.**
47	»	**latine.**	8	**Manuels.**
48	»	**grecque.**		
49	**Autres langues.**			

Margot, Georges. 4

1910. — Le flamand à l'Université, par Georges Margot. — Louvain, Impr. Charles Peeters, 1910. 1 vol. in-12 de 106 pages. 1 fr.

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Philippi, A. **71**

1910. — De groote meesters in de Schilderkunst. 120 gekleurde afbeeldingen naar beroemde Schilderijen van de vroegste italiaansche kunst en nederlansche primitieven af, tot aan het einde van de XIXde eeuw, beschreven door A. Philippi. — Brussel, J. Meuwissen, 1910. 1 boekd. in-8° van 119 plaaten. 25 fr.

8 Littérature

81 **Généralités.**
82 **Littérature anglaise.**
83 « **germanique.**
84 « **française.**
85 « **italienne.**
86 « **espagnole.**
87 « **latine.**
88 « **grecque.**
89 **Autres littératures.**
1 **Poésie.**
2 **Théâtre.**
3 **Roman.**
4 **Essais.**
5 **Éloquence.**
6 **Lettres.**
7 **Satire.**
8 **Mélanges.**

Laenen, Jean. **84.3**

1910. — Les trois grâces. Roman social, par Jean Laenen. — Liége, Société belge d'éditions, 1910. 1 vol in-8° de 144 pages. 3 fr.

Limbourg, Pierre. **84.8**

1910. — Ames wallonnes. Esquisses et silhouettes, par Pierre Limbourg. — Verviers, Impr. populaire, 1910. 1 vol. in-8° de 184 pages. 2 fr.

Vromans, M. S. **89.8**

1910. — Everhardus J. Potgieter, met inleiding en aanteekeningen, door M. S. Vromans. — Aalst, De Seyn-Verhoustraete, 1910. 1 boek. in-4° van 210 bladz. 1 fr. 75

(Keurbladzijden uit nederlansche Schrijvers.)

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

de Beaucourt de Noortvelde, R. **9**

1910. — Beschrijving der gemeente Steene, door R. de Beaucourt de Noortvelde. — Oostende, Druk, A. Smissaert, 1910. 1 boekd. in-12 van 160 bladzijden. 2 fr.

De Decker, Th. **9 (493)**

1910. — Omwandeling ten jare 1645 in de parochie Temsche, door Th. De Decker. — Temsche, Schuerman-Boeykens, 1910. 1 boekd. in-8° van 204 bladz. *(Zonder prijs.)*

La riante localité qui fait les frais de cette monographie est un but d'excursion estivale pour Flandrins et Brabançons. Tous les

visiteurs ne s'intéresseront peut-être pas aux détails du passé de Tamise, mais, à leur défaut, ce seront les gens de l'endroit, ce seront les curieux d'histoire et d'archéologie, qui feront leurs délices de ce volume.

C'est une promenade hautement instructive que nous faisons avec notre aimable cicerone le long de l'Escaut et à travers les rues de la commune. C'est le fruit de longues recherches que M. le juge De Decker a réuni dans ces pages ; recherches patientes, faites amoureusement, et bien présentées, dans un cadre agréable. Le texte est tellement serré qu'on se plaindrait d'avoir trop à lire ; du reste, le livre, agréablement illustré, se présente bien : sa couverture couverte d'écussons ne manque pas de cachet.

Cette monographie sérieuse et complète sera remarquée, et vaudra à son auteur de justes félicitations. J. A. M.

Hymans, Henry. **92**

1910. — Antonio Moro. Son œuvre et son temps, par Henry Hymans. — Bruxelles, Van Oest et Cie, 1910. 1 vol. in-4° de 200 pages. 25 fr.

Exposition Universelle de Bruxelles 1910

Guide à Bruxelles et à l'Exposition

1 vol. in-8° allongé de 144 pages, avec 3 plans **1 fr. 50**

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

Tillié, Gustave. **(02)**
1910. — Guide pratique d'édition à l'usage des auteurs, par Gustave Tillié. — Paris, Moniteur juridique, 1910. 1 vol. in-12 de 134 pages. 2 fr.

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Archambault, Paul. **11 (92)**
1910. — Emile Boutroux. Choix de textes avec une étude sur l'œuvre, par Paul Archambault. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 220 pages. 2 fr.
(Les grands philosophes français et étrangers.)

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander le livres simplement annoncés.*

Boex-Borel (J.-H.) **14**

1910. — Le pluralisme, par J.-H. Boex-Borel. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 272 pages. 5 fr.

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)

A mesure que l'observation pénètre plus avant dans la nature des choses, elle nous révèle, sous la multiplicité et l'hétérogénéité apparentes de ces choses, des ressemblances et des transformations si nombreuses que l'esprit humain, qui y est déjà entraîné par des besoins pratiques, devait passer à la limite : il l'a fait de bonne heure. Pour les uns, cette limite a été l'unité, pour les autres, la dualité.

Au XIXe siècle, le monisme et le dualisme rallièrent la plupart des esprits. Le pluralisme n'eut qu'une position accessoire, une position d'attente. Mais il semble qu'il doive prochainement prendre sa revanche. Exposer les chances que possède le pluralisme dans cette lutte entre le monisme et le dualisme, tel est le but que s'est proposé M. Boex-Borel. Il prétend établir successivement la stabilité de l'homogène, l'irréductibilité de l'hétérogène, la discontinuité des choses. Les derniers chapitres ont pour objet des considérations générales sur le changement, la quantité, la qualité, l'étendue et enfin une étude sur les limites de la connaissance.

Ce livre témoigne d'une pensée solide et claire ; la conclusion à laquelle elle aboutit, nous paraît, en général, justifiée. Elle s'appuie tout au moins sur des objections que le monisme et le dualisme sont impuissants à réfuter.

Paul NÈVE.

Encausse, G. **131**

1909. — Essai de physiologie synthétique. Complément de tous les traités analytiques de physiologie, par le Dr G. Encausse. — Paris, Librairie Hermétique, 1909. 1 vol. in-8° de 156 pages. 5 fr.

Ce livre — l'auteur l'annonce dans le sous-titre — est le complément de tous les traités analytiques de physiologie. On ne peut se contenter du « comment » des faits, il faut aussi en rechercher le « pourquoi. » Il y a donc lieu d'élaborer une physiologie synthétique ou philosophique. La méthode synthétique qui lui donne naissance consiste à envisager d'anciennes questions sous un nouvel aspect. « Quelques considérations inattendues, afrirme M. Encausse-Papus, pourront surgir de l'emploi de la méthode synthétique. » Nous ne songeons pas à discuter la valeur de ces considérations inattendues. La limite entre la science du docteur Encausse et l'occultisme du docteur Papus est vraiment trop incertaine.

Paul NÈVE.

Gillouin, René. **14 (92)**

1910. — Henri Bergson. Choix de textes avec étude du système philosophique, par René Gillouin. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 220 pages. 2 fr.

(Les grands philosophes.)

Godard, André. **146**

1910. — Le positivisme chrétien, par André Godard. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 374 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Guibert, J., **176.1**

1910. — La pureté, par J. Guibert. — Paris, Poussielgue, 1910. 1 vol in-32 de 270 pages. 1 fr. 50

Joussain, André. **1**

1910. — Romantisme et religion, par André Joussain. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 178 pages. 2 fr. 50 *(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)*

Le Dantec, F. **11**

1910. — La stabilité de la vie, par F. Le Dantec. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 296 pages. 6 fr. *(Bibliothèque scientifique internationale.)*

Marie, A. **16**

1910. — Les dégénérescences auditives, par le Dr A. Marie. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-16 de 110 pages. 1 fr. 50 *(Collection de psychologie expérimentale et de métapsychie.)*

Après avoir exposé dans son travail sur « l'audition morbide » la physiologie pathologique de l'audition chez les malades nerveux et mentaux en dehors des altérations organiques locales, le Dr Marie, avec sa grande compétence, nous offre une étude des principales anomalies anatomiques que peuvent présenter les appareils périphériques ou centraux. Etude très intéressante des troubles de l'audition par lésions dégénératives de l'organe sensoriel. Une abondante documentation enrichit ce travail qui se recommande tant au spécialiste qu'au lecteur instruit. La « Collection de psychologie expérimentale et de métapsychie » s'est augmentée d'un volume qui lui fait honneur.

Jean Lovel.

Matagrin, Amédée. **14**

1910. — La psychologie sociale de Gabriel Tarde, par Amédée Matagrin. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 344 pages. *(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)*

Récemment paraissait dans la collection des « Grands philosophes français et étrangers » une étude sur Gabriel Tarde, très vivante et très documentée, qui faisait souhaiter de voir paraître des études détaillées sur l'œuvre de cet aimable penseur. En voici une, et de haute valeur. Nous y trouvons l'exposé des idées essentielles que renferment les nombreuses monographies de Tarde. Ce n'est pas un système philosophique proprement dit; Tarde s'est formellement détendu de l'audace qui implique une telle ambition spéculative. Tout au plus a-t-il indiqué ses préférences en fait d'essais d'interprétation universelle; celui qui lui semble le moins improbable c'est la monadologie. C'est dans le domaine de la sociologie que Gabriel Tarde s'est spécialisé. Son œuvre si personnelle et si synthétique apparaît à la fin du XIXe siècle, dans cette phase du développement de la science sociale, alors que l'ardeur aventureuse des anthropologistes ou naturalistes, des économistes eux-mêmes, des théoriciens politiques cherchant des bases spéculatives à leurs doctrines pratiques, enfin des diverses écoles philo-

losophiques, vient écarteler la sociologie naissante dans les directions les plus contradictoires, en disperser l'évolution et par suite en menacer l'existence même. (p. 312) La sociologie de Tarde est psychologique et considère l'individu comme facteur et non comme fonction de la collectivité. Toute la vie des sociétés s'explique par l'influence réciproque des intelligences sur les intelligences, par les actions intermentales se manifestant entre les individus qui constituent le groupement. Or, le phénomène psychique le plus élémentaire et le plus spécifique en matière sociale, c'est l'imitation : on imite le supérieur en vertu d'une suggestion persuasive. Parfois aussi des oppositions se produisent qui bientôt se résolvent en adaptations supérieures. Enfin la loi de la variation universelle vient s'ajouter à la loi de la répétition universelle pour expliquer l'évolution des sociétés dans la voie du progrès.

Telle est la doctrine générale de Tarde que M. Matagrin expose avec une lumineuse clarté. Dans sa conclusion il esquisse une critique générale de la sociologie de Tarde dans laquelle il reproche à son auteur le caractère trop restrictif de son point de vue. Au demeurant, M. Matagrin reconnaît les grands mérites de cette œuvre et se plait à souligner l'influence heureuse qu'elle est susceptible d'exercer.

Paul NÈVE.

Michelet, Victor-Emile. **177.6**

1909. — L'amour et la magie, par Victor-Emile Michelet. — Paris, Librairie hermétique, 1909. 1 vol. in-8° de 164 pages. 5 fr.

Ce livre ne mérite pas les honneurs de la critique. Si nous en parlons, c'est qu'il y a lieu de signaler à propos des ahurissantes fantaisies de M. Michelet, l'utilisation, logique somme toute, mais inattendue, de la doctrine pragmatiste. La science, aux yeux de M. Michelet, n'a qu'une minime valeur. « La plupart des entités que la science profane dite moderne nomme forces, écrit-il, sont pour nous des êtres vivants... Un exemple ? La Force que les modernes nomment électricité... nous la nommons Jupiter Elicius et nous la considérons comme une des puissances jupitériennes. » (P. 58.) Ce « nous » c'est les Initiés aux Grands et Petits Mystères. Les Grands Mystères ne peuvent être diffusés en une forme ésotérique. Les Petits Mystères correspondent à peu près aux sciences enseignées aujourd'hui dans les universités, aspects relatifs, variables de certaines vérités. Aspects variables et ne conduisant jamais à la certitude. Pour justifier ces fantaisies, M. Michelet recourt aux arguments pragmatistes. « Cela n'est-il pas démontré avec une extraordinaire évidence, écrit-il, pour les sciences physiques, où depuis cinquante ans, de merveilleux inventeurs de tours de main bouleversent successivement toutes les doctrines successives et encore pour les sciences mathématiques, d'apparence plus stables, où nous avons vu un enfant terrible de l'occulte, le polonais Wronski, ressusciter en ses disciples posthumes, pour ébranler sur ses bases de marbre la géométrie euclidienne, et jeter contre elle le concept de l'espace à plusieurs dimensions ? » (P. 24.) Il n'est sans doute pas un pragmatiste qui voudrait ratifier les conclusions que M. Michelet prétend tirer des arguments de l'école, mais nous ne voyons pas les armes dont un pragmatiste pourrait disposer pour expulser cet enfant terrible. Le pragmatiste ruine la science en la respectant ; mais le respect n'empêche pas que la brêche soit faite ni qu'elle livre passage aux con-

ceptions les plus ineptes et les plus insensées.

Paul NÈVE.

Pillon, F. **11**

1910. — L'année philosophique, publiée sous la direction de F. Pillon. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 284 pages. 5 fr.

(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Poyer, Georges. **11 (92)**

1910. — Cabanis. Choix de textes et introduction, par Georges Poyer. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 222 pages. 2 fr.

(Les grands philosophes français et étrangers.)

Séverac, J.-B. **14 (92)**

1910. — Vladimir Soloviev. Introduction et choix de textes traduits pour la première fois, par J.-B. Séverac. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 222 pages. 2 fr.

(Les grands philosophes.)

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Aigrain, René. **26 (92)**

1910. — Vie de sainte Radegonde, Reine de France, par saint Fortunat. Traduction publiée avec une introduction, des appendices et des notes, par René Aigrain. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 64 pages. 0 fr. 60

(Science et Religion, n° 564.)

Traduire et annoter les vieilles chroniques et les textes hagiographiques de premier ordre, rééditer, dans leur français naïf ou grandiloquent, ces anciennes *Vies* que les bibliophiles se disputent, raconter d'humbles existences qui n'ont pas encore trouvé d'historiens, tel est le but poursuivi par les éditeurs de cette nouvelle et précieuse série. *La vie de sainte Radegonde,* écrite par saint Fortunat, méritait à tous égards de figurer dans cette légende dorée du XXe siècle. Les textes, savamment présentés et groupés par M. René Aigrain, font revivre, mieux que ne sauraient faire les commentaires

d'un biographe moderne, la figure de cette grande sainte qui fut aussi une grande Reine.

Batiffol, Pierre. 22

1910. — Orpheus et l'Evangile. Conférences données à Versailles, par Pierre Batiffol. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 284 pages. 3 fr.

Baudot, Jules. 23

1910. — Le Pontifical, par Jules Baudot, bénédictin. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 62 pages. 0 fr. 60
(Science et Religion, n° 567.)

Baumes, Fernand. 26 (92)

1910. — La vie de saint Benoît d'Aniane, par saint Ardon, son disciple. Traduite sur le texte même du cartulaire d'Aniane, par Fernand Baumes. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 64 pages. 0 fr. 60
(Science et Religion, n° 562.)

Parmi les grandes figures ecclésiastiques de l'époque carolingienne, celle de saint Benoît d'Aniane se détache avec un éclat tout particulier. Nous avons l'immense avantage de posséder sa vie écriteq uelques années seulement après sa mort et cela non par l'imagination populaire, mais par un de ses disciples et par un saint, saint Ardon. Il faut savoir gré à M. F. Baumes d'avoir su mettre à la portée de tous, avec beaucoup de science et de délicatesse, ce précieux document. Il ne pouvait figurer nulle part avec plus d'à-propos que dans cette série hagiographique publiée par les éditeurs de *Science et Religion*, série qui promet d'être une véritable Légende dorée du XXe siècle.

Brémond, Henri. 21

1910. — Apologie pour Fénélon, par Henri Brémond. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 486 pages. 3 fr. 50

Bricout, J. 27

1910. — L'Histoire des religions et la Foi chrétienne. A propos de l'*Orpheus* de M. S. Reinach. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 128 pages. 1 fr. 20
(Science et Religion, nos 571 et 572.)

Charles, P. 21

1910. — La Foi, par P. Charles. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 62 pages. 0 fr. 60
(Science et Religion, n° 557.)

Ce petit volume constitue un traité complet de la Foi. Après avoir étudié sa nature et son objet, l'auteur passe en revue les théories modernes sur la Psychologie de la Foi. Il termine par l'examen du problème de la Foi au point de vue apologétique et au point de vue spécialement théologique. Très au courant des travaux les plus modernes et des plus récentes controverses, M. P. Charles met en pleine lumière les principes de la théologie scolastique et traditionnelle qui, encore qu'il y ait lieu d'en adapter quelquefois la forme aux besoins des intelligences contemporaines, ne doivent subir, au cours de cette adaptation, ni diminution, ni déformations.

Chauffard, A. 229

1910. — Les harmonies du plan de l'Apocalypse envisagée en soi et dans ses rapports avec l'ancien Testament. Explication méthodique de chacun de ses chapitres eu égard à ce plan, par A. Chauffard. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-4° de 112 pages. 6 fr.

de Labriolle, Pierre. 21

1910. — La correspondance d'Ausone et de Paulin de Nole. Avec une étude critique, des notes et un appendice sur la question du christianisme d'Ausone, par Pierre de Labriolle. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 64 pages. 0 fr. 60 *(Science et Religion, n° 561.)*

On peut dire que nul ne fut plus douloureusement étonné qu'Ausone de l'éclatante conversion de Paulin. Ausone avait eu Paulin pour élève à l'Université de Bordeaux. Il avait mis en lui ses meilleures complaisances, ses meilleurs espoirs, et il était resté lié à lui par un affectueux commerce de lettres de vers et de présents. Et voici que ce Paulin si cher démissionnait de la vie mondaine, abandonnait l'Aquitaine pour s'enfoncer en Espagne, vendait ses biens... Mais alors ? Et l'abrégé de Suétone, et la poésie, et la culture latine, reniait-il tout cela ? Ausone ne put supporter une telle perplexité qu'aggravait encore le silence de Paulin. Il se décida à lui écrire pour le supplier de parler, de s'expliquer, de revenir. Tel fut le point de départ de la correspondance qui s'établit entre eux. C'est là un document d'un intérêt psychologique et historique incontestable. Il se lit avec infiniment d'agrément dans la traduction de M. de Labriolle, qui le commente avec beaucoup de finesse et d'érudition.

de Poulpiquet, A. 21

1910. — La notion de catholicité, par A. de Poulpiquet, O. P. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 64 pages. 0 fr. 60 *(Science et Religion, n° 560.)*

Dolonne. 21

1910. — Le clergé contemporain et le célibat, par l'abbé Dolonne. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. 50

Lagrange, M.-J. 22

1910. — Quelques remarques sur l'Orpheus de M. Salomon Reinach, par le R. P. M.-J. Lagrange. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 78 pages. 1 fr.

Martin, Alice. 24

1910. — Comment il faut prier, par Alice Martin. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 128 pages. 1 fr. 20 *(Science et Religion, n°s 565-566.)*

Cet ouvrage comprend deux parties. La première nous enseigne par des extraits du Nouveau Testament et de la littérature ecclésiastique, « comment il faut prier ». La seconde constitue une excellente initiation liturgique, sous la forme d'une étude sur la Messe, ses origines, le sens des diverses cérémonies qu'elle comporte. Conçu selon une méthode et dans un but pratiques,

ce nouveau manuel de piété, rédigé spécialement à l'usage de la jeunesse, n'est pas, comme la plupart des ouvrages, un simple recueil de formules. C'est véritablement un livre vivant et bien fait pour intensifier la vie religieuse chez tous ceux qui sauront en faire un livre de chevet.

Moulard, Anat. & Vincent, Francis. 239

1910. — Apologétique chrétienne, par Anatole Moulard & Francis Vincent. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 508 pages. 3 fr. 50

Paquier, J. 248.212

1910. — Qu'est ce que le Quiétisme ?, par J. Paquier. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. de 124 pages. 1 fr. 20 *(Science et Religion, nos 569-570.)*

Ruinaut, J. 24

1910. — Le schisme de Photius, par J. Ruinaut. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 62 pages. 0 fr. 60 *(Science et Religion, no 558.)*

Etudier le schisme fomenté au IXe siècle par Photius n'est faire œuvre de théologien que dans une très faible mesure. La question religieuse n'y fut guère qu'une occasion par laquelle éclatèrent au plein jour des dissentiments beaucoup plus lointains et plus profonds entre les Orientaux et les Occidentaux. Ces dissentiments tenaient à d'irréductibles différences de mœurs, de culture, de civilisation et à des rivalités d'influence politique. Au point de vue spirituel, la primauté romaine qui se renforçait de jour en jour contrariait les visées des patriarches de Constantinople et consacrait aux yeux des Grecs l'hégémonie de l'Occident. C'est ce qui explique qu'une entente durable n'ait jamais pu s'établir entre les Grecs et la papauté et que, moins d'un siècle après la chute de Photius le schisme dont il avait été l'initiateur, ait été repris, pour cette fois devenir définitif. A ces causes générales s'ajoutèrent des causes particulières que M. Ruinaut n'a garde de passer sous silence dans le docte travail où il expose d'une façon très lucide l'histoire de ce grand fait de l'histoire religieuse et politique.

Schneider, Wilhelm. 21

1910. — Que devient l'âme après la mort ?, par Mgr Wilhelm Schneider, évêque de Paderborn. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 64 pages. 0 fr. 60 *(Science et Religion, no 559.)*

L'éminent évêque résume ici tout ce que le science théologique nous enseigne sur la destinée de l'âme humaine dans l'au-delà. Après avoir établi contre les matérialistes, la persistance de la conscience après la mort, il réfute un certain nombre d'opinions erronées : le sommeil des âmes, la migration des âmes, les rêveries millénaires. Si l'œil des mortels ne peut pénétrer dans la région mystérieuse où se règlent les comptes du monde moral, du moins les données de la foi, de la tradition et de la raison nous permettent-elles d'affirmer que les âmes ont une survivance personnelle, que les justes jouissent après la mort de la récompense due à leurs mérites, qu'ils se souviennent de nous et nous appellent à eux, que le jugement dernier donnera satisfaction au

désir que les âmes ont de se réunir au corps spiritualisé.

Sertillanges, A.-D. 22 (92)

1910. — Saint Thomas d'Aquin, par A.-D. Sertillanges. — Paris, Alcan, 1910. 2 vol. in-8° de 334 + 348 pages. 12 fr. *(Les grands philosophes.)*

Sicard, M.-M. 21 (92)

1910. — Sainte Marie-Madeleine. Tome 1er : les traditions provençales et les saintes reliques, par M.-M. Sicard, O. P. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-8° de 252 pages. 4 fr.

Sicard, M.-M. 21 (92)

1910. — Sainte Marie-Madeleine. Tome II : Sa vie. — Histoire de son culte, par M. M. Sicard, O. P. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-8° de 336 pages. 6 fr.

Thompson, James. 21

1910. — The wars of religion in France (1559-1576). The Huguenots, Catherine de Medici and Philip II, by James Westfall Thompson. — Chicago, The University press, 1910. 1 vol. in-8° de 636 pages. 8 fr.

Vaudon, Jean. 27

1910. — L'œuvre des congrès eucharistiques. Ses origines, par M. l'abbé Jean Vaudon. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 296 pages. 3 fr. 50

L'abbé Jean Vaudon, dont le *Chemin de Lumière* et d'autres ouvrages jouissent d'un enviable et juste succès, retrace, dans le volume que nous nous plaisons à annoncer ici, les origines de l'œuvre des Congrès eucharistiques.

On est surpris qu'il soit possible de consacrer à ce sujet tout un volume. Mais à mesure qu'on le lit, on se pénètre de l'intérêt qu'il présente et on se laisse séduire par le talent d'analyse et d'exposition dont l'auteur est doué.

Il ne concentre pas seulement son attention sur celle qui fut l'initiatrice des assises solennelles du Saint-Sacrement; mais à propos d'elle, l'écrivain nous présente le Père Chévrier — l'émule de dom Bosco, — le Père Eymard et d'autres figures marquantes. Plusieurs chapitres — ceux qui nous intéressent le plus directement — sont consacrés à la Belgique et à Son Eminence le cardinal Dechamps. Il ne faut pas chercher noise à l'abbé Vaudon d'avoir estropié quelques noms, notamment ceux de Mgr Schaepman, de Mgr Snickers, du Père Verbeke, de Mme de Meeus; son livre a trop de qualités que pour s'arrêter à des vétilles. On comprend aisément que Mgr Heylen ait envoyé à l'auteur de vifs éloges. On aime à suivre l'écrivain, quand il raconte comment Dieu prépare une œuvre, quand il rend compte avec enthousiasme, des pèlerinages eucharistiques, et qu'il décrit la marche des événements vers les congrès eucharistiques.

Qu'il nous donne sans retard l'histoire de leur épanouissement et fasse revivre ces journées solennelles!

C. Caeymaex.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme.

Blatchford, Robert. **33.017**

1910. — Le danger allemand, par Robert Blatchford. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 88 pages. 0 fr. 50

Charriaut, Henri. **33.012 (493)**

1910. — La Belgique moderne, terre d'expériences, par Henri Charriaut. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 390 pages. 3 fr. 50
(Bibliothèque de philosophie scientifique.)

de Mun, Albert. **31 (44)**

1910. — Combats d'hier et d'aujourd'hui, par le Comte Albert de Mun, de l'Académie Française. — Paris, Lethielleux, 1910. 2 vol. in-8° de 622 + 384 pages. 8 fr.

Deherme, Georges. **301**

1910. — La crise sociale, par Georges Deherme. 2e édition. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 374 pages. 3 fr. 50
(Etudes de morale et de sociologie.)

Dans le livre qu'il soumet aujourd'hui au public, l'auteur de l'*Afrique occidentale française* (ouvrage qui, rappelons-le, vient d'être couronné par l'Académie française), nous permet d'apprécier, une fois de plus, les qualités qui ont déjà signalé l'écrivain à l'attention des esprits indépendants et sérieux.

Dans son nouvel ouvrage, M. Deherme envisage la crise sociale sous son aspect économique, politique et moral : de là, les trois divisions du livre.

Les chapitres : les Prolétaires, le Socialisme, le Réformisme et le Syndicalisme, analysent la question au point de vue économique.

L'auteur attaque de front dans la deuxième partie, le système du parlementarisme anarchique ; dans un chapitre vigoureusement mené, peut-être un peu trop vigoureusement et intitulé le *Fonctionnarisme*, M. Deherme aborde tour à tour les paragraphes de l'*Anarchie dissolvante* et du *Parlementarisme* pour terminer par la *Dictature positive*, régime qu'il préconise comme moyen de réaction possible contre la crise sociale. L'auteur entend par là une dictature strictement limitée à ses fonctions de direction politique par les libertés et les forces sociales organisées, c'est-à-dire les associations de tous genres : Syndicats professionnels, groupements coopératifs et régionaux, congrégations religieuses, etc. — « Le mal dont nous souffrons est moral » déclare M. Deherme. Et, dans la quatrième partie de son ouvrage, l'auteur établit que le remède est tout entier dans la morale et la religion. Après avoir montré quel est le rôle prépondérant que la femme est appelée à remplir dans la rénovation sociale, l'auteur nous invite à substituer sans délai la notion positive et vivifiante des *Devoirs* de tous envers tous à la chimérique notion des Droits et de l'Individualisme.

Enfin, le chapitre qui forme la conclusion de ce livre substantiel est consacré au rétablissement du pouvoir spirituel et il y a là des vues singulièrement originales et fortes, telles qu'on en pouvait attendre de l'auteur, connu et apprécié, qui écrivit précédemment : *La Démocratie vivante*.

E. Plasky.

Durkheim, Emile. **301**

1910. — L'année sociologique, publiée sous la direction de Emile Durkheim. Tome XI (1906-1909). — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. gr. in-8° de 824 pages. 15 fr.
(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

Fonsegrive, Georges. **323 (44)**

1910. — L'Etat moderne et la neutralité scolaire, par Georges Fonsegrive. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 62 pages. 0 fr. 60
(Science et Religion, n° 554.)

Fouillée, Alfred. **301**

1910. — Le socialisme et la sociologie réformiste, par Alfred Fouillée. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de VIII-420 pages. 7 fr. 50
(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

« Nous voulons montrer, dans ce livre, que la sociologie doit dépasser les deux systèmes adverses de l'individualisme et du collectivisme : il faut en réunir les vérités en une large synthèse, au moyen de principes plus élevés. Parmi ces principes, il en est deux sur lesquels nous insisterons davantage : l'idée d'*organisme contractuel* et l'idée de *justice réparative*. » (Préface). — Tel est le but que s'est proposé M. Fouillée. Il s'agit donc d'un système complet de sociologie, qui utilise les conceptions individualiste et collectiviste et qui fait rentrer l'âme de vérité qu'elles contiennent dans une conception nouvelle. M. Fouillée commence par exposer les fondements de celle-ci, les idées essentielles de sa sociologie réformiste. La conception de l'organisme contractuel concilie deux opinions opposées : l'une qui ramène toutes les relations sociales à

des rapports organiques. La première de ces opinions contient quelque chose de vrai, mais si, par un côté la société humaine est œuvre de volonté, par un autre elle est œuvre de nature. Ces deux caractères s'accentueront simultanément avec la civilisation. Les économistes ont insisté sur le premier point, les socialistes sur le second ; le sociologue doit avoir les deux à la fois devant l'esprit. La conception de la justice réparative se déduit de la conception de l'organisme contractuel. Dans la société considérée comme ensemble de contrats implicites ou explicites qui lient les citoyens, il y a des conditions contractuelles qui ne sont pas remplies exactement pour tous ; il y a des droits lésés, en même temps que des intérêts qui enveloppent des droits. Il faut donc poser en principe qu'il doit exister une justice dont l'objet est de rétablir, pour les divers individus, les conditions normales de l'organisme contractuel.

Tels sont les principes à la lumière desquels M. Fouillée examine les problèmes de la sociologie et les solutions que les diverses écoles en ont données. Il conclut à la nécessité d'une synthèse de l'individualisme, synthèse que réalise sociologie réformiste.

Paul NÈVE.

Gemahling, Paul. **331.794**

1910. — La lutte syndicale entre les sous-concurrences ouvrières, par Paul Gemahling. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 436 pages. 7 fr. 50

Un livre qui vient à son heure, qui est appelé à devenir pour tous ceux qui s'occupent de la question ouvrière un travail indispensable ; un ouvrage dans lequel la « lutte pour le pain quotidien » est envisagée sous un aspect nouveau et de réalisme frappant, une étude documentée, sérieuse approfondie où la crise sociale est analysée sous l'angle de la concurrence faite à l'ouvrier par l'ouvrier, de l'histoire économique et sociale, vécue pourrait-on dire ; voilà, en substance ce qui constitue l'œuvre remarquable que M. Paul Gemahling nous offre aujourd'hui sous le titre *Travailleurs au rabais*.

L'auteur y décrit la question si actuelle de la concurrence dans une de ses manifestations les plus douloureuses et les moins connues : « la concurrence des ouvriers entre eux ». Par la force des choses, dans la grande loi économique de l'offre et de la demande, travailleurs au rabais de toutes catégories font échec aux ouvriers organisés dont ils menacent à la fois le salaire et l'emploi.

Travailleurs au rabais, fatalement destinés à concurrencer le travail, sont les enfants, les femmes, les étrangers, les ouvriers à domicile, les campagnards, les prisonniers, les orphelins, les assistés, les soldats, les ouvriers amateurs et à chacune de ses « sous-concurrences ouvrières », l'auteur consacre une étude sérieuse, fouillée, d'une richesse d'information et de documentation remarquable.

Sur le travail des enfants, M. Gemahling, nous décrit les abus dont ils sont victimes, les lois ouvrières de protection, les causes de la crise de l'apprentissage, l'influence du travail enfantin sur les conditions du travail des adultes. Sur le problème tout d'actualité de la concurrence féminine, il nous décrit la théorie explicative de l'infériorité des salaires, les essais de syndicalisation des ouvrières et toutes ces pages, quelque soit le sujet traité, sont marquées au coin d'un rigoureux es-

prit d'objectivité et de judicieuse attention.

Particulièrement intéressants, les chapitres consacrés au « travail à domicile ». Ici encore, l'auteur aborde la question sous un aspect nouveau : l'influence que ce mode de travail exerce sur le travail en atelier et sur l'avenir de la législation ouvrière. De curieuses pages aussi sur l'attitude de la classe ouvrière des différents pays à l'égard du protectionnisme ; puis l'étude sérieuse et complète du mouvement syndical et de la défense du métier contre les « ouvriers irréguliers ». Dans ces pages, notons-le, la description de la lutte des ouvriers organisés contre l'admission des enfants et des femmes dans l'industrie constitue, entre autres, l'un des épisodes les plus curieux de l'histoire syndicale contemporaine.

En terminant, l'auteur démontre que l'amélioration du sort des travailleurs et la solidarité ouvrière ne seront le fruit que d'un patient effort et il consacre quelques très curieux chapitres à l'abondante réglementation que tendent à développer autour d'eux les syndicats modernes.

E. Plasky.

Grasset. **301**

1910. — L'Evangile et la sociologie, par le Dr Grasset. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 62 pages. 0 fr. 60
(Science et Religion, n° 563.)

Izart, J. **33.012 (493)**

1910. — La Belgique au travail, par J. Izart. — Paris, Roger & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 272 pages. 4 fr.

Melin, Gabriel. **301**

1910. — L'organisation de la vie privée. L'orientation particularisite, par Gabriel Melin. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 158 pages. 2 fr. 50
(Etudes de morale et de sociologie.)

Roubinovitch, J. **340.631**

1910. — Aliénés et anormaux, par J. Roubinovitch. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 320 pages. 6 fr.
(Bibliothèque scientifique internationale.)

35.54

1910. — Service intérieur des corps de troupe. — Paris, Charles Lavauzelle, 1910. 1 vol. in-18 de 164 pages. 1 fr. 75
(République Française. — Ministère de la guerre.)

L'apparition du nouveau *Service intérieur* du 25 mai 1910, marque une grande étape dans l'évolution de l'armée française qui vivait, depuis le 2 novembre 1833, sur des bases convenables pour une armée presque de mercenaires ou du moins composé en majeure partie, comme troupe, des jeunes gens qui n'avaient pas assez de fortune pour s'affranchir de ce qu'il était convenu de considérer comme une corvée.

Depuis que le service obligatoire existe pour tous, l'armée (officiers et troupe) devait rentrer dans le droit commun ; et c'est une légitime satisfaction pour la *France militaire* de n'avoir jamais cessé de revendiquer les libertés que le chef de l'Etat accorde aujourd'hui.

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Commelin et Rittier. **44 (03)**

1910. — Nouveau dictionnaire encyclopédique illustré, par Commelin et Rittier. — Paris, Garnier frères, 1910. 1 vol. in-12 de 1372 pages. 3 fr. 50

Salvat. **46 (03)**

1910. — Diccionario Salvat. Enciclopédico popular ilustrado. Tomo VII. — Barcelona, Salvat y Ca, 1910. 1 vol. in-4° de 1106 pages à deux colonnes. 15 fr. *(On souscrit à l'ouvrage complet.)*

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie.**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

Alamelle, E. **541.1**

1910. — Cours de physique et chimie, par E. Alamelle. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr. 20 *(Ecoles primaires supérieures. Première année.)*

Bertrand, G. & Thomas, P. **577.1**

1910. — Guide pour les manipulations de chimie biologique, par Gabriel Bertrand et Pierre Thomas. — Paris, Dunod & Pinat, 1910. 1 vol. in-12 de XXIV-348 pages. 7 fr. 50

Colin, Ch. et Girod, J. **513**

1910. — Cours de géométrie, par Ch. Colin et Jos. Girod. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 180 pages. 1 fr. 80 *(Ecoles primaires supérieures : Première année.)*

Duclaux, Jacques. **543.5**

1910. — La chimie de la matière vivante, par Jacques Duclaux. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 282 pages. 3 fr. 50 *(Nouvelle collection scientifique.)*

L'ouvrage de M. Duclaux est consacré tout entier, semble-t-il, à montrer qu'il ne faut pas prendre à la lettre les premières lignes de l'avant-propos. « La seule manière vraiment scientifique de traiter la chimie de la matière vivante consisterait à écrire en dessous du titre : « On ne sait rien », et à renvoyer la suite à une seconde édition, qui pourrait paraître dans vingt ou dans cinquante ans. » Nous savons peu de choses, il est vrai, sur ce sujet, et la science de la chimie de la matière vivante est bien peu avancée, mais M. Duclaux nous expose, d'une façon claire et attrayante, ce peu que l'on connait. Les premiers chapitres sont consacrés aux notions générales : les *Lois de la chimie*, la *Synthèse chimique* et les *Notions de symétrie*, et à leur utilisation, parfois bien restreinte, dans le domaine envisagé, notons spécialement un historique intéressant des principales synthèses réalisées au cours du siècle dernier.

Les chapitres suivants sont consacrés à des sujets plus spéciaux : la *Fonction chlorophillienne*, les *Diastases*, la *Fermentation alcoolique*, la *Matière organisée*, la *Catalyse*, les *Equilibres chimiques*, les *Infiniment petits chimiques*. Dans le dernier chapitre, l'auteur se demande si la chimie peut dès maintenant nous donner quelque lumière sur *la Vie et la Mort* et si nous pouvons espérer voir se réaliser quelque jour la génération spontanée.

Le volume se termine par trois appendices concernant les *Théories de l'action des diastases*, les *Micelles et l'ultra microscope* et l'*Etude des substances organisées*. R. D.

Russell, Alexandre. **538.55**

1910. — La théorie des courants alternatifs, par Alexandre Russell. Traduit de l'anglais par G. Seligmann-Lui. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. 8° (Tome II) de 550 pages. 18 fr.

Cet ouvrage contient l'étude complète des alternateurs, des alternomoteurs, des transformateurs et du transport de l'énergie par courants alternatifs.

A côté de développements mathématiques très intéressants, on y trouve également la construction des caractéristiques et des diagrammes qui permettent de déterminer les conditions de fonctionnement des machines sous différentes charges.

La théorie des moteurs à collecteur est très bien exposée, il en est de même de l'application de l'oscillographe à l'étude des alternateurs.

R. Capart.

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

Besançon, G. **629.132**

1910. — Ballons et aéroplanes, par G. Besançon. — Paris, Garnier, 1910. 1 vol. in-12 de 346 pages. 2 fr.

Charlies. **685.31**

1910. — Guide du cordonnier, par Charlies. — Paris, Garnier, 1910. 1 vol. in-12 de 278 pages. 3 fr. 50

Deléarde. **613.95**

1910. — Guide pratique de puériculture, par le Dr Deléarde. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de IV-280 pages. 4 fr.

Ce livre constitue un traité succinct, mais excellent d'hygiène infantile, d'hygiène de la grossesse et donne un aperçu particulièrement clair des notions se rapportant à la puériculture. Il est écrit, tout aussi bien pour les mères que pour les médecins. Les documents chimiques nombreux qu'il contient intéresseront, en effet ces derniers et les détails pratiques concernant l'allaitement, l'examen physiologique, la surveillance des nourrissons et les soins de la dernière période de la grossesse rendront d'autre part ce traité utilitaire à tous.

Le sujet y est traité essentiellement au point de vue pratique et aucun détail relatif à la digestion, à l'alimentation, à la dentition, au sevrage, à la thermométrie du nourrisson n'y est omis.

La question si importante des nourrices y occupe aussi une grande place.

L'étude de l'allaitement artificiel y est faite avec soin, l'auteur n'a pas seulement indiqué toute la technique de ce genre d'alimentation, il y a joint aussi les résultats de son expérimentation personnelle.

Un chapitre spécial est consacré également à la conduite à tenir en cas de gastro-entérite et l'auteur fait à ce sujet un examen scrupuleux de l'emploi des babeures, soupes maltosées, pegnines, kephyrs, etc., etc.

Le traité se termine par des considérations hautement intéressantes sur la lutte contre la mortalité infantile, sur la puériculture avant et après la naissance et sur la protection légale de l'enfance.

A propos de cette protection, l'auteur étudie tout ce qui concerne les œuvres de charité, de mutualité, les consultations de nourissons, les gouttes de lait, les crèches et les pouponnières.

Le docteur Deléarde ne pouvait plus utilement, plus fructueusement terminer son œuvre, à la fois claire et précise, qu'en s'arrêtant au côté social de la puériculture. L'homme de science le fait en praticien fort documenté et très expérimenté et sans aucun doute, le public médical et le grand public réserveront à ce nouveau manuel l'excellent accueil qu'il mérite.

E. Plasky.

de Villebresme, M. **63.6**

1910. — L'élevage en Europe et en Amérique, par M. le vicomte M. de Villebresme. — Paris, Laveur, 1910. 1 vol. in-8° de 656 pages. 10 fr.

Freytag-Izart. **621.137.1 (02)**

1910. — Aide-mémoire de l'ingénieur-mécanicien, par Freytag-Izart. — Paris, Dunod et Pinat, 1910. 1 vol. in-8° de XVIII-864 pages. 15 fr.

Hubert, P. & Dupré, E. **63.344.2**

1910. — Le manioc, par Paul Hubert et Emile Dupré. — Paris, Dunod & Pinat, 1910. 1 vol. in-8° de X-366 pages. 8 fr. *(Bibliothèque pratique du colon.)*

Legueu, F. **616.076**

1910. — Traité chirurgical d'urologie, par F. Legueu. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-4° de 1382 pages. 40 fr.

Martinet, A. **612.825.42**

1910. — Thérapeutique usuelle des maladies de l'appareil respiratoire. — Paris, Masson & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 296 pages. 3 fr. 50

Painlevé, P. & Borel, E. **629.135.1**

1910. — L'aviation, par Paul Painlevé et Emile Borel. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 266 pages. 3 fr. 50 *(Nouvelle collection scientifique.)*

7 Beaux-Arts

70 Généralités.
- 701 Esthétique.

71 Art des jardins.

72 Architecture.

73 Sculpture.
- 736 Sigillographie.
- 737 Numismatique.
- 738 Céramique.

74 Dessin.

75 Peinture.

76 Gravure.

77 Photographie.

78 Musique.

79 Sports.

Bayard, Emile. **7 (02)**

1910. — L'art de reconnaître les styles, par Emile Bayard. — Paris, Garnier, 1910. 1 vol. in-12 de 458 pages. 5 fr.

Beek, Jean. 78

1910. — La musique des Troubadours, par Jean Beek. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages. 2 fr. 50
(Les musiciens célèbres.)

Gaillard, Fr. & de Bérys, J. 7

1910. — Le cas Debussy. Une opinion de M. Claude Debussy. Une enquête de la *Revue du Temps présent*, par Fr. Gaillard et J. de Bérys. — Paris, H. Falque, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr.

Le debussysme est à la mode, l'antidebussysme ne l'est pas moins : *to be or not to be*... debussyste est la question du jour. Question palpitante et autrement grave, semble-t-il, que la question sociale elle-même, à en juger par l'acharnement des adversaires, les invectives et les montagnes de papier imprimé qu'ils se lancent à la tête pour se convaincre. Or à cela rien de nouveau, d'ailleurs, l'histoire de l'art n'est-elle pas un éternel recommencement ? Pour ne parler que de ce qui nous touche d'assez près, le dix-huitième siècle vit une lutte analogue entre les partisans de Glück et ses adversaires, les Piccinistes, et les échos ne sont pas encore éteints de la guerre que déchaîna au dix-neuvième siècle l'apparition de la musique de Wagner. — Heureusement le temps, ce grand maître, remet toutes choses à point et tel événement qui paraissait un phénomène ou devoir susciter un cataclysme, n'est plus, après quelques années de recul qu'un incident sans importance, ou au contraire, marque une étape dans la voie de l'évolution. Lequel de ces deux sorts sera réservé à la musique de Debussy ? Quien sabe... l'avenir seul nous l'apprendra. —

Pour ceux qui ne pourraient attendre et tiendraient à trancher la question dès à présent, une publication française : « La Revue du temps présent », a eu l'idée d'adresser à quelques personnalités du monde musical et littéraire, une série de questions relatives au « cas Debussy ». Les réformes à ces questions ont été réunies par MM. Gaillard et de Bérys, et forment, encadrées d'un spirituel article de M. Raphaël Cor, et d'une dissertation non moins distinguée des précités, un fort joli volume qui a entre autres qualités, celles d'être intéressant par la variété d'opinions qui s'y développent, d'être impartial, forcément, et par dessus tout d'être d'actualité.

Phil. Mousset.

Laloy, Louis. 78

1910. — La musique chinoise, par Louis Laloy. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 126 pages. 2 fr. 50
(Les musiciens célèbres.)

Loth, Arthur. 7

1910. — Jésus de Nazareth. De Bethléem au Golgotha, par Arthur Loth. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-4° de 80 + 20 pages, avec quatre-vingts compositions en couleurs de William Hole. 25 fr.

Paschal, Léon. 7.01

1910. — Esthétique nouvelle fondée sur la psychologie du Génie, par Léon Paschal. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-8° de 398 pages. 7 fr. 50

Voici un titre prometteur. Combien d'aperçus nouveaux, combien d'idées intéressantes sur une idée neuve comme l'est celle qui forme le titre du présent ouvrage ne va pas nous offrir le travail de M. Paschal ? A la lecture de celui-ci, l'intérêt provoqué par son titre n'est point déçu. Au contraire, l'on y admire beaucoup les éminentes qualités de l'enquête menée par l'auteur. Qu'on en juge par le seul énoncé de sa table des matières. Le livre premier étudie les *préliminaires* de la question. L'auteur y fait l'exposé et la critique de divers systèmes d'esthétique qui eurent de la vogue. Une sévère enquête sur *le Génie, sa psychologie et ses modes de création* constitue, en six chapitres, le livre deuxième. Les réflexions justes, les observations perspicaces, les renseignements érudits y abondent. Au troisième livre, M. Paschal s'occupe des *problèmes de l'art et de la beauté*. Il y décrit, avec talent, le rôle de l'art dans la société, l'art, l'artiste et l'Etat, le protectionnisme artistique, l'art pour l'art, la loi morale de l'artiste. Sur ces points compliqués, l'auteur émet des idées discutables. Il serait intéressant de les lui entendre justifier de vive voix.

Franz NÈVE

Vulliaud, Paul. **7 (04)**

1910. — La pensée ésotérique de Léonard de Vinci, par Paul Vulliaud. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 104 pages. 2 fr.

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Aubert, Jean-René. **84.8**

1910. — Le bois sacré, par Jean-René Aubert. — Reims, Editions de la « Jeune Champagne », 1910. 1 vol. in-12 de 120 pages. 3 fr.

Bordeaux, Henry. **84.3**

1910. — La vie au théâtre, par Henry Bordeaux. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 438 pages. 3 fr. 50

Cocteau, Jean. **84.1**

1910. — Le prince frivole, par Jean Cocteau. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 170 pages. 3 fr. 50

Chéron de la Bruyère (Mme). **84.3**

1910. — La mission de Gisèle, par Mme Chéron de la Bruyère. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 286 pages. 3 fr.

Robert d'Avrol, jeune homme d'humeur aventureuse, réfractaire à toute discipline, s'est engagé malgré son père dans un régiment de zouaves et est passé en Afrique. Cet acte d'insoumission lui a valu la malédiction paternelle.

Au château de la Verdoyante, personne ne parle du fils rebelle. Un jour pourtant, Gisèle de Brénac, petite-fille de M. d'Avrol, pénètre le secret qui assombrit l'existence de ses grands parents. Très émue de la découverte, elle désire de toute la force de son cœur, arriver un jour à réconcilier le fils avec son père.

Les efforts qu'elle fait, les circonstances qui l'aident, la manière dont elle atteint son but, comment, en faisant le bonheur des autres, elle a travaillé à son propre bonheur forment assez de matières pour un romancier qui veut instruire tout en intéressant. Excellent livre qui a sa place marquée dans toutes les bibliothèques catholiques.

Jean D'OUTREMEUSE.

de Coulomb, Jeanne. **84.3**

1910. — Sans fer ni poison, par Jeanne de Coulomb. — Paris, H. Gautier, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. *(Bibliothèque de ma fille.)*

De Gourmont, Jean. **84.8**

1910. — Muses d'aujourd'hui. Essai de physiologie poétique, par Jean De Gourmont. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 264 pages. 3 fr. 50

Delarue-Mardrus, L. **84.3**

1910. — Comme tout le monde. Roman, par Lucie Delarue-Mardrus. — Paris, Tallandier, 1910. 1 vol. in-12 de 324 pages. 3 fr. 50

Delassaux, Albert. **84.1**

1910. — L'humanité s'éveille, Albert Delassaux. — Paris, Gastein-Serge, 1910. 1 vol. in-12 de 128 pages. 2 fr.

Déroulède, Paul. **84.4**

1910. — Qui vive ? France ! « Quand même ». Notes et discours (1883-1910), par Paul Déroulède. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 312 pages. 3 fr. 50

Deslandes. **84.3**

1910. — Le butin de l'abeille, par le baron Deslandes. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-8° de 322 pages. 3 fr. 50

De Traz, Robert. **84.3**

1910. — Vivre. Roman, par Robert de Traz. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 256 pages. 3 fr. 50

D'Oberny, L. **84.3**

1910. — Fleur de Trianon, par L. D'Oberny. — Paris, Haton, 1910. 1 vol. in-12 de 282 pages. 3 fr.

L'auteur évoque le souvenir des dernières années du XVIIIe siècle. Il se plait à faire revivre les attachantes figures de Louis XVI, de Marie-Antoinette, de Madame Elisabeth. Alors que la royauté était de plus en plus traitée avec dédain, il montre l'attachement de quelques âmes d'élite qui furent fidèles jusqu'à la mort.

Pages touchantes et tristes, qui intéresseront les grands et les petits.

Une remarque cependant : l'auteur doit être de Bruxelles car il emploie « rentrer » quand le sens de la phrase demande « entrer ».

Jean D'OUTREMEUSE.

Donaver, F. **85.(03)**

1910. — Antologia della Poesia dialettale Genovese, con introduzione, note e glossario, par F. Donaver. — Genova, Libr.-edr. moderna, 1910. 1 vol. in-12 de LXXXIX-226 pages. 5 fr.

L'anthologie de la poésie génoise que vient de publier M. Donaver, mérite, à divers titres, d'arrêter l'attention. Le dialecte génois peut, en effet, chose rare pour un patois, se réclamer d'une littérature écrite dont les premiers balbutiements remontent au XIIe siècle et dont la tradition s'est continuée sans interruption jusqu'à nos jours. De plus, à l'encontre des autres littératures locales, la poésie génoise embrasse tous les genres et les traite souvent avec un rare bonheur. Si elle n'a pas jusqu'ici son Mistral ni son Aubanel ou simplement son Klaus Groth, elle a cependant produit une moisson d'œuvres qui se distinguent par de réelles qualités de facture et par un vrai souci de moralité et de bon goût. Satirique, par exemple, elle devient rarement brutale ou grossière ; amoureuse, elle est plus spirituelle que sensuelle ; particulariste, elle sait, à l'occasion, se montrer patriotique et l'on peut dire que, dans son ensemble, elle est caractérisée par la délicatesse des sentiments et par une belle saveur d'art.

L'excellente étude de M. Donaver, qui sert d'introduction à son anthologie, nous retrace, en quatre-vingt-dix pages témoignant de sérieuse érudition et de beaucoup de sens critique, l'histoire de cette poésie, dont les spécimens ne manqueront pas d'intéresser le lettré et le philologue.

Aussi recommandons nous la lecture de *l'Antologia della Poesia dialettale Genovesa* à ceux qui se préoccupent du problème de la survivance tenace de l'esprit local ou régionaliste.

Edw. COREMANS.

Drault, Jean. **84.3**

1910. — La fille du corsaire. Roman d'aventures maritimes, par Jean Drault. — Paris, Roger et Chernoviz, 1910. 1 vol. in-12 de 288 pages. 2 fr. *(Les romans choisis.)*

Roman d'aventures maritimes, retraçant les hauts faits d'un de ces vieux corsaires, de ces écumeurs des mers qui, au XVIe siècle, donnèrent à la France de nouveaux sujets et de nouveaux territoires.

Parti de Dieppe à la conquête des « Iles des Epices » — tel est le nom que portaient autrefois les îles du Pacifique, — le hardi capitaine Antheau-

me est trahi par son équipage et abandonné sur une île déserte. Après quinze ans de solitude, il est rejoint par Abel Capron, un Dieppois aussi, qu'une tempête a jeté à la côte.

Après quels efforts, ils reprennent le chemin de France, comment ils arrivent à temps pour mettre fin à une intrigue infernale dont Rosine Antheaume, la fille du capitaine et la fiancée d'Abel est la victime, voilà ce que Jean Drault nous redit dans son très intéressant roman.

Non moins intéressant ce coup d'œil rétrospectif sur le vieux Dieppe de 1598 et sur ses antiques coutumes.

Excellent livre, qui peut-être lu par tous indistinctement.

Jean D'OUTREMEUSE.

Drault, Jean. 84.3

1910. — Le perroquet du cantinier. Roman, par Jean Drault. — Paris, Roger et Chernoviz, 1910. 1 vol. in-12 de 286 pages. 2 fr.

(Les romans choisis.)

Nouvel ouvrage du toujours très amusant Jean Drault. On retrouve avec plaisir l'auteur de la fameuse série des Chapuzot et Cie.

La note comique l'emporte cette fois et grands et petits se délecteront à suivre les incidents de cette chasse au perroquet. Les effets désopilants ne manquent pas, les coups de théâtre non plus. Enfin le fameux perroquet reprend le chemin de sa cage et l'on se prend à dire : déjà fini ! C'est dommage !

Suivent trois petites nouvelles qui ne le cèdent en rien au *Perroquet du cantinier : Elle et l'huître ; Lulu au Salon ; Treize à table.*

Est-il drôle, ce Jean Drault ! J'ai ri aux larmes. Avis à tous, surtout aux mélancoliques.

Bonnes illustrations de Gravelles.

Jean D'OUTREMEUSE.

Drochon, J.-E. 84.3

1910. — Un chevalier apôtre, par J.-E. Drochon. — Paris, Bonne Presse, 1910. 2 vol. in-12 de 356 + 238 pages. 1 fr. 50

Duguet, Roger. 84.3

1910. — L'amazone blanche, par Roger Duguet. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de 268 pages. 0 fr. 75

Guiard, Amédée. 84

1910. — La fonction du poète. Etude sur Victor Hugo, par Amédée Guiard. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Guiard, Amédée. 84

1910. — Virgile et Victor Hugo. Thèse de doctorat ès-lettres présentée à la Faculté des lettres de l'Université de Paris. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de VIII-196 pages. 7 fr. 50

Gyp. 84.3

1910. — Les petits joyeux. Roman dialogué, par Gyp. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 384 pages. 3 fr. 50

Harmel, Alexandre. 84

1910. — Comment le bon La Fontaine nous a présenté ses bêtes,

par Alexandre Harmel. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-8° de 104 pages. 1 fr. 50

Jehan, Auguste. 84.1

1910. — Le roman du coq. Satire, par Auguste Jehan. — Paris, Jouve & Cie, 1910. 1 broch. in-12 de 34 pages. 0 fr. 50

Lépine, Madeleine. 84.1

1910. — Le livre du poète, par Madeleine Lépine. — Reims, « Jeune Champagne », 1910. 1 vol. in-12 de 302 pages. 3 fr. 50

Lesueur, Daniel. 84.3

1910. — Du sang dans les ténèbres—Flaviana, princesse, par Daniel Lesueur. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 432 pages. 3 fr. 50

Loti, Pierre. 84.3

1910. — Le Château de la Belle-au-bois-dormant, par Pierre Loti, de l'Académie française. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 de 304 pages. 3 fr. 50

Mariéton, Paul. 84.3

1910. — La terre provençale. Journal de route, par Paul Mariéton. Für das ganze deutsche sprachgebiet allein berechtige schulausgabe, von Dr Hans Weiske. — Leipzig, R. Gerhard, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr.

Marinetti, F.-T. 84.3

1910. — Mafarka, le futuriste. Roman africain, par F.-T. Marinetti. — Paris, E. Sansot, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages. 3 fr. 50

Moréas, Jean. 84

1910. — Variations sur la vie et les livres, par Jean Moréas. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Pailleron, Edouard. 84.2

1910. — Théâtre complet. Tome II : Les faux ménages. — L'autre motif. — Hélène. — Petite pluie, par Edouard Pailleron, de l'Acamann-Lévy, 1910. 1 vol. in-12 démie française. — Paris, Cal- de 336 pages. 3 fr. 50

Pilon, Edmond. 84.9

1910. — Portraits tendres et pathétiques, par Edmond Pilon. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 376 pages. 3 fr. 50

Price, Georges. 84.3

1910. — La Rançon du sommeil, par Georges Price. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 286 pages. 3 fr. 50

Reboux, P. et Muller, Ch. 84.8

1910. — A la manière de....., par Paul Reboux et Charles Muller. — Paris, Bernard Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 332 pages. 3 fr. 50

Rosne, A. 84.3

1910. — L'insermenté. Episode de la Révolution (1789-1800), par A. Rosne. — Paris, H. Gautier, 1910. 1 vol. in-12 de 372 pages. 3 fr.

Solovioff, W.-S. 84.3

1910. — Les mages. Roman occulte, par W.-S. Solavioff. Traduit du russe, par Maurice Luquet. — Paris, Librairie Hermétique, 1910. 1 vol. in-12 de 252 pages. 3 fr. 50

Thayer, John-Adams. 84.3

1910. — Les étapes du succès. Souvenirs d'un « Business man » américain, par John Adams Thayer. — Paris, Lafitte & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 296 pages. 3 fr. 50

Thogorma, Jean. 84.1

1910. — Le crépuscule du monde, par Jean Thogorma. — Paris, H. Falque, 1910. 1 vol. in-12 de 222 pages. 3 fr. 50

Twain, Mark. 84.3

1910. — Les Peterkins et autres contes, traduits par François De Gail. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 274 pages. 3 fr. 50

Van Doorn, W. 82.8

1910. — Golden hours with english poets. Lyrics, ballads, and other poems, chieffy modern, seleted by W. van Doorn. — Amsterdam, Meulenhoff & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 292 pages. 2 fr. 50

Van Rotterdam, Johan. 89.8

1910. — De twee zwanen, door Johan Van Rotterdam. — Aalst, De Seyn-Verhougstraete, 1910. 1 boekd. in-12 van 40 bladz. 1 fr.

Walch, G. 84.8

1910. — Nouvelles pages anthologiques, par G. Walch. — Paris, Le Soudier & Amsterdam, Meulenhoff & Cie, 1910, 1 vol. in-12 de 524 pages. 4 fr.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Clouard, Henri, 9

1910. — La « Cocarde » de Barrès, par Henri Clouard, avec la collaboration de MM. Maurice Barrès, R. Boylesve, E. Fournière, Alfred Gabriel. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 78 pages. 1 fr.

De Batz. **9 (44)**

1910. — Histoire de la contre-Révolution. Tome I: L'agonie de la Royauté (1789-1792), par le baron De Batz. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 500 pages. 7 fr. 50
(Nouvelle Bibliothèque historique.)

Driault, E. et Monod, G. **9 (02)**

1910. — Cours d'histoire, par E. Driault & G. Monod. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de IV-450 pages. 2 fr. 50
(Ecoles primaires supérieures : Première année.)

Fauchier-Magnan, A. **9**

1910. — Lady Hamilton (1763-1815), par A. Fauchier-Magnan. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de XIV-382 pages. 5 fr.

Loliée, Frédéric. **9 (44)**

1910. — Talleyrand et la société Française. Du prince de Bénévent au duc de Morny, par Frédéric Loliée, de l'Académie Française. — Paris, Emile-Paul, 1910. 1 vol. in-8° de VI-498 pages. 7 fr. 50

9

1910. — Nicolas Bergasse, avocat au Parlement de Paris, député du Tiers-Etat de la Senéchaussée de Lyon aux Etats-généraux (1750-1832). Introduction par Etienne Lamy de l'Académie française. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. gr. in-8° de LXXXVI-446 pages. 7 fr. 50

Rabory, J. **92**

1910. — La princesse Louise de Bourbon-Condé, fondatrice du monastère du Temple, par le R. P. Dom J. Rabory. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-8° de 342 pages. 5 fr.

Rabory. **9**

1910. — Histoire de Marmoutier, par Dom Rabory. — Paris, Savaète, 1910. 1 vol. in-8° de 562 pages. 10 fr.
(Tome 1er.)

Robinet de Cléry. **9**

1910. — Les prétentions dynastiques de la branche d'Orléans, par Robinet de Cléry. Préface de M. Boissy d'Anglas, sénateur. — Paris, L'Edition, 1910. 1 vol. in-8° de 94 pages. 1 fr. 50

Smissaert, H. **9 (492)**

1910. — Nederland in den aanvang der twintigste eeuw. Geschetst in woord en beeld door verschillenden schrijvers, onder de leiding van H. Smissaert. — Leiden, A. W. Sijthoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 1038 bladz. 20 fr.

Tausserat-Radel, A. **9 (44)**

1910. — Papiers de Barthélemy, ambassadeur de France en Suisse (1792-1797), publiés sous les auspices de la commission des archives diplomatiques, par Alexandre Tausserat-Radel. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de XXXVIII-300 pages. 12 fr.
(Tome VI et dernier.)

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Laminne, Jacques. **11**

1910. — Quelques réflexions sur la liberté de la science, par M. le chanoine Jacques Laminne. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 broch. in-8° de 18 pages. 0 fr. 50

Sous un titre modeste voici très bien caractérisée l'attitude du savant catholique en face des exigences dogmatiques de sa religion. Il serait difficile de mieux dire ses droits, ses libertés et ses avantages dans le domaine intellectuel. Jean LOVEL.

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyes contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

De Wulf, M. **10**

1910. — Histoire de la Philosophie en Belgique, par M. De Wulf. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de X-376 pages. 7 fr. 50

L'érudition qui se trouve accumulée dans ce bel ouvrage est considérable. M. De Wulf a traité son sujet, à la fois dans toute son ampleur et dans tous ses détails. Et au milieu de cette masse de matériaux qui constituent l'histoire de la philosophie en Belgique, pendant plus de dix siècles, depuis le temps de Charlemagne et Notger jusqu'à nos jours, l'auteur se meut avec aisance et s'oriente sans peine. Aussi bien, ses précédentes études lui ont permis de connaître la plupart des mouvements généraux d'idées auxquelles se rattachent nos philosophes belges : il sait ainsi les placer dans leur cadre, déterminer avec exactitude la signification de leurs doctrines et le soin de leurs enseignements. Ce qui fait souvent la faiblesse et l'insignifiance des travaux historiques consacrés à un mouvement, d'importance secondaire, de la civilisation ou des idées : histoire d'une province ou d'une ville ; histoire de la philosophie dans un pays dont le rôle scientifique ne fut pas de premier ordre, c'est que l'auteur ne connaît point suffisamment l'histoire générale à laquelle ses études, d'objet plus restreint, devraient se rattacher. Trop souvent, l'historien local a des horizons bornés : sa vue ne porte pas au delà des étendues que l'on découvre du haut du clocher natal. Mais un homme qui a consacré une bonne part de sa vie à l'étude de l'évolution générale des choses humaines, peut écrire, avec chance de succès, une histoire plus limitée : il sait situer son sujet, il sait l'élargir en ouvrant de vastes perspectives. M. De Wulf possède cette préparation. Après avoir passé de longues années à explorer le moyen-âge philosophique, après être devenu un maître dans ce domaine si étendu, il aborde l'histoire de la philosophie dans notre patrie belge. Aussi son livre est-il une œuvre remarquable, fruit d'un talent arrivé à maturité.

Ce que nous avons aussi admiré, dans le nouvel ouvrage du savant professeur de Louvain, c'est la clarté et la précision de son exposé, qui en fait un livre abordable au grand public lettré. Des doctrines souvent ardues sont mises à la portée des intelligences n'ayant point l'habitude des abstractions philosophiques. Et l'on est d'autant plus heureux de rencontrer ces qualités, à chaque page du livre, qu'il est destiné de par l'intention de l'auteur à faire connaître aux belges le legs glorieux de labeur spéculatif que nos ancêtres nous ont laissé ; qu'il doit montrer aux générations nouvelles, trop utilitaires, trop exclusivement portées à l'industrie, à la finance et au bien être matériel, que les idées, — ces divines idées que célébrait Platon — ont toujours dans nos provinces, soulevé des enthousiasmes.

Notons quelques points, inexacts selon nous, sur lesquels nous nous permettons d'attirer l'attention du savant auteur.

Aux pages 169-170, et particulièrement dans la note au bas de ces pages, M. De Wulf juge factice la renaissance des doctrines stoïciennes chez Juste-Lipse et il critique l'opinion de M. Simar dans son étude sur Puteanus, d'après laquelle le stoïcisme de Lipse devait « imposer la domination de la raison sur les âmes timorées et tremblantes de son époque ».

« Les perturbations et les ravages dont notre pays fut le théâtre dans la seconde moitié du XVIe siècle effrayaient et décourageaient ces indifférents qui n'avaient plus en vue qu'une félicité terrestre ». Tel est cependant, croyons-nous, la signification de ce renouveau de l'héroïsme hautain des Portiques. Le stoïcisme de Juste-Lipse ne fut nullement un cas isolé, il fait partie de l'ensemble du mouvement stoïcien qui se produit dans la seconde moitié du XVIe siècle et au début du XVIIe. Il faut le rattacher, ainsi que le fait M. Strowski dans ses études sur *Pascal et son temps*, au Montaigne première manière, celui des Essais de 1580, à Du Vair, à Balzac, à Descartes dans sa morale, à Corneille, à Pascal dans l'entretien avec M. de Sacy, qui est « la clef des Pensées ». Et ce furent les malheurs du temps : les guerres de religion, qui amenèrent un certain nombre d'esprits à chercher un refuge dans la résignation et l'ataraxie des héros du Portique.

Relevons p. 193 une distraction : Si Descartes « rencontra chez eux (les jésuites) des amis de la première heure... comme le P. Mersenne... » Mersenne ne fut pas un membre de la compagnie, mais un Minime.

Disons, enfin, que nous trouvons M. De Wulf, d'une sévérité excessive à l'égard des aristotéliciens du XVIIe siècle. Certes parmi les critiques et les brocards de Geulincx, tout est loin d'être faux ou injuste. Chez ces scolastiques décadents, les distinctions et les sous-distinctions se multiplient ; on abuse de la logique formelle, le contact ne s'établit pas entre leur péripatélisme et les doctrines contemporaines ; on défend, avec une obstination têtue, la cosmographie géocentrique contre le nouveau système du monde qui s'élaborait. Tous ces reproches sont fondés. Mais certes, au XVIIe siècle, on trouve des représentants de très haute valeur de la grande tradition grecque et médiévale. N'est-ce pas l'époque des Gondin, Médius, Sylvius, Jean de St-Thomas, Gonet, Contenson ? Et lorsqu'on les fréquente on reconnaît que ces maîtres sont des thomistes de race. M. De Wulf nous répondra peut-être que son livre était consacré à la philosophie en Belgique, ses critiques visent l'aristotélisme scolastique tel qu'on l'enseignait à Louvain. Mais il nous semble que ses appréciations ont une portée plus générale et qu'il s'en prend à toute la scolastique d'alors.

Ed. JANSSENS.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

De Ridder, L. 22

1910. — Catholicisme et collectivisme religieux, ou réplique doctrinale au livre qu'écrivit G. Tyrell, en réponse au mandement de Carême sur le modernisme de S. E. le cardinal Mercier, archevêque de Malines, par L. De Ridder, C. SS. R. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 40 pages. 0 fr. 50

(Science et Foi).

L'influence personnelle de Tyrrell n'est plus à craindre, mais les idées modernistes qu'il a défendues peuvent encore séduire les intelligences. Pour en prévenir la propagation, le Père De Ridder publie une « Réplique doctrinale » au livre qu'écrivit le novateur en réponse au mandement de Mgr l'archevêque de Malines sur le modernisme. Il met parfaitement en lumière l'erreur fondamentale du volume en dénonçant l'individualisme et le collectivisme religieux qui l'inspirent. Il relève discrètement les affirmations gratuites, les moqueries, les potins, les calomnies,... les blasphèmes parsemés dans ces pages et qui, tout en jetant le discrédit sur leur auteur, témoignent d'un cœur aigri et d'un esprit incomplètement formé.

Excellente étude, bien à sa place dans la collection « *Science et Foi* ». La solidité dans la doctrine s'y joint à la modération dans la critique. Jean LOVEL.

Lecharlier, Charles. 21

1910. — De la participation des fidèles à la prière liturgique, par Charles Lecharlier. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 20 pages. 0 fr. 50

La question du plain-chant et de la participation des fidèles aux cérémonies liturgiques par le chant collectif est à l'ordre du jour : question qui, semble-t-il, devrait réunir tous les suffrages et qui pourtant divise profondément les esprits.

L'étude de M. Lecharlier pose le problème sur son véritable terrain et la conclusion qui s'impose à tout lecteur impartial est qu'il appartient à l'autorité ecclésiastique de ramener les fidèles à la pratique de la prière liturgique. Jean D'OUTREMEUSE.

Lépicier, Augustin-M. **26**

1910. — Saint Alexis Falconiéri des sept saints fondateurs de l'ordre des servites de Marie, par le R. P. Augustin-M. Lépicier, O. S. M. — Bruxelles, chez l'auteur, 1910. 1 vol, in-12 de 142 pages. 0 fr. 95

Marucchi, Horace. **23**

1910. — Le dogme de l'Eucharistie dans les monuments des premiers siècles, par Horace Marucchi. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 30 pages. 0 fr. 50 *(Science et Foi, n° 14)*.

Van Deur, Eugène. **22**

1910. — La sainte messe. Notes sur la liturgie, par le R. P. Dom Eugène Van Deur. — Maredsous, Abbaye des Bénédictins, 1910. 1 vol. in-12 de 194 pages. 0 fr. 75

Wouters, Ludovicus. **21**

1910. — Commentarius in decretum « Ne temere » ad usum scholarum compositus, auctore Ludovico Wouters, C. SS. R. — Romae, Desclée et Socii, 1910. 1 vol. in-8° de 116 pages. 1 fr.

Le décret *Ne temere*, du 2 août 1907, avait pour but, en empêchant plus efficacement non seulement les mariages clandestins, mais aussi les fiançailles clandestines, de mieux assurer la régularité et la validité des unions matrimoniales. Son importance et son opportunité, qui ressortent déjà si manifestement de son objet, se trouvent confirmées par l'attention intense et universelle qu'il a immédiatement provoquée : de nombreux commentateurs s'en sont occupés sans tarder et, d'autre part, des demandes d'éclaircissements ou de précisions supplémentaires ont afflué à Rome. De celles-ci, quatre ont été résolues par la S. Congrégation du Concile, de laquelle le décret émane : autant par la S. Congrégation des Sacrements ; une, par la S. Congrégation de la Propagande. Notons encore que, dès 1906, Pie X avait été amené, par une requête des évêques allemands, à donner, pour l'Allemagne, sa constitution *Provida*, relative à la même matière.

C'est en somme une analyse fidèle et compréhensive de tous ces documents, dont il nous remet d'abord le texte sous les yeux, que le R. P. Wouters a entreprise. Dans son *Commentaire*, il examine

et discute, article par article et paragraphe par paragraphe, chacune des deux parties du décret. Tous les termes de quelque valeur sont soigneusement pesés, en tenant compte du contexte, des circonstances connues et du but clairement visé par le législateur. Lorsque des interprétations paraissent contestables, on a joint à l'exposé de leurs fondements positifs une brève réfutation des objections produites à l'encontre. Après chaque article, se présente un « cas » avec sa solution, pour faciliter, en la concrétisant, l'intelligence des explications proposées.

Trois *Appendices*, dont l'intérêt est surtout rétrospectif et historique, traitent de « la forme publique du mariage avant le décret *Ne temere* », de la pratique alors en vigueur en Hollande et dans les colonies hollandaises, et enfin des notions canoniques du « domicile » et du « quasi domicile ».

J. FORGET.

3 Sciences sociales

30 Généralités.
31 Statistique.
32 Science politique.
325 Colonisation.
33 Économie politique.
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 Droit.
348 Droit ecclésiastique.
35 Administration.
36 Association.
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 Enseignement, éducation.
38 Commerce.
39 Folklore.
396 Féminisme.

Peeters, Edward **331**

1910 — L'Emile de J.-J. Rousseau. Seule édition autorisée, avec une introduction, des sommaires, des notes et des commentaires, par Edward Peeters. — Ostende, Nouvelle bibliothèque pédagogique, 1910. 1 vol. in-12 de 165 pages. Tome II. 2 fr. 50

Renault, Jules. **323**

1910. — Education féminine agricole, par Jules Renault. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 30 pages. 0 fr. 75

4 Philologie

40 Généralités.
41 Philologie comparée.
42 » anglaise.
43 » germanique.
44 » française.
45 » italienne.
46 » espagnole.
47 » latine.
48 » grecque.
49 Autres langues.

1 Orthographe.
2 Etymologie.
3 Lexicographie.
4 Synonymie.
5 Grammaire.
6 Prosodie.
7 Dialectologie.
8 Manuels.

Eeckels, Constant. 46.7

1910. — La lengua espanola en Belgica. La langue espagnole en Belgique. Cervantès, sa vie et ses œuvres, par Constant Eeckels. — Anvers, Place de Meir, 1910. 1 plaq. in-8° de 42 pages.

Qui ne connait Cervantès, l'admirable auteur du roman chevaleresque Don Quichotte ? La petite brochure de M. Eeckels est fort adroitement menée. Nous n'en admettons cependant pas toutes les idées et nous ne souscrivons pas à cette phrase qui est le développement de toute cette étude sur l'*Ingénieux chevalier de la Mancha* : « Du type de Don Quichotte on a fait à travers les siècles, les peuples et les races, comme une incarnation universelle de toute la façon d'être de l'âme humaine, le plus noble, le plus nourri des plus beaux idéalismes (de hermosos idealismos) ». Certes, Cervantès a vu en Don Quichotte un homme doué des plus belles qualités, intelligent, bon, courageux, mais il lui a donné une passion, l'orgueil, — orgueil réel, bien que le sujet n'en soit pas conscient. Or, n'oublions pas que ses épreuves morales auraient du, s'il avait été de bonne foi, lui montrer qu'il se trompait. Au fond, dès lors, Don Quichotte, loin d'être un homme de générosité, est un homme d'égoïsme.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Celis, Gab. 72

b 1910. — Een gentsche schilder : Niklaas de Liemacker (gezeid Roose) 161-16406. Eenige aanteekeninge nover zijn leven en zijne werken, door Gab. Celis, priester. — Gent, bij den schrijver, Heinislaan, 5, 1910. 1 boekd. in-8° van 28 bladz. 1 fr.

Mousset, Philippe. 78

1910. — Les procédés du langage musical, leur théorie et leur application pratique. par Philippe Mousset. — Bruxelles, Schott, 1910. 1 vol. in-8° de 150 pages. 3 fr. 50

Ce n'est pas un traité approfondi de la science musicale que l'auteur a voulu donner. Son intention a été plutôt d'exposer dans un ouvrage de vulgarisation tous les éléments qui composent le langage de la musique aujourd'hui.

L'auteur a fort bien mené son œuvre. Ensemble parfait ; toutes les parties se suivent avec logique ; tout en se prescrivant des bornes restreintes — l'auteur se contente d'énoncer les principes généraux et de tirer les conclusions immédiates — il n'a rien omis. Depuis les éléments constitutifs de la gamme jusqu'aux principes essentiels de l'harmonie, depuis les formes usuelles et variées des compositions jusqu'aux plus simples fioritures, tout se tient et s'enchaîne.

L'exactitude des définitions, la justesse et l'à-propos des remarques font de ce livre un ouvrage précieux. La lucidité de l'exposé est tout à fait remarquable et en rend la lecture aussi agréable qu'instructive.

En somme c'est un résumé très exact de l'enseignement musical. Avis à quiconque veut acquérir une connaissance raisonnée de la musique et de son langage. Jean D'OUTREMEUSE.

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Hasebroek, J. en E. 89.8

1910. — Schetsen en typen, door Jonathan en Elisabeth Hasebroek. — Aalst, De Seyn-Verhoustraeten, 1910. 1 boekd. in-8° van 138 bladz. 2 fr.

Maassen, Henry. 84.1

1910. — Les marches arides. Poèmes, par Henry Maassen. Préface de L.-M. Thylienne. — Liége, Société belge d'éditions, 1910. 1 vol. in-8° de 70 pages. 3 fr. 50

Requette, François. 84.3

1910. — Anarquia ! Roman de mœurs mexicaines, par François Requette. — Namur, Impr. Collard, 1910. 1 vol. in-8° de 190 pages. 3 fr. 50

On sait que de 1810 à 1827 une violente explosion révolutionnaire eut lieu au Mexique où le curé Miguel Hidalgo souleva les Indiens contre les Européens en poussant le fameux *grito de Dolores* (cri des douleurs). Après lui, ce furent José-Maria Morelos, puis Matamoros, Guerrevo, Guadelape Vittovia, etc, qui défiaient les persécutions et les rigueurs des vice-rois espagnols en organisant les bandes de guerilleras patriotes.

C'est cette époque troublée que l'auteur étudie en même temps qu'il raconte les aventures de don Rafaël Santa Maria et de Maria Llano, aventures intéressantes, je dois le dire.

Rafaël qui était en somme dévoué aux intérêts espagnols devient petit à petit un des héros du parti des patriotes et ce après mille et une circonstances bien amenées.

L'auteur connaît admirablement l'histoire du Mexique et il mène le lecteur jusqu'au moment ou le chef jadis très dévoué aux Espagnols, le colonel don Augustin Iturbide, créole de naissance, entraîne les bataillons indigènes et proclame l'indépendance à Iguala. Il laisse prévoir que l'anarchie, *Anarquia*, suivra bientôt le *pronunciamento* du 18 mai 1822, accordant la Couronne impériale au fameux Iturbide qui finit par être fusillé le 24 juillet 1824, à Soto-la-Marina, sinistre tragédie devançant de quelques années le drame poignant de Queretaro qui fit deux illustres victimes dont la plus malheureuse n'a peut-être pas été l'infortuné Maximilien.

J'ai trois reproches à faire à l'auteur, reproches de détail qui n'otent rien aux mérites de l'œuvre. Pourquoi ce format énorme qui fait ressembler le livre à une partition d'opéra ?

Pourquoi cet abus de termes du pays ? Couleur locale, oui, mais il n'en faut pas au point d'embarrasser le lecteur et de le distraire.

Pourquoi ces interminables paragraphes qui envahissent des pages entières et fatiguent l'œil ?

A cela près, voilà un livre instructif, un roman d'histoire de grand intérêt dont on peut féliciter l'auteur sans arrière-pensée.

Alb. VAN DE KERCKHOVE.

VIENT DE PARAITRE :

DANS LA COLLECTION DIAMANT

SÉRIE LITTÉRAIRE, N° 10

ADOLPHE HARDY

PAR

PAULIN RENAULT

1 vol. in 18 de 102 pages. **0 fr. 50**

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Bernier, Eugène. 12

1910. — Coups d'œil métaphysiques, par Eugène Bernier. — Paris, Falque, 1910. 1 vol. in-8° de XII-300 pages. 4 fr.

Faguet, Emile. 11

1910. — Le culte de l'incompétence, par Emile Faguet, de l'Académie française. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 232 pages. 2 fr. *(Les études contemporaines).*

Sous le titre général d'études contemporaines la librairie Grasset fera paraître une série d'études critiques et documentaires sur ce temps. Elle se propose « d'apporter à la connaissance de l'époque contemporaine une contribution méthodique et de susciter au profit des idées individuelles du présent la même curiosité historique qu'on applique aux choses du passé ». La collection débute par une œuvre maîtresse : le *culte de l'incompétence* par *Emile Faguet*. Certes, l'ouvrage est tendancieux, c'est presqu'un pamphlet et les idées sociales que l'auteur a toujours ardemment préconisées y sont défendues. Pourtant, et c'est un hommage que je lui rends — la portée de l'ouvrage est d'un ordre si général, si désintéressé, si inspiré de la raison et de la justice que je crois que ce serait

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

lui faire injure et en diminuer la valeur que de songer à la couleur politique. Quel qu'on soit — politiquement parlant — il faut s'incliner devant la clarté, la méthode, l'impartialité du sociologue, surtout devant les idées à la fois généreuses et prudemment clairvoyantes mettant une sourdine aux enthousiasmes dangereux, devant le génie de cet Emile Faguet que Maurice Wilmotte a appelé à bon droit un semeur d'idées.

Le culte de l'incompétence est une critique sévère mais impartiale du gouvernement démocratique intégral où fatalement le mépris des mérites et des aptitudes personnels, érigé en système, proclame la faillite du procédé.

En ces temps de démophilie, il n'est certes pas mauvais qu'un homme aussi autorisé qu'Emile Faguet, tout en reconnaissant le bien fondé des revendications des masses, nous confie ses craintes en même temps que son crédo. C'est toujours pour tout sociologue et pour tout homme politique une excellente leçon de choses. Et voici son crédo au sujet de cette question.

« Qu'est-ce que le principe d'un gouvernement ? Ce n'est pas ce qui le fait être tel ou tel ; c'est « ce qui le fait agir », comme dit Montesquieu ; c'est « les passions humaines qui le font mouvoir ». Or, il est évident que la passion de la souveraineté, que la passion de l'égalité et que la passion de l'incompétence ne suffisent pas à donner à un gouvernement une vie complète et une vie forte.

Il faut faire à la compétence sa part ; disons mieux, il faut faire à la compétence *une* part, car, je ne veux pas prétendre qu'elle ait un droit, mais seulement qu'elle est une nécessité sociale. Il faut faire une part à la compétence technique, à la compétence intellectuelle, à la compétence morale, la souveraineté nationale dût-elle en être limitée et l'égalité dût-elle en souffrir.

Un élément démocratique est essentiellement nécessaire à un peuple, un élément aristocratique aussi est essentiellement nécessaire à un peuple. »

Est-ce un rêve et n'est-ce qu'un rêve que l'espoir d'une telle réalisation ?

Idées clairvoyantes en tout cas, idées généreuses pour tous ceux que secoue un grand amour de l'humanité, un grand amour de la justice, un grand amour du bonheur. STELLIO.

Godard, André. **146**

1910. — Le positivisme chrétien, par André Godard. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 374 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Comme tous ceux qui ont déjà paru sous le même nom, ce livre emprunte à priori un puissant intérêt et une éloquence spéciale à l'histoire personnelle de son auteur. M. André Godard est un converti. Adepte jadis de je ne sais quel « spiritualisme littéraire fort voisin du panthéisme », victime de ce qu'il appelle « le préjugé philologique », en l'opposant au « préjugé philosophique » et au « préjugé scientifique », c'est-à-dire de sophismes se rattachant à la critique historique et à la critique biblique, il a fini par trouver son chemin de Damas, par ouvrir heureusement les yeux à la vérité du catholicisme. Et, comme un autre saint Paul, il semble être devenu à la fois néophyte et apôtre.

D'ailleurs, s'il a le zèle de l'apostolat par la plume, il possède beaucoup des qualités qui peuvent rendre cette vocation féconde. Il a énormément de lecture ; ses connaissances sont très va-

riées ; son style, non seulement coulant et facile, mais vif, entraînant, semé de boutades plaisantes et inattendues, traduit fidèlement et agréablement tantôt les argumentations et les déductions d'une dialectique serrée, tantôt les saillies d'une verve âpre et mordante ou finement railleuse. Il y a telle ou telle de ses réflexions qui condense, en une forme simple ou originale, une somme considérable de bon sens et de judicieux raisonnement. Ainsi celle-ci, par laquelle il conclut une longue tirade : « La raison des vulgarisateurs athées se réclame de Descartes ; leur science, de Newton ; leur méthode, de Bacon. Or, Newton a écrit : « Dieu régit tout, non comme âme du monde, mais comme souverain absolu de ce qui est. Puissance, Providence, causes finales constituent la Divinité. » Descartes a écrit : « S'il y a encore des hommes qui ne soient pas assez persuadés de l'existence de Dieu et de leur âme, je veux qu'ils sachent que toutes les autres choses dont ils se croient peut-être plus assurés, comme d'avoir un corps, sont moins certaines. » Bacon écrit : « Un peu de science éloigne de la religion ; beaucoup de science y ramène. »

Dans ce nouveau volume, M. Godard aborde une foule de questions de la plus haute importance apologétique. Un premier chapitre, intitulé : *Théories négatives*, traite notamment « du préjugé philologique, du dogme naturaliste, du dilettantisme littéraire ». Un autre, consacré au « spiritualisme rationnel », met en lumière « le fait moral, l'indépendance de la pensée, la liberté, la finalité, l'immortalité, la Providence », etc. Un troisième, à propos de « spiritualisme scientifique », nous parle de « la méthode baconienne, de l'hypothèse darwinienne, du monogénisme, de la suggestion hypnotique ». Viennent ensuite ceux qui étudient : « quelques phénomènes surnormaux », parmi lesquels les faits de l'occultisme ancien et actuel, la télépathie, la transmission directe de la pensée, la prémonition ; puis, « le miracle », tant psychologique que physique, la prophétie et leur force probante ; puis, « les religions » et les notions ou manifestations religieuses, telles que « révélation primitive, mythe naturaliste, culte des morts, ésotérisme, culte d'Asie, l'Islam, le fétichisme et l'athéisme » ; enfin, « la révélation mosaïque », en y rattachant les graves et délicats problèmes de l'authenticité du Pentateuque, de l'étendue de l'inspiration, de l'histoire des textes sacrés, de l'interprétation et de la vérité bibliques, de la législation mosaïque, de la mission d'Israël, du rôle des prophètes, et bien d'autres encore.

On devine, d'après cette énumération, qui n'est que partielle, l'ampleur et la diversité du champ que l'auteur a prétendu embrasser. Il est difficile, malheureusement, de saisir et de suivre, au milieu de tout cela, les grandes lignes et la suite de son plan d'ensemble. A tout le moins, aurait-il dû les marquer plus nettement. Il faut bien reconnaître aussi qu'il se montre généralement trop peu soucieux des exigences actuelles relativement aux méthodes scientifiques. C'est ainsi, par exemple, qu'il emprunte souvent à des écrivains, amis ou ennemis, des citations topiques, mais sans jamais indiquer, ni dans son texte ni en note, autre chose que les noms de ses prêteurs. De plus, pas n'est besoin d'être grand clerc en exégèse et en critique biblique pour s'apercevoir que, dans ce domaine, ses informations ne sont pas toutes parfaitement à jour.

De ces lacunes il résulte que l'ouvrage de M. Godard, pour intéressant et instructif qu'il soit, n'apportera pas partout

avec lui une force de conviction irrésistible. Il satisfera peut-être ceux de ses lecteurs qui sont convaincus à l'avance ou ne demandent qu'à se laisser convaincre ; mais ces esprits, si nombreux aujourd'hui, qui, travaillés par le doute, sont d'ailleurs habitués aux procédés rigoureux de la science moderne, ne trouveront pas ici, je le crains, tout ce que réclament leur situation et leurs dispositions intellectuelles.

J. FORGET.

Siguier, J. **17**

1910. — Le cœur à l'école de la Foi ou la libre pensée, par J. Siguier. — Paris, Gabalda et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 368 pages. 3 fr. 50

Peut-être n'avions nous pas assez remarqué ces paroles de la préface : « Je me suis appliqué à épargner les raisonnements abstraits... à me placer en présence des faits que la vie met chaque jour sous nos yeux... Ce petit livre n'a pas la prétention d'inventer quoi que ce soit... ». Mais, encore qu'il y ait dans ce volume d'excellentes choses, nous avons été quelque peu déçu à sa lecture. Sa première partie surtout nous a paru un peu faible, un peu hâtive ; il gagnerait à être travaillé. Le style, quoique très clair, pourrait être plus châtié et plus concis. Le plan du volume est toutefois bien disposé et très complet. Il y a là matière à de belles études et les petits défauts signalés dans l'ouvrage n'empêchent pas qu'il soit appelé à faire du bien.

Jean LOVEL.

2 Religion

21 Théologie naturelle.
22 Ecriture sainte.
23 Théologie dogmatique.
24 Ascétisme, piété.
25 Prédication.
26 Eglise catholique.
27 Histoire de l'Eglise.
28 Eglises dissidentes.
29 Religions non chrétiennes.

Bertrin, Georges. **21**

1910. — Ce que répondent les adversaires de Lourdes. Réplique à un médecin allemand, par Georges Bertrin. — Paris, Gabalda et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 124 pages. 1 fr. 25

Quand parut l'*Histoire critique des Evénements de Lourdes*, voici quelques années seulement, on se plut à dire, avec fondement, que c'était l'histoire définitive de Lourdes. D'aucuns voulurent le contester : tel le médecin allemand qui vient de s'attirer une éloquente réplique de M. l'abbé Bertrin. La courte, mais nerveuse préface indique bien la nature et la portée de ce petit livre, ainsi que l'utilité qu'il présente aux sceptiques et aux fidèles dévots des roches Massabielle. « Plein de savoir, d'esprit et de vie, il est à la fois très instructif et très intéressant. » Cette note, qui accompagne mon exemplaire, est parfaitement juste : nul doute qu'elle ne soit ratifiée par les lecteurs. Le contradicteur de M. Bertrin avait

attaqué *Un miracle d'aujourd'hui*, le livre où se trouve raconté la guérison récente de Mlle Tulasne. M. Bertrin se défend victorieusement contre les erreurs de principes » et « les erreurs de faits » du médecin allemand. Sa compétence en matière d'« événements de Lourdes » est ici rehaussée d'un remarquable talent de polémiste. C. C.

Bricout, J. **27**

1910. — L'Histoire des Religions et la Foi chrétienne. A propos de l'*Orpheus* de M. S. Reinach. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 128 pages.
1 fr. 20

(Science et Religion, nos *571 et 572.)*

Devant la dernière partie de ce titre, plus d'un lecteur sans doute va se récrier. « Comment ! encore *Orpheus* ? toujours *Orpheus* ! Mais c'est à en être saturé, dégoûté même ! c'est à vous en donner le cauchemar ! On a tort d'attacher tant d'importance, de faire tant d'honneur à une publication d'intention et d'allure plus sectaires que scientifiques. Cela ne sert peut-être qu'à lui tailler maladroitement une nouvelle réclame ».

Il est vrai, l'*Orpheus* de M. Salomon Reinach, œuvre d'un savant, mais non œuvre de science, œuvre pseudo-scientifique, n'est pas, en soi, telle qu'il semble nécessaire de mobiliser contre elle toute une légion d'apologistes. C'est bien assez et plus qu'assez, pour établir sa piètre valeur, de ce qu'en ont écrit Mgr Batiffol, le P. Lagrange et quelques autres. D'autant plus que ces écrivains catholiques se sont trouvés d'accord, dans les grandes lignes, avec des spécialistes non-suspects de partialité en notre faveur. N'est-ce pas M. Gabriel Monod qui a relevé dans le livre de M. Reinach « un certain parti pris » ? qui lui a reproché de « négliger le côté spirituel » de la religion et de « déformer les faits dans la partie relative au christianisme » ? N'est-ce pas M. Loisy qui écrit qu'« avec une telle philosophie générale, *Orpheus* ne pouvait être qu'un froid exposé de doctrines toutes également déraisonnables, une critique des religions considérées dans leurs défauts plutôt que dans leur vie intime » ? N'est-ce pas lui aussi qui voudrait, dans un manuel de ce genre, « surtout une critique plus prudente, moins abondante en théories et en conjectures toutes personnelles » ? N'est-ce pas M. Toutain qui a porté sur la thèse capitale d'*Orpheus*, véritable clef de voûte de son système, ce jugement catégorique : « Dans l'état actuel de nos connaissances, faire du totémisme le fondement d'une exégèse mythologique et religieuse, c'est méconnaître les règles les plus élémentaires de la méthode historique » ? Mais il y a mieux. M. Reinach lui-même n'a-t-il pas dû, au Congrès d'Oxford, devant ses pairs, prononcer sa propre condamnation, confesser que tout son travail repose sur une hypothèse hasardeuse, sur un point d'interrogation, puisque, d'après lui, de futures recherches *pourront* montrer « que l'orphisme, aussi bien que le totémisme, sont devenus un dada fourbu » ? Ajouterai-je qu'il trahit le soin avec lequel il s'est renseigné, lui, profane, sur l'histoire ecclésiastique, lorsque, prenant le Pirée pour un homme, ce qui ne vaut pas mieux, une montagne pour une femme, il transforme sainte Julienne en « une religieuse de Liége, nommée Moncornillon » ? Ajouterai-je encore qu'un lecteur instruit et de bon sens n'aura qu'à tourner les pages de son livre pour découvrir, dans la ma-

nière dont ses adversaires sont couramment traités d'« enragés » ou de noms équivalents, tout autre chose que le don d'un homme purement épris de science, passionné uniquement pour la vérité.

Mais l'ouvrage ne s'adresse pas qu'à un public de culture sérieuse et de sens rassis ; il escompte particulièrement la clientèle de la jeunesse et du monde des demi-savants. En outre, manifeste de combat, vraie machine de guerre, il a été accueilli et acclamé comme tel par tout un parti, qui lui a fait immédiatement un succès exceptionnel. Il est destiné à la plus grande publicité. On en annonce déjà des éditions en anglais, en allemand, en italien, en espagnol, en russe. Il importe donc de s'opposer, par tous moyens, à cette propagande malsaine ; pour l'enrayer dans la mesure du possible, des efforts multiples et convergents ne sont pas de trop. D'ailleurs, pourquoi ne pourrait-on pas, « à propos de l'*Orpheus* » et sans se préoccuper exclusivement de ses dires, donner un aperçu de l'histoire et de la science des religions, puisqu'il se présente lui-même comme un vade-mecum dans la matière ? C'est surtout ce dernier point de vue qui a guidé M. Bricout. Il s'est souvenu de Brunetière signalant avec raison, parmi « les difficultés de croire » propres à notre époque, celle que suscitent trop souvent les sophismes de l'hiérologie. Et en un petit volume d'ordonnance claire, d'exposition nette et méthodique, d'allure vive et gracieuse, il a résumé les « raisons de se défier » des procédés et des affirmations tranchantes de M. Salomon Reinach, puis confirmé cette indication générale par un bref examen des conclusions d'*Orpheus* touchant « les religions non chrétiennes, le judaïsme et le christianisme, l'Eglise catholique, l'avenir des religions ». Cette critique serrée de quelques points choisis et essentiels en dit long sur la fragilité de l'ensemble dont ils ont été détachés ; mais elle a de plus, le grand mérite d'entr'ouvrir à un lecteur attentif des vues suggestives sur le but, les méthodes, la situation présente, les résultats acquis et les problèmes encore pendants de l'histoire des religions.

J. Forget.

de Ribera, Francisco. 22 (92)

1910. — Vida de santa Teresa de Jésus, por el P. Francisco de Ribera. Nueva edicion, aumentada con una introduccion, copiosas notas y apendices, por el P. Jaime, Pons, S. J. Precede à la « vida » un estudio preliminar : Santa Teresa de Jésus, doctora mistica, por el R. P. Lois Martin. — Barcelona, Gust. Gili, 1910. 1 vol. in-8° de XXXII-666 pages. 8 fr.

Nous avons annoncé et analysé ce bel et important ouvrage dans notre numéro de décembre 1908, c'est-à-dire au moment où il venait de paraître. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à ce compte rendu, en saisissant l'occasion qui nous est présentée ici, de recommander encore cette étude complète sur la vie, les œuvres et les fondations de sainte Thérèse. C.

Dolonne. 21

1910. — Le clergé contemporain et le célibat, par l'abbé Dolonne. — Paris, Louis Michaud, 1910. 1 vol. in-12 de 320 pages. 3 fr. 50

On croirait, en prenant en main ce livre, avoir affaire à un ouvrage réfutant les mensonges et les sophismes

trop répandus de nos jours au sujet de la matière délicate du célibat ecclésiastique. Dès la préface, on se trouve complètement édifié. Hélas ! L'auteur prend acte de certaines chutes retentissantes pour conclure que le célibat ecclésiastique est condamnable à tout point de vue, au point de vue individuel, au point de vue social, au point de vue de la conversion des sectes dissidentes.

Ouvrage infâme et triste personnage ! On se refuse à admettre qu'un vrai prêtre selon le cœur de Dieu, un vrai « fils soumis de l'Eglise » se livre à une pareille besogne. L'auteur ignore même les notions les plus élémentaires de droit canonique et l'on conclut que l'abbé Dolonne est aussi apocryphe que la fameuse encyclique qu'il cite de Léon XIII — fausse de la première ligne à la dernière. Triste ! triste...

Jean D'OUTREMEUSE.

Moulard, A. et Vincent, F. **239**

1910. — Apologétique chrétienne, par Anatole Moulard et Francis Vincent. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 508 pages. 3 fr. 50

Ce manuel est désormais trop connu et trop estimé pour qu'il soit nécessaire ou même utile d'en faire encore l'éloge. Aussi bien, quel meilleur témoignage en sa faveur que sa diffusion sans cesse grandissante ? C'est en 1906 que paraissait sa première édition, et voici la quatorzième ! Un succès si rapide, s'il a de quoi nous réjouir, ne doit point nous étonner. Il s'explique sans doute en partie par la situation religieuse de notre époque, par la nécessité, de jour en jour plus urgente et mieux sentie, de fortifier la foi des croyants contre des attaques d'un acharnement exceptionnel ; mais il est dû bien davantage au contenu du livre, à sa solidité doctrinale, à sa belle et nette ordonnance, à une rédaction à la fois concise, claire et agréable, enfin à un choix judicieux des questions qui répondent le plus adéquatement aux préoccupations dominantes des milieux contemporains.

Les deux auteurs avaient de prime abord fait la part large, et avec raison, aux objections et aux considérations se rattachant aux sciences de la nature et à la critique historique. Depuis lors, ils sont restés très attentifs à maintenir leur œuvre parfaitement à jour. On le remarquera dès les premières pages, où l'étude des preuves de l'existence de Dieu débute par une courte réfutation de l'immanentisme ; on le remarquera tout le long du volume, en constatant l'à-propos et l'abondance des renvois marginaux à des publications spéciales absolument récentes.

J. FORGET.

Paquier, J. **248.212**

1910. — Qu'est-ce que le Quiétisme ?, par J. Paquier. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 124 pages. 1 fr. 20 *(Science et Religion, nos 569-570.)*

Les termes mêmes de cette question nous disent que M. Paquier s'est proposé d'embrasser le sujet dans toute son ampleur. Avant lui, beaucoup d'autres se sont occupés du quiétisme ; mais presque tous ont concentré leur attention sur le quiétisme français, sur la lutte de Bossuet contre Mme Guyon et Fénelon. Pour lui, il a voulu remonter et il remonte à Molinos et aux prédécesseurs de Molinos ; et chez eux,

chez Mme Guyon et chez Fénélon, c'est surtout le côté doctrinal qu'il s'attache à mettre en lumière. Il le fait avec tout le souci de précision, toute la finesse d'observation et de critique qu'appelle une matière si délicate. Il a été d'ailleurs bien inspiré en opposant constamment aux conceptions d'un faux mysticisme les principes de la spiritualité et du mysticisme catholiques.

Ces pages résument les conclusions d'une série de conférences que M. Paquier a faites à l'Institut catholique de Paris et qu'il a l'intention de publier en entier. A tous leurs lecteurs elles apparaîtront, je pense, comme une excellente réclame anticipée en faveur du volume à venir.

J. Forget.

Regnier, Adolphe. **22**

1910. — Saint Léon le Grand (Ve siècle), par Adolphe Regnier. — Paris, Gabalda et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 210 pages. 2 fr.

(Collection « Les Saints ».)

M. Adolphe Regnier, qui a traité dans cette même collection la grande et populaire figure de saint Martin, consacre ce volume à un des plus illustres pontifes romains. Tout l'intérêt que provoque l'étude de l'effondrement de l'empire d'Occident, tout l'intérêt que présente le développement du christianisme et l'organisation ecclésiastique, est éveillé et, en grande partie, satisfait dans ce livre. Grâce à des aperçus clairs et nets sur les hommes et les choses, l'auteur a fait mieux que de condenser seulement dans ces 200 pages un grand nombre de faits ; il nous donne, autant que pouvait le comporter l'exiguité obligée de son cadre, le comment et le pourquoi des événements.

M. Regnier a eu hâte d'arriver au pontificat de saint Léon : il concise tout ce qui a précédé l'obtention de cette dignité. Après nous avoir fait assister à l'éloquente prédication du souverain pontif, après avoir résumé les premières mesures de Léon le Grand contre les hérétiques et en faveur de la discipline dans l'Eglise, l'auteur nous entretient du Concile de Constantinople sous Flavien et du faux Concile d'Ephèse, puis, avec détails, du Concile œcuménique de Chalcedoine. Il arrive ensuite à la période dramatique des invasions d'Attila et de Genséric, sans négliger de nous initier à la manière dont le pape défendait constamment le dogme et la hiérarchie catholiques. Il termine sur une appréciation du caractère et de l'œuvre de Léon I. Les lecteurs donneront leur assentiment au R. P. Grisar dont l'opinion est rapportée ici. Il y a eu, dit-il, peu de papes « à qui il ait été donné par les circonstances d'exercer une action aussi décisive et aussi durable sur la marche des affaires de l'Eglise et de l'Empire... Il maintint vivante, d'une manière providentielle, la conscience de l'unité ecclésiastique ».

C. Caeymaex.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme

Calippe, Charles. **301**

1910. — L'attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle, par l'abbé Charles Calippe. Préface du comte A. de Mun, de l'Académie française. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 272 pages. 3 fr. 50 *(Etudes de morale et de sociologie.)*

Charriaut, Henri. **31**

1910. — La Belgique moderne. Terre d'expériences, par Henri Charriaut. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 390 pages. 3 fr. 50 *(Bibliothèque de philosophie scientifique.)*

Legrand, Hubert. **37**

1910. — L'hygiène des tout-petits, par le Dr Hubert Legrand. — Paris, Henry Paulin et Cie, 1910. 1 fr.

Les manuels et les traités de puériculture ne manquent pas dans la littérature médicale, mais ils ne sont accessibles pour la plupart qu'aux seuls médecins. Voici un manuel écrit par un médecin et destiné aux mamans.

Celles-ci trouveront dans ce petit livre de lecture, aussi facile qu'agréable, tous les enseignements nécessaires pour mener à bien l'œuvre délicate de l'élevage des tout petits.

Aucun détail d'hygiène n'est omis, et pour rendre plus pratiques ses conseils, l'auteur a divisé tous les chapitres en deux parties : Ce qu'il faut faire et ce qu'il ne faut pas faire.

Les jeunes mères qui liront et appliqueront ses conseils éclairés épargneront à leurs petits beaucoup de dangers et de souffrances, et à elle-mêmes beaucoup d'efforts et de peines stériles.

Dr L. Delfosse.

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Bruins. **49**

1910. — Taal en stijl, ten gebruike bij het middelbaar en gymnasiaal onderwijs, door Dr Bruins, leeraar aan de handelschool te Amsterdam. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 54 bladz. 1 fr. 25

Il ne s'agit pas ici d'un livre de lecture ni même d'un livre de mémoire ; nous avons ici un livre d'étude ; il faut comprendre et rien de plus. Ce manuel énonce d'une manière claire et précise, trop succinte peut-être, les quelques principes fondamentaux qui servent à baser toute connaissance sérieuse de la grammaire et du style.

L'auteur pérégrine à travers la phonétique, la phrase simple et composée, l'étymologie verbale, pour s'arrêter finalement à quelques données générales touchant la prose, la poésie et les multiples figures de style. Ici surtout je remarque l'utilité directe et manifeste de ce petit manuel, d'autant plus que l'auteur a eu la pensée délicate d'appliquer les règles à des exemples nombreux et judicieusement choisis.

Tout à la recommandation de nos professeurs de flamand.

Abbé Ed. L.

Holtvast, K. **43.7**

1910. — Beknopte nederlandsche spraakkunst, door Dr K. Holtvast. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 142 bladz. 2 fr.

La grammaire du Dr Holtvast, si favorablement accueillie dès sa première parution, vient de recevoir les honneurs d'une troisième édition. Il n'y a pas de preuve plus décisive pour stabiliser la valeur réelle du fond et de la méthode de cet ouvrage.

Un livre de grammaire tombe trop souvent dans les défauts d'une érudition abondante et maintes fois ennuyeuse : nos grammaires manquent de ce charme récréatif qui agrémente si joliment tout livre de lecture. A qui la faute ? Ce défaut provient uniquement de ce que les auteurs se préoccuppent trop de donner à l'élève une kyrielle interminable de règles sèches et difficiles, cueillies toutes dans la langue guindée des livres et non pas sur la bouche du

peuple. Or, ce qui fait le charme de la grammaire de M. Holtvast, c'est que l'auteur a eu le courage d'interroger non seulement le langage écrit mais encore le langage parlé des classes civilisées. Comme conséquence il a du jeter par dessus bord bien des considérations regardées souventes fois comme des dogmes de grammaire impérissables. Qu'importe cependant ?

Les définitions nombreuses jalonnées deçi delà — écueil inévitable pour toute grammaire, par définition même — sont généralement précises et aident la mémoire, grâce surtout à l'imprimerie claire et choisie de l'éditeur Noordhoff ; les applications qui les accompagnent sont d'ailleurs remarquables de justesse et frappent l'imagination par leur originalité adéquate.

Me serait-il permis de formuler ici un souhait ? Messieurs les inspecteurs de l'enseignement moyen devraient rendre cet ouvrage classique.

Abbé Ed. L.

Swaen, A.-E.-H. **42.8**

1910. — A Short history of english literature, by A. E. H. Swaen. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 vol. in-8° de 76 pages. 2 fr.

Le savant professeur de l'université de Groningue nous donne ici une œuv remarquable. La grande difficulté de ce livre était, sans aucun doute, de condenser en pages succintes et claires un aperçu général de l'histoire de la littérature anglaise et de caractériser en quelques traits justes les grandes lignes directrices qui la constituent dans son immensité. Condenser les faits, grouper les auteurs, dégager les écoles et leurs théories, et caractériser en quelques mots adéquats les époques et les œuvres n'est guère facile. M. le professeur Swaen y a admirablement réussi ; il a livré un travail qui est un résultat bien digne des efforts pénibles et des lectures nombreuses auxquels il a du se livrer.

M. Swaen a un sens critique juste et impartial. Il comprend les auteurs et sait retrouver dans leurs œuvres leurs caractéristiques ; il connaît les écoles et en sait dégager l'influence qu'elles ont exercée sur leurs siècles ; il possède toute cette littérature vaste et sinueuse de l'Angleterre et sait en donner une vue à vol d'oiseau admirable.

M. Swaen me permettrait-il d'épingler ici une petite note de critique ? J'aurais préféré quelques détails plus amples sur les auteurs anglais contemporains. L'auteur glisse trop rapidement sur les années qui suivent 1850. La littérature anglaise d'aujourd'hui comparée à celle d'avant 1850 serait-elle à une période de déclin ? Je me permets d'en douter. Il est très étonnant, me semble-t-il que tous nos manuels de littérature ne nous donnent jamais une connaissance plus intime de nos écrivains contemporains.

Nous souhaitons de tout cœur le meilleur succès au remarquable manuel de M. le professeur Swaen.

Abbé A. VAN DEN DRIES.

Tamboryn en Vermeersch. **49 (003)**

1910. — Lees-en werkboek, ter gebruike van den hoogeren graad der lagere scholen, door C. Tamboryn en J. Vermeersch. — Yper, Callewaert-De Meulenaere, 1910. 1 boekd. in-12 van 192 bladz. 0 fr. 65

Charmant petit livre que je voudrais voir sur les bancs de toute école, entre les mains de chaque élève. Il con-

tient en effet 126 morceaux de lecture d'un choix très heureux que j'estime d'une utilité primordiale.

Les auteurs ont eu l'intelligence d'y mêler les genres les plus variés : descriptions, bribes de poésie, lettres et récits dont plusieurs peuvent être d'une utilité pratique dans l'enseignement occasionnel. Véritable petit livre de lecture que les élèves prendront en main avec joie et pourra toujours avoir une grande part au développement intellectuel et à la formation du cœur et des sentiments.

Les principaux points concernant la langue maternelle y sont consciencieusement traités. Après chaque leçon de lecture suivent des exercices appliquant une règle de grammaire ou concernant un autre genre de l'enseignement. Il y a là, comme on le voit, tout ce qu'il faut pour un enseignement méthodique de concentration.

Bien des ouvrages ont paru concernant cette matière, mais peu égalent la valeur de ce petit livre de M. Tamboryn et Vermersch.

Tout à la recommandation de nos professeurs. Le prix d'ailleurs est bien minime.

Abbé A. VAN DEN DRIES.

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

Besançon, G. **629.132**

1910. — Ballons et aéroplanes, par G. Besançon. — Paris, Garnier, 1910. 1 vol. in-12 de 346 pages. 2 fr.

Directeur de l'Aérophile, M. Besançon était exceptionnellement autorisé à traiter de la navigation aérienne. Il l'a fait avec un réel talent, s'attardant surtout, après un rapide coup d'œil historique, aux questions tout actuelles des dirigeables et des aéroplanes. Des illustrations méthodiquement disposées, la narration d'épisodes émouvants et suggestifs donnent au volume un surcroît d'intérêt. Sa lecture n'exige ni connaissances techniques ni application fatigante. Il donnera peut-être à plusieurs le goût de ces études passionnantes, mais, écrit avec compétence et érudition, il intéressera certainement.

Jean LOVEL.

Mallet, François. **623**

1910. — La conquête de l'air et la paix universelle, par François Mallet. — Paris, Librairie aéronautique, 1910. 1 vol. in-8° de 98 pages. 1 fr. 50

Painlevé, P. & Borel, E. **629.135.1**

1910. — L'aviation, par Paul Painlevé et Emile Borel. — Pa-

ris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 266 pages. 3 fr. 50
(Nouvelle collection scientifique.)

Ceci n'est pas un traité théorique d'aviation encore que l'on trouve en appendice quelques développements sur la mécanique de l'aéroplane. Ayant donné l'historique du plus lourd que l'air, les auteurs décrivent les différents vols des oiseaux et notent le coefficient qu'apporte leur étude aux progrès à réaliser. Ils exposent et comparent les solutions du problème jusqu'ici proposées pour conclure à la supériorité actuelle de l'aéroplane. Ils en décrivent les divers types, en expliquent la manœuvre, en recherchent l'avenir au point de vue militaire particulièrement.

Il n'est personne qui ne s'intéresse à la « conquête de l'air » et à l'avenir de l'aviation. Ce volume satisfera la curiosité la plus exigeante. Il satisfera surtout les esprits cultivés qu'il renseignera abondamment en les préparant à une étude technique plus approfondie. C'est là d'ailleurs le but de MM. Painlevé et Borel dont l'autorité scientifique fait bien augurer du succès d'un livre de réelle valeur.

Jean LOVEL.

7 Beaux-Arts

70 Généralités.
- **701** Esthétique.

71 Art des jardins.
72 Architecture.
73 Sculpture.
- **736** Sigillographie.
- **737** Numismatique.
- **738** Céramique.

74 Dessin.
75 Peinture.
76 Gravure.
77 Photographie.
78 Musique.
79 Sports.

Réau, Louis. **72**

1910. — Les primitifs allemands, par Louis Réau. — Paris, H. Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 128 pages. 2 fr. 50
(Les grands artistes.)

Vulliaud, Paul. **7 (04)**

1910. — La pensée ésotérique de Léonard de Vinci, par Paul Vulliaud. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 104 pages. 2 fr.

Fruit de longues réflexions, le travail que voici ne se peut lire rapidement. Il exige une étude aussi laborieuse que celle à laquelle son auteur s'est livré. Ces mots, loin d'effrayer les lecteurs sérieux, auxquels, seuls, s'adressent les hautes idées du livre que voici, les engageront plutôt, à en faire un examen minutieux. Ils n'y perdront pas leurs peines : ce sont des pages très substantielles en effet que celles que M. Vulliaud a écrites sur la pensée ésotérique de Vinci. Ces pages ont également le mérite d'être rédigées avec érudition et méthode. Celle-ci d'ailleurs, ne se borne point à apporter une froide lumière : tout en favorisant l'ordre elle ne nuit point au pittoresque des réflexions et n'atténue pas la chaleur de l'expression.

Franz NÈVE.

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Boissière, Albert. 84.3

1910. — Z.... le tueur à la corde, par Albert Boissière. — Paris, Lafitte et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 368 pages. 3 fr. 50

Delly, M. 84.3

1910. — Anita, par M. Delly. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de 280 pages. 0 fr. 75

Delly, M. 84.3

1910. — Le roi des Andes, par M. Delly. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de 302 pages. 0 fr. 75

de Lespinasse, Lyonne. 84.3

1910. — Etreintes mystiques, par Lyonne de Lespinasse. — Paris, Les publications modernes, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

des Fourniels, Roger. 84.3

1910. — Fin de race, par Roger des Fourniels. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de 296 pages. 0 fr. 75

de Vogüé, vicomte E.-M. 84.3

1910. — Les Routes, par le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Préface par le Comte d'Haussonville, de l'Académie française. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 260 pages. 3 fr. 50

Drochon, J.-E. 84.3

1910. — Un chevalier apôtre, par J.-E. Drochon. — Paris, Bonne Presse, 1910. 2 vol. in-12 de 356 + 238 pages. 1 fr. 50

Ceci n'est pas un roman, si roman veut dire histoire inventée de toutes pièces ; ce n'est pas non plus une vie de saint, si vie de saint signifie histoire vraie, mais ennuyeuse. C'est de l'histoire, l'histoire d'une âme noble, éprise de chevalerie en plein XIXe siècle, et traduisant ses rêves moyenâgeux en les sublimes dévoûments d'une vie de missionnaire.

Célestin Godefroy Chicard, né en 1834 d'une humble famille de la cam-

pagne, élevé dans une piété digne des époques de foi, sent s'allumer en lui la passion des grandes choses ; un idéal l'éblouit d'abord ; il sera chevalier. Vous voyez cela d'ici : chevalier, il quittera le manoir de ses pères, la ferme, pour la conquête des aventures. Nouveau redresseur de torts, il ressuscitera l'héroïque lignée des ancêtres de Don Quichotte ; son style, le style de ses lettres de collégien, par endroits, se hérisse, sa fougue s'épanche en d'impayables saillies. Place à celui, devant qui tout doit plier. Voilà ses rêves d'enfant. Puis la grâce de Dieu mûrit ces premiers germes prometteurs : chevalier, il n'y faut pas songer en ce siècle de prose. Alors quoi ? pas de conquête de royaumes possible, reste la conquête des âmes. Prêtre : oui sans doute et sa pieuse mère, et son père, ce chrétien antique, tressailliront de joie. Mais c'est trop peu pour son âme ardente. Les missions, voilà la vraie conquête moderne, le champ clos des plus nobles tournois. Le séminaire des missions vit notre héros se préparer dans la prière, les études laborieuses et les mortifications aux aspérités de sa future vie. Chevalier, il le restera jusqu'au bout : toutes ses lettres jusqu'à la fin respireront ce parfum d'une âme de race : de 1850 à 1887, il se dépensera dans sa mission chinoise du Jun-Nan, et de plus en plus la sainteté auréolera sa belle âme, et fera resplendir aux yeux des hommes la gloire de l'héroïsme chrétien.

Félicitons l'auteur, le P. Drochon, de nous avoir donné ce beau livre : et que nos jeunes gens, et que tous les chrétiens puisent dans ces pages d'une couleur et d'une vie si intenses, les fortes leçons du dévoûment et de la générosité. Cette édition nouvelle en deux volumes est soignée et, d'un format plus pratique que la précédente, elle se fera lire plus facilement.

Em. LISIN.

Gaubert, Ernest. **84.3**

1910. — Œuvres choisies de Maurice et Eugénie de Guérin, avec une introduction biographique et critique, par Ernest Gaubert. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 358 pages. 3 fr. 50

Gebhardt, Emile. **84.3**

1910. — Les jardins de l'histoire, par Emile Gebhardt, de l'Académie française. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 292 pages. 3 fr. 50

Jehan, Auguste. **84.1**

1910. — Le roman du coq. Satire, par Auguste Jehan. — Paris, Jouve & Cie, 1910. 1 broch. in-12 de 34 pages. 0 fr. 50

Satire du trop fameux Chantecler de Rostand, où se retrouve le vieil esprit gaulois, avec, parfois, son gros sel et ses trivialités. Il est plaisant, en vérité, de suivre l'imagination de l'auteur nous retraçant à sa façon tous les avatars de la dernière production de l'auteur de Cyrano.

Jean D'OUTREMEUSE.

Hettema

1910. — Van den Vos Reynaerde, uitgelegd door Hettema. — Zwolle, Tjeenk Willinck, 1910. 1 fr.

(Zwolsche Herdrukken, nos 19-20.)

Une œuqvre de M. Hettema est toujours la bien venue pour les fervents de la science littéraire. Les nombreux ouvrages et articles du savant littérateur nous ont révélé un érudit d'une connaissance bien assise et à base solide, un critique judicieux et passé maître en philologie.

Ses commentaires sont profondément analysés, sa méthode est réfléchie, claire, mise au point, toutes ses études sont marquées d'une note originale et d'une science exacte et précise.

Le présent commentaire, nous donne le fruit des études patientes et personnelles de l'auteur sur le *Vos Reynaerde*, l'œuvre médiévale si universellement connue et estimée.

Il veut surtout nous donner une compréhension de l'œuvre par une exégèse documentée et soutenue. Aussi, insiste-t-il, en quelques digressions jalonnées de science, sur la personnalité individuelle, la poétique plastique de l'écrivain, sur les idées religieuses et sociales qu'il exprime. Il nous faut avouer ici que jamais commentaire du *Vos Reynaerde* n'a été aussi profondément étudié, que jamais aucune analyse de cette œuvre n'a été poussée aussi loin.

Après une préface liminaire, synthèse des quelques idées générales nécessaires à une juste compréhension de l'œuvre, l'auteur donne des notes interprétatives du texte, explications ou critiques, puis il termine par un glossaire de mots et d'expressions, glossaire étonnnament fouillé et qui jette quelques lueurs claires sur cette langue médiévale si souventes fois difficile et ardue.

M. Hettema espère — ainsi nous l'apprend son introduction — avoir quelque peu contribué aux progrès de la science par ce premier essai de commentation plus fouillée du *Vos Reynaerde*, Je crois, franchement, que nous pouvons féliciter l'auteur et les *Zwolsche Herdrukken :* le service rendu par M. Hettema à la science littéraire est inappréciable.

Abbé A. VAN DEN DRIES.

Keats, John. **84.1**

1910. — Poèmes et Poésies, par John Keats. Traduction précédée d'une étude, par Paul Gallimard. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 378 pages. 3 fr. 50

(Collection d'auteurs étrangers.)

La très intéressante collection d'auteurs étrangers, qui nous aide si puissamment à connaître et à apprécier les littératures exotiques, consacre aujourd'hui une étude des plus méritoires à vie et à l'œuvre du célèbre poète anglais Keats.

Keats est une figure des plus marquantes dans la littérature anglaise aux débuts du 19e siècle. Il fut le disciple admiré de Chatterton dont il épousa les théories de mélancolie et de pessimisme ; il fut l'élève enthousiaste des principes de l'école byronienne qui domina le monde des lettres durant toute la première moitié du siècle passé.

A l'exemple de Byron, qu'il surpasse même, Keats a cultivé ce soin extrême de la forme, cette richesse de la palette, cette perfection du style que nous admirons si hautement dans toutes ses œuvres. Chaque mot est lui-même une teinte dont Keats, par une juxtaposition calculée, sait atténuer et vérifier les différentes nuances avec un raffinement inouï. Il s'enivre du charme des sons et des rythmes, du rappel des assonances amené par un luxe incroyable de répétitions savamment disposées. Il a à un

degré supérieur un vers pleinement vibrant et riche d'éclat.

Classique par le choix de ses sujets — du moins pour ceux d'un certain développement — il est romantique par la forme et naturaliste par la franchise de son impressionabilité. Il est de tous les écrivains de sa génération le plus purement poète : la conception de la Beauté constitue l'axe intime de son être et son imagination tressaute au moindre souffle de cette Beauté. Toujours cependant il éprouva les tortures du styliste ciseleur qui veut enchâsser l'idée dans une épithète utile, un mot précis, une période harmonieusement équilibrée. Plus qu'un autre, Keats regarde l'art du Beau comme une entéléchie, une fin en soi.

Comme analyse de cette œuvre poétique de réelle valeur de John Keats, M. Gallimard a bien voulu préfacier une large étude biographique et littéraire qui nous fait pénétrer dans l'intimité de cet écrivain délicat et nous fait comprendre et goûter l'inspiration et quelque peu la philosophie de ce pur artiste.

Faut-il ajouter que la traduction de M. Gallimard, malgré toute sa perfection, ne peut cependant nous faire admirer et sentir toutes les beautés de forme de ce parfait poète lyrique John Keats ?

Nous ne voulons plus qu'ajouter un mot : un merci bien sincère à M. Gallimard et au Mercure de France pour la belle œuvre qu'ils viennent de lancer pour les amateurs du Beau. Or, « une chose belle est une joie sans fin : a thing of beauty is a joy for ever » (Keats).

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Lavedan, Henri. **84.3**

1910. — Bon an, mal an, par Henri Levedan, de l'Académie française. Troisième série. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 436 pages. 3 fr. 50

Sous le titre connu de *Bon an, mal an;* l'académicien Henri Lavedan vient de réunir et de publier une troisième série d'articles, dignes frères de leurs aînés.

Chaque année, lors de son apparition, ce recueil délecte le public cultivé auquel il s'adresse. Spirituel ou mordant, se laissant aussi gagner par la mélancolie ou l'attendrissement d'un sujet qui pénètre son cœur, l'auteur nous promène à travers les scènes bien différentes — mais toujours vécues — de l'actualité parisienne.

A la manière des images d'un kaléidoscope, récréatives et instructives, défilent, par exemple, devant nous une réception à l'Académie, des visites aux expositions, aux musées, au concours agricole. Et, à côté de ces visions élégantes ou curieuses, des pages d'histoire, d'art, des souvenirs, des impressions où le maître sème les fleurs et les métaphores parmi lesquelles perce toujours la personnalité d'un talent incontesté!

A certaines pages on perçoit comme une caresse de vieux velours, on respire comme un parfum de passé... quand on n'entend pas une sévère justice qui condamne sans merci les calculs, les égoïsmes, les lâchetés et les trahisons du jour.

Le livre ferme par un Noël d'une touchante suavité! Une douceur à la Coppée, une grande humilité d'âme, la voix d'un enfant et d'un poète s'exhalent dans ce pieux chant!

E. BOUCHER.

Lemercier d'Erlm, Camille. **84.3**

1910. — La muse aux violettes,

poème, par Camille Lemercier d'Erm. — Paris, Sansot, 1910. 1 vol. 1 fr.

C'est une pieuse pensée de regret et d'admiration pour une poétesse disparue qui a inspiré cette fois le délicat auteur des *Exils*. (1)

A Renée Vivien, à l'artiste éprise d'un rêve de beauté et d'amour, il consacre des rythmes harmonieux destinés à la faire vivre dans le cœur des amis de l'art.

Renée Vivien,

C'était la Muse aux violettes.
Elle était blonde et toute frêle,
avec des yeux voilés d'extase,
voilés d'une extase lointaine,
et purs comme l'eau des fontaines ;
elle avait des lèvres fluettes
qui frémissaient au vent du soir
et des cheveux qui palpitaient
comme les fleurs d'un reposoir.
Son col blanc avait la blancheur
sinueuse du col des cygnes
et, sous les voiles aux plis d'ombre
sous la grâce pure des lignes,
battait son cœur
battait son cœur surnaturel.
Elle avait dans ses mains fidèles
une gerbe de violettes
elle était blonde et pâle, avec
un col de cygne et des yeux sombres.
Parmi les voiles aux longs plis
harmonieusement tristes
scintillait une chaîne d'or
incrustée d'améthistes.
Et cette figure apparue
comme aux fresques des primitifs,
dans un décor d'automne,
évoquait les vierges mystiques
parmi l'encens et la musique.

Quel délicieux portrait de femme nostalgique dont l'idéal — qui a le tort d'être trop individualiste, trop artiste aussi — est glacé sans cesse par l'ambiance des réalités brutales de la vie conventionnelle trop étroite.

Camille Lemercier d'Erm, dans ce petit recueil ne s'est pas seulement montré poète ; son talent est encore celui d'un peintre subtil qui trace la ligne avec doigté ; son coloris a des teintes un peu passées de pastel, évocatrices de mélancolie ; elles excèlent à dessiner les formes vagues, troublantes des « entrevisions » comme eut dit notre Charles van Lerberghe. C'est en sensitif aussi qu'il a su donner au vers libre qu'il manie avec prudence et tact, les sonorités mystiques qui remuent le subconscient.

Un bravo de plus au poète des Exils et souhaitons aux œuvres futures, au *Pélican d'or*, à la trilogie lyrique de *Leda, Ar-mor, Paris* d'être empreintes de cette belle virtuosité qui assure au talent de Camile Lemercier d'Erm une des places d'honneur parmi les gloires poétiques de la France.

STELLIO

Marinetti, F.-T. **84.3**

1910. — Mafarka, le futuriste. Roman africain, par F.-T. Marinetti. — Paris, E. Sansot, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages.

Je sais ce qu'est le modernisme, mais j'ignore absolument, même après une lecture consciencieuse du livre de Marinetti, ce qu'est le futurisme.

Oh! je sais qu'en faisant cet aveu dépouillé d'artifice, je me classe dans la catégorie de ceux que l'auteur en sa Préface dédicatoire aux grands poètes incendiaires (?), appelle « une engeance grotesque », « des fils misérables de la vulve », « pompeusement niais », « affalés le nez dans le broc de leur ignorance ».

(1) Voir *Revue Bibliographique belge*, janvier 1910, p. 37.

Va pour tout cela! mais qu'est-ce que ce futurisme en l'honneur duquel « il faut danser la ronde guerrière, en pataugeant dans les flaques de *notre* bêtise, sans en écouter le clapotis monotone »? Je n'en sais rien.

Le roman, « le grand roman boute-feu », « ce chef-d'œuvre qui claque au vent de la gloire comme un étendard d'immortalité, etc. etc. » — ainsi parle Marinetti de son œuvre — le roman donc va nous l'apprendre peut-être ? Fol espoir.

J'ai lu le livre d'abord en commençant par le commencement et puis en recommençant par la fin, sans voir clair dans cette histoire de nègres et de négresses.

Mafarka apostrophe le soleil qui « enduit les corps de son beurre incandescent » en des termes bizarres. Il a avec le dit soleil « poule aux grands œufs d'or magiques » des relations extravagantes !

Quant à la terre, elle maigrit par excès de gymnastique sidérale; elle a des borborygmes ; elle fait des œillades à la lune !!

Tout est dans ce goût-là, ou plutôt non il y a pire, mais c'est si odieusement sale que je préfère ne pas appuyer, mon encre rougirait ! c'est égal, pour appeler *ça* « un chant lyrique, une épopée, un roman d'aventures et un drame »; et pour oser écrire que pour avoir fait *ça*, « son orgueil de créateur est satisfait », il faut à l'auteur une dose d'aplomb qui n'est pas ordinaire...

Si tous les futuristes sont de cette trempe, ce qu'ils doivent s'amuser, surtout quand il y en a qui se mettent à « étrangler le Futur mugissement et l'incalculable Devenir de l'homme. » ? ?

Alb. Van de Kerckhove.

Poirier, Joseph-Emile. **84.3**

1910. — Les arpents de neiges. Roman canadien, par Joseph-Emile Poirier. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 368 pages. 3 fr. 50

Le titre de ce roman, qui pourrait, au premier abord, surprendre quelques lecteurs, est facile à justifier. L'auteur a pensé qu'il y avait quelque ironie à inscrire les mots dédaigneux de Voltaire sur le Canada à la tête d'un livre où se trouvent exaltées l'immensité et la fécondité de ce pays magnifique. Poirier a pris pour cadre du roman les événements de 1885 et la révolte des métis. Il a placé au milieu du drame historique et mêlé à ce drame, l'histoire intime et tragique d'une famille de métis français. Ce n'est qu'un prétexte pour parler des *Riel*, des *Gabriel Dumont*, des *Gros-Ours* et des autres chefs et pour raconter la révolte et son dénouement. Au puissant intérêt historique ajoutez l'art d'un écrivain véritable qui sait impressionner le lecteur, qui sait rendre vivant le cadre du roman, ce pays inconnu de tant d'entre nous et vers qui vont les curiosités exitées par le mystère dans lequel l'histoire et la renommée l'ont beaucoup trop laissé.

Stellio.

Poizat Alfred. **84.1**

1910. — Saül et Antigone. Tragédies, par Alfred Poizat. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages. 3 fr. 50

Poser, C.-E. **83.8**

1910. — Das Edle Blut. Erzählung von Ernst von Wildenbruch mit genehmigung des dichters herausgegeben und für Schul-und privatlektüre mit bemerkungen

und ausführlichen worterklarungen versehen, von Dr C. E. Poser. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 110 bladz. 1 fr. 60

Charmante petite plaquette sous sa couverture d'un vert vif, plein d'attraits. Puis, quelle captivante histoire à cueillir parmi ces quelques pages. Histoire pleine de charmes par l'inspiration et le choix admirable du sujet, par l'idée maîtresse qui en fait le fond, par les pensées philosophiques tressées en une guirlande de phrases vives et pénétrantes, par la psychologie et l'analyse de sentiments purs qui dénudent les horizons d'une grande âme. Il y a là tant de beautés cachées, tant d'intimités enfouies, tant de péripéties vécues qu'on les voudrait faire savourer, goûter et admirer par tous ; elles nous découvrent, en effet, le fond sérieux en même temps que le parfum agréable de cette jolie plaquette.

Pourquoi s'en étonner ? Ernst van Wildenbrûch a conquis par ses œuvres récentes une place des plus marquantes dans la littérature allemande moderne. Il est le poète le plus original d'après 1850 et il s'est acquis une brillante renommée sur le domaine dramatique par ses essais de tragédie historique, modelés sur l'œuvre de Shakespeare et de Schiller. Ses contes, eux aussi, sont universellement admirés.

Toutes nos félicitations vont à la présente édition Noordhoff. M. Poser, le savant professeur d'Amsterdam, l'a adaptée à l'enseignement : se basant sur des motifs hautement pratiques il y a joint quelques notes explicatives excellentes. Tant au point de vue économique que pratique, on peut regarder cet ouvrage comme type dans le genre « essai ».

Abbé A. VAN DEN DRIES.

Sales, Pierre. **84.3**

1910. — La Cigale ayant pleuré... Roman, par Pierre Sales. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 302 pages. 3 fr. 50

Swinburne, A.-C. **84.21**

1910. — Chastelard. Tragédie en 5 actes. Traduction de Madame H. du Pasquier. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de XXXVII-176 pages. 3 fr. 50

On se rappelle encore la sensation que produisit en Angleterre la publication de ce drame. Le public anglais avait déjà crié au scandale pour les productions lyriques antérieures de Swinburne toutes débordantes d'un paganisme agressif. Le récit des amours de la reine Marie Stuart avec le chevalier français Chastelard, — thème de la présente pièce — parut d'une crudité révoltante à la pudibonderie anglaise ; le sentiment puritain se cabra.

Chastelard est un hymne à la passion : il pourrait avoir pour frontispice la broche ciselée de Marie Stuart, signée Gian Crisostoma Da : « Une Vénus couronnée qui se nourrit du cœur des hommes. »

On sent que cet hymne d'amour passionné a été traduit par une femme dont le sensibilité chante sous les touches ardentes de Swinburne. Fidèle admiratrice du poète anglais, elle a respecté intégralement le texte et en a fait une œuvre d'amour.

L'œuvre reflète toutes les qualités de dramaturge de Swinburne : art entraînant dans le dialogue, rythme fougueux, pensées ardentes et raffinées qui augmentent toujours l'intérêt tragique et font quelquefois monter l'émotion à la gorge. Il y a dans *Chastelard* une corbeille où fleurissent les plus

beaux talents et les qualités littéraires les plus magistrales, mais parfumées des odeurs délétères et repoussantes de la passion.

M. Fuaux consacre à Swinburne une notice biographique très intéressante et assez exactement tracée. Swinburne, note-t-il, ne laisse pas derrière lui l'exemple d'une noble et belle vie, mais il a donné au monde le trésor incomparable des poèmes que lui inspira sa sensibilité lyrique. Il restera l'idole de tous ceux qui poursuivent, parmi la jouissance et la joie, l'assouvissement des passions humaines, le cri suprême de la dernière volupté, l'épanouissement complet de l'individualité sensorielle et intellectuelle. Il a eu les défauts, les vices mêmes de cette conception de la vie, mais son verbe fut sublime.

Il conclut en disant : « Irréligieux, anormal, tourmenté dans sa chair et dans son âme, Swinburne n'a point pratiqué deux des plus douces vertus de la vie : la bonté et la pitié », — Je me permets d'y ajouter, la pensée sur *Chastelard* : « et l'amour pur, noble, élevé. »

Abbé Ed. LOMBAERTS.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- **901 Civilisation.**
- **902 Chronologie.**
- **903 Diplomatique.**
- **904 Archivistique.**

91 Géographie, voyages.
- **913 Archéologie.**

92 Biographie.
- **922 Hagiographie.**
- **929 Héraldique.**

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Quentin-Bauchart, Maurice. **9 (42)**

1910. — Impressions et souvenirs : Les événements de 1870-71, par Maurice Quentin-Bauchart. — Paris, Juven, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. 3 fr. 50

Du Bourg. **92**

1910. — La bienheureuse Jeanne-Marie Bonomo, Moniale bénédictine (1606-1670), par Dom Du-Bourg. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de XII-262 pages. 3 fr. 50

Hallays, André. **9 (42)**

1910. — Autour de Paris, par André Hallays. — Paris, Perrin et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 312 pages. 5 fr.

DICTIONNAIRES MODERNES

SACHS-VILLATTE

Dictionnaire encyclopédique des langues française et allemande

A) *Grande édition* (13e édition).

Tome I (français-allemand) avec supplément, 1959 pages, relié. 52 fr. 50
Tome II (allemand-français), 2132 pages, relié . . . . . 52 fr. 50

B) *Édition portative et classique*. 1900. Entièrement revue.
Tome 1 (français-allemand), 856 pages, relié . . . . . 10 fr. 00
Tome II (allemand-français), 1168 pages, relié . . . . . 10 fr. 00

Ces deux parties, reliées en 1 seul volume, 18 fr. 75. Edition de luxe, 2 splendides reliures en chagrin (dites : allemandes) à 18 fr. 75

SACHS-VILLATTE est de tous les ouvrages similaires le plus nouvau, le plus beau et le plus complet. C'est le seul Dictionnaire en langue française et allemande qui donne pour chaque mot : I. La prononciation ; II. L'orthographe ; III. La conjugaison ; IV. L'emploi des adjectifs ; V. L'étymologie, etc.

SACHS-VILLATTE est l'ornement (die *Krone*) *de tous les dictionnaires parus en Allemagne* (Wendt, *Encyclopädie*, page 179).

LANGENSCHEIDT Dictionnaire français de Poche

du Prof. Dr Césaire VILLATTE

Tome I (français-allemand), xx-440 pages. Tome II (allemand-français), 472 pages.

Le prix de chaque tome vendu séparément est de 2 fr. 50. Les deux parties reliées en 1 volume : 4 fr. 50.

Envoi franco du prospectus détaillé avec page spécimen à toute demande affranchie.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

Brifaut, Valentin. **07**

1910. — Rapport sur la propagande par la presse en Belgique, par Valentin Brifaut, avocat. — Lyon, E. Vitte, 1910. 1 broch. in-8° de 42 pages. *(Sans prix.)*

Van den Gheyn, J. **096.1**

1910. — Histoire de Charles Martel. Reproduction des 102 miniatures de Loyset Liédet, par J. Van den Gheyn, S. J., conservateur des manuscrits à la Bibliothèque royale de Belgique. — Bruxelles, Vromant & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 23 pages et 102 planches hors texte. 20 fr.

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Bocquillion, E. **269 (44.382)**

1910. — Une maison de retraites fermées à Nancy au XVIIIe siècle, par E. Bocquillion. — Enghien, Bibliothèque des Exercices, 1910. 1 vol. in-8° de 94 pages. 1 fr. 80

de Hemptinne, Jean. **271.1 (04)**

1910. — Notice sur l'Ordre de Saint-Benoît, par Dom Jean de Hemptinne, O. S. B. — Maredsous, Abbaye des Bénédictins, 1910. 1 vol. in-12 de 174 pages. 2 fr.

Dom Jean de Hemptinne, le chef de la mission bénédictine au Katanga, est l'auteur de cet exposé sommaire des principes, de l'histoire et de l'état actuel de l'ordre de saint Benoît. Il est toujours intéressant de considérer un grand ordre religieux, surtout si l'on y est convié par une âme qui vit, non seulement de l'histoire, mais de l'esprit de cet ordre. C'est le charme de cette publication, faite par les abbayes de Maredsous et de Saint-André, avec ce goût exquis, caractéristique des productions artistiques et littéraires des enfants de saint Benoît. C. CAEYMAEX.

De Jongh, H. **26**

1910. — La Faculté de Théologie de l'Université de Louvain, par H. De Jongh. — Louvain, bureaux de la Revue des Sciences ecclésiastiques, 1910. 1 vol. in-8° de 318 pages.
(*Sans prix.*)

Gollier, Th. **21**

1910. — Le Shintoïsme, par Th. Gollier. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 74 pages. 1 fr.

Hubert. **21**

1910. — Les décadences contemporaines, par le R. P. Hubert, des Carmes. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 22 pages. 0 fr. 50.

Les décadences contemporaines ! Quel sujet palpitant !

Quand on examine de près « ce grand malade à demi-mort sur le chemin de Jéricho » qui s'appelle la société contemporaine, on doit convenir de la réalité du fait : décadence partout. Décadene des intelligences et des volontés, décadence des individus, des familles et des peuples. La cause de ce triste état de choses est l'oubli de Dieu. « Dieu a été écarté de la vie des peuples comme de la vie des individus ». Son empire, on veut le détruire et lui substituer le pouvoir occulte de la franc-maçonnerie, sapant les bases de l'ancienne société chrétienne, par tous les moyens, la presse, les romans, le théâtre.

Le remède est dans le retour aux traditions et principes catholiques. Il ne faut pas se contenter du titre de chrétien, il faut le vivre dans toute la force et l'étendue du terme.

Tel est le pâle résumé de cette très intéressante causerie.

Le Père Hubert a eu l'occasion et... le courage de stigmatiser quelques uns des travers de notre époque. Merci de ses coups de cravache. Puisse-t-on en profiter ! Jean d'OUTREMEUSE.

Knoch, A. **21**

1910. — L'onanisme conjugal et le tribunal de la pénitence, par A. Knoch. — Liége, H. Dessain, 1910. 1 vol. in-8° de 56 pages. 1 fr.

Lépicier, Augustin-M. **26**

1910. — Saint Alexis Falconiéri, des sept saints fondateurs de l'ordre des Servites de Marie, par le R. P. Augustin-M. Lépicier, O. S. M. — Bruxelles, chez l'auteur, 1910. 1 vol. in-12 de 142 pages. 0 fr. 95

« Sur la tombe six fois séculaire » de saint Alexis Falconiéri, un de ses fils a déposé cet hommage de vénération. L'auteur le dédie à son frère, le Révérendissime Père Alexis M. Lépicier, conseiller général de l'ordre des Servites de Marie, en ses noces d'argent sacerdotales.

Dès la première page, le biographe captive l'attention, grâce au talent avec lequel il réussit à situer son héros : « C'est, dit-il,

tout le 13e siècle à remuer, avec ses ombres et ses splendeurs, ses amours et ses haines, ses saints et ses démons. Et cela dans un cadre unique : Florence ! » Ce petit livre ne nous en dira que ce qu'il faut pour comprendre, admirer et apprécier l'œuvre des sept Fondateurs de l'ordre des Servites et la part d'honneurs qui revient dans la Fondation à Alexis Falconiéri. Nous nous édifierons au récit de ses actions, de ses austérités, de ses vertus, de ses miracles.

C.

Marucchi, Horace. **23**

1910. — Le dogme de l'Eucharistie dans les monuments des premiers siècles, par Horace Marucchi. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 30 pages. 0 fr. 50 *(Science et Foi, n° 14.)*

Le dogme de l'Eucharistie a-t-il varié au cours des siècles ? La doctrine de la présence réelle n'est-elle pas une déformation du pur évangile du Christ ? Faisant appel à la littérature primitive et aux monuments des premiers siècles, l'auteur prouve surabondamment que la foi de l'Eglise n'a pas changé, que le dogme de l'Eucharistie n'a pas été altéré et qu'il fut toujours le point central de notre religion. Cette brochure est l'œuvre d'une grande érudition, d'une singulière compétence et d'une foi profonde. Jean LOVEL.

Rousseau, Norbert. **27**

1910. — L'Ecole grégorienne de Solesmes, par l'abbé Norbert Rousseau. — Tournai, Desclée & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 182 pages. 2 fr. 50

Tibbaut, Em. **23**

1910. — Nos missionnaires au Congo, par Em. Tibbaut, député. — Bruxelles, Havez, 1910. in-8° de 32 pages. *(Sans prix.)*

Cet exposé, fait en mars 1910 et extrait du Bulletin de la *Société belge d'Etudes coloniales* mérite, et pour la question étudiée, et pour la compétence de celui qui la traite, de fixer l'attention de tous ceux qui, amis ou adversaires, s'intéressent à l'œuvre de l'évangélisation de notre colonie africaine. Quiconque réfléchira un instant aux données de cette étude, avouera que nous ne nous en exagérons pas l'importance. « Trois facteurs de civilisation : conditions physique, sociale et politique dans lesquelles vit la race noire ; rôle du commerçant ; rôle du missionnaire ; organisation des missions pour l'éducation et la formation professionnelle des noirs ; service des hôpitaux ; œuvres d'assistance sociale ; vue d'ensemble et noblesse du but ; » tels sont les points examinés au cours de cespages, où

les considérations alternent avec les faits et les chiffres, et sur lesquelles passe un souffle de charité pour nos frères du continent noir, et d'admiration pour nos vaillants missionnaires.

C. CAEYMAEX.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**

31 **Statistique.**

32 **Science politique.**

325 Colonisation.

33 **Économie politique.**

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 **Droit.**

348 Droit ecclésiastique.

35 **Administration.**

36 **Association.**

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 **Enseignement, éducation.**

38 **Commerce.**

39 **Folklore.**

396 Féminisme.

332.21 (493)

1910. — Compte-rendu des opérations et de la situation de la Caisse générale d'épargne et de retraite. Année 1909.

des Ombiaux, Maurice. **398.331**

1910. — L'ornement des mois, par Maurice des Ombiaux. — Bruxelles, Van Oest & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 172 pages, illustré de 12 reproductions de gravures anciennes. 3 fr. 50

Jobé, J. **33 (19)**

1910. — La science économique au XXe siècle, par J. Jobé. — Bruxelles, La Belgique artistique et littéraire, 1910. 1 vol. in-12 de 248 pages. 3 fr. 50

Lisin, Em. **37**

1910 — L'éducation esthétique et la désertion des campagnes. Rapport présenté au Congrès international d'éducation familiale, par M. l'abbé Em. Lisin. — Bruxelles, Impr. A. Lesigne, 1910. 1 broch. in-8° de 16 pages. 0 fr. 50

Renault, Jules **323**

1910. — Education féminine agricole, par Jules Renault. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 30 pages. 0 fr. 75

M. J. Renault est de ceux qu'il ne faut plus présenter aux lecteurs de la *Revue*. Ses travaux sur Veuillot, Botrel, Loise sont connus et appréciés d'eux, tout comme ses études sur l'éducation. C'est encore de ce domaine que relève la brochure substantielle que nous avons le plaisir d'annoncer. Elle veut contribuer à résoudre le problème de l'enrayement de l'exode rural. L'auteur s'y applique d'une plume délicate, au service de bonnes raisons. Il est peiné du discrédit dont l'irréflexion et la forfanterie ont frappé la vie aux champs, et en arrive bientôt à l'éducation que reçoivent d'ordinaire les enfants des cultivateurs aisés. Il se plaît à saluer en la femme la ménagère active et la gardienne vigilante du foyer. Après cela, il note quelques-unes des causes les plus efficientes de l'exode rural, et recherche les remèdes qui puissent efficacement les combattre, surtout pour les filles de cultivateurs. Il étudie la création et l'organisation d'écoles qui leur seraient spécialement destinées. C.

4 Philologie

40 Généralités.
41 Philologie comparée.
42 » anglaise.
43 » germanique.
44 » française.
45 » italienne.
46 » espagnole.
47 » latine.
48 » grecque.
49 Autres langues.

1 Orthographe.
2 Etymologie.
3 Lexicographie.
4 Synonymie.
5 Grammaire.
6 Prosodie.
7 Dialectologie.
8 Manuels.

Remy, E. 49

1910. — Les classiques grecs et romains et la formation générale, par le Chanoine E. Remy, professeur à l'Université de Louvain. — Louvain, Charles Peeters, 1910. Petite plaquette de 45 pages. 0 fr. 75

Au moment où, d'après d'aucuns, on va présenter à la Chambre un projet de loi revisant le programme des humanités anciennes, il est bon de connaître l'avis de ceux qu'on nomme les professeurs de philologie classique, les hommes « du métier », Les convictions des professeurs de cette faculté à l'Université de Louvain étaient certes, connues depuis longtemps ; il était cependant agréable de pouvoir impartialement les apprécier. La brochurette de M. Remy dans son style bref, saccadé, énergique, vient à son heure. Bien que son excommunication absolue fulminée contre les auteurs chrétiens me semble trop radicale, cette plaquette montre cependant qu'il y a encore parmi l'élite intellectuelle des partisans convaincus de la formation générale d'un homme cultivé par les études classiques anciennes. Abbé Ed. LOMBAERTS.

Seidel, A. et Struyf, I. **496.4 (675)**

1910. — La langue congolaise. Grammaire, vocabulaire systématique, phrases graduées et lectures, par A. Seidel et Ivon Struyf, S. J. — Heidelberg, J. Groos, 1910. 1 vol. in-8° de VII-223 pages. 5 fr.

7 Beaux-Arts

70 Généralités.
- 701 Esthétique.

71 Art des jardins.

72 Architecture.

73 Sculpture.
- 736 Sigillographie.
- 737 Numismatique.
- 738 Céramique.

74 Dessin.

75 Peinture.

76 Gravure.

77 Photographie.

78 Musique.

79 Sports.

Buls, Charles. **729.37 (493.2)**

1910. — Le vieux Bruxelles. Travaux élaborés par le comité institué sous le patronage de la ville de Bruxelles et de la Société d'archéologie de Bruxelles. I. Evolution esthétique. L'évolution du pignon à Bruxelles, par Charles Buls. — Bruxelles, Van Oest & Cie, 1910. 1 vol. in-4° de 18 pages et XXII planches hors texte. 6 fr.

Celis, Gab. **72**

1910. — Een gentsche schilder : Niklaas De Liemacker (gezeid Roose) 1601-1646. Eenige aanteekeningen over zijn leven en zijne werken, door Gab. Celis, priester. — Gent, bij den schrijver, Heinislaan, 5, 1910. 1 boekd. in-8° van 28 bladz. 1 fr.

M. l'Abbé Celis, auteur de la brochure que voici, nous y présente une étude utile et intéressante. Utile parce qu'elle précise plusieurs traits de la physionomie sympathique d'un homme qui fut un bon artiste et un bon citoyen. Intéressante parce qu'elle met en évidence un talent remarquable consacré à christianiser la Renaissance. Que Liemacker ait réussi dans cette tâche, nous le savons et par les œuvres remarquables de lui qui existent encore et par l'avis de Rubens lui-même.

Si, comme nous le pensons, le travail de M. Celis arrive à une édition nouvelle, nous souhaitons que l'auteur y place quelques reproductions des œuvres du peintre gantois. Franz NEVE.

75 (064) 493.2)

1910. — Exposition d'art ancien. Catalogue de l'exposition de l'art belge au XVIIe siècle. — Bruxelles, Van Oest & Cie, 1910. &1 vol. in-12 de 360-VI pages. 2 fr.

Hymans, Henri. **705**

1910. — Bruxelles, par Henri Hymans. — Paris, H. Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 184 pages. 4 fr.

(Les villes d'art célèbres).

Enfin ! Cette exclamation aura été poussée maintes fois depuis les quelques semaines qu'est paru l'ouvrage que voici. Il tardait à tout le monde de voir l'élégante et avenante capitale de la Belgique prendre, dans la belle collection « *Les Villes d'art célèbres* », la place qui lui revient à bon droit. Hommage à Bruxelles, le livre que voici est aussi une recommandation pour la collection susdite : il la complète et il l'honore. Il la complète entr'autres motifs, pour le choix et l'abondance (139) de ses gravures qui en font un album très élégant. Il l'honore parce qu'il y fait entrer quelques pages remarquables d'un critique d'art dont l'érudition et le jugement sont appréciés dans tous les milieux compétents. M. Hymans, conservateur honoraire de la Bibliothèque royale de Bruxelles, auteur du travail que voici, ne se limite pas à citer les édifices remarquables de Bruxelles. Il les groupe au long de quelques promenades, il y choisit avec une compétence indiscutable, le point le plus digne d'intérêt, il le commente d'une manière souvent imprévue et sans cesse

attachante. L passé, le présent de cette ville sont parcourus par l'auteur d'un regard qui s'appuie juste assez pour instruire, et assez pour plaire sans jamais fatiguer. Franz Nève.

8 Littérature

81	Généralités.	1	Poésie.
82	Littérature anglaise.	2	Théâtre.
83	« germanique.	3	Roman.
84	« française.	4	Essais.
85	« italienne.	5	Éloquence.
86	« espagnole.	6	Lettres.
87	« latine.	7	Satire.
88	« grecque.	8	Mélanges.
89	Autres littératures.		

Chot, Jos. et Dethier, R. **84 (493) (09)**

1910. — Histoire des lettres françaises de Belgique, depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, par Joseph Chot et René Dethier. Préface de Paul Adam. — Charleroi, Impr. D. Hallet, 1910. 1 vol. in-4° de XII-605 pages. 5 fr.

Elslander, J.-F. **84.3**

1910. — Parrain. Roman, par J.-F. Elslander. — Bruxelles, Larcier, 1910. 1 vol. in-12 de 340 pages. 3 fr. 50

Hasebroeck, Jonathan en Elisabeth. **89**

1910. — Schetsen en typen, door Jonathan et Elisabeth Hasebroeck. — Aalst, De Seyn-Verhougstraete, 1910. 1 boekd. in-8° van 138 bladz. 2 fr.

Lemonnier, Camille. **84.3**

1910. — Amants joyeux, par Camille Lemonnier. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-8° de 102 pages. 0 fr. 95

Piérard, Louis.

1910. — Aimons les arbres. Pages choisies, par Louis Piérard, 2me édition revue et augmentée. — Frameries, Dufrane-Friart, 1910. 1 vol. in-8° de 212 pages. 3 fr.

Renault, Paulin. **84 (92)**

1910. — Adolphe Hardy, par Paulin Renault. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-12 de 102 pages. 0 fr. 50

(Collection Diamant : Série littéraire, n° 10).

Rodenbach, G. **84.3**

1910. — Bruges-la-morte, par G. Rodenbach, — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-8° de 102 pages. 0 fr. 95

Thylienne, Léon-Marie. **84.1**

1910. — Mon village. Poèmes par Léon-Marie Thylienne. — Liége, Société belge d'éditions, 1910. 1 plaquette in-8° de 26 pages. 1 fr.

Thijm, Alberdingh. **89**

1910. — Werken van Alberdingh Thijm. — Antwerpen, Nederlansche boekhandel, 1910. 12 boeken van ongeveer 350 bladz. Elk boekd. 2.50 afzonderlijk ; bij inschrijving. 2 fr. 25

Un des faits les plus saillants du marché des livres néerlandais de 1909 fut l'édition des œuvres complètes d'Alberdingh Thijm lancée par la firme Van Langenhuysen d'Amsterdam. Une nouvelle plus réjouissante pour nous, Belges, est la parution récente d'une édition populaire du même Thijm pour 27 francs chez le *Nederlandsche Boekhandel* à Anvers. En comparaison des 120 francs exigés par Van Langenhuysen le prix du Nederlansche Boekhandel est vraiment dérisoire. — Encouragerons nous donc finalement nos éditeurs belges ?

Thijm naquit à Amsterdam en 1820. Il s'adonna au commerce et fut en littérature un autodidacte. En 1876 il fut nommé professeur d'esthétique et d'histoire de l'Art et occupa cette chaire jusqu'en 1889, année de sa mort.

Comme romancier catholique il occupe dans notre littérature néerlandaise une place unique à côté des Vondel et des Potgieter. Il aimait la poésie et le romantisme des temps médiévaux, il était amoureux du 17e siècle classique, mais partout et toujours il recherchait la petite fleur de foi catholique qui végétait souvent, toute timide, dans quelque recoin perdu. Aussi fallut-il que cet écrivain à

principes personnels, bien stables, eût sa revue à lui d'où il aurait pu diriger le grand courant néo-catholique qu'il désirait lancer à travers la littérature du 19e siècle ; en 1855, il fonda, en Belgique, la *Dietsche Warande*, cette toujours jeune revue qui, compte aujourd'hui comme jadis, dans son sein les meilleurs écrivains flamands. Thijm est un esprit large, d'une grande envergure et d'une haute envolée ; c'est une âme hautement sensible, délicate et toute faite d'émotions. Esprit synthétique, tempérament d'artiste, nature sympathique, âme de foi, Thijm a reçu de Dieu tout ce qui attire et qui charme, tout ce qui fait les délices des cœurs nobles et élevés, épris d'Idéal et de Beauté.

Qu'on me permette ici une remarque. Il m'a toujours étonné que nous, Belges, nous péchions si souvent par dédain à l'égard de nos écrivains catholiques. Nous n'avons sous ce rapport, hélas ! rien à reprocher aux Français ni aux Allemands, mais nous avons plutôt beaucoup à apprendre des Italiens et des Anglais.

Ce reproche j'ai cru le lire en caractères vifs sur chaque page de la nouvelle édition. Si, devant cette parution des œuvres complètes du grand écrivain néerlandais catholique Alberdingh Thijm, nous Belges flamands, nous allions croiser les mains et dompter notre goût esthétique si désireux du Beau, oui, j'ose l'écrire bien franchement, nous commettrions une infamie. Il faut que Thijm trouve une place chez tout ami des belles lettres, chez tous les esprits épris d'Idéal. Nos bibliothèques publiques, celles de nos collèges et instituts, nos bibliothèques populaires doivent acquérir cette œuvre. N'ont-elles pas pour mission de relever les mentalités trop occupées de choses matérielles, d'ennoblir les âmes en y semant des pensées d'une morale encourageante et pleine de consolation, de jeter partout le Bien et la Joie ? Or, qu'y a-t-il de plus grand, de plus noble, de plus élevé que l'œuvre pleine de paix de l'illustre Thijm ?

1. *Portretten van Joost van den Vondel*, ainsi est le titre du premier livre de la série. Bien que la dernière œuvre de l'écrivain, le Nederlandsche Boekhandel ne pouvait agir plus sagement qu'en le lançant en premier lieu. Par sa peinture artiste, en traits fins et amoureux, des différentes phases de la vie de celui qui fut l'immortel Joost vanden Vondel, ce livre nous donne tout le grand et tout le beau de Thijm. Il est l'écrivain dans sa parure la plus riche, dans sa quintessence la plus complète et la plus exacte.

2. *Verspreide vertalen* : 2 volumes de contes ont paru. Florilèges de récits où la fantaisie littéraire côtoie la causerie historique, où l'étude et les recherches se mèlent à l'imagination vagabonde. On y lit des contes blancs, parfumés d'encens, comme celui de la petite béguine du 14e siècle ; d'autres plus drôles, étonnants, fantastiques, ainsi celui qui raconte la manière dont la famille de Berkele parvint à l'acquisition de ses trois étoiles ; d'autres enfin à allure plutôt historique, tels les portraits d'Isabelle, reine de Néerlande, et du prince Guillaume II. Tous montrent bien le talent varié et étendu de l'écrivain.

Thijm était un savant, un esthète, un poète, mais aussi un conteur agréable plein de charmes et qui savait assaisonner ses récits d'un je ne sais quoi de gai, pas méchant et qui fait rire si joyeusement.

3. *Kunst en Oudheidkunde* nous détaille en deux volumes, dont un a paru, tout le talent esthétique, architectural du grand écrivain néerlandais. Thijm était avant tout artiste ; aussi fut-il bien vite créé professeur d'histoire de l'art pour partager un peu avec les autres toutes les connaissances qu'il avait acquises par l'étude et ses talents personnels.

Ces quelques notes trop brèves montreront suffisamment, je l'espère, tout le prix qu'il nous faut attacher à l'édition présente des œuvres de Thijm. Avec la parution des prochains volumes, surtout des poésies, nous espérons mieux encore faire ressortir toute l'originalité du Maître. Thijm est un écrivain qui, comme l'a épinglé Willem Kloos, n'a pas besoin d'appuyer sa réputation sur un popularité d'apparence ; il mérite de prendre rang parmi les quelques rares bons stylistes néerlandais du 19e siècle parce que partout il jeta une parure d'éclat sur l'Art néerlandais et la Science néerlandaise.

Nous, catholiques, nous ne pouvons donc manquer ici à un devoir. Tout ami des lettres flamandes, toutes nos bibliothèques doivent acquérir cette œuvre de celui qui fut avec Potgieter et Schaepman le Maître écrivain néerlandais catholique du 19e siècle. Jamais il n'écrivit quoique ce soit *nisi per Christum*.

Abbé Ed. Lombaerts.

Verhaeren, Emile. **84.8**

1190 — Pierre-Paul Rubens, par Emile Verhaeren. — Bruxelles, Van Oest & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 46 pages. 1 fr. 50

Vromans, M. S. **89**

1910. — Everhardus I. Potgieter, met inleiding en aanteekeningen, door M. S. Vromans, leeraar aan het gymnasium te Tilburg. — Aalst, De Seyn, 1910. 1 boekd. in-8° van 210 bladz. 1 fr. 75

(Keurbladzijden uit Nederlandsche schrijvers.)

Nous avons présenté, il y a quelque deux mois, aux lecteurs de la *Revue bibliographique Belge*, l'anthologie si admirablement choisie du fin conteur néerlandais Van Koetsveld. Après l'auteur des *Schetsen uit de Pastorie van Mastland*, meilleur écrivain ne pouvait être choisi que Potgieter.

Né à Zwolle en 1808, Potgieter voyagea d'Amsterdam à Anvers, séjourna en Suède puis revint mourir à Amsterdam en 1875. Comme prosateur il a un talent personnel des plus originaux. Il jalonne ses contes de sentences et pensées, véritables petites perles souvent, qui étonnent et charment. Il n'aime guère la grande ligne régulière : il sautille deçi delà, courant d'un sujet à un autre. De

là cette fièvre de travail qui estampille toute son œuvre ; il y manque de l'ensemble, de l'harmonie et, ce qui plus est, de la clarté.

Potgieter ne recherche pas la pureté de la forme comme telle, — il est donc ici aux antipodes de la néo-école d'aujourd'hui — ; il ne veut que des réalités et chacune de ses phrases doit enfermer une idée. Il trouve certes le style littéraire, la bonne construction, le mot juste, le sentiment délicat et nuancé, mais il lui faut la concision, le précis. Aussi faut-il y regarder souvent de bien près, même tourner et retourner la phrase avant d'en saisir la diversité multiple et riche des idées. On se promène dans son œuvre comme à travers une forêt sauvage où des branchettes tordues vous frappent au visage, se glissent entre vos jambes et empêchent une marche régulière et rapide. — mais où deçi delà s'entr'ouvrent des échappées splendides vers le ciel bleu et la nature ensoleillée.

Les extraits des œuvres de Potgieter ont délicatement été épinglés dans ce florilège par M. Vromans. On sent ici l'hommage d'un fin lettré qui a voulu mettre à la portée du grand public, surtout des jeunes gens des gymnases et collèges, l'œuvre touffue, ardue souvent, d'un des grands conteurs néerlandais. Un reproche cependant : les notes marginales me paraissent trop minimes et j'aurais aimé apprécier le versification de Potgieter.

Remerçions encore l'éditeur De Seyn d'arrêter son choix sur des écrivains d'un talent littéraire si remarquable et surtout de sentiments religieux catholiques si purs. Il est toujours agréable à la *Revue bibliographique Belge* de pouvoir le dire bien haut :la collection des *Keurbladzijden* mérite les encouragements de toutes les maisons d'éducation et d'enseignement moyen parce qu'elle est vraiment auréolée d'un esprit d'art catholique : Poirters, Alb. Thijm, Potgieter, Schaepman bientôt, sont des talents littéraires dont nous pouvons nous enorgueillir.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

92(493)

1910. — Biographie nationale publiée par l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique. Tome XX, 3e fasc : Table générale des collaborateurs des XX premiers volumes. —e Bruxelles, Bruylant, 1910. 1 vol. in-8° col. 765 à 1120 à 2 col. par pages. 4 fr.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 Bibliographie.
03 Encyclopédies.
05 Périodiques.
07 Journalisme.

Chiaudano, Joseph. 07

1910. — Le journalisme catholique, par le R. P. Joseph Chiaudano, S. J. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 120 pages. 1 fr. 25

Tillié, Gustave. 03

1910. — Guide pratique d'édition à l'usage des auteurs, par Gustave Tillié. — Paris, Moniteur juridique, 1910. 1 vol. in-12 de 134 pages. 2 fr.

1 Philosophie

11 Généralités.
12 Métaphysique.
13 Psychisme.
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 Systèmes philosophiques.
15 Psychologie.
16 Logique.
17 Morale.
178 Tempérance.
18 Philosophes anciens.
19 Philosophes modernes.

de Lapparent, Albert. 14

1910. — La philosophie minérale, par Albert de Lapparent. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50 *(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)*

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

Gomez-Carrillo, E. 15

1910. — Psychologie de la mode, par E. Gomez-Carrillo. Préface de Paul Adam. — Paris, Garnier, 1910. 1 vol. in-12 de 212 pages. 2 fr.

Rodrigo Laim, L. et Pi y Suner, 15

1910. — Fisiologia general, por los doctores L. Rodrigo Lavin et A. Pi y Suner. — Barcelone, G. Gili, 1910. 1 vol. gr. in-8° de VIII-808 pages. 18 fr.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Arribas, Cipriano. 23

1910. — Estudio critico sobre el probabilismo moderado o verdadero probabilismo de San Alfonso, por el P. Cipriano Arribas, O. S. A. — Barcelona, G. Gili, 1910. 1 vol. in-12 de 208 pages. 2 fr. 50

Bertrin, Georges. 24

1910. — Ce que répondent les adversaires de Lourdes. Réplique à un médecin allemand, par Georges Bertrin. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 124 pages. 1 fr. 25

Mourret, Fernand. 27

1910. — La Renaissance et la Réforme, par Fernand Mourret. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 604 pages. 7 fr. 50

(Histoire générale de l'Eglise, Tome IV.*)*

Muncunill, Joanne. 21

1910. — Tractatus de vera religione, auctore Joanne Muncunill, S. J. — Barcelone, Gili, 1910. 1 vol. gr. in-8° de 424 pages. 8 fr.

Régnier, Adolphe. 21 (92)

1910. — St-Léon-le-Grand (Ve siècle), par Adolphe Régnier. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 210 pages. 2 fr.

(Collection « Les Saints ».)

3 Sciences sociales

30 Généralités.

31 Statistique.

32 Science politique.

325 Colonisation.

33 Économie politique.

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 Droit.

348 Droit ecclésiastique.

35 Administration.

36 Association.

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 Enseignement, éducation.

38 Commerce.

39 Folklore.

396 Féminisme

Bakounine, Michel. 335

1910. — Œuvres. Tome IV, par Michel Bakounine. Avec une préface, des avant-propos et des notes, par James Guillaume. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 512 pages. 3 fr. 50

Cafiero, Carlo. 33

1910. — Abrégé du « capital » de Karl Marx. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 130 pages. 1 fr. 50

Casanovas, Ignacio. 32

1910. — Nuestro estado social. Comentario a la revolucion de Julio. Conferencias por el P. Ignacio Casanovas, S. J. — Barcelona, Gust. Gili, 1910. 1 vol. in-12 de 160 pages. 1 fr.

Ce commentaire de la révolution de juillet, fait sous forme de conférences par le Père I. Casanovas S. J., et publié sous le titre de *Notre Etat Social*, s'occupe de quatre points très importants, qui sont notamment : Révolution et réaction, l'intellectualisme, l'action sociale, l'action catholique. La forme peut paraître assez académique; il n'en est pas moins vrai qu'on trouve dans ces pages quantité d'idées et de faits. Il y est aussi rendu hommage à l'organisation des œuvres sociales dans notre pays. J. A. M.

37

1910 — Catalogue du matériel scolaire présenté à l'Exposition. Annexe au IIIe congrès international d'hygiène scolaire. Avec une notice sur l'instruction publique primaire. — Montevideo, J. Dormaleche, 1910. 1 vol. in-8° de 84 pages. *(Sans prix.)*

Combes, Paul. 37

1910. — Les quatre livres de la femme. Tome IV : Le livre de l'éducatrice, par Paul Combes. — Avignon, Aubanel frères, 1910. 1 vol. in-12 de XX-174 pages. 3 fr.

Voici le quatrième des « Livres de la femme ». Les trois premiers ont été consacrés à l'épouse, à la maitresse de maison et à la mère.

En ce quatrième volume d'une consciencieuse et complète étude, M. Paul Combes expose les devoirs qui incombent à la femme, *éducatrice*. Grandeur de ce rôle, débuts de l'éducation maternelle, nécessité et grandeur de l'effort, les questions de l'enfant, l'instruction, le milieu naturel de l'éducation, entrée dans la vie sociale, la mère, éducatrice sociale, toutes ces questions sont envisagées avec la compétence que l'on connaît à M. Paul Combes.

Nous souhaitons de nombreuses lectrices à ce livre parce que nous sommes certain que chaque lectrice sera convaincue par la manière éloquente de l'auteur. Car ce livre n'est pas un traité de froide, rigide et pédante pédagogie, mais c'est un livre de lecture attrayante qui entraînera la conviction joyeuse de ceux et surtout de celles qui le liront.

J. RENAULT.

Commeleran, Alberto. 38

1910. — Técnica del Dibujo, por D. Alberto Commeleran. — Barcelona, G. Gili, 1910. 1 vol. in-8° de 200 pages. 4 fr. 50

De Raaf, R. 43.7

1910. — Wie Sagst du ? Oefen-en leesboek voor het spreken, schrijven en lezen in de Hoog-duitsche taal, door R. De Raaf. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 106 bladz. 2 fr.

Lopez Pelaez, A. 32

1910. — Injusticias del estado espanol. Labor parlamentaria de un ano. — Barcelone, G. Gili, 1910. 1 vol. in-8° de 488 pages. 6 fr.

Le fécond publiciste et éloquent prédicateur qu'est Mgr A. Lopez Pelaez, évêque de Jaca, s'est révélé ces dernières années vaillant orateur parlementaire. On a réuni en un gros volume les discours prononcés par lui en l'année 1908, sous un titre qui laisse deviner le rôle que s'est imposé l'orateur dans son action politique. Si les discours ont le plus souvent pour objet les rapports de l'Etat et de l'Eglise, ils s'occupent aussi de la situation de l'Etat vis-à-vis de la bienfaisance publique, de l'enseignement, de la presse, du notariat, de l'armée et de diverses personnes ou divers corps. A l'autorité qui s'attache au nom de l'évêque de Jaca s'ajoute pour le lecteur, l'avantage d'être introduit au moyen de ces discours d'une manière tout à fait vivante dans les questions qui passionnent l'opinion publique en Espagne à l'heure actuelle.

C.

Maura y Gelabert, Juan. 33

1910. — La democracia cristiana pastorales, del Ihno. y Romo. D. Juan Maura y Gelabert, obispo de Orihuela. — Barcelone, G. Gili, 1910. 1 vol. in-8° de 218 pages. 2 fr. 50

Ces lettres pastorales de Mgr l'évêque de Orihuela sont précédées du discours qu'il prononça à la clôture de la

Semaine sociale de Séville, à la fin de 1908. Le relevé du contenu permettra d'apprécier l'importance des matières traitées et l'intérêt que trouveront dans la lecture et l'étude de ces discours les hommes d'œuvres en Espagne et à l'étranger. 1° Notion de la démocratie chrétienne (Le christianisme et la véritable démocratie); 2° La démocratie chrétienne et l'individualisme (l'individualisme et l'individualisme naturaliste); 3° La démocratie chrétienne et le socialisme (vraie notion des mots : liberté, égalité, fraternité); 4° La démocratie chrétienne et l'anarchisme (l'anarchisme répugne à la saine raison); 5° La démocratie chrétienne et la sociologie positiviste (le positivisme antichrétien est incompatible avec la vraie démocratie); 6° La démocratie chrétienne et la politique sans Dieu (l'athéisme politique répugne à l'idée de démocratie). Aux considérations se rattachent des indications pratiques et un appel vibrant à l'action. L'évêque s'est surtout inspiré de l'encyclique *Graves de communi*. J. A. M.

Mendousse, P. **371.398**

1910. — Du dressage à l'éducation par P. Mendousse. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 194 pages. 2 fr. 50

Voici un livre que tout éducateur trouvera intéressant. Il est divisé en deux livres. Livre 1er : la philosophie du dressage. L'auteur entend ici « dressage » au sens exact du mot : il s'agit du dressage des animaux, qu'il étudie en détail. Cette étude est pleine d'observations originales. Livre IIe : L'éducation est-elle un dressage ? M. Mendousse démarque bien ici la part du dressage dans l'éducation des enfants et la part qu'il faut laisser à l'initiative individuelle et à la liberté.

Nous ne souscrivons pas aveuglément à toutes les idées exprimées, nous faisons nos réserves sur la part que l'auteur attribue à Rousseau dans la découverte des méthodes modernes d'éducation et sur les jugements trop exclusifs et trop généraux qu'il porte sur les principes fondamentaux de la pédagogie des jésuites (pp. 94 etsuiv.). Ces réserves n'empêchent point que nous applaudissons à la publication de cet ouvrage et que nous nous réjouissions de constater avec quelle maîtrise M. Mendousse étudie les problèmes d'éducation. Nous sommes convaincu de la fécondité de ses ouvrages et nous faisons des vœux pour qu'ils soient lus intelligemment par tous ceux sur qui pèse la responsabilité d'âmes à former. J. RENAULT.

336

1910. — La politique budgétaire en Europe. Les tendances actuelles de l'Allemagne, France, Grande-Bretagne, Empire Ottoman, Russie. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de XXIV-316 pages. 3 fr. 50

Ruiz Amado, Ramon. **37**

1910. — La educacion intelectual por el P. Ramon Ruiz Amado, S. J. — Barcelona, G. Gili, 1910. 1 vol. in-12 de 708 pages. 6 fr.

Pour apprécier cet important volume, il faut avant tout le placer dans son cadre. Il fait partie des *Estudios pedagogicos* du jésuite espagnol que d'autres travaux d'ordre pédagogique et apologétique avaient déjà signalé à l'attention de ses compatriotes : tel son traité sur l'enseignement populaire de la reli-

gion, à la suite de l'encyclique *Acerbo nimis*.

Bien qu'il forme un tout, on ne doit pas, en le jugeant, isoler ce livre — *La Educacion intellectual* — de l'ensemble dont il se détache. Il doit prendre rang après *La Educacion moral* — traité théorique et pratique de la formation du caractère — et *La Educacion de la Castidad*; il précède *La Educacion religiosa* qui est en préparation. Il n'est peut-être pas sans intérêt de signaler que l'auteur consacre des études distinctes à l'éducation morale et à l'éducation religieuse.

Notre livre, tel qu'il est là, avant tout examen du fond, révèle par son exécution typographique l'esprit méthodique et les qualités pédagogiques de son auteur. Munis de bons sommaires, relevés de caractères gras et italiques aux passages marquants, accompagnés de numéros en vedette pour faciliter les recherches, les chapitres se suivent, partagés en articles, sections ou paragraphes. C'est juste assez, pour que l'excès de subdivisions ne nuise pas à une compréhension générale des questions traitées, ne fractionne trop celles-ci, et n'enlève ainsi aux matières leur cohésion.

La table des matières nous indique en quel ordre l'auteur a distribué, au cours de cinq chapitres, ses vues sur l'éducation intellectuelle. La disposition des matières est faite d'une façon vraiment personnelle, — ce qui rendra, même à ceux qui sont familiarisés avec la méthodologie, la lecture de ce volume agréable et fructueuse, comme s'il s'agissait partout de choses neuves et inédites.

Après avoir donné longuement la théorie de l'intérêt dans l'enseignement (notion, espèces, effets, moyens de l'obtenir et de l'étendre), le Père R. Ruiz Amado examine quel est le but de l'éducation intellectuelle. Il en étudie le sujet avec ses diverses facultés, pour traiter ensuite des diverses branches d'instruction, réparties par lui en trois groupes. Il discute certains procédés d'enseignement et propose des plans pour divers degrés d'instruction et divers genres d'établissements.

Très au courant de l'histoire de la pédagogie et des méthodes, l'auteur est aussi à la hauteur des questions actuellement débattues entre partisans des humanités anciennes et des humanités modernes, des humanités classiques et des auteurs chrétiens, etc.

C'est à ces généralités que doit, me semble-t-il, se borner ici l'annonce de cette contribution importante à la littérature pédagogique. Nous ne pouvons pas nous arrêter aux détails ou rechercher certains points discutables. Qu'il suffise d'appeler l'attention du personnel enseignant de notre pays sur cette œuvre de réelle valeur.

C. Caeymaex.

Traval y Roset, Manuel. **38**

1910. — Nociones de comercio y de calculo mercantil, por el P. Manuel Traval y Roset, S. J. — Barcelone, G. Gili, 1910. 1 vol. in-8° de 484 pages. 6 fr.

Turmann, Max. **301**

1910. — Problèmes économiques et sociaux, par Max Turmann. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de XII-396 pages. 3 fr. 50

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Abramsz, S. en Van den Blink. 49

1910. — Lentegroen. Een serie geïllustreerde leesboeken ten behoeve van het voortgezet onderwijs, door S. Abramsz en T. Van den Blink. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 164 bladz. 0 fr. 90
(Eerste Stukje.)

Commelin et Rittier. 44

1910. — Nouveau dictionnaire encyclopédique, par Commelin et Rittier. — Paris, Garnier, 1910. 1 vol. de 1380 pages en deux colonnes, illustré de 2000 gravures, 21 tableaux synoptiques et 23 cartes géographiques. 3 fr. 50

Ce nouveau dictionnaire a le grand mérite d'être complet et surtout très pratique. Par sa précision, sa clarté, sa documentation méthodique et substantielle, ce dictionnaire embrasse l'infinie variété des études. C'est à la fois un guide précieux pour l'étudiant et un auxiliaire indispensable pour le lettré.

Bref, c'est un ouvrage utile à tous et qui mérite un grand succès.

M. De Meus.

De Boer, M.-G. et De Wilde, L. J. 49.7

1910. — Historische lectuur verzameld en bewerkt, door M.-G. De Boer en L. J. De Wilde. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 240 bladz. 4 fr.

Mariassy, F.-W. 4

1909. — Aperçus de philologie française, par F.-W. Mariassy. — Paris, Schleicher, 1909. 1 vol. in-12 de 318 pages. 3 fr. 50

J'ai relu quelqu'un de ces jours le livre si plein d'esprit et de bon sens de M. Mariassy et j'ai regretté ne pas l'avoir renseigné plus tôt.

Je le veux bien, les spécialistes et

les érudits ne se trouveront pas satisfaits : il y a là un esprit trop facile, qui se contente souvent de choses rapidement pensées, écrites avec une plume bien fine mais parfois pleine de fiel et deçi delà méchamment ironique.

Cet ouvrage cependant tient plus que son titre ne le donne à entendre. Le français y est bien sujet et centre, mais il est encadré dans la science du langage tout entière, avec des appréciations et des parallèles philologiques et philosophiques des principaux parlers anciens et vivants.

Un vrai livre de vulgarisation qui nous montre admirablement la haute culture intellectuelle des langues classiques, et aussi l'adjuvant précieux que nous trouvons dans l'étude des langues modernes. Tous ceux qui n'ont pas les loisirs de lire et d'approfondir les grands et savants traités de philologie romane trouveront dans le livre de M. Mariassy une initiation heureuse, rapide, claire, basée sur les manuels érudits de Max Muller, Littré, Rivarol, Clédat, Prunot et Darmesteter.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Montgomery, Florence. **42.6**

1910. — Misunderstood, by Florence Montgomery. Annotated by L. P. H. Eykman and C.-J. Voortman. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 vol. in-8° de 204 pages. 3 fr.

Polack, Friedrich. **49**

1910. — Broodkruimels of goudkorrels ? Herrinneringen uit mijn leven. Naar het duitsch van Friederich Polack. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 252 bladz. 3 fr. 50

7 Beaux-Arts

70 Généralités.
701 Esthétique.
71 Art des jardins.
72 Architecture.
73 Sculpture.
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 Dessin.
75 Peinture.
76 Gravure.
77 Photographie.
78 Musique.
79 Sports.

Caland, Elisabeth. **78**

1910. — Das künstlerische klavierspiel, von Elisabeth Caland. — Stuttgart, O. R. Hirsch, 1910. 1 vol. in-8° de 104 pages. 5 fr.

de Bovet, Marie-Anne. **72**

1910. — Cracovie, par Marie-Anne de Bovet. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 136 pages. 4 fr.

(Les villes d'art célèbres.)

D'exquises sculptures italiennes de la première Renaissance, des pierres tumulaires et des cénotaphes en bronze d'un style admirable, de jolies grilles en fer forgé d'un dessin nouveau, voilà, certes, des trésors qu'on ne s'attend guère à rencontrer à Cracovie. Ajoutez-y un cadre gracieux d'édifices anciens et modernes : beaux remparts, portes élégantes, constructions récentes somptueuses à la fois et distinguées, de jolis parcs. Imaginez-vous toutes ces élégances, tous ces titres à l'admiration mis évidence par l'écrivain érudit et enchanteur qu'est Marie-Anne de Bovet et vous concluerez que la collection des *Villes d'art célèbres* s'est enrichie d'un volume du plus grand intérêt dans les cent quarante pages et les 118 belles gravures consacrées à Cracovie. Franz NÈVE.

Griveau, Maurice. **701**

1910. — Pour la défense du paysage français, par Maurice Griveau. — Paris, Jouve & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 118 pages. 2 fr.

Grosjean, Georges. **701**

1910. — Pour l'art contre les vandales, par Georges Grosjean. — Paris, Jouve & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 128 pages. 2 fr.

Mithouard, Adrien. **701**

1910. — Les marches de l'Occident. Venise et Grenade, par Adrien Mithouard. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. 3 fr. 50

Rolland, Romain. **78 (92)**

1910. — Hændel, par Romain Rolland. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 244 pages. 3 fr. 50

(Les maitres de la musique.)

Veldkamp, J. en De Boer, K. **78**

1910. — Kun je nog zingen, zing dan mee !, door J. Veldkamp en K. De Boer. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 244 bladz. 3 fr. 50

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Anstey, F. **84.3**

1910. — Vice-versa. Roman, par F. Anstey. Traduit de l'anglais par Ch. Bernard Derosne. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 346 pages. 3 fr. 50

(Bibliothèque Cosmopolite, n° 46.)

Claretie, Jules. 84.8

1910. — Quarante ans après. Impressions d'Alsace et de Lorraine, (1870-1910), par Jules Claretie, de l'Académie Française.— Paris, Fasquelle, 1910. 1 vol. in-12 de 264 pages. 3 fr. 50

Conan Doyle, Arthur. 84.3

1910. — La merveilleuse découverte de Raffles Han, par Arthur Conan Doyle. Traduction d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 304 pages. 3 fr. 50

De Fouquières, André. 84.8

1910. — De l'art, de l'élégance, de la charité... par André De Fouquières. — Paris, Fontemoing & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 270 pages. 3 fr. 50

De la Brète, Jean. 84.3

1910. — Mon oncle et mon curé, par Jean De la Brète. Introduction par Mme Félix-Faure-Goyau. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 272 pages. 1 fr. 25

Il serait superflu de faire une nouvelle critique du roman : *Mon Oncle et mon Curé*. Ce petit chef-d'œuvre littéraire est passé au rang de classique, et rares sont ceux qui n'ont pu apprécier le charme et la délicatesse du style de Jean de la Brète. L'héroïne de ce petit roman d'amour, avec sa naïveté si raffinée et sa candeur si subtile, enthousiasme le lecteur au point que nous n'avons qu'un reproche à faire: celui de voir se terminer si tôt une aussi belle histoire.

L'élégance et l'exceptionnel bon marché de cette nouvelle édition, engagera, nous n'en doutons nullement, nos lecteurs à posséder ce beau volume.

M. De Meus.

Delassaux, Albert. 84.1

1910. — L'humanité s'éveille, Albert Delassaux. — Paris, Gastein-Serge, 1910. 1 vol. in-12 de 128 pages. 2 fr.

Réveil quelconque. Rien de saillant, pas de trouvailles. L'une ou l'autre piécette bien brossée... Le reste ? N'en parlons pas. Les meilleurs vers ne pourraient nous faire oublier les convenances et la morale: à plus forte raison quand leur facture est toute ordinaire. C'est dommage.

Jean d'Outremeuse.

Delplanque, Albert. 89

1910. — Fénélon et ses amis, par Albert Delplanque. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 332 pages. 3 fr. 50

De Pardo Bazan, Ctesse 89

1910. — Le château de Ulloa, par la Comtesse de Pardo Bazan. Traduit de l'espagnol par A. Fortin. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 304 pages. 3 fr. 50

Déroulède, Paul. 84.5

1910. — Qui vive ? France ! Quand même. Notes et discours 1883-1910) par Paul Déroulède. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 312 pages. 3 fr. 50

De quelque façon qu'on apprécie l'action politique de Paul Déroulède, per-

sonne ne conteste les qualités de merveilleux entraîneur d'hommes qu'il a manifestées au cours de sa carrière oratoire. Et cependant, tandis que son œuvre en vers est entre toutes les mains, on n'avait pas encore songé à réunir ses discours. On les trouvera ici, du moins ceux d'entre eux qui ont retenti à travers le pays et qui font, pour ainsi dire, partie de son histoire. L'auteur n'a pas cru qu'il dût faire disparaître de ces pages tout ce qui n'a pas trait directement aux revendications françaises et à la reprise des provinces perdues, estimant qu'il y aurait eu hypocrisie, sinon lâcheté à dissimuler ses opinions personnelles et à faire le silence sur les graves conflits politiques auxquels il a été mêlé. Le lecteur trouvera là l'ensemble des doctrines et des croyances qui font l'âme de la Ligue des Patriotes. Le distingué secrétaire de cette Ligue, M. Florent Matter, a rédigé de brèves notices qui remettent en leur cadre chacun des morceaux dont est composé ce livre.

M.

de Vries, L. **89**

1910. — Ons Opstellenboek, door L. de Vries. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 114 bladz. 1 fr. 60

Funck Brentano, Frantz. **84.3**

1910. — La bastille des comédiens Le For l'Evêque, par Frantz Funck-Brentano. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Goll, André. **84.3**

1910. — Le cœur d'un normand. Etude psychologique, par André Goll. — Paris, Fontemoing & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 152 pages. 2 fr.

Gourdon, Pierre. **84.3**

1910. — Vers la haine, par Pierre Gourdon. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 256 pages. 1 fr.

Graf Anonymus. **84.3**

1910. — L'Archiduc fantôme, par Graf Anonymus. — Paris, Les éditions des bibliophiles, 1910. 1 vol. in-12 de 312 pages. 3 fr. 50

Kipling, Rudyard. **84.3**

1910. — La cité de l'épouvantable nuit, par Rudyard Kipling. Traduction d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 314 pages. 3 fr. 50

Sauvage, Cécile. **84.1**

1910. — Tandis que la terre tourne. Poèmes, par Cécile Sauvage. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 186 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- **901 Civilisation.**
- **902 Chronologie.**
- **903 Diplomatique.**
- **904 Archivistique.**

91 Géographie, voyages.
- **913 Archéologie.**

92 Biographie.
- **922 Hagiographie.**
- **929 Héraldique.**

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Bos, R. 91

1910. — Een eenvoudige leerboekje der aardrijkskunde van Europa en de Werelddeelen, door R. Bos. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 96 bladz. 0 fr. 60

Laarman, B. 90

1910. — Eenvoudige lessen over de vaderlansche geschiedenis voor het vijfde of zesde leerjaar, door B. Laarman. Tweede deeltje — Groningen ; P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 154 bladz. 1 fr.

Mangin. 903

1910. — La Force-noire, par le Lieutenant Colonel Mangin. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 366 pages. 3 fr. 50

Magne, Emile. 92

1910. — Madame de Chatillon (Isabelle-Angélique de Montmorency). Portraits et documents inédits, par Emile Magne. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 342 pages. 3 fr. 50

Queillé, E. 903

1910. — Les commencements de l'indépendance bulgare et le prince Alexandre, par E. Queillé. Préface de M. Etienne Lamy, de l'Académie française. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de XXVII-440 pages. 6 fr,

Vos, J.-M. 90

1910. — Van oude tijden tot heden. Geschiedenis van ons vaderland, door J.-M. Vos. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 vol. in-8° van 270 bladz. 4 fr,

Adressez-vous Téléphone : 1364

à la SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

(Société Anonyme) rue Royale, 15, à Bruxelles

Pour vos **abonnements** aux Revues belges et étrangères ;
Pour vos **livres de voyage** ;
Pour vos **guides** de tous pays et en toutes langues ;
Pour **tous les ouvrages dont vous avez besoin**.

Principaux périodiques comptant un grand nombre d'abonnés, servis régulièrement par nos soins

Accidents du Travail (Revue des) **et des Questions de Droit industriel,** 13e année. Recueil de doctrine, de législation et de jurisprudence industrielles. Mensuel.
Par an, 10 fr.

Administration (Revue de l') **et du Droit administratif de la Belgique,** 57e année. Mensuel.
Par an, 12 fr.

Album de Blouses « Le Chic », 12e année. Paraît 4 fois par an.
Par an, 22 fr.
Le numéro avec 140 modèles, 6 fr.

Annales politiques et littéraires (Les), 28e année. Revue universelle illustrée paraissant le dimanche.
Par an, édition ordinaire, 15 fr. ; édition de luxe, 20 fr.

Arbeidsblad, 15de jaar, uitgegeven door het Arbeidsambt van Belgie. Verschijnt twee maal per maand.
Per jaar, 2 fr.

Archives belges, 12e année. Revue critique d'historiographie internationale. Paraît le 25 de chaque mois, à l'exception des mois d'août et de septembre.
Par an, 10 fr.

Armée belge (Revue de l'), 34e année. Paraît tous les deux mois, illustré de cartes, planches, etc.
Par an, 11 fr.

Art dramatique et musical (Revue d'), 25e année. Mensuel.
Par an, 15 fr.

Art et la Mode (L'), 31e année. Hebdomadaire.
Edition avec gravures. Par an, 72 fr.
Edition sans gravures. Par an, 62 fr.

Belgique artistique et littéraire (La), 5e année. Revue mensuelle nationale du mouvement intellectuel.
Par an, 12 fr.

Broderie Illustrée (La), 13e année. Hebdomadaire.
Edition n° 1, simple : par an, 10 fr.
Edition n° 2, avec ouvrages échantillonnés : par an, 26 fr.

Bulletin de l'Office des Métiers et Négoces, 3e année. Publication du Ministère de l'Industrie et du Travail. Trimestriel.

Par an, 2 fr.

Chapeau Parisien (Le), 22e année. Le meilleur journal de chapeaux pour Dames. Paraît tous les mois, excepté en juillet et décembre.

1re édition : par an, 40 fr. — 6 mois, 22 fr. 50.

2e édition : par an, 24 fr. — 6 mois, 14 fr.

Les abonnés d'un an reçoivent un panorama de luxe gratuitement au printemps et en automne.

Chasse et Pêche, 28e année. Zoologie. — Acclimatation. Revue des éleveurs. Hebdomadaire illustré.

Par an, 12 fr.

Correspondant (Le), 82e année. Religion — Philosophie — Politique — Histoire — Sciences — Economie sociale — Voyages — Littérature — Beaux-arts. Paraît les 10 et 25 de chaque mois.

Par an, 35 fr.

Couturière parisienne (La). Mensuel. Journal spécial de modèles de Paris et de Vienne.

Par an, 29 fr.

Economie politique (Revue d'), 24e année. Mensuel.

Par an, 21 fr.

Expansion belge (L'), 3e année. Mensuel illustré.

Par an, 12 fr.

Femme chez Elle (La), 8e année. Mensuel.

Revue féminine pratique par excellence. — Elle est à la fois une revue d'économie domestique et d'enseignement ménager, une revue de décoration intérieure et des arts de la Femme, une revue des ouvrages de Dames.

Par an, 3 fr. 75

Ingénieur (Revue de l') **et Index technique**, 3e année. Compte rendu de la littérature technique mondiale. Résumé et analyse des publications de tous pays. Mensuel.

Par an, 10 fr.

Je sais tout, 6e année. Magazine encyclopédique illustré. Mensuel.

Par an, 12 fr.

Journal des Ouvrages de Dames, 22e année. Mensuel. Magnifique périodique in-4° raisin, 32 pages, richement illustrées.

Les ouvrages de Broderie y occupent la 1re place. Des indications très claires jointes à de magnifiques gravures permettent d'exécuter avec facilité de ravissants ouvrages créés nouvellement chaque mois pour les abonnés. Le journal s'occupe encore de modes, de layette, de lingerie, de la décoration de la maison, des arts féminins, etc.

Le *Journal des Ouvrages de Dames* envoie chaque mois à ses abonnés un ouvrage nouveau préparé et échantillonné avec toutes les fournitures pour l'exécution. Une grande planche de Dessins de Broderie est jointe à chaque numéro.

Edition sans ouvrages, texte seul avec planche de broderie : Par an, 9 fr.

Edition avec ouvrages :

1re édition, par an, 22 fr.
2e édition, par an, 38 fr.

Supplément de dessins de Broderie décalquables au fer chaud et de patrons découpés : Par an, 5 fr.

Lectures pour tous, 12e année. Revue universelle illustrée. Mensuel.

Par an, 9 fr.

Mademoiselle, 4e année. Mensuel.

Edition, texte et décalque. Par an, 8 fr.

Edition complète. Par an, 19 fr.

Mines (Revue universelle des), **de la Métallurgie, des Travaux publics, des Sciences et des Arts appliqués à l'Industrie**, 54e année. Mensuel, avec figures et planches.

Par an, 38 fr.

Miroir des Modes (Le), 7e année. Mensuel.

Par an, 12 fr.

Mode Illustrée (La), 52e année. Hebdomadaire. Journal de la Famille.

1re édition, sans gravures : 24 planches de patrons tracés par an et 24 patrons découpés.

Par an, 12 fr.

Grande édition, une gravure avec chaque numéro. Par an, 30 fr.

Dessins décalquables. Par an, 5 fr.

Mode Pratique (La), 18e année. Hebdomadaire.

1re édition avec 104 patrons découpés et 26 patrons tracés par an dans les 1er et 3e numéros de chaque mois, sans gravures en couleur. Par an, 17 fr.

2e édition, comme la 1re édition avec, en plus, une gravure en couleur dans le 1er numéro de chaque mois. Par an, 20 fr.

Modèles parisiens (Les). Mensuel.

Edition A : 8 pages et 50 gravures, 4 planches coloriées, 1 panorama et 1 patron découpé.

Par an, 32 fr.

Edition B : 8 planches coloriées, au lieu de 4.

Par an, 45 fr.

Modes (Les), 10e année. Mensuel. Revue illustrée des arts appliqués à la femme.

Par an, 28 fr.

Mois littéraire et pittoresque (Le), 11e année. Mensuel illustré.

Par an, 14 fr.

Monde illustré (Le), 54e année. Journal hebdomadaire.

Par an, 36 fr.

Nature (La), 37e année. Revue des Sciences et de leurs applications aux Arts et à l'Industrie. Journal hebdomadaire illustré.

Par an, 26 fr.

Petit Echo de la Broderie (Le), 12e année. Hebdomadaire.

Par an, 8 fr.

Questions scientifiques (Revue des), 34e année. Publiée par la Société scientifique de Bruxelles. Paraît tous les trois mois.

Par an, 20 fr.

Revue Apologétique (La), 12e année. Mensuel.

Par an, 5 fr.

Revue Bibliographique belge, 22e année. Bulletin littéraire et bibliographique accompagné d'un Bulletin bibliographique international. Mensuel.

Par an, 3 fr.

Revue Catholique de Droit, 13e année. Mensuel.

Par an, 5 fr.

Revue des Deux Mondes, 80e année. Littérature française et étrangère, histoire, politique, philosophie, voyages, sciences, beaux-arts. Paraît les 1er et 15 de chaque mois.

Par an, 62 fr.

Revue Economique internationale, 7e année. Mensuel.
Par an, 50 fr.

Revue Française (La), 6e année. Politique et littéraire. Hebdomadaire illustré.
Par an, 10 fr.

Revue Générale (La), 46e année. Mensuel.
Par an, 12 fr.

Revue Hebdomadaire (La), 19e année. Traite de toutes les actualités littéraires, historiques, artistiques, sociales et scientifiques. Romans et nouvelles. Paraît le samedi avec supplément illustré.
Par an, 25 fr.

Science au xxe Siècle (La), 8e année. Nouvelle revue illustrée des Sciences et de leurs Applications. Mensuel.
Par an, 12 fr.

Studio (Le), 7e année. Mensuel illustré.
Par an, 24 fr.

Temps présent (Revue du), 4e année. Etudes, critiques, documentations, actualité littéraires, historiques, philosophiques, artistiques. Mensuel.
Par an, 16 fr. 40

Théâtres (Revue des) **et des Arts**, 3e année.
Journal artistique international hebdomadaire illustré.
Par an, 5 fr.

Toilette moderne (La), 46e année. Mensuel.
Edition *A*. 3 gravures coloriées avec revers en noir. Par an, 16 fr.
Edition *B*. 4 gravures coloriées. Par an, 20 fr.
Edition *C*. 5 gravures coloriées. Par an, 24 fr.

Toilettes parisiennes, 11e année. Mensuel. Journal de modes spécial pour robes et blouses, genre simple et pratique.
Par an, 18 fr.
Avec un album blouses de 80 modèles avril et octobre.
Par an, 23 fr.

Travail (Revue du), 15e année. Publiée par l'Office du travail de Belgique. Bi-mensuel.
Par an, 2 fr.

Université de Bruxelles (Revue de l'), 15e année. Paraît chaque mois (août et septembre exceptés).
Par an, 10 fr.
Pour les étudiants de l'Université de Bruxelles, le prix par an n'est que de 5 fr.

Vie à la Campagne (La), 4e année. Revue pratique avant tout. Bimensuel illustré.
Par an, 28 fr.

Vie au Grand Air (La), 13e année. Hebdomadaire illustré.
Par an, 28 fr.

Vie automobile (La), 10e année. Hebdomadaire illustré.
Par an, 25 fr.

Vie heureuse (La), 8e année. Revue mondaine et familiale. Mensuel illustré.
Par an, 9 fr.

Vie illustrée (La), 13e année. Hebdomadaire.
Par an, 25 fr.

Livres d'Enseignement

DE

LANGUES MODERNES

D'APRÈS LA

Méthode GASPEY-OTTO-SAUER

Les précieux avantages qu'offre cette méthode reposent sur l'alliance heureuse de la **théorie** et de la **pratique** ; sur la structure claire et simple, à la fois scientifique, de l'**édifice grammatical** proprement dit, où se trouvent combinés des **exercices pratiques de conversation** ; sur la manière conséquente avec laquelle ont été mis en œuvre les résultats du problème posé et résolu ici pour la première fois avec cette clarté d'**apprendre réellement à l'élève à parler et à écrire les langues étrangères.** Les nouvelles éditions sont revues et corrigées avec tous es soins désirables.

ÉDITIONS FRANÇAISES

Grammaire allemande par Otto Nicolas, 17 édition 4.50
Corrigé des thèmes de la gramm. allem. par Otto-Nicolas, 6e édition . . . 2.00
Pet gramm. allem. par Otto-Verrier, 9 édition 2.50
Lecures **allem.** par Otto, 1er part., 7e éd.; IIe part. 5e édit.; IIIe part., 2e édit. . 2.50
Erstes deutsches Lesebuch par Verrier, 3.00
Conversations allemandes par Otto. 5e édition 2.25

Grammaire anglaise par Mauron-Verrier 9e édition 4.50
Corrigé des thèmes de la gramm. angl. par Mauron-Verrier, 4e édition . . . 2.00
Petite grammaire anglaise par Mauron. 5e édition. 2 50
Lecures anglaises par Mauron, 2e édition. 4.50
Conversations anglaises par Corkran. . 2 25

Grammaire espagnole par Sauer-Serrano 5e édition 2.50
Corrigé des thèmes de la grammaire espagnole par Sauer-Serrano 4e édit. . 2 00
Petite grammaire espagnole par Tanty . 3.50
Lectures espagnoles par Sauer-Röhrich 2e édition 4.50

Petite grammaire suédoise par Fort . . 2.50

Grammaire italienne par Sauer, 10e édit. 4.50
Corrigé des thèmes de la grammaire italienne par Sauer, 6e édition. . . . 2.00
Petite grammaire italienne par Motti. 3e édition 2.50
Chrestomathie italienne par Cattaneo. 2e édition 2.25
Conversations italiennes par Motti. . . 2.25

Grammaire néerlandaise par Valette 2e édition 6.00
Corrigé des thèmes de la gramm. néerlandaise par Valette. 2.00
Lecture néerlandaises par Valette. 2e éd. 2.00

Grammaire portugaise par Armez . . . 5.75
Corrigé des thèmes de la grammaire portugaise par Armez 2.00

Grammaire russe par Fuchs, 4e édition . 6.25
Corrigé des thèmes de la gramaire russe par Fuchs 4e édition 2.50
Petite gramm. russe par Motti, 2e édition 2.50
Corrigé des thèmes de la petite grammaire russe par Motti, 2e édition 1.00
Lectures russes par Werkhaupt et Roller 2.50

Manuels de Conversation par CONNOR

En 2 langues :

Français-Allemand 2.50
Français-Anglais. 2.50
Français-Italien 2.50
Français-Espagnol 2.50
Français-Russe 3.75

En 3 langues :

Français-Allemand-Anglais. 13e édition 3.00

En 4 langues :

Français-Allemand-Anglais-Itatien . . 4.50

Les ouvrages publiés d'après la méthode *Gaspey-Otto-Sauer* embrassent jusqu'à présent **l'allemand, l'anglais, le français, le grec moderne, le néerlandais, l'italien le polonais, le portugais, l'espagnol, le roumain, le russe, le hongrois et le turque.** Ils se composent de grammaires, de traités élémentaires ou éléments de grammaire, de livres de lecture, de traduction et de conversation. Les catalogues complets des ouvrages, tant à l'usage des Français que des Allemands, des Anglais, des Américains, des Italiens, des Espagnols, des Portugais, des Brésiliens, etc., sont envoyés franco et gratis.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

Brifaut, Valentin. 07

1910. — Rapport sur la propagande par la presse en Belgique, par Valentin Brifaut, Avocat. — Lyon, E. Vitte, 1910. 1 broch. in-8° de 42 pages. 1 fr.

Cette brochure reproduit in-extenso l'éloquent discours prononcé au 2e Congrès diocésain de Lyon par M. V. Brifaut, qui se consacre, depuis de nombreuses années, avec le dévouement et le talent que l'on sait, à la propagande des idées catholiques en Belgique. Cette participation de M. Brifaut au Congrès de nos amis Lyonnais a été pour eux une bonne fortune qu'ils ont hautement appréciée.

Le rapporteur connaissait particulièrement bien son sujet, pour

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la Revue *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

l'avoir lui-même mis en pratique et en quelque sorte vécu. Sous la forme attrayante et vibrante qui lui est propre, il a rassemblé dans son rapport une somme considérable de renseignements sur l'état de la presse catholique en Belgique, renseignements dont l'intérêt est d'autant plus grand qu'ils n'existent nulle part réunis et systématisés comme ici.

Il a eu soin de donner comme préface à cet exposé un résumé de l'état démographique, morale et politique actuel de notre pays, ce qui lui a permis de dégager les conditions propres du milieu où doit se développer notre presse : notamment l'exiguité du champ d'exercice de la presse belge, la saturation journalistique du publiciste belge résultant du trop grand nombre d'organes et de l'activité de la vie régionale et de formation historique communaliste, en outre les dangers de la concurrence française, en présence surtout du développement technique insuffisant de la rubrique « informations » de nos journaux à trop petits budgets.

Il a ajouté des détails pratiques sur l'organisation du colportage de nos journaux et a fait valoir comme ils le méritent, les grands services rendus par notre presse au parti catholique et la part éminente qui lui revient dans les victoires politiques répétées de celui-ci, ainsi que dans les succès de la propagande apologétique.

Le texte sténographié de ce discours indique qu'à maintes reprises, il fut interrompu par les applaudissements de l'auditoire. Nous comprenons sans peine ces témoignages flatteurs des catholiques Lyonnais : la valeur documentaire du rapport de M. Brifaut autant que la chaleur de parole du rapporteur, encore sensible à la lecture, les méritaient amplement. F. PASSELECQ.

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Boitson, Marius. **22**

1910. — Petit catéchisme du christianisme artscientifique, limitariste et palingénétique, par Marius Boitson. — Ixelles, V. Lummen, 1910. 1 vol. in-8° de 158 pages. *(Sans prix).*

C'est un petit catéchisme qui n'a rien de chrétien, rien d'artistique ni de vraiment scientifique. Beaucoup de prétentions, rien de sérieux. URIEL.

Knoch, A. **21**

1910. — L'onanisme conjugal et le tribunal de la pénitence, par A. Knoch. — Liége, H. Dessain, 1910. 1 vol. in-8° de 56 pages. 1 fr.

C'est en historien et en économiste autant qu'en théologien que M. le Dr Knoch traite ce sujet si délicat et d'une si douloureuse actualité.

Son travail comprend deux parties principales. Etendue du « fléau » à notre époque, ses causes, les différentes formes en lesquelles il se produit, tels sont les trois points examinés dans la première. La seconde, pose et résout une série de questions, qui intéressent au plus haut point le ministère du confesseur, à savoir : la *bonne foi* est-elle admissible, et dans quelle mesure, chez ceux qui s'adonnent à l'abominable pratique ? cette bonne foi, si elle existe, faut-il la respecter ou la détruire ? le prêtre peut-il ou doit-il interroger sur cette matière ? comment traitera-t-il les pénitents coupables ? une certaine coopération, de la part de la femme, peut-elle devenir purement matérielle, donc légitime, et dans quelles circonstances ?

L'existence du mal et sa gravité actuelle sont, naturellement, envisagées surtout par rapport à notre pays. Les données des statistiques les plus récentes ont été soigneusement interrogées, et elles sont d'une effrayante éloquence. Aux questions pratiques, l'auteur, évitant de longs exposés théoriques, répond par des solutions nettes, exactement et sobrement motivées, toujours en conformité parfaite avec les décisions émanées des Congrégations romaines. Il a su d'ailleurs exposer clairement et en termes convenables tout ce qu'il avait à dire, sans même devoir recourir trop souvent au latin, qui « dans les mots, brave l'honnêteté ».

En somme, petite étude fort bien conduite et assez complète, se recommandant avant tout au clergé, mais remplie, dans sa première partie, de renseignements positifs dont d'autres que les prêtres pourront tirer un excellent parti. J. FORGET.

Laminne, Jacques. **21**

1910. — L'ordre surnaturel, par M. le Chanoine Jacques Laminne. — Bruxelles, Action Catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 48 pages. 0 fr. 50

C'est un fait constant que nombre de chrétiens ignorent les données élémentaires sur l'ordre surnaturel. Puisque les connaître, c'est connaître mieux la religion qui doit pénétrer toute leur vie l'auteur fait œuvre utile en présentant brièvement, en un tableau d'ensemble, les « relations qui existent entre Dieu et l'homme telles que le Christ les a à la fois rétablies et révélées. » Il l'a fait en un style clair, varié, séduisant, avec une grande netteté de pensée. Nous conseillons, tant aux croyants qu'aux incrédules, la lecture de cette plaquette. Elle est bienfaisante. Jean LOVEL.

Rousseau, Norbert. **27**

1910. — L'Ecole grégorienne de Solesmes, par l'abbé Norbert Rousseau. — Tournai, Desclée & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 182 pages. 2 fr. 50

Excellent ouvrage que nous présente M. l'abbé Rousseau ; il comble une lacune car personne n'a tenté jusqu'à ce jour, une vue d'ensemble sur la large part prise par les bénédictins de Solesmes à la résurrection du plain-chant grégorien.

L'œuvre de dom Guéranger, la restauration mélodique par ses continuateurs, entre lesquels dom Pothier et dom Mocquereau, la question fondamentale du rythme, l'accord de la mélodie et du rythme, les objections formulées contre l'école et la méthode de Solesmes, voilà en abrégé l'objet de ce livre opportun.

L'analyse claire et précise, les notes très intéressantes qui complètent l'exposé font du volume un ouvrage nécessaire à qui veut s'instruire du plain-chant et du mouvement à l'ordre du jour en sa faveur. Jean d'OUTREMEUSE.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**
31 **Statistique.**
32 **Science politique.**
325 Colonisation.
33 **Économie politique.**
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 **Droit.**
348 Droit ecclésiastique.
35 **Administration.**
36 **Association.**
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 **Enseignement, éducation.**
38 **Commerce.**
39 **Folklore.**
396 Féminisme.

Balsacq, Alfred. **342.8(493)**

1910. — Code des lois électorales belges collationnées d'après les documents officiels et accompagnées de brèves annotations, par

Alfred Balsacq. — Luttre, Impr. Balsacq-Tilmant, 1910. 1 vol. in-8° de 128 pages. 1 fr. 50

Biderlach, J. **33**

1910. — La question sociale, par le R. P. J. Biderlach, S. J. — Louvain, A. Uystpruyst, 1910. 1 vol. in-8° de 250 p. 3 fr. 50

Voici longtemps que le remarquable ouvrage du savant Jésuite est connu et consulté ; maintes fois il a été traduit. La traduction française que vient de publier la librairie Uystpruyst a été faite après la septième édition allemande qui a encore subi des ajoutes. L'esprit et la lettre ont été serrés d'aussi près que possible dans une langue très châtiée et qui ne manque pas de souplesse : aussi est-ce un plaisir que de parcourir ces pages d'une doctrine rigoureuse et toutes inspirées de cet esprit chrétien qui a dicté à Léon XIII sa fameuse encyclique.

Une analyse très succinte de ce volume ne pourra qu'être utile à ceux qui ne le connaissent que de réputation.

Partant de ce fait que la science sociale est une science mixte, l'auteur a divisé son ouvrage en deux grandes parties ; la première qui est générale et traite des principes, la seconde qui est spéciale et expose les faits. Les principes, en effet, devant régir les faits, il convenait qu'ils fussent étudiés en premier lieu.

Or ici, il y a trois théories en présence : le libéralisme économique, le socialisme et les principes chrétiens. Après avoir examiné scrupuleusement chacune des écoles, l'auteur conclut par le rejet des deux premières et par l'acceptation des conclusions de la dernière.

La doctrine pure, la partie déductive étant connue, on peut ainsi aborder la partie pratique et éprouver l'excellence des principes dans l'application à la solution des questions sociales.

Successivement donc, le P. Biederlach examine les grandes lacunes de la distribution des richesses : c'est la question agraire, la question ouvrière, celle de la petite industrie, la crise du petit commerce et le problème féministe qui tour-à-tour s'offrent à son étude perspicace avec leurs caractères et leurs sources comme aussi avec les remèdes qui s'imposent.

Je ne m'essouflerai pas à célébrer la valeur de ce travail, ceux qui s'occupent de sociologie en ont dès longtemps mesuré la portée et pesé le poids.

Aussi est-ce une idée vraiment heureuse et une bonne action, dont le public lettré doit être reconnaissant, que la publication de cet ouvrage en français et il n'est pas douteux qu'on lui fera le grand accueil qu'il mérite tant pour la hauteur de ses vues que pour la simplicité et la clarté de leur exposition. C. PERDIEUS.

Rutten. **33**

1910. — Rapport sur le mouvement syndical chrétien en Belgique, par le Père Rutten, des Frères Prêcheurs. — Gand, Impr. « Het Volk », 1910. 1 vol. in-8° de 54 pages. 1 fr.

Bien que le mouvement syndical chrétien soit entravé encore par plus d'un obstacle, nous sommes heureux de constater avec le R. Père Rutten, que les statistiques publiées dans ce rapport donnent les plus belles espérances et accusent un progrès plus encourageant que jamais. Mais il reste des abus à combattre. C'est pourquoi l'auteur, au nom des syndicats chrétiens, demande d'urgence des réformes, surtout en ce qui regarde le travail des enfants et le travail à domicile. Il préconise la manière dont devront se faire la réaction et se formuler les lois. Souhaitons que ce nouvel effort ait un plein succès et enrichisse l'œuvre déjà si féconde du R. P. Rutten.

Jean LOVEL.

Teirlinck, Is. **39 (07)**

1910. — Catalogue de l'Exposition du Folklore au palais du Cinquantenaire, par Is. Teirlinck. — Bruxelles, Corné-Germon, 1910. 1 vol. petit in-4° de XVI-72 pages. 0 fr. 30

La première exposition du *Folklore national* a trouvé une place bien méritée dans le superbe milieu d'art que forment en ce moment les musées du Palais du Cinquantenaire. Lors de l'inauguration de cette exposition, le dévoué président, M. Van der Linden, la présentait comme n'étant qu'un essai et, partant, bien incomplet. Nous pouvons toutefois rassurer les amis du *Folklore national*, et ils peuvent se réjouir à juste titre du franc et complet succès de cette première exposition. La nomenclature des objets exposés et renseignés dans le beau catalogue rédigé par M. Is. Teirlinck, secrétaire de la section du Folklore national, proclame d'ailleurs hautement tout ce que notre petite Belgique a de plus personnel, de plus intime et de plus expressif.

M. DE MEUS.

31

1910. — La France à l'Exposition de Bruxelles. Livre d'or de la section française, édité avec l'approbation du Commissariat-Général. — Bruxelles, H. Lamertin, 1910. 1 vol. in-8° de 214 page. 1 fr. 50

Cette importante et luxueuse publication n'est pas seulement un commentaire vivant et attrayant des richesses exposées à la section française ; elle présente une remarquable étude des relations franco-belges et un tableau sincère de l'état des grandes forces expansives de la France au moment présent : elle constitue donc un souvenir de l'Exposition et un livre de références dont l'intérêt doit survivre à celle-ci.

Mentionnons, outre les très curieuses photographies reproduites, la collection de notabilités de France et de Belgique, parmi lesquelles se trouvent MM. Chapsal, Commissaire général du Gouvernement

français, E. Levasseur, de l'Institut, Edmond Perrier, de l'Académie des Sciences, le Général Niox, l'Amiral Besson, le Baron Pierre de Coubertin, M. Wilmotte, Dumont-Wilden, D. Zolla, Gérard Harry, le Dr Delattre, le Comte H. de La Vaulx, J. Chailley, etc.

C'est une œuvre intéressante à plus d'un titre, qui doit être entre les mains de tous les Belges amis de la France.

4 Philologie

40	**Généralités.**		1	**Orthographe.**
41	**Philologie**	**comparée.**	2	**Etymologie.**
42	»	**anglaise.**	3	**Lexicographie.**
43	»	**germanique.**	4	**Synonymie.**
44	»	**française.**	5	**Grammaire.**
45	»	**italienne.**	6	**Prosodie.**
46	»	**espagnole.**	7	**Dialectologie.**
47	»	**latine.**	8	**Manuels.**
48	»	**grecque.**		
49	**Autres langues.**			

Butaye, R. **496.3 = 4 + 41.3**

1910. — Dictionnaire Kikongo-français et français-Kikongo, par R. Butaye, S. J. — Roulers, De Meester, 1910. 1 vol. in-8° de XIV-308-238-90 pages. 15 fr.

Renaud, S. J. **44**

1910. — Exercices français, par E. Renaud, S. J. Ier volume : Le Vocabulaire, la Phrase, la Composition. — Charleroi, Gobbe-van de Mergel, 1910. 1 vol. in-12 cartonné de 188 p. 2 fr.

Le petit volume des *Exercices français* du P. Renaud sont, à plus d'un point de vue, pour nous Belges, empreints d'une utilité très pratique. Il nous faut bien l'avouer, nous parlons mal la langue française. Un petit livre se proposant d'assurer à l'élève la connaissance exacte des mots, de lui apprendre à les disposer en phrases correctes et claires, de l'amener à exprimer nettement sa pensée et le fruit de ses observations, ce petit livre ne devait nécessairement être accueilli avec faveur et empressement par nos professeurs de l'enseignement moyen inférieur.

Pour atteindre son but, le P. Renaud accumule les homonymes et paronymes, les contraires, les familles de mots, les leçons de choses ; il épingle les Belgicismes, familiarise les commençants avec la facture de la phrase par des motifs multiples et variés, puis enfin, en classant quelques sujets de composition, il enseigne une bonne manière d'exprimer élégamment les observations que les élèves peuvent faire dans la nature et la société.

N'avais-je pas raison de dire que ces *Exercices français* sont d'une utilité directement pratique ?

Après avoir accumulé les qualités de clarté, d'exactitude et de bonne méthode pédagogique, je serai plus à l'aise pour remarquer quelques défauts. Tout d'abord, dans la préface de sa 1re partie (p. 5), le R. P. oppose la pureté de la langue française au patois flamand. Voilà une phrase qui ne devrait jamais se trouver sur la bouche d'aucun professeur. Le flamand est une langue aussi littéraire, aussi pure, aussi élégante que le français ; le flamand a sa littérature d'une superbe magnificence ; il a son langage scientifique dont les récents congrès d'Anvers ont démontré l'intense développement, il a tout son intellectualisme comme n'importe quelle autre langue littéraire du monde. Donc, mon révérend Père, apprenons à nos élèves à parler une langue française pure et correcte, mais d'autre part incitons les au respect de la langue flamande et engageons-les à l'apprendre et à le parler de la façon la plus élégante possible. Tout au moins, comme le remarquait récemment *Hooger Leven*, soyons polis et ne considérons pas le flamand comme un patois qu'il faut opposer à la pure langue française.

Un reproche plus directement pédagogique. Les *Exercices français* ont le tort, me semble-t-il, de trop faire « remplacer les points par les substantifs correspondants ». D'ordinaire, dans des exercices de ce genre, on donne des petits lexiques alignant les substantifs à chercher. Ici aucune indication semblable. Le P. Renaud présuppose donc chez ses élèves cette connaissance des termes propres et des idées exactes qu'il veut précisément leur donner. La méthode est illogique.

Espérons que ces défauts seront supprimés dans une prochaine édition. Nous serons heureux alors, de souhaiter au manuel du P. Renaud le plus cordial succès.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

5 Sciences naturelles

50 Généralités.
51 Mathématiques.
52 Astronomie
53 Physique.
54 Chimie.
55 Géologie.
56 Paléontologie.
57 Biologie.
572 Anthropologie.
58 Botanique.
59 Zoologie.

De Wildeman, E. 58 (675)

1910. — Compagnie du Kasaï. Mission permanente d'études scientifiques. Résultats de ses recherches botaniques et agronomiques, mis en ordre et annotés par E. De Wildeman. — Bruxelles, Misch & Thron, 1910. 1 vol. in-4° de VIII-465 p. 20 fr.

Gérard, Eric. **50**

1910. — Leçons sur l'électricité, professées à l'Institut Electrotechnique Montefiore, par Eric Gérard. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 2 vol. in-8° de 974-990 p. Huitième édition. 24 fr.

8 Littérature

81	**Généralités.**	1	**Poésie.**
82	**Littérature anglaise.**	2	**Théâtre.**
83	« **germanique.**	3	**Roman.**
84	« **française.**	4	**Essais.**
85	« **italienne.**	5	**Éloquence.**
86	« **espagnole.**	6	**Lettres.**
87	« **latine.**	7	**Satire.**
88	« **grecque.**	8	**Mélanges.**
89	**Autres littératures.**		

Dejardin, Adolphe. **84.1**

1910. — Au gré des heures. Poèmes, par Adolphe Dejardin. — Liége, Société belge d'éditions, 1910. 1 vol. in-8° de 54 pages. 2 fr.

Je n'ai pas le plaisir de connaître M. Dejardin ; j'espérais en parcourant la série de poèmes qu'il nous offre, y rencontrer quelque parcelle de sa personnalité. J'ai lu avec conscience tous ses vers, escomptant que la qualité suppléerait à la quantité.

Hélas ! c'est une triste besogne qui m'échoit cette fois encore : il me faut jeter du noir sur le rêve de l'auteur qui n'a pas eu peur de confier à la publicité ce dont la faiblesse aurait dû lui apparaître à première lecture.

Aussi tiède en fait de morale que d'esthétique, sans grands élans, c'est la petite chanson d'amour très sincère sans doute, mais peu harmonieuse. Je serais injuste en ne signalant pas une douceur réelle et une certaine pureté qui ont sauvé quelques poésies.

Souhaitons que cette mise au point aura le don d'être acceptée de M. Dejardin et de l'orienter vers un plus grand effort.

Cl. PERDIEUS.

Renault, Paulin. **84.9 (92)**

1910. — Adolphe Hardy. Etude littéraire, par Paulin Renault. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-12 de 102 pages. 0 fr. 50

(Collection Diamant, Série littéraire, n° 10.)

Thylienne, Léon-Marie.

1910. — Mon Village. Poèmes, par Léon-Marie Thylienne. — Liége, Société belge d'éditions, 1910. 1 broch. in-8° de 28 pages. 1 fr.

La littérature belge d'expression française a fort peu produit cette année ; la plaquette de Léon-Marie Thylienne ne sera malheureusement pas une perle dans sa couronne. Sous leur couverture jaune-brun, avec un je ne sais quoi de distingué, ces vers me semblent plus une réclame pour l'éditeur que pour l'auteur.

Mon Village est une revue de quelques caractéristiques villageoises : les maisons, le facteur, un vieux, une vieille, le cimetière, la ferme, le curé etc. Il y a dans ces petits riens du village une poésie très intime, voilée d'un peu de mélancolie, et où l'on rêve vivre des jours meilleurs, emplis de soleil et de paix, mais il faut que le poète le sente et les sache exprimer. Or, je crois que M. Léon Thylienne a fort peu senti, et je suis certain qu'il a fort gauchement exprimé. Sa poésie est un peu de prose avec deçi delà des assonances lointaines :

« Sur les degrés brûlants de la Maison Commune,
Le chien noir de M. Landois, le secrétaire,
Interrompt son sommeil qu'une mouche importune,
Et file tout à coup brusquement vers les terres,
En attendant que l'heure sonne,
Toujours pareille et monotone,
Qui lui rendra son bon gros maître
Pour l'instant somnolant sur son bureau de hêtre. »

(Après-midi, p. 19.)

Puis, un fait de liturgie (pourquoi « lithurgique », p. 17), l'auteur avoue une ignorance que je me permets de nommer « crasse ». Le portrait du *Bon Curé* est moqueusement dessiné ; figurez-vous que parce qu'il croit ne pouvoir finir son rituel pour le dîner, il se permet d'en passer vite quelques pages !

« Il ne serait vraiment pas sage,
Pour le salut douteux de vagues incrédules,
De perturber l'ordre et la paix de son ménage. » (p. 25.)

Vrai, l'auteur rit du rite :

...« Cependant que Monsieur le Révérend curé,
Par la faim morsuré
A de la peine à murmurer,
Avec un petit geste
Rapide, court et leste,
Un défaillant *Ite*... »

(Dimanche, p. 14.)

J'avoue franchement que cette plaquette m'a déplu tant au point de vue des idées que de la versification ; *Les Sentiers* seuls sont lestes, rapides, vus, sentis et teintés d'un brin de poésie.

Voilà des vers que je regrette. Abbé Ed. LOMBAERTS.

Vande Woestijne, Karel. 89

1910. — De Gulden schaduw, verzen van Karel van de Woestijne. — Bussum, van Dishoek, 1910. 1 boekd. van 326 bladz. 6 fr. 10

La *Revue bibliographique Belge* est heureuse de faire connaître à ses lecteurs le talentueux poète flamand Karel Vande Woestijne.

Certes, Van de Woestijne est un poète qui vit de rêves et d'intimités ; il habite l'aristocratique atmosphère de sa vie intérieure. Peu parviennent jusqu'à son âme, rares sont ceux qui saisissent complètement les nuances multiples de sa pensée. Le monde des critiques est cependant unanime à proclamer que Vande Woestijne est le plus délicat, le plus sensitif, le plus artiste de nos poètes des Flandres.

Lorsque *Het Vaderhuis* parut — son premier recueil de poésies — ce fut un véritable courant d'étonnement qui s'empara des lettrés flamands. Jamais le vers flamand n'avait atteint une beauté verbale aussi grande, tant d'impressionabilité plastique et de douce langueur rythmique.

De Gulden Schaduw (l'Ombre dorée) jette plus d'éclat encore sur les brillantes qualités du talentueux poète. Il parcourt les mois de l'année, nuance si finement et avec une délicatesse si pleine de joie, quiète le bonneur serein de la maison familiale, puis dans ses *Foémata*, il *fait galoper* son imagination vagabonde en une course échevelée, fantastique, émaillée d'images audacieuses et de cris éperdûment tragiques.

L'esthétique de Vande Woestijne est l'apologie de la suggestion, du symbolisme : il faut que le sentiment du beau et le sentiment de la poésie demeurent dans l'indéfini, dans les rêveries vagues et floues aux horizons lointains, sans contours précis. Le poète, d'après lui, doit faire sentir ce qu'il veut exprimer et faire monter des quelques traits particuliers qu'il esquisse à des idées générales et universelles.

Il est aisé maintenant de comprendre que l'œuvre de ce poète d'intérieur devait être une œuvre très subjective. Elle ne raconte que l'histoire de sa propre vie ; elle est le miroir de sa sensibilité, le musée de ses émotions.

Si Vande Woestijne est moderne par le symbolisme de ses images et de ses pensées, il est aussi moderne par le spleen, la mélancolie fatale de son œuvre, et surtout par son vers finement, harmonieusement musical. Mais hélas ! comme toujours, il a les défauts de ses qualités. Il est de l'école de ceux qui recherchent dans l'amoncellement des assonances, dans la force des consonnes et des voyelles identiques, une beauté plus grande de la phrase, une vigueur plus sonore de la pensée. Son originalité le pousse à rechercher des images neuves, hardies, souvent abracadabrantes qui frisent le ridicule. Ne va-t-il pas comparer la douceur de la paix à ses abeilles qui voltigent dans une bouche !

De Gulden Schaduw dépasse en beauté tout ce que Vande Woestijne a produit jusqu'à ce jour. La signification est encore aussi symboliste, aussi autobiographique que celle du *vaderhuis* mais elle est plus profonde et plus largement humaine. Nous sommes heureux de saluer en Van de Woestijne le plus subtil, le plus affiné, le plus poète de nos poètes flamands. Abbé Ed. LOMBAERTS.

Vierset, Auguste. **84.9 (92)**

1910. — Marguerite Van de Wiele, Etude littéraire, par Auguste Vierset. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-12 de 110 pages. 0 fr. 50
(Collection Diamant, série littéraire, n°11.)

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- **901 Civilisation.**
- **902 Chronologie.**
- **903 Diplomatique.**
- **904 Archivistique.**

91 Géographie, voyages.
- **913 Archéologie.**

92 Biographie.
- **922 Hagiographie.**
- **929 Héraldique.**

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Kurth, Godefroid. **91(493)**

1910. — Notre nom national, par Godefroid Kurth. — Namur, Lambert-De Roisin, 1910. 1 vol. in-8° de 62 pages. 1 fr.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

De Contenson, G.

1910. — L'Avenir du Patriotisme, par G. De Contenson. — Paris, Librairie des Saints-Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 205 pages. 3 fr.

Sous ce titre, l'auteur, ancien officier supérieur breveté et attaché militaire en Chine, est déjà connu par ses ouvrages, *Chine et Extrême-Orient*, *L'Art militaire et la diplomatie des Chinois*, (ce dernier malheureusement épuisé), sans parler de ses autres publications. Il a examiné sur place les civi-

172.1 lisations anciennes de la race jaune; et, dans cette étude de philosophie historique contemporaine, il montre l'analogie de l'état des peuples vieillis de l'Empire du Milieu avec celui où nous entraînent les tendances de notre démocratie.

Chaque sujet est traité avec la documentation la plus complète; ainsi, pour prouver la prépondérance politique de notre Midi latin, il nous donne la liste entière des élus du Nord et du Midi qui ont été, depuis 1870, présidents de la République, du Sénat, de la Chambre, ou ministres, avec la date de

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

leurs entrées et sorties de place, en mettant en face la richesse et la population de chaque département. Il peut ainsi conclure, d'une façon indiscutable, que le Midi, qui ne possède pas le quart de la fortune privée du pays a, depuis dix ans que le parti radical détient l'assiette au beurre, exercé, par ses élus, plus des trois quarts du pouvoir.

Soit que M. de Contenson parle de la question économique, religieuse, de la famille, de la natalité, de la politique étrangère, du rôle de la race juive, de la situation de l'armée, qui forment ses principales têtes de chapitre, partout il apporte la même abondance de preuves. A. G.

Arribas, Cipriano. **11**

1910. — Estudio critico sobre el probalismo, o verdadero probalismo de san Alfonso, por el R. P. Cipriano, O. S. A. — Barcelona, G. Gili, 1910. 1 vol. in-12 de 206 pages. 2 fr. 50

Pour le R. P. Arribas, « probabilisme modéré » et équiprobabilisme, c'est tout un. Or, que saint Alphonse ait enseigné et soutenu cette théorie ; que de plus, il l'ait embrassée dès le moment où il abandonna le probabiliorisme et qu'il y soit resté fidèle, « sans changement substantiel », jusqu'à sa mort, telles sont les deux thèses principales auxquelles sont consacrés les premiers chapitres de ce livre. La seconde, on le sait, a été et est contestée, même par des équiprobabilistes. L'auteur défend l'une et l'autre avec une entière conviction, et aussi avec une érudition et une logique de bon aloi. Il analyse, à cet effet, un grand nombre de textes empruntés aux divers ouvrages de saint Alphonse, en tenant, naturellement, compte de l'ordre chronologique et en se souvenant qu'on peut et qu'on doit expliquer, au besoin, les expressions obscures ou imprécises des témoignages antérieurs par les déclarations plus explicites qui ont suivi.

Il passe ensuite à ce qu'il appelle « la critique théologico-morale du système de saint Alphonse ». Il fait donc valoir, en faveur de l'équiprobabilisme, les arguments ordinaires, et l'on reconnaîtra, je pense, qu'il a su, tout en restant bref, les bien mettre en lumière. Personne d'ailleurs ne s'étonnera qu'à propos de l'axiome : *Lex dubia non obligat*, il insiste avec un soin tout particulier sur la notion du *doute strict*. Mais, la distinction entre doute *strict* et doute *au sens large* admise, tout n'est pas dit. Il faudrait encore montrer comment elle s'applique au principe de saint Thomas : « Nullus ligatur per præceptum nisi mediante scientia illuis præcepti. » Je ne crois donc pas que le P. Arribas parvienne, ici non plus, à persuader entièrement tous ses lecteurs, ou, en d'autres termes, que ses déductions s'imposent nécessairement, *en tant qu'elles sont exclusives du probabilisme pur et simple*, à distinguer soigneusement du laxisme. Mais il a, du moins, le grand et incontestable mérite d'avoir clairement condensé en un volume de modeste format, tout ce qui a été écrit depuis bien des années sur une question à la fois importante et délicate. Il faut le louer aussi de travailler franchement à réaliser en cette matière l'entente de tous les moralistes catholiques, d'avoir conséquemment, dans ses conclusions, insisté sur ce qui rapproche probabilistes et équiprobalistes plutôt que sur ce qui les sépare, d'avoir, en un mot, voulu montrer, avec avec le P. Arendt, que, pratiquement, « le mode d'application du principe de

possession une fois déterminé, la différence entre l'équiprobabilisme et le probabilisme pur et simple s'efface entièrement ».

J. FORGET.

de Lapparent, Albert. **14**

1910. — La philosophie minérale, par Albert de Lapparent. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Philosophie minérale ! L'expression étonnera peut-être un peu par sa nouveauté. Elle est de M. de Lapparent, qui l'avait introduite dans une spirituelle causerie, reproduite en tête de ce ce volume. On en a fait ici l'étiquette générale de quatre études publiées d'abord, par l'éminent géologue, dans divers recueils et sous des titres distincts. En réalité ,elle convient bien à chacune d'elles ; car dans chacune, le penseur, le métaphysicien apparaît à côté du savant, de l'homme d'observation et d'expérimentation. Mais la philosophie contenue dans ces pages a un mérite tout spécial : celui de se rattacher très étroitement à une minutieuse analyse des phénomènes et des lois de la nature.

Philosophe, de Lapparent l'est certes lorsqu'il traite des *Théories de la matière*, puisque, en nous donnant un aperçu sommaire des contributions que l'examen du monde minéral fournit à la grave question de la constitution moléculaire des corps, il veut, de plus, établir l'accord entre « la notion aristotélicienne du *Mixte* » et « l'hypothèse atomique, qui attribue la formation du composé à une juxtaposition d'atomes ».

Il ne l'est pas moins quand il nous initie aux merveilleux secrets de *la Cristallographie rationelle*. A la différence, en effet, de ceux qui « se complaisent dans des constatations purement expérimentales, systématiquement écartées de toute notion de causalité », s'il se maintient en contact intime avec les réalités sensibles, c'est surtout pour y saisir et y « serrer de près ces relations de cause à effet dont la connaissance doit être le but de toute science digne de ce nom ».

De même encore, soit qu'il passe en revue *les Vicissitudes de la préhistoire*, soit qu'il scrute l'*Ancienneté de l'homme et les glaciers*, il aboutit à l'énoncé de principes du plus haut intérêt philosophique. Dans un cas, la légende des « éolithes » et la piteuse décadence scientifique du « crâne de Constatt » et du « squelette de Neanderthal » ; dans l'autre, les multiples et solides raisons de restreindre à « un nombre peu considérable de milliers d'années » la dernière invasion glaciaire, celle dont nos ancêtres paléolithiques ont connu et subi les vicissitudes, confondent sans doute tout d'abord Gabriel de Mortillet et ses disciples, partisans d'une antiquité fabuleuse du genre humain. Mais elles prouvent, en même temps, combien la prudence est la compagne inséparable du désintéressement et la condition nécessaire du succès dans la recherche de la vérité. Elles nous doivent « mettre en garde contre les excès d'une école qui, sous l'influence de sa passion antireligieuse, a montré beaucoup trop d'empressement à admettre des choses dont la preuve définitive n'était nullement acquise ». Et, ajoutons-le, « cette école était d'autant moins fondée à agir ainsi que ses représentants ont sans cesse à la bouche les mots de *méthode scientifique* et de *faits positifs*.

D'ailleurs, en relevant et en stigmatisant comme ils le méritent de pareils

abus, des exagérations parfois si ridicules, de Lapparent n'a garde de vouloir déprécier ni la science en général, ni la préhistoire et la paléontologie en particulier; au contraire. C'est rendre à la vraie science un service signalé que de sauvegarder son bon renom, que de la dégager donc des témérités naïves ou malicieuses qui se commettent en son nom et voudraient se couvrir de son autorité.

Concluons que *la Philosophie minérale* se recommande à la lecture et aux méditations de tous les esprits sérieusement cultivés. Par son fond doctrinal, par de sagaces et suggestives indications, elle leur ouvrira des horizons nouveaux; elle les charmera, en outre, par une forme littéraire dont l'impeccable et sévère élégance se tempère opportunément d'une pointe d'humour et de délicate ironie.

J. Forget.

Haven, Marc. **133**

1910. — La magie d'Arbatel, par le Dr Marc Haven. Traduite pour la première fois du latin de H.-C. Agrippa et publiée avec des notes et une introduction. — Paris, H. Durville, 1910. 1 vol. in-12 de 94 pages. 4 fr.

Joussain, André. **1**

1910. — Romantisme et religion, par André Joussain. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de 178 pages. 2 fr. 50

(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

L'auteur, après avoir signalé dans le romantisme « une tendance à sauvegarder ce qu'il y a d'original dans la vie en refusant de le laisser absorber et pénétrer entièrement par l'intelligence », met en présence, en une suite d'études psychologiques très fouillées, l'esprit critique et l'esprit romantique. Il reconnaît la survivance du premier, dans les doctrines sociologiques contemporaines et la philosophie universitaire; du second, dans la philosophie de M. Bergson, les théories pragmatistes et modernistes.

Viennent ensuite quelques remarques sur la morale sociologique et sur les accusations actuellement formulées contre le romantisme. Enfin, en la ramenant aux principes généraux de sa philosophie, l'auteur pose cette conclusion : « l'effort de l'esprit humain pour penser la vie en dehors des formes de l'intelligence, aboutit à de nouvelles conceptions morales et religieuses, et doit nécessairement y aboutir. »

Nombreuses sont les pages de ce volume qui intéresseraient les esprits préoccupés des questions religieuses, les psychologues, les éducateurs, les artistes, les historiens des littératures. Mais quelle que soit la valeur du travail, nous sommes loin de souscrire à toutes les idées émises, parmi lesquelles nous notons surtout un individualisme, un intuitisme vraiment excessifs. Selon nous la juste mesure serait de donner la royauté à l'intelligence en tenant compte, — ce que l'on n'a pas toujours fait, il est vrai, — des relativités, des contingences et des exigences de la vie.

Jean Lovel.

Lermina, Jules. **133**

1910. — Magie pratique. Etude sur les mystères de la vie et de et de la mort, par Jules Lermina. — Paris, H. Durville, 1910. 1 vol. in-12 de 318 pages. 3 fr. 50

Moreux, Th. **11**

1910. — Qui Sommes-nous ?, par M. l'abbé Th. Moreux. — Paris, Bonne presse, 1910. 1 vol. in-4° de 102 pages à 2 colonnes. 1 fr.

(Nouvelle collection scientifique.)

Ce volume attendu depuis plusieurs mois est le second de l'ouvrage en quatre parties, entrepris par le savant abbé astronome. Dans *D'où venons-nous?* il avait abordé la question des origines et constaté que la science ne pouvait se passer d'une cause première. Dans *qui sommes-nous?* il est amené tout naturellement à traiter de l'Evolution et des théories qu'elle a fait naître. Avec une science impeccable qui n'exclut pas un style vif, alerte, parfois mordant, l'abbé Moreux démontre l'inanité de la conception d'un homme-singe. Dès son origine, l'homme a été ce qu'il est aujourd'hui et ce qu'il sera demain. Partout et toujours, il a cru en une vie future meilleure : venu de Dieu, il retourne à Dieu.

Qui sommes-nous? sera lu avec empressement par tous ceux qui connaissent *D'où venons-nous?*

M. De Meus.

2 Religion

21 Théologie naturelle.
22 Ecriture sainte.
23 Théologie dogmatique.
24 Ascétisme, piété.
25 Prédication.
26 Eglise catholique.
27 Histoire de l'Eglise.
28 Eglises dissidentes.
29 Religions non chrétiennes.

Allo, Bernard. **24**

1910. — L'Evangile en face du Syncrétisme païen, par Bernard Allo. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de XII-210 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Bien des théories ont été mises en avant pour essayer d'expliquer naturellement l'origine de la religion chrétienne. L'une des plus récentes et peut-être la plus spécieuse, est celle qui fait du christianisme primitif un des nombreux mouvements religieux spontanément éclos et spontanément développés dans le monde hellénistique. L'argument capital en faveur du système est tiré d'une certaine harmonie des aspirations intimes de l'âme gréco-orientale avec les tendances auxquelles l'Evangile devait donner satisfaction. Du fait de cette analogie, on a conclu à l'identité fondamentale des religions entre lesquelles on la constate.

Dissiper, par une étude comparative, les principales équivoques sur lesquelles repose cette identification, établir qu'en

réalité il s'agit de choses différant l'une de l'autre comme deux quantités incommensurables, et entre lesquelles il n'y a de commun que les besoins fonciers de toute nature humaine à une époque de civilisation avancée, tel est le but du présent volume.

L'auteur, le R. P. Allo, n'a point voulu s'attarder aux détails d'une fastidieuse érudition. Mais, se gardant de borner, ainsi que tant d'autres, son attention et sa confrontation à quelques éléments détachés de l'ensemble auquel ils appartiennent et par lequel seul ils se comprennent, embrassant au contraire chacun des termes de la comparaison comme un tout, il procède par une suite d'aperçus généraux, qui le conduisent logiquement à la constatation de la transcendance manifeste du christianisme.

Il nous montre d'abord, au premier siècle de notre ère, le déclin de la libre-pensée amenant un renouveau des idées religieuses, et aussi des pratiques superstitieuses, grâce au changement des conditions sociales et politiques, grâce en particulier à l'unification du monde civilisé, d'où résulte au moins un vague universalisme, grâce encore à la ruine de la vie publique, qui pousse à l'individualisme. Aux aspirations exaltées vers l'au-delà, il fallait une révélation qui donnât le salut; et voilà pourquoi les cultes mystiques grecs sont remis en honneur. Ceux-ci même sont éclipsés par les cultes plus saisissants et plus sensuels d'Egypte et d'Asie. Le « syncrétisme » de ces divers apports, bien mieux accueilli chez les Latins que parmi les vrais Grecs, tend, par beaucoup de ses rites, à dégager l'homme de l'existence terrestre pour le mener à une vie supérieure d'union aux dieux. Ce dernier trait s'ajoutant à ceux de l'universalisme et de l'individualisme, complète la ressemblance apparente des croyances et des cérémonies païennes avec notre religion.

Grande demeurait pourtant la différence, irréductible l'opposition. L'analyse rigoureuse des tendances pratiques et doctrinales du syncrétisme y révèle un niveau religieux assez inférieur. Il était universaliste, oui; mais son universalisme se réduisait à des rites publics qui amusaient et enthousiasmaient le populaire, tout en se combinant avec l'ésotérisme des mystères et une conception du salut essentiellement restreinte et aristocratique. Il était individualiste, oui encore; mais ses exigences de pureté personnelle nous apparaissent, au fond, plus magiques et superstitieuses que morales, inspirées par l'intérêt plutôt que par cet amour pur qu'est la charité chrétienne. Relativement à l'objet du culte et des croyances, l'hénothéisme dominait, aboutissant, comme presque toujours, au panthéisme, et la tolérance religieuse allait de pair avec le laxisme dans les principes de conduite.

Historiquement, il n'y a pas eu de rapports directs entre le syncrétisme et le christianisme, l'antipathie mutuelle des mystes et des chrétiens en fait foi. Mais, de plus, tout s'oppose à l'hypothèse d'une origine commune oubliée. Nous reconnaissons certes l'existence sporadique d'une forme de syncrétisme judéo-chrétien, dont les papyrus magiques et les doctrines de sectes telles que les Sabaziastes et les Hypsistariens nous ont gardé des vestiges; mais il n'a pas déteint sur le christianisme orthodoxe, le Nouveau Testament le prouve. Saint Paul, notamment, repousse avec énergie tout ce qui sent les spéculations cosmico-religieuses d'origine babylonienne; il fait nettement le départ des charismes chrétiens, qui sont d'un caractère essentiellement social, et

des phénomènes orgiastiques du syncrétisme; tout comme saint Pierre, tout comme saint Jude, s'il recommande l'ascèse, c'est une ascèse qu'il distingue avec soin de l'ascèse fausse et exagérée du paganisme.

Cette divergence, disons mieux, cette cette hostilité se manifeste tout à fait violente au temps des persécutions. Que si, ensuite, il se produit, du côté des syncrétistes, des tentatives de conciliation, elles devaient rester et restent absolument vaines. En veut-on une autre preuve que l'éclatant échec des efforts si opiniâtres et si savamment combinés de Julien l'Apostat? C'est que, et par leur métaphysique et par leurs éléments positifs et traditionnels, les religions païennes étaient radicalement impuissantes. Mélange de panthéisme et de dualisme, d'une part, et d'autre part, ensemble de rites s'adressant trop exclusivement à l'imagination et aux nerfs, elles demeuraient dépourvues de toute influence profonde sur les convictions d'esprits cultivés et capables de réflexion.

Aussi bien, de même qu'il se rattache à un fondateur visiblement transcendant à tous les autres inventeurs de religions, de même le christianisme a constamment mis hors de pair sa propre dignité. Toujours il a affirmé son caractère unique. A ce point de vue, il a été et est nécessairement intransigeant. Toutefois cette irréductibilité doctrinale ne l'a point empêché de se montrer accueillant à tout ce qu'il y avait de légitime dans la symbolique des religions vaincues par lui. Mais son pouvoir d'assimilation est essentiellement actif, et non passif. En résumé, le christianisme n'est pas et ne fut jamais un « syncrétisme », opéré au moyen de juxtapositions et de compromissions; c'est une « synthèse », et la seule où se réalise à souhait l'union légitime de la religion et de la vraie philosophie.

Pour établir toutes ses importantes déductions, le R. P. Allo a dû, naturellement, supposer chez ses lecteurs une connaissance préalable, assez étendue, des détails. Son plan ne comportait pas une autre marche. Si donc on peut dire, en un certain sens, qu'il se tient habituellement dans des généralités, je ne pense pas que personne, sauf peut-être quelque amateur fanatique des minuties de l'érudition, songe à lui en faire un grief. Il est, du moins, un abus, très fréquent en matière de science des religions, que les critiques les plus sévères ne pourront pas lui reprocher : c'est celui qui consiste à établir des comparaisons inutiles et insignifiantes, parce que trop fragmentaires, et à ne point prendre les objets comparés dans leur contexte vital. Il n'a jamais oublié qu'« un détail, un symbole, commun à deux ou plusieurs systèmes religieux, n'a, le plus souvent, de sens déterminé qu'en fonction de tout l'ensemble dont il fait partie ». Il semble qu'il ait eu continuellement devant les yeux la judicieuse observation qu'un spécialiste, M. Van Gennep, formulait récemment ces termes : « Tout etnographe sait qu'avec un peu de chance il trouvera des parallèles demi-civilisées modernes à n'importe quelle coutume ou croyance antiques. Ce qui importe, c'est que le parallèles demi-civilisés modernes à civilisation moderne réellement comparable à la civilisation ancienne dont le fait à élucider est l'un des éléments. »

J. Forget.

Mourret, Fernand. **27**

1910. — La Renaissance et la Réforme, par Fernand Mourret. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol.

in-8° de 604 pages. 7 fr. 50

(Histoire générale de l'Eglise, Tome IV.)

Pour comprendre les causes et les effets de l'hérésie protestante, il faut remonter aux troubles religieux et sociaux qui ont agité les XIVe et XVe siècles. Le grand schisme d'Occident a entravé l'action de l'Eglise sur la société, déjà ébranlée par des troubles profonds ; un malaise général se fait sentir partout ; partout on parle d'une réforme nécessaire *in capite et in membris* ; des esprits turbulents et orgueilleux entreprennent de l'établir hors de l'Eglise et contre elle ; ce sont : Luther en Allemagne, Henri VIII en Angleterre, Calvin en France, Zwingle en Suisse. Le mot d'ordre adopté par ces prétendus réformateurs est de ramener l'Eglise à sa pureté primitive ; ils ne firent qu'aggraver les maux auxquels ils prétendaient porter remède. De l'œuvre de Luther sortirent le désordre et la corruption des mœurs en Allemagne ; de l'œuvre de Henri VIII, l'asservissement de l'église d'Angleterre ; de l'œuvre de Calvin, la plus désespérante des doctrines et le plus inquisitorial des gouvernements ; de l'œuvre de Zwingle le plus dissolvant des systèmes ; tous aboutirent à couvrir l'Europe de sang, à troubler les consciences et à préparer les plus redoutables catastrophes sociales et religieuses. Voilà ce que l'auteur du présent livre nous montre à la lumière de l'histoire ; il nous fait voir, en même temps, de quelle manière l'Eglise de Rome, sous la direction de sa hiérarchie légitime, se régénéra elle-même, sous le souffle de l'Esprit divin, par ses propres moyens. Cet ouvrage magistral, conduit avec la plus entière impartialité, fait ressortir une fois de plus l'impuissance radicale des prétendus réformateurs et l'inépuisable vitalité de l'Eglise catholique, apostolique, romaine ; sa lecture est agréable autant qu'utile ; prêtres et fidèles, maîtres et élèves y trouveront d'un bout à l'autre des leçons nouvelles et des enseignements sûrs, puisés aux sources les meilleures. L'auteur s'est conformé à la méthode scientifique la plus rigoureuse ; Sa documentation est serrée, soutenue, irréprochable. L'ouvrage est divisé en trois parties : la décadence de la chrétienté et la Renaissance, — la Révolution protestante — la Réforme catholique. Chanoine F. Van Caenegem.

Schmidt, Guillaume. **21**

1910. — L'origine de l'idée de Dieu. Etude historico-critique et positive, par le P. Guillaume Schmidt, S. V. D. Tome I : Historico-critique. — Vienne, Impr. des méchitharistes, 1910. 1 vol. in-8° de 316 pages.

8 fr.

Sibeud, F. **22**

1910. — La loi d'âge pour la première communion, par M. l'abbé Sibeud. — Paris, Téqui, 1910. 1 vol. in-12 de 176 pages.

2 fr.

Tolstoï, Léon. **21**

1910. — Œuvres complètes du Comte Léon Tolstoï. Tome XXI : Les quatre Evangiles. Première partie, par le Comte Léon Tolstoï. Traduction de J. W. Bienstock. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 436 pages.

2 fr. 50

En prenant en main ce volume, je n'ai pas été peu surpris, tout d'abord.

de lire à la première ligne du fontispice, ces mots : « Ouvrage honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction publique. » C'est que ceci a été imprimé à Paris. Il s'agit donc évidemment d'un des Ministères de la République française. Or, qu'une étude sur « Les quatre Evangiles » paraisse aujourd'hui sous un tel patronage, il y a bien là, sans doute, de quoi s'étonner et de quoi ...être sur ses gardes.

Je n'ai pas tardé à me convaincre que ma défiance n'était que trop justifiée.

Œuvre d'un écrivain de grand talent, mais qui est et qui se déclare ici même un parfait rationaliste, cette traduction et les notes qui l'accompagnent s'inspirent partout des principes du plus pur rationalisme. Aussi bien, l'auteur prononce-t-il, dès le début (pag. 2), que « la doctrine chrétienne, exprimée dans les Evangiles, n'a rien de commun avec cette doctrine étrange, dont les contradictions blessent et que l'Eglise enseigne ». Un peu plus loin (pag. 17), oubliant même cette distinction entre le contenu évangélique et son interprétation ecclésiastique, il écrit que les livres du Nouveau Testament, et donc aussi les Evangiles, « nous sont présentés sous le même aspect grossier qu'ils revêtirent tout d'abord, pleins d'insanités et de contradictions ». Non seulement il rejette l'intervention de toute autorité, mais il nie qu'il y ait, pour les disciples du Christ, une autorité quelconque (pag. 6) : « Il n'existe pas d'Eglise. »

Assurément, continue-t-il nous avons la foi », qui seule nous donne le « sens de la vie », et la foi suppose « la révélation ». Mais qu'on ne se méprenne pas sur la portée légitime de ces deux termes. « La foi découle de la conviction raisonnable touchant la véracité de la révélation... Selon moi, la foi est la certitude que la base sur laquelle est fondé chaque acte raisonnable est sûre... La révélation, c'est la connaissance de ce que l'homme ne peut atteindre par la raison, mais qu'il reçoit de l'humanité tout entière : le commencement de tout ce qui est caché dans l'infini. » (Pag. 13 et 14).

Abstraction faite des principes par lesquels il se guide, Tolstoï a prétendu donner une version combinée des quatre Evangiles, en suivant les concordances de Reuss et de Gretchulevitch, mais surtout la deuxième qui est plus complète et « plus commode ». Je ne dirai rien de l'opportunité du choix de ces auteurs, ni non plus de la facilité avec avec laquelle, souvent, l'interprète déclare interpolés ou douteux les versets et les passages qui gênent une combinaison préférée. Je ne parlerais pas davantage des barbarismes et des solécismes qui abondent dans la traduction et le commentaire, s'ils n'intéressaient que l'élégance. La plupart, d'ailleurs, vraisemblablement moins imputables à celui qui avait écrit en russe qu'à celui qui a traduit du russe en français. Mais un certain nombre de ces incorrections nuisent grandement à la clarté.

Il faut même ajouter que l'ignorance de la langue et la manie d'innover ont produit parfois un galimatias aussi prétentieux qu'inintelligible. Je pourrais multiplier les exemples. Un seul suffira. Voici comment le premier verset de saint Jean est rendu (p.30) : « Le commencement de tout est devenu l'entendement de la vie. Et l'entendement de la vie a pris la place de Dieu. Et c'est l'entendement de la vie qui est devenu Dieu. » Les notes par lesquelles on veut justifier cette interprétation ne sont ni moins curieuses ni moins extravagantes. Ici encore, produisons un unique échantillon. Il est affirmé catégoriquement (pag. 34), que « la traduction *chez Dieu — erat apud Deum — bei*

Gott, est dénuée de sens », et que « la préposition πρὸς avec l'accusatif ne signifie jamais *apud*, chez ». Or, pas n'est besoin d'être helléniste pour se rendre compte de l'absolue fausseté de cette dernière assertion, il suffit d'ouvrir n'importe quel doctrinaire grec. Ainsi, dans Grimm, *Lexicon græco-lat in libros Nov. Test.*, à l'art. πρὸς, sous le n° 2, nous lisons textuellement : « Idem quod *apud*, cum accusativo personæ, post verba *manendi*, *habitandi*, *commorandi*, alia. » Après cela, personne ne s'étonnera de rencontrer, toujours à propos du début de saint Jean, des remarques comme celles-ci (pag. 51 et 47) « Δόξα, *l'opinion*, *la doctrine* : δόξα dans ce cas, ne peut se traduire, ni par *bruit*, ni par *gloire* ; — Μονογενής, outre les significations *ne seul*, *unique*, signifie encore *de même genre*, *égal par l'essence à quelqu'un*, *eines Geschlechtes* ; — γεννάω signifie *d'abord : concevoir*, puis aussi *provenir*, *naître*. » Des perles de la même eau brillent presque à chaque page du livre.

Le lecteur appréciera mieux, en présence de ces faits, la sincérité et l'utilité des aveux que nous relevons dans la préface : « Des amis m'ont demandé de publier..., et j'y ai consenti, malgré que cet ouvrage soit loin d'être parachevé et qu'il ait beaucoup de défauts... Ces tentatives (de rapprocher divers passages évangéliques) m'ont entraîné dans des explications artificielles et probablement erronées au point de vue philologique, explications qui, au lieu d'augmenter la clarté du sens général, doivent l'affaiblir. M'étant rendu compte de l'erreur commise, je ne me décidai pas à refaire mon ouvrage, convaincu que le travail d'exégèse de ce livre admirable des quatre Evangiles ne peut avoir de fin. » Comment l'auteur peut trouver, ici, « admirable » un recueil que, tantôt, il déclarait « plein d'inanités et et de contradictions », c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer.

En résumé, un examen, même superficiel, de ce volume apprendrait à qui l'ignore combien il est dangereux pour les esprits les plus distingués, combien compromettant pour les réputations littéraires les plus solidement assises, d'aborder sans une préparation convenable des questions soit de théologie, soit d'exégèse biblique, soit de simple philologie ou lexicologie grecque. Les écrivains les mieux doués, voire les génies transcendants, ou réputés ou soi-disant tels, n'échappent pas plus que le commun des humains à la nécessité de se rappeler opportunément le vieux précepte : *Ne sutor supra crepidam!*

J. Forget.

3 Sciences sociales

30 **Généralités.**
31 **Statistique.**
32 **Science politique.**
325 Colonisation.
33 **Économie politique.**
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 **Droit.**
348 Droit ecclésiastique.
35 **Administration.**
36 **Association.**
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 **Enseignement, éducation.**
38 **Commerce.**
39 **Folklore.**
396 Féminisme

Calippe, Charles. **301**

1910. — L'attitude sociale des catholiques français au XIXe siècle, par l'abbé Charles Calippe. Préface du Comte A. de Mun, de l'Académie française. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 272 pages. 3 fr. 50

(Etudes de morale et de sociologie.)

M. l'abbé Ch. Calippe, dont on connait les nombreux ouvrages de sociologie et notamment son étude si intéressante sur *Balzac et ses idées sociales*, nous donne aujourd'hui un essai de synthèse, un excellent résumé des doctrines professées par les catholiques du XIXe siècle.

« Nous apportons notre concours, dit dans la préface du livre le comte Albert de Mun, à l'action profonde, exercée par le christianisme dans les âmes depuis plus d'un siècle, souvent à l'insu de ceux qui en furent les instruments. Cette action s'est manifestée, ainsi que vous le dites, sous les formes les plus diverses et dans les esprits les plus opposés, à travers « les tâtonnements, les obscurités et les erreurs », depuis le jour, où, sur les ruines de l'ancienne société, a commencé le laborieux enfantement de la société nouvelle.

« C'est ce mouvement ininterrompu qui apparaît dans votre livre, avec toute son intensité, et dont, pour la plus grande satisfaction de vos lecteurs, vous leur promettez de suivre les développements dans ceux qui vont suivre. »

Ce premier volume nous expose en effet les doctrines des intransigeants : les grands Joseph de Maistre et de Bonald ; des libéraux : Chateaubriand et Tocqueville ; des indépendants qui se tiennent sur les confins de l'orthodoxie : Ballanche, Buchez, Bordas-Demoulin, François Huet ; de Lamennais, en qui se rencontrent les diverses tendances de ses prédécesseurs.

Tous ceux qui s'intéressent à l'action catholique, tous ceux qui croient à la divine mission de l'Eglise et veulent

prendre conscience des énergies rénovatrices dont elle a reçu le dépôt, liront avec profit ce livre où palpite et vibre la grande tradition du catholicisme. Quand ils le fermeront, de nouvelles espérances se lèveront dans leur cœur, avec des rêves de renouveau et des visions d'avenir.

Edouard NED.

Dubief, Fernand. 33

1910. — L'apprentissage et l'enseignement technique, par Fernand Dubief. — Paris, Giard & Brière, 1910. 1 vol. in-12 de 506 pages. 6 fr.

Edam, Henri et Jean. 336

1910. — La gestion des affaires. Etudes sur l'établissement des prix de revient des inventaires et des bilans, par Henri & Jean Edam. — Paris, Dunod & Pinat, 1910. 1 vol. in-12 de 222 pages. 3 fr. 50

336

1910. — La politique budgétaire en Europe. Les tendances actuelles de l'Allemagne, France, Grande-Bretagne, Empire ottoman, Russie. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de XXIV-316 pages. 3 fr. 50

Le titre seul du livre en révèle la particulière actualité et les noms qui en font l'énergie, en soulignent l'extraordinaire importance. Question vivante et de quel palpitant intérêt que celle de la politique budgétaire en Europe à l'heure où nous sommes ! Quiconque veut en être informé et en connaître les plus autorisées et plus récentes appréciations, ne peut pas se passer de ce manuel auquel ont collaboré les premiers économistes et les plus écoutés de France ; leur opinion est précieuse dans la solution d'un des plus grands problème budgétaire. L'étude comparée des finances publiques des principaux Etats européens servira de bon appoint pour le résoudre efficacement.

Chanoine VAN CAENEGEM.

Rougier, L. & Perret, Cl. 37

1910. — L'agriculture à l'école supérieure, par L. Rougier et Cl. Perret. — Paris, Baillière et fils, 1910. 1 vol. in-12 de 216 pages. 1 fr. 50

Thompson, James. 21

1910. — The wars religion in France (1559-1576). The Huguenots, Catherine de Medici and Philip II, by James Westfall Thompson. — Chicago, The University press, 1910. 1 vol. in-8° de 636 pages. 8 fr.

L'espace des dix-sept années visées dans ce titre s'étend de la mort de Henri II à la paix de Beaulieu, ou « paix de Monsieur », sous Henri III. On peut dire, avec l'auteur, que c'est toute « la période des guerres de religion en France », si l'on admet, comme lui, que « les luttes subséquentes, de 1576 à 1598, eurent un caractère plus politique que religieux ».

Le sujet ainsi délimité est de ceux qui ont été souvent étudiés. Mais en entreprenant de le scruter et de l'exposer à nouveau, M. Thompson était assuré de ne point devoir répéter purement et simplement ce qu'en ont dit ses devanciers. Le dernier ouvrage important, de langue anglaise, qui lui eût été consacré, *The Rise of the Huguenots*, de Henry Baird, datait de 1879. Depuis

lors, bien des documents précieux ont vu le jour ; bien des sources de première valeur sont devenues accessibles aux investigations historiques. Nommons, par exemple : les *Lettres de Catherine de Médicis*, publiées par Hector de la Ferrière et Baguenault de la Puchesse (1880) ; des recueils de correspondance diplomatique, tels que l'*Ambassade en Espagne de Jean Ebrard, seigneur de Saint-Sulpice, de 1562 à 1565*, éditée par M. Edmond Cabié (1902), et les *Dépêches de M. Fourguevaux, ambassadeur du roi Charles IX en Espagne, 1665-1572*, par l'abbé Douais (1896) ; une nouvelle édition annotée de d'*Aubigné*, par M. Ludovic Lalanne (1886) ; une nouvelle édition de l'*Histoire ecclésiastique* de Bèze, par Baum (1883), etc., etc.

M. Thompson a eu soin, naturellement, d'exploiter des matériaux si instructifs, et il en a tiré un excellent parti. Au demeurant, bien qu'il s'agisse d'événements qui se rattachent à la divergence de croyances entre catholiques et protestants, il s'est imposé la règle de ne toucher aux questions de doctrine que dans la stricte mesure où elles sont inséparables de l'histoire proprement dite. Le côté politique, diplomatique, économique des choses, voilà ce qui le préoccupe. De ces trois aspects, il en est un surtout, celui qui consiste dans la relation des faits historiques avec les faits d'économie politique ou sociale, sur lequel il nous apporte des lumières nouvelles. Il aura été l'un des premiers à utiliser, pour l'étude du XVIe siècle en France, les ressources très appréciables que nous fournit désormais « l'histoire économique ». C'est ainsi qu'il montre clairement dans les mécontentements et les agitations populaires, dans les soulèvements contre les pouvoirs établis, dans les luttes fratricides et dans la multiplication même des Huguenots, le contre-coup des misères de la classe agricole et, en particulier, des disettes qui désolèrent le pays. Pour les développements de cette partie, il a largement profité, lui-même le reconnaît, des indications consignées par M. Hauser dans son livre sur *Les Ouvriers du temps passé*.

L'action de l'Espagne, on le sait, ne fut pas toujours étrangère aux guerres intestines qui ensanglantèrent la France sous François II, Charles IX et Henri III. M. Thompson montre, je pense, moins de sympathie que de défiance à l'égard des Espagnols et de leur roi Philippe II ; mais je ne crois pas que ses sympathies ou antipathies influent le moins du monde sur sa manière de présenter ou d'interpréter les documents. Il est presque inutile de remarquer qu'avec tous les historiens sérieux il rapporte les horreurs de la Saint-Barthélemy à des mobiles qui n'ont rien de commun avec le mobile religieux. « Ce massacre, dit-il, semble dû à la jalousie et à la haine de Catherine de Médicis contre Coligny, coupable d'avoir acquis un grand ascendant sur le roi, à la frayeur qu'elle avait gardée de son récent insuccès dans une tentative de le faire mettre à mort, et à la crainte d'une guerre avec l'Espagne... Il faut y voir le produit de la peur et un affreux expédient pour se tirer d'une situation difficile. Ce fut à la fois un lâche attentat en vue d'apaiser l'Espagne après ce qu'on avait fait contre elle et un crime de jalousie. Peut-être même la jalousie l'emporta-t-elle sur la peur ». Le coup fut d'ailleurs, « ce n'est pas douteux, perpétré sans préméditation. Il ne fut concerté ni des années, ni beaucoup de jours à l'avance. C'est là un point que les récentes recherches ont éclairé à suffisance pour tout juge impartial, soit protestant soit catholique.

Autant je sais gré à l'auteur d'avoir, une fois de plus, assigné à l'horrible forfait son véritable caractère, autant je regrette de rencontrer sous sa plume, à propos du même événement, deux assertions parfaitement injustifiées. Il écrit : « Faire des protestants une hécatombe générale était une idée déjà vieille, mais qui n'avait jamais été considérée comme pratique, sinon par la papauté. » Je n'irai pas chercher bien loin la réfutation de cette accusation contre « la papauté » : je la trouve dans un passage de la page précédente, qui reproduit ces paroles du nonce Salviati dans sa correspondance relative à la Saint-Barthélemy : « Je fis connaître le désir qu'avait Sa Sainteté de voir, pour la plus grande gloire de Dieu et le plus grand bien de France, tous les hérétiques extirpés du royaume, et j'ajoutai que dans cette vue le Saint-Père estimait très à propos que l'on révoquât l'édit de pacification. » Donc, pour le Pape et son représentant, « extirper tous les hérétiques », ce n'était pas autre chose que « révoquer l'édit de pacification », c'est-à-dire ne plus permettre le libre exercice de la religion réformée. Quoi qu'on pense de cette idée, on devra convenir qu'il n'est pas permis de l'identifier avec celle de « carnage universel ». Mais que dirons-nous de cette autre affirmation : « Le pape proclama un jubilé en l'honneur du massacre » ? Constatons d'abord qu'en la glissant dans une note marginale, comme furtivement, on n'a pas jugé nécessaire d'ajouter un seul mot pour l'appuyer. Il a pourtant été remarqué souvent et démontré que Grégoire XIII, trompé par la diplomatie française, crut que le roi et la famille royale avaient heureusement, par un acte de vigueur, échappé à un complot, tramé contre leur vie par les chefs huguenots et sur le point d'être mis à exécution. Comment M. Thompson n'a-t-il pas pris garde, par exemple, à la lettre, déjà publiée par Theiner, qu'écrivait à ce sujet Louis de Bourbon et qu'il faisait remettre à Rome par l'envoyé même du roi, Beauvillers ? Nous y lisons : « Le dict admiral (Coligny) s'est monstré si meschant que d'avoir conspiré de faire tuer le dict seigneur Roy, la Royne sa mère, messieurs les frères et seigneurs catholiques étant à leur suite... Mais... au mesme jour que ce malheureux faisait compte de commancer sa damnable entreprise, elle (Sa Majesté) en faict tomber l'exécution sur lui et ses complices, tellement qu'il a été tué avec tous les principaux chefs de sa secte. »

J. Forget.

Traval y Roset, Manuel. **38**

1910. — Nociones de comercio y de calculo mercantil, por el P. Manuel Traval y Roset, S. J. — Barcelone, G. Gili, 1910. 1 vol. in-8° de 484 pages. 6 fr.

Le Père Manuel Traval y Roset vient de faire paraître un *manuel de notions de commerce et d'arithmétique commerciale*. Son livre est destiné aux écoles ; il y rendra d'excellents services comme manuel scolaire ; il comprend 22 chapitres où l'exposé théorique est suivi de nombreuses applications et de problèmes à résoudre choisis dans le domaine du commerce et des finances.

Chez le même éditeur a paru en 1908 *la Technique du Dessin*, par A. Commeleran, professeur de dessin géométrique à l'Ecole Supérieure des Arts et Industries à Madrid. Ce manuel peut-être comparé aux meilleurs livres en usage dans nos écoles indestrielles et professionnelles de Belgique.

Chanoine Van Caenegem.

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Bayet, Jean. 72

1910. — Les édifices religieux des XVIIe XVIIIe & XIXe siècles, par Jean Bayet. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-4° de 260 pages, illustré de 64 planches hors texte. 8 fr.

Demaison, Louis. 72

1910. — La cathédrale de Reims, par Louis Demaison. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol in-8° de 136 pages. 2 fr.

(Petites monographies des grands édifices de la France.)

Fleury, Gabriel. 72

1910. — La cathédrale du Mans, par Gabriel Fleury. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 108 pages. 2 fr.

(Petites monographies des grands édifices de la France.)

Gayet Albert. 72

1910. — Trois étapes d'art en Egypte, par Albert Gayet. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. 3 fr. 50

Macon, Gustave. 72

1910. — Chantilly et le musée de Condé, par Gustave Macon. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 300 pages. 12 fr.

Mithouard, Adrien. 701

1910. — Les marches de l'Occident. Venise et Grenade, par Adrien Mithouard. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 308 pages. 3 fr. 50

L'auteur très distingué d'un grand nombre d'ouvrages remarquables de critique d'art et d'histoire, M. A. Mithouard, nous présente, dans le volume que voici, des pages d'un vif intérêt sur Venise et Grenade. Le style ample de cet auteur possède, tout à fait le ton souhaitable pour traiter d'un si noble sujet.

En même temps qu'on le lit avec enchantement, on écoute volontiers les réflexions sagaces, les idées originales et profondes que ces merveilleuses villes inspirent à l'auteur du *Tourment de l'Unité* et du *Traité de l'Occident*. M. Mithouard ne s'occupe nullement ici de nous décrire les monuments, décrits mille fois, de Venise et de Grenade. Il nous élève bien plus haut. Il daigne nous inviter à partager et les émotions et les larges idées que lui suggèrent l'Alhambra et les lagunes vénitiennes.

Franz Nève.

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Anstey, F. 84.3

1910. — Vice-versa. Roman, par F. Anstey. Traduit de l'anglais par Ch.-Bernard Derosne. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 346 pages. 3 fr. 50

(Bibliothèque cosmopolite, n° 46.)

Par la maléfique toute-puissance de certaine pierre de esarudâ, *Paul Bultitude, Esq.* devient son fils *Dick* et ... *Vice-Versa!* Le faux *Dick* se voit le jouet des multiples vicissitudes de la pension de *Crighton-House*, tandis que le vrai *Dick*, prend sous de vénérables apparences, la direction de la maison *Bultitude And C°*... qui dévale bientôt, à la quatrième vitesse, les pentes de la ruine. Mais la pierre mystérieuse se charge de remettre les choses en place : All right! — Tel est le canevas sur lequel sont brodés — au fil anglais : rugueux et de teintes crues — les détails de la petite débauche d'imagination qu'est *Vice-Versa*. — Quoiqu'en dise le papier-réclame qui guette le lecteur sous la couverture de l'in-18, le héros du conte n'est pas prêt à se camper, de l'autre côté du détroit, face à *Jean-Paul Chopart*. Si l'on tient à ce que je trouve du *Desnoyer* dans l'œuvrette de *Anstey*, abstraction faite des mille et une moralités pratiques que j'y ai en vain cherchées, je veux bien : C'est même un tout petit peu du *Rabelais*, mais dans « morale fine et ingénieuse », sans cette abondance, cette saveur, cette richesse, cette coloration de langue que le traducteur, au surplus, n'eût que malaisément transposées en français — *Vice-Versa* est dédié aux pères de famille. Il est des choses plus saines à faire lire par nos écoliers que les hilarantes péripéties de l'existence estudiantine à *Crighton-House* et les peu édifiantes façons de Dick Bultitude envers son pauvre bonhomme de père. Le livre, d'ailleurs, — je le souhaite pour l'honneur des éducateurs d'outre-Douvres — n'est plus de ce temps-ci et, à mon tout petit avis, les presses *Stock* auraient pu s'en épargner la réédition.

M. Rouvroy.

Aubert, Jean-René. 84.8

1910. — Le bois sacré, par Jean-René Aubert. — Reims, Editions de la « Jeune Champagne », 1910. 1 vol. in-12 de 120 pages. 3 fr.

L'auteur sait-il ce qu'il veut dire et où il veut en venir ? On pourrait parfois en douter. Par ailleurs, encore que certaines pages soient inoffensives, il est en certains passages des appréciations très peu respectueuses de l'autorité ecclésiastique. En d'autres endroits, exagérations manifestes au sujet de la richesse.

JEAN D'OUTREMEUSE.

Conan Doyle, Arthur. **84.3**

1910. — La merveilleuse découverte de Raffles Haw, par Arthur Conan Doyle. Traduction d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 304 pages. 3 fr. 50

Nouveau roman de l'inimitable créateur de Sherlock Holmes. Favorisé par le hasard, Raffles Haw a découvert la transmutation des métaux. Cœur généreux et charitable, il rêve d'ôter à la richesse ses pouvoirs malfaisants et de la faire servir au bien. Illusion du pauvre faiseur d'or. La fin de son rêve est aussi la fin de son existence et il emporte dans la tombe le secret qui l'avait enrichi.

Œuvre passionnante, dont les caractères sont fort bien étudiés et dépeints. Souhaitons lui un succès aussi vif qu'à ses devancières.

JEAN D'OUTREMEUSE.

Bachelin, Henri. **84.3**

1910. — Robes noires, par Henri Bachelin. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 248 pages. 3 fr. 50

de Baillehache, F. **84.3**

1910. — Estelle, par la comtesse F. de Baillehache. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages. 3 fr. 50

des Fourniels, **84.3**

1910. — Fin de race, par Roger des Fourniels. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de 296 pages. 0 fr. 75

Une race infidèle à sa mission historique, voulant continuer une vie d'élégance, de désœuvrement, de dépenses et de folies est condamnée sans appel à la débacle finale. Telle est bien la triste histoire de la famille des Comtes de Bromantal !

Suivant l'exemple de leurs maîtres, les fermiers des Bromantal prennent en dégoût les terres grâce auxquelles ils ont toujours vécu dans le bonheur et dans l'aisance. Ces tristes déracinés vont demander à l'industrie des villes un pain amer et chèrement acheté. C'est la liquidation des traditions d'honneur, de travail, de vertu !

Seul, le comte Guy de Bromantal a compris son devoir. Il a voulu ramener à l'ordre et à la paix les malheureux égarés par le vent de haine et de discorde que sème aujourd'hui le socialisme révolutionnaire.

Et lui, le descendant des héros et des preux, s'est mis généreusement à la tête d'une entreprise industrielle et «s'est donné tout entier au relèvement matériel et moral de ses contemporains ».

Ce volume est bien écrit. Sa lecture prend et entraîne ; on ne ferme le livre qu'après l'avoir parcouru tout entier. Ces pages feront réfléchir plus d'un esprit, en montrant le chemin à suivre. Elles mettent au jour les nécessités de l'époque actuelle et elles inciteront les cœurs vaillants à travailler à l'œuvre, par excellence, de la pacification sociale.

E. BOUCHER.

de Vogüé, vicomte E.-M. 84.3

1910. — Les routes, par le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Préface par le comte d'Haussonville, de l'Académie française. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 260 pages. 3 fr. 50

C'était un probe et noble écrivain que le vicomte de Vogüé. S'il n'a donné à la littérature que quelques romans, parmi lesquels *Les morts qui parlent* et le *Maître de la mer*, peuvent être classés parmi les œuvres les plus fortes de notre temps, il l'a enrichie de nombreuses études de critique et d'histoire, où l'on a admiré son esprit profond et sa merveilleuse compréhension des problèmes les plus divers.

Le présent volume réunit les derniers articles qu'il a publiés. Suivant une indication laissée par lui-même, on l'a intitulé *Les Routes*. Les routes ne sont pas seulement celles où il a si souvent convié ses lecteurs à le suivre et qui le conduisaient en Orient ou en Russie. Ce sont encore, comme il le disait dans la préface d'un précédent volume, « les routes inconnues qui mènent vers les larges échappées de ciel, vers les grands fonds d'histoire, partout où il y a chance de perdre terre, de déployer des ailes, de s'envoler vers l'au-delà ».

« L'esprit de Vogüé, dit M. le Comte d'Haussonville, dans la magnifique préface qu'il écrivit pour ce livre et où il trace un magistral portrait de l'illustre écrivain qui fut son ami cher, l'esprit de Vogüé fut un écho sonore, où se répercuta tout ce qui, dans le domaine de la pensée philosophique, de la littérature, de l'art ou de l'histoire contemporaine eut quelque retentissement ».

Dans *les Routes* on admirera la souplesse de cette intelligence, apte à tout comprendre. Qu'il passe à travers l'Orient et la Russie, qu'il tire la philosophie de la crise viticole du midi ou du Sacre de Reims, qu'il étudie les grandes figures d'hommes d'Etat comme d'Aerenthal ou d'hommes de lettres comme Taine et Brunetière, qu'il se transporte avec *ceux de Bir-Taouil* dans les parages lointains où les soldats de son pays connurent les grandes aventures des conquérants de jadis, on admire sa faculté créatrice qui fait vivre et parler les êtres, traduit leurs sentiments et leurs passions dans une langue imagée, harmonieuse et simple, on admire aussi combien il voit juste, combien il sait tirer des évènements les grandes leçons qu'ils portent en eux.

Edouard NED.

Dupuy, Ernest. 84:92

1910. — Alfred de Vigny. Ses amitiés. Son rôle littéraire, par Ernest Dupuy. Tome I. Les amitiés. — Paris, Oudin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 410 pages. 3 fr. 50

Il est intéressant au plus haut point de connaître par le menu la vie intime des grands écrivains. Bien des aspects de leurs œuvres peuvent sinon nous échapper, tout au moins rester voilés, si nous ignorons le cadre de leur vie, si nous ne sommes pas au courant des petits faits de leur existence, petits faits qui ont eu de grands effets parce qu'ils ont marqué leur empreinte dans une grande âme.

Aussi doit-on savoir gré à M. E. Dupuy de nous faire connaître dans ce gros livre, les amitiés de l'un des plus grands et plus purs écrivains du romantisme.

Il y a d'abord les *amitiés du foyer*, surtout l'amitié maternelle qui don-

na à l'enfant le goût instinctif des arts et développa par sa tendresse merveilleuse la bonté profonde qui est le fonds de son caractère. Il y a ensuite les *amitiés de collège* parmi lesquelles il faut citer le Père de Ravignan qui voulut essayer de rallumer dans l'âme du jeune poète la foi assoupie. Il y a encore les *amitiés du régiment*, les frères d'armes comme il aimait à les appeler avec une affectueuse solennité.

Viennent enfin les *amitiés littéraires*. Les trois Deschamps, Nodier, Latouche, Victor Hugo, Alex. Dumas, Musset, Gautier, Lamartine furent des amis très chers du poète. Sainte-Beuve et Gustave Planche représentent les faux amis.

M. E. Dupuy a enrichi son ouvrage de nombreux documents, lettres d'Alfred de Vigny, lettres de ses amis, qui éclairent bien des côtés obscurs de la lutte littéraire dans la période romantique. Ils éclairent surtout la grande âme de cette sorte de mysanthrope qui n'était en réalité qu'un homme très bon, très tendre, au cœur très pur.

Edouard Ned.

Gebhardt, Emile. 84.3

1910. — Les jardins de l'histoire, par Emile Gebhardt, de l'Académie française. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 292 pages. 3 fr. 50

Les Jardins de l'histoire, ce titre pittoresque et fleuri indique bien la manière de l'auteur, sa curiosité vive, gourmande et narquoise, la part que cet historien, d'ailleurs très averti des exigences de la critique, entendait bien laisser à l'imagination et à la sensibilité dans les études historiques. Les jardins de l'histoire ne ressemblent pas toujours aux collines de l'Hymette ou aux prairies de la légende dorée. On y rencontre souvent des fleurs empoisonnées et des fleurs sanglantes. M. Gebhardt avait un goût décidé pour toutes les formes du terrible et de l'atroce ».

Ainsi parlent, en leur avertissement, les éditeurs de ce livre posthume de l'écrivain disert et délicat que fut Emile Gebhardt.

Non pas que le célèbre critique n'ait écrit que des pages sombres et cueilli que des fleurs vénéneuses ; son œuvre atteint parfois à la plus parfaite sérénité et il s'est complu dans des études fleuries de la plus belle poésie de l'antiquité ou du moyen-âge. Mais ici il reste dans l'obscur et c'est la poésie du crime qui chante dans ces pages.

C'est *Brutus*, poursuivi dans son sommeil par son mauvais génie, par son crime et son destin. Ce sont les *funérailles de César*, la panique romaine à travers laquelle passe la joie mauvaise du vieil orateur Cicéron, qui ne se doute pas que les républicains venaient de blesser mortellement la République. C'est *Théodora* qui monta du fond de la misère au trône d'impératrice, fut courtisane voluptueuse, impératrice hautaine et hérétique subtile. C'est *Jean Tzimiscès*, grande figure byzantine qui lutta avec bonheur contre les Russes et mourut du poison néronien que lui versa son grand ministre l'eunuque Basile. C'est *Constantin IX*, le basileus qui coula des heures très douces entre ses deux impératrices séniles et une jeune favorite. C'est l'histoire sanglante et héroïque des *Matines brugeoises* et de la bataille de *Grœninghe*, et d'autres et d'autres. Figures tragiques et odieuses, femmes perdues d'Italie, de Byzance, de France et autres lieux, brigands vénitiens, sorcière de Toul, Ruy Blas hollandais d'Espagne, toutes ces figures apparaissent dans ce livre le masque levé, et leur âme noire s'y dévoile.

Tout cela est fort intéressant, fort curieux et fort ténébreux. Et devant cette évocation faite d'un art très sûr, on sent son âme frissonner longuement.

Duguet, Roger. 84.3

1910. — L'Amazone blanche, par Roger Duguet. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-12 de 270 pages. 0 fr. 75

On sait le talent de Roger Duguet comme journaliste, on connaît moins ses qualités de romancier. A vrai dire, je préfère encore la plume alerte et incisive du polémiste. J'ai toujours admiré la crânerie et la solidité de ses ripostes, sa faconde et son zèle inlassable à flétrir les forbans de la littérature et les politiciens sans vergogne.

Sans doute M. Duguet sait nouer une intrigue, dramatiser une action, faire évoluer devant vous ces horribles coquins à la solde de Robespierre, et magnifier ces héros obscurs que le sanglant coupe-tête immolait sans merci; mais il tarde trop à amorcer son récit, son exposition est trop longue, trop lourde : elle est embrouillée et vous énerve. Il est possible que si elle eût été plus rapide, l'impression laissée par la première apparition de cette fée, de cette « Amazone blanche » eût été moins profonde. Ah! comme elle est belle, fière, impérieuse et superbe, cette cavalière et héroïque quand elle arrive au galop de son alezan blanc! Elle vous soulage, et vous délivre de ces bandits de la dictature jacobine ; elle vous charme aussi et vous caresse de sa main blanche et fine. Em. Lisin.

Gourdon, Pierre. 84.3

1910. — Bernard de Flée, par Pierre Gourdon. — Paris, Bonne presse, 1910. 1 vol. in-12 de 318 pages. 0 fr. 75

Kipling, Rudyard. 84.3

1910. — La cité de l'épouvantable nuit, par Rudyard Kipling. Traduction d'Albert Savine. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 314 pages. 3 fr. 50

L'auteur essaie une esquisse de Calcutta vu de nuit. Peinture réaliste d'un écrivain qui pour se rendre compte du milieu dans lequel il se trouve, se fait conduire dans tous les bouges, visite tous les endroits mal famés de la capitale hindoue. Livre pittoresque dont la lecture ne peut, à cause du sujet, être permise indistinctement à tous.

Jean d'Outremeuse.

Lecigne, C. 84.9

1910. — Le fléau romantique, par C. Lecigne. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Lesueur, Daniel. 84.3

1910. — Chacune son rêve, par Daniel Lesueur. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 374 pages. 3 fr. 50

(Du sang dans les ténèbres, Tome II.)

Nietzsche, Frédéric. 84.9

1910. — Pages choisies de Frédéric Nietzsche, publiées par Henri Albert. — Paris, Mercure de France, 1910. 1 vol. in-12 de 424 pages. 3 fr. 50

Renel, Charles. **84.3**

1910. — La race inconnue, par Ch. Revel. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 318 pages. 3 fr. 50

Waltz, René. **84.1**

1910. — Lamartine. Œuvres choisies, par René Waltz. — Paris, Hachette et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 314 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- **922 Hagiographie.**
- **929 Héraldique.**

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Driault, E. et Monod, G. **9 (02)**

1910. — Cours d'histoire, par E. Driault et G. Monod. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de IV-450 pages. 2 fr. 50

(Ecoles primaires supérieures : Première année.)

Avec une méthode irréprochable comme forme, en un style attrayant, avec un souci sincère d'impartialité, MM. Driault et Monod ont mis sur pied ce manuel destiné aux élèves des écoles primaires supérieures de France. La lecture en est facile et le livre rendra service aux élèves et aux professeurs auxquels il est destiné. — Pour ce qui regarde le fond et l'esprit doctrinal, il ne faut pas être grand clerc pour apercevoir que l'un et l'autre s'inspirent de l'école normale et de l'Université, et pour le dire franchement, certaines appréciations sur les hommes et les faits sont trop classiques, au sens universitaire et français du mot — et ne tiennent pas compte suffisamment des découvertes les plus récentes et très impartiales, mises au jour par la jeune science historique ; nous savons que celles-ci n'ont rien pour mettre à l'étroit les professeurs catholiques d'histoire, dans leur manière d'exposer les faits et d'apprécier les évènements, conformément à la tradition véridique dont ils prétendent, à juste titre, être les fidèles tenants.

Chanoine Van Caenegem.

Guillon, Edouard. **902**

1910. — Napoléon et la Suisse (1803-1815), par Edouard Guillon. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 368 pages. 5 fr.

Legendre, A.-F. **91**

1910. — Le Far-West Chinois. Kientchang et Lolotie, par le Dr A.-F. Legendre. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 464 pages. 5 fr.

Queillé, E. **903**

1910. — Les commencements de l'indépendance bulgare et le prince Alexandre, par E. Queillé. Préface de M. Etienne Lamy, de l'Académie française. — Paris, Bloud et Cie, 1910. 1 vol. in-8° de XXVII-440 pages. 6 fr.

« Cherchez le Bulgarie » la jeunesse de ceux qui sont vieux aujourd'hui entendit cette facétie populaire, il y a plus de trente ans. C'est par elle que débute la préface de ce livre, écrite par l'éminent académicien, M. E. Lamy ; — « les Turcs alors, dit-il, tout comme s'ils eussent connu le latin et Tacite, faisaient dans leurs provinces d'Europe la solitude pour avoir la paix. »

La Porte, qui avait hâché en vilayets l'antique domaine des Boris et des Siméon, joignait à l'avantage de détruire les Bulgares, celui de les ignorer ; elle disait : « Les Bulgares n'ont pas à se plaindre, puisqu'ils n'existent pas. »

La Russie, d'après l'expression alors en vogue, avait « cherché le Bulgare » et elle ne le fit pas sans profit ; entrée en campagne en 1877, après une guerre de onze mois, elle obligea La Porte à reconnaître comme Bulgare un carré de région de 164.000 kilomètres, habité par 5.000.000 d'âmes. C'était approcher le jour où la race turque disparaitrait de l'Europe ; seulement, cet accroissement de l'influence moscovite portait ombrage aux chancelleries ; bientôt le Congrès de Vienne, remania le traité de San Stephano et réduisit la Bulgarie à 65.000 kil. carrés, avec moins de 2 millions d'habitants, avec un prince et une constitution.

M. E. Queillé expose très clairement dans son livre les circonstances qui accompagnèrent la chute de l'influence tent beaucoup à la valeur historique de l'ouvrage. M. Queillé fut pendant trois ans, détaché par le Gouvernement français auprès du prince Alexandre de Battenberg à titre de conseiller financier. (1881 à 1884). Il se trouva ainsi en situation de premier ordre pour observer choses et hommes de là-bas ; consulté par les ministres, instruit de leurs opinions, attentif à tous les prorusse en Bulgarie et les causes de cette décadence ; ce livre fut écrit à Sofia, ce détail et le nom de l'auteur ajoujets de travaux publics et de concessions, contrain de connaître les agioteurs et de déjouer leurs manœuvres, mieux que personne, il pouvait observer un pays qui se préparait des institutions en même temps que des finances.

Il pouvait sans la donnée des faits, écrire une histoire informée et impartiale de la jeune Bulgarie ; elle parut d'abord dans le *Correspondant* avant le paraître en le présent volume ; les abonnés de cette excellente revue n'ont pas oublié ces pages de verve, originales, sérieuses et amusantes, pleines d'idées, de vues, de faits, dont se dégage une impression de vrai et où se dévoilent le réseau d'intrigues extérieures et intestines, qui entama les premiers pas d'un jeune peuple qui vient à peine d'entrer dans les sphères de la constitutionnalité et de l'indépendance.

Chanoine F. VAN CAENEGEM

Tripot, J. **91**

1910. — Au pays de l'or, des forçats et des peaux-rouges, par le Dr J. Tripot. — Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 302 pages. 4 fr.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

0 Ouvrages généraux

01 Bibliographie.
03 Encyclopédies.
05 Périodiques.
07 Journalisme.

0.2

1911. — Almanach Hachette-Lebègue. Petite encyclopédie populaire de la vie pratique. — Bruxelles, Lebègue & Cie, 1911. 1 vol. in-12 de 440 pages. 1 fr. 50

La vogue considérable de cet almanach est due à l'intérêt que présentent la diversité et l'abondance des matières traitées. Parmi les articles les plus intéressants de l'édition de 1911, il suffira de citer : La Genèse des Mondes, Le Passé de la Terre et les Ages récents ; Les Comètes en 1910 ; Le Fléau des Inondations ; L'Année de la Conquête de l'Air ; L'Océanographie ; Les Mécanismes du Corps humain ; Les Grands Philosophes ; L'Initiation Poétique ; La Saint-Eloi ; Les Ages de l'Architecture ; La Beauté anglaise au

---

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la Revue *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

XVIIIe et au XIXe siècles ; L'Histoire d'un Grand Règne, relatant la vie de Léopold II ; Les Universités Belges, Françaises et Allemandes. Elle contient, comme précédemment, l'Histoire illustrée de l'Année et le texte de la Nouvelle Loi Militaire, de la Loi sur la Durée de la Journée de Travail dans les mines et le nouveau règlement sur la police du roulage des automobiles, motocyclettes et vélocipèdes. Elle renferme des indications précieuses sur nos foires et marchés, sur nos monnaies, mesures et poids anciens ; d'innombrables recettes de cuisine, d'économie domestique, de jardinage, etc. ; un guide complet de la correspondance postale, télégraphique et téléphonique, élaboré d'après les dernières dispositions légales, les dernières conventions internationales ; un aide-mémoire universel : composition des Chambres législatives, emplacement des troupes, règles et durée des deuils, tables diverses, petit dictionnaire de médecine humaine et de médecine vétérinaire, encyclopédie Hachette-Lebègue, plans des théâtres de Bruxelles et des principaux théâtres de province, etc.

Toutes les curiosités de l'esprit peuvent, on le voit, se satisfaire en cet almanach, où chacun, quelle que soit sa spécialité, touve immédiatement ce qu'il cherche... et beaucoup d'autres choses par surcroît !

08 (493)

1910. — Notre Pays. Tome II : Les Beaux-Arts. Ouvrage publié sous le patronage du gouvernement. Fascicule VI. — Bruxelles, Van Oest & Cie, 1910. 1 vol. grand in-4° de 64 pages, avec gravures et planches hors texte. 250 fr.

Nous avons déjà signalé plusieurs fois dans notre *Revue* la haute valeur artistique et littéraire de ce très important ouvrage, d'une typographie aussi parfaite et d'une impression aussi impeccable Nous sommes heureux d'annoncer à nos Lecteurs le succès bien mérité que « Notre Pays » vient de remporter à l'Exposition de Bruxelles : le Jury lui a décerné à l'unanimité le diplôme de Grand Prix, reconnaissant ainsi d'une façon éclatante l'incontestable mérite de cette publication. Ce solennel hommage sera ratifié par tous ceux qui connaissent ce superbe travail et les félicitations iront en masse aux Editeurs pour la brillante contribution qu'ils apportent à notre Librairie nationale.

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Gillet, M. **11**

1911. — L'éducation du cœur, par le R. P. M. Gillet, O. P. — Bruges, Desclée & Cie, 1911. 1 vol. in-12 de 368 pages. 3 fr. 50

L'Education du Cœur ! Un tel sujet devait être traité par l'auteur avec une grande finesse d'analyse et une égale justesse d'observation. Et vraiment, c'est une belle étude qu'il offre « aux jeunes, » — c'est toujours à eux qu'il s'adresse, — aux jeunes qu'intéresse si justement l'éducation de la sensibilité. Les maladies du cœur, les causes, les remèdes ; telle est la division de cette dernière série de conférences. Les maladies du cœur : égoïsme passionnel sous toutes ses formes, universitaire, mondaine, familiale, sociale. Les causes : physiologiques, intellectuelles, morales. Les remèdes : effort physiologique, effort esthétique, effort intellectuel contre les préjugés courants. Des aperçus sur le féminisme intellectuel et l'influence de l'union des esprits sur l'union des cœurs dans le mariage complètent heureusement le volume.

Les qualités de psychologue de l'auteur sont connues des jeunes gens et répondent de la vogue de cet ouvrage ; nous n'y insisterons pas. Le grand mérite du R. P. Gillet est ici, semble-t-il, de trancher dans le vif. Il connait le monde estudiantin ; il sait les ressources des jeunes gens et leurs faiblesses, les dangers de toute espèce auxquels la vie les expose. Ce sont eux tout entiers qui vivent dans ces pages dont la lecture replace en plein dans les mille circonstances de leur vie quotidienne pour en signaler les écueils, en dire les faiblesses et en indiquer les remèdes. C'est un livre « vivant ». L'auteur parle haut et clair. Il parle aussi avec toute la cordiale bonté qu'il a toujours témoignée aux jeunes gens. Et c'est pourquoi son livre sera lu et aimé par eux, et leur sera bienfaisant. Il est d'une lecture agréable et facile, avantageuse d'ailleurs à toute personne soucieuse de corriger les fâcheuses tendances et les écarts de sa sensibilité. Nous n'hésitons pas à lui promettre un beau succès.

Jean LOVEL.

2 Religion

21 Théologie naturelle.
22 Ecriture sainte.
23 Théologie dogmatique.
24 Ascétisme, piété.
25 Prédication.
26 Eglise catholique.
27 Histoire de l'Eglise.
28 Eglises dissidentes.
29 Religions non chrétiennes.

Knoch, A. 21

1910. — L'onanisme conjugal et le tribunal de la pénitence, par A. Knoch. — Liége, H. Dessain, 1910. 1 vol. in-8° de 56 pages. 1 fr.

Laminne, Jacques. 21

1910. — L'ordre surnaturel, par M. le Chanoine Jacques Laminne. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 48 pages. 10 fr. 50

3 Sciences sociales

30 Généralités.
31 Statistique.
32 Science politique.
325 Colonisation.
33 Économie politique.
332 Banque.
334 Coopération.
(334. 7 Mutualités.)
335 Socialisme.
336 Finance.
34 Droit.
348 Droit ecclésiastique.
35 Administration.
36 Association.
361 Bienfaisance.
366 Sociétés secrètes.
368 Assurances.
37 Enseignement, éducation.
38 Commerce.
39 Folklore.
396 Féminisme.

Brifaut, Valentin. 31

1910. — Chansonnier des jeunes gardes catholiques, par Valentin Brifaut. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-12 de 54 pages. 0 fr. 50

En un très coquet recueil, tous les chants de notre jeunesse catholique : les chants où vibrent les enthousiasmes et les fiertés des vingt ans ; les chants de combat, de travail, et de triomphe ; les chants qui sont l'émanation du terroir, nés dans les plaines de Flandre ou au pied des montagnes de Wallonie.

C'est une très heureuse et féconde pensée que celle qui les fit grouper en un faisceau, symbole de l'union qui groupe toutes les jeunes gardes catholiques en une aussi vivante que féconde association. L'auteur, de ce qui est plus et mieux qu'une compilation, M. V. Brifaut y a fourni — ici encore — une nouvelle preuve de son inlassable dévouement aux œuvres catholiques, qu'il sert partout, et sans relâche par la parole et la plume avec un égal talent. P. W.

Lisin, Em. **37**

1910. — L'éducation esthétique et la désertion des campagnes. Rapport présenté au Congrès international d'Education familiale, par M. l'abbé Em. Lisin. — Bruxelles, Impr. A. Lesigne, 1910. 1 broch. in-8° de 16 pages. 0 fr. 50

En quelques pages d'un style littérairement exquis par ses images rutilantes, M. l'abbé Lisin nous montre la nécessité pour le paysan d'éviter les villes tentaculaires et d'aimer sa terre natale. Seulement, remarque le rapporteur avec raison, il ne faut pas apprendre au petit paysan qu'il n'y a que difficultés et dangers à courir en ville ; on devrait l'attacher au sol par un lien plus puissant, plus intime, on devrait lui inspirer l'amour de la terre pour elle-même.

L'école doit inciter les petits paysans à aimer la terre en leur faisant découvrir l'intarissable variété des spectacles enchanteurs de la belle nature ; parure brillante, senteurs subtiles, silences légers et veloutés, tout est plein de poésie et resplendit d'un mystérieux symbolisme.

Il faut en second lieu réhabiliter le travail manuel, surtout celui des champs. La famille doit inspirer à l'enfant la poésie des devoirs modestes, l'estime pour les travailleurs salariés, la vénération pour le père et le métier qu'il exerce ; elle doit bannir tout clinquant ridicule et fallacieux, tout luxe tapageur. L'école doit, par ses chrestomathies, ses chansons, ses images et tableaux, faire vivre l'enfant dans une atmosphère rustique, emplie de l'odeur âcre de la glèbe

Et alors, on jouira peut être un jour de ce spectacle grandiose du semeur qui, poitrine au vent, sérieux et superbe, s'avance en

jetant le blé et martelant, au rythme de son pas, les strophes célèbres du *Crédo du Paysan* :

Je crois en Toi, Maître de la Nature,
Dieu Tout-Puissant qui fit la créature.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

Moeller. **37**

1910. — L'Education des enfants dans ses rapports avec l'hygiène, par le Dr Moeller fils. — Namur, Aug. Godenne, 1910. 1 vol. in-8° de 30 pages. *(Sans prix).*

Van den Plas, L. **396**

1910. — Le féminisme chrétien. Rapport présenté au Congrès de Malines, par Mlle L. Van den Plas. — Bruxelles, Goemaere, 1910. 1 broch. in-8° de 8 pages. 0 fr. 20

5 Sciences naturelles

50 **Généralités.**
51 **Mathématiques.**
52 **Astronomie**
53 **Physique.**
54 **Chimie.**
55 **Géologie.**
56 **Paléontologie.**
57 **Biologie.**
572 Anthropologie.
58 **Botanique.**
59 **Zoologie.**

De Wildeman, E. **58 (675)**

1910. — Compagnie du Kasaï. Mission permanente d'études scientifiques. Résultats de ses recherches botaniques et agronomiques, mis en ordre et annotés par E. De Wildeman. — Bruxelles, Misch & Thron, 1910. 1 vol in-4° de VIII-465 pages. 20 fr.

Gérard, Eric. **50**

1910. — Leçons sur l'électricité, professées à l'Institut Electrotechnique Montefiore, par Eric Gérard. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 2 vol. in-8° de 974-990. Huitième édition. 24 fr.

Le savant travail de M. Eric Gérard, directeur de l'Institut électrotechnique Montefiore, est trop universellement estimé pour que nous ayons encore à insister sur sa valeur scientifique et son indispensable utilité. Nous pouvons donc nous borner à rappeler que le tome Ier, illustré de 458 figures, traite de la théorie de l'électricité et du magnétisme, de l'électrométrie et de la théorie et de la construction des générateurs électriques, tandis que le tome II, renfermant 489 figures, s'occupe des transformateurs, de la canalisation et de la distribution de l'énergie électrique, des applications de l'électricité à la télégraphie, à la télephonie, à l'éclairage, à la production et à la transmission de la puissance motrice, à la traction, à la métallurgie et à la chimie industrielle.

Bien que le tome Ier actuel renferme une centaine de pages de plus que le tome Ier de l'édition précédente, l'éditeur a eu le souci de ne pas augmenter l'épaisseur du volume en employant un papier spécial : toutes les additions provoquées par les incessants progrès de la science électrique et de ses applications ont donc pu y trouver place.

Quant au tome II, une grande partie en a été refondue ; c'est ainsi que l'auteur a eu soin d'élaguer au cours de son travail toutes les matières surannées et qu'il a fait bénéficier ses élèves et ses lecteurs des données expérimentales qu'il a recueillies dans la pratique du laboratoire et la résolution des problèmes industriels.

Cette 8e édition est donc la dernière mise au point des plus récentes applications de l'électricité dans tous les domaines. A. L.

7 Beaux-Arts

70 **Généralités.**
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Michel, A. **71**

1910. — (Promenades pratiques, esthétiques, historiques et scientifiques aux environs de Bruxelles). *Uccle-Forest*. — Bruxelles, chez l'auteur, 1910. 1 vol. in-12 de 30 pages. 0 fr. 50

Bruxelles a beaucoup de chance. Outre la chance d'être une des plus charmantes villes du monde, outre celle de devenir de plus

en plus la capitale de l'aménité et de l'élégance, Bruxelles a encore celle d'être ceinte d'une aimable couronne de collines, de vallons, de parcs solennels et d'admirables forêts. Elle a également la chance d'avoir, pour célébrer ces avantages, un écrivain compétent et convaincu. Depuis longtemps, cet écrivain, M. Michel, biliothécaire professeur à l'Université nouvelle, s'applique, par d'excellentes brochures dédiées aux jolis sites qui encadrent la Capitale des Belges, à convaincre ceux-ci et les étrangers que Bruxelles est une ville privilégiée. Privilégiée, oui, car elles sont rares les grandes villes qui peuvent mener à des sites, à la fois proches et beaux, par des routes agréables. Considérons, par exemple, la ville que notre niaiserie nationale considère, sur la parole intéressée des français, comme le paradis sur la terre. Tandis que Paris n'a que cinq ou six quartiers, admirables à la vérité, qui peuvent servir de modèles pour une grande cité moderne, tandis qu'à cent mètres du Louvre grouille un dédale de ruelles sales, noires et plus laides que celles du quartier des Marolles à Bruxelles, Bruxelles, à n'importe quel endroit de sa vaste superficie, est toujours bien tenue et, ordinairement, elle se montre coquette, avenante, belle même, quoique dépourvue, malheureusement d'ampleur. Tandis qu'il faut, pour atteindre le bois pelé de Vincennes, s'attarder dans l'horrible faubourg St Antoine, alors que d'abominables banlieues séparent le centre de Paris de Versailles monotone ou de cet Enghien que Boitsfort surpasse, tandis qu'en dehors de Paris, de St Cloud surfait où la Seine paresseuse est couverte d'une huile bleuâtre où se balancent casseroles éventrées, planches et papiers, Tervueren, Boitsfort, Linkebeek, la forêt de Soignes se rattachent à Bruxelles par des avenues qui, par elles seules, sont un enchantement. M. Michel ne dit pas ces choses mais je pense qu'il ne serait pas difficile d'obtenir qu'il convînt de leur exactitude. Parce qu'il ne les dit pas, parce qu'il accorde, un peu trop facilement, aux environs de Paris des éloges qui pourraient faire croire que ceux-ci ont un mérite égal à celui des alentours de Bruxelles, j'adresserai même quelque petit reproche à M. Michel. C'est le seul d'ailleurs que je me permets de lui faire entendre. Bien au contraire, je louerai sans réserve l'idée qu'eut M. Michel de mettre la révélation des beautés des environs de Bruxelles dans des volumes gracieux et commodes. Je recommanderai vivement les itinéraires variés, non moins que pratiques, qu'il offre à ceux que son appel aurait mis en marche. Qu'ils se confient donc à la direction de cet excellent guide : ils s'y instruiront, ils se divertiront, ils en aimeront davantage la charmante Capitale de la charmante Belgique.

Franz NEVE.

Michel, A. **71**

1910. — Promenades pratiques, historiques et esthétiques aux environs de Bruxelles ; *Ruysbroeck, Beersel, Linkebeek,* par A. Michel. — Bruxelles, De Boeck, 1910. 1 vol. in-12 de 20 pages. 0 fr. 30

8 Littérature

81	**Généralités.**	**1**	**Poésie.**
82	**Littérature anglaise.**	**2**	**Théâtre.**
83	« **germanique.**	**3**	**Roman.**
84	« **française.**	**4**	**Essais.**
85	« **italienne.**	**5**	**Éloquence.**
86	« **espagnole.**	**6**	**Lettres.**
87	« **latine.**	**7**	**Satire.**
88	« **grecque.**	**8**	**Mélanges.**
89	**Autres littératures.**		

Van Aerschodt, L. **84.9**

1910. — Au Maghreb. Impressions d'Algérie, par L. Van Aerschodt. — Bruxelles, J. Lebègue & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 108 pages. 1 fr. 50

« En relisant ces notes, j'y trouve une âme triste. Pourquoi la mélancolie enveloppe-t-elle cette œuvre ? »

Je partage cet avis. La cause de cet état d'âme me paraît ne pas être celle que l'auteur indique. Si le livre était d'un croyant — certains passages permettent d'en douter — il ne reflèterait pas cette humeur sombre, ce fatalisme qui percent en maints endroits.

Que certains tableaux soient bien décrits, c'est incontestable, mais que l'ensemble puisse être mis dans toutes les mains indistinctement, non. Jean d'OUTREMEUSE.

Kinon, Victor. **84.9**

110. — Portraits d'auteurs, par Victor Kinon. — Bruxelles, Dechenne & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. 3 fr. 50

Renault, Paulin. **84.9 (92)**

1910. — Adolphe Hardy. Etude littéraire, par Paulin Renault. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol in-12 de 102 pages. 0 fr. 50

(Collection Diamant : Série littéraire, n° 10.)

La toute jeune *Collection Diamant* peut se trouver heureuse d'avoir rencontré en M. P. Renault un collaborateur fécond et un critique judicieux. Impartialité, jugement sain, sens affiné du Beau, charmes littéraires exquis, telles sont les principales qualités littéraires de M. Renault, analyste des Lettres Belges.

La plaquette consacrée aujourd'hui au poète wallon Ad. Hardy est encore empreinte de toutes ces qualités d'écrivain.

Le critique analyse successivement les essais poétiques des premières années pour en arriver finalement à une étude fouillée de la *Route Enchantée*. Il nous fait admirer le travail tenace du poète à la recherche de la nuance exacte, du mot juste, obsédé par le désir d'extérioriser adéquatement l'émotion du cœur. C'est un ingénu et un tendre, un amoureux des délicatesses et des ténuités de sentiments que ce chantre de la terre ardennaise. Il guitarise des chansons douces et rêveuses, comme les troubadours d'antan ; il aime les mots berceurs qui tintinabulent une musique d'aube, emplie de sons grêles de flûte. Dans ses premiers essais, disciple de Ronsard et de Joachim du Bellay, il acquiert plus tard, deçà, delà, les qualités plastiques du Parnasse, et est aujourd'hui l'émule belge d'André Theuriet. Hardy est le chantre de la famille et de la terre patriale ; il est le chantre de la splendeur des choses où luisarne des rayons du Paradis de Dieu.

La plaquette de M. Renault nous fait admirablement sentir et apprécier toutes ces qualités d'intériorité, ce souci des mots, cette ferveur de la phrase, cette délicatesse des sentiments, cette piété de Foi du chrétien. Abbé Ed. LOMBAERTS.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Van Kalken, Frans. **9 (493)**

1910. — Histoire du Royaume des Pays-Bas et de la Révolution Belge de 1830, par Frans Van Kalken. — Bruxelles, Lebègue & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 254 pages. 3 fr. 50

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

1911. — Almanach de la Bonne chanson, pour la famille et pour la Jeunesse. — Paris & Bruxelles, « Bonne chanson », 1911. 1 vol. in-8° de 128 pages. 0 fr. 75

Excellent almanach dans lequel nos lecteurs trouveront un grand choix de chansons, monologues, des saynètes, des contes et des articles abondamment illustrés. Il sort de la banalité et il ne peut qu'être bien accueilli dans toutes les bonnes familles.

SUEM.

1911. — Mon almanach. — Paris, Bonne Presse, 1911. 1 vol. in-12 de 100 pages. 0 fr. 15

Pimpant comme toujours, illustré comme jamais, très utile par ses mois agricoles et si riche d'indications précieuses, *Mon Almanach*, dans sa petite apparence en contient plus que certains autres de son espèce, qui étalent avec arrogance de pitoyables riens et souvent infiltrent hypocritement un poison mortel. Il convient à tous, de l'enfant au vieillard.

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

1 Philosophie

11 **Généralités.**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques.**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Bernier, Eugène. 12

1910. — Coups d'œil métaphysiques, par Eugène Bernier. — Paris, Falque, 1910. 1 vol. in-8° de XII-300 pages. 4 fr.

Au hasard de ses incursions parmi la production bibliographique contemporaine, si souvent banale, — le lecteur est heureux de rencontrer la rare aubaine d'un livre tel que celui-ci, et doublement heureux si l'auteur se trouve réunir, comme M. Bernier, d'aussi belles qualités de philosophe, de psychologue, de poète et de militant. Heures charmantes que celles passées en sa société! heures remplies de bienfaisantes émotions qui remuent le plus intime de l'âme pour la laisser plus forte et plus sereine, bien au-dessus des doutes et des petitesses de la vie!

Le mérite si personnel de l'auteur ne saurait être mis en relief mieux que par ces lignes de M. J. Serre qui rendent parfaitement notre pensée: « Rien que par la profondeur et la qualité de son coup d'œil l'auteur a su pénétrer la philosophie d'un tel rayon de grâce et de beauté, donner à la grâce une telle substance philosophique, et à toutes deux un sens vital si intense, si pratique, qu'on a la sensation d'être ici dans le voisinage de cette unité vivante qui est pensée, splendeur et action tout à la fois, qui est le vrai des philosophes, le beau des poètes le bien des moralistes, fondus dans l'intime essence de l'âme, triple et une comme Dieu... La lumière, dans Eugène Bernier, est essentiellement nourissante, comme elle est essentiellement poétique. Lumière riche, pleine, condensée en points d'or, comme dans le ciel; en pensées brèves, comme dans Pascal; profondes et scintillantes étoiles dont quelques unes sont des mondes...» Pensée, splendeur, action : n'est-ce pas là, en effet, la plénitude de la vie? Et n'est-ce pas la perfection de ces pages d'être si totalement humaines et d'exprimer en une grande profondeur et une grande netteté de pensée, en une admirable richesse de poésie et une égale pureté de style, l'universelle harmonie qui ne se révèle qu'aux âmes délicates? Et c'est pour cela, sans doute, que la moindre de ces pensées suffit à nous jeter dans une méditation combien noble et réconfortante! « On ne parle aux autres que pour les faire méditer », écrit l'auteur, et certes, pour sa part il remplit cette tâche difficile.

Et de savoir que la manière dont il s'en acquitte est toujours et ne peut être que bienfaisante, lui sera une grande joie.

Voici donc une œuvre belle, vivante, durable. Ce livre restera. Il sera d'autant plus hautement apprécié qu'il sera lu plus souvent et plus souvent médité. Il n'aura peut-être pas le suffrage de la foule, trop superficielle pour en comprendre et en goûter la valeur, mais il aura l'admiration des lecteurs cultivés ; il aura, — et ce ne sera point son moindre mérite, — celle des belles et grandes âmes. « La gloire n'est pas, comme la réputation, extérieure et bruyante, elle est intime et profonde. » Pleines de cette gloire sont ces pages, expression parfaite du Beau, du Vrai et du Bien.

Jean LOVEL.

Darbon, A. 14

1910. — Le concept du hasard dans la philosophie de Cournot. Etude critique, par A. Darbon. — Paris, Alcan, 1910. 1 broch. in-8° de 60 pages. 2 fr.

de Lapparent, Albert. 14

1910. — La philosophie minérale, par Albert de Lapparent. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

(Etudes de philosophie et de critique religieuse.)

Eucken, Rudolf. 11

1910. — Les grands courants de la pensée contemporaine, par Rudolf Eucken. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de XVIII-536 pages. 10 fr.

(Bibliothèque de Philosophie contemporaine.)

Joussain, André. 17

1910. — Le fondement psychologique de la morale, par André Joussain. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-144 pages. 2 fr. 50

M. Joussain s'est assigné une double tâche : exposer la genèse des notions et des sentiments moraux et par là déterminer l'essence de la moralité en soi. Pour y parvenir, il recourt principalement à la méthode psychologique. La sociologie, pour lui, passe à côté du vrai problème. Elle explique bien l'apparition et la disparition de certaines prescriptions morales à un moment donné et dans une société déterminée. Mais elle ne dit pas pourquoi il y a de ces prescriptions, pourquoi la loi et le devoir existent.

La moralité trouverait, selon M. Joussain, son origine dans notre affectivité : la sympathie l'engendre. Seulement, la sympathie ne reste pas étrangère à l'intelligence, de sorte que nous pouvons nous représenter objectivement les désirs propres de nos semblables dans leur recherche du bonheur qui leur est commune avec nous. Nous sortons ainsi de l'affectivité personnelle. Grâce à la sympathie, nous cherchons à les aider dans la réalisation de leurs désirs, nous les secondons dans la poursuite du bonheur.

Les aperçus ingénieux et fins ne manquent pas dans cet ouvrage, mais trop souvent l'auteur n'épuise pas les questions abordées et demeure à la surface des choses.

Ed. JANSSENS.

Revault d'Allonnes, G. **15**

1910. — Les inclinations. Leur rôle dans la psychologie des sentiments, par G. Revault d'Allonnes. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de 228 pages. 3 fr. 75

M. Revault d'Allonnes s'attache, dans ce travail qui fut présenté comme thèse doctorale à la Faculté de Paris, à distinguer deux phénomènes d'ordre affectif que l'on confond souvent, et à tort, dans la psychologie contemporaine : les émotions et les inclinations. Les premières sont, pour lui, la tonalité des sentiments, les secondes, leur aspect actif. Sa méthode pour pénétrer la nature de ces deux ordres de phénomènes, particulièrement les derniers, est le procédé introspectif, mais contrôlé et complété par l'observation externe, principalement l'observation physiologique et pathologique : c'est la méthode habituelle de la psychologie française actuelle. De là, trois parties dans sa consciencieuse étude. L'observation proprement psychologique lui montre l'existence d'inclinations non-émotionnelles : thèse d'ailleurs fort exacte, pensons-nous. Aussi classe-t-il les inclinations en trois groupes : les inclinations intellectuelles — actives — émotionnelles. L'étude physiologique le met surtout en présence de la théorie périphérique de l'émotion, de W. James, adoptée par Ribot. Il rejette cette thèse qui d'ailleurs a perdu beaucoup de crédit dans ces dernières années et qui n'est pas seulement un apparent paradoxe. Pour M. Revault d'Allonnes, les émotions sont des sensations d'ordre spécifique se confondant avec les sensations viscérales. C'est ce qu'il s'efforce de démontrer, dans une étude de pathologie, au moyen du cas d'une malade, Alexandrine, qu'il avait déjà fait connaître antérieurement. Chez ce sujet, l'anesthésie viscérale est accompagnée de la disparition d'une série de phénomènes émotifs. Ce cas démontre, en outre, que l'émotion se distingue de l'inclination, car les deux phénomènes s'y trouvent dissociés, l'un disparaissant, alors que l'autre persiste.

Ed. JANSSENS.

2 Religion

21 Théologie naturelle.
22 Ecriture sainte.
23 Théologie dogmatique.
24 Ascétisme, piété.
25 Prédication.
26 Eglise catholique.
27 Histoire de l'Eglise.
28 Eglises dissidentes.
29 Religions non chrétiennes.

André, G. **26**

1910. — Nouveaux examens de conscience et sujets de méditations à l'usage du clergé de nos jours, par G. André. — Paris, Beauchesne & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 650 pages. 4 fr.

Cani.

1910. — Procès Romain pour la cause de béatification et de canonisation du serviteur de Dieu, le Pape Pie IX ; mémoire de Mgr Cani. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-8° de 200 pages. 2 fr.

Jaud, L. **24 (92)**

1910. — Saint Filibert. Sa vie, son temps, sa survivance, son culte. Etude d'histoire monastique au VIIe siècle, par M. l'abbé L. Jaud. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 568 pages. 6 fr.

Mourret, Fernand. **27**

1910. — La Renaissance et la Réforme, par Fernand Mourret. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 604 pages. 7 fr. 50

Vulliaud, Paul. **22**

1910. — La crise organique de l'Eglise en France, par Paul Vulliaud. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-12 de 200 pages. 2 fr.

(Les Etudes contemporaines, n° 3.)

3 Sciences sociales

30 Généralités.

31 Statistique.

32 Science politique.

325 Colonisation.

33 Économie politique.

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 Droit.

348 Droit ecclésiastique.

35 Administration.

36 Association.

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 Enseignement, éducation.

38 Commerce.

39 Folklore.

396 Féminisme

Cafiero, Carlo. **33**

1910. — Abrégé du « capital » de Karl Marx, par Carlo Cafiero. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 130 pages. 1 fr. 50

Excellent résumé de l'œuvre du Maître, avec une insistance à en faire ressortir la portée révolutionnaire. C'est ce que nous nous contenterons de noter.

Jean LOYEL.

Cœurderoy, Ernest. **301**

1910. — Œuvres. Tome I : Jours d'exil. Première partie (1849-1851), par Ernest Cœurderoy. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-8° de 448 pages. 3 fr. 50

(Bibliothèque sociologique, n° 44.)

Combes de Lestrade. **301**

1910. — La vie internationale, par le vicomte Combes de Lestrade. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 190 pages. 2 fr.

(Economie sociale.)

Fouillée, Alfred. **301**

1910. — La démocratie politique et sociale en France, par Alfred Fouillée. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de VIII-220 pages. 3 fr. 75

(Bibliothèque de philosophie contemporaine.)

La France souffre non « parce qu'elle a la République, mais parce qu'elle ne l'a pas encore avec le plein respect des libertés et des consciences, avec l'égalité complète, avec la fraternité réciproque et universelle qu'elle réclame. » Telle est la conclusion que tend à établir l'auteur de ce volume. Et en effet, dit-il, nous souffrons non pas d'avoir le régime parlementaire, mais de ne l'avoir point en sa vérité et en sa sincérité; non d'avoir le régime des majorités, mais de le voir fausser et annuler en fait; non d'avoir l'école neutre, mais de ne l'avoir point assez complètement ni assez sincèrement parce qu'elle n'est pas neutre dans le domaine philosophique et métaphysique comme dans le domaine religieux; non de s'occuper trop des questions sociales, mais de ne point s'en occuper suffisamment, avec assez de largeur et de désintéressement.

A propos de ces questions primordiales, M. Fouillée soulève nombre de questions du plus grand intérêt parce que de la plus grande actualité et parce que traitées avec les habituelles qualités de penseur qu'on lui connaît.

Sa philosophie a néanmoins influencé sa sociologie. On saura faire des réserves sur les idées émises dans cet ouvrage.

Jean LOVEL.

Larat, J. **37**

1910. — Livret de santé de l'enfant, par le Dr J. Larat. — Paris, Larousse, 1910. 1 vol. in-12 de 48 pages. 0 fr. 45

La mortalité infantile est plus élevée en France que dans plusieurs autres pays voisins. Il faut donc poursuivre avec ténacité la bonne croisade contre le Mal, ce mal évitable qui endeuille et appauvrit les familles, compromet l'avenir de la race et menace la sécurité de la Nation. L'ouvrage du Dr Larat indique les soins méthodiques et précis qu'il convient de donner à l'enfant, soins sans lesquels l'affreuse diarrhée infantile peut en quelques semaines éteindre en lui la flamme de la vie. Ce livre indispensable a sa place marquée à chaque foyer, le plus somptueux comme le plus humble; il intéresse également les maîtresses chargées de l'éducation des futures mères de famille.

Legrand, Henri. **37**

1910. — La nourriture de l'enfance, par le Dr Henri Legrand. — Paris, Larousse, 1910. 1 vol. in-12 de 140 pages. 1 fr. 20

Voici un ouvrage qui devrait être aux mains de toutes les mères : elles y trouveront indiquées d'une façon précise les quantités et la nature des aliments qui conviennent aux différents âges, de un an à sept ans, etc., avec des recettes simples et pratiques pour les préparer. On n'attache pas toujours assez d'importance à ce qu'on donne à manger à un enfant ; il est vrai

de dire qu'on manque généralement de notions exactes à ce sujet. Le livre du Dr H. Legrand vient donc heureusement à propos et la stricte observation de ses prescriptions aura une bienfaisante influence sur la santé et le développement de l'enfance.

Passy, Frédéric. **301**

1910. — La vie économique, par André Passy, membre de l'Institut. — Paris, Larousse, 1910. 1 vol. in-12 de 132 pages. 1 fr. 20

On a parfois appelé M. Fréderic Passy le «Franklin français». L'éminent économiste n'aura jamais mieux mérité ce titre qu'en écrivant ce petit livre, destiné au grand public. Ce n'est ni un manuel ni un savant traité; c'est moins et plus, mieux surtout : c'est, sous une forme familière et souvent piquante, une série de chapitres dans lesquels le vieux maître examine et discute, avec l'autorité, la liberté et l'impartialité bienveillante que lui permettent son expérience et son âge, les différents problèmes et les diverses solutions que comporte la vie économique. Il y a là notamment sur toutes les grandes questions sociales qui nous préoccupent aujourd'hui, travail, capital, salaire, grèves, assistance, guerre, etc., des vues remarquablement nettes et des jugements remplis de sagesses, et on se trouvera, grâce à cette aimable et solide lecture, initié sans effort à une foule de sujets, qui passent généralement pour être d'un abord ardu aux profanes.

4 Philologie

40 Généralités.
41 Philologie comparée.
42 » anglaise.
43 » germanique.
44 » française.
45 » italienne.
46 » espagnole.
47 » latine.
48 » grecque.
49 Autres langues

1 Orthographe.
2 Etymologie.
3 Lexicographie.
4 Synonymie.
5 Grammaire.
6 Prosodie.
7 Dialectologie.
8 Manuels.

De Raaf, R. **43.7**

1910. — Wie Sagst du ? Oefeningen en leesboek voor het spreken, schrijven en lezen in de Hoogduitsche taal, door R. De Raaf. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 106 bladz. 2 fr.

Composer un livre d'exercice et de lecture, à l'usage de l'enseignement d'une langue exotique de façon qu'il satisfasse pleinement aux exigences impérieuses d'une méthode rationnelle et claire est toujours un coup de maître. M. De Raaf l'a osé, et il a bien fait. Je l'en félicite de tout cœur.

Wie sagst dù, est un nouvel essai, très sérieux, qui rompt une bonne fois avec des règles surannées, n'ayant pour toute gloire que la tradition : il rajeunit et fructifie l'enseignement linguistique par l'application d'une méthode plus spontanée et plus directe.

Ce livre rendra, je n'en doute point, d'immenses services, et son emploi amènera des résultats surprenants. Il nous donne en effet, dans ces quelques pages succinctes, l'enseignement de l'allemand dans ce qu'il a de substantiel. Lentement, mais à pas sûrs et avec un sens averti de graduation, il nous conduit à travers le dédale des règles grammaticales allemandes si difficiles, et qui souvent ne sont pour l'élève encore inculte qu'un chemin de tortures intellectuelles et de découragement moral.

Je me plais en même temps à féliciter bien sincèrement l'éditeur Noordhoff pour cette édition. Il s'est efforcé de donner aux règles de grammaire des caractères d'imprimerie très clairs, très parlants à la mémoire et très suggestifs pour l'intelligence.

Wie sagst dù ? est une œuvre parfaite, mêlant l'utile à l'agréable, emplie de variété et de sens réfléchi.

Quand pénétrera-t-elle dans nos collèges ?

Abbé A. VANDEN DRIES.

de Vries, **44.9**

1910. — Ons Opstellenboek, door L. de Vries. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 114 bladz. 1 fr. 60

Le réputé professeur d'Amsterdam, tout dévoué à l'étude et à l'enseignement de la langue néerlandaise, vient les fruits de son travail assidu et de son expérience de maître. J'éprouve une joie toute spéciale à saluer avec enthousiasme la parution de ce nouveau livre.

Ons Opstellenboek a été apprécié et goûté de nos professeurs : ne vient-il pas de conquérir les honneurs d'une 5e édition ?

Je ne m'en étonne guère. Ces pages précieuses contiennent des trésors de science, une synthèse d'enseignement très profonde, une méthode de pédagogie mise au point, réfléchie et utilitaire.

Ces vingt-quatre exercices de style se distinguent de bien d'autres, en ce ce qu'ils ont été empruntés à un texte donné et se ramènent finalement à une paraphrase ou à une rédaction similaire.

L'auteur a eu le soin délicat de graduer les exercices de manière que la difficulté de leur analyse progresse simultanément. Le choix des morceaux est d'ailleurs des plus heureux. De plus, certaines questions habilement intercalées aident l'élève à s'assimiler le texte, et font, à l'occasion, trouver les synonymes, le sens propre d'expressions courantes, richesses et beautés de la langue néerlandaise.

Un point à remarquer pour l'utilité pratique de ce manuel : l'auteur a aligné, vers la fin, divers sujets de composition. Maint professeur s'en trouvera satisfait car grande est la difficulté de trouver un sujet adapté au goût et à l'intelligence de l'élève. De tout cœur donc nos plus sympathiques félicitations à l'auteur et à l'éditeur. Nous souhaitons à cette édition le même accueil enthousiaste qui se remarqua dès la parution de la première.

Abbé A. VANDEN DRIES.

de Vries, L. 44.9

1910. — Elk wat wils, door L. de Vries. — Groningen, Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 100 bladz. 1 fr. 35

Ce nouveau livre de M. de Vries ne diffère pas essentiellement de son *Ons opstellenboek*. Les mêmes qualités s'étalent dans ces belles pages, seulement tout s'y ramène à l'essentiellement pratique, à la substance de l'enseignement linguistique. L'auteur a montré par la composition de cette analyse littéraire qu'il est un guide très fidèle qu'on peut suivre en toute sûreté en vue d'un enseignement fructueux. L'usage de ce manuel aura sans aucun doute ce bon résultat que l'élève, par un travail continu de sa jeune intelligence, portera davantage sa réflexion sur les mots, leur usage et leur signification, et qu'il ne fera plus des lectures dirigées par aucune idée sérieuse, un peu vécue. Ce nouveau *Elk wat wils* contient bien des promesses!

Abbé A. Vanden Dries.

Polack, Friedrich. 49

1910 — Broodkruimels of goudkorrels? Herinneringen uit mijn leven. Naar het duitsch van Friedrich Polack. — Groningen P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 252 bladz. 3 fr. 50

Charmant bouquin, dont la couverture rose vous accueille d'un sourire ensoleillé d'amitié. Innombrables sont les écrits sur les questions de pédagogie et de méthodes dans l'éducation. Souventes fois, ils font naître sur les lèvres d'un lecteur un peu sérieux, ces paroles sceptiques: Tout cela est beau, fort beau en théorie, abstraitement parlant. Mais l'application, la pratique pour la vie normale et ordinaire, est-elle possible avec toute cette théorie?

Or, nous avons dans ces belles pages ce regard sur la vie, ce coup d'œil sur la pratique vécue non seulement par un individu déterminé, mais encore réalisée dans la société et le milieu qui l'environne. En écrivant ces souvenirs agréables de sa jeunesse, passée sur les bancs de l'école, M. Polack a paraphrasé dans une superbe envolée de style et d'étude psychologique ce grand principe que la vie est une école et que l'expérience de la vie est le livre sacré pour tout homme. Thèse magnifique, s'encadrant de récits charmants tantôt humoristiques et légers, tantôt graves, pleins de pensées qui font réfléchir et émaillés d'une rude émotion.

Friedrich Polack a observé la vie; il a vécu sa vie. Or, il y rattache des considérations, des conseils et avertissements qui nous font voir ou sentir comment on peut, même comment on doit agir, si l'on veut conserver une base possible à l'éducation tant au foyer qu'à l'école.

Je souhaite donc de tout cœur que ce livre pénètre dans ces maisons, où l'éducation de la jeunesse est considérée encore comme un des plus sacrés devoirs imposés à l'homme. La *Revue bibliograghique belge* est toujours heureuse de voir paraître et de pouvoir recommander une œuvre moralisatrice, à la fois chrétiennement saine et littérairement belle. Nous souhaitons bon accueil à la présente édition et espérons que le 2e volume ne tardera pas à venir en circulation. Abbé A. Vanden Dries.

Roustan, M. 44

1910. — La Littérature française par la dissertation, par M. Roustan. Tome III : Le XIXe siècle. — Paris, Delaplane, 1910. 1 vol. in-16 de 730 pages. 5 fr.

6 Sciences appliquées

60 **Généralités.**
61 **Médecine.**
62 **Mécanique.**
63 **Agriculture.**
64 **Économie domestique.**
65 **Commerce.**
66 **Industries chimiques.**
67 **Manufactures.**
68 **Métiers.**
69 **Construction.**

63 (02)

1911. — Almanach du jardinier, par les rédacteurs de la *Revue Horticole*. — Paris, Plon-Nourrit & Cie & Amat, 1911. 1 vol. in-12 de 176 pages. 0 fr. 50

Caillat, Ch. **64**

1910. — Lapins et Cobayes, par Ch. Caillat. — Paris, Librairie agricole de la Maison Rustique, 1910. 1 vol. in-8° de 80 pages. 2 fr.

Dans sa préface, l'auteur de ce livre invite les lecteurs « à le suivre dans la visite détaillée de son clapier. » Cette formule suffit à indiquer l'esprit dans lequel est conçu l'ouvrage et à faire ressortir l'intérêt qu'il présente pour les amateurs. M. Caillat passe en revue tous les détails de l'installation, l'aménagement et l'hygiène des cabanes, puis la nourriture à donner aux animaux, le choix des races, l'étude des qualités à rechercher dans chacune, de ses mérites et de ses utilisations; enfin il traite de la reproduction, de l'engraissement, des maladies, de la manière de tuer et de dépouiller le lapin et d'utiliser les peaux. Toutes ces explications sont fournies sous la forme la plus claire, et l'ouvrage de M. Caillat, complété d'ailleurs par douze belles planches gravées représentant des installations d'élevage et les meilleures races de lapins et de cobayes, constitue un guide attrayant et très pratique.

Dumont, J. **63**

1910. — La terre arable, par J. Dumont. — Paris, Ch. Amat, 1910. 1 vol. in-12 de 324 pages. 3 fr. 50

La première édition de la *Terre arable* a été rapidement épuisée, et cet éclatant succès montre combien l'ouvrage original de M. le professeur Dumont méritait les éloges que lui ont décernés les bibliographes.

La nouvelle publication, encore plus complète, sera également bien accueillie des agronomes et des agriculteurs. Tenant compte des critiques, l'auteur a multiplié les indications bibliographiques; et si le plan d'ensemble reste le même — au point de vue didactique — il convient de reconnaître que certains chapitres ont été heureusement complétés par les recherches plus récentes du savant professeur de Grignon.

La *Terre arable* ne se lit pas comme un roman; le style en est vif, clair,

original, mais concret et précis : il faut lire et relire ce remarquable traité pour comprendre les efforts que l'auteur a dû faire afin d'atteindre un tel degré de concision et de documentation.

Toutefois, s'il nous était permis de donner un conseil à M. Dumont — au grand mérite duquel nous rendons hommage — ce serait celui de ne pas hésiter à scinder son volume, comme il en avait eu la pensée : la *chimie du sol*, dont il connaît admirablement les secrets, grâce à d'incessantes recherches lui fournirait une ample moisson de documents pour écrire un volume entier. En ce cas, les quatre premiers chapitres de la *Terre arable* pourraient être développés, complétés, et l'ouvrage tout entier, écrit par la plume d'un maître dans un cadre moins limité, révélerait davantage les qualités maîtresses d'un auteur justement réputé pour la clarté du style, et d'un professeur ayant le talent d'enseigner très simplement les questions les plus ardues de la science agronomique.

Nous souhaitons un plein succès à la *Terre arable* nouvelle édition. Elle fait honneur à l'agronomie française et à son auteur, élève et successeur de l'éminent maître P.-P. Dehérain. A. M.

Sagnier, Henry. **63 (02)**

1911. — Almanach de l'agriculture et Almanach du cultivateur pour 1911, par Henry Sagnier. — Paris, Librairie agricole de la Maison Rustique, 1911. 1 vol. in-12 de 158 pages. 0 fr. 50

Comme les précédents, cet almanach répond à tous les besoins des cultivateurs. Outre des indications précises sur les travaux agricoles des diverses saisons il renferme des renseignements complets sur les progrès réalisés ou à poursuivre dans les méthodes de culture, des conseils pratiques sur l'emploi des engrais, sur l'alimentation du bétail, des notions sur les nouvelles variétés de plantes, sur les nouvelles machines, etc. ; il se termine par une histoire agricole complète de l'année.

Les associations agricoles et les cultivateurs ont toujours fait l'accueil le plus flatteur à cette excellente et utile publication.

7 Beaux-Arts

Généralités.
701 Esthétique.
71 Art des jardins.
72 Architecture.
73 Sculpture.
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 Dessin.
75 Peinture.
76 Gravure.
77 Photographie.
78 Musique.
79 Sports.

Bayet, Jean. **72**

1910. — Les édifices religieux des XVIIe, XVIIIe & XIXe siècles, par Jean Bayet. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-4° de 260 pages, illustré de 64 planches hors texte. 8 fr.

Demaison, Louis. 72

1910. — La cathédrale de Reims, par Louis Demaison. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 130 pages. 2 fr.

(Petites monographies des grands édifices de la France.)

Fleury, Gabriel. 72

1910. — La cathédrale du Mans, par Gabriel Fleury. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 108 pages. 2 fr.

(Petites monographies des grands édifices de la France.)

Gayet, Albert. 72

1910. — Trois étapes d'art en Egypte, par Albert Gayet. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. 3 fr. 50

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Apollinaire, Guillaume. 84.9

1910. — L'Hérésiarque & Cie, par Guillaume Apollinaire. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 288 pages. 3 fr. 50

Bordeaux, Henry. 84.3

1910. — La robe de laine, par Henry Bordeaux. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-16 de 314 pages. 3 fr. 50

Chaillon du Cœurjoly, Marius. 84.3

1910. — La duchesse de Rouvreux. Roman de Vénerie, par Marius Chaillon du Cœurjoly. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 328 pages. 3 fr. 50

de Lespinasse, Lyonne. 84.3

1910. — Etreintes mystiques, par Lyonne de Lespinasse. — Paris, Les publications modernes, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Ouvrage malsain; étreintes qui n'ont rien de mystique. A prohiber sous tous rapports. Jean d'OUTREMEUSE.

de Vogüé, E. **84.3**

1910. — Les morts qui parlent, par le vicomte E. de Vogüé, de l'Académie Française. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 444 pages. 1 fr. 25

(Collection Nelson.)

La *Collection Nelson* a, dès les premières parutions de ses volumes, eu une vogue considérable. Il faut louer ici sans réserve l'admirable tenue de cette collection, surtout sa haute valeur artistique. Au point de vue esthétique, elle est avec la *Collection Perche* (Paris) un des plus beaux efforts de la librairie française.

Les *Morts qui parlent* sont des souvenirs de la vie parlementaire de M. de de Vogüé. C'est un roman d'intérêt poignant et très actuel, narrant d'une façon saisissante et fortement suggestive les mœurs parlementaires de la France, et, on peut le dire, de tous les pays représentatifs, tant monarchiques et constitutionnels que républicains. La vie du parlement est une vie de lutte, de chocs d'intérêts, un *bain de haine*, parce que ceux qui se jettent dans cette mêlée y arrivent avec les passions de leurs ancêtres, les combats qu'ont livrés leurs pères. Là, dans l'arène parlementaire, se joue le spectacle de l'éternel recommencement de l'histoire parce que le passé revit chaque fois dans ces nouveaux députés et leur dicte leurs gestes malgré eux; par leur bouche ce sont les *Morts qui parlent*. Telle est, en substance, résumée par cette formule qui a fait tapage et succès, la théorie de ce livre. M. de Vogüé l'a rendu plus poignante encore en y faisant remarquer que le fond de toutes ces luttes, la cause de tous ces combats, c'est l'éternelle question religieuse.

Rares sont les romans d'une telle force de pensées, d'une plus pénétrante observation, d'une impartialité aussi remarquable. Les «portraits» qui y sont burinés sont d'un intérêt très important en ce sens qu'ils ne s'appliquent pas uniquement à des figures du temps, mais qu'ils sont vrais toujours et partout. M. de Vogüé, comme La Bruyère dans ses *Caractères*, a dégagé l'abstrait du concret, le général du particulier. Voilà pourquoi son œuvre restera.

Le style même de l'auteur est remarquable. Il est étonnant qu'en cette fin de siècle on retrouve un écrivain qui se rapproche tant de Châteaubriand par ces phrases ampoulées, rutilantes d'images, d'une force grandiloquente, avec deçà delà une pointe d'ironie stigmatisée d'un âcre pessimisme.

Puisse cette édition à bon marché et si agréable à l'œil, avoir de nombreux lecteurs. La morale qu'ils en retireront leur sera salutaire: Les *Morts qui parlent* montrent qu'il y a une France qui travaille et qui peine, pleine d'héroïsme et de fécondité, qu'il y a aussi une France officielle, la France rouge, qui mène le pays tout doucement à sa ruine.

Abbé Ed. LOMBAERTS.

de Vogüé, Vicomte E.-M. **84.3**

1910. — Les Routes, par le vicomte E.-M. de Vogüé, de l'Académie française. Préface par le comte d'Haussonville, de l'Académie française. — Paris, Bloud & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 260 pages. 3 fr. 50

Gebhardt, Emile. **84.3**

1910. — Les jardins de l'histoire, par Emile Gebhardt, de l'Académie française. — Paris, & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 292 pages. 3 fr. 50

Jorys, M.-H. **84.9**

1910. — En lisant Emile Faguet, par M.-H. Jorys. — Paris, Société française de librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 46 pages. 1 fr.

Lapauze, Henry. **84.3**

1910. — Le roman d'amour de M. Ingres, par Henry Lapauze. — Paris, Lafitte & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 356 pages. 3 fr. 50

Launt-Thompson, F.-H. **84.9**

1910. — Journal d'Yvonne. Carnet d'une jeune créole, par F.-H. Launt-Thompson. — Paris, Librairie des Saints Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 162 pages. 2 fr. 50

Lecigne, C. **84.9**

1910. — Le fléau romantique, par C. Lecigne. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-12 de 316 pages. 3 fr. 50

Moutier, Edward. **84.3**

1910. — Le moulin des Amoureux. Roman de pauvres gens, par Edward Moutier. — Paris, Société française d'imprimerie et Librairie, 1910. 1 vol. in-12 de 136 pages. 2 fr.

Pelissier, Georges. **84.9**

1910. — Anthologie du Théâtre français contemporain (prose et vers, de 1850 à nos jours), par Georges Pellissier. — Paris, Delagrave, 1910. 1 vol. in-12 de 628 pages. 3 fr. 50

Thogorma, Jean. **84.1**

1910. — Le crépuscule du monde, par Jean Thogorma. — Paris, H. Falque, 1910. 1 vol. in-12 de 222 pages. 3 fr. 50

La publication de ce poème est une réaction contre la tendance des littérateurs modernes à déserter les cimes pour se faire, sous prétexte de réalisme, les psychologues des filles, les historiographes des bourgeois et des prolétaires. Ce qu'il y a d'éternel en l'homme, remarque l'auteur, est en lui la vraie réalité; partant celui-là seul est réaliste qui en pénètre son art. Il faut savoir gré à M. Thogorma de cette intention, et, pour l'en remercier, reconnaître qu'il a réussi à nous élever vers les sommets où la pensée humaine se trouve en face des plus grands problèmes. La lecture de ces vers transporte dans une atmosphère supérieure où l'on oublie le terre à terre, de la littérature actuelle.

Est-ce à dire que nous soyions disposé à tout louer de ce livre? Sans doute l'ensemble est d'une réelle beauté de facture et telles pages sont d'une réelle puissance. A cette valeur de la forme se joint le sérieux de la pensée, encore qu'il y ait, çà et là, une correction à faire. Mais ce que nous reprocherions surtout ce serait une monotonie, une répétition des idées, des images et du vocabulaire qui parfois, dans le corps du volume, fatigue le lecteur. Notons encore quelques obscurités.

Au demeurant une belle œuvre que nous avons admirée en plus d'un endroit. Il ne faudrait pourtant pas la laisser entre toutes les mains; les intelligences peu averties seraient peut-être fâcheusement impressionnées par certains problèmes philosophiques, (boudhismes, nietzchéisme, stoïcisme).

Jean LOVEL.

Tolstoï, Léon. **84.3**
1910. — Anna Karénine, par Léon Tolstoï. — Paris, Nelson, 1910. 2 vol. in-12 de 562 + 568 pages. 2 fr. 50
(Collection Nelson.)

Waltz, René. **84.1**
1910. — Lamartine. Œuvres choisies, par René Waltz. — Paris, Hachette & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 314 pages. 3 fr. 50

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Aymès, Noël. **9**
1910. — Hellas, la Grèce antique, par Noël Aymès. — Paris, Nouvelle librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 236 pages. 3 fr. 50
(Les idées claires.)

Bos, R. **91**
1910. — Een eenvoudige leerboekje der aardrijkskunde van Europa en de Werelddeelen, door R. Bos. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 96 bladz. 0 fr. 60

La méthode pédagogique de l'auteur est très instructive et mérite notre attention. Il pose d'abord quelques questions sur la carte du pays à étudier, puis examine à vol d'oiseau ce pays lui-même, pour enfin passer à un interrogatoire sur cette dernière partie. Deçi delà, des vignettes photographiques aident la mémoire.

Petit livre qui intéressera assurément les enfants de nos écoles primaires; il pourrait même être d'une utilité très pratique aujourd'hui en Belgique depuis la dernière loi sur l'enseignement du flamand.

Abbé Ed. Lombaerts.

Boutié, Louis. **9 (44)**
1910. — Paris au temps de Saint-Louis, par Louis Boutié. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 408 pages. 5 fr.

Chalhoub, Maurice. **9**
1910. — La Finlande, par Maurice Chalhoub. — Paris, H. Le Soudier, 1910. 1 vol. in-8° de 582 pages. 25 fr.

Daudet, Ernest. 9 (44)

1910. — L'ambassade du Duc Decazes en Angleterre (1820-1821), par Ernest Daudet. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 374 pages. 7 fr. 50

De Méneval. 9 (44)

1910. — L'Impératrice Joséphine d'après le témoignage de ses principaux historiens, par le Baron De Méneval. — Paris, Calmann-Lévy, 1910. 1 vol. in-8° de 350 pages. 7 fr. 50

de Pascal, G. 92

1910. — Monseigneur Gay d'après sa correspondance, par M. l'abbé G. de Pascal. — Paris, Librairie des Saints Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr.

Dide, Auguste. 9 (44)

1910. — Jean-Jacques Rousseau. Le Protestantisme et la Révolution française, par Auguste Dide. — Paris, Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 312 pages. 3 fr. 50

Féhmi, Youssouf. 9

1911. — La Révolution ottomane (1908-1910), par Youssouf Féhmi. Préface du Dr F. Jousseaume. — Paris, Giard & Brière, 1910. 1 vol. in-8° de XXII-282 pages. 5 fr.

Guillon, Edouard. 902

1910. — Napoléon et la Suisse (1803-1815), par Edouard Guillon. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 368 pages. 5 fr.

Laarman, B. 90 (02)

1910. — Toestanden en gebeurtenissen. Eenvoudige lessen over de vaderlansche geschiedenis, voor het vierde of vijfde leerjaar, door B. Laarman. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 112 bladz. 0 fr. 75

Laarman, B. 90 (02)

1901. — Toestanden en gebeurtenissen. Tweede leerkring voor het geschiedenis-onderwijs, ten behoeve van de Hoogste klasse der lagereschool, door B. Laarman. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 166 bladz. Derde deeltje. 1 fr.

Ce 2e volume du *Cours d'histoire des Pays-Bas* de M. le professeur Laarman parcourt les principaux événements historiques de la Néerlande depuis 1600 jusqu'au règne actuel de la reine Wilhelmine.

Il nous faut surtout admirer le tour attrayant et instructif que l'auteur donne à ces nomenclatures de faits trop souvent fort sèches. Un fait est ramassé en un seul chapitre sous un titre général et précédé de quelques vers chantant la caractéristique du chapitre qui s'ouvre. Le tout est gentiment adorné de vignettes en couleurs et de dessins fort bien composés.

Petit livre commode, attrayant, vraiment utile et agréable.

Pourquoi cependant M. Laarman en narrant la révolution belge de 1830 tâche-t-il de disculper autant que faire se peut le roi Guillaume I. Je ne crois cependant pas que les torts étaient de notre côté. Ces pages exigeraient des retouches.

Abbé Ed. Lombaerts.

Levy, Arthur. **9 (44)**
1910. — Napoléon intime, par Arthur Lévy. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 554 pages. 1 fr. 25
(Collection « Nelson ».)

Matte, Louis. **9 (44)**
1910. — Crimes et procès politiques sous Louis XIV, par Louis Matte. — Paris, Oudin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 264 pages. 3 fr. 50

Ollivier, Emile. **9 (44)**
1910. — Philosophie d'une guerre (1870), par Emile Ollivier. — Paris, E. Flammarion, 1910. 1 vol. in-12 de 350 pages. 3 fr. 50
(Bibliothèque de philosophie scientifique.)

VIENT DE PARAITRE :

GEORGES VIRRÈS

par G. RAEMAKERS

COLLECTION DIAMANT, N° 12.

1 vol. in-12. **0 fr. 50**

ÉTRENNES 1910-1911

Grand assortiment de Livres d'Étrennes

A LA SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

(Société Anonyme)

15, rue Royale BRUXELLES

Dictionnaires Larousse

LES PLUS UTILES DES LIVRES D'ÉTRENNES

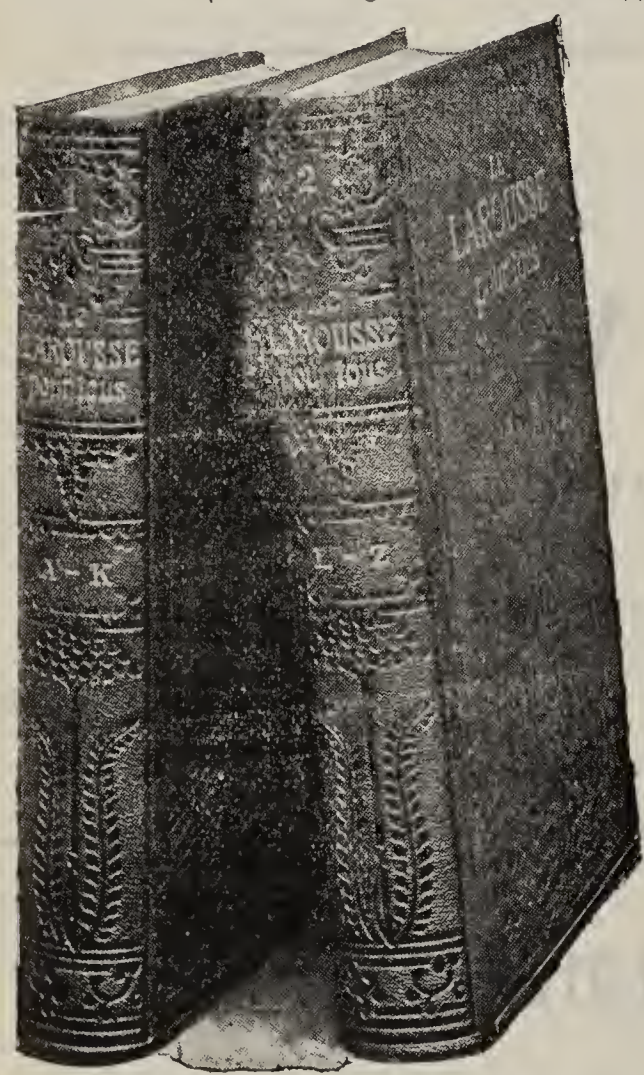
ÉDITIONS POUR TOUS LES AGES ET POUR TOUTES LES BOURSES

Le Larousse classique illustré

(NOUVEAUTÉ)

Par CLAUDE AUGÉ. Nouveau dictionnaire manuel, d'un prix extrêmement modique, et très complet néanmoins. Beau volume de 1100 pages (13.5×20), 4150 gravures, 70 tableaux encyclopédiques, 2 planches en couleurs, 114 cartes dont 7 en couleurs. Cartonné, 3 fr. 30.

Relié toile (reliure originale de Grasset), impression bleu et or . . . . . 3 fr. 75



Reproduction réduite du LAROUSSE POUR TOUS (21×30,5)

Petit Larousse illustré

Le plus complet des dictionnaires manuels, très élégamment présenté. Beau volume de 1664 pages (13.5×20), 5,800 gravures, 130 tableaux encyclopédiques dont 4 en couleurs, 120 cartes dont 7 en couleurs. Relié toile (reliure originale de Grasset, en trois tons) . . . . . 5 francs

En reliure peau très élégante . . . 7 fr. 50

(*Ajouter 1 franc pour frais d'envoi*)

Le Larousse pour tous

Dictionnaire encyclopédique en *deux volumes :* toutes les connaissances humaines mises à la portée de tous sous la forme la plus économique et la plus pratique. Deux magnifiques volumes in-8° colombier (21×30,5), 1,950 pages, 17.325 gravures, nombreuses planches et cartes en noir et en couleurs.

Prix de l'ouvrage complet :

Broché . . . . . 35 francs

Relié demi-chagrin (reliure originale de G. Auriol) . . . . . 45 francs

(Payable 5 francs tous les deux mois ; au comptant, 10 p. c. d'escompte).

Nouveau Larousse illustré

Dictionnaire encyclopédique en *huit volumes*. Le plus récent, le plus complet et le plus richement illustré des grands dictionnaires encyclopédiques. Huit magnifiques volumes gr. in-4o (32×26), 7600 pages, 237.000 articles, 49.000 gravures, 504 cartes en noir et en couleurs, 89 planches en couleurs. (Demander gratis un fascicule spécimen de 16 pages).

Prix de l'ouvrage complet : broché . . . . . 230 francs

» » relié demi-chagrin (reliure originale de Grasset) . . 275 francs

Casier bibliothèque en noyer ciré ou acajou ciré . . . . . 30 francs

Paiement 10 fr. par mois (au comptant 10 p. c. d'escompte).

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES LIVRES D'ÉTRENNES

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

0 Ouvrages généraux

01 Bibliographie.
03 Encyclopédies.
05 Périodiques.
07 Journalisme.

02

1910. — Annuaire-Répertoire des médecins, pharmaciens, chimistes et droguistes du royaume de Belgique. — Bruxelles, Société belge de librairie, 1910. 1 vol. in-16 de 356 pages. 3 fr.

Sury, Charles. 01

1910. — Réformes à introduire dans le service belge des Echanges internationaux, par Charles Sury. — Sclayn, Impr. Dinot, 1910. 1 broch. in-8° de 16 pages. *(Sans prix.)*

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

Bocquillion, E. **269 (44.382)**

1910. — Une maison de retraites fermées à Nancy au XVIIIe siècle, par E. Bocquillion. — Enghien, Bibliothèque des Exercices, 1910. 1 vol. in-8° de 94 pages. 1 fr. 80

L'œuvre des retraites fermées ne date pas d'aujourd'hui. Cette étude nous fournit la preuve. Débuts, fondations, prospérité de ces exercices, ferveur des retraitants, règlement des journées, résolutions de retraites, voilà en résumé le sujet que traite E. Bocquillion. Il est intéressant de constater que de grands hommes voulurent s'astreindre à la pratique de ce moyen de perfection : pour ne nommer que les plus illustres, citons Henri de Lorraine, duc de Guise, Eric de Vaudémont, évêque de Verdun, Charles de Lorraine, Anne François de Beauvau et tant d'autres qui vinrent retremper dans la solitude leurs âmes de croyants. Jean D'OUTREMEUSE.

Gollier, Th. **21**

1910. — Le Shintoïsme, par Th. Gollier. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 74 pages. 1 fr.

La question japonaise occupe toujours un peu les esprits depuis que des événements mémorables lui ont valu l'attention si pas l'admiration de tout le monde. Pendant que les foules regardant voler des hommes, pensent à d'autres révolutions et attendent peut-être d'autres guerres, de savants spécialistes de toute nuance continuent d'observer, chacun, de son point de vue, les mouvements passés ou présents du vieux Nippon. M. Gollier est du nombre de ces bons pionniers. Il s'est proposé de faire un exposé bref et succinct de la doctrine religieuse du Shintoïsme, religion originale du Japon. Sa brochure comprend, outre les préliminaires indispensables, trois chapitres : I. La Littérature sacrée ; II. l'Animisme ; III. la Mythologie.

Quant à la religion shintoïste elle-même, M. Gollier la considère comme le terme naturel de l'évolution animiste et la place donc sous la même rubrique. La documentation fait preuve d'érudition : l'auteur est au courant, et dans sa manière d'exposer et d'interpréter les faits, il sait appliquer les grands principes des autorités les plus respectées en la matière. Cela signifie-t-il que le savant japonisant a pleinement réussi ? L'état actuel de ces sortes d'études ne permet pas d'en espérer d'ici longtemps une étude objectivement parfaite, on ne réclame pas le plan d'une forêt vierge, il s'agit d'abord de l'élaborer ; M. Gollier y contribue, il faut lui en savoir gré.

Cependant le travail considéré en lui-même tel qu'il est là, ne satisfait pas. Ce qui lui manque surtout c'est une élaboration claire et logiquement conséquente. Par exemple : admis que le concept de religion renferme essentiellement telle et telle notion, pourquoi ensuite ne pas montrer ces notions individualisées dans la religion particulière que l'on veut faire connaître. Or, dans le travail en question les questions d'obligations morales et cultuelles sont laissées complètement de côté : l'auteur a-t-il eu peur de prendre parti, et de s'engager dans la lutte ? Encore, la distinction entre mythologie et religion étant adoptée en principe, pourquoi encore les confondre de fait et se servir des données de la première pour étayer une opinion qu'on a sur la seconde ?

Reconnaissons cependant encore une fois qu'il y a du bon dans ce travail, du bon qui promet du meilleur.

URIEL.

Mercier, D. **22.06 (04)**

1910. — Modernism, by Cardinal Mercier, archbishop of Malines. Translated from the french, by Marian Lindsay. — London, Burns and Oates, 1910. 1 vol. in-8° de 56 pages avec portrait. 4 fr.

22

1910. — Première confession et première communion. Enfants, préparons-nous !... — Grammont, Œuvre St-Charles, 1910. 1 vol. in-32 de 96 pages. 0 fr. 60

Excellent petit livre, qui disposera les jeunes âmes à accomplir avec tout le sérieux possible ces deux grands actes de la vie chrétienne. Exposé très bien conduit, sous la forme dialoguée, qui captivera l'attention des tout petits et fixera à jamais dans leur intelligence les grandes vérités, guides de la vie morale.

Jean D'OUTREMEUSE.

22

1910. — Soyez fermes ! L'autorité. — Ce que demande l'intérêt des enfants. — La fausse tendresse. — Réflexions. Conseils pratiques. — Exemples. — Grammont, Œuvre St-Charles, 1910. 1 vol. in-32 de 42 pages. 0 fr. 50

Encore une brochure de l'œuvre St-Charles, excellente elle aussi. Elle s'adresse aux parents et leur montre les véritables principes à adopter et à mettre en pratique au sujet de l'éducation et de la formation intellectuelle et morale de l'enfance. Bien des unions, heureuses par ailleurs, ont vu le bonheur s'éloigner d'elles par suite de la trop grande faiblesse, de la lâcheté — disons le mot — avec laquelle on a corrigé les défauts et les instincts mauvais des petits.

Parents, que cette brochure vous laisse réfléchir. Votre bonheur et le bonheur des vôtres est entre vos mains.

Jean D'OUTREMEUSE.

Wamy, Pierre. **248.152**

1910. — Les annotations des exercices de saint Ignace. Essai d'analyse et de classification, par le P. Pierre Wamy, S. J. — Enghien, Bibliothèque des Exercices, 1910. 1 vol. in-8° de 80 pages. 1 fr. 60

3 Sciences sociales

30 Généralités.

31 Statistique.

32 Science politique.

325 Colonisation.

33 Économie politique.

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 Droit.

348 Droit ecclésiastique.

35 Administration.

36 Association.

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 Enseignement, éducation.

38 Commerce.

39 Folklore.

396 Féminisme.

Antheunis, Louis. **31**

1910. — Le néo-monarchisme français et la question sociale, par Louis Antheunis. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 22 pages. 0 fr. 50

Monarchie, décentralisation, association, voilà, en France, les éléments reconstitutifs de la paix sociale.

La monarchie a fait la France grande, prospère, respectée ; depuis que la République de 89 s'est assise sur ses ruines, la France a périclité.

La décentralisation, la suppression de cet « état de siège perpétuel » (Buffet) s'impose, et la République ne peut la réaliser, ne durant que par elle.

L'association *vraie* est nécessaire et la monarchie seule peut la créer : la République l'a baffouée, l'Empire lui fit la guerre.

Pour que la monarchie corporative ait quelque chance de s'établir en France, il faut que les âmes ouvrières soient christianisées. Alors seulement elles sentiront la nécessité de l'autorité qui seule crée et conserve la paix sociale.

Royalistes, impérialistes, républicains ou autres français ou étrangers qui s'intéressent sérieusement à la question sociale, liront avec profit ce document contemporain qui malgré sa force syllogistique et sa documentation abondante semble écrit d'un trait de plume.

URIEL.

Delvaux, Jean. **34**

1911. — Droits et obligations des entrepreneurs de travaux. Etude de doctrine et de Jurisprudence sur les relations des entrepreneurs avec les propriétaires, architectes, sous-traitants, ouvriers, voisins, etc., par Jean Delvaux, avocat à la Cour d'appel de Bruxelles. — Bruxelles, Bruylant, 1911. 1 vol. in-8° de 290 pages. 6 fr.

L'ouvrage de M. J. Delvaux sur les *Droits et obligations des entrepreneurs de travaux* possède deux qualités primordiales : il est pratique et complet. Ce travail ne pouvait pas être exclusivement juridique, sinon il n'aurait pas été compris par ceux pour lesquels il a été spécialement écrit : « C'est la vie professionnelle de l'entrepreneur que nous avons examinée », dit l'auteur dans son avant-propos, et, à parcourir les tables analytique et alphabétique, on constate immédiatement que la vaste matière a été soigneusement étudiée, classée, commentée et clairement expliquée. Il était malaisé de se retrouver au milieu de la jurisprudence existante ; grâce au guide méthodique de M. Delvaux, les questions qui se posent journellement dans l'exercice de la profession d'entrepreneur et les règles juridiques qu'il y a lieu de suivre pour les solutionner sont exposées de telle manière, que propriétaires, gens de métiers et spécialistes connaîtront immédiatement les précautions à prendre, le péril à éviter, la clause dangereuse à proscrire et la mesure conservatoire à ne point omettre. Dans une foule de circonstances, cet ouvrage rendra les plus précieux services, et ce n'est pas le moindre de ses mérites.

Fr. L.

Jobé, J. **33 (19)**

1910. — La Science économique au XXe siècle, par J. Jobé. — Bruxelles, Belgique artistique et littéraire, 1910. 1 vol. in-12 de 248 pages. 3 fr. 50

M. Jobé a voulu « exposer les doctrines économiques d'une manière simple et concise, et déduire leur véritable portée scientifique d'une étude consciencieuse et impartiale des principes qu'elles défendent. » Il faut dire qu'en effet l'auteur nous présente une œuvre d'une grande clarté, d'une égale concision, et d'une constante impartialité. Nous ne sommes pas de ceux qui lui adressent le reproche, dont il croit devoir s'excuser, d'avoir fait la place trop large à l'étude des méthodes. Son intention de faciliter l'enseignement l'en justifie.

Clarté, précision, valeur scientifique, impartialité, telles sont les qualités de ce volume de lecture agréable. Souscrirons-nous à toutes les idées qui s'y trouvent émises ? Nous sommes très sceptiques sur le mode de phalanstères que préconise la conclusion. Au surplus, bien que nous reconnaissions l'importance économique du facteur de la natalité il nous faudrait, pour juger la pensée de l'auteur sur ce point, la mieux connaître. Jean LOVEL.

Müller, Albert. **32**

1910. — La Liberté scolaire comme en Hollande, par Albert Müller, S. J. — Bruxelles, Action catholique, 1910. 1 vol. in-12 de 86 pages. 0 fr. 60

D'aucuns, croyant pouvoir solutionner la question scolaire telle qu'elle se pose en Belgique en cherchant à l'étranger un programme, une formule, préconisent « la liberté scolaire comme en Hollande. » Le R. P. Muller ne partage pas cette manière de voir. Et c'est pourquoi il énonce cette conclusion que « la question scolaire s'est trop identifiée avec toute notre histoire, toutes nos traditions politiques, pour qu'on puisse lui chercher autre chose qu'une solution éminemment belge. » Pour y amener le lecteur, il lui remet sous les yeux, en des pages très attachantes, l'historique de la lutte scolaire en Hollande, la situation actuelle et l'état d'esprit de nos voisins du Nord.

Brochure très bien faite et qu'il faut lire.

Jean LOVEL.

Nève, Paul. **325.4 (675)**

1910. — Le Congo belge, par Paul Nève, chargé de cours à l'Université de Liége. — Bruxelles, A. Dewit, 1910. 1 vol. in-8° de 40 pages. 0 fr. 75

Orban, O. **34.01 (024.38)**

1910. — Principes généraux du droit. Eléments de science juridique à l'usage des professeurs et des étudiants en sciences commerciales, des commerçants et hommes d'affaires, par O. Orban, professeur à l'Université de Liége. — Bruxelles, Dewit, 1910. 1 vol. in-8° de 584 pages. 10 fr.

Orban, O. **347.7 (493)**

1910. — Manuel élémentaire de droit commercial belge à l'usage de l'enseignement moyen et professionnel, par O. Orban, professeur à l'Université de Liége. — Bruxelles, Dewit, 1910. 1 vol. in-12 de X-395 pages. 5 fr.

Savoy, Emile. **351.83.86**

1910. — L'apprentissage en Suisse, par le Dr Emile Savoy. — Louvain, Peeters, 1910. 1 vol. in-8° de 616 pages. 10 fr. (*Ecole des Sciences politiques et sociales de Louvain.*)

M. E. Savoy s'est strictement limité à l'étude de la question telle qu'elle se présente dans les différents cantons de la Suisse. On se sent emporté à première lecture par la vive allure de style, et la netteté avec laquelle les faits sont exposés n'est certainement pas pour déplaire. Malgré cette concision qui est tout à l'honneur de l'écrivain, nous possédons un volumineux rapport de six cents pages. Certains textes de lois, de règlements auraient pu être omis et le lecteur charmé, aurait admis les conclusions sans se soucier de preuves formelles. M. Savoy, heureusement, écrit sous l'empire de préoccupations scientifiques positivistes dirai-je, propres à notre temps. Il satisfait en tout notre irascible besoin de document et même il nous le fournit abondamment. A ce point de vue son œuvre est une mine inépuisable. Signaler de pareils travaux, exécutés avec le souci constant de l'exactitude, est un véritable plaisir. Il examine froidement les faits pour en tirer la conclusion nécessaire, sans à-priori. Le Play a consacré par son succès, la méthode d'induction « observer d'abord, juger et conclure ensuite. »

M. Savoy se défend de vouloir décrire l'évolution de la petite industrie depuis le XVIe jusqu'au XXe siècle. Cependant il signale quelques particularités du début et de la fin, afin d'accentuer les différences. Pourquoi ne nous donne-t-il pas les jalons principaux de cette évolution avec des indications chronologiques précises ? Oui, l'apprentissage est en rapport intime avec les intérêts de la classe moyenne et l'auteur le démontre péremptoirement. La théorie de l'intervention de l'Etat doit être condamnée, en pratique dit-il, cette même intervention eut en Suisse plus d'une bonne conséquence. S'il est vrai

qu'une bonne théorie ne contredit pas une heureuse pratique, nous ferions des réserves. C'est aux hommes du métier à régler l'apprentissage parce qu'ils s'y connaissent, mais l'intervention d'un pouvoir supérieur à celui des corporations sera toujours très utile soit pour sanctionner leurs règlements, soit pour modérer les essais de réglementations tyranniques.

Si l'étude de la législation fédérale ou cantonnale de la Suisse offre un intérêt tout spécial pour les industriels, ou les autorités sociales de ce pays, elle suggère de fructueuses conclusions très utiles aux pays moins avancés sur ce terrain.

De plus, M. Savoy ne nous donne pas une pauvre monographie, mais un ensemble de renseignements dont il a tiré d'intéressantes conclusions. Il serait impossible de les signaler en quelques lignes et il est certain qu'elles seront vulgarisées dans des brochures et des revues.

Outre d'intéressants chapitres traitant de l'apprentissage commercial, de l'enseignement professionnel, des résultats constatés déjà, il en est d'un intérêt très général, touchant les devoirs et les droits du patron et de l'apprenti. Il signale ceux que les lois avouent et ceux qu'elles n'avouent pas. Cet ouvrage doit être rangé parmi les plus sérieux touchant l'intéressante question de l'apprentissage.

JOS. VAN DOORSLAER.

Willems, P. **342 (37)**

1910. — Le droit public romain, par P. Willems, professeur à l'Université de Liége. — Louvain, Ch. Peeters, 1910. 1 vol. in-8° de LII-682 pages. 12 fr.

6 Sciences appliquées

60 Généralités.
61 Médecine.
62 Mécanique.
63 Agriculture.
64 Économie domestique.
65 Commerce.
66 Industries chimiques.
67 Manufactures.
68 Métiers.
69 Construction.

621.(493)

1910. — Industries de la construction mécanique. Tome I : Organisation des ateliers, matières premières, technologie générale. — Bruxelles, Société belge de Librairie, 1910. 1 vol. in-8° de 402 pages. 4 fr.

(*Publication de l'Office du Travail.*)

Dewit, François. **68**

1910. — Contribution à l'étude du papier : la fabrication — les différentes pâtes — les transactions commerciales, par M. François Dewit. Brochure in-8° de 16 pages. (*Hors commerce.*)

(*Bibliothèque de l'Union des anciens élèves de l'Ecole de typographie de Bruxelles.*)

En une plaquette élégante et d'impression soignée, M. Dewit, professeur à l'Ecole de typographie de Bruxelles et chef de l'Imprimerie Armand Lesigne, si justement renommée pour l'exécution artistique de ses travaux, nous initie à la fabrication du papier ; il le fait en homme du métier, en technicien analysant la pâte, détaillant sa composition, ses propriétés générales, particulières ou essentielles, donnant l'échelle de la qualité et de la force de résistance qu'offrira la fabrication, énumérant les nombreuses destinations auquel le papier pourra satisfaire, signalant les transactions commerciales dont il est l'objet, etc. Il y a beaucoup à apprendre dans ces quelques pages, très précieuses pour tous ceux qui participent aux diverses branches de l'industrie du livre. Fr. L.

7 Beaux-Arts

70 Généralités.
701 Esthétique.
71 Art des jardins.
72 Architecture.
73 Sculpture.
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 Dessin.
75 Peinture.
76 Gravure.
77 Photographie.
78 Musique.
79 Sports.

745 (43) (064) (493.2)

1910 — La décoration intérieure allemande et les métiers d'art à l'exposition de Bruxelles, 1910. — Stuttgart, J. Hoffmann, 1910. 1 vol. in-4° de 6 pages de texte à 2 col., 128 pages de gravures, 10 planches coloriées hors texte. 5 fr.

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Gezelle, Guido. **8393-1**

1910. — Bloemlezing uit Guido Gezelle's gedichten. Vijfde druk. — Amsterdam, Veen, 1910. 1 boekd. in-16 van VIII-bladz. 1 fr. 90

Goffin, Georges. **84.9**

1910. — Vibrations. Poèmes en prose, par Georges Goffin. Introduction de M. Albert Bonjean. — Bruxelles, La Belgique artistique et littéraire, 1910. 1 vol. in-12 de 150 pages. 3 fr.

Laenen, Jean. **84.3**

1910. — Les trois grâces. Roman social, par Jean Laenen. — Liége, Société belge d'éditions, 1910. 1 vol. in-8° de 144 pages. 3 fr.

Trois Grâces, jeunes gens artistes, se sont donnés la main et entreprennent de réformer le peuple en lui inculquant le culte du beau. Des préliminaires très longs nous renseignent d'abord sur l'origine, la vie et la valeur réelle de ces artistes, et sur le milieu social, objet de leur réforme. Une première tentative, une première séance est projetée. Elle semble devoir réussir, grâce, en partie au concours intéressé d'une influente personne qui devient bientôt la première cause de l'insuccès : C'est à elle que le musicien, épris, traduit ses sentiments, oubliant le peuple. Pour comble de malheur survient un braillard socialiste dont les clameurs perturbatrices mettent bien vite fin à la séance.

Observations souvent justes, tableaux riches en couleurs locales, mais tableaux impressionistes, sans finesse.

Le peuple n'y verra probablement que de grosses histoires, le sociologue fera des restrictions, et le littérateur devra reprocher à l'écrivain de n'avoir pas toujours écrit en français.

URIEL.

Maeterlinck, Maurice. **84.9**

1910. — Morceaux choisis, par Maurice Maeterlinck. Introduction par Mme Georgette Leblanc. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 350 pages. 1 fr. 25

(*Collection Nelson.*)

Il n'est pas aujourd'hui en Belgique et en France un écrivain dont l'influence soit plus subtile, plus profonde et plus universelle que celle de Maurice Maeterlinck. Dramaturge, il a communiqué au drame contemporain un « frisson nouveau », il a créé une conception nouvelle de l'art tragique. Moraliste, il a apporté à notre génération inquiète et troublée de nouvelles raisons de croire et d'espérer, il a traduit en une langue admirable la poésie de la science et formulé les affirmations de la conscience moderne.

L'anthologie que Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck présente aujourd'hui aux lecteurs de la « Collection Nelson », donne la quintessence de la pensée et de l'art de Maeterlinck, et personne n'était comme elle qualifiée pour s'acquitter de cette tâche délicate. L'on trouvera dans ce recueil non pas des *extraits*, des *morceaux choisis*, mais des études et des méditations qui toutes forment un ensemble et qui permettent de reconstituer la pensée intégrale de l'écrivain. Pour les disciples de Maeterlinck nourris de son œuvre, comme pour ceux qui ont encore besoin d'initiation, notre anthologie, la première qu'on ait tentée, sera le livre indispensable, véritable trésor de sapience et de poésie. R.

Piérard, Louis. **84**

1910. — Aimons les arbres. Pages choisies, par Louis Piérard, 2me édition revue et augmentée. — Frameries, Dufrane-Friart, 1910. 1 vol. in-8° de 212 pages. 3 fr.

Nous avions autrefois un vieux jardinier appelé Dorick. Il paraissait insensible, ce « vieux loup de mer » ; nous ne l'avions jamais vu sourire, encore moins pleurer. Par contre, il était fier de « ses » arbres, et ses arbres le lui rendaient bien. Or, il y a quelques années déjà, on était occupé à ouvrir une carrière dans une de ses

plus belles prairies. Il assistait impassible à l'opération. Mais quand on arriva à la première rangée d'arbres je le vis s'accroupir, se serrer la tête dans ses deux mains et sangloter comme un enfant. Je fus profondément ému, et je compris en voyant pleurer cet homme que l'on pouvait aimer les arbres et qu'ils étaient aimés en effet.

Depuis, je me suis laissé émouvoir à mon tour, j'ai compris enfin la sévère beauté des grands bois ; j'ai goûté les strophes magnifiquement inspirées des poètes qui les ont chantés. Dès lors, pouvais-je ne pas être ravi de trouver réunies, en un volume très soigné, ces pages émues de nos écrivains. D'autres que moi auront partagé cette même joie, et elle se justifie d'autant plus que l'on se trouve devant une œuvre de bon goût, très originale à la fois, et d'une haute portée éducative.

La première édition de cette anthologie a été enlevée en quelques mois. Bien des garçonnets et des fillettes, bien des jeunes gens déjà ont pu entendre les chants et les conseils persuasifs qu'elle renferme.

La 2me édition qui paraît aujourd'hui a été considérablement remaniée et augmentée. L'auteur a puisé partout, dans les œuvres des poètes et des romanciers, dans les études des savants et des folkloristes, dans les chroniques de nos publicistes, dans les rapports de nos administrations, dans les discours de nos parlementaires et jusque dans les œuvres de nos maîtres peintres ; car l'auteur a eu l'heureuse idée de glisser dans son album quelques reproductions phototypiques de tableaux qu'ont signés Cl. Lorrain, Corot, Gilsoul, Doudelet. C'est une heureuse innovation, je le répète : la nature n'est-elle pas la grande inspiratrice de l'art pictural, comme elle l'est de tous les beaux-arts, l'éloquence exceptée ? On appréciera hautement cette illustration esthétique et je suis persuadé que M. Piérard accentuera cette nouvelle manifestation de son amour du beau, en puisant davantage encore dans les œuvres de nos modernes paysagistes. Je me permets également de lui exprimer un désir. Pourquoi ne réserverait-il pas une place à l'art musical ? Je tiens pour certain que des pages exquises et fortes extraites de deux poèmes lyriques et symphoniques (*Le Sorbier* et *Freyhir*) de notre célèbre compositeur Emile Mathieu eussent pu avantageusement figurer dans ce beau recueil. Et pourquoi aussi ne publierait-on pas quelques chansons anciennes et modernes, avec leur notation musicale ? Leur carillon ne tinterait-il pas, joyeux, au milieu de ces paysages agrestes ?

Peut-être, cela sera-t-il plus facilement réalisable dans les nouvelles anthologies qui doivent paraître (*La fleur* ; les *bêtes* ; les *sites* ; la *mer* ; les *heures* et les *saisons*, etc.) Il y en a plus d'une, en effet, qui s'y prêtera particulièrement bien. Citons, *La Vie aux champs*, *La fleur*, et même *Les Bêtes* : on pourra commencer par « J'ai deux grands bœufs » de P. Dupont, cet admirateur passionné

de la nature et de ses hôtes, pour finir par « Le petit Goret » de Th. Botrel. Parfaitement, le petit goret ! Rostand n'a-t-il pas chanté en des strophes ravissantes « les petits cochons roses », et Monselet, dans un moment de ferveur lyrique, n'a-t-il pas dédié une ode à « l'animal roi » ?

Certes les fervents de l'art et de la beauté peuvent se réjouir de la publication de ces florilèges qui constitueront un royal monument à la louange de la nature. Em. LISIN.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
- 901 Civilisation.
- 902 Chronologie.
- 903 Diplomatique.
- 904 Archivistique.

91 Géographie, voyages.
- 913 Archéologie.

92 Biographie.
- 922 Hagiographie.
- 929 Héraldique.

93 Histoire ancienne.

94 Histoire moderne.

Pâque, E. **9**

1910. — Notre colonie. Etude pratique sur le Congo belge, par le R. P. E. Pâque, S. J. — Namur, Wesmael-Charlier, 1910. 1 vol. in-8° de 156 pages, illustré de nombreuses vignettes et une carte en couleurs. 2 fr.

Nous avons lu bien des ouvrages sur le Congo ; peu nous ont paru aussi intéressants et aussi instructifs que celui-ci.

Pour la forme et le style, il a l'attrait du roman. Pour le fond il est à la hauteur des publications les plus savantes et les plus documentée qui aient paru sur le Congo belge.

Notre but, dit l'auteur, est de faire connaître notre Colonie à tous ceux qui peuvent s'y intéresser, c'est-à-dire à la grande masse du peuple belge ; de la faire connaître sous tous ses aspects et à un point de vue éminemment *pratique*.

« C'est un tableau de maître », dit la Revue *Caritas*, « encadré dans les données les plus exactes d'histoire et de géographie comparée. Fonds lumineux, couleurs attrayantes, détails intéressants mis en relief, perspective si heureuse, qu'on se croirait là-bas, tout

au loin. Examiner à loisir et vous aimerez davantage notre colonie ; vous serez encore plus fiers de notre grand roi Léopold II, plus généreusement confiants dans le Gouvernement actuel, qui a déjà fait des pas de géant dans la voie de la colonisation ; et, en somme, vous vous trouverez plus rapprochés de la source divine de tant de merveilles, car l'artiste est de ceux qui peignent ad majorem Dei gloriam. »

Van den Steen de Jehay, F. **9**

De la situation légale des sujets Ottomans non-musulmans. Avec une carte administrative en couleurs de la Turquie d'Europe et d'Asie, par M. le Comte F. Van den Steen de Jehay. — Bruxelles, Société belge de Librairie. 1 vol. in-8° de 556 pages. 10 fr.

Cet ouvrage peut servir de fil conducteur à travers les problèmes si compliqués que soulève la question d'Orient. On sait que ces problèmes naissent surtout des conflits de races et de religions. Le comte F. van den Steen de Jehay expose, avec autant de clarté que d'impartialité, quelle est, dans l'Empire ottoman, la situation des populations chrétiennes et autres qui ne sont pas de race turque ou de religion musulmane. D'excellentes tables permettent de consulter ce livre comme un dictionnaire ou un manuel d'histoire.

Van Doorslaer, G. **92**

1910. — Les van den Ghein, fondeurs de cloches, canons, sonnettes et mortiers, à Malines, par G. Van Doorslaer. — Anvers, Imp. Van Hille, 1910. 1 vol. in-8° de 206 pages. 4 fr.

VIENT DE PARAITRE :

Philosophia Moralis

AD MENTEM S. THOMAE AQUINATIS

AUCTORE

J. DE BIE, Professore in Séminario Mechliniensi.

Pars altera : Philosophia moralis spécialis.

1 vol. in-8° de 292 pages. Prix : 5 francs.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE INTERNATIONAL

0 Ouvrages généraux

01 **Bibliographie.**
03 **Encyclopédies.**
05 **Périodiques.**
07 **Journalisme.**

1911. — Annuaire du Bureau des Longitudes pour l'année 1911. — Paris, Gauthier-Villars, 1911. 1 vol. in-12 de 750 pages. 1 fr. 50

Cet excellent recueil renferme cette année, après les documents astronomiques, des tableaux relatifs à la Métrologie, aux Monnaies, à la Géographie, à la Statistique et à la Météorologie.

Cet ouvrage ne se trouvera pas seulement sur la table du technicien, du physicien, du mathématicien; chacun voudra le consulter pour avoir sous les yeux la liste des constantes usuelles, et aussi pour lire les intéressantes notices de cette année : celle de M. Poincaré sur la XVIe conférence de l'Association géodésique internationale, et de M. Bigourdan sur l'Eclipse de Soleil du 17 avril 1912.

Tous les ouvrages annoncés peuvent être envoyés contre remboursement ou contre envoi du montant en mandat ou en timbres-poste. — Adresser les demandes à M. le Directeur de la Société belge de Librairie, rue Royale, 15, à Bruxelles.

En dehors des ouvrages appréciés, la REVUE *n'entend pas recommander les livres simplement annoncés.*

1 Philosophie

11 **Généralités**
12 **Métaphysique.**
13 **Psychisme.**
133 Occultisme.
134 Hypnotisme.
14 **Systèmes philosophiques**
15 **Psychologie.**
16 **Logique.**
17 **Morale.**
178 Tempérance.
18 **Philosophes anciens.**
19 **Philosophes modernes.**

Duchatel, Edmond. 14

1910. — Enquête sur des cas de psychométrie (Janvier-Décembre 1909), par Edmond Duchatel. Préface de M. Jos. Maxwell, suivie d'une conférence relative à l'*influence de l'amour sur l'Ecriture*, par Me Paul de Fallois. — Paris, Leymarie, 1910. 1 vol. in-8° de XVI-126 pages. 3 fr. 50

Hamelin, O. 14

1910. — Le système de Descartes, par O. Hamelin. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-8° de XIV-392 pages. 7 fr. 50

2 Religion

21 **Théologie naturelle.**
22 **Ecriture sainte.**
23 **Théologie dogmatique.**
24 **Ascétisme, piété.**
25 **Prédication.**
26 **Eglise catholique.**
27 **Histoire de l'Eglise.**
28 **Eglises dissidentes.**
29 **Religions non chrétiennes.**

André, G. 26

1910. — Nouveaux examens de conscience et sujets de méditations à l'usage du clergé de nos jours, par G. André. — Paris, Beauchesne & Cie, 1910. 1 vol. in-18 de 650 pages. 4 fr.

C'était une œuvre désirée depuis longtemps, mais redoutable à entreprendre, que de refondre sous une forme adaptée aux exigences modernes du ministère sacerdotal, l'étude de psychologie ecclésiastique, universellement estimée, de M. Tronson. C'est l'œuvre qu'a réalisée l'auteur. Mêlant

heureusement la prière à la réflexion, l'élévation du cœur à l'analyse des exigences de la vocation sacerdotale, il a fait un travail d'une piété tendre et forte, d'une profonde compréhension de l'état ecclésiastique, d'une grande sûreté de doctrine, d'une connaissance avertie de la société moderne et du rôle qu'y doit remplir le prêtre catholique. Il suit celui-ci dans sa vie morale et religieuse, dans sa vie intellectuelle, dans sa vie sociale, dans sa vie apostolique, et lui trace nettement et franchement mais avec une sagesse prudente sa voie, pour son plus grand profit toujours et pour le bien des âmes remises à sa garde. Il y a des pages bien précieuses dans ce livre que tout prêtre devrait lire et méditer souvent.

Jean LOVEL.

Cani. **21**

1910. — Procès Romain pour la cause de Béatification et de Canonisation du serviteur de Dieu, Le Pape Pie IX ; mémoire de Mgr Cani. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-8° de 200 pages. 2 fr.

On venait de m'offrir ce livre, quand je trouvai dans le *Bien Public* (11-12 novembre 1910) la note que voici:

« Vous qui lirez ce coin de page, vous êtes un cœur catholique; vous devez donc vous intéresser à une grande âme pontificale, à celui qui inaugura le noble règne de la prison vaticane, Pie IX! Quelle gloire et quelle grandeur! Sa cause de béatification, vous ne l'ignoriez pas, a été présentée; Mgr Cani en a rédigé un magnifique mémoire, et voici que la Bonne Presse offre à votre édification, en une traduction autorisée, la vie du valeureux Pontife, ses vertus héroïques et les nombreux et étonnants miracles opérés par son intercession. Fortifiez votre amour pour la Papauté, illustrée par une si belle figure, en savourant les grands exemples »

Ceux qui accueilleront l'invitation de lire ces « positions » ou articles, éprouveront, avec le désir de voir aboutir la cause de Pie IX, des sentiments d'admiration et d'amour pour un illustre Pontife et pour la Papauté. Assurément, on se plait à lire les biographies où un styliste exercé tient la plume et encadre les événements des charmes de la poésie; il peut paraître déconcertant de se trouver aux prises avec une *vie* rédigée en 428 articles; mais leur précision et leur sincérité a bientôt fait de captiver l'attention. On lit avec une égale attention les faits qui ont marqué l'existence de Pie X, le récit de l'héroïcité de ses vertus, et le rapport des grâces et miracles obtenus par l'intercession du serviteur de Dieu après sa mort.

C. CAEYMAEX.

Crapez, Edmond. **24**

1911. — La vénérable Catherine Labouré (1806-1876), par Edmond Crapez. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 212 pages. 2 fr. (*Collection « Les Saints »*.)

de Pascal, G. **24 (92)**

1910. — Monseigneur Gay d'après sa correspondance, par M. l'abbé G. de Pascal. — Paris, Librairie des Saints Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr.

Je n'avais pas l'avantage de connaitre cette jolie collection des *grands Hommes de l'Eglise au XIX*e *siècle*, où ont paru des volumes sur Lacordaire, Newman,

Pie, Ozanam, Dupanloup, Lamoricière, Ketteler, Lavigerie, Manning, Freppel, Ventura, de Ségur, de Ravignan, Windthorst, Perreyre : une imposante galerie, vraiment. A voir les noms dont ces livres sont signés, on a l'impression d'être en présence de travaux de valeur. Personnellement, je ne regrette pas de lier connaissance avec cette nouvelle collection académique au moyen de cette courte et substancielle étude que l'abbé, G. de Pascal consacre à la grave et douce figure de Monseigneur Charles Gay.

Prédicateur, apologiste, auteur ascétique de grande valeur, Mgr Gay est l'une des gloires de l'Episcopat français au XIXe siècle, et son nom — qui n'en devient que plus illustre et plus respectable — est indissolublement uni à celui du cardinal Pie.

M. de Pascal nous dit ce que fut l'homme et ce que fut l'œuvre, — la vie sainte du prélat et les travaux qu'il entreprit pour la gloire de Dieu, — ainsi que les joies et les épreuves dont cette vie fut parsemée.

C. CAEYMAEX.

Douais, Mgr. 24

1910. — L'esprit ecclésiastique. Son déclin, son relèvement, par S. G. Mgr Douais, Evêque de Beauvais. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 144 pages. 2 fr. 50

Gennari, Casimiro. 24

1910. — Sulla eta della prima communione del fanciulli. Breve commento del decreto « *Quam singulari christus amore* », per Casimiro Cardinale Gennari. — Roma, Monitore ecclesiastico, 1910. 1 vol. in-8° de 40 pages. 1 fr.

Humbert, Auguste. 21

1911. — Les Origines de la Théologie moderne. Tome I : La Renaissance de l'antiquité chrétienne (1450-1521), par l'abbé Auguste Humbert. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 358 pages. 3 fr. 50

(*Bibliothèque théologique.*)

La théologie moderne tout entière, M. l'abbé Humbert le remarque très justement, se rattache étroitement à la grande révolution religieuse du XVIe siècle. Car cette révolution a bouleversé dans l'Eglise les formes et les habitudes intellectuelles non moins que les institutions sociales. Elle a donné aux esprits plus qu'une nouvelle orientation. Elle a divisé l'Occident en deux familles d'intelligences, dont rien n'a pu encore opérer la réconciliation. Elle a en outre marqué toute pensée et tout effort doctrinal à l'intérieur du catholicisme lui-même, en déterminant, par le souci de faire face au protestantisme, la position des problèmes théologiques, la direction des recherches et le sens des solutions. N'est-ce pas de ce point de vue que se sont inspirés tant d'ouvrages où le principe de « la perpétuité de la foi » est mis en relief ? N'est-ce pas de lui que dépendent également nombre d'essais plus récents sur le principe et les limites de l'évolution légitime ?

Les mêmes causes ont renouvelé jusqu'aux cadres extérieurs et aux méthodes de la théologie. Avec la réforme, c'en est fait des beaux monuments d'ensemble qui s'appellent *Sentences* ou *Sommes*. Le dogme aura désormais son compartiment, et la morale, le sien. Puis, de chaque côté, naissent des subdivisions et des groupements particu-

liers, selon que l'enchaînement des idées ou les controverses du moment les suggèrent ou les imposent : *Dieu, le Christ, l'Eglise, la Grâce, les Sacrements*, etc. Mais, surtout, de la nécessité de fixer plus clairement les bases de l'orthodoxie sort alors cette *Topique* de la théologie dont Melchior Cano sera le premier représentant en vue, par son œuvre *De locis theologicis*, et qui ne tardera pas à se constituer définitivement comme science distincte. Avant Luther, on chercherait vainement l'équivalent de nos traités *de Traditione, de Scriptura, de Ecclesia, de Romano Pontifice, de Conciliis*.

Il s'ensuit qu'étudier *les Origines de la théologie moderne*, c'est aussi et nécessairement étudier les origines du protestantisme.

Dans l'antiquité ecclésiastique et au moyen âge, l'Ecriture ne se séparait point de l'organisme maternel de l'Eglise. « L'Eglise, son enseignement, ses institutions et sa constitution, tout cela, dit M. A. Harnack, comptait comme source indépendante de la doctrine et comme caution suffisante de la vérité. » La seule systématisation que la théologie scolastique elle-même ait imposé à ses divers principes de connaissance, ç'a été de les réunir sous le concept d'autorité et de les opposer ainsi aux principes de raison. Mais à partir du milieu du XVe siècle, sous l'action de facteurs externes multiples, la situation change. La théorie des sources théologiques s'élabore peu à peu, se modelant, s'adaptant aux événements et aux courants d'opinions qui remuent la chrétienté. Jusque-là la force de la tradition s'était constamment affirmée, tout en se diversifiant en trois directions qu'on peut nommer, d'après leur caractère dominant, la direction *ecclésiastique*, la direction *métaphysique* et la dircetion *mystique*. Chacune d'elles, du reste, se conciliait, à sa manière, avec l'autorité de la Bible. Mais voici apparaître ceux que la réforme célèbre comme des précurseurs, qu'elle prétend vénérer comme des ancêtres même. Prétention injustifiée ; car un examen attentif des faits montre l'absence de tout enchaînement historique des enseignements des réformateurs avec ceux de Wycliffe et de ses disciples les Lollards, avec ceux de Jean Huss et des Utraquistes, avec ceux même des théologiens biblistes Goch, Wessel et Wesel. De tous ces précurseurs, aucun n'est guidé principalement par un intérêt doctrinal ; s'ils constatent dans l'organisme ecclésiastique, des abus qu'ils visent à supprimer, ils n'en rendent point la scolastique responsable ; il ne s'agit pas pour eux de refaire la théologie, mais de guérir l'Eglise.

Il en va déjà autrement de la renaissance humaniste dont les débuts appartiennent à peu près à la même époque. En dépit de ses côtés excessifs ou dangereux, ce grand retour vers le passé ne fut pas uniquement une réviviscence du paganisme ; il prétendait remonter aussi le cours de la foi chrétienne et renouveler la religion en la rapprochant de ses sources. De là cette culture intense de la Bible, cette étude des textes dans l'original, partie intégrante de ce que Léon X appelait la « Nouvelle Science ». De là les travaux exégétiques et critiques de Marsile Ficin et de Pic de la Mirandole, en Italie, du cardinal Ximenès et de ses collaborateurs pour l'édition de Complute, en Espagne, de Lefèvre d'Etaples, en France, des universités de Cambridge et d'Oxford, en Angleterre. Bientôt Erasme allait donner à ce renouveau une importance européenne. Tous ces efforts, d'ailleurs, restent généralement dans la ligne catholique ; et pour l'An-

gleterre en particulier, ce serait une erreur complète, les récentes recherches de M. James Gardner le démontrent, de voir dans les tendances d'Oxford le lien de continuité entre les Lollards et le protestantisme. John Colet et les autres chefs du mouvement anglais sont les adversaires irréductibles des doctrines de Wycliffe et de ses disciples. C'est à leur école que se forment des apologistes martyrs tels que l'évêque de Rochester, John Fisher, et l'illustre chancelier Thomas More.

Il n'en est pas moins vrai que les humanistes professent un superbe dédain pour le moyen âge et pour la théologie courante, considérée comme un produit du moyen âge. Ce sentiment s'affirme dans une foule d'écrits, spécialement dans ceux d'Erasme. Erasme était alors à l'apogée de sa renommée et en pleine activité littéraire. Il venait de se signaler encore par son édition du Nouveau Testament grec, avec une nouvelle version latine. Les notes surtout qui accompagnaient cette publication firent grand bruit. Comme dans son *Encomium Moriæ*, l'auteur, sous prétexte de ridiculiser des travers, de corriger des abus, paraissait souvent s'en prendre au dogme et à l'autorité ecclésiastique. L'humanisme théologique, parce qu'il exaltait la Bible, la proclamant la vraie et unique source de la théologie, parce qu'il visait à remonter aux sources de la vérité révélée, se réclamait volontiers de saint Jérôme. Ce nom était, pour lui, le symbole d'une exégèse plus libre et moins asservie à des conclusions théologiques. Certains de ses tenants, toutefois, se tournaient de préférence vers saint Augustin, en qui ils saluaient un esprit plus large, faisant une plus grande part à la grâce justifiante de Dieu et accordant, par conséquent, moins d'importance à la signification littérale des textes, ainsi qu'aux prescriptions et aux observances extérieures. C'est dans cette direction que nous voyons, vers 1515, le jeune moine augustinien Luther s'orienter nettement; c'est de ce côté qu'avec lui incline déjà toute la théologie de Wittenberg, représentée, en dehors de lui, par Staupitz, Lupinus, Abstikampian, Karlstadt. Enfin, c'est la même tendance, accentuée encore dans le sens d'une exégèse mystique qui ramène tout au Christ, et unie d'ailleurs à l'intention de réagir contre les abus réels dont souffrait l'Eglise, qui anime, aux environs de 1517, toute une pléiade de penseurs ardents jusqu'à la témérité, pleins de confiance en eux-mêmes, et que l'esprit de révolte, greffé sur l'esprit d'orgueil, allait bientôt envahir.

Il y a dans tout cela une évolution des plus intéressantes à suivre et que résume assez bien ce sous-titre: « *La Renaissance de l'antiquité chrétienne (1450-1521)* ». M. l'Abbé Humbert en a étudié la marche dans les documents contemporains, il en a analysé les phases successives avec une grande pénétration. Le tableau qu'il nous en retrace est très réussi et très fidèle; il s'attache à reproduire l'exacte physionomie des événements jusque dans les détails les plus circonstanciés. On trouvera à le parcourir un charme et des lumières dont l'aride canevas qui précède ne saurait donner qu'une trop faible idée.

J. FORGET.

Jacquier et Bourchany. **23**

1911. — La Résurrection de Jésus-Christ. Les Miracles évangéliques. Conférences apologétiques données aux Facultés catholiques de Lyon, par Jacquier & Bourchany. — Paris, Gabalda & Cie, 1911. 1 vol. in-12 de 312 pages. 3 fr. 50

L'actualité des deux sujets indiqués par ce double titre n'a pas besoin d'être soulignée. Elle ressort en particulier des nombreuses monographies, soit volumes d'imposante ou lourde érudition, soit tracts légers et vulgarisateurs, qui, dans ces dernières années, leur ont été consacrées, du côté des incroyants comme du côté des catholiques.

Ils sont traités ici en une série de huit conférences. Les quatres premières concernent la *Résurrection de Jésus-Christ*. Elles sont l'œuvre de M. le Chanoine Jacquier, dont la haute compétence est connue par son *Histoire des livres du Nouveau Testament*. Le savant conférencier étudie d'abord et démontre péremptoirement la solide valeur des *giles*, *Actes des Apôtres* et *Epîtres paulines*. Il établit ensuite, d'après ces sources, le fait complexe de la *Mort, de l'ensevelissement et de la résurrection de Jésus*, puis le fait de *la Foi des Apôtres* au divin Ressuscité et des *apparitions* qui expliquent et justifient cette foi. Enfin, il expose et discute les systèmes que le rationalisme nous oppose et qui, pour ne plus parler d'hypothèses complètement démodées, comme, l'hypothèse d'une supercherie, se ramènent à deux principaux: celui des *visions subjectives*, et celui des « *Apparitions pneumatiques et objectives* ». Parmi les textes à utiliser, l'auteur a très justement mis en bonne place ceux de saint Paul (I Cor. XV, 1-8), qui constituent notre plus ancien témoignage écrit. En confrontant et en combinant les différentes relations, s'il constate des divergences évidentes, il repousse explicitement et exclut victorieusement toute contradiction, même dans les détails, et ainsi se différencie-t-il de ces apologistes qui, séduits par je ne sais quelle conception de la véracité historique, se bornent à défendre l'accord des récits inspirés sur la substance des faits et semblent prêts à passer condamnation pour une foule de menues antilogies.

C'est à M. Bourchany, un jeune collègue de M. Jacquier, que nous devons les quatre conférences qui suivent. Trois d'entre elles vont directement à prouver la *Réalité historique des faits miraculeux rapportés par les Evangiles*, leur *Caractère surnaturel* et leur *Valeur démonstrative*. En développant sa première thèse, M. Bourchany a eu bien raison d'insister sur le déplorable apriorisme d'un grand nombre des négateurs et de montrer par des exemples comment, en dépit de leurs protestations, souvent peut-être à leur insu, ils partent, comme d'un dogme, de l'impossibilité du miracle, passant ainsi subrepticement du domaine de la critique à celui de la métaphysique. A propos de la constatation du fait miraculeux en tant que miraculeux, on remarquera la réponse adéquate à l'objection courante tirée des forces encore inconnues de la nature.

La dernière conférence met en lumière, de façon originale et frappante, la *Sainteté imcomparable de Jésus*. Elle me paraît propre à faire impression même sur des esprits prévenus en faveur de l'« inflexibilité » des lois du monde physique, pour peu qu'ils restent accessibles à des arguments d'un autre genre et sincèrement soucieux de la vérité religieuse.

Ce recueil de *Conférences apologétiques* vient à son heure. Comme celui que la maison Lecoffre a publié, l'an passé, sous le même titre et sous les noms de MM. Bourchany, Tixeront et Périer, il fait grand honneur aux Facultés catholiques de Lyon.

J. FORGET.

Janvier, E. 22

1910. — Exposition de la morale catholique. Tome VIII : La grâce. Carême de 1910, par M. le Chanoine E. Janvier. — Paris, Lethielleux, 1910. 1 vol. in-8° de 464 pages. 4 fr.

Parler de la grâce et de sa nécessité à notre siècle, qui va sombrant de plus en plus dans le rationalisme, est chose très opportune sans doute, mais fort malaisée aussi. Comment amener nos contemporains à sortir de leur matérialisme, du terre à terre de leurs aspirations; comment ouvrir leurs esprits et leurs âmes aux réalités de la surnature, aux horizons de la grâce et de la gloire divine? La tâche était rude, encore un coup, et l'entreprise difficile.

M. Janvier, fort de son érudition puisée aux meilleures sources de l'orthodoxie et admirablement servi par cette philosophie de l'Ange de l'Ecole qu'il possède à fond, a traité en maître toute cette théologie, et comme tel il a su merveilleusement la mettre à la portée de ses auditeurs et de ses lecteurs.

La nécessité de la grâce dans la vie intellectuelle de l'humanité (1re Conférence); dans sa vie morale (2e Conf.); l'essence de la grâce (3e Conf.); son énergie (4e Conf.); ses effets (5e et 6e) sont les étapes par lesquelles il faut passer pour explorer entièrement ce domaine mystérieux de la grâce.

M. Janvier apporte en cette étude sa précision et son esprit de méthode ordinaires, et il y expose admirablement toute la psychologie surnaturelle, qui correspond, dans l'homme, à la mystérieuse action de la grâce de Dieu. Puis reprenant toute la question d'un point de vue plus pratique, le Conférencier, dans sa *Retraite Pascale*, précise le rôle de l'homme dans la vie de la grâce, puis le rôle de Dieu et des Sacrements; ensuite le rôle de Jésus-Christ, surtout dans sa Passion, et dans l'adorable sacrement de son amour, l'Eucharistie.

On peut donc dire que le sujet est traité complètement; rien n'a été omis; tous les aspects de cette profonde et si difficile théologie sont examinés à la lumière de la foi, de l'Ecriture, des Pères, et aussi de la raison. Partout la démonstration est conduite avec une logique d'acier, qui, jointe à l'éloquence de la forme et à la netteté de l'exposition, est appelée à produire une conviction inébranlable dans l'esprit de ceux qui liront ces magistrales conférences.

Jaud, L. 24 (92)

1910. — Saint Filibert. Sa vie, son temps, sa survivance, son culte. Etude d'histoire monastique au VIIe siècle, par M. l'abbé L. Jaud. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 568 pages. 6 fr.

Cette importante étude d'histoire monastique au septième siècle est, de l'avis de Mgr l'évêque de Luçon, une œuvre de grande et solide érudition. Ce jugement sera confirmé. En effet, utilisant tous les documents, l'auteur a compulsé, composé, annoté les écrivains du moyen âge ou modernes pouvant éclairer son sujet. Il s'aide de l'histoire, de la géographie, d'autres sciences, pour faire revivre, avec saint Filibert, le VIIe siècle avec ses Rois, ses Seigneurs, ses Evêques, ses Moines. Le récit de la vie de saint Filibert est suivi de celui de sa survivance et de son culte: par là l'auteur a donné à son livre mieux qu'un intérêt local; on le lira non seulement à Luçon, mais dans toute la Normandie, dans l'ancienne Bourgogne, et au-delà.

Il aura fallu à M. le doyen de Noirmoutier bien des veilles laborieuses pour terminer un aussi vaste ouvrage de science ecclésiastique.

Saint Filibert n'est pas de ces livres dont on résume le contenu dans un article bibliographique, ou qu'on lit en un tour de main : il est de ceux qu'aimeront à posséder et à consulter ceux qui s'intéressent aux « *Moines d'Occident.* »

C. CAEYMAEX.

Sdem. 23

1910. — Ne crois pas que les morts soient morts, par Sdem. — Paris, Paulin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 304 pages. 3 fr. 50

Van Loo, F. 24

1910. — Elévations eucharistiques extraites des écrits de la servante de Dieu, Marie-Estelle, surnommée « L'Ange de l'Eucharistie », par M. l'abbé F. Van Loo. — Avignon, Aubanel, 1910. 1 vol. petit in-12 de 128 pages. 1 fr.

3 Sciences sociales

30 Généralités.

31 Statistique.

32 Science politique.

325 Colonisation.

33 Économie politique.

332 Banque.

334 Coopération.

(334. 7 Mutualités.)

335 Socialisme.

336 Finance.

34 Droit.

348 Droit ecclésiastique.

35 Administration.

36 Association.

361 Bienfaisance.

366 Sociétés secrètes.

368 Assurances.

37 Enseignement, éducation.

38 Commerce.

39 Folklore.

396 Féminisme

Boissard, A. 33

1910. — Contrat de Travail et Salariat. Introduction philosophique, économique et juridique à l'étude des conventions relatives au Travail dans le Régime du Salariat, par A. Boissard. — Paris, Bloud, 1910. 1 vol. in-12 de 332 pages. 3 fr. 50

M. A. Boissard, un des initiateurs des *Semaines Sociales*, vient de publier sous ce titre un remarquable ouvrage que nous recommandons vivement à l'attention de nos lecteurs.

C'est une étude à la fois philosophique, économique et juridique des conventions nouvelles relatives au travail dans le régime du salariat.

La nécessité de ces conventions nouvelles fait éclater les vieux cadres de l'organisation économique actuelle et en même temps exige une législation convenable qui répare les monstrueux ou-

blis et pare à l'insuffisance du code civil.

Pour mener à bien cette étude, il fallait à la fois un penseur, un économiste et un juriste. M. Boissard réunit tous ces titres. Aussi son ouvrage marquera une date dans l'histoire du mouvement social contemporain.

Nous signalons particulièrement le chapitre qui a pour titre : « *Vers un régime de paix,* » et qui traite des caractères essentiels des conventions collectives : rétablissement de l'égalité contractuelle des parties, limitation de la concurrence entre ouvriers et patrons, mise en contact périodique et régulière des divers collaborateurs de la production économique.

Bourdeau, J. **301**

1910. — Entre deux servitudes, par J. Bourdeau. — Paris, Alcan, 1910. 1 vol. in-12 de VIII-342 pages. 3 fr. 50

Cœurderoy, Ernest. **301**

1910. — Œuvres. Tome I : Jours d'exil. Première partie (1849-1851), par Ernest Cœurderoy. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-8° de 448 pages. 3 fr. 50

(*Bibliothèque sociologique, n° 44.*)

La bibliothèque sociologique s'accroit d'un volume réédité, dont l'auteur, mort en 1862, fut un véritable anarchiste dans la première partie du XIXe siècle.

Ce médecin, issu d'une famille de haute bourgeoisie, est un inconnu ou à peu près aujourd'hui. Il eut son heure de notoriété aux mauvais jours de 1848 et fut condamné par coutumace à la déportation en 1849 avec Félix Pyat, Ledru-Rollin et les autres.

Il vécut exilé en Suisse, en Angleterre, en Belgique semant sa route d'articles d'une violence inouïe que les anarchistes les plus délirants ont à peine dépassée de nos jours.

Ses ouvrages publiés à Londres en 1854, furent interdits en France, et la propre famille de Cœurderoy — un nom étrange — effrayée détruisit tous les volumes qu'elle trouva.

L'écrivain est un poète, mais un poète haineux, furibond qui promène la torche d'un style incendiaire et apocalyptique sur tout ce qui est l'autorité petite ou grande.

Un livre comme *Jours d'exil* ne peut prendre place que dans les bibliothèques des révolutionnaires les plus avancés. Ceux qui le liront n'en deviendront pas plus sages au contraire et s'ils ont déjà la cervelle en feu, les idées de Cœurderoy activeront la fournaise.

Le besoin de cette réédition ne se faisait pas absolument sentir... surtout en France, à l'heure où tous les principes d'autorité sont furieusement attaqués.

A. Van de Kerckhove.

Compayré, Gabriel. **37**

1910. — Fénélon et l'éducation attrayante, par Gabriel Compayré. — Paris, Paul Delaplane, 1910. 1 vol. in-12 de 100 pages. 0 fr. 90

(*Les grands éducateurs.*)

Goffinet, Georges. **34**

1910. — Le notariat en 1610 comparé avec le notariat actuel, par Georges Goffinet. — Paris, Giard et Brière, 1910. 1 vol. in-12 de 114 pages. 2 fr.

Grasset. **301**

1911. — Le milieu médical et la question médico-sociale, par le Dr Grasset. — Paris, B. Grasset, 1911. 1 vol. in-12 de 230 pages. 2 fr.

(*Les Etudes contemporaines, n° 4.*)

37

1910. — Notes de pédagogie. Direction et conseils pratiques aux institutrices chrétiennes, par l'auteur des « *Paillettes d'or* ». — Avignon, Aubanel, 1910. 1 vol. in-12 de 312 pages. 2 fr. 50

Redlich, Joseph. **32**

1911. — Le gouvernement local en Angleterre, par Joseph Redlich, avec des additions par Francis W. Hirst. — Paris, Giard et Brière, 1911. Tome I. 1 vol. in-8° de 518 pages. 12 fr.

Turmann, Max. **301**

1910. — Problèmes économiques et sociaux, par Max Turmann. — Paris, Gabalda & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de XII-396 pages. 3 fr. 50

Le titre du livre récent de M. Max Turmann, professeur à l'Université de Fribourg a été judicieusement choisi. De fait, il nous expose les données compliquées du problème des classes moyennes par exemple, sans qu'il ait voulu, je pense, en indiquer la solution adéquate. Si le crédit a pu être organisé sur des bases sérieuses mais très modestes dans le Grand-Duché de Luxembourg, il n'en demeure pas moins évident que la concurrence des grands magasins ne serait pas palliée grâce au genre de coopération préconisé par l'éminent économiste. Les petits commerçants devraient se grouper par métiers différents, ils devraient créer, à leur tour, des bazars dont ils seraient les employés-propriétaires. Combien de petits détaillants pour cent peuvent entrer dans pareille combinaison ? Un ou deux par métier ; et combien sont remplacés, ruinés par une seule échoppe de grand magasin ? Cette considération là nous laisserait deviner que le problème ne serait pas du tout résolu... Ne craignons pas. Max Turmann n'a pas eu l'intention de donner la solution de toutes les difficultés économiques ou sociales dont il parle... Il expose, il analyse, il détaille une question et comme il le fait, c'est nous mettre au moins sur la voie pour la résoudre.

Dans cet esprit il rend compte de certains essais de coopération de logement à bon marché, du rôle des ligues sociales d'acheteurs, de l'effort de répression légale de l'usure en Allemagne etc...

D'autres fois il signale, simplement, à l'attention des lecteurs, mais avec quelles précisions et quel charme captivant, des faits économiques dont les causes, les développements et les conséquences ne sont pas encore parfaitement connus : Les crises économiques dont les Etats-Unis de l'Amérique du Nord nous ont donné en 1907 un exemple impressionnant. Ainsi nous apprenons que les syndicats ont réussi grâce à leur puissante organisation et à leur audacieuse pression, à forcer les Etats-Unis à protéger leurs ouvriers contre la main-d'œuvre chinoise. Celle-ci mettait en péril les hauts salaires... la guerre faillit éclater entre les deux races. Nous apprenons que le protec-

tionnisme douanier, cette fois, de l'Australie a été causé par cette même préoccupation démocratique: protéger le salaire de l'ouvrier indigène.

A côté de ces synthèses fragmentaires, extrêmement intéressantes, l'auteur nous donnes des études suivies. Un grand nombre de judicieuses remarques seraient à mettre en évidence dans sa thèse: la profession doit être légalement organisée; de même dans les importants chapitres où il traite de l'action féminine.

Signalons enfin la critique motivée qu'il fait du travail à domicile. L'opinion publique et les parlements s'en sont très vivement préoccupés. Qui voudrait connaître les abus du travail à domicile, trouver des renseignements précis sur ce sujet, constater et étudier l'influence des syndicats féminins, des ligues d'acheteurs, de la loi pour remédier à des abus incontestés, ira se documenter dans le livre « Problèmes économiques et sociaux ». On pourrait difficilement indiquer une source plus commode et sérieuse, de renseignements sur un ensemble de questions sociales et surtout économiques.

Jos. Van Doorslaer.

Viviani, René. 334

1910. — Les retraites ouvrières et paysannes, par René Viviani. — Paris, Giard et Brière, 1910. 1 vol. in-12 de 564 pages. 6 fr.

4 Philologie

40 **Généralités.**
41 **Philologie comparée.**
42 » **anglaise.**
43 » **germanique.**
44 » **française.**
45 » **italienne.**
46 » **espagnole.**
47 » **latine.**
48 » **grecque.**
49 **Autres langues**

1 **Orthographe.**
2 **Etymologie.**
3 **Lexicographie.**
4 **Synonymie.**
5 **Grammaire.**
6 **Prosodie.**
7 **Dialectologie.**
8 **Manuels.**

Arnaud, Germain. 44

1910. — Le vie publique des Romains décrite par les auteurs latins. Recueil de 500 textes choisis avec commentaire historique, grammatical et littéraire, par Germain Arnaud. — Marseille, M. Laffitte, 1910. 1 vol. in-12 de 510 pages. 3 fr.

6 Sciences appliquées

60 Généralités.
61 Médecine.
62 Mécanique.
63 Agriculture.
64 Économie domestique.
65 Commerce.
66 Industries chimiques.
67 Manufactures.
68 Métiers.
69 Construction.

Goulliart, A. 68

1911. — Précis d'Electricité industrielle à l'usage des praticiens, par A. Goulliart. — Paris, Alcan, 1911. 1 vol. in-12 de 600 pages. 3 fr. 50

Schott, E. et Morin, E. 67

1910. — Les presses à platine et leur emploi, par E. Schott et E. Morin. — Paris, Gauthier-Villars, 1910. 1 vol. in- de 54 pages. 2 fr. 25

La presse à bras, à laquelle nos pères durent tant de magnifiques impressions, est la première presse à platine. Cette dernière demande du reste les mêmes principes d'exécution du travail que la manuelle.

Certes, les machines cylindriques, dont la rapidité fut le premier progrès, sont aujourd'hui perfectionnées au point de donner la possibilité d'imprimer les travaux les plus soignés. Pourtant les presses à platine se répandent de plus en plus, et nulle imprimerie ne peut s'en passer. Ces presses répondent en effet à un véritable besoin: exécuter vite et bien, avec un personnel réduit, les travaux dont le format ne répond pas à celui des presses cylindriques.

Mais ces travaux sont aussi très divers, et l'on peut classer les presses à platine en deux catégories : celles qui qui peuvent s'entraîner au pied, les pédales, destinées aux travaux légers : têtes de lettres, enveloppes, cartes, lettres de décès, etc., puis les presses à platine proprement dites, qui sont munies d'une pédale seulement pour permettre la mise en train sans recourir aux moteurs, mais qui sont trop puissantes pour que l'ouvrier les actionne tout en margeant.

Ce dernier type de machines sera le seul dont nous nous occuperons. Pourtant, les instructions données ici peuvent, pour la plus grande partie, s'appliquer aussi bien aux pédales qu'aux presses à platine.

7 Beaux-Arts

Généralités.
701 Esthétique.
71 **Art des jardins.**
72 **Architecture.**
73 **Sculpture.**
736 Sigillographie.
737 Numismatique.
738 Céramique.
74 **Dessin.**
75 **Peinture.**
76 **Gravure.**
77 **Photographie.**
78 **Musique.**
79 **Sports.**

Bayet, Jean. 72

1910. — Les édifices religieux des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, par Jean Bayet. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-4° de 260 pages, illustré de 64 planches hors texte. 8 fr.

J'ai loué naguère l'excellente idée qu'eut M. Laurens en créant une collection destinée à faire connaître les *Richesses d'art de la ville de Paris*. J'ai vanté alors l'aspect agréable de ces ouvrages, l'intérêt de leur texte, l'abondance de leur illustration. Bonne, surtout quand elle révèle les merveilles de l'art ogival français, (Boinet: *les édifices religieux moyen-âge-renaissance*), cette collection l'est encore, mais pour d'autres raisons, lorsqu'elle avoue les tristes monuments dont une inspiration étrangère et dépaysée en France, enlaidit la ville de Paris. Une description consciencieuse des richesses d'art d'une ville ne peut, c'est certain, en exclure les œuvres d'un art qui, quoique étranger, et indifférent, par conséquent, sont néanmoins estimables en leur genre.

C'est une telle description que nous offre le volume que voici. Elle nous met sous les yeux des monuments lugubres, c'est vrai, mais des monuments souvent grandioses et toujours intéressants. Par contraste, ils font chérir davantage ceux de l'époque vraiment française qui constituent le charme de Paris. Cet ouvrage plaîra beaucoup aux Belges. Ils y verront que le génie artistique de leurs compatriotes à orné d'une chaire de vérité l'église de Notre Dame des Blancs Manteaux, a peint la coupole des Carmes, a recouvert de sculptures et de tableaux l'église des Invalides (St-Louis) et St Louis en l'Ile. Les Belges souriront de ce que, tandis que M. Bayet leur fait hommage du peintre flamand Stella, fort peu connu, il fait à Quinten Massys et à Philippe de Champaigne le grand honneur de les déclarer des français.

Franz NÈVE.

Bertaux, E. 75

1910. — Donatello, par E. Bertaux. — Paris, Plon-Nourrit & Cie, 1910. 1 vol. in-8° de 254 pages. 3 fr. 50 (*Les maîtres de l'Art.*)

Caland, Elisabeth. 78

1910. — Das künstlerische klavierspiel, von Elisabeth Caland. — Stuttgart, O. R. Hirsch, 1910. 1 vol. in-8° de 104 pages. 5 fr.

Le nouvel ouvrage de Mlle Caland ne donne pas de nouveaux aperçus. Il expose méthodiquement son système, il entre dans plus de détails, en fait entrevoir les heureux résultats, et joint les indications nécessaires pour se l'approprier.

Le système de Mlle Caland est basé sur ce principe qu'un jeu vraiment artistique doit disposer de toutes les ressources dont la nature a doté le pianiste : Jusqu'ici, les autres théories ont plutôt négligé l'ensemble pour s'appliquer à des méthodes trop exclusives : rien que les doigts disent les unes ; rien que les les poignets préconisent les autres. Un revirement s'est fait dans les idées et les grands artistes s'affranchissent de ces principes, et mettent en usage des forces peu exploitées jusqu'à présent.

Le grand mérite de Mlle Caland est d'avoir analysé la nature et les sources de ces énergies, entrevues déjà par son éminent professeur M. Deppe. Sa longue expérience — la meilleure des preuves en cette matière, — l'a amenée à cette conclusion, confirmée par ailleurs par la physiologie, à savoir que les grands muscles du buste soutiennent et fortifient ceux de l'épaule et du bras, grâce à une certaine tension des muscles dorsaux, dûe à un mouvement descendant imprimé à l'omoplate. L'énergie musculaire ainsi obtenue se communiquera directement aux doigts, par les muscles du bras, simples transmetteurs et non source d'énergie. D'où grande légèreté du bras et de la main.

Sans doute l'auteur ne rejette à priori aucune théorie antérieure à la science, elle admet même ce qu'elles ont de bon, mais veut remédier à leur insuffisance. Elle critique par exemple certains procédés comme celui de la chute des mains sur les touches du clavier, comme les mouvements ondulatoires des bras. L'auteur préconise une autre position de la main et du bras, d'où il suit que la main glisse sur les touches et attaque la note d'une manière plus franche et plus féconde en résultats excellents.

D'avoir tracé les règles d'un jeu vraiment artistique, où l'exécutant absolument maître de soi, colore à son gré la phrase mélodique, Mlle Caland peut se vanter d'y prétendre.

Cet ouvrage, autant que les précédents, fera époque et nous n'en doutons nullement, école aussi.

Détail technique qui n'est pas à dédaigner, ce livre est soigneusement imprimé et les gravures et planches sont très fines.

Jean D'OUTREMEUSE.

Morel-Payen, L. 75

1910. — Troyes et Provins, par L. Morel-Payen. — Paris, Laurens, 1910. 1 vol. in-8° de 154 pages. 4 fr.
(*Les villes d'art célèbres.*)

On a dit souvent mais on ne dira jamais assez, que les plus belles églises ogivales du monde se trouvent en France. Nulles autres n'éveillent la parfaite satisfaction intellectuelle, la complète allégresse du cœur qu'éveillent les exquises églises gothiques de ce pays. Nulles autres ne nous font dire comme celles-ci : « c'est parfait ! » Hardiesse et bon goût, allure distinguée, richesse sans mièvrerie, pittoresque, guaieté, ces

délicieux monuments possèdent tous ces dons. En écrivant ces mots, je ne songe pas seulement aux superbes cathédrales de Reims, Amiens, Paris, Rouen; je songe aussi aux églises plus modestes de la France, telles que celles de la ville de Troyes, je songe surtout au bijou de cette ville, l'église St-Urbain. L'ouvrage que voici, nous révèle parfaitement ces édifices, soit par son texte soit par ses gravures. A ce titre, il mérite une attention particulière. Ouvrage élégant, grâce à des planches nombreuses et soignées, c'est aussi un riche recueil que l'érudit consultera et que ne dédaignera aucune bibliothèque savante. Car, si l'illustration séduit, le texte révèle un technicien pour lequel l'architecture n'a pas de secrets.

L'ouvrage que voici plaira également par l'attention poétique de l'auteur à signaler le charme des choses vieilles qui remplissent la ville de Troyes, à souligner la richesse d'un groupe d'arbres le long d'un boulevard solitaire, le contour gracieux d'une de ces collines touffues où s'est endormie la petite cité de Provins. C'est bien là le paysage français : quoique généralement plat, il n'est pas monotone, découpé comme il l'est par de clairs ruisseaux, ombragé de beaux bouquets d'arbres, bordé, au loin, d'une faible ligne bleue d'aimables coteaux.

Franz NÈVE.

8 Littérature

81 Généralités.
82 Littérature anglaise.
83 « germanique.
84 « française.
85 « italienne.
86 « espagnole.
87 « latine.
88 « grecque.
89 Autres littératures.

1 Poésie.
2 Théâtre.
3 Roman.
4 Essais.
5 Éloquence.
6 Lettres.
7 Satire.
8 Mélanges.

Allard, Léon. 84.3
1911. — Catherine Hautier. Roman, par Léon Allard. — Paris, B. Grasset, 1911. 1 vol. in-12 de 294 pages. 3 fr. 50

Apollinaire, Guillaume. 84.9
1910. — L'Hérésiarque & Cie, par Guillaume Appollinaire. — Paris, Stock, 1910. 1 vol. in-12 de 288 pages. 3 fr. 50

Nouvelles grivoises, peintures malpropres, fange remuée à plaisir, style pas extraordinaire du tout, assez de raisons n'est-ce pas pour que ce livre ne sorte pas de l'obscurité où la saine morale le relèguera.

Jean D'OUTREMEUSE.

Cabat, Augustin. **84 (02)**

1910. — Les porteurs du Flambeau, d'Homère à Victor Hugo, par Augustin Cabat. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 264 pages. 3 fr. 50

Damad, Marianne. **84.3**

1911. — Chez Eux. Roman, par Marianne Damad. — Paris, B. Grasset, 1911. 1 vol. in-12 de 274 pages. 3 fr. 50

Bordeaux, Henry. **84.3**

1910. — Les Roquevillard, par Henry Bordeaux. Introduction par Firmin Roz. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 310 pages. 1 fr. 25

(*Collection Nelson.*)

Les Roquevillard sont un roman à thèse, un plaidoyer en faveur de la tradition; ils sont le roman de la solidarité familiale. C'est l'égoïsme d'une passion aveugle qui fait oublier au fils les affections les plus chères et les devoirs les plus sacrés; c'est la passion qui l'entraîne au bord de l'abîme et le traîne, quoique juridiquement innocent, devant le tribunal criminel. C'est au contraire l'amour paternel, l'instinct familial qui inspire au père les sacrifices les plus héroïques et lui permet de sauver le patrimoine d'honneur de plusieurs générations de Roquevillard. *Les Roquevillard* dans l'estimation de très bons juges comme Melchior de Vogüé, sont le chef-d'œuvre de M. Henry Bordeaux.

Cherbuliez, Victor. **84.3**

1910. — Le Comte Kostia, par Victor Cherbuliez. Introduction par Maurice Wilmotte. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 376 pages. 1 fr. 25

(*Collection Nelson.*)

C'est une surprise et une joie de relire le roman de Cherbuliez parfaitement honnête et simplement romanesque, qui se contente de conter une histoire d'amour ou de développer une intrigue ou une aventure : surprise d'autant plus joyeuse que ce roman romanesque est écrit par un des esprits les plus prodigieusement intelligents, est rempli d'aperçus pénétrants sur la vie, d'observation et d'analyses délicates.

Le comte Kostia est peut-être le chef-d'œuvre de Cherbuliez. On y trouve toutes ses qualités et tous ses traits caractéristiques : l'art de nouer et de dénouer une intrigue compliquée, et surtout ce don d'humour, de bonne humeur, de badinage mêlé de malice, de bonne santé intellectuelle et morale qui reposent de la littérature épicée et artificielle de la nouvelle génération.

d'Avenel. **84.3**

1910. — Les Français de mon temps, par le vicomte d'Avenel. Introduction par Charles Saroléa. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 350 pages. 1 fr. 25

Le Vicomte G. d'Avenel s'est proposé de nous donner le portrait des Français de son temps. Nul ne contestera le brillant talent du peintre. On contestera peut-être que le portrait soit ressemblant. On n'accusera certes pas M.

le réaliste Charles Guérin, le bon et plus que sympathique François Coppée, poète autant que romancier, toujours si chèrement aimé, le sensible Maurice Barrès, tels sont les sujets de ces études.

Ecrites dans un style limpide, agréable; les physionomies se détachent, silhouettées de main de maître. Excellent livre. Puisse-t-il ne pas être unique.

Jean D'OUTREMEUSE.

Gourdon, Pierre. **84.3**

1910. — Bernard de Flée, par Pierre Gourdon. — Paris, Bonne presse, 1910. 1 vol. in-12 de 318 pages. 0 fr. 75

Nous avons d'abord lu la feuille qui accompagnait le roman, et quand nous avons eu remarqué qu'il s'agissait d'un faux frère, usurpateur dans le savoir, d'une grande fortune, d'une enquête à mener pour établir ses droits et justifier ses prétentions, de course à travers la France et l'Amérique » nous n'avons pu nous empêcher de faire la moue. « Nous y voilà, pensions-nous, roman d'aventures, frère d'Amérique, jeune fille charmante à conquérir, prétendants évincés, on devine le reste. » De fait, nous lisons les vingt premières pages, et dans notre imagination, nous reconstituons tout le roman...

Prévisions vaines. A la quarantième page, l'auteur nous avait déjà fourvoyé, nous étions dérouté et... définitivement conquis. Et voilà comment de lecteur revêche nous sommes devenu lecteur passionné!

Quoi qu'il nous en coûte d'avouer notre défaite, nous devons à la vérité de dire que le talent délicat, la fine psychologie, l'observation attentive, l'émotion discrète et prenante à la fois qui caractérisent l'auteur bien connu de l'« *erreur d'Odette* » et de « *A la dérive* » sont pour quelque chose dans ce revirement délicieux.

Em. LISIN.

Jouve, Pierre-Jean. **84.1**

1910. — Les muses romaines et florentines, par Pierre-Jean Jouve. — Paris, Messein, 1910. 1 vol. in-12 de 104 pages. 3 fr. 50

Launt-Thompson, F.-H. **84.9**

1190. — Journal d'Yvonne. Carnet d'une jeune créole, par F.-H. Launt-Thompson. — Paris, Librairie des Saints-Pères, 1910. 1 vol. in-12 de 162 pages. 2 fr. 50

Etude psychologique d'une âme de jeune fille. Il est très intéressant de suivre l'évolution des idées et des sentiments, de voir s'ouvrir à l'amour ce cœur vierge encore, avec ses hésitations, ses scrupules même, mais bientôt rassuré à causes des principes religieux qui animent cette vie.

Si toutes les jeunes âmes pouvaient ainsi sous le regard de Dieu!

Jean D'OUTREMEUSE.

Lefebvre, Alphonse. **84.9**

1910. — L'inconnue de Prosper Mérimée. Sa vie et ses œuvres authentiques, publiées par Alphonse Lefebvre. Préface de F. Chambon. — Paris, Sansot & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 336 pages. 3 fr. 50

d'Avenel d'avoir flatté ou idéalisé l'original, et d'avoir péché par excès d'indulgence pour ses contemporains. Né chrétien et Français, M. d'Avenel ne se contraint dans sa satire. Au contraire, trouve nullement, comme La Bruyère, il s'y complaît et s'y délecte, et il a tant d'esprit qu'il communique à ses lecteurs le plaisir qu'il éprouve.

Le livre a eu un succès éclatant, qu'il a dû d'abord aux controverses qu'il a suscitées. Et ce succès ne fera que s'accentuer à mesure qu'on appréciera davantage les qualités intrinsèques et durables de l'œuvre.

Drault, Jean. **84.3**

1910. — Les contes de l'étape, par Jean Drault. — Paris, Jouve, 1910. 1 vol. in-16 de 210 pages. 2 fr.

Le désopilant créateur du fameux *Soldat Chapuzot*, universellement connu aujourd'hui, nous donne sous le titre de *Contes de l'étape*, une série d'histoires militaires du plus haut comique. Le service étant obligatoire pour tous, il n'est personne qui, à la lecture de ces contes, ne pouffe de rire, en retrouvant ces types de grotesques ou de farceurs qui mettent en gaieté toute une caserne et que chacun a coudoyés. M. Jean Drault les a, pour ainsi dire, cinématographiés, tant leurs silhouettes, actes et paroles sont « nature ». Les *Contes de l'étape* ont un autre mérite; quoique retraçant des aventures militaires, la plus stricte bienséance y est observée d'un bout à l'autre. Les *Contes* peuvent être mis entre toutes les mains : ils sont gais et décents.

Epuy, Michel. **84.9**

1910. — Anthologie des humoristes anglais et américains, du XVIIe siècle à nos jours, par Michel Epuy. — Paris, Delagrave, 1910. 1 vol. in-12 de 482 pagesI 3 fr. 50

Espé de Metz, G. **84.2**

1910. — Le couteau. Essai dramatique sur les limites du droit chirurgical, par le Dr G. Espé de Metz. — Paris, B. Grasset, 1910. 1 vol. in-8° de 298 pages. 3 fr. 50

Evrard, Eugène. **89 (092)**

1910. — Les Ecrivains contemporains : Jean Nesmy. Introduction d'Eugène Evrard. — Tourcoing, Duvivier, 1910. 1 vol. in-12 de 344 pages. 3 fr. 50

Ganghofer. **84.3**

1910. — Lebenslauf eines optimisten. Buch der Jugend, von Ganghofer. — Stuttgart, A. Bonz & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 584 pages. 5 fr.

Gaubert, Ernest. **84.9**

1910. — Figures françaises. Critiques et documents, par Ernest Gaubert. — Paris, Nouvelle Librairie nationale, 1910. 1 vol. in-12 de 236 pages. 3 fr. 50

Très attachantes études, qui ont le mérite de peindre de façon caractéristique les grandes figures de France qu'elles évoquent.

Le sarcastique Rivarol avec ses mots à l'emporte-pièce, mortels pour ceux qu'ils atteignaient, Eugène Fromentin et son influence sur le romanciers analystes modernes ; Emmanuel Signoret, « ouvrier du vers et assembleur excellent de sonorités plutôt que vrai poète » ;

Pellissier, Georges. **84.9**

1910. — Anthologie du théâtre français contemporain (prose et vers) de 1850 à nos jours, par Georges Pellissier. — Paris, Delagrave, 1910. 1 vol. in-12 de 630 pages. 3 fr. 50

Revon, Michel. **84.9**

1910. — Anthologie de la Littérature japonaise des origines au XXe siècle, par Michel Revon. — Paris, Ch. Delagrave, 1910. 1 vol. in-16 de 476 pages. 3 fr. 50

(*Collection Pellas.*)

Rosen-Dufaure, Sophie. **84.3**

1910. — Excelsior !, par Sophie Rosen-Dufaure. — Paris Leymarie, 1910. 1 vol. in-12 de 76 pages. 1 fr. 50

Solovioff, W.-S. **84.3**

1910. — Les mages. Roman occulte, par W.-S. Solavioff. Traduit du Russe, par Maurice Luquet. — Paris, Librairie Hermétique, 1910. 1 vol. in-12 de 252 pages. 3 fr. 50

Pour autant que cette première partie nous permet d'en juger, l'auteur a eu en vue de mettre ses lecteurs au courant de certains faits occultes et de leur montrer ce que *nous* appellerions les abus d'un art au service d'une passion.

Comme la plupart des romans russes, celui-ci nous apprend le caractère et les mœurs de ce peuple et nous fait connaître tout particulièrement le milieu du high-life russe, et les impressions que devaient y produire les révélations de l'hypnotisme et des sciences occultes.

Les scènes sont parfois d'un naturel tout vivant; l'intérêt fait rarement défaut — excepté toutefois les déclarations de Cagliastro.

Rien cependant de la finesse des romans français. La traduction est coulante, bien faite.

URIEL.

Tolstoï, Léon. **84.3**

1910. — Anna Karenine, par Léon Tolstoï. — Paris, Nelson, 1910. 2 vol. in-12 de 562-568 pages. 2 fr. 50

(*Collection « Nelson ».*)

Viola, Jean. **84.3**

1910. — Quelques braves gens, par Jean Viola. — Paris, Bonne Presse, 1910. 1 vol. in-8° de 88 pages. [illegible] fr.

Bien sympathiques ces quelques figures de « braves gens », et de les connaître fait vibrer d'une bienfaisante émotion ! Prises deci delà, dans tous les mondes, et à tous les âges de la vie, leur histoire, héroïque souvent dans sa simplicité, leur histoire nous est contée de façon charmante parce que sincère et sans prétention. Le mérite littéraire de ces nouvelles en relève l'inspiration toute noble et fraiche. Les publier et les répandre est œuvre d'apôtre. Peut-être les cœurs blasés, rassasiés d'émotions fortes et malsaines, les dédaigneront-ils ; mais nul ne sait si l'un d'entre eux ne sera pas saisi par leur charme, et n'y trouvera pas la grâce du retour.

Celui qui les écrivit peut goûter la pure joie d'une belle et bonne action.

ADRIEN.

9 Histoire et Géographie

90 Généralités.
901 Civilisation.
902 Chronologie.
903 Diplomatique.
904 Archivistique.
91 Géographie, voyages.
913 Archéologie.
92 Biographie.
922 Hagiographie.
929 Héraldique.
93 Histoire ancienne.
94 Histoire moderne.

de Faudras, Th. **9 (44)**

1910. — Chasseurs du temps passé, par le marquis Th. de Faudras. Ouvrage précédé d'une notice biographique sur Pauvre défunt M. le curé de Chapaize et suivi d'une bibliographie des œuvres du marquis de Faudras. — Paris, E. Nourry, 1910. 1 vol. in-12 de 294 pages. 3 fr. 50

De Moussac, Georges. **9 (44)**

1910. — Dans la mêlée. Journal d'un cuirassier de 1870-71, par Georges de Moussac. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 208 pages. 3 fr. 50

Firmin, A. **9**

1910. — Lettres de Saint-Thomas. Etudes sociologiques, historiques et littéraires, par A. Firmin. — Paris, Giard et Brière, 1910. 1 vol. in-8° de 426 pages. 5 fr.

Huchard, Robert. **9**

1910. — Aux Antilles. Hommes et Choses, par Robert Huchard. — Paris, Perrin & Cie, 1910. 1 vol. in-12 de 280 pages. 3 fr. 50

Lévy, Arthur. **9 (44)**

1910. — Napoléon intime, par Arthur Lévy. — Paris, Nelson, 1910. 1 vol. in-12 de 554 pages. 1 fr. 25 (*Collection « Nelson »*.)

Vos, J.-M. **90**

1910. — Van oude tijden tot heden. Geschiedenis van ons vaderland, door J.-M. Vos. — Groningen, P. Noordhoff, 1910. 1 boekd. in-8° van 270 bladz. 4 fr.

Inutile de faire encore l'éloge de ce précis d'Histoire de la Hollande, destiné aux élèves de l'enseignement moyen. Les nombreuses éditions parues témoignent de sa valeur et chaque apparition nouvelle lui a acquis des éloges bien mérités tant pour le style que pour l'impartialité et le fond. La place plus grande accordée dans cette dernière édition à l'histoire des colonies augmentera encore son succès.

G. Meertens.

EN SOUSCRIPTION :

HISTOIRE GÉNÉRALE
de la
Guerre Franco-Allemande (1870-1871)

par le Lt-Colonel ROUSSET

Toutes les personnes qui souscriront à l'ouvrage complet avant le 31 décembre prochain bénéficieront d'un prix de faveur. On peut souscrire sous trois formes différentes :

1° EN FASCICULES HEBDOMADAIRES à prendre chaque samedi chez le libraire auquel la souscription aura été remise, au fur et à mesure de la mise en vente. (L'ouvrage comprendra au moins 60 fascicules.)

Prix de la souscription à forfait. **40 francs**

2° EN DEUX VOLUMES BROCHÉS. Le premier sera livré dans le courant du quatrième trimestre 1910, le second au courant du deuxième semestre 1911.

Prix de la souscription à forfait. **40 francs**

Le paiement de ces deux modes de souscription a lieu à raison de CINQ FRANCS TOUS LES DEUX MOIS (le premier paiement ayant lieu le mois qui suit l'envoi de la souscription).

3° EN DEUX VOLUMES RELIÉS demi-chagrin, reliure élégante de bibliothèque, avec fers spéciaux dessinés et poussés sur les plats et le dos, tranches rouges. (Le premier volume sera livré dans le courant du quatrième trimestre 1910, le second au courant du deuxième semestre 1911.)

Prix de la souscription à forfait. **52 francs**

Le paiement de ce mode de souscription a lieu à raison de SIX FRANCS TOUS LES DEUX MOIS (le premier paiement de QUATRE FRANCS seulement ayant lieu le mois qui suit l'envoi de la souscription).

Ces prix de 40 francs et de 52 francs sont des prix de faveur pour les souscriptions faites avant le 31 décembre 1910.

Le prix de l'ouvrage sera augmenté le 1er janvier 1911.

Avis important *L'achat des fascicules au fur et à mesure de leur mise en vente, sans engagement écrit, de prendre l'ouvrage complet, ne peut être considéré comme souscription. Seul sont considérés comme souscripteurs les acheteurs qui s'engagent par écrit à prendre l'ouvrage complet.*

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

L'Éducation du cœur

par le **R. P. GILLET**, O. P.

in-12 **3 fr. 50**

La Vérité du catholicisme

par **J. BRICOUT**

in-12. **3 fr 50**

Les Porteurs du Flambeau

D'HOMÈRE A VICTOR HUGO

par **Auguste CABAT**

in-12. **3 fr. 50**

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE BELGE

22e ANNÉE 1910

TABLES GÉNÉRALES

Table des Matières de la " Chronique „

No 1 — 31 janvier

Jurisprudence professionnelle I

Les machines à composer et la transmission électriques. III

Nouvelles : Les machines françaises à l'Exposition de Bruxelles. — Un nouveau journal : Excelsior. IV

Nos 2 et 3 — février et mars

Ferdinand Loise. Notice bio-bibliographique par Jules Renault. V

No 4 — 30 avril

Le R. P. Delaporte, S. J., poète religieux. Notice bio-bibliographique, par V. De Brabandère. XXXI

A l'Académie française : Réception de M. Marcel Prévost. XXXVI

Nouvelles : Le musée du Livre. — Exposition du Livre à Tournai. — A l'Académie flamande. — A l'Académie de Belgique. — Pour nos musées. — Le doyen des archivistes belges : M. V. Hermans. XXXVI

Nécrologie : M. Jos. Demarteau.

No 5 — 31 mai

Adolphe Hardy, poète. Notice bio-bibliographique, par Paulin Renault. XXXIX

Nouvelles : A l'Académie de Belgique de Belgique. — Mort de Bjoernstjerne Bjorson. — A la mémoire de Max Waller. — La valeur des inventions. LI

No 6 — 30 juin

Adolphe Hardy, poète. Notice bio-bibliographique par Paulin Renault, (2e partie) LIII

Nouvelles : Ginisty : L'auteur des mémoires d'un âne. — L'association des auteurs dramatiques et chansonniers wallons. — La protection des œuvres littéraires, artistiques et photographiques entre la Belgique et la Roumanie. LXXVI

Nécrologie : M. le chanoine Ad. Delvigne.

No 7 — Juillet

Marg. Van de Wiele. Notice bio-bibliographique par A. Vierset. LXXIX

Nouvelles : Rapport sur les travaux de la commission de la biographie nationale, par M. Van der Haegen. Encouragement à l'art et la littérature dramatiques. — A l'Académie Royale de Belgique. — Conditions réglementaires des concours annuels de la classe des sciences et des lettres — Chez les bibliophiles belges. — Grands mots — L'Université de Bâle. XCVII

N° 8 — 31 août

Marguerite Van de Wiele. Notice bio-bibliographique, par A. Vierset (2e partie).

Nouvelles : Alex. Gérard : La littérature nationale à l'Exposition de Bruxelles. — Les rapports commerciaux entre la France et la Belgique : L'opinion du Cercle de la librairie belge. CXXII

N° 9 — 30 septembre

Georges Virrès. Notice bio-bibliographique, par Georges Ramaekers. CXXVII

N° 10 — 31 octobre

Georges Virrès. Notice bio-bibliographique, par Georges Ramaekers, (2e partie.) CXXXV

Nouvelles : Conférence de Mme Plasky, Inspectrice du Travail. — L'imprimeur et son client, par R. Havermans. — Petites nouvelles. CXLVI

N° 11 — 30 novembre

Franz Mahutte. Notice bio-bibliographique, par A. Vierset. CLII

Nouvelles : A l'Institut de France. — A la Bibliothèque Royale. — Commission royale d'histoire. — Le jubilé du Comte Verspeyen. — Au ministère des Sciences et des Arts.

Nécrologie : Frère Alexis, des Frères des écoles chrétiennes. CLXI

N° 12 — 31 décembre

Franz Mahutte. Notice bio-bibliographique, par A. Vierset, (2e partie.) CLXV

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

Noms d'Auteurs, et des Ouvrages anonymes

I. — BIBLIOGRAPHIE BELGE

A

Alberdink-Thym (J.-A.) — 58.
Almanach Hachette-Lebègue — 363.
Annuaire-Répertoire des médecins — 393.
Antheunis (H.) — 63.
Antheunis (L.) — 1, 49, 233, 396.
Arnould (L.) et **Mortier** (R.) — 113,

B

Baes (H.) — 52.
Balsacq (A.) — 332.
Bellefroid, (P.) — 52, 202.
Biderlach (J.) — 333.
Bocquillion (E.) — 298, 394.
Boitson (M.) — 230, 330.
Boyer d'Agen — 1.
Brants (V.) — 169.
Breyre (A.) — 236.
Brifaut (V.) — 297, 329, 366.
Buls (Ch.) — 303.
Butaye (R.) — 335.

C

Carton de Wiart (H.) — 114, 158.
Celis (G.) — 272, 304.
Chardome (E.) — 9, 57.
Chot (J.) — 305.

D

Daumont (O.) — 107, 147, 197, 198, 230.
Dauwe (O.) — 6, 152.
Davignon (H.) — 115.
de Beaucourt de Noortvelde (R.) 117, 238.
Décoration (La) intérieure allemande — 401.
De Decker (Th.) — 238.
de Hemptinne (J.) — 49, 298.
Dejardin (A.) — 337.
De Jongh (H.) — 298.
Delattre (L.) — 205.
Delvaux (J.) — 397.
De Meyer (V.) — 59.
de Parvillez (A.) — 2.
de Ponthière (Ch.) — 203.
De Ridder (L.) — 3, 50, 148, 268.
des Ombiaux (M.) — 301.
Dethier (R.) — 305.
d'Estienne (J.) — 169.
De Wildeman (E.) — 336, 368.
Dewit (F.) — 401.
Dewit (J.) — 3, 51.
De Wulf (M.) — 266.
du Coëtlosquet (C.) — 199, 230.
Duesberg (E.) — 163.
Dupont-Bruxhe. — 6.

E

Eeckels (C.) — 271.
Elslander (J.) — 305.
Exposition d'Art Ancien — 304.

F

Flament (A.) — 163.
F.-M.-G. — 64, 169.
Franck (L.) — 234.

G

Garnir (G.) — 205.
Gérard (E.) — 337, 368.
Géron (H.) — 148.
Gezelle (C.) — 115.
Gezelle (G.) — 402.
Gillet (M.) — 3, 365.
Goffin (G.) — 402.
Gollier (Th.) — 298, 394.
Gossart (E.) — 64.

H

Halewyck (M.) — 152, 203.
Halflants (P.) — 60.
Hamaide (F.) — 108, 203.

Harry (G.) — 15.
Hasebroek (J. et E.) — 273, 305.
Herbé (J.) — 7.
Hubert — 231, 299.
Hymans (H.) — 239, 304.
Hymans (P.) — 169.

I

Industries de la construction mécanique. — 400.

J

Jansen (J.-E.) — 118.
Jeangout (J.) — 10.
Jobé (J.) — 301, 398.

K

Kinon (V.) — 371.
Knoch (A.) — 299, 331, 366.
Krick (L.-H.) — 150.
Kunel (M.) — 11.
Kurth (G.) — 340.

L

Ladislas. — 231.
Laenen (J.) — 237, 402.
Lahousse (G.) — 150, 199.
Laminne (J.) — 147, 265, 331, 366.
Lecharlier (Ch.) — 232, 268.
Lechartier (G.) — 116.
Leclercq (J.) — 169.
Lefebvre (B.) — 154, 155.
Legavre (L.) — 64.
Lejeune (H.) — 13.
Lemonnier (C.) — 305.
Lépicier (A.) — 269, 299.
Lhande (P.) — 234.
Limbourg (P.) — 238.
Lintelo (J.) — 232.
Lisin (E.) — 301, 367.
Loveling (V.) — 61.

M

Maasen (H.) — 273.
Maeterlinck (M.) — 403.
Mahieu (H.) — 150.
Maillet (H.) — 4.
Manrique (P.) — 108.
Margot (G.) — 236.
Marucchi (H.) — 269, 300.
Matthieu (E.) — 230.
Mercier (Cardinal) — 108, 151, 200, 395.
Michel (A.) — 369, 371.
Moeller — 368.
Moeller (N.) — 47.
Monthaye (E.) — 118.
Mousset (Ph.) — 272.
Muller (A.) — 398.

N

Ned (E.) — 163.
Nève (P.) — 398.
Notre Pays — 364.

O

O'Colley (H.) — 163.
Orban (O.) — 399.

P

Pâque (E.) — 405.
Paquet (J.-D.) — 151, 201.
Peeters (E.) — 109, 110, 111, 204, 234, 270.
Peiren (P.) — 111.
Philippi (A.) — 237.
Piérard (L.) — 403.
Pirard (L.) — 53, 306.
Pirenne (H.) — 152.
Plasky (Mme) — 52.
Prins (A.) — 8.

R

Remy (E.) — 302.
Renaud (S.-J.) — 335.
Renault (J.) — 163, 270, 302.
Renault (P.) — 61, 306, 338, 371.
Requette (F.) — 205, 273.
Rivet (L.) — 232.
Rodenbach (G.) — 306.
Roets (H.) — 108.
Rousseau (N.) — 332.
Rousseau (R.) — 300.
Rutten — 333.

S

Savoy (E.) — 234, 399.
Scharff (P.) — 8.
Schröder (A.) — 13.
Seidel (A.) et **Struyf** (L.) — 303.
Sevens (A.) — 9, 55.
Soyez fermes! L'autorité! — 395.
Stassart (A.) — 56.
Stimart (L.) — 151, 233.
Svante Arrhenius — 54.

T

Tamboryn (C.) et **Vermeersch** (J.) — 153.
Teirlinck (Is.) — 334.
Thirion (J.) — 156.
Thylienne (L.-M.) — 306, 338.
Thijm (A.) — 306.
Tibbaut (E.) — 300.

U

Ulrix (E.) — 114, 116, 153.

V

Valentin (E.) — 165.
Van den Gheyn (J.) — 297.
Van den Plas (L.) — 368.
Van den Steen de Jehay (Comte F.) — 406.
Van Deur (E.) — 269.

Van de Perre (A.) — 205.
Van de Woestijne (K.) — 339.
Van Doorslaer (G.) — 406.
Van Hove (J.) — 65.
Van Kalken (F.) — 372.
Van Koestve'd (C.-E.) — 165.
Van Ryswyck (J.) — 167.
Van Woude (J.) — 166.
Verhaegen (A.) — 5.
Verhaeren (E.) — 116, 308.
Vermeersch (A.) — 5, 8, 51, 54, 153, 235.
Vierset (A.) — 340.
Vossen (E.) — 236.
Vosters (J.) — 148.
Vromans (M.-S.) — 238, 308.

W

Walter (A. C.) — 151.
Wamy, (P.) — 396.
Watteyne (C.-V.) et **Stassart** (A.) — 56.
Watteyne (V.) et **Breyre** (A.) — 55, 236.
Willems (P.) — 400.
Wils (J.) — 65.
Wouters (L.) — 233, 269.

Z

Zénon d'Halerne — 62.
Zweig (S.) — 168.

Table des Rubriques

0. — **Ouvrages généraux,** 107, 229, 297, 329, 363, 393.
1. — **Philosophie,** 47, 107, 147, 197, 229, 265, 365.
2. — **Religion,** 1, 49, 108, 148, 199, 230, 268, 298, 330, 366, 394.
3. — **Sciences sociales,** 6, 52, 109, 152, 202, 233, 270, 301, 332, 366, 396.
4. — **Philologie,** 9, 55, 113, 153, 236, 271, 302, 335.
5. — **Sciences naturelles,** 56, 114, 154, 336, 368.
6 — **Sciences appliquées,** 156, 205, 400.
7. — **Beaux-Arts,** 9, 57, 157, 237, 272, 303, 369, 401.
8. — **Littérature,** 10, 58, 114, 158, 205, 237, 273, 305, 337, 371, 402.
9. — **Histoire et Géographie,** 15, 63, 117, 169, 238, 309, 340, 372, 405.

II. — BIBLIOGRAPHIE ÉTRANGÈRE

A

A. (B.) — 25.
Ablin (Ch.) — 221.
Abramsz (S.) et **Van den Bink** — 316.
Ageorges (J.) — 36.
Aigrin (R.) — 244.
Aigueperse (M.) et **Dombre** (R.) — 97.
Ajalbert — 42.
Alamelle (E.) — 253.
Alanic (M.) — 183.
Albers (P.) — 209.
Allard (L.) — 422.
Allo (B.) — 173, 345.
Allorge (H.) — 36, 97.
Almanach de la Bonne chanson — 373.
Almanach du jardinier — 382.
Alphonse (R. Père) — 23.
Amiot (Ch.-G.) — 183.
André (G.) 376, 408.
Anglas (I.) — 219.
Annuaire du bureau des Longitudes, 1910-1911 — 30, 407.
Anstey (F.) — 318, 356.
Apollinaire (G.) 384, 422.
Archambault (P.) — 119, 240.
Ariès (N.) — 25.
Arnaud (G.) — 418.
Arnould (L.) — 130.
Arribas (C.) — 311, 342.
Arvisenet (C.) — 173, 209.
Atkinson (W.) — 68.
Aubanel (P.) — 210.
Aubert (G.) — 178.
Aubert (H.) — 95, 137.
Aubert (J.-B.) — 356.
Aubert (J.-P.) — 258.
Aulard (A.) — 103, 192.
Auschitzky (D.) — 221, 222.
Auvray (M.) — 222.
Avebury (P.-C.) — 68.
Aymès (N.) — 387.

B

Bachelin (H.) — 357.
Bakounine (M.) — 312.
Barrès (M.) — 17, 183.
Bastide (Ch.) — 193.
Battifol (P.) — 245.
Baudot (J.) — 245.
Baume (F.) — 245.
Bayard (E.) — 256.
Bayet (J.) 355, 383, 420.
Beck (J.) — 257.
Bellaigne (C.) — 220.
Bergasse (N.) — 264.
Bergeret (G.) — 36.
Bernier (E.) — 275, 374.
Bertrand (G.) et **Thomas** (P.) — 254.
Bertrand (L.) — 32, 138.
Bertrin (G.) 278, 311.
Besançon (G.) — 255, 286.
Bertaux (E.) — 420.
Bethléem (L.) — 98.
Bézy (J.) — 173.
Bidegain (J.) — 102.
Blaauw (A.-F.-H.) — 124.
Blatchford (R.) — 249.
Bleau (A.) — 211.
Boex-Borel (J.-H.) — 241.
Boillin (J.-L.) — 218.
Boissard (A.) — 415.
Boissière (A.) — 288.
Bolo (H.) — 211.
Bonnamour (G.) — 184.
Bonnefont (A.) — 119, 172.
Bonnet (G.) — 69.
Bordeaux (H.) — 138, 258, 384, 423.
Bos (R.) — 131, 227, 321, 387.
Bossert (A.) — 139, 184.
Bossen (P.) — 131.
Bouman-Van Eertholen (J.-M.) — 90.
Bourdeau (J.) — 416.
Boutié (L.) — 387.
Brada — 184.
Braulhet (Ch.) — 90.
Brémond (H.) — 245.
Bricout (J.) — 174, 245, 279.
Brueys et **Palaprat** — 222.
Brugeilles (G.) — 69, 206.
Bruins (J.-A.) — 220, 284.
Brunswick (E.-J.) — 180.
Buitenrust Hettema — 139.
Buningh (B.-A.) — 25, 26.

C

Cabat (A.) — 423.
Cafiero (C.) — 312, 377.
Cagnat (R.) — 32.

Caillat (Ch.) — 382.
Caland (E.) — 317, 421.
Calippe (Ch.) — 283, 351.
Campana (E.) — 175, 212.
Canora (J.) — 185.
Cani — 377, 409.
Caritas — 222.
Casanovas (I.) — 312.
Chaignon (P.) — 73.
Chaillon du Cœurjoly (M.) — 384.
Chalhoub (M.) — 387.
Challaye (F.) — 43.
Charles (P.) — 245.
Charlies — 255.
Charriaut (H.) — 249, 283.
Chatelain — 36.
Chauffard (A.) — 246.
Chantavoine (J.) — 182.
Cherbuliez (V.) — 423.
Chéron de la Bruyère (Mme) — 222, 259.
Chiaudano (J.) — 310.
Cohn (M.) — 69.
Claretie (J.) — 319.
Clément (H.) — 131.
Clerget (F.) — 120, 143, 193.
Clouard (H.) — 263.
Cocteau (J.) — 259.
Cœurderoy (E.) — 377, 416.
Colin (Ch.) et **Girod** (J.) — 254.
Combes de Lestrade — 378.
Combes (P.) — 217, 313.
Commeleran (A.) — 312.
Commelin et **Rittier** — 253, 316.
Compayré (G.) — 416.
Comte (A.) — 171.
Conan-Doyle (A.) — 37, 90, 319, 357.
Crapez (E.) — 409.
Cons (L.) — 193.
Croiset (P.) — 139.
Cruppi (J.) — 27.
Curchod (A.) — 136.

D

Damad (M.) — 423.
Darbon (A.) — 375.
D'ars (J.) — 139, 222.
Daudet (A.) — 139.
Daudet (E.) — 185, 388.
d'Avenel — 423.
de Baillehache (F.) — 357.
De Batz — 264.
De Boer (M.-G.) et **de Wilde** (L.-J.) — 27, 316.
de Bovet (M.-D.) — 317.
Debrol (M.) — 140, 222.
De Contenson (G.) — 120, 341.
de Coulomb (J.) — 259.
de Couronnel (M.) — 144.
Decrouille (R.) — 213.
De Cyon (E.) — 18, 74.
de Faudras (Th.) — 427.
De Fouquières (A.) — 319.
De Gourmont (J.) — 259.
De Graaf (H.-T.) — 124, 125.
Deherme (G.) — 131, 249.
De la Brète (J.) — 319.
de Labriolle (P.) — 245.
de Lapparent (A.) — 310, 343, 375.
Delarue-Mardrus (L.) — 259.
Delassaux (A.) — 259, 319.
de la Tour du-Pin La Charce — 28.
Deléarde — 95, 255.
de Lespinasse (L.) — 98, 288, 384.
Delisle (H.) — 98, 223.
Delly (M.) — 288.
Delplanque (A.) — 319.
Demaison (L.) — 355, 384.
De Maricourt (A.) — 98.
De Méneval — 388.
De Moussac (G.) — 427.
de Mun (A.) — 249.
De Nansouty (M.) — 136.
Denfer (J.) — 180.
De Noisay (M.) — 17, 67.
De Pardo Bazan (Cesse) — 319.
de Pascal (G.) — 388, 409.
De Perrodil (E.) — 20, 76.
de Poulpiquet (A.) — 246.
De Raaf (R.) — 312, 379.
de Ribera (F.) — 280.
De Rougemont (E.) — 185.
Deroulède (P.) — 259, 319.
de Ségur — 104.
des Fourniels (R.) — 288, 357.
Deslandes — 259.
De Traz (R.) — 259.
de Villebresme (M.) — 256.
de Vogüé (Vicomte E.-M.) — 288, 358, 385.
De Vries (L.) — 133, 320, 380, 381.
Deyrieux (L.) — 224.
Dhorme (P.) — 77.
Dide (A.) — 388.
D'Oberny (L.) — 224, 260.
Dodu (G.) — 44.
Dolonne — 246, 280.
Donaver (F.) — 185, 260.
Douais (Mgr) — 410.
Drault (J.) — 260, 261, 424.
Driault (E.) — 45, 194.
Driault, (E.) et **Monod** (G.) — 264, 361.
Drochon (J.-E.) — 261, 288.
Dubief (F.) — 352.
Du Bourg — 295.
du Campfranc (M.) — 99.
Duchatel (E.) — 408.
Duclaux (J.) — 179, 254.
d'Udine (J.) — 182.
Duguet (R.) — 261, 360.
Duhaut — 175.
Du Houx d'Hauterive — 224.
Dumont (J.) — 382.
Dupuy (E.) — 185, 358.
Durkheim (E.) — 250.
Durville (H.) — 31.
du Saussay (V.) — 140.

E

Ebbinghaus (H.) — 18.
Eeckels (C.) — 218.
Ecker (J.) — 78, 126.
Edam (H. et J.) — 352.
Encausse (G.) — 241.
Epuy (M.) — 424.
Espé de Metz (G.) — 424.
Eucken (R.) — 375.
Evrard (E.) — 424.
Eymieu (A.) — 120, 172.

F

Fabre (J.) — 104.
Faguet (E.) — 172, 185, 275.
Fauchier Magnan (A.) — 264.
Favet (V.) — 140.
Féhmi (Y.) — 388.
Fidel (C.) — 28, 45.
Firmin (A.) — 427.
Fleury (G.) — 355, 384.
Fonsegrive (G.) — 250.
Fouillée (A.) — 250, 378.
Foveau de Courmelles. — 95.
Frémont (G.) — 131, 178.
Freytag-Izart — 256.
Funck-Brentano (F.) — 320.

G

Gaëll (R.) — 185.
Gaillard (Fr.) et de Bérys (J.) 138, 257.
Ganghofer — 424.
Gardeil (A.) — 126.
Garrigou-Lagrange (Fr.-R.) — 20.
Gaubert (E.) — 289, 424.
Gayet (A.) — 355, 384.
Gebhardt (E.) — 289, 359, 385.
Gemahling (P.) — 251.
Gennari (C.) — 410.
Geslin (R.) — 92.
Gillouin (René) — 241.
Girodon (P.) — 78.
Godard (A.) — 241, 276.
Goffinet (G.) — 416.
Goll (A.) — 320.
Gomez-Carillo (E.) — 311.
Goulliart (A.) — 419.
Gourdon (P.) — 320, 360, 425.
Graf Anonymus — 320.
Grammont (M.) — 133.
Grasset — 252, 417.
Grave (J.) — 29, 92.
Gravelaar (N. L. W. A.) — 93.
Graven (A.) — 103.
Grech (J.) — 224.
Griveau (M.) — 318.
Grondhout (C.) — 224.
Grosjean (G.) — 318.
Grou (J.-N.) — 214.
Guède (H.) — 134.
Güuède (H.) — 134.
Guiard (A.) — 261.
Guibert (J.) — 242.
Guilbert (G.) — 180.
Guillon (E.) — 361, 388.
Guitry (S.) — 99.
Guy-Tong (G.) — 141.
Gyp — 261.

H

Hallays (A.) 295.
Hamelin (O.) — 408.
Harmel (A.) — 261.
Hartenberg (P.) — 120.
Hartmann (L.) — 104.
Haven (M.) — 194, 344.
Hepp (A.) — 105.
Hettema — 289.
Hetzenauer (P.-M.) — 78, 80.
Hofkamp (K.) — 219.
Holvast (K.) — 218, 284.
Hoogeven (M.-B.) et Lustig (W.-K.) — 218.
Hosotte (L.) — 144.
Hubert (P.) et Dupré (E.) — 256.
Huchard (R.) — 427.
Hue (G.) — 99, 186.
Huet (C.-B.) — 220.
Humbert (A.) — 410.

I

Izart (J.) — 252.

J

Jacquier et Bourchany — 413.
Janin — 29.
Janot (Ch.-A.) — 141.
Janvier (E.) — 414.
Jaud (L.) — 377, 414.
Jehan (A.) — 262, 289.
Joergensen (J.) — 224.
Jorys (M.-H.) — 386.
Joussain (A.) — 242, 344, 375.
Jouve (P.-J.) — 425.

K

Keats (J.) — 186, 290.
Kipling (R.) — 37, 320, 360.
Klein (F.) — 29.
Kropotkine (P.) — 29.

L

Laarman (B.) — 131, 227, 321, 388.
Labonne (H.) — 31, 136.
Lachaud (M.) — 134.
Lachèse (M.) — 224.
Lacroix (M.) — 99, 141.
Lafond (P.) — 34.
Lagrange (M.-J.) — 246.
Laloy (L.) — 257.
Lamandé (A.) — 186.
Lambermon (J.-J.-H.) — 141
Lamy (E.) — 264.
Landrieux (M.) — 141.
Lapauze (H.) — 386.
Larat (J.) — 378.
Larreta (E.) — 194.
Lasplasas — 20, 82.
Launt-Thompson (F.-H.) — 386, 425.

Laurentie (J.) — 175.
Lavedan (H.) — 291.
Lavrand (H.) — 120.
Lebon (E.) — 194.
Lechalas (G.) — 134.
Lecigne (C.) — 360, 386.
Le Dantec (F.) — 242.
Lefebvre (A.) — 425.
Legendre (A.-F.) — 361.
Legrain (D.) — 121.
Legrand (H.) — 180, 207, 283, 378.
Legueu (F.) — 256.
Lemaitre (J.) — 187.
Lemercier d'Erm (C.) — 37, 291.
Lépicier (A.) — 84.
Lepin (M.) — 21.
Lépine (M.) — 262.
Lermina (J.) — 344.
Le Roy-Villars (Ch.) — 142, 224, 225.
Lesueur (D.) — 142, 262, 360.
Levray (M.) — 225.
Levy (A.) — 389, 427.
Lévy (P.) — 136.
Lièvre (P.) — 38.
Loliée (F.) — 264.
Lombart (A.) — 31.
Lopez Pelaez (A.) — 313.
Loti (P.) — 262.
Loth (A.) — 257.
Louis (M.) — 20.

M

Macon (G.) — 355.
Magne (E.) — 321.
Mallet (F.) — 286.
Malpeaux et **Malotet** — 29, 31.
Manchon (P.) — 178.
Mangin — 321.
Mariassy (F.-W.) — 133, 316.
Marie (A.) — 121, 242.
Mariéton (P.) — 262.
Marinetti (F.-T.) — 262, 292.
Martin (A.) — 246.
Martinet (A.) — 256.
Marty-Lavauzelle — 93.
Martyrologium Romanum — 214.
Marvaud (A.) — 144.
Masson — 132.
Matte (L.) — 389.
Maura Y Gelabert (J.) — 313.
Maurain (Ch.) — 70.
Mayris (M.) — 225.
Max (Herzog zu Sachsen.) — 128.
Melin (G.) — 252.
Mendousse (L.) — 70, 121, 179, 314.
Meunier (P.) et **Masselon** (R.) — 122.
Meyer (A.) — 176.
Michelet (V.-E.) — 243.
Migeon (G.) — 33.
Mignot — 21.
Miriam (L.) — 207.
Mithouard (A.) — 318, 355.
Moch (G.) — 179.
Mon Almanach — 373.
Monin (E.) — 137.
Monot (G.) — 45.
Monsabré (J.-M.-L.) — 86.
Montagrin (A.) — 242.
Montgomery (Fl.) — 317.
Moréas (J.) — 262.
Morel-Payen (L.) — 421.
Moreux (Th.) — 135, 345.
Mosch (G.) — 217.
Moulard (Anat.) et **Vincent** (F.) — 247, 281.
Mourret (F.) — 311, 347, 377.
Mulder (J.) — 93, 219.
Moutier (E.) — 386.
Muncunill (J.) — 311.

N

Nicolay (F.) — 87.
Nietzsche (F.) — 360.
Nordau (M.) — 18, 122.
Notes de pédagogie — 417.

O

Occre (E.) — 46.
Oger (J.) — 225, 226.
Ollivier (E.) — 389.
Oppenheim (L.) — 29.

P

Pailleron (E.) — 262.
Painlevé (P.) et **Borel** (E.) — 256, 286.
Paquier (J.) — 247, 281.
Paschal (L.) — 257.
Passy (F.) — 379.
Pègues (Th.) — 129.
Péladan — 123.
Péllissier (G.) — 188, 386, 426.
Perrenet (P.) — 226.
Perret (Cl.) — 93.
Piat (C.) — 70.
Picavet (J.) — 93.
Pierre Marcel (R.) — 106.
Pillon (F.) — 244.
Pilon (E.) — 262.
Pluim (E.) — 144.
Poe (E.) — 189.
Poincaré (H.) — 189.
Poisier (J.) — 38.
Poirier (J.-E.) — 38, 293.
Poizat (A.) — 293.
Polack (F.) — 317, 381.
Poser (C.-T.) — 226, 293.
Pottier (E.) — 34.
Pourot (P.) — 179, 220.
Poyer (G.) — 244.
Prat (L.) — 18.
Prévost (M.) — 189.
Price (G.) — 262.

Q

Queillé (E.) — 262, 321.
Quentin-Bauchart (M.) — 295.

R

Rabory (J.) — 264.
Rabusson (H.) — 142.
Racine — 142.
Rauschen (E.) — 87.
Réau (L.) — 287.
Reboux (P.) et Muller (Ch.) — 262.
Redlich (J.) — 417.
Regamey (J.) — 38, 189.
Regnard — 142, 226.
Regnier (A.) — 282, 311.
Renet (Ch.) — 361.
Revault d'Allonnes (G.) — 376.
Revon (M.) — 426.
Rinieri (I.) — 214.
Rivière (J.) — 101.
Robinet de Cléry — 264.
Rodrigo Laim (L.) et Suner (P.) — 311.
Rœhrich (E.) — 217.
Rolland (R.) — 318.
Roosevelt (Th.) — 179.
Rosen-Dufaure (S.) — 426.
Rosne (A.) — 263.
Roubinovitch (J.) — 252.
Rougier (L.) et Perret (Cl.) — 352.
Rougier, Perret, Miaille — 93.
Rouillon (A.-M.) — 72.
Roustan (M.) — 39, 102, 381.
Ruinaut (J.) — 247.
Ruiz Amado (R.) — 314.
Russell (A.) — 31, 254.

S

Sagnier (H.) — 383.
Saint-Martial (Comtesse de' — 190.
Sales (P.) — 294.
Salvat — 253.
Salvayre — 216.
Sand (G.) — 190.
Sauvage (C.) — 320.
Savatier (H.) — 30.
Schmidt (G.) — 348.
Schneider (W.) — 247.
Schoelten (H.) — 217.
Schott (E.) et Morin (E.) — 419.
Schroot (P.-A.) — 137.
Sdem — 414.
Séailles (J.) — 30, 94.
Seaton (R.-C.) — 195.
Séché (A.) et Bertaux (J.) — 46, 142, 143.
Segrestaa (J.) — 39.
Septans — 94.
Sertillanges (A.-D.) — 248.
Séverac (H.) — 190.
Séverac (J.-B.) — 244.
Sibeud (F.) — 348.
Sicard (M.-M.) — 248.
Sidersky — 94, 136, 179.
Siguier (J.) — 207, 278.
Smissaert (H.) — 264.
Solovioff (W.-S.) — 190, 263, 426.
Souriau (M.) — 207.
Stein (H.) — 35.
Stern (Adolf) — 190.
Stradella — 94.
Strauss (D.-F.) — 129, 176.
Swaen (A.-E.-H.) — 218, 285.
Swinburne (A.-C.) — 41, 191, 294.

T

Tambaro (I.) — 30.
Tamboryn et Vermeersch — 285.
Tausserat Radel (A.) — 264.
Termier (J.) — 191.
Thayer (J.-A.) — 263.
Thogorma (J.) — 263, 386.
Thomas (A.) — 40.
Thompson (J.) — 248, 352.
Tierie (J.-F.) — 221.
Tiersot (J.) — 46, 95.
Tillié (G.) — 240, 310.
Tinayre (M.) — 46, 102.
Tolstoï (L.) — 348, 387, 426.
Traval (Y.) et Roset (M.) — 315, 354.
Tripot (I.) — 362.
Turmann (M.) — 315, 417.
Twain (M.) — 263.

V

Vacandard (E.) — 177.
Vagliasindi del Castello (G.) — 124, 181.
Van Bleyswuk-Sombeek — 137.
Van Doorn (W.) — 263.
Van Loo (F.) — 415.
Van Rotterdam (J.) — 263.
Van Vledder (P.) — 132.
Van Zanten (L.) — 135.
Vaudon (J.) — 248.
Vaughan — 24.
Veldkamp (J.) et De Boer — 318.
Vigourel (A.) — 89.
Viola (J.) — 426.
Visser (F.-P.) — 133.
Viviani (R.) — 418.
Vos (J.-M.) — 321, 427.
Vulliaud (P.) — 258, 287, 377.

W

Walch (G.) — 263.
Waltz (R.) — 145, 361, 387.
Wéry (G.) — 31.
Wilde (O.) — 42, 102.
Willy — 226.
Wisselink (D.-B.) — 94.
Wisselink (W.-H.) — 135, 220.
Wydenes (P.) et De Lange (D.) — 220.

Z

Ziegler (E.) — 181.

Tables des Rubriques

0. — **Ouvrages généraux**, 17, 67, 171, 240, 310, 373, 407.
1. — **Philosophie**, 17, 68, 119, 172, 206, 240, 275, 310, 341, 374, 408.
2. — **Religion**, 20, 73, 124, 173, 209, 244, 278, 311, 345, 376, 408.
3. — **Sciences sociales**, 25, 90, 130, 178, 217, 249, 283, 312, 351, 377, 415.
4. — **Philologie**, 133, 218, 253, 284, 316, 379, 418.
5. — **Sciences naturelles**, 30, 94, 134, 179, 219, 253.
6. — **Sciences appliquées**, 31, 95, 136, 180, 255, 286, 382, 419.
7. — **Beaux-arts**, 32, 95, 137, 182, 220, 256, 287, 317, 355, 383, 420.
8. — **Littérature**, 36, 97, 138, 183, 221, 258, 288, 318, 356, 384, 422.
9. — **Histoire et Géographie**, 42, 103, 143, 192, 227, 263, 295, 321, 361, 387, 427.

VIENT DE PARAITRE :

Quatre Semaines en Norvège

1 beau volume in-8° de 402 pages, illustré de 200 photographies inédites, 3 hors-texte des toiles d'EUGÈNE PLASKY, 6 cartes et 2 plans de villes.

Prix : **3** fr. **50**

175

175

CHRONIQUE

Jurisprudence professionnelle

A. Fayard contre Calmann-Lévy.

Tout le monde connaît la *Modern-Bibliothèque* de l'éditeur A. Fayard, dont la vogue est si considérable. Une collection similaire ayant été lancée par la maison Calmann-Lévy, M. Fayard dut constater qu'il y avait, entre cette collection et la sienne, des ressemblances si frappantes au point de vue de la présentation des volumes, de la disposition générale et surtout de la couverture illustrée, qu'il intenta à la maison Calmann-Lévy un procès en concurrence illicite.

Voici les attendus principaux du jugement qui vient d'être rendu par la 3e Chambre du Tribunal civil de la Seine et qui donne gain de cause à M. A. Fayard :

« Attendu qu'il est exposé dans l'exploit d'instance que, dans le courant de l'année 1904, Fayard aurait imaginé de faire paraître une édition illustrée d'œuvres d'auteurs modernes dans un format spécial au prix de 0 fr. 95 le volume et le volume paraissant le premier de chaque mois ;

« Que cette publication aurait été accueillie avec faveur par le public et aurait obtenu un tel succès que Calmann-Lévy aurait profité de cette vogue pour mettre en vente à leur tour avec le même aspect d'ensemble une édition de romans illustrés paraissant également une fois par mois ;

« ... Attendu, le débat se trouvant cantonné sur le terrain de la concurrence déloyale, que la prise de possession résulte de la forme originale donnée à une publication, c'est-à-dire d'un acte qui a révélé au public cette prise de possession ; attendu, dans l'espèce, que si le format donné par Fayard à ses publications illustrées mensuelles et la division des ouvrages en deux colonnes étaient avant lui dans les usages courants de la librairie, que s'il ne peut davantage revendiquer isolément le droit exclusif de vendre ses publications à 0 fr. 95, il ne peut

être et n'est pas dénié que c'est Fayard qui a le premier songé à offrir au public une série de romans illustrés en les revêtant d'une couverture qui est bien caractéristique ;

« Que le recto de cette couverture se distingue par une importante vignette qui occupe toujours le milieu de la couverture ; que les mentions « prix 0 fr. 95 net l'ouvrage complet édition illustrée » figurent dans le haut de cette couverture ; que le verso porte en son milieu également une vignette plus petite que celle du recto ; qu'enfin la couverture est de papier couché couleur chamois clair.

« Attendu que, si la disposition adoptée par Calmann-Lévy pour les trois premières publications de leur collection pouvait, à la rigueur, être à l'abri de toutes critiques, étant donné surtout que la vignette occupait alors tout le recto, on ne peut que reconnaître que les défendeurs se sont peu à peu rapprochés de l'ensemble décoratif imaginé par Fayard pour la couverture de ses publications ;

« Attendu, en effet, que non seulement des mentions analogues ou presque analogues à celles de ses publications se retrouvent, ainsi que la même couleur du papier, sur la couverture des livraisons de Calmann-Lévy, mais qu'après avoir réduit la vignette et l'avoir reportée sur l'un des côtés du recto, ils l'ont insensiblement ramenée, toujours réduite, vers le centre de la couverture pour opérer aux yeux du public, qui n'a pas sous les yeux les deux collections, une confusion calculée avec les publications de leur concurrent ;

« ... Qu'en vain, pour soutenir que toute confusion est impossible, a-t-on plaidé que les deux collections se différenciaient par les titres des volumes et tels noms des auteurs ; qu'il ne faut pas perdre de vue qu'elles ne comprennent l'une et l'autre que des ouvrages d'auteurs modernes dont le texte est également épuisé dans une seule publication, et que, vu la modicité de leur prix, les amateurs en font l'acquisition souvent à la hâte et ne cherchent à se rendre compte que du nom de l'auteur ;

« Attendu qu'étant données toutes ces constatations on peut dire que si la copie de la couverture n'est pas servile, les défendeurs ont, du moins, cherché et calculé les ressemblances de manière à produire une confusion voulue ; que le grief de concurrence illicite est donc établi, mais que, si un préjudice est certain du chef de la clientèle de passage, les collectionneurs et les librairies revendeurs au détail sont surabondamment renseignés par la publication pour ne pas confondre l'une et l'autre des publications.

« ... Par ces motifs, dit que Calmann-Lévy se sont rendus coupables de concurrence illicite au préjudice de Fayard ; les condamne à lui payer la somme de 4000 francs à titre de dommages-intérêts et rejetant le surplus des conclusions, les condamne en tous les dépens. »

Les Machines à composer
et la
transmission électrique

Le correspondant anglais du *Bulletin de l'Union des Imprimeurs* précise les conditions dans lesquelles vient de se faire, en Angleterre, une application de la transmission électrique aux machines à composer.

C'est — il y a quelques semaines — à l'occasion d'un discours prononcé à Glasgow par lord Rosebery. Le meeting commençait à trois heures de l'après-midi et les journaux du soir à Londres voulurent donner tout de suite le discours complet.

Glasgow est à 700 kilomètres de Londres. L'*Evening News* voulut avoir le discours le plus tôt possible : il loua pour l'après-midi un fil télégraphique entre Glasgow et Londres, et près de la tribune, dans la salle, il installa des électrophones près de lord Rosebery, les électrophones étaient reliés avec le fil télégraphique jusqu'à Londres et ce fil allait directement au bureau de l'*Evening News*. Une douzaine de sténagraphes s'installèrent à trois heures au bureau de Londres, avec l'appareil de l'électrophone à l'oreille. Le premier écouta et écrivit le discours pendant deux minutes, ensuite le second fit de même, etc., tandis que le premier transmit ce qu'il avait entendu. De cette façon les machines à composer purent fonctionner quelques minutes après, les compositeurs à Londres composaient ce que l'orateur avait dit quelques minutes auparavant à 700 kilomètres de distance, et, quand l'assistance enthousiaste cessa d'applaudir, les machines à imprimer à Londres commençaient à rouler.

C'est la première fois que l'on s'est servi de l'électrophone de cette façon.

(Revue des Arts graphiques)

Renseignements et Nouvelles

Les Machines françaises à l'Exposition de Bruxelles

Les constructeurs français de presses à imprimer se préparent à participer brillamment à l'Exposition de Bruxelles ; ils ont décidé de prendre collectivement un grand

emplacement, pour montrer aux imprimeurs belges les ressources de la construction des machines à imprimer fabriquées en France.

*
* *

MM. Pierre Lafitte & Cie, éditeurs, ont commandé les machines d'un nouveau journal quotidien qu'ils vont lancer. Le titre du Journal : Excelsior ; — beaucoup d'illustrations dans un texte de, à 6 et 8 pages, principalement littéraire ; très peu de politique ; capital : deux millions et demi.

*
* *

En Hongrie, la législation permet à l'Etat de s'intéresser à certaines entreprises industrielles. C'est ainsi que deux importants projets ont été soumis au ministre du commerce :

1° La direction d'un grand journal hongrois veut, avec un capital de 3 millions de couronnes, créer une fabrique de papier de journal pour rotatives. La production annuelle sera d'abord de 500 wagons ; elle sera portée plus tard à 1200 wagons.

La direction demande au gouvernement hongrois une participation de 35 pour 100, payable en cinq annuités.

2° La société *Erste Ungarische papierfabrik* se propose d'augmenter saproduction par la fabrication de papier de journal.

Avec un capital de 2.300.000 couronnes, elle produirait 700 wagons et occuperait de 150 à 250 ouvriers. Elle sollicite également la participation du gouvernement à raison de 36 pour 100 du capital à engager.

CHRONIQUE

FERDINAND LOISE

Notice bio-bibliographique

Je n'ai jamais écrit une ligne dont j'aie à rougir ni devant les hommes, ni devant Dieu. La gloire et la fortune acquises par de tels moyens, j'y ai renoncé pour obéir à ma conscience.

FERDINAND LOISE.

Le récit de la vie de Ferdinand Loise ne tentera jamais la plume d'un chroniqueur chassant l'anecdote et la nouvelle. Non pas qu'elle ait été dépourvue d'incidents ; mais elle est tissue de trop de désillusions, de trop d'attaques stupidement haineuses et d'injustices, pour qu'elle puisse plaire au gros public qui demande, d'abord, qu'on ne l'accuse point, qu'on ne lui rappelle point ses torts et qu'on n'étale pas devant lui ses erreurs et ses culpabilités.

Aussi bien, sans me flatter de la prétentieuse pensée de réparer une grande injustice, et sans avoir surtout l'injurieuse audace de m'adresser à ceux qui n'ont point su tendre une main amie et offrir le réconfort si nécessaire d'une chaleureuse sympathie à Ferdinand Loise, aussi bien, dis-je, ne m'attarderai-je pas à détailler la biographie de ce vaillant ancêtre de notre actuelle renaissance littéraire.

Ferdinand Loise naquit à Samson-lez Namur, le 25 juillet 1825 (1) — Il appartenait, dit Gustave Gérard, dans le si remarquable discours qu'il prononça sur sa tombe, « à cette bourgeoisie terrienne « qui n'a cessé d'être « pour la société et le « pays un réservoir « inépuisable de forces vives et d'énergies morales. »

Après de fortes études au séminaire de Floreffe, il alla continuer ses études à l'Université de

(1) Le 3 mai 1900, le Conseil communal de Samson décida d'offrir à Ferdinand Loise son portrait, de donner son nom à l'une des places publiques de la commune et d'orner d'une pierre commémorative la maison où il est né.

Une manifestation solennelle fut organisée en son honneur à Samson, le 4 juin 1900. Aujourd'hui, on peut lire sur une plaque de marbre encastrée au-dessus de la porte de la maison natale de Loise : « Ici est né le littérateur Ferdinand Loise, 1825-1904. »

Louvain où il prit le grade de docteur en philosophie et lettres, en 1852. Cette année même, il entra dans l'enseignement ; successivement à Tongres, à Tournai, à Anvers et à Mons, il professa la littérature française et les vingt ans de sa calme retraite, loin d'être pour lui le repos, marquèrent l'époque de sa vie la plus laborieuse peut-être et la plus féconde.

Il me semble le voir encore dans son cabinet de travail encombré de livres et de revues, allant puiser dans la mine si riche de ses « documents » les souvenirs de lointaines années. Il oubliait son âge, et sa pensée, lucide et forte, embrassait encore l'avenir.

Car, malgré les années accumulées sur sa tête, malgré les amertumes, les injustices et les ingratitudes dont il fut accablé, Ferd. Loise était demeuré jeune, de cette jeunesse de cœur qui se rit du temps et crée, autour de ceux en qui elle demeure, une atmosphère, pleine d'illusions sans doute, mais si sereine, et au sein de laquelle flottent, avec les rêves ensoleillés et les espoirs, les féconds projets, les germes des grandes choses.

Quel était donc le secret de la verdeur étonnante de ce grand vieillard, de l'ardeur qui illuminait sa physionomie si douce et faisait jaillir, en ses yeux, l'étincelle d'un enthousiasme que les ans n'avaient pu refroidir et qui semblait ne pas vouloir s'éteindre. ?

Ce secret — si secret il y a — résidait dans la nature de ses occupations. Chacun de ses jours était consacré à l'étude. A part la distraction que lui apportaient les visites de ses amis, toujours heureux de goûter le charme de sa parole, il passait tous ses instants à converser avec les morts, les grands morts qui nous ont légué leur âme. Depuis cinquante ans, la littérature était sa nourriture spirituelle, sa vie même ; et c'est ainsi que, selon le mot de Bossuet, le temps qui varie perpétuellement, lui semblait immuable parce qu'il lui présentait toujours le même aspect.

« Il avait le caractère enthousiaste et ardent : c'était une nature d'élite, éprise d'idéal, vivant dans le rêve et la contemplation des belles et grandes choses. Certes, les épreuves ne lui furent pas épargnées : il connut, avec les deuils domestiques le frappant dans ses affections les plus chères, toutes les amertumes et toutes les navrances de la vie : l'hostilité des uns, la lâcheté des autres; rien ne lui a manqué, pas même les morsures de l'envie et les risées stupides de l'ignorance et de la sottise.

Car il faut bien le dire, au risque d'éveiller des remords chez certains de nos contemporains, il n'a rencontré le plus souvent que de l'indifférence chez ceux-là même dont il servait la cause et qui auraient dû être les premiers à l'encourager et à l'applaudir.

Il a dû souffrir beaucoup de ces dédains, car il avait le cœur sensible. Jamais cependant sa sérénité morale n'en fut altérée.

Arraché un moment à son rêve par la réalité brutale et cruelle, il s'y replongeait bientôt plus obstinément que jamais, et lorsqu'il lui arrivait de rappeler ses déceptions, il le faisait sans animosité et sans aigreur.

Car il était d'un optimisme qui nous déconcertait, nous, les jeunes, qu'une

première défaite incline très vite au scepticisme et qui ne comprenions pas autant d'enthousiasme et d'ingénuité candide chez un vieillard qui avait été aux prises avec toutes les difficultés de l'existence.

Il nous apparaissait comme un Ancêtre, un homme des Anciens Jours, vivant dans un monde à part, le monde de l'idéal et du rêve, quelque peu étranger parmi ses contemporains et les yeux obstinément fermés à toutes les vulgarités de la vie présente.

C'est qu'il appréciait toute chose à sa mesure.

Habitué à vivre sur les cimes, il n'aimait pas à plonger son regard jusqu'aux bas-fonds du cœur humain. Son âme, absolument pure et limpide, ressemblait à ces beaux lacs légendaires sur lesquels glissent et se balancent, comme dans un songe, des cygnes d'une blancheur mystique et dont la surface toujours unie ne reflète jamais que l'azur du ciel !

Sa conversation, pleine de jovialité et de bonne humeur, avait un charme exquis l'intérêt en était encore accru par une foule d'anecdotes et de souvenirs piquants pour lesquels il n'avait qu'à puiser dans les trésors de sa mémoire toujours fidèle. » (1)

Ce fut un travailleur infatigable dont la verte vieillesse semblait défier la fatigue. Pour le terrasser, remarquait M. Gustave Gérard, « il fallut que la » mort le frappât à la tête, au centre » même de son activité pensante, en » plein travail de l'esprit, noyant dans » un flot de sang son idée en germe et » suspendant par la paralysie sa phrase » commencée. »

(1) Gustave Gérard.

Le 20 mai 1904, je sonnais à la porte de sa demeure, heureux de pouvoir me récréer et m'instruire en la douce compagnie du beau vieillard.... Hélas ! la mort avait passé... et ce fut devant un cadavre que ma reconnaissance s'épancha en larmes et en prières.

*
* *

On a dit : « Trois choses sont nécessaires pour réussir dans la carrière littéraire : « *savoir, savoir faire* et *faire savoir.* » Le *savoir* et le *savoir faire* n'ont pas manqué à Ferdinand Loise. Ses œuvres nombreuses en témoignent éloquemment. Mais le « *faire savoir !* » Malgré des désillusions, si souvent renouvelées, capables de décourager une âme moins naïvement bonne que la sienne, Ferdinand Loise croyait avec une désespérante persistance à l'inutilité du « faire savoir. » Pour lui, une œuvre devait se recommander d'elle-même.

Oh ! la belle naïveté ! Elle est trop rare, en notre siècle de réclame tapageuse et menteuse, pour qu'on ne la salue point au passage.

Mais combien elle a nui à la gloire de l'écrivain !

Son œuvre principale constitue cependant à elle seule un monument impérissable, absolument unique en son genre.

Loin d'émietter sa vie en mille choses disparates, F. Loise consacra toutes les ressources de ses facultés à l'édification d'un monument gigantesque d'art littéraire. *L'Histoire de la Poésie chez tous les peuples, dans ses rapports avec la civilisation*, tel est le titre de cette œuvre colossale dont il établit les fondements à l'aurore de sa vie littérai-

re et qu'il édifia avec une inlassable activité et une maîtrise à laquelle les juges les plus compétents et les plus sévères ont rendu d'unanimes hommages.

L'Histoire de la Poésie, chez tous les peuples, dans tous les temps, dans ses rapports avec la civilisation ! Entrevoyez-vous les patientes recherches, les laborieuses réflexions, l'interminable perspective des journées et des veilles de travail opiniâtre ?

Certes, pour oser aborder cette œuvre, il fallait se sentir armé d'un courage obstiné et d'un dévouement infatigable. A l'érudition immense, il fallait unir l'énergie de la pensée, l'élévation des vues et l'éloquence du style. Car dans la pensée de Ferd. Loise, ce travail ne devait pas être la compilation sèche où un analyste, habile fureteur, découvre, réunit, étiquète et classe des documents historiques ; il ne devait pas être non plus une dissertation philosophique sur les transformations que font subir à la poésie les influences extérieures.

... « Nous avons voulu, écrivait-il, « que l'ouvrage fut aussi complet que « possible, comme histoire des tendan- « ces littéraires et des causes qui les dé- « terminent ... Il nous a semblé qu'une « théorie sans démonstration historique « était un discours sans confirmation, « un édifice bâti sur les nuages. Au « reste, tout dépend de la manière dont « on conçoit la civilisation. Pour nous, « c'est l'atmosphère physique et mora- « le d'un peuple, c'est-à dire, la reli- « gion, le climat, les mœurs, les coutu- « mes, les événements, l'organisation « politique et sociale, la philosophie et « les lois, en un mot tout ce qui agit « sur l'esprit humain. Il faut pénétrer « dans les profondeurs de l'art pour y « retrouver ces diverses influences. Il « faut, de plus, tenir compte de la liber- « té humaine qui réagit sur les traditions « et les transforme. Si la poésie elle- « même amène quelque révolution dans « l'ordre social, il faut montrer la puis- « sance civilisatrice de l'art. Car la civi- « lisation n'agit pas seulement sur la « poésie, mais aussi la poésie sur la « civilisation. »

Ce devait donc être à la fois une exposition historique et une critique philosophique. — Le premier volume : *l'Orient, la Grèce et Rome,* fut couronné par l'Académie Royale de Belgique.

L'avenir s'ouvrait brillant pour Ferd. Loise et l'espoir du succès venait dorer son hardi projet et stimuler ses courageux efforts. Il entendait monter autour de lui l'énivrant concert des éloges. Mais loin de se griser d'orgueil, il comprit que la fortune pouvait être infidèle et que si elle l'avait servi, il convenait qu'il la servît à son tour.

De toute l'âpre énergie de sa volonté, il résolut de la servir dignement.

Pierre par pierre, l'édifice s'éleva grandiose. Après *le Monde oriental* et *le Monde classique,* parurent successivement : *l'Allemagne dans sa littérature nationale* : *l'Allemagne moderne*, *l'Histoire de la poésie en France — en Italie — en Espagne.*

Qui peut se flatter d'avoir la compétence qu'il faudrait pour juger ces productions du fécond écrivain ? Nous avouons sans modestie ne point l'avoir, car pour se permettre un jugement personnel autorisé, on devrait être spécia-

liste en chacune de ses matières, c'est-à dire être universel en littérature, en philosophie et en histoire.

Aussi, nous bornerons-nous à rappeler, entre mille, quelques appréciations des critiques étrangers qui ont orienté leurs études vers les mêmes horizons.

C'est Lamartine d'abord qui, après avoir écrit au jeune historien de la Poésie : « Votre livre m'a sincèrement ravi ; soyez le « Montesquieu de la littérature moderne », se faisait de lui un ami et un conseiller (1) ; c'est Paul Devaux qui jugeait sa critique « élevée, judicieuse et nourrie de fortes études » ; c'est Gérusez qui, de son côté, écrivait à l'auteur : « Vous avez fait un livre excel- « lent où j'ai eu le plaisir de me voir « battu sur mon terrain. Vous êtes bien « jeune encore et vous en savez déjà « plus long que je n'en saurai jamais » ; c'est le critique le plus sévère de l'Allemagne, Scherr, qui dans son *Histoire de la littérature universelle*, a placé Loise au-dessus des critiques de son pays pour l'étude approfondie du sujet et la

(1) Ferdinand Loise a été honoré d'amitiés illustres qui le consolèrent de l'indifférence de ses compatriotes.

Lamartine, qui appréciait son talent, le reçut plusieurs fois en ami.

C'est en février 1848 seulement que Ferd. Loise apprit, en lisant dans les journaux le récit des événements révolutionnaires, le nom du poète à qui il devait vouer une amitié si forte, une fidélité si touchante, un dévouement si absolu et si enthousiaste.

« Pour nous, écrivit-il plus tard, étranger alors au mouvement des idées modernes, ignorant le rôle politique qu'avait joué Lamartine avant le 24 février 1848, le fondateur de la deuxième république nous apparut tout à coup dans un nimbe de gloire qui éblouit nos yeux et nous fit comprendre ce que pouvait être dans une nature privilégiée ce don de poésie dont nos auteurs classiques ne nous avaient donné qu'une idée trop imparfaite.... Nous fûmes émerveillé, ému, entraîné et nous comprîmes pour la première fois ce que c'était que la grande poésie et la souveraine éloquence unies au plus héroïque courage dans un citoyen dévoué corps et âme à son pays.

Le rôle que Lamartine a joué en 1848, pendant son règne aussi court que merveilleux, a exercé sur une partie de la jeunesse d'alors une influence considérable. Pour nous en particulier, son génie a été l'étincelle sacrée qui alluma dans notre âme l'enthousiasme pour tout ce qui est beau, noble et grand... Et c'est les yeux fixés sur sa gloire que nous avons entrepris moins la critique que la glorification des grands poètes de tous les temps pour en inspirer l'amour à la jeunesse intelligente de notre pays. »

Ferdinand Loise avait gardé un culte de vénération complète à Lamartine.

Que de fois ne m'a-t-il pas narré le récit des entrevues qu'il eut avec le poète ! Avec quelle fierté ne me montrait-il pas la dédicace affectueuse que Lamartine lui-même avait écrite de sa main en tête de l'exemplaire qu'il lui offrit de ses *œuvres complètes*.

Avec quel respect il me fit lire les lettres que Lamartine lui écrivit !

En 1856, quand le poète devenu critique commença son *Cours familier de littérature*, voyant certaines incorrections se glisser dans ses œuvres au cours de ses improvisations, Ferdin. Loise le pria dans l'intérêt de sa gloire, de revoir attentivement ses épreuves. Lamartine lui répondit : « Vos conseils vrais me prouvent votre amitié mieux que vos éloges que j'attribue, avec raison, à une bienveillante partialité. Mais, hélas ! ces bons conseils, je ne puis les suivre autant qu'il serait désirable pour ma modeste renommée après moi; je suis débordé par les mouvements d'une lourde domesticité, obérée depuis vingt ans, jusqu'à la ruine des miens et à laquelle je ne puis pourvoir que par mon travail nocturne. Le lecteur choisira, s'il ne rejette pas tout en masse. Peu m'importe, pourvu que je sauve ma famille et mes créanciers. Plaignez donc et n'accusez pas ; mais vous n'accusez qu'en ami, je le reconnais et j'en suis touché jusqu'à la fibre. »

« Nous devons trop de reconnaissance à Lamartine, écrivit Loise en 1902, pour agir envers lui comme la France qui après l'avoir tant admiré et aimé, l'a tant méconnu et oublié. Nous lui sommes resté fidèle dans ses disgrâces imméritées et si nous l'avons connu à l'apogée de ses grandeurs, nous ne l'avons pas moins admiré et aimé, quand, luttant contre la ruine provoquée par tant de sacrifices et par tant de bienfaits royalement tombés de sa main, nous l'avons vu dans sa laborieuse vieillesse, aussi héroïque pour sauver son honneur qu'il le fut pour sauver le drapeau, l'honneur et la gloire de sa patrie. » *(L'Eloquence de Lamartine.)*

sûreté des jugements ; c'est Alexis Pierron, Paul Raymond, Eugène Baret, R. de Campoamor, Manuel Sala, Edmond Biré, Heinrich Rücker, César Cantu et tant d'autres qui, dans les principales revues littéraires de Belgique et de l'étranger, ont salué avec joie la parution des différents volumes de cette histoire.

J'admire, dit Alexis Pierron, (auteur lui-même de la plus remarquable histoire des littératures grecque et romaine), que l'auteur ait pu condenser tant de faits dans un si court espace, et sans tomber jamais dans la sècheresse des résumés. Son tableau classique est complet. Rien n'y manque, et pourtant tout court de verve et avec la grâce et le charme d'un récit d'imagination. C'est qu'il fait circuler dans tout cela de nobles et fécondes idées, et que le style, chez lui, n'est pas un vain clinquant de mots. »

— « Une discussion toujours claire, aisée, quelquefois échauffée d'une pointe d'enthousiasme, soutient bien le récit historique, ne le laisse pas tomber dans la sécheresse. L'érudition est sobre, bien choisie, employée judicieusement. On sent un auteur en possession de tout son sujet, mais qui recherche aussi l'art délicat de le faire entendre, de plaire, d'être compris, de tenir son lecteur en haleine et non de l'étourdir en lui vidant sur la tête les écluses de sa mémoire ou de sa bibliothèque. Le style est imagé, châtié, trop imagé parfois peut-être pour un public actuellement saturé de naturalisme. Par exemple : « Le seul tort de saint Avit » (mort en 525) est d'être né sur les » confins de la barbarie, et, au lieu de » briller comme le soleil en plein jour, » de s'être levé sur le monde, comme » l'astre des nuits, dans les tenèbres de » la civilisation. »

» Ce coup de pinceau n'est plus de notre époque, mais il n'est pas mauvais. On écrivait ainsi du temps de *René* et d'*Atala*. Nombreux sont les gens qui ont aimé Chateaubriand dans leur jeunesse, et nous ne croyons pas qu'il y ait lieu d'en rougir. Deux ou trois ou même quatre de nos auteurs en vogue ne feraient pas ensemble la monnaie de Chateaubriand. Sans pousser plus loin l'analogie, il nous semble bien que deux, trois ou quatre universitaires de notre temps ont écrit sur l'histoire de la littérature des manuels qui ne valent pas ensemble le livre de M. Loise, au moins pour la période dont il traite, l'antiquité, le monde oriental, le monde classique, le monde chrétien jusqu'aux croisades. »

— Tel est le jugement de la *Revue littéraire de France* sur l'œuvre de Ferdinand Loise.

De son côté, le critique de la *Revue Continentale*, après avoir analysé l'*histoire de la poésie en Italie et en France*, disait :

« J'aime ce livre, parce que l'auteur y a mis son âme. Je m'abstiens de discuter certains points de vue auxquels il s'est placé et je n'élèverai pas de controverse ; je respecte M. Ferdinand Loise, parce que c'est un homme entier dans sa cause. Il ne s'arrête pas à tourner les difficultés, il ne craint pas les dangers : il va résolument au devant d'eux et leur rompt en visière. Il ne se traîne pas dans l'ornière battue : il peut se tromper quelquefois, mais il est

toujours lui-même. Au service d'une conception large, il met un esprit sagace et fin, une expression souple et brillante, une imagination forte et fougueuse sans être désordonnée. Il a le coup d'œil philosophique, il saisit les faits dans leur principe, il les ramène à leur ensemble. S'il a la patience de l'analyse, il possède aussi la puissance de la synthèse.

« ... Nous ne pouvons assez engager M. Ferdinand Loise à continuer sa publication. Son livre se placera à côté des travaux de Sismondi et de Ginguené. Il l'emportera sur le premier par la franchise, sur le second par la profondeur du jugement. »

L'*Histoire de la poésie espagnole* (1) recueillit aussi les plus vifs éloges des critiques les plus compétents.

« Jusqu'à M. Loise, le côté religieux de la poésie espagnole était un peu resté dans l'ombre. Sainte-Thérèse, Louis de Léon, Saint Jean de la Croix, tous les mystiques ne figuraient, avant lui, que pour nombre dans la liste des poètes qu'a produits l'Espagne. L'élément religieux, chez les autres, n'était d'ailleurs qu'imparfaitement apprécié.

» Un autre caractère que M. Loise a, le premier, mis clairement en lumière dans la poésie espagnole, c'est cette qualité singulière et en apparence inconciliable, d'être à la fois aristocratique et populaire. » (2)

« Voici un livre qui nous vient de l'étranger. Est-ce un poème ? Est-ce une histoire ? C'est l'un et l'autre, et plus encore, l'œuvre d'un philosophe chrétien... Nul n'a parlé plus éloquemment des grands poètes espagnols. » (1)

« L'impartialité des jugements de M. Loise dont le livre se traduit en ce moment en espagnol, la noblesse des sentiments qui y sont exprimés en un style aussi profond dans son essence qu'éloquent dans sa forme, font que cette *Histoire* conquerra bientôt dans toute l'Espagne une place aussi élevée que celle obtenue par les travaux les plus célèbres des critiques littéraires de la Péninsule. » (2)

« On dirait, en parcourant ces belles pages, un espagnol célébrant les gloires de sa patrie. Telle a été l'impression ressentie par mon cœur à la première lecture de l'ouvrage du grand écrivain belge... Plusieurs critiques d'une notoriété des plus respectable, français et belges, se sont occupés de l'œuvre littéraire de ce champion des gloires de mon pays. Ils sont tous d'accord sur la grandeur des vues, l'élévation morale, le tact délicat et la haute impartialité de l'auteur. » (3)

Mêmes éloges pour l'*Histoire de la poésie en Italie* :

« Ceci est un livre comme on en voit peu encore de nos jours. Ecrite dans un style impeccable, par une âme éprise des enthousiasmes classiques, cette étude, à tous égards remarquable, embrasse l'histoire de la poésie italienne depuis les origines jusqu'à nos temps.

(1) Ce livre valut à Ferd. Loise, son élévation au grade de Commandeur de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique et sa nomination de membre correspondant de l'Académie d'Espagne.

(2) Paul Douhaire, dans *le Correspondant*.

(1) Diario de Séville (1868).

(2) M. de Campoamor.

(3) Manuel Sala.

» A notre époque de littérature hâtive et de haute fantaisie, il fait bon retrouver encore, dans sa grande envolée, ce que de notre temps nous appelions le style, et que l'auteur définit lui-même, en disant : « Le style, pour nous, c'est la langue considérée comme l'incarnation de la pensée : le moule et la statue. » Ce qui étonne surtout dans ce livre, c'est l'énormité du travail accompli, la condensation. En cinq cents pages de l'histoire universelle de la poésie italienne, il y a là, à coup sûr, les fruits de toute une vie de travail.

» Et en songeant à cela, comme aussi à l'indifférence générale des Belges pour leurs écrivains, on se dit, non sans mélancolie, que peut-être un travail d'une réelle valeur tombera, lui aussi, sous les coups de l'indifférentisme national, pour être connu seulement et goûté de quelques âmes d'élite, éprises de poésie et d'art. Mais celles-ci du moins goûtant avec délices le charme de ce livre, sa saine philosophie et sa haute valeur intellectuelle, garderont à l'auteur un souvenir de gratitude et d'admiration. » (1)

« En un seul volume d'une lecture agréable et facile, M. Loise en dit plus que Ginguené avec ses neuf gros livres. L'ouvrage abonde en aperçus ingénieux et pittoresques sur l'histoire des mœurs en Italie et sur le caractère italien. »(2)

« Le premier, M. Ferdinand Loise a écrit l'histoire de la Poésie italienne depuis ses origines jusqu'à nos jours, et ce n'est pas une mince fortune pour un écrivain d'avoir ainsi à traiter un sujet qui est à la fois neuf et intéressant. C'est en vue d'un concours que ce livre a d'abord été écrit, il y a quelque vingt ans. Depuis, l'auteur a repris, remanié et complété son discours, mais il lui a laissé son premier caractère, si bien que nous avons là, non un ouvrage d'érudition, mais, ce qui vaut mieux, une œuvre d'éloquence, de poésie et d'art... C'est un livre savamment composé, bien pensé, magistralement écrit : il mérite d'être lu. » (1)

« Il est merveilleux autant qu'agréable de voir un étranger pénétrer le génie de notre littérature comme le fait dans son ouvrage sur l'Italie, l'écrivain belge, M. Loise... L'esprit qui l'anime est vif et chaud, mais toujours droit et purement chrétien... Disons-le en finissant : voilà un livre français écrit par un Belge sur la poésie italienne qui sera lu avec plaisir et profit, même en Italie. » (2)

L'*Allemagne dans sa littérature nationale* avait valu, dès 1873, à son auteur, les félicitations des littérateurs allemands.

« Il serait difficile à un Français de trouver en lui cette entente toute remplie d'amour, cet attachement si vif aux choses allemandes qui fait de cette production de la littérature belge une apparition si éminemment gracieuse et charmante, en ce moment surtout, écrivait alors Heinrich Rückert (3). Nous connaissons fort peu de livres écrits par des Allemands en langue allemande où le souffle de la sympathie la plus déli-

(1) *La Patrie*, de Bruges, 14 février 1896.

(2) Philippe Gille, dans le *Figaro* du 16 avril 1896.

(1) Edmond Biré, *Univers*, 30 juin 1906.

(2) *La Civilta cattolica*, 17 octobre 1896.

(3) *Blätter flür literarische Unterhaltung* (1873.)

cate et la plus chaleureuse pour tout ce qui est Allemand, pour l'individualité de l'âme du peuple allemand, pour ses créations originelles en prose comme en vers, nous ait ému aussi agréablement et aussi pleinement que dans ce livre écrit en français, en un français de la plus parfaite élégance Il nous semble que le livre du savant écrivain belge doit occuper une place éminente au dessus de tous ceux qui ont traité la même matière. »

Les *Etudes sur l'Allemagne moderne* furent jugées par Trautwein von Belle, Conservateur de la Bibliothèque royale de Berlin. Après avoir déclaré qu'aucun de ses compatriotes n'a mieux compris l'esprit de l'Allemagne, l'éminent critique s'exprime en ces termes dans le second de ses articles :

« Ici, pas plus qu'ailleurs, la critique de l'écrivain belge n'aliène ses droits, et elle examine Klopstock et Lessing comme poètes et comme réformateurs de la langue. Les jugements auxquels elle prête le poids de sa compétence ne se peuvent récuser, en dépit des doutes que les croyances religieuses de l'auteur, si pleines de réserve et de modétion qu'elles soient d'ailleurs, éveillent parfois naturellement en nous.

» Le critique belge est loin de subordonner en aveugle son jugement à celui de Vilmar, qu'il aime à citer. Il a de ses propres yeux considéré les choses dont il parle, sans se contenter de les voir par ceux des autres. C'est aux sources même qu'il a directement puisé. Lorsque Vilmar appuie avec complaisance sur la foi confessionnelle et notamment sur les points communs au catholicisme et à l'orthodoxie luthérienne, il se peut qu'on retrouve chez Loise un certain degré de sympathie religieuse pour lui. Mais il n'en perd pas pour cela une seule occasion de flageller impitoyablement l'inconséquence et la faiblesse du luthéranisme.

» Quoi qu'il en soit, le Belge se trouve, par suite des circonstances, dans une situation plus favorable que son émule pour émettre un jugement impartial. Ici encore, chaque fois qu'il le peut, il aime à rendre justice non seulement à l'idéalisme religieux d'un Klopstock, mais aussi à l'esprit indépendant et critique d'un Lessing. (1) »

*
* *

Quant au style de Ferd. Loise, nous voudrions, par des extraits nombreux, en montrer toute la souplesse harmonieuse, l'énergie et la grâce, et l'éclat prestigieux. « Son style, disait Paul « Devaux en 1858, passe de la simplicité « à l'éclat, de l'énergie à la grâce avec « une élégante souplesse et une parfaite « convenance ».

Mais au moment de faire notre sélection, tant de passages chantent dans notre souvenir, que nous sommes indécis dans le choix... Lisez pourtant cette page où l'auteur analyse l'influence du désert sur le peuple hébreux ; savourez-en la magnificence et l'éclat.

... — « Le désert, d'ailleurs, en avait « fait le peuple de l'unité. La *solitude* « *dans l'immensité n'a que Dieu pour* « *écho*. Rien n'y distrait la pensée dans « l'océan divin qui l'environne de toute « part. La nature n'y étale pas ces char- « mes séducteurs qui s'interposent entre

(1) *Magazin für die literatur des Auslandes.*

« l'âme et Dieu et font confondre l'œu-
« vre avec l'ouvrier.

« L'homme y sent mieux son néant en
« présence de l'infini, lorsque, élevant
« ses regards de cette terre aride qui le
« porte, il plonge son imagination dans
« cet horizon sans bornes et dans la
« transparence de ce ciel limpide où, à
« tout moment, il croit voir apparaître,
« face à face, l'Invisible dans toute sa
« majesté. Les mystères des nuits où le
« nom du Très-Haut se lit en caractères
« de feu sur les pages étincelantes du
« firmament, l'immensité de l'ombre qui
« replie l'âme sur elle-même, le vent du
« désert qui secoue la tente du pasteur,
« tout cela n'inspire-t-il pas des songes
« pleins de magnificence et d'une reli-
« gieuse terreur ?

L'essor de l'âme n'y est jamais com-
« primé par la tyrannie. L'homme est
« libre et ne reconnaît que Dieu pour
« seigneur et maître. *La vie y est prisée*
« *ce qu'elle vaut : une halte d'un jour dans*
« *l'immensité de l'espace et l'éternité de*
« *la durée*. Cette tente qu'un coup de
« vent va emporter, ne rappelle-t-elle
« pas la fragilité de la vie ? Cette mar-
« che enfin sans trêve et sans repos,
« n'est-elle pas l'image de cette terre
« d'exil, de cette vallée de larmes où
« l'homme est condamné à manger son
« pain à la sueur de son front !

« Voilà la race d'Abraham dont la
« pensée est frappée à l'effigie du désert.

« Quel sera le caractère général de
« la poésie chez un tel peuple ? Ce sera
« l'hymne enflammé qui chante la gloire,
« la grandeur, la majesté de Dieu. Les
« cieux raconteront la gloire du Très-
« Haut. Le cœur de l'homme se fondra
« d'admiration et de reconnaissance
« devant les merveilles de la création et
« les bienfaits que la main divine répand
« sur la race bénie. Ce n'est pas l'art
« qu'il faudra chercher dans cette poésie
« grande et simple comme le désert, et,
« comme lui, âpre et brûlante Non,
« cette poésie est au-dessus de l'art,
« parce qu'elle est l'acte le plus impor-
« tant de la vie, l'hommage spontané,
« libre, impérieux de l'âme pénétrée de
« reconnaissance et d'une sainte terreur
« pour le Souverain Maître de la terre
« et des cieux...»

Après avoir lu cette page, n'est-ce pas que l'on est tenté de se taire et de rêver, doucement bercé par la magie d'un tel verbe ?

***

Outre cette œuvre, largement suffisante pour emplir utilement toute une vie, Ferd. Loise publia un ensemble d'études historiques, politiques et littéraires qui lui mériteraient, à défaut d'autres titres, un rang des plus honorables parmi nos écrivains.

Citons d'abord le parallèle entre *Lamartine et Hugo*.

J'ai reçu votre don, écrivait à Ferd. Loise, le secrétaire de Lamartine, Charles Alexandre, j'ai lu de suite votre livre au jardin, à l'ombre et au soleil. J'ai senti un ami éloquent de Lamartine, j'ai été entraîné dans ce courant d'admiration. Vous l'avez vengé, vous, étranger, de l'oubli de son pays. Vous l'élevez à sa hauteur, et vous lui faites sa statue vivante. Votre parallèle de Lamartine et de Hugo est de la justice en beau style... Vous dites la vérité sur les deux génies avec un bonheur de pensée et d'expression, un don de per-

suasion, des bonnes fortunes de parole qui m'ont saisi et saisiront vos lecteurs. Le poète, l'orateur, l'historien, le politique, l'homme tout entier sont là, dans leur vie réelle. Vous faites revivre cette grande âme de *Vates*. Vous défendez admirablement le politique. Vous mettez à leur rang lyrique les *Recueillements* si inconnus et si méconnus. Votre livre est plein d'horizons, de pensées lumineuses, d'éclairs... J'ai remarqué que la justice vient de l'étranger... L'étranger est la grande voix de la postérité, avant l'heure, et, pour emprunter votre mot, votre livre est un précurseur de la justice à venir...

« Vous avez connu Lamartine et vous l'avez aimé ! L'accent de votre parole est touchant et vibrant. Pour moi, je vous remercie des bonnes heures de lecture que vous m'avez données par vos pages de poète et d'ami. »

— « Ecrites au lendemain des funérailles de Victor Hugo, ces pages sont peut-être les plus remarquables qui aient paru à cette occasion, affirmait Edmond Biré, dans le *Français*, du 6 mai 1886. Ce n'est pas d'ailleurs une œuvre de circonstance, mais une œuvre impartiale, étrangère à nos disputes et à nos querelles. Ses conclusions ne vont point à nier le prodigieux génie de Victor Hugo, à méconnaître qu'il ait été le plus grand artiste en vers de notre langue. Mais M. Loise estime que Lamartine a été un plus grand poète. Ses raisons sont nombreuses et fortes, présentées avec autant de clarté que d'élégance et même avec une éloquence véritable. On lira ces pages qui, pour avoir été écrites au delà de la frontière, n'en sont peut-être que plus justes.

Et le critique littéraire du *Siècle*, disait dans le n° du 28 juillet 1889 : « L'inauguration récente de la statue de Lamartine donne un intérêt d'actualité à ce volume ; mais l'auteur a trop de talent pour que ses œuvres aient besoin d'être recommandées par les circonstances. M. Loise est, en effet, au premier rang des écrivains belges ; il a beaucoup écrit ; on a de lui notamment une *Histoire de la Poésie*, qui est des plus remarquable au point de vue littéraire ; c'est, il est vrai, un catholique convaincu, mais il est un des survivants de l'école de Montalembert, et c'est un esprit ouvert.

» Personnne n'a été plus encensé et plus adulé que V. Hugo dans la dernière partie de son existence. La grande mémoire de Lamartine est, sinon disparue, au moins voilée ; M. Loise est un des rares écrivains qui lui aient voué un culte inaltérable. »

* * *

L'Histoire de la littérature en France au XIXe siècle, devait être le couronnement de l'œuvre de Ferd. Loise ; l'inlassable écrivain achevait cet ouvrage, quand la mort vint le frapper et le forcer à l'éternel repos.

L'œuvre de Ferd. Loise est digne d'être mise en parallèle avec les productions les meilleures qui ont paru à l'étranger pendant ces dernières années, supérieure à la plupart pour la sûreté des jugements et pour la moralité du but ; l'écrivain nous a donné toute la mesure de sa force, et l'on peut proclamer ses livres les plus remarquables ouvrages de critique et d'histoire littéraires qui aient paru jusqu'à cè jour en Belgique.

Cette notice deviendrait un volume si nous voulions parler des articles innombrables que Ferd. Loise a signés dans les revues artistiques et littéraires, ainsi que des conférences et des discours nombreux qu'il a prononcés.

*
* *

Pourtant le littérateur n'était point devenu populaire en son pays. Indifférence du public belge ! dira-t-on. Oui, peut-être.

Il est banal, au plus haut point, de parler aujourd'hui de cette indifférence séculaire. Et cependant, comment ne point rappeler ici l'engourdissement proverbial de notre patrie, quand l'écrivain dont nous retraçons pâlement la carrière fut peut-être celui qui en souffrit le plus et, à n'en pas douter, l'un de ceux qui l'ont combattu avec le plus d'acharnement et de courage !

Ferdinand Loise est mort avant d'avoir pu jouir pleinement de la victoire que sa vie de travail obscur et persévérant a préparée, à l'aube de ce réveil littéraire qu'il claironna de toutes les forces de son talent.

La mort a couché dans le silence de la tombe ce grand promoteur de notre renaissance littéraire, mais sur cette tombe, germera et s'épanouira, nous l'espérons, la fleur de la reconnaissance nationale. L'avenir saura se souvenir du passé et épinglera le nom de Loise à côté des noms glorieux des ancêtres de la littérature belge.

Trop souvent, au siècle dernier, on a, systématiquement et sans examen, dénié le moindre talent à nos écrivains. Tout semblait conspirer contre eux : la critique et la masse. Et si, en notre industrieux pays, on accordait parfois comme une aumône un regard rapide aux œuvres de nos artistes, peintres et musiciens, nos littérateurs ont, trop longtemps, été privés non seulement des feux de la gloire, mais des modestes rayons d'une saine notoriété. Pour nos voisins du midi, uniques architectes des réputations littéraires, nous étions « les petits belges » et les petits belges devaient, en principe, parler... belge. Le mal que nous a causé cet état d'esprit est incalculable. Plus désastreux qu'une hostilité ouverte, il a tué en bien des âmes la force d'initiative et réduit longtemps à des regrets stériles et à de vaines clameurs toute notre activité et notre combativité littéraires.

Depuis trente ans, un revirement s'est manifesté dans les esprits. Grâce aux courageuses initiatives de quelques hommes de grand talent et de grand cœur, notre littérature est enfin sortie des langes où elle étouffait. Mais au prix de combien d'efforts !

Depuis 1858, le *Journal des Beaux-arts et de la Littérature*, sous la direction d'Adolphe Siret, menait le bon combat pour les Lettres et s'efforçait presque seul contre tous de secouer la torpeur ambiante et de tailler à nos écrivains la réputation méritée que leur refusait un scepticisme outré. Ferd. Loise fut des premiers (est-il besoin de le dire ?) à encourager et à soutenir par une collaboration active les généreux efforts d'Ad. Siret.

Dès sa fondation, en 1864, la *Revue générale* le comptait parmi ses amis et ses écrivains.

En 1880, quand le docteur Emile Valentin fonda sa vaillante revue *le Jour-*

nal des Gens de lettres belges et que, tel un clairon, il sonna au sein de l'indifférence et de la torpeur, de l'hostilité et de l'ignorance, le ralliement de toutes les énergies et de toutes les vaillances littéraires, Ferd. Loise était à ses côtés pour le seconder de son appui dans cette audacieuse tentative.

Bientôt après, la semence, ainsi jetée à pleines mains, grandit et s'épanouit en une moisson superbe.

Aiguillonnés par ces vaillants de la première heure, les jeunes se levèrent enthousiastes, épris d'art pur, embrasés d'une frémissante ardeur. Puis, lorsque cette jeunesse, dépouillant toute pudeur, voulut s'engager de plain-pied dans la voie boueuse et infecte de l'immoralité, Ferd. Loise se leva avec Charles Tilman pour proclamer dans la *Revue Belge* les droits imprescriptibles de la morale cyniquement outragée.

Ainsi formés par des maîtres experts, guidés par des critiques sages et impitoyables aux camaraderies littéraires, par la vigueur de leur talent, à eux, nos jeunes écrivains se sont enfin imposés à l'admiration et forment dans l'histoire des Lettres une pléïade dont les œuvres affirment haut et clair, la vitalité de notre génie national.

Mais les vieux, ceux qui, en Belgique, ont versé au cœur des jeunes le culte des Belles-Lettres, ceux que nous appelons aujourd'hui, poètes et prosateurs d'avant 1880, ceux-là qui usèrent leur existence à lutter contre l'indifférence et la mauvaise foi, ceux-là qui « n'étant ni la force ni le nombre » ont lutté sans autre récompense que le souverain plaisir de sourire à l'inspiration, de suivre ses caprices et de chanter le Beau, ceux-là qui furent à la peine, ne sont point à l'honneur.

On vante l'éclat de nos étoiles poétiques : on oublie le foyer qui a gardé longtemps l'étincelle sacrée. On honore les talents en fleurs, et c'est bien, mais on oublie les grands disparus et ceux qui ont doté notre littérature de ses parures les plus solides, sinon les plus brillantes.

***

Ferdinand Loise est de cette génération de méconnus. Quand certaine école, di e naturaliste, voulut implanter de nouvelles mœurs littéraires en revendiquant presque comme un devoir le droit d'étaler complaisamment les plus cyniques turpitudes, au moment même où, vers 1882, surgit cette initiative, superbe de vaillance et d'audace, qui a gardé le nom de *Jeune Belgique*, Ferd. Loise avec l'autorité que lui donnaient sa vie littéraire, ses succès et ses talents, publia sa *Campagne contre le naturalisme*.

La jeune école se révélait à ses débuts par une extravagance outrée dans ses principes littéraires et surtout dans ses principes moraux (1). A la suite de Zola,

(1) « ... A la vérité, les « Jeunes Belgique » ne se montrèrent guère plus respectueux à l'endroit de la langue française. Dans leur dégoût de la prose morne et terne qui avait si longtemps sévi en Belgique, dans leur dévorant appétit de couleur et de vie, ils se ruèrent en furieux dans le vocabulaire, torturèrent âprement la syntaxe, affublèrent la langue de mille néologismes flamboyants et tournures baroques. Mais ces excès et ces bizarreries n'eurent qu'un temps. Les jeunes écrivains étaient trop bien doués pour ne pas s'apercevoir bientôt que la soumission à certaines disciplines est une condition indispensable à qui veut réaliser de fortes œuvres. Ils s'assagirent... » (VICTOR KINON. *La Renaissance des Lettres françaises en Belgique*. — Art. de la *Revue française* du 9 janvier 1910.)

certains de ses adeptes avaient produit des œuvres infâmes en lesquelles, sous prétexte de naturalisme et d'art, ils prenaient plaisir à détailler les bestiales manifestations d'un sensualisme répugnant.

« Pour empêcher le mal de mener tranquillement son chemin entre le silence affligé de la miséricorde qui se borne à le plaindre, et le silence joyeux des secrètes complicités qui l'envient, » Ferd. Loise éleva la voix et fit éclater son indignation.

« Dès qu'un homme a du talent, avait écrit Zola, tout lui est permis. »

Une telle hérésie littéraire et morale devait faire frémir Ferdinand Loise.

Une éloquente refutation ne se fit pas attendre.

« Qu'est-ce que l'art ? C'est un ensemble de moyens propres à nous donner le sentiment du beau réel ou idéal. Son objet étant le beau, son but est de l'exprimer, et sa mission est de nous élever par la contemplation du beau à tout ce qui peut ennoblir, agrandir, dignifier l'esprit humain.

L'école contemporaine du *naturalisme* renverse les principes et dit : le beau, c'est le talent de l'artiste. Quel que soit le sujet, pourvu qu'il y ait là du talent, c'est bien, c'est vrai, c'est beau, car cela est fait avec art. « Dès qu'un auteur a du talent, dit le chef de cette école, tout lui est permis. » En d'autres termes, soyez habile et faites tout ce que vous voudrez : la critique est désarmée ; vous n'avez pas seulement droit à la tolérance, vous avez droit à l'admiration. Mesurez les conséquences d'un tel principe. Où sera le crime, si ce n'est dans la maladresse du criminel ? Les hommes de la Terreur furent habiles. Admirez-les. Un Néron fut un habile scélérat ; le perfide Louis XI fut un habile politique. Admirez-les. Un Lovelace, un Don Juan, sont des types de séducteurs d'une infernale habileté. Admirez-les pour eux-mêmes. La conscience du genre humain les flétrit. Mais qu'est-ce que la conscience ? Une faiblesse, une duperie que les habiles exploitent à leur profit. Etre honnête, à quoi bon ? Est-ce que cela remplit la bourse ? S'il faut le paraître pour gagner la faveur, l'estime, la considération, soit, on s'affublera du manteau de Tartufe. Et la gloire, ce rêve du génie, cette immortalité de la terre, le poète nous l'a dit :

La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.

Et qu'importe, disent les habiles ; la gloire, c'est le bruit. Nous en faisons, et l'argent qui s'amasse dans nos coffres-forts, résonne assez délicieusement à nos oreilles pour nous consoler de l'abandon de ces rêves creux des cerveaux malades qui s'immolent pour une idée. Quant au nom qu'on laisse après soi, chimère ! disent les vers du tombeau. Puisqu'on est fange après, pourquoi ne pas l'être avant ? S'il vous plaît de nager dans l'azur, c'est votre affaire. Question de tempérament. Mais permettez-nous de pétrir notre fange pour la convertir en métal. La vie est une lutte, et la victoire est aux habiles.

Voilà comment raisonnent ceux qui disent : *dès qu'un homme a du talent, tout lui est permis*. Je ne sais ce que sera l'humanité dans l'avenir. Mais si toute religion venait à disparaître et que la morale elle-même fût entraînée dans cet effondrement, ils seraient à

plaindre ceux qui, par scrupule de conscience, refuseraient d'entrer dans cette caverne de brigands qui inscrirait sur sa porte : Ici tout est permis, pourvu qu'on soit fort et qu'on soit habile. (1) »

Georges Eekhoud, lui-même, « qui, « à dix-sept ans d'intervalle, devait dé« passer Zola par l'apologie même de « l'immoralité mise dans la bouche du « héros d'un de ses romans » 2), Georges Eekhoud jugea dans *l'Etoile Belge*, en 1883, la « *Campagne contre le naturalisme* », une belle étude d'esthétique en laquelle M. Loise fait preuve d'un esprit supérieur.

« Ce livre est une belle étude d'esthé« tique, écrite par un penseur, un poète « et un croyant. M. Loise fait preuve « d'un esprit supérieur en n'affectant « pas pour les productions des cadets « de la littérature nationale, ce facile « dédain ou cette insultante complaisan« ce à laquelle les ont habitués les cri« tiques du premier cinquantenaire. Il fait à chaque page de son livre des concessions à l'esprit littéraire moderne et reconnaît qu'il y a place en Belgique pour une littérature nouvelle « amoureuse de la force et dédaigneuse des banalités de la langue des affaires ». Seulement M. Loise redoute l'influence de Zola sur le mouvement littéraire qu'il appelle de tous ses vœux... Il nous semble que le danger est conjuré... C'en est fait de l'*Izolatrie*. »

Malgré la pensée très pure de Loise, d'aucuns se méprirent étrangement sur cet avertissement, qu'ils voulurent à tout prix prendre pour une opposition systématique, et ils n'y répondirent que par un dédain facile et quelques plaisanteries usées.

Ferdinand Loise paya, par son obscurité persistante, sa bonne action d'honnête homme et de courageux écrivain.

Loin qu'il fut cependant adversaire des beautés novatrices, il savait encourager les audaces raisonnables, faisant à chaque page de son livre, ainsi que le remarquait Georges Eekhoud, des concessions à l'esprit littéraire moderne, et reconnaissant qu'il y a place en Belgique pour une littérature nouvelle « amoureuse de la forme et dédaigneuse des banalités de la langue des affaires. »

Nul n'a jugé les œuvres littéraires de son époque avec plus de sagacité et de largeur de vues.

C'est lui qui, le premier, — il y a trente ans — admit à l'honneur des anthologies classiques les œuvres des poètes et des prosateurs belges.

Cette innovation fut alors considérée comme une audace déraisonnable, comme un manque absolu de goût littéraire !!!

Cela nous étonne aujourd'hui ; mais pour comprendre ces critiques, songeons que au cours de ses premières études, Ferdinand Loise, n'entendit jamais prononcer en classe le nom d'un seul poète contemporain !

C'est pendant qu'il étudiait à l'Université de Louvain, qu'il apprit, en 1848, par les journaux quotidiens, le nom de Lamartine !

« Nous ne nous souvenons pas, a-t-

---

(1) F. Loise. *Une campagne contre le Naturalisme.*

(2) *Les Tablettes bibliographiques.* Namur, J. Godenne.

il écrit (1), que le nom de Lamartine ait été prononcé dans nos classes. Ce qui est certain, c'est que jamais aucune de ses pièces ne fut lue ni expliquée par nos professeurs. A cette époque, il n'était question que du siècle de Louis XIV. On se défiait des contemporains dont les œuvres n'avaient point reçu la consécration du temps.

... Sans doute, l'enseignement doit se mouvoir dans une sphère sereine. Mais nous ne devons pas laisser dire que les professeurs sont des horloges sans aiguilles, ignorant l'heure qu'il est au cadran du siècle.

Nous considérerions comme un système déplorable de laisser complètement ignorer à la jeunesse ce qui se passe autour de nous, pour ne la laisser vivre que dans le passé. On perdrait par là toute influence sur ses contemporains ; et si l'on entrait ainsi dans le monde, en voyant le désaccord des *Humanités* avec l'humanité qu'on a sous les yeux, on risquerait de jeter par dessus bord tout son bagage classique. Heureux alors si l'on ne donnait pas sans discernement tête baissée dans des égarements aussi funestes à l'art qu'à la morale. »

La bienveillante sympathie de Ferd. Loise envers les jeunes auteurs qui lui soumettaient leurs essais est une autre preuve, éloquente elle aussi, de la largeur de ses vues et de ses intelligents efforts.

Il aimait tant la jeunesse et il a tant travaillé pour elle, qu'il faut vraiment ne l'avoir point connu et n'avoir lu aucun de ses ouvrages pour oser l'accuser — ainsi qu'on le fit — de se cramponner au passé, d'être un adversaire — né de l'évolution littéraire, de combattre enfin les audaces spontanées des jeunes talents en quête d'inédit, d'insoupçonné, de personnalité féconde.

« Je n'ai pas cherché la gloire pour moi-même a-t-il pu dire. J'ai célébré la gloire de l'esprit humain pour en inspirer l'admiration à la jeunesse et lui apprendre comment la vraie gloire s'acquiert. Après une carrière de trente-et-un ans vouée à l'enseignement de la littérature, j'ai voulu continuer ma mission pour nos écrits. En ceci point de calcul : la récompense que je cherchais, c'était la satisfaction du devoir accompli, et, faut-il le dire? le plaisir, le souverain plaisir que j'ai éprouvé à tenir la plume, ce léger instrument emprunté naguère à l'aile de l'oiseau et qui pèse parfois d'un poids si lourd dans la balance des destinées du monde. »

Ce langage sincère n'est-il point celui d'un véritable artiste ?

Oui, Ferdinand Loise fut un artiste et l'influence qu'il exerça sur les lettres belges et incontestable.

Ceux-là seuls, nous le répétons, qui ne le connaissent point, qui, jamais, n'ont lu un seul de ses ouvrages, et qui croient que la littérature belge date du jour de leur naissance, ceux-là seuls ont pu s'employer à lui dénier tout mérite.

Combien des écrivains de l'heure présente n'ont-ils pas, au début de leur carrière littéraire, demandé et reçu ses conseils, ses encouragements !

Il nous souvient qu'un jour nous lui fîmes connaître un volume de poésies « *Clartés d'âme* » écrites par un enfant

(1) F. Loise — *L'éloquence de Lamartine.*

de seize ans, que la mort, hélas ! venait de ravir aux lettres belges. (1)

Nous lûmes ensemble les vers du pauvre jeune poète et, quelques jours plus tard, Ferdinand Loise publiait une plaquette « *Un poète mort à seize ans* », critique enthousiaste de l'œuvre de Pierre Gens.

Nous venons de la relire.

« Pauvre et cher poète ! écrivait Loise. Si j'avais eu le bonheur de vous connaître et si une mort cruelle ne vous avait pas ravi à l'art que vous étiez fait pour illustrer, je vous aurais dit comme je le dis à ceux qui voudront suivre vos traces : O vous qui fréquentez les jardins enchantés de la poésie, n'en cueillez pas les fleurs ; contentez-vous d'en respirer de loin les parfums embaumés ! Que l'imagination seule soit dans l'ivresse.

Désirez toujours, ne jouissez jamais : l'âme s'endort dans le plaisir. Plus le désir est brûlant, plus l'âme est en souffrance, mais la jouissance est dans l'art. Il faut savoir souffrir pour conserver le feu sacré : la poésie est un désir inassouvi. »

*
* *

Ferdinand Loise fut donc un probe artiste et, à l'heure où les lettres n'étaient point en honneur en Belgique, un vaillant écrivain.

Pourtant, nous l'avons dit déjà, il vécut dans l'obsurité et son nom risque aujourd'hui de sombrer dans l'oubli.

Pourquoi cette injustice ? Est-ce fatalité aveugle et injuste ?

Nous ne savons ; mais voilà que nous rappelant l'une des dernières visites que nous eûmes le bonheur de faire au courageux écrivain, il nous souvient de cette parole, tombée mélancoliquement des lèvres du vieillard, après la lecture de la page que nous avons transcrite plus haut : « Voilà, nous dit-il, « une de ces pages qui ont causé un tort « incalculable à ma modeste réputa- « tion ».

Ses convictions chrétiennes, toujours loyalement exprimées, auraient-elles nui à sa gloire ?

Ceux qui l'ont dénigré le savent. Nous l'ignorons.

Mais ce que nous savons et ce qui nous est une douce consolation, c'est que ces pages où vous épanchiez votre foi en accents si suaves, ô Maître vénéré, ont été marquées par Dieu au livre de vie et qu'à l'heure de l'irrévocable jugement, elles ont été vos gages les plus précieux de l'éternelle félicité.

*
* *

Nul ne contestera la compétence de Ferdinand Loise dans la question. — trop négligée en Belgique, et pourtant capitale — de l'enseignement du français.

Ses aptitudes naturelles et ses goûts l'avaient conduit au professorat. Il était enthousiastement épris de poésie et d'éloquence. En faut-il davantage pour trouver et suivre la méthode rationnelle de l'étude de la langue ?

Non, ces deux conditions sont suffisantes — mais aussi elles sont indispensables.

Le professeur de mathématiques ou de sciences naturelles atteindra son

(1) *Clartés d'âmes*, par Pierre Gens.

but, et brillera même, s'il joint au savoir. la clarté de l'exposition.

Sous peine d'insuccès, le professeur de français doit joindre à cette clarté la chaleur de langage et l'enthousiasme communicatif. Tant qu'il n'a pas insufflé cet enthousiasme à ses disciples, il n'a pas atteint et ne peut atteindre complètement son but. Il pourra former sans doute des écrivains grammaticalement corrects ; mais de là à la connaissance suffisante de la langue, il y a loin.

La principale œuvre didactique de Loise porte titre : *Les lois de Style*. Il n'a pas craint d'introduire dans ce traité un peu d'esprit critique et philosophique.

A notre avis, c'est ainsi qu'il faut comprendre l'enseignement des règles de la littérature. Cet enseignement ne doit pas être une nomenclature aride de préceptes et de procédés : c'est au jugement bien plus qu'à la mémoire qu'il faut parler en faisant découvrir *la valeur des procédés* et *le pourquoi des règles*.

L'ouvrage s'ouvre sur une introduction en six chapitres en lesquels l'auteur a mis admirablement en pratique les précieux enseignements qu'il va prodiguer dans son cours. C'est là qu'en une langue mélodieuse et châtiée, il développe ses idées sur le beau, sur l'art et la critique, et qu'avec une simplicité lumineuse, il analyse les facultés mentales et créatrices.

Ensuite il divise l'ouvrage en trois grandes parties :

Le premier traite de tout ce qui a rapport au *mot* : synonymes et équivalents, épithètes, construction littéraire, la phrase.

La deuxième étudie les *figures* qu'il subdivise en figures de sens, de construction, d'imagination, oratoires : pures ou alliées à la passion, enfin figures de passion pure.

La troisième partie embrasse tout ce qui a rapport au *style* : qualités générales et qualités particulières.

Enfin, pour couronner cet ouvrage, il eut l'excellente idée de transcrire une de ses études sur les *moyens de se former à l'art d'écrire*.

Et sans cesser d'être didactique, il sut éviter ce que ce terme laisse, hélas ! deviner de sécheresse, de monotonie et d'ennui. Car il passe, d'un bout à l'autre de l'ouvrage, un souffle d'éloquence auquel peu d'élèves resteront insensibles. C'est, en même temps qu'un classique, une véritable œuvre d'art. Le maître y trouve des leçons littéraires d'une splendide et féconde illustration ; l'élève les parcourra avec plaisir, et quand le maître aura guidé son intelligence, il lui sera facile de résumer, pour sa mémoire, l'idée de saine et vigoureuse critique qui convient à la formation de ses facultés littéraires.

*
* *

Il se crée, aujourd'hui, un mouvement, nettement dessiné déjà, de profond dédain à l'égard de l'étude de la théorie littéraire. Et les fougueux champions de cette campagne y vont, avec entrain, d'une ironie aux traits spirituels et dangereux !

A leurs yeux pénétrants et devant leur génial savoir, les auteurs des traités de littérature sont des « antiquités, »

de « vieilles perruques, » des « écritoires démodées. »

Comment subir le choc irrésistible d'un tel assaut ? Comment ne point se rendre quand on vous sert ainsi, gaillardement, d'aussi péremptoires raisons !

Cependant, comme si l'argument n'était pas, à lui seul, suffisant pour soutenir la thèse, on le fait suivre parfois d'exclamations sentencieuses : « A » quoi bon étudier que la métaphore » est le résultat d'une comparaison » mentale ? Que me sert de savoir que » je fais une synecdoque quand j'em» ploie le plus pour le moins ? L'inspi» ration n'a pas de code et le génie » crée ses lois ! »

Le raisonnement nous désarme : il est parfait... pour les génies et les esprits supérieurs.

« Mais ce n'est pas pour des êtres » exceptionnels, dit Ferdinand Loise, » c'est pour la masse des intelligences » que sont faites les règles de littéra» ture, comme les règles de gram» maire.... La langue n'est pas simple » affaire d'intuition ou d'instinct. On » ne la sait pas en naissant ; c'est un » mécanisme dont il faut intelligemment » étudier les rouages. »

C'est pourquoi, après avoir étudié ces rouages un à un, Ferdinand Loise, joignant la pratique à la théorie, voulut les montrer dans leurs rapports divers. En complément de son traité de littérature, il écrivit : *Méthode et essais d'analyse littéraire avec explication succincte des genres en leurs lois fondamentales.*

*
* *

L'analyse littéraire, dit-il, est la critique mise à la portée de la jeunesse. « Mais il y faut de la méthode. L'art d'écrire est le plus difficile de tous les arts. Chaque maître a ses secrets à lui, et ce n'est pas chose aisée que de les découvrir, de se mettre à la place d'un penseur ou d'un poète, de penser ou de sentir avec sa raison ou son inspiration, de dégager les rapports intimes de la forme et du fond, en un mot de *justifier* le vif plaisir *esthétique* que nous font éprouver certaines œuvres, tandis que d'autres nous laissent indifférents. De tout cela, il y a une raison d'être, c'est-à-dire qu'il convient de faire deux parts, l'une de l'originalité de l'écrivain, l'autre de certains préceptes d'une valeur universelle, qu'il n'est pas permis de transgresser impunément. On conçoit d'après cela l'utilité de l'analyse littéraire bien comprise : nul exercice ne vaut celui-là, parce qu'on y joint l'application à la théorie et qu'on y apprend à penser comme à écrire. »

Pour rendre aux élèves ce travail fécond plus facile, Loise s'est judicieusement avisé de prêcher d'exemple. On reconnait son goût exercé et sa longue expérience, dans la partie théorique de son livre, dans les remarques opportunes que lui suggèrent tout d'abord les convenances propres aux différents genres ; mais ces qualités se font jour surtout dans les *essais* d'analyse qui remplissent la forte moitié du volume. Le style est à la hauteur du sujet, ce qui ne gâte rien. Très piquante à la fin, l'analyse d'un sonnet de la *jeune école* (leçon d'école normale). Mais ce qui intéresse particulièrement ici, c'est l'étude raisonnée de bons morceaux choisis ; c'est ici que se révèle la rare

aptitude de Loise à disséquer les idées et à en faire ressortir les moindres nuances.

*
* *

Pour être complet en cette étude trop rapide, il faudrait mentionner encore les diverses *Anthologies* de Loise, sa *Chrestomathie,* le *Traité de l'analyse et de la synthèse dans la composition littéraire,* etc., et enfin une interminable série d'articles parus dans nos meilleures revues littéraires et pédagogiques.

Mais j'ai la conviction que ceux qui liront l'un ou l'autre des ouvrages que je viens de signaler, voudront connaître mieux l'auteur de tant d'œuvres si belles, — car ils conviendront que, pour reconnaissante qu'elle est, ma critique n'est point excessivement laudative, et qu'il mérite mieux que l'oubli celui-là qui usa sa vie au service ingrat et glo- rieux pourtant, de notre littérature nationale.

J. Renault.

Bibliographie de Ferdinand Loise [1]

PUBLICATIONS ACADEMIQUES

Mémoires.

De l'influence de la civilisation sur la poésie ou Histoire de la poésie dans ses rapports avec la civilisation. L'*Orient*, la *Grèce* et *Rome*. Mémoire couronné. 1859. (*Mémoires* in-8°, t. VIII.)

Histoire de la poésie dans ses rapports avec la civilisation chez les peuples de race latine. Mouvement des lettres en Europe depuis les premiers siècles du christianisme jusqu'aux croisades. L'*Italie* et la *France*. 1863. (*Ibid.*, t. XIV.)

Histoire de la poésie, etc. L'*Espagne*. 1867. (*Ibid.*, t. XX.)

Biographie nationale.

Notices : tome VI. Eve (Alphonse Dr).

Tome VII. Fémy (François), Fémy (Henri), Fernand ou Ferdinand (Jean), Fodor (Joseph), Fodor (Charles), Fodor (Antoine), Mme Mainvielle Fodor (Joséphine), Forestier (Mathurin), Franck (Simon), Fumière (Louis).

Tome VIII. Godefroid (Jules), Grétry (Lucile), Guarnerius ou Guarnier (Guillaume), Guelton (Sophie-Julie), Habbeeck (Jean Van), Habbeke (Gaspard-Maximilien Van), Habrecht (César), Hacquart (Charles), Halloix (Pierre), Hamal (François), Hanot (François), Hanssens (Charles-Joseph-Louis), Harmignies (Pierre-Philippe-Joseph), Harpignies (Maurice), Hartius (Philippe), Hatron (Charles-Philippe), Hauwel (Martin), Heelu (Jean Van), Heest (Christophe de), Helbert.

Tome IX. Helmont, (Charles-Joseph Van), Helmont (Adrien-Joseph Van), Hennius (Gilles), Henoul (Jean-Baptiste), Henri d'Yve ou Hyvæus, Herbert, Herman, Hese (Jean Van), Hexius (Gosw.), Heyns (Pierre), Heyns (Zacharie), Hiele (Liévin Van), Hilduin, Hocquart (Léopold), Hoeswinckel (Ph. Van), Hofman (Jean-Baptiste), Hofmans (Jean-Baptiste), Hollogne (Lambert), Hondegem (François Van), Honoré (Barthélemy), Hontoye (Pierre), Hoeckaert (Elégius), Hoorebeke (A.-Fr. Van) Hornius (Guillaume), Hossart (Philippe), Hosschius (Sidronius), Houcke (Charles Van), Hoves (Philippe de), Hovyne (Maximilien d'), Hoyois (Henri-Joseph), Hoyois (Henri), Hubert, religieux de Saint-Hubert, Hubert (Saint), Hubold, Hugues de Cambrai, Hugo (Herman), Hugues d'Oisy, Hulle (Baudouin Van), Huygens (G.-J.), Hyckman (Dom Robert), Hynderick (Chevalier P.-J.-A.).

Tome X. Immeloos (Olivier), Jacques de Cambrai, Jamar (Henri), Jannequin (Clément), Janvier (Alain),

(1) Nous avons repris, en la complètant, la Bibliographie publiée par M. René Bertaut, dans la *Revue bibliographique belge en* 1902.

Jean le Chartreux, Jean de Condé, Jean de Douay, Jean van Hulst, Jean de Malines, Jordaens ou Jordanus, Kelder (Simon), Kerckoven (Pierre-François van), Kesteloot (Jacques-Louis), Knibbe (Jean).

Tome XI. Lacroix (Augustin-François), Lacroix (Claude), Ladeson (le P. Othon), Lainez (Alexandre), Lalaing (Jacques de, dit le Bon Chevalier sans peur et sans doubte), Lalaing (Philippe de), Lamare (Jean-Baptiste-Hippolyte), Lambert d'Ardres, Lambert (Jean-Maximilien), Lambillotte (le P. François), Lambillotte (le P. Joseph), Lambillotte (le P. Louis), Lambin (Jean-Jacques), Lamormaini (Guillaume-Germeau de), Lamormaini (Henri-Germeau de), Lamormaini (Nicolas), Landelin (Saint), Lanelin (Charles-François-Honoré) dit Duquesnoy, Lannoy (Clémentine-Joséphine-Françoise, Comtesse de), Lannoy (Edouard, Baron de), Lannoy (Ghillebert de), Lapide (Cornelius-Cornelii A.), L'Archien (Jean), Lassus (Roland de), Le Borgne (Pierre), Le Cocq (Charles-Joseph), Lecouvit (Ferdinand-François-Joseph), Le Dent (Maximilien), Ledrou (Pierre-Lambert), Leanen (Paul), Lefebvre (Tarrien), Lefèvre (Jacques), Legimont (le P. dom Olivier), Lejeune (Claude), Le Louchier (Rodolphe-François-Michel), Lemaire (Isaac), Lemaire (Jean-François), Lemarié (Alexandre), Lemblin (Laurent), Leonardi (Nicolas-François), Le Pers (Jean-Baptiste), Le Petit (Jean-François), Le Roy (Alain), Le Roy (François).

Tome XII. Lesbroussart (Jean-Baptiste), Le Tellier (Adrien), Leunis (Jean), Le Vaillant de la Bassardrie (Guillaume), Le Vasseur (Jean), L'Hermite (Denis), Libens (Jacques), Limburg (Guillaume), ou Brochoeus, Limpens (Jean), Lippens (Jacques), Lis (Charles-Auguste), Lobbet de Lantin (Jacques), Lobeth (Barthélemy), Loeffs (Dorothée ou Louffius, Lœillet (Jean-Baptiste), Loisel (Jean), Louise-Marie (Thérèse Charlotte Isabelle d'Orléans, première reine des Belges), Loys (Ferdinand), Loys (Jacques), Loys (Jean), Lyere (Adrien van), Lymbosch (Albert de), Lymbourg (Aloysius de).

Tome XIII Maes (Alexandre), Mahy (Fernand), Mahy (Corneille), Maillart (Pierre), Major (Jean), Malaise (Jacques), Malapert (Michel), Mans (Jean), Marghant (Antoine), Marche (Louis de), Marci (Guillaume), Marrissen (Jean van), Mars (Simon), Martini (Gustave Ferdinand Joseph), Martini (Ignace), Martini (Jean).

Tome XIV. Meerbeeck (Jean), Meerhout (Antoine), Meese (Gilles), Meganck (François Dominique), Meganck (Herman).

OUVRAGES NON PUBLIÉS PAR L'ACADEMIE

LITTERATURE

L'Allemagne dans sa littérature nationale. Bruxelles, 1873; 1 vol. in-8o.

Etude sur l'Allemagne moderne. Bruxelles, 1877; 1 vol. in-8o.

Une campagne contre le naturalisme. Namur, 1883; 1 vol. in-12. (*Journal des gens de lettres.*).

Lamartine et Hugo. Bruxelles, 1885; 1 vol. in-12. *(Journal des beaux-arts.)*

Histoire de la poésie dans l'antiquité. (Monde oriental. — Monde classique. — Monde chrétien.) Bruxelles, 1886; 1 vol. in-8o. 2e éd.

Histoire de la poésie en France. Bruxelles, 1887; 1 vol. in-8o. 2e éd.

Histoire de la poésie en Italie. Bruxelles, 1887; 1 vol. in-8o.

Histoire de la poésie en Espagne. Bruxelles, 1887; 1 vol. in-8°.

Histoire de la poésie en Italie. Bruxelles, 1895; 2e édition.

ENSEIGNEMENT

Traité de l'analyse et de la synthèse dans la composition littéraire. Bruxelles, 1881 et 1885; 1 vol. in-12.

Chrestomathie ou livre gradué de lecture à l'usage de l'enseignement moyen. Bruxelles, 1885; 1 vol. in-12.

Moyens de se former à l'art d'écrire et d'assurer les progrès de la rédaction française dans les établissements d'enseignement moyen. Bruxelles, 1885; 1 vol. in-12.

Recueil d'analyses littéraires : 1° Le charretier embourbé; 2° Lettre de J.-J. Rousseau à un jeune homme; 3° Prière de l'enfant à son réveil; 4° Lettre de Racine à son fils. Bruxelles, 1886 et 1887.

Traité de littérature. Les lois du style. Bruxelles, 1887; 1 vol. in-12. 4e édition chez Wesmael et Cie, à Namur.

Anthologie en 3 vol. Castaigne, Bruxelles.

SERIE

d'études didacdiques, philosophiques, historiques, politiques et littéraires.

Traduction en vers et analyse d'un chœur de l'**Antigone** de Sophocle. *(Revue pédagogique, 1853.)*

De l'unité dans la variété, fondement de l'art d'écrire. *(Bulletins de la Société archéologique et littéraire du Limbourg, 1854.)*

De l'utilité de la langue grecque au double point de vue de l'éducation intellectuelle et littéraire. *(Moniteur de l'enseignement, 1854.)*

De la volonté, secret du talent. *(Revue pédagogique, 1855.)*

De la prononciation. *(Moniteur de l'enseignement, 1856.)*

Analyse littéraire des *Animaux malades de la peste.* *(Bulletins de la Société archéologique et littéraire du Limbourg, 1856.)*

Le Poète philosophe ou réflexions sur les idées philosophiques et religieuses de Lamartine, suivi d'une ode à Lamartine, Tournai, Casterman, 1857; 1 vol. in-8°.

Principes de la poésie et de l'art littéraire. *(Revue de l'instruction publique, 1859.)*

Honneur et patrie. (Discours prononcé à la distribution des prix de l'Athénée royal de Tournai, en 1859.)

Lamartine : sa situation, son cours familier de littérature, ses œuvres complètes. *(Revue de l'instruction publique, 1861.)*

Principes diplomatiques de Lamartine. *(Revue belge et étrangère, 1861.)*

La *Franciade* de Viennet, avec réflexions sur l'épopée. *(Revue continentale, 1863.)*

Conférence sur Chateaubriand, critique, historien, homme d'Etat. *(Cercle artistique et littéraire d'Anvers, 1864.)*

Deux conférences sur Lamartine. 1869-1892.

De l'étude comparative des langues et des littératures modernes. (Discours prononcé à la distribution des prix du concours général de l'enseignement moyen à Bruxelles, 1871.)

De la formation des nationalités modernes. *(Annales du Cercle artistique et littéraire d'Anvers, 1874.)*

La littérature française en Belgique. (Texte allemend dans le *Lexicon Meyer, 1879.)*

De l'importance des études littéraires dans l'enseignement. (Discours prononcé à la distribution des prix de l'Athénée royal de Mons, en 1880.)

Sur le recueil de poésies de Mlle Françoise Leroy: *Sentiment et Devoir. (Journal des gens de lettres, 1881.)*

Sur le livre d'Emile Greyson : *En Hollande.* (Ibid., 1881.)

L'Eglise et l'ordre social chrétien, par P. De Decker. *(Magasin littéraire de Gand. 1888.)*

La Providence dans les faits sociaux, par le même, 1893.

Notices sur Ed. Siret. *(Journal de Bruxelles, 1887.)*

Conférence sur le socialisme à Samson, 1895.

PSYCHOLOGIE ET CRITIQUE LITTERAIRE.

A propos des observations critiques sur le traité de l'analyse et de la synthèse. *(Gymnastique scolaire, 1881.)*

Pauvre Boileau. *(Gymnastique scolaire, 1881.)*

Conférence de Louis Delisse sur Antoine Wiertz. (Ibid., 1882.)

Sur Victor Hugo, à propos de *l'Enfant.* (*L'Abeille, 1882.*)

Sur Alexandre Soumet, à propos de la *Pauvre fille.* (Ibid., 1882.)

Discours prononcé aux funérailles d'Octave Pirmez. *(Journal de Charleroi, Union de Charleroi, Hainaut, Nord contemporain, Journal des beaux-arts, Education populaire,* etc., 1883.)

A M. Henri Gravez, sur la moralité de Zola dans le *Bonheur des dames. (Journal des gens de lettres,* 1883.)

Une leçon de littérature : *La noblesse du style.* (Ibid., 1885.)

Victor de Laprade. *Journal des beaux-arts,* 1886.)

Discours prononcé aux funérailles de Mme Pirmez, 1895.

Discours prononcé aux funérailles de M. Lambert.

SERIE D'ARTICLES.

(Enseignement, religion, littérature, musique, etc.)

Comparaison entre l'éloquence et la musique. (*Ami de l'ordre,* 1844.)

Une œuvre de propagande contre les théories antisociales. (Ibid., 1851.)

Représentation de *Baudouin du bourg,* opéra du P. de Doss, au Collège de la Paix à Namur. (Ibid., 1851.)

Représentation de *Phèdre,* par Rachel. *(Revue de Namur,* 1851.)

De l'examen d'élève universitaire. *Moniteur de l'enseignement,* 1855.)

Concert du Casino à Tongres. *(Vedette du Limbourg,* 1855.)

Représentation du *Bandit,* opéra comique de Romain Nihoul, (Ibid., 1855.)

La *Messe du Sacre* **de Cherubini.** (Ibid., 1856.)

Le deuxième entretien du « Cours familier de littérature » de Lamartine (*Moniteur de l'enseignement,* 1856.)

Défense des langues anciennes contre les utilitaires. (Suite d'articles parus dans la *Vedette du Limbourg,* 1857.)

Réflexions sur la grammaire, à propos de la grammaire française de M. Paquot. (*Constitution* de Tournai, 1859.)

Réponse aux observations sur quelques points d'histoire littéraire. (*Revue de l'instruction publique*, 1859.)

Nécrologie : M. Cordeuil. (*Courrier de l'Escaut*, 1859.) — **Paul Siret.** (*Journal des beaux-arts*, 1879.)

Du droit public dans l'Eglise et chez les nations chrétiennes, par Audisio. (*Gazette de Liége*, 1864.)

De la diplomatie de l'Eglise, par le même. (Ibid., 1864.)

Conférences du carême, par le chanoine Maton. (*Courrier de l'Escaut*, 1864.)

A propos des *Vagabonds* par Mario Proth. (Ibid., 1864.)

Alexandre Dumas et la Belgique. (*Journal de Bruxelles*, 1864.)

Conférences d'Auguste Le Pas sur les *Litanies de la Vierge*. (*Courrier de l'Escaut*, 1865.)

Appréciation successive des différents volumes du *Congrès de Spa*, par Alfred Nicolas. (*Economie* et *Feuille de Tournai*, 1862-1868.)

Conférence de Philarète Chasles à Tournai. (*Feuille de Tournai*, 1866.)

Le génie de l'improvisation. (Ibid., 1866.)

Concert de Wicart à Tournai. (*Economie*, 1866.)

Concert de Leenders à Tournai. (Ibid., 1867.)

Représentation de *Joseph* **et de la** *Dame blanche* **au Séminaire de Floreffe.** (*Ami de l'ordre*, 1865 et 1867.)

Lettre sur Lamartine à propos de ses poésies posthumes. (*Journal des beaux-arts*, 1881.)

Observations et pensées de Mme Pirmez. (Ibid., 1886.)

A propos de l'étude du grec. (Ibid., 1887.)

Mme de Maintenon par Mme Pirmez. (Ibid., 1887.)

Les Disciples de Klopstock. (*Revue belge*, 1890.)

Les Pays-Bas initiateurs de la littérature allemande. (Ibid., 1890.)

Mme de Lamartine. (Ibid., 1896.)

La Psychologie de Mgr Mercier. (*Journal de Bruxelles*, 1892.)

Galilée et la Belgique par M. Monchamp. (Ibid., 1892.)

Rapport sur les études de haute philosophie. (Ibid., 1892.)

De l'influence de la guerre sur le génie des lettres. (*Revue belge*, 1891.)

Le Fidelio de Beethoven et le système de Wagner. (Ibid., 1892.)

Réforme de l'enseignement supérieur. (Ibid., 1892.)

Ledegank. (Ibid., 1892.)

Lettres inédites de Lamartine. (Ibid., 1893.)

Le sommaire de la philosophie de M. Bossu. (*Revue générale*, 1893.)

L'Homme dans Hugo. (Ibid., 1893.)

Notice sur Renan. (*La Nervie*, 1893.)

Notice sur Abrassart, en tête des œuvres, 1894.

Clartés d'âme. (*Ami de l'ordre*, 1902.)

Emile Zola. (Ibid., 1902.)

L'éloquence de Lamartine. (*Revue générale*, 1902.)

L'éloquence conférencière. (Ibid , 1903.)

Une Conversion. (*Revue générale*, J.-M. Huysman. *En route*.

Le Don Juan de Mozart. (*Journal de Bruxelles*, 1901.)

Discours de Samson, le 4 juin 1900.

Dialogue sur la musique de Wagner. (*Revue des gens de lettres*, 1901.)

L'Aiglon de Rostand. (Id.)

Divers articles sur la musique dans l'*Ami de l'ordre*.

CHRONIQUE

UN POÈTE RELIGIEUX

Le R. P. Delaporte, S. J.

Notice bio-bibliographique.

Le R. P. Delaporte est de ceux qui croient que l'art ne remplit vraiment sa mission, qu'en exaltant tout ce qui fait vivre et chanter l'âme. Critique, il n'a cessé, avec une verve et une érudition charmantes, de mettre cette grande thèse en en pleine lumière ; poète, il l'a magnifiquement réalisée. Et son dernier volume mérite une place d'honneur parmi ses plus triomphants arguments. C'est une œuvre vraiment, et par l'élévation de l'inspiration, essentiellement religieuse, et par la variété des sentiments qui la font vivre.

Plusieurs fois déjà l'idée religieuse avait exalté l'inspiration du poète. Qu'on se rappelle ces admirables poèmes des *Récits et Légendes*,qui s'appellent *Coup d'archet, Ossa arida*, *La croix de l'école, Rorate cœli*, *Gallia pœnitens et devota*.

Presque tout ce volume, qui est un chef d'œuvre, et qui, faisant partie de la série des *Récits et Légendes* a pour sous-titre : *A travers les âges*, s'illuminait des visions de la foi et s'emplissait de l'épopée de Dieu parlant et agissant dans les âmes et dans les événements de l'histoire. Tantôt déployé en larges fresques comme dans *Les anges de l'an Mille* ou *Sons d'oliphant*, tantôt resserrée en une sorte d'esquisse puissante ou gracieuse, comme dans *Feuillet de Bible* et l'*Anneau royal*, l'idée religieuse y était l'une des sources importantes de l'inspiration.

Cette fois l'idée religieuse fait toute la substance du livre, elle s'épanouit librement, elle s'élargit, elle rayonne, seule elle donne une signification à l'œuvre, seule elle lui permet d'avoir une beauté spéciale. Comme une fleur aux parfums multiples, elle embaume toutes les sources de l'inspiration poétique, transfigurant et précisant tour à tour la joie, l'enthousiasme, la douleur, la mélancolie, la fierté, la douceur.

D'aucuns font de la religion un thème facile à confessions ou à expansions intimes, et, bien vite, je ne sais quoi de théatral et d'artificiel pèse sur ces épanchements d'âme trop préoccupée de l'effet. Il y a du tendu ou du morbide dans les inspirations. Ici, c'est

une âme qui chante toute la vie catholique et ne se borne pas à raconter sa petite vie qui se gonfle et s'exalte. Cette âme prie, aime, croit, chante et frémit, elle ne s'affiche point ni ne s'étale vainement.

Qu'on relise ces vers qui préludent au dialogue mystérieux et sublime des *Voix divines :*

Ecoutez, écoutez !... Dans les cieux étonnés,
Les saints sont à genoux, les anges prosternés .
Deux voix ont retenti dans l'insondable espace
Dont l'écho vient à nous jusqu'au monde qui [passe,
Dieu parle à Dieu ; le Fils au Père tout puissant ;
Sa voix monte ; et d'en haut, la réponse descend ;
Une parole sort des splendeurs de la gloire ;
L'autre du tabernacle et de l'or du ciboire.
L'humble foi les entend ; l'humble foi d'un mortel
Quand il courbe son front sur le pavé d'autel ;
Dialogue divin aux syllabes de flamme,
Qui résonne, sans bruit, jusqu'aux fibres de l'âme,
Ineffable harmonie, indicibles accords,
Lorsque le corps du Christ s'unit à notre corps ;
Ecoutez, écoutez, chrétiens heureux de croire,
La voix qui vient du ciel et la voix du ciboire.

Ces voix qui viennent des profondeurs des cieux et des mystères de l'autel, l'humble foi du poète ne cesse de les entendre. Incliné devant la splendeur de tout ce qui révèle la majesté et la bonté divines, le poète agenouillé, l'âme en prière, écoute Dieu. Et chacun de ses poèmes nous dit un peu de son admiration et de son étonnement.

C'est qu'en effet, sous les envolées de la prière et de l'enthousiasme, cette âme de poète est par dessus tout une âme de prêtre et de religieux ; elle parle à des amis, à des frères, à des chrétiens qu'il faut enrichir de légitime orgueil, ou consoler, ou émouvoir très simplement. Elle dit les beautés de la foi sereine et agissante, et les délices de l'amour sans ostentation ni timidité. L'Eglise a pétri cette âme, cette âme chante donc toute l'Eglise avec ses rites, ses mystères, ses épreuves et ses espérances Et par là des horizons immenses s'ouvrent et s'enfoncent autour des battements d'ailes de cette âme en extase ou en prière. Du même coup, ainsi, l'œuvre acquiert une unité profonde ; un souffle unique la traverse, une âme que chacun peut comprendre, la fait en quelque sorte palpiter et battre. Et les vers qui chantent en elle vibrent de façon toute spéciale. Il ne faut point s'en étonner, ce qui les soutient, les emplit, les fait résonner, c'est mieux qu'un sentiment, une émotion ou une curiosité ardente, c'est une idée proprement dite, une conviction sans défaillance, un credo intégral. De là, en même temps qu'une ampleur splendide, une variété indéfinie. Certes, l'âme du poète sent profondément, sensible et délicate autant et plus que toute autre, mais surtout elle croit , et c'est devant un Mystère qui l'exalte, devant un Dogme qui la réjouit et la grandit, qu'elle se laisse envahir par l'inspiration.

Partout il y a ce que j'appellerais volontiers une palpitation de foi, un souffle de piété et d'amour qui emporte, caresse et réchauffe : une vie d'âme, une flamme secrète et bienfaisante anime toute l'œuvre.

Il est bon de le prouver en citant le plus largement possible.

Tels poèmes ressemblent à des prières, tantôt grandioses comme un verset de Bible, tantôt émouvantes et simples comme des supplications.

Voici dans *Psaumes de gloire* l'exaltation de joie et de fierté :

Créatures de Dieu, chantez lui l'hosanna ;
Anges et séraphins, chantez : Il vous donna
Votre esprit qui l'adore et l'amour qui le prie ;
Dites lui qu'il est saint, qu'il est grand, qu'il est [beau ;
Cieux, courbés sous ses pas en royal escabeau,
Exaltez le Seigneur et Bénissez Marie.

Chantez, étoiles d'or, au fond des firmaments,
Vous que sa main sema comme des diamants ;
Soleil, du divin trône ardente pierrerie ;
Lune dont l'arc d'argent s'arrondit au ciel bleu,
Abîmes de lumière ou sourires de feu,
Exaltez le Seigneur et bénissez Marie.

Vastes mers où les vents combattent en champ [clos,
Et dont un grain de sable emprisonne les flots ;
Fontaines, lacs d'azur, océans en furie ;
Vieux monts que l'aigle-roi choisit pour piedestal,
Volcans que les glaciers couronnent de cristal,
Exaltez le Seigneur et bénissez Marie.

Et toute la procession des créatures de l'univers est ainsi conviée à acclamer le Christ et sa Mère.

Voici, dans *Vol de l'âme*, l'aspiration passionnée et tout intime, profondément humaine et émouvante, au repos auprès du maître :

Comme un cerf altéré court aux sources d'eau [vive,
Je cours à vous Seigneur, moi, votre humble [convive,
Pauvre esclave affamé que vous daignez nourrir ;
Votre bonté m'appelle et votre cœur me presse,
O Dieu qui, dans l'excès d'une immense tendresse,
M'avez aimé jusqu'à mourir.

Et vous m'aimez encor jusqu'à me faire vivre ;
A l'autel, où l'amour vous immole et vous livre,
Je viens : je veux ma part à ce banquet divin ;
J'ai faim, j'ai soif ; j'accours, la lèvre haletante,
A celui qui jamais n'a trompé mon attente
Et qu'on ne cherche pas en vain.

Ni le cerf altéré, ni la biche blessée,
Ne sauraient égaler le vol de ma pensée,
Qui s'en va, Seigneur Dieu, vers l'autel et vers [vous ;
La flèche qui fend l'air, le rayon, ou la flamme,
Oseraient-ils lutter avec ce vol de l'âme
Qu'appelle à lui Dieu son époux ?

Je passe les deux dernières strophes, afin de pouvoir citer toute entière cette paraphrase rapide du *Pater* qui, dans la même note d'humilité, de ferveur et de supplication confiante, est d'un charme si prenant et si pur.

Notre pain quotidien

Je suis un mendiant qui frappe à votre porte,
A votre tabernacle, humble et royal séjour,
Seigneur ; l'aurore est lente à venir ; mais [qu'importe ?
Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour.

Donnez-nous notre pain, le pain vivant de l'âme,
Qu'adore, mais de loin, l'ange de votre cour ;
Vous nous l'avez promis, notre foi le réclame :
Tous les jours, donnez-nous ce pain de chaque [jour.

Votre voix nous invite et votre cœur l'ordonne :
» Venez, nous dites-vous, à mon banquet d'amour,
» Vous que le monde ignore et vous qu'il aban- [donne ;
» Venez tous, et mangez le pain de chaque jour.»

Seigneur, je viens à vous, pour revenir encore ;
Mon Dieu qui vient du Ciel m'encourage au retour;
Laissez-moi, jusqu'au Ciel, vous dire à chaque [aurore :
Donnez-nous aujourd'hui le pain de chaque jour.

Je voudrais citer aussi l'admirable invocation *Mon Seigneur et mon Dieu*, mais je préfère, par d'autres extraits, donner une idée complète de la variété des thèmes qui chantent dans cette œuvre et de la souplesse de l'inspiration poétique du R. P. Delaporte.

Peut-on rêver évocation plus sereine et plus impressionnante du divin voyageur d'Emmaüs que celle que nous offrent ces vers de *La fraction du pain :*

« Demeurez avec nous ; la nuit vient, le jour [tombe ;
» O Maître, on nous attend pour le repas du soir.»
Et Jésus, l'homme-Dieu, le vainqueur de la tombe,
Entre les deux amis vint humblement s'asseoir.
Quand le Maître, au chemin traitait ses grands [mystères,
Expliquait la douleur, le Calvaire, la mort,
Ils avaient mieux compris ces doctrines austères
Et près du Cœur divin, leur cœur battait plus fort.

Mais quelle est cette voix qui pénètre dans l'âme?
Quel prophète a marché près d'eux jusqu'en ce [lieu ?
Quel est-il, ce voyant aux paroles de flamme,
Et dont le regard plonge aux profondeurs de [Dieu ?
Est-ce un homme, ou serait-ce un ange véritable?
Leurs yeux, voilés encor, ne le connaissent pas ;

Or, les trois voyageurs ayant pris place à table,
L'hôte inconnu préside, en silence, au repas.

Et quelle douceur dans ce tableau de Jésus accueillant la Samaritaine :

. . . . . .

Au bord des champs de blé dont l'épi va jaunir,
Il attend ; son cœur voit qu'une âme doit venir.
Elle vient : la voilà, pauvre samaritaine,
Qui, vers le puits, descend de la ville lointaine ;
Son urne sur l'épaule, elle accourt en chantant ;
Jésus est toujours là ; c'est l'âme qu'il attend ;
Lui, le Maître et Seigneur, le Dieu de toute gloire ;
Comme un pauvre qui passe il lui demande à [boire :
Car la plaine est brûlante et le soleil de feu.
On ne l'écoute pas, on sourit de son vœu.
Un regard de dédain répond à sa détresse.
Alors, dans un élan d'ineffable tendresse :
« Femme, si tu savais, dit l'auguste inconnu,
Qui je suis, d'où je viens, pourquoi je suis venu ;
Que ma parole est vie et que l'on trouve en elle
Une eau qui rejaillit à la vie éternelle ;
Si tu savais le don de Dieu !... »

Parfois l'inspiration frémit, tour à tour ou ensemble l'indignation et l'enthousiasme l'emportent et la font tonner. Et alors les vers frémissent, claironnent et s'enfièvrent. L'évocation se fait épique, le chant s'élargit et plane. Le poème *Plûtôt des Granges* est tout entier traversé de ce souffle d'épopée. J'en détache un fragment :

Créateurs du froment, ou soldats d'épopée,
Ces Français dont le nom triomphait en tout lieu,
Laissaient, un jour, dormir la charrue et l'épée
Et se faisaient gratis les logeurs du Bon Dieu.

Tout le peuple était là ; tous, noblesse et roture,
A ce travail béni s'attelaient en chantant ;
Ils y plantaient la Croix : c'était leur signature ;
Et la Croix leur parlait du Ciel qui nous attend.

On voyait dans l'azur monter les piliers sveltes,
Les arceaux se croiser, là-haut, comme des [mains ;
Et des champs du soleil, jusqu'aux dunes des [Celtes,
Les chefs-d'œuvre fleurir aux bords des grands [chemins.

On les nommait chapelle, église, cathédrale ;
Le prix des bâtisseurs, leur paiement le plus beau,
C'était de coucher là leur pierre sépulcrale,
Et de se tailler là l'espace d'un tombeau.

Là dans ces murs, témoins sacrés de notre [histoire
Toutes les voix de France, au sublime unisson.
Chantaient leurs *Te Deum* de paix ou de victoire,
Et l'immortel *Credo* de la « Vieille chanson ».

Là tous les cœurs battaient dans toutes les [poitrines
Pour le même idéal qui fait les peuples grands ;
Au pied du même autel, pour les mêmes doctrines,
Sous le drapeau du Christ, du Christ ami des [Francs.

Ces temples sont à nous ; là, nos aïeux fidèles
Ont épanché leur âme et ployé leurs genoux ;
Ils ont pour notre foi, bâti ces citadelles ;
Ils étaient là chez eux ; nous y sommes chez nous.

Et cette inspiration qui se fait ainsi ardente et batailleuse est, en quantité

de poèmes, tels que *Première communion d'une petite fille, Cortège fleuri, La Première parole de Jésus, Air de mandoline, Si la Vierge dormait*, d'une fraîcheur souriante et blanche à ravir.

N'est-il pas exquis ce tableau détaché de *Sérénade des Anges*, poème inspiré d'ailleurs par un tableau.

Le soir, sur Nazareth, sur la cité fleurie,
Descend, des sommets bleus, du Carmel au [Thabor ;
Le soleil s'est couché dans un nuage d'or ;
Et Jésus va dormir dans les bras de Marie.

Le grand palmier, là-bas, ose à peine frémir :
C'est le temps du repos, c'est l'heure du mystère ;
Les anges de la paix volent, glissent sur terre,
Autour de l'Enfant-Dieu qui bientôt va dormir.

De ci de là la gravité sans raideur ni emphase de la foi du poète s'enjolive, s'enlumine, en quelque sorte, de belles histoires légendaires et symboliques. On écoute la *Sérénade des Anges*, l'on sourit à *la Berceuse de la Vierge-Mère* et l'on applaudit aux prouesses de *l'oiseau qui dit : Ave*. C'est toujours l'âme simple et vraie qui s'affirme, lasse parfois des réalités banales et qui jette sur elles le manteau d'or et de pierreries des rêves, pour s'obliger à chanter malgré tout, et à aimer la vie.

Jamais peut-être la sensibilité délicate et si fine, le sens aristocratique, ou, pour mieux dire, royalement chrétien, des grandeurs et des forces de la vie, qui caractérisent l'inspiration du R. P. Delaporte, ne s'étaient aussi largement, aussi pleinement, aussi splendidement affirmés.

Est-ce parce que, tandis que l'âme planait, le corps était prisonnier de la souffrance ? Je le crois. On le sent, me paraît-il, à je ne sais quel accent plus profond et si, j'ose ainsi dire, plus parfaitement pur, à une résonnance plus grave et plus harmonieuse de pensées, à une humanité plus large et plus idéalisée que jamais. L'âme qui chante ou pleure en ces vers a senti Dieu passer en elle. Elle s'est envolée d'un coup d'ailes radieux, elle reste en haut. Et des sommets qu'elle habite, plus près de la Lumière et de la Vie, elle aperçoit avec une singulière acuité tous les détails de la vraie beauté humaine, de celle qui n'est qu'un reflet de la Beauté entrevue.

Et c'est pourquoi l'on a, en lisant ce volume, l'impression persistante d'un colloque continu, d'une communion intime avec le Dieu de la Beauté, de la Puissance et de l'Amour. Peu d'œuvres, comme autant de fleurs aux corolles lumineuses, font jaillir en l'âme autant de paix, de confiance, de certitude et de joie claire.

V. De Brabandère.

A l'Académie française

Réception de M. Marcel Prévost

La réception de M. Marcel Prévost par M. Paul Hervieu, a eu lieu le jeudi 21 avril dernier. Deux docteurs honoraires en psychologie féminine mondaine et scabreuse, se sont mutuellement félicités, congratulés à l'ombre d'une grande « ombre ».

M. Marcel Prévost a rappelé sa jeunesse difficile, optimiste, ardue au travail, ses premiers échecs suivis d'une série de succès européens, dus à son prestigieux talent, dont les éléments furent, d'après M. Prévost, les deux sentiments de la curiosité et de la domination. Enfin, avec des longueurs, des embarras et des tours autour du pot, il rappelle le profil légendaire de Sardou, collectionneur et bonhomme.

Plus aisé, M. Hervieu, qui s'y connait, souligne un des traits les plus intéressants de la virtuosité de Sardou, celui d'obtenir de grands effets avec de petits moyens.

Il salue en M. Marcel Prévost, dont il rappelle les ans difficiles, puis la carrière administrative, le psychologue, le directeur laïque, si l'on peut dire, penché au-dessus des consciences bourrelées ou défaillantes, et surtout, et enfin, le Prévost des familles, l'oncle de la nièce Françoise, et c'est tout dire.

En finale, M. Hervieu, en un bref avertissement, effraye son nouveau collègue par la perspective de la tâche énorme qui l'attend au sein de l'Académie.

NOUVELLES

S. M. le Roi a fait savoir au Conseil général du *Musée du Livre* qu'Il acceptait très volontiers de continuer à cette institution le haut patronage qu'elle avait daigné lui accorder comme Prince royal de Belgique.

Le Musée du Livre a été fondé en 1906, et c'est dès son origine que le Prince s'est spécialement intéressé à ses travaux. Fort de cet appui et des aides qu'il a obtenu des pouvoirs publics, le Musée du Livre s'est développé. Il comprend actuellement 38 associations affiliées.

Par ses conférences, ses expositions, ses visites corporatives, le haut enseignement professionnel des choses du Livre qui y est donné. La Maison du Livre est devenue une institution incorporée à notre vie bruxelloise.

***

La ville de Tournai organise pour Septembre prochain une Exposition du Livre ancien et moderne. La section rétrospective comprendra les manuscrits, les incunables, les gravures, la reliure et accessoires (fers, fermoirs, etc.) antérieurs au XIXe siècle.

Le comité organisateur serait heureux de réunir tout ce qui offre un réel intérêt pour l'histoire du Livre et spécialement du Livre imprimé à Tournai ou se rapportant à cette ville. Il fait appel à tous ceux désirant contribuer au succès de cette Exposition, en lui confiant quelques ouvrages ou collections. Toutes les mesures seront prises pour assurer la parfaite conservation des objets exposés.

Adresser les envois au Comité organisateur du Livre ancien et moderne, à Tournai.

A l'Académie flamande qui s'est réunie jeudi 21 avril, on s'est occupé du 25e Anniversaire de l'Assemblée. Il y aura à cette occasion deux réunions solennelles A l'une d'elle seront invités LL. MM. le Roi et la Reine. Des rapports seront faits, dont le recueil constituera un historique des travaux de l'Académie. Les fêtes auront lieu en juin ou en octobre 1911.

A l'Académie de Belgique. — La classe des lettres et des sciences morales et politiques se réunira le mercredi 4 mai, à 2 heures, au Palais des Académies. Au programme : 1° coup d'œil sur la science américaniste du début du XXe siècle ; discours de M. le Baron Emile de Borchgrave, directeur de la classe et président de l'Académie, 2° machiavélisme et raison d'Etat : lecture par M. Maurice Vauthier, membre de la classe; 3° Proclamation des résultats des concours et des élections.

Pour nos musées. — Le bulletin des musées qui a paru le premier mai, contient la nomenclature d'importants dons offerts aux musées de Hal et du Cinquantenaire, entr'autres des documents relatifs aux révolutions de 1830 et de 1848, et des pièces qui seront déposées à la section des Antiquités et à celle des arts de l'Extrême-Orient.

Le doyen des Archivistes Belges.

L'administration communale et le cercle archéologique de Malines célèbreront incessamment le 45me anniversaire de l'entrée en fonctions de l'Archiviste de la ville, M. Victor Hermans, qui vient d'atteindre sa quatre-vingt-dizièmeannée , et est à ce titre le doyen de ses collègues belges.

C'est à lui que la ville de Malines doit la réorganisation de la bibliothèque et de ses anciens documents, dont le patient compulseur qu'est M. Hermans a su dresser, au cours de sa carrière, un inventaire des plus complet et des plus clair.

***

Un Congrès Maritime National se tiendra à l'Exposition de Bruxelles les 5 et 6 juin prochain.

Il comprend quatre sections répondant aux quatre branches de la navigation : Maritime marchande, Navigation intérieure, Pêche maritime et Navigation de plaisance.

Ce Congrès, organisé par la Ligue Maritime Belge, est placé sous le patronage officiel du Gouvernement. La participation au Congrès donnant droit à l'envoi des rapports imprimés et à l'entrée à l'Exposition pendant la durée du Congrès, est fixée à Frs. 10. —

Les rapports doivent être adressés avant fin avril à M. C. Smeesters, Secrétaire général, 1, Place de la Commune, à Anvers.

NECROLOGIE

Mort de M. Joseph Demarteau

Au moment de mettre notre *Revue* sous presse, nous apprenons avec une vive douleur, la mort de notre sympathique confrère, M. Jos. Demarteau, rédacteur en chef de la *Gazette de Liège*, enlevé à l'affection de sa famille et de ses nombreux amis à la suite d'une affection cardiaque.

M. Demarteau n'avait que 18 ans lorsqu'il succèda à son père dans la direction de la *Gazette*. Archéologue érudit, le défunt s'occupait beaucoup de l'histoire du pays de Liège. Il écrivit plusieurs pièces en vers et en prose, destinées aux collèges et aux patronages et qui obtinrent un succès considérable parmi la jeunesse.

Les conférences d'intérêt local que donnait M. Demarteau à Liège et surtout dans les environs, étaient très suivies.

Le défunt laisse plusieurs travaux historiques sur les origines chrétiennes de la cité de Liége et sur les premiers évêques de la cité Wallonne, notamment Saint Lambert et Saint Hubert.

M. Jos. Demarteau était un journaliste de la grande école. Il avait la plume extrêmement facile, la facture littéraire, l'esprit primesautier et très wallon. Il maniait l'ironie d'une façon très personnelle et savait toujours mettre les rieurs de son côté. Avec lui, une physionomie liégeoise disparait.

M. Demarteau était Commandeur de l'ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, Chevalier de l'ordre de Léopold, etc.

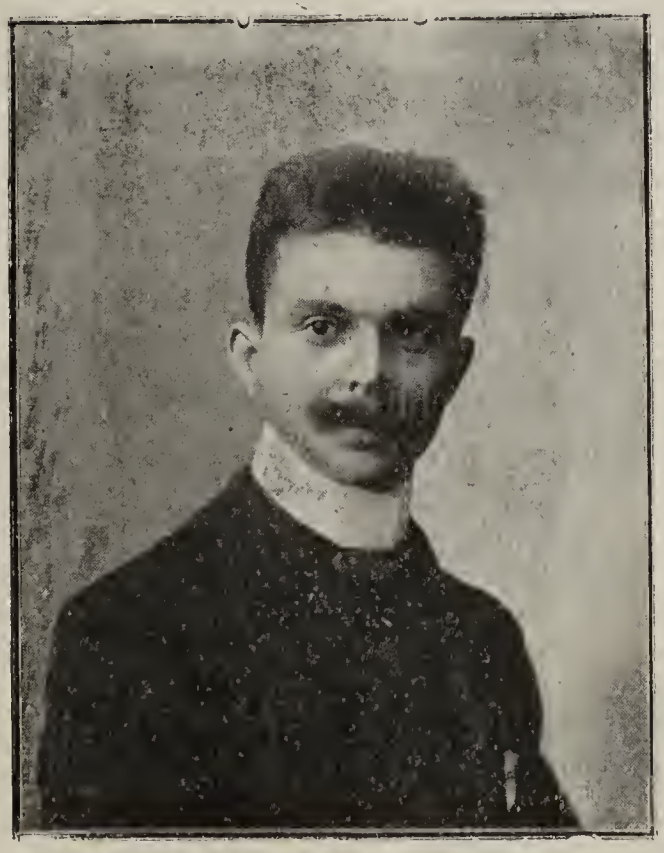
La Rédaction de la *Revue Bibliographique belge*, présente à Mme Demarteau et sa famille, l'expression sincère de ses condoléances émues.

CHRONIQUE

ADOLPHE HARDY

Notice bio-bibliographique.

Le mouvement de rénovation des Lettres Belges se manifeste plus puissamment au fur et à mesure que les ouvriers de la première heure entrent dans la gloire. Nous prenons conscience de nos aptitudes littéraires : des interprétateurs fervents surgissent et se multiplient malgré les rancœurs et les aléas du métier, malgré l'indifférence ambiante. Mais cette indifférence commence à porter sa honte en elle et un courant de sympathie et de curiosité pousse le public intellectuel belge vers les efforts de nos littérateurs et de nos artistes. Les revues, les journaux, les conférences, les bibliothèques et l'ardeur combative de nos écrivains y ont grandement contribué. Il faut aussi louer ceux qui comprirent que ce n'est pas tout d'écrire des chefs-d'œuvre, qu'il importe de les faire connaître et que, dans notre pays de pondération, de juste milieu, imprégné de ce prosaïque industrialisme qui faisait douter Taine de nos moyens littéraires, il est nécessaire de jeter dans le vent les bonnes semailles de l'enthousiasme. C'est aux ardents panégyriques qui partirent des rangs de la Jeune Belgique que beaucoup de nos poètes et de nos prosateurs doivent d'avoir atteint la notoriété à laquelle ils ont droit. Et les modestes clairons qui sonnent la diane pour réveiller l'apathie contemporaine sont de bons soldats de Lettres ; sans prétendre que leur labeur aura une répercussion future, ils ont le mérite de créer un état d'agitation où se cohésion-



nent les sympathies qui déterminent les mouvements victorieux.

L'art a besoin de vulgarisation et l'on pardonnera aux obscurs tâcherons trop faibles pour jouer le rôle d'impresario ou de critique de tenter, néanmoins, de réaliser leur bonne volonté et d'avouer délibérément le culte qu'ils portent au cœur. Ces modestes chroniqueurs ont, du reste, fort à faire et cela pour deux raisons également plausibles mais différemment significatives.

Et tout d'abord, c'est la prodigieuse efflorescence du labeur littéraire de notre époque. « Les jeunes hommes d'aujourd'hui, dit Paul Adam, écrivent un livre plus facilement que nos pères à un âge pareil n'écrivaient une lettre. » (1) Si l'on consulte les statistiques de la Librairie, on doit reconnaître que l'éminent écrivain exagère à peine. Et ne criez pas à la médiocrité, beaucoup d'entre ces livres dénotent un tempérament de penseur et d'artiste exceptionnel. Ouvrez-les et non seulement vous rendrez hommage à la vaillance de l'ouvrier qui a eu cette virilité et ce courage de s'atteler à la dure tâche d'écrire, mais vous découvrirez presque toujours une parcelle d'âme, une lumière et une caresse qui vous récompenseront de votre pitié et de votre effort.

« Ce que l'on comptait pour du génie en 1840 est à peine nommé talent aujourd'hui, tant augmente le nombre et la puissance des essais littéraires. Sur cent brochures de vers que l'on ouvre, il en est fort peu de mauvaises, un tiers à peine de médiocres. La moitié

(1) Paul Adam. *La Morale de la France*, page 193.

présente de hautes idées servies par des styles sûrs et un sens excellent du rythme. Il faut déplorer qu'à un pareil accroissement d'intelligences supérieures ne corresponde pas une sympathie pour les grandes vues observatrices. »(1)

Edmond Picard constate le même fait en Belgique :

« Si je reçois des lettres, combien davantage je reçois des livres. Dès qu'on passe pour critique, on en attire une averse, comme le paratonnerre les éclats de la foudre, comme une cible, les balles de nos gardes civiques.

J'ai dit, je répète, que je voudrais parler, en ces chapitres hebdomadaires, qui sont comme des Mémoires sur mon milieu et sur mon temps, de tous les Livres belges qui paraissent et dont un exemplaire m'est envoyé en hommage, soit par souvenir d'amitié, soit par sympathie pour mes efforts d'artiste ou de patriote obstiné, soit dans l'espoir machiavélique d'un compte-rendu Car on m'assure que mes articles, imprégnés d'archi-indépendance dans les idées et dans la forme et vraiment « belgeois », c'est-à-dire reflétant notre psychologie nationale ce qui est ma seule règle et peut-être mon originalité, ont votre faveur, ou piquent votre curiosité, amis ou ennemis lecteurs.

Il m'est impossible d'accomplir ce devoir de critique littéraire. « Ils sont trop », comme disait le général Frossard à Spickeren devant les noirs bataillons des Prussiens envahisseurs.

Presque tous bons, ces livres, quelques-uns excellents. Admirable et réconfortant ensemble qui atteste l'ex-

(1) Paul Adam. *La Morale de la France*, page 105.

traordinaire vitalité de notre littérature enfin maîtresse d'elle-même, vaillante, confiante, guérie des piteux pastichages exotiques, vraiment belge, en Wallonie comme en Flandre, belge au point de décourager ou de mettre en fureur les derniers fervents du « Singisme » qui, naguère encore, nous infectait de ses grimaces.

Que mon silence inévitable, si peu en accord avec mon désir et mon cœur, me soit pardonné par ces multiples ouvriers de la plume à qui va, en abondance, ma fraternelle gratitude de compatriote jouissant du Bonheur d'être d'une Nation prenant peu à peu conscience d'elle-même, de ses énergies, de ses ressources et de sa vraie nature. » (1)

La seconde raison qui justifie le labeur des chroniqueurs, c'est l'indifférence du grand public et son incurable sérénité en face des manifestations les plus hautes et les plus vibrantes de l'art. L'éducation artistique des masses est encore à faire ; l'intellectualité même se laisse envahir par le prosaïsme des foules, par la curiosité maniaque du sport, et du petit scandale du jour, par les turpitudes ou les niaiseries qui n'intéressent que les sociétés en décadence. Le journal s'est mis à la remorque de l'esprit public. L'esprit concierge est monté de la loge au salon et à la bibliothèque.

« Que lisent nos bacheliers, licenciés, docteurs, agrégés, que lisent leurs familles ? Des feuilles à télégrammes et à faits divers ? Sur le million de bacheliers, cent mille à peine refusent de s'intéresser fièvreusement à la disparue de St-Cloud, à la bicyclette du curé et aux fantastiques grossissements inventés par les reporters. On veut découvrir dans la tache d'encre imprimée les mains de tel assassin ou de tel ministre dessinées par la chiromancienne. Les portraits des apaches et des escrocs, ceux de la femme séduite et du ravisseur enchantent, quelle que soit l'insignifiance des images. Fonctionnaires, officiers, magistrats ou négoçiants, tous exigent du scandale et du crime en première page, entre des imputations calomnieuses contre quiconque ne partage pas l'avis politique de la gazette. » (1)

A notre époque où le niveau intellectuel s'est sensiblement élevé, où le bagage scientifique emporté des bancs de nos classes semble avoir quelque poids, chacun devrait se donner la tâche de lire tantôt un livre d'histoire, tantôt un roman d'idées, tantôt un recueil de vers !

« Combien de magistrats ou de capitaines jureraient, sans réticence, le soir de la Saint-Sylvestre qu'ils ont, dans l'année, connu douze idées importantes » ?

Parfois, en attendant le train, le voyageur achète à la gare une historiette sentimentale ou grivoise. Il parcourt en sommeillant ces contes invariables, s'endort à la page cinquante et puis il déclare qu'il chérit les Lettres, comme il le déclare après avoir applaudi l'adultère au théâtre. Généralement ce dilettante assure que son goût suprême et délicat ne s'accommode point des essais nouveaux. Il prononce, en levant

(1) Edmond Picard. La Chronique du 25 avril 1910.

(1) Paul Adam. Ouvrage cité

les mains au ciel les noms de Lamartine, du Hugo, de Michelet, de Zola, de Taine, puis affecte de mépriser le reste qu'il ignore. Son journal suffit à le munir de pensées, d'approbation, de blâmes, d'espoir, d'inquiétudes et de savoir. Maigre quiétude pour un esprit qui se pique de n'être pas vulgaire ! (1)

Il resterait peut-être à faire la part de l'esprit de dénigrement et de coterie, du culte conscient du silence. Mais tout le monde n'a pas le tempéramment de rechercher délibérément matière à écœurements et à nausées.

Il nous paraît pourtant suggestif de donner un échantillon de cet esprit spécial.

« Si l'on ne connaît point nos écrivains, ce n'est certes pas qu'il leur manque des biographes enthousiastes. Presque tout le monde, à l'heure actuelle, y va de sa petite collection de grands hommes. J'en compte au moins trois ou quatre fort prospères et je me demande *combien cela doit coûter aux biographiés!* Car ces collections doivent représenter une *opération lucrative* pour qu'on *les exploite* ainsi, avec *plus ou moins* de succès ! (2)

Un mot nous brûle les lèvres à la lecture de ces insinuations de basse presse, c'est celui qui, dans *Chantecler*, caractérise le crapaud.

Il faut nous entendre : nous n'ambitionnons pas le titre de critique littéraire qu'on veut bien nous infliger ; nous n'en avons ni le talent, ni l'humeur. Nous essayons de dire nos sympathies, sans plus. Et ce ne sont pas certains chaudrons fêlés de la critique dite libre qui nous empêcheront de sonner à toute volée la cloche de nos enthousiasmes. « Pour qui ne tient à rien, dit Barbey d'Aurevilly, il est aisé d'être impartial ». Aussi bien « la fonction du vrai critique est de faire ressortir le beau des ouvrages de l'esprit. Malheureusement, la plupart croient que leur office est de faire ressortir les défauts. » (1)

Mais nous avons hâte de faire notre métier de chroniqueur et de livrer aux lecteurs qui voudront voir autre chose que le titre de notre étude, une sympathique physionomie de poète. Et si « ni peinture, ni musique, ni statue, ni monument en prose ou en pierre ne valent cette chose surhumainement adorable : de beaux vers (2), nous leur promettons une large récompense, une ample moisson de fleurs et de soleil.

Non pas que nous voulions nous donner le ridicule de « découvrir » Adolphe Hardy ! Grâce à Dieu, ce probe artiste a franchi depuis longtemps la porte des cénacles littéraires et y a serré, des mains fraternellement tendues. Mais comme, ennemi du bruit, de la réclame et des intrigues, il s'est toujours tenu à l'écart des petites chapelles et des petits groupes à encensement mutuel, préférant poursuivre une œuvre de sérénité, d'indépendance et de beauté, nous sentons une joie et une fierté particulières à lui consacrer ces quelques pages de sympathie et à lui offrir l'hommage de notre admiration. Par son inspiration essentiellement saine et délicieusement émue, pour sa fidélité au génie tradi-

(1) Paul Adam. *Ouvrage cité.*

(2) Le Livre. *Revue de libre critique et de littérature.* Page 71. Avril 1910.

(1) Renan *Les cahiers de Jeunesse.*

(2) Barbey d'Aurevilly. *Les Critiques ou les juges jugés.*

tionnel de la langue, la gloire viendra et « la gloire n'agit pas comme l'avide peseur d'or fin qui en pèse jusqu'à la poussière, la gloire vraie y va de plus pleine main. » (1)

*
* *

Adolphe Hardy est né à Dison, au seuil de ce pays de Herve si merveilleux dans sa robe d'émeraude et aux confins du massif occidental de la Haute Ardenne, du pays des sources claires, des ruisseaux jaseurs, des champs de bruyères roses et des taillis prolifiques. S'il faut admettre l'influence du milieu dans la formation du tempérament artistique, on reconnaîtra que Hardy eut pour berceau un pays prédestiné. Et il semble bien que, des visions tant caressées des lignes onduleuses des collines natales et des chants de brise au bord des landes, il soit resté dans le poète cette tendance aux assouplissements du rythme et aux douceurs ouatées des sentiments. Adolphe Hardy doit au culte de la terre patriale, le plus clair de son inspiration d'artiste. Ce n'est qu'au XIXe siècle et surtout en sa seconde période, que nos écrivains, prosateurs ou poètes, devinrent définitivement les chantres sincères et exacts des belles réalités de la nature Et Hardy appartient au groupe de ces probes descriptifs qui vont demander aux champs et aux bois le secret de leur vie intime. Il est de l'école de ce savoureux Theuriet qu'on suit d'instinct et en sécurité à travers les sentiers de l'Argonne et qui a su unir au plus haut degré la précision scientifique à l'art de l'évocation

(1) Barbey d'Aurevilly. *Les poètes.* (André Chénier.

Georges Barral, dans la préface de la « Route Enchantée » nous apprend qu'« à l'Université de Louvain où il fit son droit, Adolphe Hardy suivit en amateur certains cours de sciences naturelles; ses goûts favorisés par une remarquable intelligence et entretenus par une tenacité laborieuse dont seuls ceux qui l'ont connu de près ont pu se rendre compte, ont fait de lui un érudit en même temps qu'un véritable artiste. Quel est celui qui, parmi tous ceux qui lui ont rendu visite, à Dison, dans sa claire et tranquille demeure de la place du Sablon, qui ne l'a souvent trouvé en tête à tête avec tel ouvrage de botanique ou tel traité d'ornithologie qu'il marginait de commentaires y relevant ici, une erreur, y ajoutant là, un document, fruits d'une étude ou d'une observation personnelles. » (1)

C'est ainsi que les sciences conduisent à la littérature; et cette probité donne aux œuvres des descriptifs leur caractère de pérennité. Non seulement Hardy a cherché une documentation livresque, mais il a cheminé par monts et par vaux, il s'est empli les yeux des horizons prestigieux du pays, il a cueilli une ample moisson d'impressions où l'artiste peut puiser à l'aise. Il est véritablement le fils de la terre wallonne dont Edouard Ned, (2) dans une étude d'un goût sûr et d'une documentation fouillée, chantait la fécondité, la vocation d'art. Il est du pays des bonnes fées et des Nutons.

« Si l'on se penche sur nos écrivains

(1) Georges Barral. *Préface de la Route Enchantée.*

(2) Edouard Ned. *Le type wallon dans la littérature.* Association des Ecrivains belges 1910.

pour démêler dans les manifestations de leur sensibilité le rythme mystérieux qui dort au fond des foules, on découvre dans l'âme wallonne deux aspects très particuliers, deux côtés très en contraste:

« D'une part il y a le côté fée ; de l'autre, le côté Nuton.

« D'une part, une sensibilité délicate et nerveuse; un rêve mélancolique qui enveloppe les êtres d'une tendresse singulière et détourne souvent de l'action les énergies trop lasses; une douceur chantante comme les sources des bois ; des demi-teintes de sentiments pareils aux clartés mauves et gris bleu de notre ciel.

« D'autre part, un individualisme indomptable joint à une sociabilité cordiale ; une verve frondeuse faite d'ironie et de gouaille ; une manie de raisonner à propos de tout et puis cette bonne joie wallonne qui se manifeste par la farce et la turlupinade ; une sensualité vive et légère ; le goût des gauloiseries, des contrepetteries, dirait M. Edmond Picard qui se souvient parfois de ses ancestralités gaumettes. »

Adolphe Hardy est, à n'en point douter, le filleul de dilection de nos fées wallonnes ; on ne voit point à travers son œuvre, les cabrioles déhanchées des Nutons, ni leurs gouailleries, ni leurs audaces libertines, ni leur rire, mais la grâce mutine et tendre, des bonnes fées, les attitudes de rêve, la mignardise du geste, les câlineries du cœur, les mots berceurs qui tintinuabulent une musique d'aube, chants d'oiseaux ou note mélancolique des clarines dans les solitudes.

A cet atavisme de la terre, il faudrait peut-être ajouter celui de la race. Dans la préface de « La Route Enchantée », Georges Barral donne la résultante graphologique d'un document autographique dans laquelle est relevée l'influence momentanée et forte d'une ambiance lointaine. Cela fait sourire quelque peu. La famille du poète, s'est fixée, dans la première moitié du siècle dernier, en Moravie, où le grand père, après y avoir épousé une jeune Slave, fonda son foyer. Il y aurait donc une infusion morave. Nous avons en vain cherché cet apport étranger ; il nous paraît qu'Adolphe Hardy est bien le fils de notre terre wallonne, dans toutes les manifestations de son caractère et de son talent.

C'est à Dison, dans le home familial si tranquille et si accueillant, au milieu de la fervente affection des siens, auprès d'un père, savant et artiste lui-même, qu'Adolphe Hardy passa son enfance et une partie de sa jeunesse. Et nous savons avec quel zèle pieux, il revient souvent à sa maison natale près de sa mère à laquelle il a voué un culte fervent et fidèle. C'est de là que sont partis ses plus beaux poèmes, face à la terre natale et environné de la tiède ambiance des tendresses maternelles. Cet intérieur fut décrit naguère par un de nos jeunes écrivains :

« Un bon quart d'heure de tram, et je débarque à Dison à cent pas du home d'Adolphe Hardy, qu'une bonne femme, la première venue, m'indique du doigt :

« C'est là où il y a un arbre dans le *corti*.

Un petit grillage en fer forgé derrière lequel, en frais massif, des troènes en fleurs hérissent leurs branches aux

feuilles luisantes ; un acacia, deux plants de cornouillers blancs, des parterres de roses, bordés d'œillets ; et, au bout du sentier, la porte d'une blanche maison bourgeoise : c'est la demeure du poète. La porte est ouverte ; nous montons : et Hardy, assis derrière sa grande table noire chargée de papiers et de plumes, interrompt l'annotation d'un herbier pour nous recevoir avec une bonne grâce et une cordialité qui le rendent tout de suite sympathique.

« Le cabinet de travail est comme son hôte, la simplicité même ; les livres en font tout l'ornement, avec quelques vieilles gravures, de portraits d'écrivains, des cartes du pays, des plantes d'appartement. Mais, par les deux larges fenêtres vénitiennes de la pièce, toute une rampe verte de colline s'aperçoit d'assez près, avec des arbres sous lesquels paissent des vaches rousses. Qu'on doit être à l'aise ici pour rêver, et que c'est bien le nid où ont dû éclore les admirables poèmes bucoliques de chantre attitré des Ardennes !... » (1)

Qu'il soit le chantre attitré des Ardennes, c'est peut-être beaucoup dire. Les poèmes nous semblent avoir une portée plus générale que celle des œuvres purement régionalistes. Il ne suffit pas d'être né, en telle région pour devenir, toutes conditions de talent réalisées d'ailleurs, son chantre attitré. Et le folklore ardennais a tant de ressources et une physionomie si multiple que jusqu'à présent aucun de nos écrivains n'en a mesuré l'opulence, ni saisi le rythme. Personne, que nous sachions n'en a fait revivre les vieilles histoires qu'on ne sait plus, les légendes qui dorment au creux des vallées, sous la protection des grands rochers sourcilleux et que conte à ses heures la bruyère ou le taillis, quand le vent passe et chante. Personne n'a saisi la psychologie de cette race obscure et volontairement fermée qui sème par les landes sa vigueur neuve et enclot, dans ses masures en torchis, dans ses chaumière lépreuses ou dans ses maisons de schiste gris, l'âme d'une race rebelle à toute diplomatie, enfermant ses véhémences et ses enthousiasmes au fond de deux yeux défiants et malins. Qui donc se lèvera et trouvera la chanson goguenarde et fine, rêveuse, vibrante et retenue que tout ce peuple chantera, sentant en elle l'éveil des voix anciennes ? Qui fera sortir de sa léthargie formidable, ce peuple courageux, retors et fidèle ? Adolphe Hardy, Albert Bonjean et quelques autres ont parfois saisi les perspectives somptueuses, les apothéoses flambantes, les mélancolies des solitudes de la terre ardennaise, tandis que Victor Enclin, dans un essai très heureux et plein de promesses, tentait de fixer la psychologie de la race. On ne peut mentionner encore aucune œuvre définitive et nettement régionaliste.

Quoi qu'il en soit, Adolphe Hardy sentit de bonne heure le grand appel. Avec sa tenacité tranquille, il poursuivit le dur labeur des lettres, et c'est ce travail obsédant et pieux qui fit de lui le fin joailler des mots que nous connaissons aujourd'hui. De 1885 à 1890, dans ses premières poésies parues çà et là, un peu au hasard, parmi les journaux et les revues, ou publiées en

(1) Cité par J. Barral dans la préface de « la *Route Enchantée* ».

quelques plaquettes tirées à un petit nombre d'exemplaires aujourd'hui épuisés, ce qui frappe dès l'abord, c'est le sens délicat et pur de la Beauté. C'est un cœur qui chante, un cœur d'enfant ingénu, battant un rythme vrai, un cœur que rien n'a perverti. L'émotion sincère perle sous les mots. Ce sont des fleurs blanches, des fleurs de fête. Hardy s'y révèle le poète des tendresses, celui qui aime bien et le fait sentir et ne met pas trop d'apprêts pour le dire, parce qu'il se donne tout entier dans un sourire, dans une chanson. Il ne possède pas encore la savante technique parnassienne qui met en équation des choses qui vibrent sous la plume plus que dans le cœur. Il y a une foi, il y a un amour, il y a une âme : l'impassibité baudelairienne lui est étrangère et l'on sent toujours, de quelque manière, le retentissement des choses à travers la sonorité de son âme.

On pourrait souligner l'imprécision et l'indécision de ces débuts, et y reconnaître des empreintes étrangères : ce serait là, en vérité, un jeu facile et vain.

Ces vers datent de la période de formation ; ils sont pleins de promesses mais ne marquent pas une apogée.

Cependant une personnalité remarquable, un tempérament d'artiste se manifeste impérieusement dans chaque vers, dans chaque strophe. Ce sont des poèmes de prédestiné en qui les lourdes voix de l'atavisme littéraire s'harmonisent encore. Hardy a lu les œuvres de tous les poètes qui trouvèrent le rythme propre aux rêves intimes et, s'il s'en est pénétré jusqu'aux mœlles, c'est qu'il reconnaît à travers ces voix étrangères, le son de son âme à lui, c'est qu'il avait découvert tout flambants au fond de lui-même, les joliesses en éveil et le sens inné de la Beauté.

Taine écrivait : Je me dis tout bas qu'après tout, en fait de préceptes, on n'en a encore trouvé que deux : le premier qui conseille de naître avec du génie ; le second qui conseille de travailler beaucoup, afin de bien posséder son art. » (1)

Les premières poésies d'Adolphe Hardy révèlent, sans conteste, la prédestination de l'écrivain et le don divin du travail, du travail violent et douloureux, obsédant et impérieux, du travail que commande cette grande étincelle intérieure qui pousse l'être pensant sur tous les chemins du Rêve et de l'Idéal. Tous les grands artistes furent avant tout des labourieux.

Dans ces essais, Adolphe Hardy chante ses proches, les gens de chez lui et la terre patriales. Les fresques du sol natal vivent au fond de ses yeux dans leurs couleurs, dans leurs formes et dans leurs attitudes, elles vivent au fond de son cœur dans leur douceur accueillante et maternelle.

Certaines des premières poésies d'Adolphe Hardy s'apparentent très étroitement aux rondels de nos poètes du XVIe siècle. Hardy eut trouvé large accueil au cercle de la Pleïade. Quel joûte de grâces et de bel esprit !

Ronsard eût déclamé finement :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée
Et son teint au vôtre pareil !

(1) H. Taine. *La Philosophie de l'Art.* Tome 1er page 13.

Joachim du Bellay, le doux angevin, eut susurré :

A vous, troupes légères
Qui d'ailes passagères
Par le monde volez
Et d'un siffeant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez,
J'offre ces violettes
Ces lis et ces fleurettes
Et ces roses ici
Ces vermeillettes roses
Tout fraîchement écloses
Et ces œillets aussi

Antoine Du Baïf e ut dit, très précieu sement :

La froidure paresseuse
De l'hiver a fait son temps
Voici la saison joyeuse
Du délicieux printemps

Les ménagères avettes
Font çà et là un doux bruit
Voletant par les fleurettes
Pour cueillir ce qui leur duit.

Puis Adolphe Hardy se fut levé et vers le jouvenceau ténu, tous les regards se fussent tournés et Ronsard eut donné lui-même l'accolade fraternelle au nouveau venu pour ces vers accorts et chantants :

Si l'heure qui sonne
Est douce à ton cœur,
Ne parle à personne
De ton bonheur.

Si la vigne ombrage
Ta vieille maison,
Borne à ce feuillage
Ton horizon.

Si l'amour t'apporte
Son fragile appui,
Ferme bien la porte
Derrière lui.

Cependant, au fur et à mesure que se poursuit la lecture de son œuvre, on constate très visiblement l'ascension du poète vers la personnalité. Il devient lui-même, il se fait créateur indépendant, il donne le son de son âme propre dans une tonalité qu'il choisit librement. Et l'on sourit à la grâce mutine, à la pure conception de ce jeune, au cristal de ses vers. Certaines pièces sont si tendrement chantantes, d'une ciselure si artistique qu'elles conquièrent et provoquent de savoureux épanouissements d'âme. Hardy varie la forme et le nombre : il a le sens de l'adaptation ; chez lui, jamais d'antinomie entre le rythme et la pensée. Son tempérament se devine à travers ses strophes : ingénu et tendre, épris d'un idéalisme lilial, amoureux des formes, des délicatesses et des ténuités de sentiments ; il n'est pas enfantin et pourtant il a des ferveurs filiales, des minuties calines, des puérilités délicieuses.

C'est à travers l'horizon rose et bleu du souvenir que surgissent dans des clartés d'apothéose, les visions de la terre natale. Le vers n'a peut-être pas a somptuosité royale, la rigidité, l'éclat et le galbe du Parnasse, mais il resplent dit dans la lumière souriante et chaude du cœur. « Le génie a le droit de parler de ce que tout le monde sait, parce qu'il y ajoute quelque chose que ne sait pas tout le monde ». (1) C'est pourquoi on prend une joie intime et nouvelle à fêter avec lui la maison paternelle, les arbres, les fleurs, les oiseaux, la brise qui pleure au bord de la lande, toutes les choses qui seront éternellement chantées tant

(1) Barbey d'Aurevilly. Journaliste et Polémiste.

que Dieu nous donnera des poètes.

Il y a de par l'œuvre des pièces que nous voudrions voir dans nos manuels scolaires tant pour leur impeccabilité et leur sain traditionalisme artistique, que pour leur physionomie avenante. On nous pardonnera de multiplier les citations ; elles reposeront des monotonies de notre prose impécunieuse et permettront de juger à une lumière plus vraie, de la valeur de l'écrivain.

Entre. On a mis pour nous, sur la table de hêtre,
Le lait mousseux, le pain de seigle et les fruits murs.
Ici, la vie est simple et les amis sont sûrs.
Entre, et tu connaîtras la maison du bien-être.

A travers les rosiers grimpants de la fenêtre,
Vois le jardin mouillé rire entre ses vieux murs :
S'exhalant au soleil en mille arômes purs,
Déjà, son âme, souffle à souffle, nous pénètre..

Le bon chien a fêté ta venue, en jappant ;
Et l'enfant, qui t'ouvrit la porte à claire-voie,
T'a familièrement offert sa bouche en joie ;

Mais l'aïeule attentive, en un bouquet pimpant,
Noua, pour t'accueillir, ces fraîches fleurs d'aurore
Symbole humble et discret des grands mots

Adolphe Hardy apparaît déjà en ces premières œuvres tel qu'il s'affirmera plus tard, un admirable et fervent ciseleur de vers : il est un de nos plus probes écrivains par son respect du traditionnalisme, par la clarté de sa phrase, par son vocabulaire qui fleure bon le vieux terroir français. Point de néologismes, point d'échevèlements d'images qui reposent sur des incorrections germaniques. C'est la souple langue de nos pères, si riche, si somptueuse, si délicate, qui a rencontré, au cours des siècles, toutes les nuances de la pensée humaine et qui se vengera de ceux qui ont voulu la violenter en introduisant en elle les termes baroques et ahurissants qui jurent avec son génie et ses évolutions logiques.

« La langue littéraire française de Villon à Lamartine, de Rabelais à Hugo, de Ronsard à Baudelaire, de Racine à à Verlaine nous suffit et il est probable que l'avenir aura des missions plus importantes que des renouvellements de prosodie et de métrique. » (1)

Ce n'est pas le moindre mérite d'Adolphe Hardy d'être fidèle à cette langue jusqu'à rester le plus académique de nos écrivains belges.

*
* *

En 1897, Adolphe Hardy, fit paraître « Les Emaux Wallons » sous intitulé « Croquis Ardennais ». En réalité ce ne sont pas à proprement parler des croquis ardennais. « Il y a bien là quelques rochers, une touffe ou deux de genêts, pas mal de chaumes et de chaumières, un cornouiller, beaucoup de hêtres et de saules. J'y ai cherché vainement l'impression tour à tour sauvage et triste, pittoresque et variée, suivant les saisons et les altitudes de la vraie Ardenne.

Ce nouveau recueil accuse une indiscutable maîtrise de technique mais la conception d'art s'y révèle identique à celle de ses premiers essais : la mignardise aimable, l'obsession des nuances et pour tout dire du joli. Lisez le *Bal des Fleurs :*

Vous est-il arrivé, vers mai, de vous asseoir
A mi-côte, sur un banc d'herbe, au bord du soir,
Quand la brise, agitant l'éventail vert des branches,
Effeuille, en l'air léger, mille floraisons blanches ?
N'est-ce pas ? On dirait un bal qui au bord des eaux
Conduit, à la sourdine, un orchestre d'oiseaux.

Tout pétale qui tombe entre en plein dans la ronde
Et c'est le carnaval le plus joyeux du monde
Sous les rameaux pimpants qui s'attardent, [charmés,
A se lancer de frais confettis parfumés.

Ceci, en vérité, ne dépasse guère les limites du gentil. Hardy reste le beau page tendre qui susurre des vers. Mais la facture est admirable. Pas de remplissage, le vers sort limé et étincelant.

Adolphe Hardy est toujours ce que nous révélèrent en 1887, ses premiers vers ; une nature passive qui subit l'impression de l'objet à décrire, sans chercher à le dompter, afin de la rendre au lecteur, synthétisée; nature idéaliste, sentimentale plutôt que sensible, qui fait volontiers confidence de ce qu'elle éprouve, chante ce qu'elle rêve et écrit sans lutte ce qu'elle souffre. Réagir lui est inconnu ; aussi, prince et roi, dans les genres secondaires, ne vise-t-il nullement le haut et profond lyrisme. Pour tout dire, les *Emaux wallons* semblent accuser que leur auteur désire rester ce qu'il a été si bien jusqu'ici, un gentil page moderne guitarisant comme autrefois les troubadours, au gai soleil ou au mélancolique clair de lune, ses chansons douces et rêveuses sur une corde unique, mais merveilleusement sonore, le talent.» (1)

Godefroid consacra une brèvre étude aux *Emaux wallons*, dans l' « Illustration Européenne ». Son appréciation vaut qu'on la cite :

« Adolphe Hardy est le poète tendre, le rêveur parfois un peu triste, le chantre passionné de la vie rustique, le peintre subtil des aquarelles vagues, des coins de bois et d'étangs, des aubes qui naissent, des crépuscules qui tombent, des clairs de lune.

« Pour le qualifier d'après son œuvre, on a dit d'Adolphe Hardy qu'il est un hobereau poète ou bien un mignard rustique. Car, en lui, il y a de la finesse, de l'élégance, du choix, une grâce naturelle doublée d'un sentiment très doux et très exquis ; mais sa lyre qu'il accorde à merveille dans les salons et jardins d'hiver, se plaît surtout à errer par monts et par vaux, à travers les plaines et les bois pleins de lumière, de chants et de parfums. Ses plus belles pages sont arrachées au livre de la nature ; il semble qu'il écrive sur les feuilles envolées des grands arbres ; s'il peint, il prend l'eau des sources, broie le vert des mousses et le rouge des fleurs ; s'il orchestre c'est l'accompagnement des brises et des oiseaux ».

Nous admettons avec M. Jacques Cœur qu'Adolphe Hardy n'est pas de cette « haute ligne romantique qui peupla de chefs d'œuvre bruyants les avenues du monde ». Aussi bien, telle n'est pas son ambition. Ecoutez son rêve :

J'ai fait plus d'une fois ce rêve : vivre ici !
Achetez ce vieux chaume, et nouveau sans-souci,
Couler mes jours, tranquille et libre, sous ces [hêtres.
Rien que des nids au toit, de la vigne aux fenêtres
Et des fleurs plein ma chambre où le soleil rirait ;
Puis, le petit jardin, la route et la forêt...
J'aurais, aux vanités tenant mes portes closes,
Une femme, un enfant, mes livres et des roses,
Et de vieux vins, dans leurs lits de cendre endor- [mis,
Pour les soirs où viendraient, parfois, les bons [mais

(1) Jacques Cœur : Adolphe Hardy

Cette plaquette de 1897, accuse indéniablement, sur les vers de début, une plus grande sûreté de métier ; on y touche déjà le définitif qui s'affirmera bientôt. La manière particulière et personnelle du poète se précise. La langue est impeccable, métallique et bat harmonieusement dans les formes pleines du vers. Il cisèle avec une piété de bénédictin ses petits poèmes, traduisant un état d'âme ou une sensation et se revèle amoureux de la forme plus élégante que vigoureuse, plus délicate qu'opulente ; il aime en tout les nuances, n'est-ce pas en elle que résident en art toute la loi et les Prophètes.

La vie a, selon moi, son attrait le meilleur
En la nuance, ami, bien plus qu'en la couleur.
Et les choses que j'aime entre toutes les choses,
C'est l'arome indécis des fleurs à peine écloses
Que, dans un souffle d'air, je devine en passant ;
C'est l'écho qui, de loin, m'arrive en s'effaçant
Et me laisse ignorer s'il naît d'un choc d'enclume,
D'un air d'orgue ou d'un son de cloche dans la [brume ;
C'est au frais de l'ormille où s'égaient mes pas,
L'oiseau dont j'entends l'âme et que je ne vois [pas ;
C'est comme un œil qui pleure, un clair reflet [d'étoile
A travers les roseaux du lac que la nuit voile ;
C'est le mystère ombreux d'un vieux jardin fermé
Qui d'un chant virginal soudain s'est animé.
Et des émotions d'amour la plus exquise
Est celle qui, sans heurt, nous effleure, imprécise:
Tels, l'instinct du bonheur qu'on a pu coûdoyer
Près d'une chaste enfant dans un calme foyer,
Le charme attendrissant, non de lire la lettre,
Mais de rompre le pli qu'on vient de vous remettre,
La douceur de l'aveu, mot par mot, s'égouttant.
Comme un baume propice au mal qu'on aime tant,
Et le goût d'un baiser surpris à l'aveuglette,
Entre l'oreille et les frisons, sur la voilette.....

(A suivre). PAULIN RENAULT.

VIENT DE PARAITRE :

SAINT THOMAS D'AQUIN

par A.-D. SERTILLANGES

2 vol. in-8° de 334 + 348 pages

12 fr.

NOUVELLES

A l'Académie Royale de Belgique

La classe des lettres et sciences morales et politiques a procédé le 2 mai dernier aux nominations suivantes :

Section d'histoire et des lettres : MM. L. de la Vallée, professeur à l'Université de Gand, et Eug. Hubert, professeur à l'Université de Liége, correspondants ; MM. Karacek, directeur de la Bibliothèque de Vienne ; Forster, professeur à l'Université de Bonn, et Chuquet, professeur au Collège de France, associés étrangers.

Section des sciences morales et politiques : M. Van Biervliet, professeur à l'Université de Gand, correspondant : — M. Lyon-Caen, membre de l'Institut de France, associé étranger.

La classe des sciences morales et politiques et des lettres de l'Académie royale de Belgique a procédé, le lundi 2 mai, au jugement de quelques concours.

M. Nicolas Hohlweyd, docteur en philosophie et lettres, professeur à l'Athénée royal d'Ath, a été proclamé lauréat du prix de 800 fr. dans la section d'histoire et des lettres.

Le prix de 800 francs des Sciences morales et politiques a été attribué à M. Ignace Sinzot, de Nimy, étudiant en sciences politiques à l'Université de Louvain.

Enfin deux prix de 1000 francs chacun ont été attribués à l'Atlas de l'Art par Krekelbert, R. Dubois et J. Teller, et à la grammaire classique de langue française contemporaine par E. Ulrich.

MORT DE Bjœrnstjerne Bjorson

La littérature dramatique vient de faire une perte irréparable : Bjœrnstjerne Bjorson, l'auteur de *Au-dessus des forces humaines*, vient de mourir à Paris.

Bjorson a eu une vie très agitée, car chez lui l'écrivain se doublait d'un politicien militant.

Bjorson a longtemps vécu à Paris et à Rome, et s'est passionné pour toutes les grandes causes.

Comme Ibsen, son rival, le talent de Bjorson fut longtemps contesté ; aujourd'hui sa gloire est universelle. Même en France, où l'on aime avant tout la mesure et la clarté, la critique lui tresse des couronnes.

M. Jules Claretie écrit de lui : « Amour de la liberté, désir d'affranchis-

sement, révoltes généreuses, Bjorson a exprimé ces sentiments avec une ardeur et une puissance de génie incomparables. Un souffle passe dans son œuvre qui semble chaud, d'une vapeur de volcan. Son théâtre est mieux et plus grand que du théâtre : c'est la vie agrandie, de la polémique palpitante, du symbole incarné dans les personnages souvent gigantesques. »

M. Emile Faguet ajoute : « Bjorson est un original. C'est un Septentrional clair. C'est un norvégien limpide. Cela ne l'empêche pas d'être profond. Son *Au-dessus des forces humaines* est la plus belle analyse de la propagation du miracle que je connaisse. Comme pièce, *Polyeucte* est un peu plus fort, mais non pas comme anatomie psychologique. »

Au-dessus des forces humaines contient une analyse du miracle, mais du miracle analysé à la lumière des sciences biologiques et médicales, et cela est à ce point vrai que l'auteur a dédié son drame à un spécialiste des maladies nerveuses.

Dans la seconde partie de ce drame, Bjorson a mis face à face les représentants du capital et du travail, traçant d'avance les tragiques scènes que la réalité réservait au monde imprévoyant et apeuré.

Bjorson était né à Kvikna en 1832.

A la mémoire de Max Waller

Le projet d'ériger un monument à Max Waller le fondateur de la « Jeune Belgique, » semble devoir se réaliser bientôt grâce aux efforts incessants du Comité constitué dans ce but.

Et voiçi que dans une pensée de glorification immédiate Messieurs Fonson viennent de frapper une médaille à l'effigie du poëte.

Le bijou grand module en bronze sera mis en vente au profit de la souscription.

Grâce à l'initiative de Messieurs Fonson, le Comité Waller tient dès aujourd'hui à la disposition des souscripteurs pour la somme de 10 francs cette très jolie médaille due au talent de Godefroid Devreese, qui est passé maître en cet art.

L'artiste y a fait revivre la physionomie si sympathique du jeune écrivain. L'œuvre constitue un précieux souvenir que voudront posséder tous ceux qui vouent à Waller le culte que l'on doit à cet éveilleur d'enthousiasme littéraire.

Les adhésions peuvent être adressées aux bureaux de notre Revue.

La valeur des inventions

Le Congrès de l'Association Internationale pour la protection de la propriété industrielle a lieu en juin à Bruxelles.

L'Industrie Belge dont les 3/4 de la production est destinée à l'exportation, a le plus grand intérêt à pouvoir écarter la concurrence sur les marchés d'exportation. Encore actuellement les brevets que possèdent à l'étranger, nos hardis inventeurs belges, y sont annulés partout où on n'établit pas un centre spécial de fabrication : chose impraticable.

Une entente internationale est sur le point de se conclure supprimant réciproquement cette obligation onéreuse. Les brevets de nos inventeurs acquerront par ce fait une valeur de vente beaucoup plus considérable.

CHRONIQUE

ADOLPHE HARDY (1)

Notice bio-bibliographique.

Voici maintenant l'engageante perspective de la *Route Enchantée*. Le poète s'est recueilli longtemps ; tel, un maître ciseleur du moyen-âge, il a longuement et amoureusement travaillé son chef d'œuvre. Des années se sont écoulées, des années où s'est déployé cet effort qui constitue la marque particulière de son talent et de sa personnalité. Nous allons parcourir cette *Route*, nous nous rassasierons de ses enchantements, le poète nous conduira par la main, et ses cris d'âme mettront des frissons d'infini au fond de nous-même. Nous dirons aussi à tout venant nos émotions, nos ravissements. Car voici l'œuvre où le poète a réalisé, dans la perfection de la forme et la plastique du vers, l'union intime de l'émotion et de l'art.

Dans la poésie comme dans la vie, on n'est grand que par le cœur. Dès le poème liminaire que nous citerons tout entier et qui est un hymne ému de piété filiale, on se sent dans une atmosphère plus limpide et l'on mesure la distance immense qui sépare la *Route Enchantée* des premiers vers du poète. L'apprenti de naguère est devenu le maître forgeron et son marteau sonne clair. L'art est devenu personnel et, à travers la difficulté vaincue, l'âme se livre toute, avec ses nuances, avec ses délicatesses, avec son rythme ; le poète a acquis le doigté nécessaire pour obtenir les vibrations voulues ; il possède cette merveilleuse puissance personnelle qui, selon l'expression d'Emile Faguet, permet « de regarder toute chose avec des yeux frais ». Aussi faut-il penser phrase à phrase ce poème, en admirer la tenue impeccable, la fière maîtrise, en écouter la discrète musique et le chant d'âme

(1) Le commencement de cette bio-bibliographie a paru dans le numéro de Mai 1910.

O toi qui m'indiquas, d'un doigt tranquille et sûr,
La route où j'ai cueilli ces idyles fleuries,
La route qui, par monts et vaux, bois et prairies,
Va se perdre en lointains d'émeraude et d'azur;

Toi qui me préparas la palette et les toiles,
O mon père, ô mon noble et généreux ami
Dont le front grave et las, un soir, s'est endormi
Pour ne se réveiller qu'au pays des étoiles,

Reçois mon âme éparse en ce livre : il est tien,
Comme le pampre est au soleil qui le fit naître
Et comme la nichée est à l'humble fenêtre
Dont l'angle fut pour elle ombre, asile et soutien.

Dès l'âge où mon esprit ordonné pût comprendre,
Entre deux contes bleus, tu me pris par la main,
Et tu menas mes pas d'enfant dans le chemin
Qu'Avril enluminait d'or pâle et de vert tendre.

Là, tu m'initias aux mystères charmants
Dont la grande nature est le temple magique,
Et, peu à peu, la route immense et magnifique
S'est révélée à moi, pleine d'enchantements.

L'Aurore, en souriant, m'a secoué ses roses ;
J'ai senti, bruit à bruit, mourir le cœur du Soir ;
Les Saisons m'ont livré les trésors du terroir,
Et j'ai contemplé Dieu dans la spendeur de [choses.

Des lèvres de clarté m'ont baisé sur les yeux ;
De doux chants inconnus ont ravi mes oreilles,
Et, dans l'ombre où fleuraient des senteurs sans [pareilles,
J'ai rencontré l'Amour qui s'avançait, joyeux.

Lors, tout au charme exquis d'aimer et de me [vivre,
J'en ai dit le poème heureux, selon ma voix :
Toi, qui taillas ma flûte et me la mis aux doigts,
Reçois mon âme encore, ô mon père, en ce livre.

La première partie, « *En cheminant* », est une gerbe de poèmes descriptifs Ils révèlent un observateur exact, un exquis créateur d'images, mais ils ne traduisent pas, à notre sens, la plus haute expression de la valeur du poète.

C'est seulement en notre siècle que l'art en littérature a donné sa mesure la plus complète ; l'art plastique a trouvé sa réalisation intégrale dans l'école parnassienne : le vers est taillé en plein marbre avec cette perfection, cette sûreté, ce fini, cette délicatesse, ce relief incomparable qu'y apporte une main amoureusement artiste. L'art de la ligne, de la couleur et du son n'a jamais atteint cette puissance dans le culte de la forme impassible et sereine.

A travers les premiers quatrains de la « *Route Enchantée* » on reconnaît cette haute tenue du Parnasse et sa robuste conception d'art. Toutefois, le poète n'en a point atteint l'impassibilité hautaine, car ce tendre sent trop vivement au-dedans de lui-même la répercussion de choses aimées, pour ne point donner le son de son âme et la chaude couleur de ses impressions. Mais sa puissance créatrice et interprétatrice est superbe, et il semble bien qu'il ait souvent atteint l'impeccabilité de la forme, cette ténuité formidable qui est tout l'art. Il a l'instinct et la science des moindres nuances et c'est par là que ses vers acquièrent leur force d'évocation. Cependant, sa subjectivité reste discrète et ne descend jamais jusqu'à l'égotisme romantique.

« Son art poétique ne s'attache pas à dégager des spectacles de la nature ce qu'on a appelé des états de l'âme — soit pour évoquer la métaphysique des choses, soit pour y verser son âme propre — et marquer ici un contraste, là une concordance entre la réalité immuable de leur aspect et les fluctuations du sentiment personnel ; cet art consiste plutôt à observer avec autant de finesse que d'exactitude le détail des couleurs et des formes ; mais la finesse en est assez subtile et neuve, sinon pour nous imposer les commotions qu'entraîne une interprétation grandiose des masses et des effets d'ensemble, du moins pour nous révéler quantité de

sensation éparpillées, imprévues, mais dont la sincérité ressentie atteste l'évidence à celui-là même qui ne les aurait pas ressenties. L'art du détail est aussi un art. Peintre ou prosodiste, il y faut l'acuité de l'œil, la souplesse et la fermeté de la main. La prosodie impeccable de M. Adolphe Hardy a certainement un contact avec la peinture d'observation, mais elle nous donne plutôt l'idée d'un graveur qui, dédaignant le servilisme des reproductions, transposerait en taille-douce des instantanés photographiques préalablement interprétés par de synthétiques dessins. Il nous semble le voir, armé de son burin, confiant à la planche d'acier, qui ne souffre pas de retouche, le résultat définitif de ses synthèses aussi ramassées que documentées L'eau forte ne saurait lui suffire. Elle est trop prompte et fantasque à son gré. La morsure de l'acide y a trop de part et aussi le tour de main de l'imprimeur. Certitude, patience et solidité sont ses vœux essentiels et bien que son papier soit fait de feuilles volantes sous le papier on sent le métal. » (1)

Personne mieux que M. Charles Tardieu auquel nous devons ces lignes, n'a caractérisé le tempérament artistique d'Adolphe Hardy ; tout son métier et toute sa conception sont mis au point dans ces considérations. Qu'on nous permette de faire toucher de près cette merveilleuse puissance de graveur et d'arrêter, devant deux ou trois tableaux de la galerie, les regards du lecteur ; il pourra se rendre compte de cette impeccabilité qui touche à la rigidité presque ; pas une cheville dans l'ampleur de ces alexandrins, chaque mot est le fruit d'une conception consciente éprise de couleur, de formes, de musique et d'exactitude ; le dessin est ferme et net,et on sent qu'une force implacable en a plié les courbes dans un rythme arrêté à l'avance par le jeu d'une technique plus savante qu'imaginative, plus technique que fougueuse.

(1) Charles Tardieu. Chronique littéraire de l'*Indépendance Belge* du 17 juillet 1904.

LEVER DE SOLEIL

A petits souffles, l'Aube éteint l'or des étoiles.
Branche à branche, les bois s'étirent, réveillés.
Le coq chante. Et, le long des verts taillis [mouillés,
L'araignée a trouvé des gemmes dans ses toiles.

Un son d'enclume au clair de la forge a tinté,
Dégourdissant la paix dormeuse du village.
Au fond d'un charrau creux, l'essieu d'un attelage
Grince en des craquements de cailloutis heurté.

Sous les chaumes nimbés de tremblantes fumées
Dont les fins filets bleus s'effaçent dans le vent,
Les lucarnes qu'on ouvre au blond soleil levant
Font rutiler au loin leurs vitres allumées.

Dans les champs, tout paraît renaître et refleurir
La divine rumeur des choses recommence
Et semble accompagner, en un concert immense,
Le ruissellement d'or des blés qui vont mûrir.

A LA SANGUINE.

Octobre s'est ouvert les veines dans les bois
Et son sang, goutte à goutte, éclabousse d'or [rouge
L'eau glauque de la mare où plus un jour ne bouge
Et l'ombre des sentiers qui pleurent d'autrefois.

Les arbres que l'été revêtait d'émeraude
Laissent choir, par lambeaux, leurs haillons [cramoisis :
Sorbes, faînes et glands, au pied des troncs moisis,
Jonchent l'ornière humide où l'écureuil maraude.

Un léger brouillard mauve ouate au loin les airs
Où le soleil orange entre les pins d'étonne
Et fait s'harmoniser à ce pastel d'automne
Le ciel gemmé d'un fin semis de rubis clairs. . .

CONCERT D'OISEAUX.

Juin. Sous ses frisselis lumineux de ramures,
Le bosquet s'est rempli de mille oiseaux chantants :
Pinsons aux clairs babils, ramiers aux sourds [murmures,
Geais moqueurs aux éclats de rire intermittents.

Du fond des clos voisins pleins de cerises mûres,
Grives et loriots ont des appels tentants
Qu'écoutent, de la haie où vont bleuir les mûres,
Chardonnerets craintifs et tarins hésitants.

Et tandis qu'en la combe herbeuse, la linotte
S'égosille à donner le la, sa seule note,
Qu'accompagne en sourdine et de loin, le coucou,

Mélancolique, au bord d'une mare dormante,
Un vieux martin-pêcheur que l'appétit tourmente,
Dans l'ombre, au creux d'un saule, écoute et tend [le cou.

Adolphe Hardy égale, en ce sonnet, l'acuité d'observation d'André Theuriet et il joint à cette faculté d'analyse, le sens très sûr de la beauté formelle. Sa langue, sans cesser d'être traditionnelle et académique, possède une physionomie artistique très moderne. Sans briser le lien mystérieux qui nous rattache au passé, le poète a écouté les chants de l'heure présente, et il a accordé son instrument au diapason contemporain, selon la parole de Goethe : « Emplissez votre esprit et votre cœur des idées et des sentiments de votre siècle, et l'œuvre viendra. » (1) Et l'œuvre est venue avec sa souriante force personnelle ; elle bat pavillon de jeunesse et de modernité, et l'influence parnassienne s'y accuse prépondérante. La réaction symboliste se faisait cependant bruyante; elle avait des protagonistes de génie et sa conception idéaliste devait sourire aux jeunes et à tous ceux qui sentent dans leur sang le flux des évolutions nécessaires.

(1) Cité par Taine. Philosophie de l'art. Page 107.

Adolphe Hardy ne s'embarqua point dans l'insécurité des innovations; il se forma face à la nature et à lui-même, et il découvrit l'art d'être tout à la fois sculptural et vibrant, traditionnel et progressif. Il a trouvé, guidé par son génie, la route où doit cheminer sa pensée, se dépenser ses énergies et rayonner ses enthousiasmes. Et il semble bien qu'il « considère comme la seule beauté en poésie, une idée simple ou exagérée, naïve ou vigoureuse, transparaissant clairement sous la riche parure du vers. » (1)

Faire œuvre sincère et probe, peindre les visions de couleurs et de formes dans leur éloquence propre, et chercher dans le moule matériel des mots et le rythme du vers la traduction la plus exacte des émotions intimes, telle fut l'école du poète. Il pourrait s'appliquer ces paroles de Richard Wagner : « Mon art, c'est ma prière : et, croyez-moi, nul artiste, véritable artiste, ne chante que ce qu'il croit, ne parle que de ce qu'il aime, n'écrit que ce qu'il pense ; car ceux-là qui mentent se trahissent en leurs œuvres dès lors stériles et de peu de valeur, nul ne pouvant accomplir œuvre véritable sans désintéressement, sans vérité. (2)

Et c'est peut-être un jeu puéril et vain de rechercher les atavismes littéraires d'un véritable poète : il faudrait laisser cette prose aux déformations philologiques de certaine critique. « La vraie poésie est essentiellement individuelle

(1) Lucien Lheureux. Préface de *Jehan le Fou.*

(2) Villiers de l'Isle Adam. *Chez les Passants.* Cité par José Hennebicq dans l'*Art et l'Idéal.*

et solitaire. » (1) On n'est pas grand, on n'existe pas par des servitudes : on est soi-même ou l'on n'est rien. S'il faut admettre que tout écrivain procède d'un devancier. la filiation qui les unit n'est certes pas celle de la branche à l'arbre, mais l'épanouissement parallèle de deux tiges surgies de la même terre et sous le même ciel. Les mêmes conceptions artistiques dominent toute une école, mais il y a une chose qui diffère, c'est l'âme créatrice sans laquelle on patauge dans le plagiat et le pastiche. « Il est toujours fâcheux pour des poètes de travailler sur des théories arrêtées à l'avance et de réduire leur génie à l'application méthodique d'un système. (2)

En parcourant l'œuvre d'Adolphe Hardy, on découvre, à travers la parenté inéluctable qui le rattache à la famille littéraire contemporaine, cette note personnelle, cette manière à lui qui a sa répercussion dans l'âme du lecteur et lui infuse ce rare plaisir de l'originalité. Les flambantes perspectives de la vérité, de la sincérité, se profilent à travers l'œuvre de Hardy qui devient un interprète et un initiateur suprêmement averti :

On devine en lui l'obsession du prosélytisme artistique et, en effet, son art est si intuitif, qu'on comprend mieux la beauté des choses et les raisons de son culte, lorsqu'on s'arrête en face des perspectives merveilleuses que son verbe décrit.

« L'artiste, surtout le poète, est un inspiré, un révélateur, un prophète, un voyant qui dépasse de beaucoup le niveau de l'humanité. L'Art n'est pas un délassement : cette opinion est un sacrilège. Il est une nécessité d'être avec l'idéal, il est la recherche du plaisir de la possession qui satisfaite, recommence parce que le but poursuivi n'est pas une obstruction, mais un objet d'amour que ses manifestations multiples n'épuisent pas. » (1)

Dans la filiation des évolutions que subit l'art, Adolphe Hardy a choisi la conception la plus adéquate à son talent de descriptif ; la formule du Parnasse lui parut définitive, il s'y cantonna ; il ne brisa pas les rythmes anciens, mais ne se raccrocha pas non plus aux errements du passé. Sa voie tracée, il s'y maintient avec cet instinct de discipline et de pondération qui vit en lui ; mais s'il lui faut les sécurités de communauté et de tradition, peut-on lui refuser un art très précis de la couleur, un sens averti du pittoresque et de l'originalité, quand bondissent sous les yeux et à travers l'imagination des vers tels que ceux-ci :

C'est l'heure où, dans l'azur apâli qui se farde,
Fleur de l'air, un nuage aux bords pourprés [s'attarde.
Peu à peu, cependant sous le ciel maquillé,
Le nuage, pétale à pétale, effeuillé
Jonche de rubis fins l'horizon grisaillé.

Et pareils vers foisonnent ; on sent l'effort volontaire et superbe, l'effort et la patience du graveur et son obsession du fini. Le travail méticuleux se poursuit mot à mot et les images surgissent en trochées vigoureuses parfois mais plus souvent en très gracieuses, très

(1) Barbey d'Aurevilly. *Les Poètes.* Cité par Fernand Clerget.

(2) Lanson. *Littérature Française.*

(1) Th. Ribot. *Essai sur les Passions.* Cité par José Hennebicq.

délicates et très fines ciselures. Sous le regard, les mots semblent s'irradier de subites phosphorescences tant l'évocation est lumineuse :

Et ce m'est une ivresse exquise et sans pareille
De contempler, du seuil de ta blanche maison,
Le clair sourire d'or d'un soir de fenaison.

En quelques vers, il évoque parfois tout un paysage, comme dans la description de cette masure lépreuse au bord de l'étang endeuillé par les feuilles de l'automne,

Telle une humble vieille au dos harassé
Mire, au tain lépreux d'un miroir cassé,
Sa face ridée et ses pauvres hardes.

Peut-on mettre plus de grâce qu'en ce tableau :

... Le chardonneret que le grand air grise
Y lustre son aile au bout d'un osier
Et, fier du bémol qu'il flûte à la brise,
Regarde dans l'eau gonfler son gosier.

Là, vers la cascade où moussent des perles,
On entend derrière, on entend devant
Un joyeux babil de geais et de merles
Qui mèlent leur rire aux plaintes du vent.

Les rameaux criblés de touffes fleuries
En frais tourbillons s'effeuillent dans l'air,
Si bien qu'on croit voir des joailleries
Neiger et se fondre en un bain d'or clair....

Quelle vision délicieuse est celle évoquée en ces vers :

... Tout à coup, je la vis, d'un bras nerveux et [frêle
Allonger le pommeau doré de son ombrelle
Vers le plus lourd trochet de l'un des griottiers,
Courber en l'abaissant un feston de ramure
Et happer de la bouche une cerise mûre,
En se cambrant un peu sur la pointe des pieds.

Si bien qu'en savourant ce coin de scène exquise,
Je me suis demandé quelle était la cerise
De sa bouche arrondie ou du beau fruit soyeux,
Et si les vrais bluets luisant sous la muraille
Etaient ceux qui tremblaient à son chapeau de [paille
Ou ceux qui riaient dans ses yeux.

*
* *

Nous voici à la deuxième étape de la *Route Enchantée*. Adolphe Hardy y chante l'amour avec des tendresses premières, en des vers où voisinent la blancheur des fleurs d'avril et l'or des étoiles dans le saphir du ciel. Point de rythme voluptueux, d'appels aux sens ; c'est clair et parfumé comme un bouquet printanier. Les vers ont des transparences, des sincérités charmantes. Des clartés d'aube y bleuissent ; la ferveur du cœur s'y joint à la ferveur de l'art. Ils font penser au quatrain de Bernard de Ventadour :

Chanter ne peut guère valoir
Si le chant ne part du cœur même
Et le chant ne peut du cœur partir
S'il n'y est fine amour profonde.

Nous tenons grandement à le souligner, jamais ils ne prennent le facile chemin des brutalités que suivent certains déificateurs de la chair. La délicate tenue des sentiments ne va pas jusqu'à la mièvrerie ; le poète détaille les chers riens roses et bleus, musique berceuse et follement aimée des cœurs neufs. Le large souffle chrétien tressaille dans les avenues de la *Route Enchantée*. La plume d'Adolphe Hardy se refuse à débiter artistement des lubricités. Si le poète essaie de traduire la délicieuse griserie de vingt ans, d'interpréter le livre ouvert de la nature, s'il connaît ses réalités, ses nuances ses somptuosités et ses mansuétudes, s'il ressent à la décrire l'étincelle subtile

qu'allume dans l'âme la mystérieuse attirance des choses quand elles sont aimées, il salue à travers leur beauté grandiose et formelle, la présence de Dieu. Il fait fi de l'arche dogmatique et sacro-sainte de l'Art pour l'Art, et aux côtés des Carton de Wiart, de Hoornaert, des Gilbert, des Van de Bosche, des Kinon, des Ned et de toute la pleïade chrétienne de nos littérateurs contemporains, il donne à l'Art une destination plus haute, plus suprêmement souriante et légitime et il enclot cette destination dans la formule lapidaire : l'Art pour Dieu.

Non, nous ne pouvons admettre qu'on ploie les genoux devant l'Art-Divinité ; le jeu menteur du dilettantisme est mort et nous marchons, ainsi que l'a magistralement démontré C. Lecigne, (1) par divers chemins, vers l'action. Ici bas, il faut croire à quelque chose, mais croire à la vertu rédemptrice et consolante de l'art est un leurre qui livre tôt ou tard à la désillusion. Heureux ceux qui possèdent cette foi lumineuse qui ne met point d'horizon au rêve et lui ouvre toutes larges, toutes radieuses les portes de l'Infini. Il faut travailler et souffrir pour Celui qui met en chaque main l'outil dont il faut se servir pour faire, vaille que vaille, œuvre sur terre.

Non pas que les vers d'Adolphe Hardy soient provocateurs et combattifs ; mais ils partent en sécurité dans la lumière et ils conduisent discrètement par le royal chemin de la Beauté, vers Celui qui est vie, consolation et joie. « L'inquiétude philosophique est la plus sûre et la plus dangereuse ennemie de l'œuvre d'art. » (1) C'est dans la sécurité de notre foi traditionelle, dans l'azur merveilleux de notre idéal chrétien que doivent s'élever flambantes et robustes, les choses qui demeurent dans le superbe rayonnement de l'immortalité.

(1) C. Lecigne. Du dilettantisme à l'Action.

Mais nous voici loin des « Juvénilia » :

Nous irons dans les bois, Mignonne, si tu veux.
Mets ta robe légère et pique en tes cheveux
Ce bouton doux fleurant que l'aurore a fait naître
Sur le rosier qui rampe et monte à ta fenêtre.... .

Puisque juin nous ramène au pays ardennais,
Nous prendrons, à travers bruyères et genêts,
La sente aux lents circuits, scintillant de rosée,
Qui se tortille au pied de la rampe boisée
Jusqu'à la métairie où l'on peut, sous l'ormel
Déjeuner de lait pur, de pain bis et de miel... .

Et voici en quel asile, le poète rêve d'abriter son bonheur ; le rêve est banal et facile, mais combien l'art de l'écrivain est neuf et splendide :

Ce serait, à mi-côte et non loin du chemin,
Une maison rustique au fond d'un grand jardin,
Blanche sous sa glycine encadrant les persiennes
Et basse à la façon des demeures anciennes.
Ni château, ni chaumière : où je puisse, à mon [gré,
Lire, tailler ma vigne et, sous le ciel doré,
Respirer près de toi, le soir, l'odeur des roses.
Un chez-soi confortable et gai, sans trop de [choses,
Mais qui, toutes, feraient renaître un souvenir.
On aurait, pour aimer la vie et la bénir,
D'abord, la bonne chambre intime, en boiseries,
Avec ses hauts dressoirs aux faïences fleuries,
Son bahut plein d'objets futiles et charmants
N'ayant de prix qu'aux yeux fascinés des amants,
Son vieux coucou scandant l'essor des heures [brèves,
Et ses divans profonds, doux complices des [rêves,

(1) Armand Praviel. L'*Empire du Soleil*. Mistral page 24.

Sous leurs coussins brodés de motifs amoureux ;
Puis la chère vitrine aux livres savoureux,
Et, ci et là, parmi les potiches légères,
Maints portraits familiers ornant les étagères.
Derrière, la terrasse ouvrirait ses arceaux
Où, les nids se louant pour rien, d'heureux [oiseaux
Viendraient tenir ménage et, bohèmes fantasques,
De l'aurore à la nuit nous ramager leurs [frasques.
Au fond du corridor, l'escalier monterait
Sous des fleurs, à l'étage unique où l'on verrait
D'un joli salon clair, aux tentures de perse,
Les couples rechercher les chemins de traverse.
C'est là qu'on se tiendrait d'ordinaire, l'été,
Et que les bons amis viendraient prendre le thé
Sur le balcon rustique au tomber de la brune.
Lors, ce serait charmant de regarder la lune
Pousser sa corne jaune entre deux toits au loin,
Tandis qu'à l'épinette antique dans un coin,
Tes frêles doigts d'enfant, lents et mélancoliques,
Nous feraient chevroter de vieillottes musiques.
Et nous nous laisserions vivre ainsi simplement,
Loin du monde et du bruit, sans haine ni tour- [ment,
En songeant que la fleur du bonheur tant rêvée
Nos deux cœurs, sans beaucoup chercher, l'au- [raient trouvée,
Et que, tant que l'amour est là pour nous charmer,
Il n'est rien de meilleur ici-bas que d'aimer.

L'amour, qui fut le générateur du sentiment lyrique dans notre poésie, a vu son rôle subir de profondes évolutions en notre siècle. Dès l'abord « refuge idéal des grandes âmes, il fut aussi l'illusoire et cabotine attitude des médiocres. » (1) Pendant la période romantique, à côté du débordement lyrique, de l'éloquence sonore de Lamartine, de Hugo, de Vigny et de Musset, caracolait tout un menu fretin qui, se sentant du vague à l'âme, déjeunait d'infini et portait la chevelure mérovingienne : la romance barcarollique, sérénadeuse et guitarisante était née. Vint la réaction parnasienne.

« Il est inutile, dit M. Pierre Fons, de consulter, sur son apport à l'expression du lyrisme sentimental, l'école d'art hautain et probe qu'on nomme le premier Parnasse. En réaction contre la sensiblerie déclamatoire où s'épanchaient les disciples — combien dégénérés — de Lamartine et de Musset, il sembla proscrire, hors du cénacle de ses sculptures impassibles, les divines et mobiles muses de l'affection et de la pitié. (1)

Mais les programmes et les principes en littérature comme en politique forment un contingent d'idéalisme jamais atteint. En réalité, l'amour fut chanté dans les avenues somptueuses du Parnasse, car «le cœur des parnassiens plus sensible d'être contenu, transparaît sous leur masque d'insensibilité. » Et les plus beaux poèmes, les plus finement émouvants de tout notre lyrisme sentimental sont signés des noms de Sully-Prudhomme, Bouilhet, Coppée, Léon Dierx, Baudelaire. Ce fut l'école symboliste des Verlaine, des Laforgue, des Moréas, des Verhaegen et des Henri de Régnier qui ramena, en réalité, l'amour au second plan comme déterminant poétique.

Aujourd'hui, le chant d'amour s'attache à des billevesées psychologiques et prend volontiers un air désabusé et crépusculaire.

«C'est un même goût pour la tristesse suave, pour les rêveuses douceurs, le silence, les tendresses subtiles pour

(1) Gabriel Boissy. L'amour dans la poésie française.

(1) Pierre Fons. Dans un essai sur la Philosophie de l'Amour dans la Poésie moderne. Cité par Boissy.

les «inflexions grèles» qui domine dans les poètes belges tels que Maeterlinck, Rodenbach, Van Lerberghe, Fernand Séverin (1) et Adolphe Hardy.

Mais malgré le cri d'alarme de Paul Adam (2) qui se gausse de « ces promenades sentimentales où l'on se répète des niaiseries banales et sempiternelles » et des « voix qui s'enrouent dans les duos grotesques au clair de lune», nous préférons à la luxure de Priape entre les Bacchantes, la « bêtise » d'Hercule filant aux pieds d'Omphale. Il faut retenir qu'Adolphe Hardy s'est tenu éloigné du romantisme sentimental qui dilapide et anémie les volontés que de la défication de la chair.

Et à tout prendre, nous pensons que les petites fleurs bleues de notre sentimentalité ont bien leur lumière et incarnent ce bref sourire de jeunesse que la vie éteint trop tôt, hélas!

A travers ces poèmes où Adolphe Hardy égrène ses tendresses junéviles, le poète est resté « frais et attirant par la pureté printanière de ses accents » (3) et fidèle à sa probe conception d'art en sorte que la chanson pétille dans l'âme et sur les lèvres sans laisser ni amertume, ni regret.

« Même quand il aborde l'amour, le talent d'Adolphe Hardy est trop analytique pour nous contraindre à l'envier ou à le plaindre, selon qu'il exprime le bonheur ou la tristesse, mais nous nous intéressons à la précision de ses analyses qui sont d'un profond psychologue et d'un artiste habile, si nous ne partageons pas des émotions trop savamment épiées pour nous gagner à un trouble aussi conscient. » (1)

(1) Gabriel Boissy. Ouvrage cité.

(2) Paul Adam. La Morale de l'Amour.

(3) Eugène Gilbert. « *Le Correspondant* » du 17 juillet 1904.

En parcourant ces poèmes frissonnant de musique et de nombre, on est frappé de la richesse, de la précision et du pittoresque du vocabulaire.

La langue d'Adolphe Hardy vaut qu'on s'y arrête. « Tout en demeurant dévotieusement dans la grande tradition claire, nette, rapide du Verbe français, il sait avec un goût judicieux, enchâsser dans ses vers, quelques unes de ces expressions locales, si pénétrantes, si disantes, si picturales et trop délaissées. » (2) Adolphe Hardy, ce faisant, se rapproche encore d'André Theuriet qui, lui aussi, alla à l'école de nos poètes du XVe et du XVIe siècle. La langue fleure bon le vieux terroir français, elle est bien fille de la Gaule latine et sa physionomie est bien nôtre. C'est ainsi qu'il a rajeuni la « *bobinette* » de l'huis campagnard; pour « couvert de rosée » il a ressuscité « rosoyant » ce joli mot qu'à tort on avait laissé se perdre; et ce charmant verbe « enchapeler» (mettre un chapeau de fleurs sur la tête) comme il l'a heureusement fait renaître dans ces vers :

La lumière affinée au bluteau vert des branches
Baigne ses cheveux blonds et son profil charmé
Qu'un feston rosoyant de fleurs jaunes et blanches
Enchapelle de neige et d'or.... On est en mai.

Et pour dépeindre les reflets intermittents de la lune sur les vieux murs ou sur les eaux stagnantes, il reprendra avec bonheur l'ancien mot français « luisarner » qui exprime si bien d'un

(1) Charles Tardieu. *L'Indépendance Belge* du 17 juillet 1904.

(2) Georges Barral. Article cité.

seul jet, luire par intervalles, et il écrira successivement dans « *Ruines* » et dans « *Berceuse Ardennaise* » :

Quand la lune à travers un nuage blafard
Sous l'ogive ébréchée où hulule un huard
Fait naître, en luisarnant, un reflet d'incendie.
. . . . . .
Dans la fagne obscure où luisarne l'eau.

On demeure à chaque instant subjugué en face de ces trouvailles de poète, de linguiste et de peintre. (1)

Toutefois, le poète ne multiplie pas ces archaïsmes et n'use que peu ou point du néologisme. « Adolphe Hardy a une entente très grande des rythmes français »,disait le grand philologue Michel Bréal. Il travaille ses vers comme Flaubert travaillait sa prose. L'effort est violent, le métier laborieux non pas que l'inspiration soit rebelle, mais l'idéal qui sonne intérieurement est si haut placé que l'artiste connaît une indicible souffrance, une angoissante obsession à le conquérir. Quelle que soit l'idée à rendre, il n'y a qu'un mot pour l'exprimer et Adolphe Hardy s'impose la tâche de chercher ce terme et de n'avoir de cesse qu'il ne l'ait trouvé. « Il y a un charme, une musique spéciale, non pas seulement dans les mots exotiques et rares, mais dans les mots ordinaires de la langue suivant l'emploi qu'on en fait. » (2)

C'est cette conception qui, avec l'instinct de l'harmonie, a dominé le travail littéraire de Flaubert, et il semble bien que ce soit aussi la conception d'Adolphe Hardy qui l'a, du reste, affirmé dans une magistrale conférence qu'il fit en septembre 1909 aux inspecteurs de l'enseignement primaire, au Musée scolaire de Bruxelles.

(1) Georges Barral. Article cité.

(2) Antoine Albalat. L'*Art d'écrire*, p. 133.

« Son vers élaboré lentement, malgré la facilité de composition, est serti avec un art consommé. Chose paradoxale, cet esprit d'élite procède avec la plus rigoureuse logique à la création de sa pensée et du vers qui l'incarnera en sa définitive expression. Il y aurait un chapitre éminemment curieux à écrire sur les recherches minutieuses et les travaux de bénéditin que tel sonnet, telle pièce ont dû coûter au poète. » (1)

De nos jours le culte du néologisme est poussé jusqu'à l'outrance. Hugo disait déjà :

J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.

Non pas qu'il faille condamner a priori ceux qui brisent les moules traditionnels. Tradition n'est point synonyme de routine. Et que ces sauvages de génie s'appellent Hugo, Leconte de l'Isle, Mallarmé, Verlaine, Laforgue ou Verhaeren, nos admirations sourdent parfois violemment vers eux. Ce sont les précurseurs des évolutions nécessaires, ce sont les marqueurs d'étapes, les robustes ouvriers d'avant-garde qui servent le progrès de l'art et de l'humanité parfois au détriment de leur propre immortalité. Ennemis des stagnations, ils sèment le vent des bonnes marées. « Les grands poètes sont leur propre expression à eux-mêmes avant d'être celle de leur temps » (2). La Tradition, force tranquille et sûre, reprend toujours ses droits entre les mains d'artistes

(1) Le *Nouvelliste* de Verviers du 20 février 1904

(2) Barbey d'Aurevilly. *Littérature étrangère*. Cité par Clerget.

sincères qui renouent la chaîne apparemment brisée.

*
* *

La troisième partie de la Route Enchantée, « *Les Dizains Rustiques* » chantent la terre patriale. « La patrie, a dit Paul Adam, c'est un sentiment de la chair, des os et du sang plus qu'une affection rationnelle de l'esprit. » (3) Nous croyons que l'être interne qui n'est ni os, ni chair, ni sang est plus attaché au sol natal que l'être physique. « Un pan de mur écroulé, un donjon en ruines, un cimetière, un coin de ciel bleu, un clocher sonore, une chanson qui traîne au loin sur les champs, voilà la patrie. » (4) Hardy l'a compris, l'a senti et c'est cela qu'il fête ; il porte au cœur cet amour qui donne une éloquence au verbe.

Aime-moi ! ces deux mots sont mes verbes suprêmes. (5)

Aimer, c'est l'art, c'est le souffle et c'est le geste. Cet amour clair et pieux, vibre par toute l'œuvre d'Adolphe Hardy, il en est l'âme souriante et ses vers semblent la gerbe de toutes ses tendresses. Celles de la terre patriale ne sont pas les moins vibrantes ; l'horizon du pays natal ondule toujours au bout de ses rêves et s'il fixe la poésie des choses, il note moins leur physionomie objective que le retentissement de ces choses à travers son âme :

O mes clochers wallons, mes vieux bois et mes [champs,
Que je vous aime à l'heure exquise des couchants,
Quand le soleil s'abîme au fond du crépuscule,
Comme un grand ballon rouge empli de sang [qui brûle !
O mes côteaux flambants de genêts et de houx,
Qu'il m'est doux de gravir vos pentes, qu'il m'est [doux
D'harmoniser mon rêve aux langueurs des ves- [prées,
Sous la caresse en fleur des branches empour- [prées,
Tandis qu'au fil de l'onde où l'ombre va courir,
Les musiques du soir se plaignent de mourir.....

Et ailleurs :

J'aime, aux hameaux perdus de ma terre arden- [naise,
Les bons logis pleins d'ombre où l'on gîte à son [aise ;
L'alcôve où, soutenant les ais du plafond bas,
Saille en angle une poutre, ainsi qu'un très vieux [bras ;
L'horloge au tic-tac lent et dont la sonnerie
Fait tembler le cadran de faïence fleurie ;
Les pots de cuivre et les fruits mûrs sur le [dressoir ;
La table avec le lait mousseux près du pain noir ;
Et, couché devant l'âtre où flambe un feu de [souches,
Le chien-loup qui vous lorgne en clignant ses [yeux louches.

Artiste jusqu'aux moelles, Adolphe Hardy devait être frappé du vigoureux relief, de la physionomie caractéristique, des puissantes éloquences de l'Ardenne et c'est par tempérament autant que par tradition qu'il l'aime. Une psychologie ténue mais très fine court dans son œuvre ; elle peut échapper de prime abord, mais quand on y regarde bien, sa subjectivité se précise et l'âme du poète se livre à travers l'expressive physionomie de ses paysages ; c'est ce fil d'âme qui relie les uns aux autres ces dizains, et qui porte cette subtile étincelle d'enthousiasme qui vagabonde des soirs d'apothéose aux matins dorés, des midis de feu aux

(3) Paul Adam. *Le Trust.*
(4) Armand Praviel. L'*Empire du Soleil*, p 181.
(5) Verlaine. Sagesse (Dialogue-mystique).

nuits mystiques, des somptuosités de l'été aux désolations de l'hiver. On ne peut se le dissimuler, sa poésie est nettement subjective.

Et tout le charme exquis d'aimer et de me vivre
J'en ai dit le poème heureux selon ma voix.

« Voilà la simple, douce, consolante philosophie de cette « *Route Enchantée* » que, la frêle flûte bocagère aux doigts, parcourt Adolphe Hardy. Il aime à se contempler dans les images multiples de la nature Ne croyez pourtant pas que ce soit cette simplicité chère à Francis Jammes qui lui fit écrire de si délicieusement naïves choses, non, la symplicité qui ravit Adolphe Hardy est celle de son horizon familier, vu à travers l'intense poésie de son âme attendrie. (1)

Ces dizains sont pour la plupart d'admirables tableaux où se dessinent au détail les divers aspects de la terre patriale : chaumière esseulée, rivière bavarde, étangs rêveurs, rossignols dans la sonorité des beaux soirs, village blotti aux plis de la lande, cottage aperçu en passant et où l'on rêve de vivre, perspectives lointaines des champs en damier et des forêts moutonnantes, fermes accueillantes dans l'opulence de leurs vergers, vesprées tranquilles d'été dans le soleil et dans la brise, aube frissonnante qui fleure bon le réveil lorsqu'

« On croit goûter un peu le cœur frais du matin »

Nuit sereines, moissonneuses accortes et graciles comme des amphores, douceur des crépuscules,

Douceur de s'alanguir au charme exquis de l'heure
Où l'ombre s'harmonise au deuil du cœur qui [pleure
Et d'accouder son Rêve au bord des vieux étangs
Sous les derniers reflets des beaux ciels palpi- [tants,

Ruines au clair de lune, feuilles d'automne, si pâles, si jaunes

Ou si rouges, en la charmille qui s'allège,
Si rouge qu'on dirait que c'est du sang qu'il [neige !

Tous ces paysages, toutes ces miniatures se lèvent dans une lumière si séduisante, dans des reflets si chatoyants, dans de si accueillants sourires ! Chacun a son lot d'images, et l'on s'arrête devant les images d'Adolphe Hardy, elles font tressaillir, elles pétillent et crépitent comme des chants de cigale dans les beaux jours d'été.

(1) Hector Fleischman. Le « *Voltaire* » de Paris, du 14 août 1904.

« J'ai une prédilection toute particulière pour Adolphe Hardy, écrit Augustin Filon. Celui-là n'est pas dégoûté de la vie : il la savoure en maître et la rend appétissante à ses lecteurs. J'avoue que je soupçonne souvent les poètes d'être des citadins déguisés en bergers qui feignent de n'être heureux qu'au fond des bois et au bord des sources, mais qui rôdent, onze mois sur douze, dans le passage Choiseul, aux environs de la boutique de Lemerre. Ils croient que cela ne se voit pas, mais cela se voit parfaitement. Vous ne sentirez rien de pareil si vous suivez avec Adolphe Hardy la *Route Enchantée*. Celui-là est un rural authentique et un artiste exquis. Donnez-lui un coin de basse-cour, un vieux petit jardin de village, une masure, un porche moussu, une salle de cabaret et, avec ces humbles choses, il vous donnera une jouissance, une émotion. Pourquoi ? Parce qu'il

sera précis et vrai, parce qu'il vous fera voir et sentir ce qu'il voit et sent lui-même tous les jours. Avec lui, Dieu merci ! vous n'êtes pas en « déplacement », en « villégiature », vous êtes à la campagne. Tenez, voici, en dix vers, le croquis d'une maisonnette qui se dresse au bord du chemin:

La bicoque, chaume et torchis, rit sous la roche,
Entre la route en pente et la rivière proche.
Une soue est derrière; un courtil est devant.
Sur des cordes, du linge usé clapote au vent.
Au toit, quelques pigeons dorment, roulés en [boules.
Par les trous de la haie entrent, sortent des pou- [les.
Au vieux tuyau de fer de la source, un fil d'eau
Coule entre rouille et mousse et déborde d'un [seau,
Tandis qu'assise à l'ombre, une fille superbe,
En coiffe à bavolet, plume un canard dans l'herbe

Je ne sais si je me trompe, mais je ne me souviens pas d'avoir lu dix vers aussi pleins de choses qui forment un tableau gai, vrai, familier, harmonieux, nettement visible et plaisant à l'œil.

Quand je vois ces petites esquisses, si rapides et pourtant si fines, si achevées je suis tenté de croire que je sens enfin ce goût de terroir inutilement cherché jusqu'ici chez nos poètes de Belgique; mais, au moment de saluer un des dons les plus précieux de l'art flamand, si bon observateur de tous le détails de mœurs, de costume, d'habitation qui encadrent la personne humaine, je me rappelle qu'Adolphe Hardy est wallon, l'un des représentants les plus francs, les mieux caractérisés de cette race qui combat pour la tradition française contre les prétentions et les ambitions, un peu exagérées, un peu folles, de l'esprit flamand aussi bien que contre les empiétements germaniques. Le pays wallon est la « marche » intellectuelle et littéraire de la France ; le peuple qui l'habite a toutes les énergies et toutes les vaillances des populations frontières. » (1)

*
* *

Voici maintenant des chansons. Des chansons dont les mots clairs et les rythmes réclament des notes; à les lire on entend tout au fond de soi, la musique lointaine qu'elles appellent. Elles sont tendres et ténues et finement nuancées. On pourrait peut-être leur reprocher une littérature trop méticuleuse ; elles ont une destination tout autre que celle de la vraie chanson du peuple, plus instinctive, plus sans façon, plus vibrante mais moins fine, moins subtile.

C'est une dame de haut lignage que la Chanson d'Adolphe Hardy.

Dans une étude (2) consacrée naguère à l'éducation esthétique par la Chanson, nous disions, après avoir rendu tangibles nos idées par l'examen de l'œuvre de Botrel:

« Partout où nous rencontrerons la chanson avec les mêmes enthousiasmes, la même flamme réconfortante, le même vers sonore, nous l'accueillerons à cœur ouvert et nous l'estimerons bonne, si elle porte dans les âmes un peu de joie humaine, un peu d'idéal. Nous convions nos poètes et nos musiciens à orienter leur inspiration vers la chanson. Il ne leur manque ni le champ, ni l'espace, car toute terre a ses légendes, sa poésie rustique, toute race, son lot de joie et sa part de douleur. »

(1) Augustin Filon. Feuilleton du *Journal des Débats* du 25 janvier 1905.

(2) Paulin Renault. L'Ecole et la Chanson.

Cet idéal que nous appelions de nos vœux semble réalisé, dans ce recueil du moins, si l'on fait abstraction de l'angle très restreint de l'inspiration pour ne considérer que la technique du vers, le choix du rythme et la fraîcheur du sentiment. Nous nous expliquons : ces chansons constituent une indication plutôt qu'une réalisation.

Botrel, s'il a plus net le sens de la chanson, n'a jamais dépassé la perfection formelle de cette délicieuse « *Berceuse Ardennaise* » :

Dans ton berceau neuf, tressé d'osiers jaunes,
Dors, ô notre Aily, dors jusqu'à demain !
Dors : la lune accroche, au fond du chemin,
Sa lanterne sourde aux fourches des aunes.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do....
L'homme au sable passe : Aily, fais dodo !

Volets chevillés, bobinettes closes,
Les gens d'à côté montent sur leurs bas ;
Tout s'allume en haut, tout s'éteint en bas ;
La nuit, sous son crêpe, endeuille les choses.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do....
L'homme au sable passe : Aily, fais dodo !

Guettant la souris qui râpe la plinthe,
Le matou ronronne et guigne un régal,
Tandis que sous l'âtre, usant son métal,
A limer, limer, le grillon s'éreinte.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do.
L'homme au sable passe : Aily fois dodo !

Besaciers sans gîte et traîne-misère
Louchent vers l'étable où lents mâchements,
Bruit de paille fraîche et reniflements
Disent chère-lie et molle litière.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do...
L'homme au sable passe : Aily, fais dodo !

Au van noir du ciel l'or des nuits se blute
Et la cloche oscille en sa tour à jour ;
Près du grand fossé sombre comme un four,
Le crapaud craintif s'essaie en sa flûte.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do...
L'homme au sable passe : Aily, fais dodo ;

L'oreillard furtif en l'air flou tournaille,
Et vire et revire et fait ronds et ronds,
Frôlant ci et là de ses ailerons
Les chaumes que l'ombre estompe en grisaille.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do...
L'homme au sable passe : Aily, fais dodo !

La hulotte hulule aux entours des granges ;
La girouette grince au toit du château ;
Dans la fagne obscure où luisarne l'eau,
On entend des bruits, des bruits très étranges.

Dodo, notre Aily, dodo, mi, sol, do...
L'homme au sable passe : Aily, fais dodo !

Dors, la lune accroche aux fourches des aunes
Sa lanterne sourde au fond du chemin ;
Dors, ô notre Atly, dors jusqu'à demain
Dans ton berceau neuf, tressé d'osiers jaunes.

N'est pas chansonnier qui veut : la chanson a sa grâce mutine et légère, son rythme, sa physionomie, sa manière à elle. Est-ce dédain ? ou impuissance ? Peu de poètes ont orienté leur labeur de ce côté. Hardy semble en avoir saisi le rythme et la coupe. Sans doute, sa chanson reste quelque peu hautaine ; elle n'enveloppe pas toutes les péripéties d'une action comme celle de Béranger ou celle de Botrel ; elle éveille la curiosité artistique et caresse discrètement le cœur parce que l'émotion va de pair avec la ciselure de la forme, délicate comme elle, et fine et pour tout dire aristocratique. A lire ces vers, on songe à la musique frêle et mièvre de Paul Delmet. Quelques unes de ces chansons sont faites d'un souffle, d'un rien. Mais par leur tenue, elles demeurent toutes dignes du probe ouvrier d'art dont elles émanent ; il resterait à Hardy à pénétrer plus profondément la psychologie populaire pour en devenir véritablement le barde. L'élan, du reste, est donné. Depuis quarante ans, une tendance régiona-

liste, réaction nécessaire et bienfaisante contre la centralisation politique qui a étreint la société depuis plusieurs siècles, une tendance régionaliste s'accuse dans la littérature ; la chanson a joué dans cette évolution un rôle prépondérant. Des recueils ont surgi apportant l'âme de la province, ses vieilles ballades, ses chants de veillée ou de plein air, ses légendes, rêve des pères et des fils toutes les choses qui restent au cœur de la race. Toutes ces chansons représentent des idées, les idées de bonhomie, de foi, de douce philosophie qui forment le fond du peuple et les idées, dit Balzac, ne meurent pas. Edouard Schuré a magistralement signalé ce mouvement qui s'accentue violemment. (1)

Successivement parurent les *Noëls Francomtois* de Max Bruchon, les *Chansons de Normandie* de Beaurepaire, les *Chants du pays Messin* de Puymaigre, les *Chansons populaires de l'Ouest* de Bujeaud, les *Sonious* et la *légende de la Mort* d'Anatole Le Braz, les *Chansons provençales* de Damase Arbaud, les *Chansons de Gascogne* de Bladé.

Puis les poètes s'inspirèrent largement des cris d'âme du peuple; la bourgeoisie littéraire capitulait; la démocratie trouvait des chantres non plus seulement violents, mais rêveurs et sereins. L'un des premiers, André Theuriet, entra résolument dans cette voie. Il fit passer dans ses vers toute la poésie de l'Argonne et de la Lorraine : cueilleuses de muguet, charbonniers, bûcherons, sabotiers, tous les sains ouvriers de la terre et des bois:

Brins d'osier; Brins d'osier
Courbez -vous assouplis sous les doigts du van-
[nier.

Puis ce fut Jean Aicard avec sa souriante idylle *Miette et Noré*.

« Dans ce poème, on retrouve, en traits modernes, les pâtres à cheval de la Camargue, les bergers errants vêtus de peaux, les vendangeurs et les vendangeuses, les fiers gas et les jolies lavandières, D'étape en étape, des chansons brodent ce récit et le parfument comme la lavande et le romarin au flanc de collines. On y sent que Jean Aicard s'est enivré, lui aussi, des chansons populaires comme du cri vibrant des cigales. » (2)

Nulle part le lyrisme populaire ne s'est conservé plus large, plus profond qu'en Bretagne ; les légendes et les gwerzes s'oubliaient cependant sous le flot montant des modes de Paris malgré la réaction déjà lointaine de Villemarqué et de Brizeux. Mais voici que surgissent en foule des bardes et parmi cent autres, Ch. Le Goffic, simple et pénétrant, Anatole Le Braz tour à tour conteur et chansonnier, Tiercelin, le doux rêveur, puis Théodore Botrel, dont les chansons se sont répandues dans le vent jusqu'en nos dernières bourgades.

Toutes les provinces ont leur contingent : le folklore eut ses commis voyageurs. La tradition se faisait à nouveau force et beauté. Ce furent Charles de Pomairols pour le Rouergue, Lucien Pâté pour la Bourgogne, Gabriel Vicaire et ses *Emaux Bressans*, Achille Millien pour le Nivernais, Gabriel

(1) Edouard Schuré. Histoire du Lied ou la Chanson populaire en Allemagne.
(2) idem.

Marc, Vermenouze et Versepuy, pour l'Auvergne, Rollinat et Hugues Lapaire, pour le Berry, Mousseron pour le Nord, Jacques Dalcroze, pour la Suisse romande. C'est Maurice Bouchor qui se fait l'apôtre ardent de la chanson scolaire ; c'est enfin toute la pleïade de la *Bonne Chanson* qui se groupe autour de Botrel.

« Aux deux bouts de l'échelle humaine, s'écrie Edouard Schuré, à l'extrême naïveté comme à l'extrême conscience, dans la chanson populaire comme dans la plus hante poésie, l'âme humaine affirme le monde du divin. Elle chante éperdûment la Justice, la Beauté, la Vérité qu'elle sait être à l'origine comme à la fin des choses, parce que les rayons de ces déesses fulgurent en elle-même Par là, elle touche à Dieu, elle entre dans l'Eternel, elle possède l'Absolu.

Ainsi se vérifie, dans l'ordre esthétique comme dans l'ordre psychique, la parole attribuée à Hermès : « Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas. Rien n'est petit, rien n'est grand dans l'Univers et Celui qui travaille est Un. » (1)

A proprement parler, Adolphe Hardy n'a marché dans cette voie qu'à pas timides, et ses chansons ne s'inspirent pas du passé de la terre et de la race. Mais il est indéniable qu'il a le culte du sol natal, toute son œuvre en fait foi. Il ne lui reste qu'un pas à franchir pour devenir ce poète que nous appelons de nos vœux, car sa main dessine en maître la physionomie de la chanson. Peut-on trouver un sens plus averti du rythme que dans cette délicieuse *Chanson d'Aily :*

Au printemps, le soir, quand les branches vierges
Eventent l'air bleu de frissons en fleur,
Quand la mousse abonde au bord frais des berges
Où tout est musique, arome et couleur,
Sous les buissons verts que gonfle la sève,
Dans les sentiers creux, pleins d'oiseaux chan-
[tants,
Comme il rêve, Aily, le cœur à vingt ans,
Aily, comme il rêve !

En été, le soir, quand l'ombre embaumée
Grise les amants et leur dit d'oser,
Quand, lente aux aveux, la première aimée
Donne, en défaillant, son premier baiser,
Vers l'heure où s'endort la branche penchante
Au fil du ruisseau clair et réjoui,
Comme il chante, Aily, le cœur ébloui,
Aily, comme il chante !

En automne, au soir, quand au coin des haies,
Celle qu'on attend tarde au rendez-vous,
Quand sous les halliers où saignent les baies
Le front s'assombrit d'un soupçon jaloux,
Le long de l'eau glauque, au pied noir du tremble
Où ne sourit plus ce qui souriait,
Comme il tremble, Aily, le cœur inquiet,
Aily, comme il tremble !
En hiver, au soir, quand la bise corne

En sa trompe rauque, à l'angle des toits,
Quand les pieds dans l'âtre où fume un feu morne
On rouvre l'herbier aux fleurs d'autrefois,
Quand tout est fini, quand a râlé l'heure
De l'amour défunt sous son froid linceul.
Comme il pleure, Aily, le cœur resté seul,
Aily, comme il pleure !

Dans ce quatrième stade de la "*Route Enchantée*», Adolphe Hardy reste toujours fidèle à la préciosité verbale à laquelle il nous a accoutumé ; il a le secret de mettre la ténuité éloquente de ses sentiments en harmonie avec une langue chatoyante, aux rythmes caressants ; il donne cette délicieuse impression de l'inachevé dans l'émotion, laissant au lecteur le soin et le loisir de la poursuivre ; il crée des états d'âme

(1) Edouard Schuré. *Le lied allemand.*

sans imposer de direction bien précise, en sorte qu'on s'y réfugie dans la sécurité de la discrétion et la surprise de l'inattendu. Adolphe Hardy semble s'inspirer de ces paroles du poète Keats: « Les mélodies qu'on entend sont douces, celles qu'on n'entend pas sont plus douces encore ». Il n'est pas de ceux qui « à force de creuser leurs idées, s'y enfouissent. » (1)

On peut lui appliquer ce jugement que Léon Bocquet portait sur Albert Samain : « Tout ce qui se devine, se suggère, mais s'exprime à peine, les odeurs vagues, les horizons brumeux de nos rêves, les divins crépuscules du cœur, l'obscure émotion de la solitude, l'inquiétude des heures méditatives tout ce que nous sentons, à certaines minutes supérieures, affluer des âmes vers notre humanité, il a su le rendre perceptible et insinuer en nous de l'inconnu et du mystère qui y dormaient (2)....»

Dans la chanson d'Adolphe Hardy, la fraîcheur du sentiment fleure bon le matin ; on y respire cet air souriant où il y a toujours un peu de rose et de bleu avec, comme condiment, la sagesse atténuée d'une mélancolie. Hardy est toujours maître de son rêve et, en cela, il est véritablement poète car il ne faut pas « que le rêve emporte le rêveur », son style ne connaît pas de nonchalance. Avec sa technique impeccable, son sens de la physionomie des mots, sa subjectivité délicate, il pourrait trouver dans la chanson l'une des voies les plus souriantes de son labeur.

* * *

Voici que nous atteignons, sans lassitude, la dernière étape de la *Route Enchantée*. Il nous reste au fond des yeux comme une apothéose faite de soleil et d'azur ; nous avons vécu les émotions des heures propices ; des coins merveilleux de pays ont surgi, de-ci de-là, avec leur tendresse calme, et nous avons senti le rayonnement d'âme qui flotte au-dessus des horizons de Chez nous ; de beaux vers sonores nous ont chanté leur musique d'abeilles, butineuses d'idéal. Musique et couleur, tout l'enchantement des choses chères et belles, a passé en nous.

Après les chants d'espoir et de joie, voici maintenant une note mélancolique, un peu d'hiver après l'été.

Ce ne sont pas, à la vérité, des poèmes tumultueusement désolés, des poèmes d'un lyrisme profond à la Musset.

La sensibilité d'Adolphe Hardy, c'est-à-dire, selon nos vieux classiques, ce don d'être ému et d'émouvoir, est amoureuse de discrétions ; elle se traduit par la nuance ; c'est une personne qui porte très haut le goût de la décence et de la retenue ; elle n'est ni échevelée, ni hagarde ; elle s'efface, mais elle le fait avec une grâce si complète, que les regards s'attardent sur sa physionomie légèrement angoissée, devinent les troubles intimes et ne se trompent pas à cette sérénité extérieure.

Il faudrait citer tous ces poèmes

(1) Thureau-Dangin. Histoire de la Monarchie de Juillet — Cité par René Doumic. Georges Sand VIIe conférence.

(2) Cité par Gabriel Boissy et Dominique Folacci. L'*Amour dans la Poésie Française*. p. 243.

tant il y bat de cœur, tant ils contiennent d'art et de sentiment. Leurs pensées ont été rencontrées en quelque carrefour de la vie ; elles ont, un jour, assombri nos yeux d'une gravité subite, et rompu les sérénités les plus rebelles, d'une angoisse rapide. Les secousses ne sont ni profondes, ni violentes, ce sont les arrhes quotidiennes de l'existence ; elles ont, à côté de leur mélancolie aiguë parfois, un tel rayonnement de douceur qu'on s'en laisse caresser l'âme, au lieu d'ouvrir une plaie ; elles cicatrisent maternellement nos blessures ; elles ont l'accueil discret des crépuscules, des beaux crépuscules, qui portent là-bas, au couchant, l'espoir des aubes prochaines.

Et c'est la voix d'un page fluet et gracile rêvant aux étoiles et soupirant dans l'air bleu du soir les tendresses des cœurs neufs, des âmes d'élite, des sensibilités affinées, richement nuancée.

..: Si l'on pouvait, pourtant, recommencer sa vie
Ou repasser un peu par la route suivie
A vingt ans, sous les nids en fête dont les voix
Rechanteraient au cœur les doux airs d'autrefois ;

Si l'on pouvait sentir ses amours en allées
Refleurir au soleil comme des giroflées
Repoussent, chaque avril, aux fentes d'un vieux [mur ;
Si seulement, le soir, dans le frais clair-obscur,
L'on pouvait, un moment, comme à l'accoutu- [mée,
Se rasseoir à côté de la première aimée
Et lui reprendre un seul des baisers de jadis,
Ce serait sur la terre un peu le paradis !

Il y a des âmes-femmes, disait Albert Samain. Il semble bien qu'Adolphe Hardy possède une de ces âmes, par la délicatesse de ses sentiments, la grâce de ses gestes, la coquetterie de ses vers, par le recul devant l'action et par son impressionabilité spontanée et vibrante. Sans être obsédamment subjectifs, ses poèmes trahissent une sentimentalité profonde et jamais Hardy ne devient, selon l'expression de Paul Léautart, « un décorateur de sentiments artificiels ».

Mais à tout prendre, cette analyse des sentiments par les petits côtés, par les légers frisottements que les événements amènent à l'âme comme des rides à peine sensibles soulevées par le vent à la surface d'un lac, ne sont-ils pas le vrai chemin de l'analyse, une espèce d'homéopathie psychologique ? Et n'est-il pas d'une perfection admirable et rigoureuse, l'instrument qui parvient à rendre sensibles les moindres vibrations secrètes du cœur? Adolphe Hardy atteint cette perfection micrographique.

Bel instrument qui vibre à travers ces « *Miscellanées* », beau rossignol mélancolique des soirs humains dont la note s'accorde merveilleusement à nos tressaillements intimes ; interprétateur averti des rêves que nous accueillons aux heures brèves où, sans souffrir, nous nous grisons au souvenir des caresses anciennes et des cordialités lointaines, et où nous jouissons de cette incertitude de l'âme qui ne sait plus s'orienter aux frontières des larmes et des sourires. Adolphe Hardy connaît la subtile magie de nos pauvres chimères, à qui un peu de rose et de bleu suffit à créer un horizon, il connaît les voix

propices vers qui nous tendons nos espoirs; ses doigts savants parcourent le clavier de l'âme et en tirent des mélodies assourdies et divinement évocatrices; au dessus du rythme se dessinent, par des chemins divers, les visions du souvenir, cet attribut grandiosement humain qu'à certaines heures nous appelons de toute la force de notre être. Et jusque dans les choses qui l'entourent, l'esprit divinateur et la sensibilité exquise du poète, lui font découvrir comme un dédoublement de sa propre personnalité, comme de subtils reflets de sa pensée elle-même, de ses préoccupations, de ses inquiétudes, de ses pressentiments. Voici un sonnet qui, à ce point de vue nous paraît caractéristique. Il est intitulé *L'eau qui pleure:*

Sur la crête boisée où le ciel bleu finit,
Parmi les halliers roux tachés du sang des [mûre,
Un bouleau blanc marquait d'un couvert de ra- [mures,
La place où notre amour avait rêvé son nid.

J'y fus l'attendre un soir, dans l'ombre et les [murmures,

Au revers de la côte où, sur le roc bruni,
Un fil d'eau s'épuisait des veines du granit
Parmi les grappes d'or rouge des sorbes mûres.

Hélas ! quand s'échangea notre premier serment'
La source me parut sangloter sourdement,
Jetant un trouble vague en mon âme ravie...

Lors, me retrouvant seul, ce soir, sous le bouleau,
Je comprends pourquoi l'œil prophétique de l'eau
Pleurait quand nous jurions que c'était pour la [vie.

A tous ceux pour qui la vie fut marâtre, il rouvre avec précaution la blessure ancienne, juste assez pour qu'ils en revivent les douleurs sans en subir les dépressions morales ; car Hardy est l'ennemi des affadissements et, chantre clair de l'Espoir, il laisse se prolonger, en dernière analyse, la note de l'énergie et du courage. Et ce n'est pas ce bouquet, merveilleux pourtant, des *Miscellanées*, qui nous livre le vrai parfum de son âme. Mais puisque l'humble fleur de mélancolie s'offre à nous, laissons-nous un instant aller à sa subtile griserie et si nous avons connu l'heure amère des adieux et des séparations, rêvons en ce *Printemps triste :*

Aux premières blancheurs d'avril quand merle et [grive
Dans l'air qui s'ensoleille ont repris leur essor,
Quand, aux flancs des rochers que la mousse [enjolive
Les sources chantent clair comme des fifres d'or ;

Quand parmi la fraîcheur vive des feuilles sou- [ples,
Dès le salut de l'aube ou vers l'adieu du jour,
Les beaux adolescents, heureux, s'en vont par [couples,
Plaignons l'infortuné qu'abondonne l'amour !

Rien ne distrait l'ennui de son cœur solitaire ;
Pour lui le crépuscule à l'aurore est pareil ;
Soleil, oiseaux et fleurs ont beau dire et beau [faire :
Il a droit de nier fleurs, oiseaux et soleil.

Son œil indifférent voit s'ouvrir, sous les haies,
Primevères, orchis, pervenches et lamiers.
Et son oreille est sourde au lied des brises gaies
Comme à l'oraison grave et tendre des ramiers.

Sous les ombrages verts de la route enchantée
Où se meurt la douceur des musiques du soir,
Que lui font les bancs d'herbe épaisse et veloutée?
Personne, à ses côtés, ne doit venir s'asseoir.

Et, tandis qu'il s'en va vers les forêts fleuries,
Tel un pauvre au devant d'un splendide festin,
Les clochers d'alentour, mêlant leurs sonneries,
Lui paraissent tinter le glas du temps lointain,

Du bon temps où ces bois qu'Avril baigne et [décore
Avaient aussi pour lui des airs de paradis,
Sous les vieux troncs noueux où l'on distingue [encore

Et, par les lieux témoins de ses amours pre-
[mières,
Vaincu, l'âme brisée, il attarde ses pas,
Cherchant, dans les parfums, les chants et les
[lumières
Comme un printemps perdu qu'il ne retrouve pas.

»***

Notre tâche s'achève et maintenant que nous avons franchi le dernier tournant de le *Route Enchantée*, nous tenterons de dessiner en quelques traits synthétiques, la physionomie littéraire d'Adolphe Hardy. En nous receuillant un instant au-dessus de tous les poèmes en cherchant à saisir le rythme favori, les tendances aimées et le sens de l'évocation, nous avons fleureté au hasard, obéissant parfois à un sybaritisme littéraire très éloigné des principes d'une critique rigide.

Penchons-nous sur ce tempérament d'artiste et sur son verbe, et tirons-en, selon le joli mot de Rabelais, « toute la substantifique moëlle ».

Nous essayerons, ainsi, de réunir en un faisceau les notes éparses en notre étude, et nous tenterons d'exprimer synthétiquement notre appréciation définitive.

Les œuvres du poète ne donnent jamais la grande secousse, pas de cris farouches, pas de clameurs, pas d'attitude athlétique, pas de situations d'exception. Mais si les images ne s'imposent pas par la vigueur, si elles n'ont rien de vertigineux, d'autre part, elles sont inattendues, originales, souriantes et les révélatrices d'un tempérament artistique exquis.

Hardy ne produit pas le sursaut qui, en fait d'art, correspond à la sensation dans un autre domaine. Mais sous des apparences de fluidité et de mignardise, ce patient limeur cache des énergies tranquilles. Il marque ces œuvres d'un coup d'ongle impératif et personnel et dans sa conception en art, il reste toujours lui-même avant d'être le tenant d'une école. On sent qu'il est maître absolu de son rêve et en cela, il est véritablement poète, car il ne faut pas, dit Barbey d'Aurevilly, que le rêve emporte le rêveur.

Le sentiment et le coloris se battent à qui sera le plus puissant ; mais ennemi des heurts et du chaos, Hardy possède cette aptitude de pondération et d'harmonisation si difficile à atteindre parfois, et sans laquelle il n'y a point d'œuvre définitive. Rien ne dénote : c'est une question de tempéram ent, d'atavisme et aussi de métier, car on sait, selon l'expression de Mathilde Alanic, quel doigté il faut à certaines heures pour obtenir les vibrations voulues.

Hardy s'est jeté d'instinct vers l'idéalisme, à l'heure où le naturalisme tentait des réalisations rimées ; avec le poète, on se sent d'emblée et constamment dans une atmosphère d'âme, l'on se réfugie au coin délicieux du rêve et l'on appelle l'Inconnaissable de toute sa soif d'éternité. Adolphe Hardy porte en lui la divine musique qui ébranle les cordes de l'idéal et il professe que l'artiste et le poète ne doivent pas séparer l'argile du rayonnement, la terre du ciel, le fini de l'Infini (1). Dieu lui a donné la faux aigüe pour raisonner dans les plaines de l'idéal ; il est un amant délicat de la Beauté et il le maintient aux antipodes de la conception

(1) Arsène Houssaye. — *Le quarante-et-unième fauteuil.*

artistique qu'ont professée Ruskin et Zola et qu'a réalisée si puissamment Emile Verhaeren.

« Qu'il tienne l'ébauchoir, la plume ou le pinceau, l'artiste ne mérite véritablement ce nom que lorsqu'il donne une âme aux choses de la matière, une forme aux choses de l'âme, que lorsque, en un mot, il idéalise le réel qu'il voit et réalise l'idéal qu'il sent (1).

A ce titre, Hardy est un artiste non seulement sincère, mais puissant, et parfait.

Son inspiration n'est ni complexe, ni raffinée, mais elle a de telles calineries de touches qu'elle parcourt sa gamme de sentiments dans ses notes les plus ténues ; elle ne va jamais jusqu'à l'outrance, ni dans les termes, ni dans la pensée ; Hardy n'éblouit pas, il rafraîchit le cœur et les yeux.

« L'homme d'ailleurs explique l'œuvre. Certes l'optimisme et la joie de vivre, en souriant, la vie saine et belle au sein de la nature qui chante, auraient pu laisser parfois à la pensée du poète, plus de profondeur et de force de conclusion. Mais, vu la genèse de son talent, il ne l'eût peut-être gagné qu'aux dépens de l'admirable limpidité de l'expression et de la précision étonnante du verbe.

Tels de ses vers semblent des miracles de rythme.

Leur perfection même paraît si adéquatement fixer à la fois la pensée et l'image, que tout autre mode d'évocation y apparaît inférieur, voire impossible.

Le naturel merveilleux qui se dégage de cette adorable et claire simplicité voulue, ne saurait cependant faire méconnaître au lettré initié aux arcanes de la prosodie, la somme insoupçonnée du labeur vaincu auquel la volonté du poète condamne la facture du vers.

Adolphe Hardy démêle d'instinct au sein du kaléïdoscope des idées et de la magie des couleurs dont s'anime pour lui la vie des êtres, tout ce qui caractérise son rêve et objective sa pensée et du coup le verbe jaillit lapidaire, sertissant l'image et faisant tableau. C'est un intuitif, un visuel mais impérieusement et volontairement soumis à la logique du fait. Il possède comme Alphonse Daudet, et à un haut degré, ce don si rare de l'émotion pénétrante, communicative, obtenue pourtant sans autre recherche que celle de la vérité. (1)

Il faut insister aussi, car c'est là l'un des meilleurs titres de gloire du poète, sur la tenue académique de sa langue, sur son sens du traditionalisme. On dirait que ces lignes qu'André Beaunier (2) consacrait naguère à Jules Renard ont été inspirées par la lecture de la *Route enchantée ;* elles constituent une admirable mise au point de la valeur de Adolphe Hardy considérée sous cet angle :

« Il a le souci des mots comme un peintre a le souci des couleurs qu'il emploie. Les mots, il ne les emploie qu'à bon escient. Il s'occupe de leur signification ; il la cherche et il la découvre, dans le prodigieux et horrible désordre où nos penseurs les plus féconds et

(1) Lettre de Dumas fils à Zola. Cité par J. Hennebicq dans *l'Art et l'Idéal.*

(1) Frabel. L'*Tout-Verviers.*

(2) André Beaunier. — Le *Figaro* du 28 mai 1910,

les plus ignorants ont mis notre vocabulaire. Quand il a écarté tout cela, il est heureux de sa trouvaille ; quand il a enlevé l'ordure et la gangue, il se réjouit du diamant qu'il attrape.

Il recourt à l'étymologie ; et il sait la première donnée du mot. Et puis la lente histoire de ces pathétiques syllabes lui enseigne leur bel enrichissement. Les mots ont leur destinée ; il la connaît. De cette manière, ils ne sont pas pour lui de pauvres étiquettes hasardeuses qu'on pose vite et bien commodément sur les idées. Il les considère comme des réalités vivantes et impérieuses qu'on ne contrarie pas sans les blesser, qu'on ne brutalise pas sans les tuer.

Il prend garde à eux. Il veille à leur bon voisinage. Il les choisit avec précaution. Il ne les entasse pas à l'aventure, ainsi que font ces gaspilleurs dont les indulgents critiques vantent « l'abondance verbale. » Et il n'en veut pas beaucoup à la fois, mais il les trie.

Il ne se dépêche pas. Et, comme il analyse sa pensée, il n'improvise pas à tout bout de champ, des néologismes. Les mots tout neufs ne valent rien. Ils n'ont pas vécu : ils ne savent rien. Ce sont des enfants qui babillent ; on peut les trouver gentils, drôles : ils n'amusent guère que leurs parents.

On pourrait à peine reprocher à Hardy de traiter surtout et de préférence des sujets menus, car il est quelquefois bon de réagir contre la sottise des idéologues opulents.

« Et puis, il n'y a pas de sujets petits ou vastes. Toute la nature avec ses forces violentes et minutieuses, est dans un pauvre paysage de campagne. Un portrait d'Holbein, étroit de cadre, me révèle mieux l'âme des hommes et des femmes que ne font ces portraits somptueux dont l'auteur, peintre d'étoffes, aurait si bien pu être tailleur, couturier, que sais-je ? (1)

Adolphe Hardy est un parfait littérateur dans un temps où abondent les rétheurs et les barbouilleurs de toutes sortes. Quand se prodiguent ainsi les primaires un bon écrivain s'enferme avec plus d'assiduité dans l'amour de son art. Il s'y cantonne ; il s'y emprisonne tenace, il n'en sortira.

Pendant que hurlera la multitude, pendant que d'autres offriront la cordiale générosité de leurs solécismes et de leurs néologismes à la démocratie montante, il arrangera de jolis mots en belles phrases.

Nous souhaitons, pour la dignité et le renom de nos Lettres Belges, qu'Adolphe Hardy poursuive longtemps et opiniâtremeut son labeur et qu'après nous avoir mené par les avenues somptueuses de la Route Enchantée, vers le pays du Rêve, vers l'éternelle colline qui se profile à l'infini, il continue à nous donner, nombreux et vibrants, les chants définitifs qu'il recueille dans les cîmes.

Dans l'armée ardente des ouvriers d'art qui font enfin rayonner le génie belge et notent le cri fraternel de la race et la ligne onduleuse de nos horizons, Adolphe Hardy a pris un poste très en vue. Il ne se lassera pas de fixer en ses vers les aspects suggestifs et évocateurs de chez nous, et il trouvera un jour sa moisson d'immortalité.

(1) André Beaunier. Article cité.

Qu'il nous soit permis, au moment de clore notre étude, d'exprimer notre sentiment d'intime fierté à la contemplation de l'essor splendide de notre littérature nationale.

Notre inaptitude littéraire semblait consacrée par l'histoire. Jusqu'en ces derniers temps, la Belgique n'avait pu fournir que quelques littérateurs crépusculaires et cosmopolites.

Depuis mil huit cent trente, nous fléchissions sous le poids d'une activité industrielle et pratique qui ne semblait pas permettre « l'élégance des loisirs, ni le sourire de l'intelligence. » (1)

Et toutes nos aspirations, toutes nos fièvres littéraires nous venaient du Sud où s'étalait, luxuriante et superbe, notre véritable patrie intellectuelle.

Nous ne pouvons, ni ne devons ignorer les choses de France, mais nous avons droit à une culture artistique vraiment nôtre et réflétant la physionomie particulière de notre race.

Car notre terre a son caractère propre, et nos âmes, ont leur accent spécial. L'anthologie belge s'enrichit ; son prestige rayonne et déjà, on connaît, par delà les frontières, la manière personnelle de nos écrivains, rêveurs exquis ou conteurs pétillants. C'est le verbe vertigineux d'un Verhaeren, la plantureuse somptuosité d'un Lemonnier, la bonhomie goguenarde d'un Maurice des Ombiaux, la physionomie songeuse d'un Carton de Wiart, la philosophie subtile d'un Pol Demade, la mélancolie déprimante un peu d'un Fernand Séverin, le verbe frondeur et impératif d'un Picard et il faudrait citer tous les fils de la même terre d'ordre de joie, de clarté, d'ardeur et de rêve : nous voyons le même éclair dans leurs yeux mobiles et lumineux.

Soyons nous-mêmes ; et, si nous ne pouvons tourner les yeux vers ce septentrion pour lequel selon l'expression d'André Beaunier « nos barques latines n'ont pas de voiles ni de sûrs pilotes, » ne suivons pas non plus à l'aveuglette, en littérature comme en tout le reste, la mode niveleuse de Paris. Brisons cette hégémonie littéraire. Soyons les vrais fils de notre sol, de nos traditions et de notre Race.

PAULIN RENAULT.

(1) Emile Ripet. — *Les Destinées de la Provence.*

Bibliographie d'Adolphe HARDY.

LES ŒUVRES :

Vers le passé (poème tiré à part), 15 p. 1888, in-12. Jacques Godenne, Namur. (Hors commerce.)

Croquis Ardennais (plaquette de vers), 24 p. 1889, in-12. Jacques Godenne, Namur. (Epuisé.)

Fleurs d'hiver (tiré à part), 16 p. 1889, in-12. Jacques Godenne Namur. (Hors commerce.)

Pour lire au bois (vers), 26 p. 1893. Charles Fonteyne, Louvain. (Epuisé.)

Les Emaux Wallons (album de vers), 34 p. (Epuisé.)

La Route Enchantée (poésies), 188 p. 1904. in-12. Fischbacher, Paris.

PRINCIPALES COLLABORATIONS :

Journal des Gens de Lettres belges; Revue Générale; Durandal; Revue Belge; la Nervie; le Type; Floréal; le Cravache; Tout-Lou-

vain; La Flandre littéraire; la Semaine littéraire; le Drapeau; Tout-Liége; Magasin littéraire; La Libre Critique; le Farfadet; Pays de Liége; Journal de Namur; Canton de Spa; l'Art libre; la Vedette du Rivage; Nouvelliste de Verviers; Journal de Dison; Gazette de Dison; Courrier de la Vesdre; l'Indépendance Belge; Patriote et National; XXe Siècle; Journal de Bruxelles et *Petit Belge; l'Illustration Européenne; Globe Illustré; Métropole; la Roulotte; Souvenir; Samedi; Essor littéraire; Florilège; Revue littéraire; Avenir du Luxembourg; Semeur; Hainaut; Illustration Belge; France libre; Supplément illustré du Petit Parisien; le Coin de Terre, le Foyer* (Paris); *Le Journal de Roubaix.*

PSEUDONYMES :

Paul Delorme. — Maître-Claude. — Paul L'Eburon. — Jean de Brabant.

NOUVELLES

L'auteur des Mémoires d'un âne

Puissance des souvenirs d'enfance! Nombre de personnes, généralement d'âge mûr, se sont réunies au jardin du Luxembourg pour inaugurer le buste de la comtesse de Ségur, et cela a pris les proportions d'un petit événement, avec du sourire et de l'attendrissement dans l'air. Ce sont des académiciens qui ont loué l'auteur de tant d'innocents, mais amusants romans, qui s'adressaient, naguère, à des lecteurs de douze ans. Le plus célèbre de ces romans avait pour titre les *Mémoires d'un âne*. L'âne Cadichon! C'é ait un âne qui avait bien des souvenirs, et qui les contait agréablement, avouant ses torts, le cas échéant, et ses faiblesses — ce que ne font guère, d'habitude, ceux qui écrivent leurs mémoires.

La comtesse de Ségur était une femme d'esprit. Son ombre a dû être un peu étonnée de ces hommages et, peut-être, elle les a trouvés disproportionnés avec son œuvre .Mais, dans sa morale familière, elle avait encouragé les bons sentiments et elle a pu voir que ceux à qui elle s'était adressée, hommes graves, à présent, pratiquaient la reconnaissance. En fait, les assistants prenant une part effective étaient des gens sur leur déclin.

C'était sous le second Empire qu'ils portaient des jupes courtes et des pantalons courts... Mais, bien qu'on eût organisé une fête d'enfants, les enfants d'aujourd'hui connaissent-ils la comtesse de Ségur? Prendraient-ils encore au sérieux ses histoires, qui passionnaient leurs pères? L'enfance est sceptique, en ce temps-ci, sceptique et de tendances déjà utilitaires...

Mais ce monument élevé à Mme de

Ségur a sa philosophie, à un autre point de vue. Mme de Ségur, « née Rostopchine », ainsi signait-elle ses livres. Elle était la fille de l'homme qui, dans une farouche résolution d'un patriotisme exaspéré, brûla Moscou, et amena cette terrible retraite de Russie qui couta tant d'existences... On eût bien surpris les survivants du passage de la Bérésina en leur disant qu'un jour viendrait où une descendante directe de Rostopchine aurait son effigie dans le plus aimable de nos jardins, et qu'elle serait l'image même de la bonté et de la douceur. Ainsi, en moins d'un siècle, les tragiques souvenirs de guerre qu'évoquait ce nom de Rostopchine se sont-ils mués en de gracieuses évocations. Le père fut un grand destructeur ; la fille amusa les petits-fils de ces Français que le gouverneur de Moscou avait exposés aux pires souffrances.

Rostopchine, composant lui-même son épitaphe, s'appelait « un vieux diable usé ». La comtesse de Ségur, avec une fraîcheur de sentiments qui fit son succès, appela *Un petit diable* un de ses meilleurs volumes.

C'est, certes, là, une victoire des idées pacifiques, un spectre terrible vaincu par un fantôme charmant.

Je n'ai pas osé relire les livres de la comtesse de Ségur : j'aime mieux garder mes anciennes impressions ; j'aurais peur de les trouver moins séduisantes, ces histoires, qui, jadis, m'intéressaient tant.

Paul GINISTY.

(Extrait de l'*Etoile belge*.)

L'association des auteurs dramatiques et chansonniers wallons, au cours d'une réunion générale tenue le 11 juin et convoquée spécialement pour l'examen de la question du Théâtre communal wallon a voté un ordre du jour disant qu'elle considère plus que jamais le « théâtre communal wallon comme indis- » pensable au développement et au per- » fectionnement de la littérature et de » l'art dramatique wallons et deman- » dant au Conseil communal de mainte- » nir le Théâtre communal wallon et » d'en améliorer autant que possible » l'organisation dans l'intérêt de notre » art populaire. »

***

La convention conclue à Bruxelles le 10 avril 1910, entre la Belgique et la Roumanie, pour la protection des œuvres littéraires, artistiques et photographiques, vient d'être promulguée. En vertu de cette convention, les auteurs des œuvres publiées pour la première fois en Belgique ou en Roumanie jouiront, en ce qui concerne la protection du droit de propriété sur les œuvres littéraires, artistiques ou photographiques, de tous les avantages et de tous les droits accordés aux nationaux par les lois respectives.

Les dispositions de la présente convention seront également applicables aux œuvres littéraires, artistiques et photographiques qui sont déjà publiées ou éditées avant la mise en vigueur de la convention.

Cependant, les œuvres dramatiques et les compositions musicales, dont la représentation ou l'exécution a été dûment autorisée avant la mise en application de la convention, pourront être représentées ou exécutées à l'avenir selon les anciennes dispositions.

NECROLOGIE

La *Revue Bibliographique belge* vient e perdre, en la personne de M. le hanoine Delvigne, curé émérite de St-osse, l'un de ses plus anciens et distin-ués collaborateurs. Ses connaissances taient extrêmement étendues; il fut, otamment, un historien et un archéolo-ue d'une compétence rare; et la répu-ıtion de son savoir, véritablement en-yclopédique, avait depuis longtemps anchi les frontières de notre pays. Il apporta à l'examen des problèmes historiques les plus obscurs, des lumiè-res qui permirent de les résoudre, alors que nombre de savants, attelés à la mê-me tâche avant lui, avaient échoué. Il éblouissait et stupéfiait ses auditeurs par l'aisance avec laquelle il épinglait les dates sur les menus faits de l'his-toire ancienne et moderne.

Le chanoine Delvigne fut au nombre des fondateurs de notre *Revue Biblio-graphique belge* et ses critiques furent très appréciées, tant en Belgique qu'à l'étranger.

GAZETTE DE LIÉGE

Chaque jour : 6, 8, 10 ou 12 Pages.

GRAND FORMAT

En vente dans toutes les Gares belges et hollandaises.

La **Gazette de Liége** occupe le tout premier rang parmi les grands organes égionaux de Belgique.

Grâce à la remarquable organisation de ses services téléphoniques et élégraphiques la **Gazette de Liége** publie en province les informations de étranger et du pays, **douze heures avant les journaux de la capitale;**

La rédaction de la **Gazette de Liége** groupe toute une pléiade de colla-orateurs distingués. **Elle est réputée à bon droit la plus brillante de la resse quotidienne belge.**

Les articles de la Gazette de Liége permettent aux lecteurs de suivre ıcilement le mouvement religieux, politique, littéraire, économique, artis-que et social.

Abonnement : 15 francs par an pour toute la Belgique.

Envoi numéro spécimen sur demande adressée au bureau : Place Verte 2, à Liége.

CHRONIQUE

Marguerite Van de Wiele

Notice bio-bibliographique.

Le 18 août 1878, le journal hebdomadaire *L'Office de Publicité* publiait sous les auspices de M. Louis Hymans un petit poème en prose : « L'Ange envolé » signé d'un nom inconnu : Marguerite Vande Wiele. Le succès, immédiat, fut extraordinaire, et grâce à une collaboration bientôt régulière, allait rendre ce nom familier au grand public de l'*Office*. L'auteur ne reçut pas moins de trente-deux lettres d'abonnés enthousiastes. Le rédacteur en chef de la « Nederlandsche Dicht- en Kunsthalle », M. V. A. de la Montagne, lui demandait l'autorisation de traduire pour sa revue « ce pur chef-d'œuvre ». *L'Ange envolé* était reproduit ou traduit dans des publications flamandes, hollandaises, américaines et russes.

Un an après, en juillel 1879, paraissait à Paris, à la maison d'éditions Abel Pilon (A. Levasseur, successeur), le premier roman de Marguerite Van de Wiele, *Lady Fauvette*, qui produisit un sentiment d'étonnement profond chez tous ceux qui savaient que c'était le livre de début d'une toute jeune fille.

Lady Fauvette eut un gros succès, constaté dès son apparition par la presse belge et parisienne et consacré par quatre éditions épuisées en quelques mois, — fait probablement unique à cette

époque dans nos annales littéraires. *Lady Fauvette* ne triomphait cependant ni par une conception originale ni par l'affirmation d'une personnalité nettement accusée. L'intrigue n'était point neuve, la trame de l'œuvre s'y relâchait par endroits, et la banalité de l'idylle, rompue par une déconfiture de banque et renouée au chevet d'une mourante, ne se relevait point par l'imprévu de passionnantes péripéties. D'autre part, la jeunesse de l'auteur, ses inexpériences de métier se manifestaient par l'abus de certains procédés, une légère afféterie de ton, un trop minutieux souci du détail, une recherche trop visible de bonhomie enjouée et d'ironie à fleur de peau. Un critique y vit « un mélange assez heureux des deux manières d'Alphonse Daudet et de Gustave Droz, assaisonnée d'un peu de Dickens ». En réalité, l'influence de l'auteur de *Monsieur, Madame et Bébé* y est nulle, tandis qu'on y découvre clairement celle du délicieux épistolier des *Lettres de mon moulin* ou du créateur de David Copperfield, d'Olivier Twist et de Pickwick.

Ce parrainage inconscient fut-il pour quelque chose dans le succès de *Lady Fauvette* ? Ce roman plut-il parce qu'on l'eût pris « pour la traduction vraiment française d'une des bonnes œuvres de la littérature britannique contemporaine » ainsi, qu'on l'écrivit lors de sa seconde édition ? Il est à présumer que ces traits d'analogie avec un genre aimé du public ne pouvaient nuire à la vogue du livre ; mais ils eussent été bien insuffisants à la justifier, si celui-ci ne s'était point recommandé par des qualités marquantes.

Ces qualités s'y affirment par une sensibilité exquise, une émotion douce que n'affaiblit jamais aucune fadeur sentimentale, par quelque chose de fin, de délicat, d'aimable et de touchant qui se dégage de toute l'œuvre, par une sorte de fraîcheur juvénile, de poésie naïve, qui donne du charme et de la grâce, par l'entrain et la bonne humeur malicieuse du début quand il s'agit de présenter la gracieuse fauvette frivole, railleuse, adorable et fantasque qu'est miss Alice Beaumont, par la poignante mélancolie dont s'imprègnent les pages finales ; enfin par l'habileté à éviter la monotonie d'une intrigue un peu nue et à camper certains types bien d'aplomb.

Parmi les plus vivants, s'évoquent ceux de Zachary Crupp, dont l'auteur accuse en traits pittoresques la silhouette, et de la tante Théodosia Crach :

« C'était une vieille fille, une vraie vieille fille : grande, maigre, sèche, raide...; des mouvements d'automate. des robes de quakeresse ou de méthodiste, — de grandes dents blanches, de longues mains osseuses ; des petits yeux bruns perçants qui brillaient derrière les verres bleus de ses lunettes ; des cheveux gris abondants, massés en coques régulières sur le front ; au reste, d'une propreté minutieuse, toujours tirée à quatre épingles ; pesant ses paroles, comptant ses pas ; un ton grave, sonore et doctoral, qu'elle tenait du révérend Smith, son prophète. En somme un marbre.

Sa vue seule vous glaçait.

Cette femme avait-elle jamais été jeune ? Ces lèvres minces et pâles avaient-elles jamais souri ? Cette figure impassible s'était-elle jamais animée ?

Aimait-elle quelque chose sur la terre ? Avait-elle jamais aimé quelqu'un en ce monde ?...

Raide et guindée dans sa robe noire, son tablier de soie vert-changeant, à grandes poches, étalant ses plis symétriques « que nulle puissance humaine n'aurait pu effacer », disait Alice. Du 1er janvier au 31 décembre, telle était miss Crach. »

Et lady Fauvette elle-même ! Quoique le portrait ne soit pas buriné fortement et qu'il nous apparaisse par petites touches, légères et nuancées, de pastel, comme on s'imagine bien cette jeune fille espiègle, rieuse et fantasque, frivole et hautaine, à la tête fine et originale, pétillante d'esprit, née pour le luxe, créée pour être heureuse et qui a « besoin de bonheur comme les fleurs de soleil ».

Puis quand la ruine s'est abattue sur Alice, que tout son avenir s'écroule, la situation est analysée avec beaucoup de finesse, avec cette science ou plutôt cette prescience de réalités qui, chez la jeune authoress, remplace les enseignements de l'âge.

Et quand lady Fauvette se meurt, non « d'un bal, » comme elle le prétend, mais du sacrifice qu'elle a fait en refusant de s'allier, pauvre, à lord Grenville, et aussi parce que « la vie de tout le monde, avec plus d'épines que de roses, plus de jours sombres que de rayons de soleil, ne pouvait être sa vie », tout est tellement navrant de vérité, si cruellement vécu, que l'on commence à entrevoir qu'il y a chez la jeune romancière non seulement une sorte d'instinct des choses de l'existence, d'intuition du mécanisme intime des sentiments et des passions, mais déjà la maturité avertie d'une trop précoce expérience des rigueurs de la vie.

C'est l'impression qui se dégage également d'un croquis à la plume paru d'elle, vers cette époque, dans *Le National* :

« On ne peut pas dire qu'elle soit très jolie, mais elle a quelque chose de plus élevé et de plus gracieux que la beauté superficielle, elle a ce je ne sais quoi qui est le reflet d'une intelligence d'élite, le miroir d'une belle âme. Petite, elle a la taille fine, sa marche possède quelque chose d'onduleux, d'une sveltesse remarquable, ses mains ont des finesses aristocratiques et ses yeux, souvent remplis d'une vague tristesse, s'animent parfois comme pour regarder la vie avec cet éclair que l'oeil sait avoir en contemplant quelque chose de morne, de laid ou de repoussant (1).

« Nous avons eu le plaisir de rencontrer Mlle Van de Wiele chez un de nos premiers littérateurs belges, homme de grand talent, au caractère aimable et

(1) A rapprocher de ces lignes parues dans la *Revue international* de Paris : « Elle n'est pas jolie, elle est pire ; elle a le charme triomphant, des yeux incomparables qui lui prennent toute la figure, d'épais cheveux luisants et, enfin, la grâce de la jeunesse qui s'ignore... ».

M. Maurice de Waleffe, à propos d'une des conférences de Marguerite Van de Wiele au Cercle artistique, avait esquissé en ces termes, dans l'*Indépendance belge*, un croquis de la romancière : « Lorsqu'elle encadra, derrière le tapis vert, sa tête fine, son front pur, d'une forme parfaite sous les hauts cheveux lustrés, son nez droit, sa bouche un peu lourde et dédaigneuse, je considérai, je l'avoue, Mlle Van de Wiele avec une secrète bienveillance. On voit trop souvent de laids conférenciers pour n'être pas sensible à la fortune qui enferme un joli esprit dans un joli corps. »

doux qui compte autant de sympathies parmi les hommes politiques que parmi les artistes et les lettres. Mlle Van de Wiele causait au milieu d'un groupe de critiques.

« On parla de ses romans, de son avenir qui s'annonçait si brillant : Mlle Van de Wiele ne parvenait pas à s'animer ; elle semblait se désintéresser de la conversation... et pourtant l'on vantait ses œuvres, on parlait d'elle.

« Sa pensée semblait être ailleurs et prouvait sa modestie. Soudain quelqu'un parla des désillusions de la vie et jugea avec une sévérité monacale pleine d'âpreté les hommes et la société. Alors Mlle Van de Wiele s'anima, elle donna sa note, une note triste aussi, dans le concert des mots amers.

« Surpris, nous la regardâmes ! Avait-elle donc déjà souffert comme souffrent tous les cœurs généreux ou bien cette amertume n'était-elle que celle débordant d'une heure mélancolique, la boutade d'un instant ? Après avoir lu le livre de Mlle Van de Wiele, nous sommes obligés de croire plutôt à la première hypothèse. »

C'était, en effet, la seule exacte. Et c'est un point qu'il convient d'éclaircir, à côté des influences de l'hérédité et de l'éducation et des affinités électives qui expliquent l'éclosion de ce remarquable talent littéraire, montrent la formation de cette interessante personnalité et permettent de dégager, de cette histoire d'une âme d'autodidacte, la vivante unité d'une œuvre, en apparence fort diverse.

Née à Ixelles, le 1er décembre 1850, d'un père flamand (Charles-Emile Van de Wiele, de Courtrai) et d'une mère française (Amélie-Catherine Marsais, de Limoges, Mlle Marguerite Van de Wiele fut élevée en grande partie, jusqu'à l'âge de douze ans, par son grand-père maternel, Pierre Marsais, esprit délicat très cultivé et fin lettré. Celui-ci, après avoir fait son doctorat à la Faculté de médecine de Montpellier, se vit contraint de renoncer à l'exercice de sa profession, sa nature impressionnable ne s'accoutumant point à la vue du sang ni même au spectacle de la moindre opération chirurgicale. Comme son frère cadet, Jean-Baptiste, dit « Chéri », Marsais, négociant en soieries à St-Etienne, avait l'intention de créer une filiale de son commerce en gros en Belgique, Pierre s'associa avec lui. Les deux frères mirent dans l'entreprise tout leur avoir : l'héritage de leur mère, Cécile de Peyremorte, d'une noble famille languedocienne ; et la firme Marsais frères s'installa à Bruxelles vers 1832 rue de la Madeleine à l'endroit occupé aujourd'hui par la librairie de l'Office de Publicité.

Pierre Marsais avait 30 ans quand il vint s'établir en Belgique avec sa jeune femme, née Marguerite Lacoste, et ses deux fillettes : Amélie, âgée de 4 ans, et Marie-Cécile, âgée de 2 ans. Il s'habitua assez bien à la vie belge, tout en restant français dans l'âme. Sa femme, elle, ne put jamais s'acclimater chez nous. Les gens, les choses, les mœurs de Belgique la suppliciaient. On la trouvait un peu excentrique parce qu'elle professait une grande admiration pour Alfred de Musset, dont elle savait les poésies par cœur, et pour Balzac, dont elle possédait les œuvres complètes. Elle ne s'occupait pas des

affaires, s'était fait peu de relations, lisait beaucoup et passait chaque année avec ses enfants les mois de vacances dans le Limousin, auprès de sa famille. Elle était fort élégante et sa beauté était célèbre dans notre capitale aux environs de 1840. Ses sœurs affirmèrent toujours qu'elle était morte de l'exil. Le vrai, c'est qu'elle mourut jeune, à 46 ans, d'une longue consomption, non sans avoir vu du moins s'établir ses deux filles. L'aînée — mère de Marguerite Van de Wiele — s'était mariée avec un employé de la maison, que son père aimait comme un fils et avait pour ainsi dire adopté dans des conditions qui mettent en lumière une des faces de ce noble caractère.

Ses affaires l'appelaient trois ou quatre fois par an à Courtrai, où il descendait à l'hôtel du Cornet d'Or. Cet hôtel était tenu par Jacques Van de Wiele (qui dirigeait également le service de la Poste et des diligences) et son épouse Colette De Smet, ménage uni, parfaitement heureux et chargé d'enfants : cinq fils et deux filles. La famille était élevée à la dure par maman Van de Wiele, une maîtresse-femme qui avait le coup d'œil juste, la décision prompte, la gifle facile, menait tout son monde à la baguette et à qui l'hôtel devait en grande partie sa prospérité.

Mais l'hôtelier meurt, à la fleur de l'âge, d'une rupture d'anévrisme. Le plus jeune des enfants venait de naître, l'aîné avait 15 ans. Après avoir tenté vainement d'exploiter à elle seule l'hôtel, la poste, les diligences, la veuve céda ses affaires et voulut mettre les aînés de ses enfants, y compris Charles âgé de sept ans, en apprentissage. Le jour même où celui-ci, voué au métier de sellier, allait être conduit chez son patron, Pierre Marsais parut.

— Cela te va, à toi, de devenir sellier ? demanda-t-il à l'enfant.

— Non, Monsieur, répondit le petit.

— N'aimerais-tu pas mieux Bruxelles et la soierie ?

— Avec vous, oui certainement, Monsieur.

— Eh bien, c'est dit. Si ta mère le permet, je t'emmène.

Et voilà comment Charles Van de Wiele fut introduit dans l'intimité de son futur beau-père.

Il logeait selon l'usage dans la maison de commerce de son patron, y était nourri et blanchi et ne voyait jamais les dames Marsais qu'aux dates solennelles du nouvel an, de la fête des patrons et du grand inventaire annuel. Entre-temps, Pierre Marsais le faisait instruire et après de bonnes études primaires et moyennes l'agréait comme petit commis. Il parcourut ainsi toutes les étapes de la carrière commerciale et faisait partie du personnel chargé de visiter la clientèle de province, quand il épousa la fille aînée de son patron.

C'est à ce moment que dut germer dans son cerveau l'idée d'une association de secours mutuels pour les employés et voyageurs de commerce. Le 1er octobre 1860, il fondait avec un groupe d'amis la première société mutualiste de Belgique : c'est la « Mutualité commerciale » aujourd'hui, si prospère, dont les statuts, inspirés de l'esprit altruiste le plus délicat et qui imposent à l'œuvre un fonctionnement d'une simplicité admirable, sont tout entiers de la main de Charles Van de

Wiele. Celui-ci en resta pendant de longues années le secrétaire et la cheville ouvrière ; en octobre 1868, il était décoré de la croix civique, la Mutualité commerciale recevait le prix d'excellence au concours triennal institué par le gouvernemet et la société, qui avait alors pour président et vice-président MM. Charles de Rongé et De Reine, pour secrétaire adjoint M. Vanhamme et pour trésorier M. Nicod, célébrait ce double événement par une fête au Temple des Augustins le 10 janvier 1869.

Marguerite Van de Wiele entrait alors dans sa dixième année. Elle avait passé une enfance heureuse chez son grand-père Marsais, qui, retiré des affaires depuis son veuvage, vivait avec le jeune ménage dans une villa confortable pourvue d'un immense jardin, qu'il possédait à Ixelles, en pleine campagne, du côté des étangs. A la naissance de sa petite-fille, il avait été frappé de retrouver dans les yeux de celle-ci le regard de sa chère femme. On donna le nom de la morte à l'enfant, et dès ce moment, Pierre Marsais se prit pour elle d'une inexprimable tendresse.

Quand les Van de Wiele, en 1861, allèrent habiter, 4, rue du Béguinage, le grand-père vendit sa propriété d'Ixelles pour les suivre, et il eut en outre un jardin avec pavillon, d'abord à Laeken, rue des Roses, puis à Molenbeek, sur la limite de Laeken, dans la campagne où s'est édifié depuis le quartier de la rue de Ribaucourt. Un des oncles de Charles Van de Wiele habitait rue Marcq, un de ses cousins, quai au Sel. C'est pourquoi Marguerite Van de Wiele a pu évoquer avec tant de fidélité dans *Ame blanche* ce quartier du Béguinage où elle vécut une partie de son enfance. Quant au « Jardin » — ainsi qu'on nommait en famille la propriété de Molenbeek — elle devait s'en souvenir en décrivant le jardin de Swillins dans *Filleul du Roi*. On y élevait des tourterelles blanches aux yeux de rubis; M. Marsais y cultivait une collection de rosiers fameuse à cette époque, et c'est là qu'il devait s'éteindre, en 1887, quatre ans après y avoir vu mourir son gendre.

De cinq à six ans, Marguerite Van de Wiele avait fréquenté une école religieuse, celle des Sœurs de Sainte Marie, rue de Laeken, au coin de la rue St-Jean Népomucène, — ce qui nous valut plus tard quelques pages d'*Ame Blanche* d'une délicate analyse. Elle y apprit peu de chose, mais son âme subit les séductions de la religion catholique. Elle avait du reste un penchant au mysticisme, et sous l'influence du milieu, devint très facilement dévote. Ses noms de baptême étant « Marie-Marguerite-Amélie », on l'appelait au couvent la petite Marie de St-Joseph, ce qui révoltait son grand-père et attendrissait sa mère, alors très pieuse, et qui l'avait, à sa naissance, vouée à la Vierge. Mme Van de Wiele ne devait pas tarder d'ailleurs à se rallier aux idées phisolophiques de son père et de son mari.

La distribution des prix venue, le premier nom cité du palmarès fut celui de Marguerite Van de Wiele. Le curé du Béguinage, qui présidait la cérémonie, la couronna de fleurs d'aubépine. C'était tellement inattendu et l'émotion fut si forte, que l'enfant perdit connaissance et eut une syncope.

Cette sensibilité extraordinaire eut des conséquences plus graves, car, quand on la retira du couvent pour la faire entrer à l'institut Gatti, qui venait de s'ouvrir, elle eut une telle crise de désespoir, qu'on craignit un moment qu'elle ne tombât malade.

Elle avait la nostalgie de la chapelle, des cantiques, des musiques d'orgue, de l'admirable jardin des sœurs qu'elle ne se rappela plus désormais que sous une blanche floraison printanière, tel le verger de Germinie Lacerteux. Une certaine sœur Héloïse, jeune et gaie, lui était si chère qu'on jugea prudent de ne pas la séparer de cette dernière trop brusquement. Elle continua à aller voir sa sœur Héloïse chaque semaine ; quand elle la quittait, c'était si déchirant qu'en fin de compte le remède sembla pire que le mal, et ses visites chez les sœurs furent définitivement supprimées.

A huit ans, elle ignorait ses lettres et ne savait pas compter. C'est à cette époque que l'influence du grand-père s'exerça sur elle de la façon la plus assidue

« Mon grand-père, me racontait-elle un jour, venait me prendre régulièrement chez Gatti, un peu avant 4 heures pour aller avec lui au «Jardin».Il n'y avait alors ni tramway ni omnibus. M. Marsais possédait bien un tilbury ; mais comme cette voiture légère, attelée d'un cheval fougeux, inquiétait mes parents, nous allions à pied jusqu'au « Jardin ». Durant la promenade, mon grand-père, horripilé par la façon dont les Bruxellois parlaient, en général, le français, m'enseignait méthodiquement et grammaticalement cette langue. « Cela me fait pousser des boutons dans les oreilles d'entendre user du français comme on le fait ici», avait-il coutume de me dire ; et il ajoutait : « il n'y a pas de synonyme, tu m'entends bien ? pas de synonyme, mais un mot pour chaque pensée, pour chaque nuance de pensée. Voilà ma langue maternelle. »

« Il la parlait à ravir, ajoutait Marguerite Van de Wiele. Et comme il connaissait, comme il comprenait ses classiques ! C'est avec dévotion qu'il citait Racine, quand il le citait. Rien que de penser à Molière le mettait en bonne humeur et Jean de la Fontaine était le maître de ses prédilections Mon grand-père est le premier à qui j'aie entendu faire cette remarque que le grand Corneille, avec son Cid Campeador, ses Horaces et ses Curiaces était plus romantique que ceux de l'Ecole (dont quelques-uns lui étaient intimement connus). Il ne fut jamais fanatique de Victor Hugo, préférait la prose de Lamartine à sa poésie, aimait Alfred de Musset et s'extasiait devant la forme souple et pure de Théophile Gautier. »

Tel était l'éducateur. En outre, en sa qualité de Français habitant à l'étranger, il avait des relations de sympathie avec tous ceux de ses compatriotes qui faisaient séjour à Bruxelles : c'étaient beaucoup d'hommes de lettres et surtout de réfugiés politiques. Il y eut ceux de 48, il y eut ceux de 52, il y eut aussi les vaincus de 1870. Hospitalier et bon, animé du sentiment patriotique le plus ardent et de l'esprit libéral le plus élevé, M. Marsais reçut chez lui successivement Pierre Leroux,

Emile Deschanel, Bancel, Victor Considérant, Victor Cousin, Victor Hugo, Dumas le père, et Lachambeaudie, et Hetzel : ces deux derniers devinrent ses amis.

Après la guerre franco-allemande — alors que chez les Van de Wiele, comme partout à Bruxelles, on faisait de la charpie pour les blessés, Pierre Marsais ordonnait chaque matin qu'on fît des repas fort copieux en prévision des hôtes qu'on aurait à traiter. Puis il allait raccoler les soldats français convalescents à leur sortie des ambulances ou à la descente des convois qui les amenaient de France et d'Allemagne.

La jeune Marguerite était de toutes ces expéditions, car, jusqu'à l'âge de quinze ans, elle vécut dans l'ombre du grand-père. Son enfance, parmi ces gens qui s'aimaient et qui, en dépit des différences de races, de tempéraments et de caractères, réalisaient l'idéal de la famille unie, fut une fête, et l'influence dominante fut une influence latine. Pourtant, ses ancêtres paternels sont des flamands sans alliage.

Les Van de Wiele — dont le type est généralement haut de taille, large de carrure, cheveux blonds-roux, visage ovale et yeux marrons—sont bourgeois de Courtrai, ayant des titres de noblesse, ce dont l'un d'eux, condamné à mort au moyen-âge, bénéficia en périssant par la hache et non par la corde. Le grand-oncle de Marguerite Van de Wiele, et grand-père maternel du statuaire Godefroid De Vreese, Jean Van de Wiele, était un merveilleux et savant musicien. Il avait institué à Harlebeke, où il était maître de chapelle, une école et une société de musique qui existent encore aujourd'hui, à Courtrai, sous la direction de son petit-fils Albert De Vreese, frère de Godefroid. Peter Benoit, qui était d'Harlebeke et qui fut son élève, déclarait lui devoir beaucoup de ce qu'il savait en matière de contrepoint et de science musicale.

Les de Smet (nom de l'aïeule paternelle) étaient fermiers cultivateurs au hameau de Nazareth, près de Lokeren. L'évêque de Gand, J.-B. de Smet, dont la popularité fut immense par suite de son altruisme effréné et qui mourut en 1741, à Gand, où il a, à St-Bavon, son sarcophage, appartenait à cette famille.

Tous les ancêtres maternels, eux, sans exception, étaient des latins, des Français du midi, des gens du Languedoc, ayant dans les veines du sang troubadouresque. Si c'est cette influence qui fut prépondérante et si cette différence de race ne troubla jamais l'entente familiale, c'est sans doute parce qu'on trouvait dans ce milieu ces similitudes d'éducation qui rapprochent les êtres et éveillent les sympathies. Le père Van de Wiele, sa femme et Marguerite avaient reçu tous trois la même éducation, due au même homme : Pierre Marsais. Et si l'on peut reconnaître beaucoup d'harmonie et de l'unité dans l'ensemble de l'œuvre de Marguerite Van de Wiele, cela provient sans doute de l'unité et de l'harmonie de pensée et de sentiment dans lesquels son esprit et son âme de sont formés.

Pierre Marsais ne fut pourtant pas seul à agir sur cette jeune intelligence Une cousine, Louise Van de Wiele qui avait 17 ans quand Marguerite en

avait 12, exerça sur elle à cette époque une grande influence. Celle-là lisait passionnément les Anglais — que le grand-père, assez méprisant de tout ce qui, en littérature, n'était pas français, paraissait ignorer totalement. Shakespeare était le dieu de cette jeune fille et elle possédait toutes les œuvres de Dickens. C'est par elle que la future romancière connut ce maître. Tout de suite, il la charma. Ce fut une pénétration spirituelle profonde, exclusive, absolue. Et bien qu'elle dût lui reconnaître plus tard certaines faiblesses — dans une conférence faite en 1883 à la Société « L'Emulation » de Liége ces réserves n'entamèrent jamais l'admiration qu'elle avait vouée au Balzac britannique, dont l'œuvre a pu, sans exagération, être dénommée : La Comédie humaine en Angleterre.

A quinze ans, impressionnée jusqu'aux moelles par Dickens, et d'autre part, violemment intéressée par la maison de son grand-oncle de la rue Marcq et l'originalité de ses habitants, elle avait écrit un roman, *L'Étrange cousine*, où Dickens eût peut-être reconnu un humble disciple, mais où la cousine Louise, elle, reconnut formellement des personnes de la parenté. Elle représenta à la jeune authoress que si jamais cela se savait, elle serait sévèrement punie, les portraits s'accentuant jusqu'à la caricature.

Le manuscrit fut prudemment caché à tous les yeux, puis finalement perdu. Bien des années après, Marguerite Van de Wiele, pour écrire *Ame Blanche*, n'eut qu'à se souvenir de ce prime début en en négligeant le trait caricatural.

*
* *

A cette époque, la vie de Charles Van de Wiele avait pris une orientation nouvelle. « Chéri » Marsais ayant liquidé sa maison de Bruxelles plutôt que de la céder à Charles Van de Wiele, dont les aptitudes commerciales le laissaient justement sceptique, celui-ci fonda avec Pierre Marsais, son beau-père, un magasin de soieries en gros, qui périclita bientôt et dont les capitaux fondirent comme neige au soleil. Il s'occupa de politique, de mutualités, publiant des brochures, improvisant des discours. Son physique avantageux, sa popularité parmi les employés de commerce, son culte pour Frère-Orban, la fortune, pourtant fort ébréchée, de sa femme, sa situation de membre du comité de l'Association libérale, un remarquable rapport sur la réforme des chemins de fer, dont Frère-Orban s'était montré émerveillé, ses talents de leader de meeting, tout servait à augmenter son prestige.

Sa maison de commerce liquidée à perte, il fonda — sous les suggestions du principe de solidarité qui domina sa vie entière — une nouvelle association, protectrice des intérêts de tous les commerçants et industriels, unis dans un but de défense contre les hasards, les risques et les désastres de la profession.

Comme la première, il l'organisa sans capitaux, la cotisation des adhérents, d'abord portée à 25 fr puis à 50 fr., devant suffire à tous les frais. Chose prodigieuse : cette prévision téméraire se réalisa. Le nombre des affiliés avait été, en quelques mois, si considérable, que

leurs versements suffisaient amplement à l'alimentation de tous les frais.

Charles Van de Wiele, cette fois encore, en avait rédigé les statuts, et après une assemblée générale, il s'était donné le luxe d'un conseil d'administration, dont la composition : 12 progressistes, 2 doctrinaires, devait plus tard lui être fatale. Mais alors tout marchait à souhait. Logés, éclairés, chauffés et, en partie, servis aux frais de la « *Mutuelle* » qui rapportait en outre à son fondateur de gros appointements, bénéficiant en outre des fructueuses ressources des représentations commerciales anglaises que le père avait conservées, la famille Van de Wiele vivait dans l'opulence. Elle habitait rue de Berlaimont, 25, un petit hôtel avec vaste cour fleurie de parterres et maison de derrière où étaient aménagés les bureaux.

On passait une partie de la belle saison à Heyst-sur-Mer, le printemps et l'automne à Vleurgat, dans une villa en location, sise à l'orée de la forêt.

L'adolescence de Marguerite s'achevait, non seulement heureuse, mais enchantée par tout ce que l'argent peut ajouter d'aisance matérielle au bonheur d'une enfant adorée de sa famille et qui s'est épanouie librement dans un milieu propice. Son premier bal fut un bal costumé, à Anvers, chez son oncle Louis, beau-père de l'architecte Hellemans. Elle y parut dans la robe blanche de la Marguerite de Gœthe, choisie pour faire valoir ses cheveux fort longs et épais, qu'elle portait encore sur le dos en deux nattes pendantes. Enivrée par le succès, elle fut mondaine avec frénésie, dansa éperdûment pendant deux hivers, fort adulée dans le haut monde du commerce et de la finance, où sans doute, on prisait plus sa situation sociale que son intelligence et son tour d'esprit ironique, dont pâtissaient ses soupirants.

Au printemps suivant, son père la conduisit à Paris. Ce fut une gâterie folle. Elle vécut là quelques journées prestigieuses : visite des musées, repas au Café Anglais, chez Brébant, à Tortoni; clarence de grande remise dont les deux fins trotteurs la conduisaient où elle voulait aller : et ce fut au Bois, à St-Germain, à St-Cloud, à Versailles... Soirées à l'Opéra et aux Français où elle comprit vraiment Racine en assistant à une incomparable représentation de « Phèdre » avec Sarah Bernhardt.

Ce fut l'apothéose de cette brillante période.

Au retour, le père Van de Wiele, négligeant l'autorisation préalable — prévue par les statuts — de son conseil d'administration, acceptait sur les instances de Frère-Orban la direction administrative, très faiblement rémunerée, du journal doctrinaire *L'Echo du Parlement*. La nomination parut au *Moniteur* avant que le conseil d'administration de la *Mutuelle du commerce et de l'industrie* n'eût été avisé des intentions de Charles Van de Wiele. Les progressistes du conseil protestèrent. Charles Van de Wiele, estimant judicieusement en fait, mais faussement en droit, qu'ils n'avaient qu'une mission purement décorative, le leur fit entendre sans ménagements.

Et sur l'avis de MM. Frère, Graux, Orts et Bara, qui l'engageaient tous à

aller de l'avant, il introduisit un référé au Palais. Le malheur voulut qu'il gagnât la première manche. Les autres interjetèrent appel. Dès lors, cette lutte d'un seul contre douze, qui, du reste, avaient la lettre de la loi pour eux, s'éternisa implacable et féroce, pendant sept années au cours desquelles tarissaient les ressources et les économies du ménage.

***

L'histoire de *Lady Fauvette* écrite en 1875-76 en partie chez Gatti, où Mlle Van de Wiele était alors demi-pensionnaire, et en partie rue de Berlaimont et à la villa de Vleurgat, n'a pas subi seulement l'influence de Dickens, mais incontestablement aussi celle de ce sentiment d'angoisse et de l'atmosphère de catastrophe qui pesaient à cette époque sur la famille.

Le manuscrit, que l'auteur cachait aussi jalousement que le premier, fut découvert par le père, sans doute grâce à l'indiscrétion de la cousine confidente. M. Van de Wiele, ne se fiant point à l'emballement paternel, le donna en communication à Louis Hymans. Celui-ci crut à une traduction de Dickens et, malgré les arguments de Mlle Van de Wiele pour lui démontrer son erreur, persista si bien dans la conviction qu'il s'agissait, à tout le moins, d'une traduction de roman anglais, qu'il l'écrivit au père, en ces termes, par une lettre datée du 19 mai 1876 :

« J'admettrais difficilement qu'un enfant si jeune ait produit un pareil ouvrage ; mais, s'il n'y avait là qu'une traduction, ce serait déjà prodigieux, comme moyen et comme art, de transposer en français le génie d'une langue aussi différente de la nôtre. »

Deux ans après, Louis Hymans, enfin convaincu de la sincérité de l'auteur, encouragé d'ailleurs par le succès de *L'Ange envolé*, proposait *Lady Fauvette* à divers périodiques belges, entre autres *La Revue de Belgique* (direction Van Bemmel) et même *Le Journal des Dames* de Bruylandt-Christophe Partout il essuya un refus

C'est alors qu'un représentant de la maison Abel Pilon de Paris (A. Levasseur, successeur, dépositaire du « Grand Dictionnaire du XIXe siècle » de Larousse, étant entré en relations d'affaires avec le père Van de Wiele et qui lisait dans *L'Office de Publicité* les chroniques et nouvelles publiées par la fille dans ce journal, proposa, au nom de M. Levasseur, de réunir en un petit volume les meilleurs de ces contes. Il y a mieux, répondit le père : il y a *Lady Fauvette*

Le manuscrit, envoyé aussitôt à M. Levasseur, était accepté dans la même semaine et paraissait à Paris au mois de juillet 1879 en une édition de 1500 exemplaires, épuisée en quelques semaines, ainsi que le constatait une lettre de M. Levasseur datée du 19 septembre.

Ce succès, survenant au milieu des déboires causés par les péripéties de plus en plus désastreuses du procès contre la « Mutuelle », fut heureux pour le budget familial, réduit aux appointements de *L'Écho du Parlement* et aux ressources, bientôt de plus en plus restreintes par l'effort de la concurrence, des représentations de maisons anglaises. La collaboration de Mlle Van de Wiele à

L'Office de Publicité était abondante et très fructueuse ; elle avait obtenu en outre la correspondance belge de la *Vie Moderne*, admirable journal illustré, hebdomadaire, publié par la maison Charpentier, de Paris.

Des intérêts nombreux, le souci de l'avenir de plus en plus assombri, amenèrent la famille à convenir de l'urgence, pour la jeune romancière, d'un séjour à Paris.

En automne 1879, Mme et Mlle Van de Wiele allaient s'installer à une heure de train de Paris, à Bellevue, dans la villa d'excellents amis, les Sipler-Ponsor, située dans cette avenue du château qui mène à l'ancienne propriété de la Pompadour, aujourd'hui affectée aux services de l'Observatoire. C'est là qu'elle écrivit *Le Roman d'un Chat* que lui avait commandé spontanément l'éditeur Gilon, de Verviers, et qu'elle commença *Maison flamande*.

Le Roman d'un Chat, écrit pour des enfants par une jeune fille ingénue, risquait d'être d'une puérilité fade, d'une simplicité maniérée ou d'un pédantisme mal dissimulé : ce sont là les écueils du genre. On y retrouve, au au contraire, du charme, des sourires, de la grâce, et sous les broderies du conte, se dessinent nettement des études de caractères, des esquisses d'enfants d'une sûreté de trait, d'une intensité de vie et d'une saveur d'expression qui révèlent la main d'un observateur épris de vérité et d'un artiste soucieux de son petit public.

Entre-temps, Marguerite Van de Wiele donnait des articles au *Voltaire* et au *National* de Paris. Elle entrait en relations avec Georges Charpentier, qui devait devenir un ami cher et dévoué. Des maîtres, comme Emile Zola, lui témoignaient une sympathie qui ne se démentit jamais. Elle rencontra à la librairie de la rue de Grenelle Alphonse Daudet, encore ébloui du triomphe de *Fromont jeune et Risler aîné* ; Georges Rollinat, qui faisait l'étonnement de tout Paris par une attitude un peu théâtrale et des vues d'une savoureuse originalité ; Guy de Maupassant, qu'elle devait revoir dix ans après, à Nice, où son yacht *Le Horla* était amarré. Elle fit la connaissance de Francisque Sarçay, d'Aurélien Scholl, de Philippe Gille, du *Figaro*, et de son secrétaire Gaston Calmettes, aujourd'hui directeur-gérant de ce journal, d'Emmanuel Gonzalès, alors président de la Société des Gens de lettres, de Charles Edmond, de Jules Hetzel, l'éditeur du *Magasin d'éducation*, et le P. J. Stahl des *Patins d'Argent*, de *Maroussia*, de l'*Esprit des femmes* et de tant de romans goûtés. Jules Hetzel se rappelait son temps d'exil à Bruxelles et la cordialité de Pierre Marsais. Il présenta Marguerite Van de Wiele à Jules Verne, à Ernest Legouvé. Tous l'accueillirent, lui firent fête.

Jules Hetzel, avec qui elle entretint pendant des années une correspondance littéraire et conserva jusqu'à la fin des relations amicales et charmantes, lui proposa un contrat de dix ans, pour livraison de deux volumes par an, destinés à la jeunesse, moyennant une somme fixe de six mille francs payables cinq cents francs par mois. L'avis unanime fut qu'elle était trop jeune pour s'engager ainsi. Charpentier, consulté, conseilla de refuser. Elle refusa donc. N'était-elle pas à Paris, où l'ave-

nir le plus brillant semblait s'ouvrir pour elle ?

Une invitation de Charles Potvin, qu'elle ne connaissait pas personnellement, la conviant à un banquet solennel par lequel l'*Union Littéraire* avait résolu de fêter ses débuts ainsi que ceux de Mlle Marie Nizet, l'auteur de *Romania*, décidait du retour de Marguerite Van de Wiele à Bruxelles.

Le banquet, nombreux et brillant, eut lieu le 27 février 1880 à la Bourse. Rodenbach y dit des vers : *L'Enfance du Poète ;* Theo Hannon en dit d'autres, dont la *Marchande d'Oranges*. Beaucoup de discours congratulèrent les deux héroïnes de la soirée.

Marguerite Van de Wiele songeait à Paris, où l'appelaient d'importantes affaires ; elle avait hâte de retourner à Bellevue, où l'attendait le manuscrit inachevé de *Maison Flamande*. Elle y retourna en effet, confiée au soins d'une parente ; car la situation du père était devenue insoutenable, et la mère ne voulait plus quitter son mari malheureux.

Le printemps de 1880 la revit à Bruxelles

Ses relations littéraires belges étaient à cette époque : Louis Hymans, Gustave Frédérix, Charles Potvin, Emile Leclercq, Charles Tardieu, le père Lebègue... tous hommes dont le plus jeune avait l'âge de son père, les autres celui de son grand-père. Elle publiait des articles de critique d'art dans la *Vie Moderne*, y rendait compte des salons, et envoyait à ce journal, pour illustrer ces articles, des originaux d'artistes. Elle fut la première qui cita, dans un important journal d'art français, les noms de Jef Lambeaux, Dillens, de Rudder, Horta, De Vreese, Lagaë, Théodore Verstraete, Courtens, G. Vansaise, Léon Frederic, etc.

Le grand statuaire Rodin, alors presque inconnu, lui écrivait, en remerciement d'une de ses citations dans la *Vie Moderne :*

« Vous avez bien voulu parler de mon buste de M. Antonin Proust avec éloge. Merci! Je vous assure que j'en ai plus d'ardeur à mon métier — aimé passionnément. Aussi j'espère pouvoir exposer désormais régulièrement aux Salons de Bruxelles et vous me faites regretter de n'avoir exposé qu'un buste cette fois-ci. »

Des écrivains vivant à cette époque, qu'eût-elle pu dire que justifiât une pointe d'admiration ? Elle résuma un jour en 1880, dans une de ses chroniques, ses impressions sur la littérature nationale par ces mots : « Quelques jeunes qui se mangent entre eux, quelques vieux qui regardent faire les jeunes. Tous plus célèbres à la vérité, par ce qu'ils auraient pu faire ou ce que l'on croit qu'ils feront que par ce qu'ils ont fait effectivement. Voilà la littérature de Belgique. »

Cela déchaîna une tempête. Et cependant Frédérix dans l'*Indépendance*, L. Hymans dans l'*Echo du Parlement* et l'*Office de Publicité*, Ch. Flor O'Squarr dans le *Figaro* et l'*Echo de Bruxelles*, Victor Hallaux et Dommartin dans la *Chronique* en disaient bien d'autres! Iwan Gilkin, dans sa conférence des Amis de la Littérature en 1908, devait aller beaucoup plus loin en déclarant

qu'il n'y avait rien, chez nous, en littérature, en 1880. Et Giraud donc ? qui devait écrire un jour : « Quelque chose est changé, puisque la Belgique, qui n'avait pas de littérature, en a une mauvaise aujourd'hui. »

***

Vaillamment, la jeune romancière continuait sa tâche. *Frasques de Majesté* d'abord paru dans la *Revue de Belgique* sous le titre *Ame d'enfant* entrait, en 1881 dans la Collection nationale de Parent et était tirée à 8000.

Avec les *Frasques de Majesté*, le souci d'analyse s'accentue : cette fois encore, c'est un caractère d'enfant qui fournit le sujet, — preuve nouvelle de la sincérité qui dès ses débuts, inspire dans ses œuvres Marguerite Van de Wiele. Car si les aïeules aiment plus intensément les enfants, les jeunes filles, les « grandes sœurs » sont plus près de leur âme. Sentant confusément s'éveiller en elles l'instinct maternel, ayant gardé encore des candeurs ingénues, elles déchiffrent bien mieux ces petites énigmes vivantes, que les mères s'expliquent complaisamment au gré de leurs désirs, et que les grand'mères, trop expertes en désillusions, préfèrent ne point résoudre.

Et voilà pourquoi la « grande sœur » aimante sans faiblesse, conseillère sans pédanterie et dévouée sans calcul qu'est restée Marguerite Van de Wiele, a commencé par si bien réussir ses pastels et ses croquis d'enfants.

Ce fut ensuite *Maison flamande* parue vers cette époque en feuilleton dans l'*Étoile Belge* sous le titre, peu heureux, de *La Tache originelle*, puis publiée par Charpentier en 1883.

La donnée en est à la fois très simple et dramatique. Les époux Vanlaere ont eu un fils unique qui est parti pour les Indes et qui y a mal tourné. Après avoir cessé d'espérer son retour, ils se sont ensevelis dans leur antique logis, muet comme une tombe, où l'ennui filtre à travers les murs. Puis un jour la porte s'est ouverte, le rire est entré brusquement :

« C'était un jour de mai lumineux et ensoleillé, plein de parfums, de mélodies douces, de brises tièdes, tout bruissant de gazouillis d'oiseaux. Vive le rire !... Il entra en maître, et, ma foi, à dater de ce jour, il fut maître, un maître despotique s'il en fut, bruyant, fantasque, volontaire, un radieux et heureux maître ! Son irruption brusque et inattendue bouleversa tous les hôtes du vieux salon : les deux philosophes parurent s'amender un peu et ils se regardèrent moins furieusement ; l'ermite, pour ne pas être en reste de gracieuseté, rejeta son capuchon de bure et se tint bravement, au port d'armes, sur le devant de sa pagode, comme pour en faire les honneurs... Un timide rayon de soleil se glissa sous les volets entr'ouverts, et l'antique glace de Venise à biseau refléta une mignonne tête d'enfant, deux grands yeux étonnés, des boucles blondes... Le rire était entré. »

Cette blonde enfant, c'est Fanny Vanlaere, fille naturelle du fils si vainement attendu et qui est mort au bagne après avoir été condamné comme faussaire. Elle grandit, fait la joie de ses parents qui l'adorent, et rouvrent pour elle, plus tard, leur salon aux volets si longtemps clos. Charles Lehardy, fils du président du tribunal s'éprend de

Fanny. Mais quand le magistrat vient demander aux époux Vanlaere la main de leur petite-fille pour son fils, les deux vieux, pris d'un scrupule, croient devoir tout lui dire. Le président retire sa demande et ordonne à son fils de ne plus songer à Fanny. Charles s'y efforce, reçoit la jeune fille, se sent de plus en plus épris, de plus en plus décidé à l'épouser quand même lorsque le terrible drame lui est révélé.

« Quelle honte ! »

Le sentiment qu'il ressentait pour Fanny se transformait, son amour était tout autre. . il s'y mêlait maintenant une sorte de pitié protectrice ; il sentait très bien toute la distance qui séparait la fille d'un faussaire, condamné au bagne, et le fils de M. le président Lehardy ; et il en arrivait presque, connaissant la raison, à savoir gré à son père de l'opposition qu'il avait faite à ce mariage.

A son insu, malgré lui, cet amour changeait de phase. La jeune fille lui apparaissait maintenant, bien plus comme l'enfant illégitime d'un criminel, que comme la vierge pure et candide dont la vertu toute blanche l'avait ravi.

Un soir, il l'enlève, l'emmène à Paris, ne se presse point de régulariser une situation qu'a compliquée la naissance d'un fils, délaisse peu à peu Fanny et l'abandonne après la mort de l'enfant. Ramenée à Bruges par la vieille servante qui l'a élevée, elle y retrouve l'aïeule, veuve et malade, qui la traite froidement en étrangère, et qui jusqu'à la mort, reste inexorable. Fanny restera seule, au fond de la vieille maison endormie, dont la porte « s'était refermée sur elle, brutalement, broyant son âme ».

Dans une longue chronique qu'il consacra à cette œuvre, dans *Le Parlement*, André Theuriet disait :

« Dans ce roman de *Maison flamande*, au dénouement si impitoyable, il y a une virilité d'allure, un souffle amer et énergique, qui étonnent lorsqu'on songe que c'est l'œuvre d'une débutante. Ça et là, quelques caractères un peu trop bâtis d'une seule pièce, comme ceux de Mlle Halkette et du peintre Paul Gérard ; certaines tendances à imiter la manière de Dickens, indiquent bien un talent jeune et encore hésitant. Mais à côté de ces faiblesses, il y a de remarquables qualités d'observation. Les deux vieux Vanlaere, Fanny, le président Lehardy, sont bien vus et rendus d'une façon saisissante. L'auteur a le don de la vie et de la vision poétique. Même aux endroits où l'imitation de Dickens se trahit, il y a une sincérité, une exactitude hollandaise, qui donnent aux descriptions un accent tout personnel. La langue est alerte, bien française, lumineuse et colorée. Quoi de plus joli que ce morceau sur le « grand nettoyage » d'une maison flamande ?

« Un fracas de meubles qui glissent, de persiennes qu'on relève et de parquets qu'on récure.. je ne sais quel vague parfum de camphre et de lavande passée qu'emportent des nuages de poussière ; le cri guttural des petits ramoneurs qui s'appellent du haut des toits, et la suie qui glisse toute noire des cheminées, avec un frissonnement doux, caressant comme le bruit de la soie qu'on frôle. Un riant soleil de mai

qui miroite dans les vitres humides, tout un chaos de vieilles choses subitement réveillées, tout un monde de riens perdus dans l'ombre et que le grand jour efface. »

Et quoi de plus poignant, ajoutait Theuriet, que la marche de ce convoi d'enfant qui s'éloigne au fond d'une rue de Paris ?

« Fanny leva le rideau et regarda avidement, les yeux fixes, le convoi qui s'en allait : le corbillard en avant, chargé de couronnes, puis le petit cercueil porté à bras, recouvert d'un drap blanc, avec des jonchées vaporeuses, blanches aussi, de fleurs qui glissaient jusque dans la rue... Puis les voitures de deuil avançant au pas, les lanternes voilées de crêpe et les chevaux baissant la tête sous leurs caparaçons à franges, que le vent secouait. Tout ce noir passant comme une tache dans le soleil radieux, avec des échappées de panaches, le reflet métallique des larmes d'argent, semées sur les draperies, des pétales de roses qui s'envolaient... Un grand silence recueilli et sourd... Une femme et un enfant se penchant à une fenêtre de la maison d'en face, curieusement. — Et là-bas, là-bas, en tête toujours ce point blanc qui se faisait petit, qui s'éloignait, qui se noyait dans la lumière... et qui disparut bientôt, si loin ! — C'était fini. »

On pourrait citer maints de ces tableautins parfaits, toujours opportunément brossés, qui précisent à point le milieu et qui ajoutent, par leur charme, à l'intérêt de l'œuvre.

Comme pour *Lady Fauvette* où le paysage londonien reste flou, d'une grande imprécision et d'une grande mollesse de lignes, on peut reprocher à *Maison Flamande*, pour le cadre parisien de la seconde partie du roman, cette même impression d'artificiel qui sent l'arrangement et la convention. Comme disait Gustave Frédérix, « cela ne manque pas d'habileté ni de mouvement. Cela manque de fermeté et de justesse. »

Mais dès qu'il s'agit de décrire le monde et la vie de Bruges, les gens, les choses de là-bas, de peindre les coins de ville, d'analyser les types, de noter la psychologie du mobilier, quelle fine précision, quelle exactitude animée, quel accent de vérité ! « Jamais peut-être, disait M. Gravrand dans un journal brugeois, notre ville n'a été mieux dépeinte, matériellement et moralement, qu'en ces pages dont le réalisme charmant l'emporte en sincérité d'expression sur les photographies les mieux réussies. »

Ce n'est pas un des moindres mérites de Marguerite Van de Wiele d'avoir évoqué cette cité endormie, longtemps avant que Georges Rodenbach y méditât les pages de son *Carillonneur de Bruges* ou y distinguât les types qu'il devait grouper plus tard dans son *Musée de Béguines*.

Quant à la note désenchantée que plus d'un critique regretta de constater dans *Maison Flamande*, à l'amertume dont s'imprégnaient maintes de ses pages, comment ne se fussent-elles point accentuées sous l'influence du drame qui venait de bouleverser la vie de la famille Van de Wiele ? Le père, qui avait tout abandonné, qui s'était retiré du monde et n'était plus qu'un écorché à vif sur qui tout fait blessure et qui hurle de souffrance avait succombé

après avoir vu s'achever sa ruine. La mère, élevée dans l'aisance, n'était qu'une ménagère inexperte, incapable de rompre avec des habitudes sociales coûteuses ; Marguerite Van de Wiele se trouva investie non seulement du titre, mais des charges de chef de famille.

Plus que jamais, elle s'acharna à la tâche, n'abandonnant le roman en train que pour écrire des chroniques, des contes, des articles de critique, accroître le nombre de ses collaborations, « retaper » les discours et rapports de notabilités soucieuses de rehausser leurs travaux par un certain vernis littéraire ou pour donner des leçons de littérature et de français à des cancres des deux sexes. Tout ce qui concerne la « noble profession des lettres », elle le fit pour arriver à ce cruel résultat : vivre.

Cela ne désarma point les haines. Peut-être, après tout — si tant est qu'on puisse trouver un semblant d'excuses à de pareils agissements — ceux-là qui l'attaquaient ignoraient-ils l'âpreté de ce quotidien *struggle for life* d'une jeune fille obligée de pourvoir, par sa plume, à l'entretien de tout un ménage. Les articles élogieux consacrés à *Maison Flamande* par la presse française et à l'étranger, le fait que ce roman était édité par la librairie Charpentier, inaccessible jusqu'alors aux écrivains belges, la traduction en allemand de *Lady Fauvette* par Mme Gessen à Francfort, l'annonce par Hetzel d'un nouveau roman de Marguerite Van de Wiele (qui devait paraître l'année suivante non chez Hetzel, mais chez Hachette) et celle chez Charpentier de *Lady Fauvette* en une nouvelle édition, accompagnée de *L'Histoire d'un ménage* que venait de publier *L'Indépendance Belge*, tout cela raviva de sournoises inimitiés, qui aboutirent même à un duel entre M. Léon Van de Wiele, frère de la jeune romancière, et Max Waller.

La meilleure réponse à de telles attaques était le succès.

Il s'affirma une fois de plus avec *Filleul du Roi*, paru en octobre chez Hachette en un tirage de 5,000 exemplaires, Mlle Van de Wiele avait définitivement rompu avec la maison Hetzel, mais non avec Hetzel lui-même, qui regrettait la rupture en une lettre où il lui disait : « J'aurais tant voulu faire bonne et longue route littéraire avec vous ! »

Filleul du Roi fut immédiatement traduit en flamand par M. Leo Ickx, publié en feuilleton par le *Journal de Lausanne* et obtenait au printemps suivant le prix de Keyn, de l'Académie Royale de Belgique.

Ce roman inaugurait chez Hachette une collection nouvelle : « La Petite bibliothèque de la famille ». Cette fois encore, il s'agissait d'un ouvrage écrit pour la jeunesse et spécialement pour les adolescents de quinze à dix-huit ans — tâche plus délicate et plus difficile que celle tentée avec succès par *Les Frasques* ou le *Roman d'un chat*. Rien de plus malaisé, en effet, que de trouver, pour cette catégorie de lecteurs, un sujet qui ne soit ni enfantin ni hors de leur portée et de le traiter sans puérilité ou sans pédantisme. Mlle Van de Wiele sut triompher de ces deux écueils et faire de son *Filleul du Roi* une œuvre forte et séduisante.

Cette fois, la romancière nous ramenait à Bruxelles, dans ces milieux populaires du vieux Molenbeek qu'elle connaissait si bien pour y avoir passé sa toute proche adolescence.

Le filleul du Roi, c'est Léopold-Jean Sancke, septième fils du baes du cabaret le Mei-Boom, qui a sa naissance jure d'en faire un professeur et n'épargne rien pour lui donner une instruction solide, que Léopold ne parvient pas d'ailleurs à s'assimiler, tandis que le Mei-Boom périclite sous la maladroite direction du père et de l'aîné des fils, Dolphus, lequel a pour l'étude des disposition étonnantes. C'est lui qui deviendra professeur, le filleul du Roi ayant suivi sa vocation de cabaretier pour la plus grande prospérité du Mei-Boom.

Mais empruntons l'analyse du roman à l'étude que Désiré Nisard lui consacra dans la *Revue du Monde Catholique* :

« Le petit Léopold grandit au milieu d'une misère sordide : du moins est-il bien portant et fort comme tous ses frères, sauf un seul : Mileke, condamné à traîner toute sa vie ses jambes paralysées. Ce malheureux petit être, marqué si tôt par l'inexorable fatalité, quoiqu'en restant au second plan, se détache gracieux et touchant sur le fond noir de l'indigence qui l'entoure. Tantôt idolâtré, tantôt brusqué par son père, un rude Flamand incapable de rien entendre aux ménagements du langage, l'enfant témoigne une résignation touchante ou se laisse aller à des colères dont l'impuissance fait mal. Pour lui acheter des béquilles neuves, la mère vendra son anneau de mariage ; chaque jour lui apportera une amertume nouvelle. Avec ses blonds cheveux, son clair regard, son petit oiseau perché sur son épaule, la poupée d'une jeune voisine assise en face de lui, nous ne savons guère de type d'enfant souffreteux plus attendrissant... Des sept frères, cependant, ce n'est pas le filleul du Roi qui joue le rôle principal, mais l'aîné, Dolphus. Celui-ci, obligé de servir la pratique, pendant que Jan fréquente l'école, trouve le temps d'étudier en secret avec une ténacité toute flamande. Un jour, il se trahit devant son père ; la scène est terrible. Ce chef de famille, ivrogne et brutal, en même temps qu'autoritaire comme on l'était jadis, qui voit l'aîné lui manquer, au moment même où un aide devient indispensable à la maison, et cet enfant qui se sent un homme capable de revendiquer son indépendance ne peuvent mesurer leurs forces sans un choc violent. Dolphus quitte la vieille demeure ; il n'a pas un adieu pour sa mère, faible et douce créature toujours prête à se dévouer, mais dépourvue d'influence sur son mari et sur ses fils. Le jeune homme accepte les plus bas emplois d'un collège. Il ramasse, en balayant, les vieux cahiers et les vieux livres ; il écoute aux portes les leçons du professeur, il étudie la nuit dans une soupente glacée, il force enfin les examinateurs à l'entendre et à s'étonner de son savoir. Il est arrivé à son but ; chez son père, on meurt de faim ; par moments, l'aîné se le reproche, mais le culte de la science excuse tout.

Ses luttes, ses succès, sa misère, ses fugitives entrevues avec ses frères, tout

cela fournit à l'auteur des épisodes chamants ou saisissants d'observation. Disons-le en passant, l'amour n'a guère de place ici, il y sourit un instant, puis assombrit davantage encore ce triste tableau de la vie réelle, que les maîtres de l'école flamande signeraient. »

Dans ce récit peut-être un peu trop éparpillé vers la fin, parce qu'il s'étend sur un grand nombre d'années, Marguerite Van de Wiele a accusé davantage son talent descriptif en des tableaux très minutieux et très exacts de certaines mœurs bruxelloises. C'est bien la campagne des confins de Laeken et de Molenbeek et la vie de faubourg, et l'animation des quartiers populeux et des quais, et l'intérieur, le mouvement, l'existence du cabaret flamand. C'est la réalité saisissante, sans la moindre recherche voulue du relief, et certains types, notamment celui de la tante Frick, s'y détachent avec une grande intensité. L'art assoupli de l'auteur sait donner de la vie aux gens, de la sympathie aux choses, et sa sensibilité féminine s'harmoniser à ses qualités viriles dans des épisodes douloureux, naïfs ou gracieux, rendus d'une touche fine et juste

(*A suivre.*) AUG. VIERSET.

NOUVELLES

RAPPORT

sur les travaux de la commission de la Biographie nationale pendant l'année 1909-1910, par Ferd. Vander Haeghen, secrétaire-trésorier de la commission et membre de la Classe des lettres.

Messieurs,

C'est bien à regret que je me vois contraint de commencer par un douloureux nécrologe ce rapport sur les travaux de la commission de la *Biographie nationale* pendant l'année académique 1909-1910.

Le 17 décembre 1909, le pays tout entier à fait une perte immense en la personne de S. M. Léopold II, l'auguste protecteur de l'Académie. Les quarante années de son règne marquent dans l'histoire de la patrie un moment glorieux; elles y laisseront un souvenir ineffaçable.

Au milieu du deuil national, nous avons eu la consolation de voir monter sur le trône le Prince, Belge de cœur et d'âme, sur qui le pays fondait ses espérances. Dès son avènement, S. M. Albert nous a montré combien ces espérances étaient justifiées, et l'Académie, en particulier, a été heureuse de trouver un nouveau protecteur dans le Souverain qui s'est solennellement déclaré l'ami des sciences, des lettres et des arts.

La Commission a été cruellement éprouvée par la mort de deux de ses membres : M. Auguste-Jean Stecher, décédé à Liége, le 3 septembre 1909, et M. Julien Fraipont, décédé à Liége, le 22 mars 1910.

chard comme délégué de la Classe des lettres. Dix ans plus tard, le 29 avril 1897, il acceptait de succéder à M. Alphonse Leroy, en qualité de membre du sous-comité et de membre du comité de revision; il renonça à ces dernières fonctions le 23 avril 1901. Membre dévoué, M. Stecher a rendu de nombreux services à la commission; elle en gardera un souvenir reconnaissant.

Il a été aussi un des plus fidèles collaborateurs de notre recueil, qu'il a enrichi de très nombreuses notices.

Les volumes II à XX ne contiennent pas moins de quatre-vingt-sept articles dus à sa plume érudite et élégante à la fois, et consacrés surtout à nos illustrations littéraires de langue française ou néerlandaise, depuis le moyen âge jusqu'à l'époque contemporaine.

Ils attestent une fois de plus la sûreté de goût et l'étendue des connaissances de notre regretté confrère.

C'est bien inopinément qu'un autre de nos confrères, M. Julien Fraipont, nous a été enlevé. Il était parmi les jeunes membres de l'Académie et parmi les plus méritants. Il venait à peine d'être élu membre de la Commission, le 5 mars 1908, pour continuer le mandat de délégué de la Classe des sciences de M. Lancaster, lui-même trop tôt enlevé à la science et à l'Académie. M. Fraipont n'a guère eu le temps de nous donner des preuves de l'intérêt qu'il portait à notre publication, mais nous savons que cet intérêt était réel. Nous lui devons une notice sur l'aéronaute liégeois Robert, dit Robertson; la mort l'a empêché de rédiger celle qu'il nous avait promise sur Schmerling, le premier explorateur de nos grottes et l'un des fondateurs de la paléontologie belge.

Les places vacantes au sein de la commission ont été attribuées de la façon suivante : par décision de la Classe des beaux-arts, prise en séance du 14 octobre 1909, M. Lucien Solvay a remplacé feu M. Gevaert; par décision de la Classe des Lettres, en séance du 11 octobre 1990, M. Henri Lonchay a remplacé feu M. Stecher. La Classe des Sciences doit encore pourvoir au remplacement de feu M. Fraipont.

En séance du 30 avril 1910, la commission a nommé M. St. Bormans, membre du sous-comité, en remplacement de feu M. Stecher.

Nous avons perdu aussi notre confrère M. le baron Jules de Chestret de Haneffe, auquel nous devons des articles sur des personnages de la principauté de Liége, dont cet historien érudit connaissait si bien le passé. Nous aurions certainement pu compter davantage sur sa précieuse collaboration si son travail n'avait souvent été paralysé par les atteintes d'un mal cruel et inexorable qui le contraignait à déposer la plume bien malgré lui.

Je tiens à rappeler encore la mémoire de deux autres collaborateurs décédés au cours de cet exercice : M. Charles Bergmans, professeur honoraire de l'athénée et de l'université de Gand, auteur de notes relatives à des mathématiciens et à des musiciens et M. le docteur Richard Boddaert, professeur émérite de l'université de Gand, membre de l'Académie royale de médecine, qui a retracé la carrière de plusieurs médecins

Au cours de l'exercice qui vient de se clôturer, vous avez reçu le deuxième fascicule du tome XX, contenant la fin de la lettre R, soit quatre-vingt-douze notices de Ruelens à Rythovius. Parmi les personnages les plus importants, je citerai : Rupert de Saint-Laurent ou de Deutz, une des gloires de l'ordre bénédictin au début du XIIe siècle; l'évêque Nicolas Ruter, qui joua un

Notre éminent confrère M. Stecher avait remplacé, le 9 mai 1887, M. Ga-

double expédition, TOUS LES ANS, **avant le 15 août,** et être conforme au modèle annexé au règlement.

« Ne pourront, en aucun cas, être considérés comme théâtres réguliers, les établissements connus sous le nom de casinos, cafés chantants et autres établissements de cette nature.

« Avant de certifier exacte et véritable la déclaration dont il est parlé ci-dessus, les administrations communales s'assureront que la salle de spectacle qui en fait l'objet est convenablement aménagée et pourvue des décors nécessaires; que, sous le rapport de l'aération, elle se trouve dans des conditions hygiéniques suffisantes et que les dégagements en sont assez nombreux et assez larges pour éviter des malheurs en cas de panique ou d'accident fortuit.

« Les administrations communales enverront *immédiatement* les déclarations de l'espèce au Ministre des sciences et des arts. Dans le cas où elles ne pourraient les certifier exactes et véritables, elles auront soin d'indiquer les motifs de leur refus. »

Toutes les pièces destinées à l'administration centrale et relatives à l'encouragement à l'art et à la littérature dramatiques seront envoyées avec l'adresse :

A M. le Ministre des sciences et des arts, Bruxelles.

(Service des sciences et des lettres.)

Les pièces destinées à la commission dramatique provinciale seront transmises à l'un des secrétariats dont l'adresse suit :

Anvers : Commission dramatique provinciale; secrétaire : M. J. van der Voort, Longue rue de l'Evêque, nº 30, Anvers.

Brabant : Commission dramatique provinciale; secrétaire : M. H. Colassin, rue du Peuplier, nº 13, Bruxelles.

Flandre occidentale : Commission dramatique provinciale; secrétaire : M. P. Vandermeersch, place de la Vigne, nº 11, Bruges.

Flandre orientale : Commission dramatique provinciale; secrétaire : M. Ernest van Havermaete, rue de la Crapaudière, nº 5, Gand.

Hainaut : Commission dramatique provinciale; secrétaire : M. Em. Lebas, rue des Dominicains, nº 12, Mons.

Liége : Commission dramatique provinciale wallonne; secrétaire : M. Julien Delaite, rue Hors Château, nº 50, Liége.

Liége : Commission dramatique provinciale française; secrétaire : M. Jules Sauvenière, rue Louvrex, nº 32, Liége.

Limbourg : Commission dramatique provinciale; secrétaire : M. Joseph Anten, Marché aux Fruits, nº 10, Hasselt.

Luxembourg, Namur et Brabant wallon : Commission dramatique wallonne; secrétaire : M. Alexandre Gérard, rue de l'Indépendance, nº 20, Namur.

Académie Royale de Belgique

Classe des lettres et des sciences morales et politiques.

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

Première question. — « On demande une étude sur l'exploitation des mines de charbon en Belgique depuis les origines jusqu'au milieu du XVIIIe siècle. »

Deuxième question. — « Etudier la légende de Godefroid de Bouillon, ses origines et son développement littéraire. »

Troisième question. — « On demande une étude critique sur les sources de

rôle politique sous Charles le Téméraire, Maximilien d'Autriche et Philippe le Beau; le voyageur Guillaume de Ruysbroeck ou de Rubruquis qui pénétra, au XIIIe siècle, au cœur du Thibet; Jean de Ruysbroeck, le plus grand mystique des Pays-Bas; le chansonnier flamand Jacques de Ruyter; le théologien moderne Augustin-Joseph Ryckewaert; l'électricien François van Rysselberghe; les poètes anversois van Ryswyck; le théologien Martin Rythovius, évêque d'Ypres au XVIe siècle. La presse scientifique a appelé l'attention sur la valeur toute particulière de plusieurs de ces articles.

Le volume se terminera par une table générale des collaborateurs de la *Biographie nationale*, donnant l'indication complète des notices que chacun d'eux a fournies, jusqu'ici, à la publication. Ce troisième fascicule du tome XX est à peu près terminé.

Le sous-comité s'est occupé activement, au cours de six séances, de la répartition des notices de la lettre S entre les collaborateurs; il espère achever bientôt ce travail. Le secrétariat est déjà en possession du manuscrit d'une partie des articles attribués, et l'impression de la lettre S pourra commencer incessamment. Cette lettre occupera vraisemblablement les tomes XXI et XXII du recueil; elle nous rapproche de la fin de l'alphabet et, par conséquent, de l'achèvement de notre entreprise.

L'assemblée ratifie par ses applaudissements les chaleureux remerciements que M. le président adresse à la commission de la *Biographie nationale* et en particulier, à M. vander Haeghen pour le zèle infatigable qu'il déploie dans cette entreprise.

Administration de l'enseignement superieur, des Sciences et des Lettres.

Encouragement à l'art et à la littérature dramatiques.

Le Ministre des sciences et des arts croit devoir appeler l'attention des intéressés sur les dispositions suivantes de l'article 22 du règlement sur l'encouragement à l'art et à la littérature dramatiques :

« Pour qu'une troupe ou société puisse être considérée comme régulièrement constituée, au point de vue du droit à la prime, il faut que sa constitution ait été notifiée à l'administration communale et à la commission dramatique provinciale.

« Cette notification sera faite, en double expédition, CHAQUE ANNÉE, **avant le 15 août.** Elle sera accompagnée d'une liste contenant, outre le nom et la signature du président ou du directeur, les noms des membres de la troupe ou de la société dramatique.

« L'administration communale munira de son certificat et du sceau de la commune la déclaration de la société ou de la troupe ,ainsi que la liste de ses membres; elle enverra ces deux pièces *immédiatement* au département des sciences et des arts.

« Les sociétés dramatiques, les directeurs de troupes, les propriétaires ou locataires de salles de spectacle qui désirent faire admettre ces salles comme théâtres réguliers, doivent en faire la déclaration à l'administration communale de la localité où la salle est située, ainsi qu'au secrétariat de la commission provinciale.

« Cette déclaration doit être faite en

l'histoire de la Flandre ou du Brabant. »

Quatrième question. — « Etude sur le vocabulaire et la sémantique de Tertullien. »

Cinquième question. — « On demande une histoire économique de la Belgique à la fin de l'ancien régime. »

Sixième question. — « Etudier l'art provincial qui s'est développé dans le nord de la Gaule à l'époque romaine. »

Septième question. — « Etudier les relations et les influences littéraires de la Hollande et de la Belgique flamande depuis la séparation du XVIe siècle jusqu'à Waterloo. »

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

Première question. — « Etudier et classer les causes de guerre depuis la Révolution française. Distinguer notamment les causes qui peuvent être légitimes et celles qui sont contraires à la justice ou au droit des gens. »

Deuxième question. — « Etudier l'activité industrielle des capitaux belges à l'étranger et son influence sur la prospérité nationale. »

Troisième question. — « On demande une étude sur l'hospitalité neutre dans la guerre maritime, au point de vue historique et au point de vue du principe. »

Quatrième question. — « Rechercher quelles conséquences sociales pourront résulter des progrès de la navigation aérienne. »

Cinquième question. — « On demande de nouvelles recherches sur le texte, la composition et le plan de la métaphysique d'Aristote. »

Sixième question. — « Etudier, d'après les inscriptions grecques et latines, les idées sur la vie future qui avaient cours dans l'empire romain et les influences sous lesquelles ces idées se sont formées. »

La valeur des médailles d'or attribuées à la solution de chacune de ces questions sera de 800 francs.

Les mémoires seront adressés, francs de port, avant le 1er novembre 1912, à M. le secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, à Bruxelles.

Conditions réglementaires des concours annuels de la Classe.

Les mémoires présentés aux concours de la Classe des lettres et des sciences morales et politiques peuvent être rédigés en français, en néerlandais, en allemand ou en latin.

Les concurrents sont libres de signer leur travail ou d'y inscrire une devise reproduite sur une enveloppe cachetée qui contiendra leur nom et leur adresse. Ils y joindront une déclaration attestant que le mémoire est inédit et n'a pas obtenu de récompense dans un autre concours.

Sauf dispositions contraires résultant de clauses spéciales, les manuscrits soumis à la Classe restent déposés dans ses archives.

Il est permis aux auteurs d'en prendre copie dans les bureaux du secrétariat.

PRIX DE STASSART (600 francs).

NOTICE SUR UN BELGE CÉLÈBRE.

(Dixième période : 1905-1910.)

Notice sur Jehan Boutillier, auteur de la *Somme rurale*.

« Déterminer la nature et la portée de ses fonctions de lieutenant du baillage de Tournai-Tournaisis.

« Indiquer les sources auxquelles il a puisé.

« Comparer ses solutions et ses décisions avec celles des juristes du temps. »

N. B. Il y aura peut-être lieu de les mettre en rapport avec les décisions des échevins d'Ypres sur le référé des échevins de Saint-Dizier.

Délai pour la remise des manuscrits : 1er novembre 1910.

PRIX DE STASSART (3,000 francs).

HISTOIRE NATIONALE

(Septième période : 1895-1900, prorogée jusqu'au 1er novembre 1910).

« Etude sur l'organisation économique d'un grand domaine du XVIe siècle jusqu'à la fin du XVIe. »

PRIX DE SAINT-GENOIS (1,000 francs).

HISTOIRE OU LITTÉRATURE EN LANGUE FLAMANDE.

(Quatrième période : 1898-1907, prorogée jusqu'au 1er novembre 1910.)

« Faire l'histoire de la période calviniste à Gand (1576-1584). »

Les travaux doivent être écrits en langue flamande.

PRIX AUGUSTE TEIRLINCK (1,000 fr).

LITTÉRATURE FLAMANDE

(Quatrième période : 1892-1896, prorogée jusqu'au 1er novembre 1910.)

« Faire l'histoire de la prose flamande avant l'influence bourguignonne, c'est-à-dire jusqu'à l'époque de la réunion de nos provinces sous Philippe de Bourgogne, vers 1430. »

Les travaux peuvent être écrits en langue française ou en langue flamande.

PRIX JOSEPH DE KEYN.

INSTRUCTION ET ÉDUCATION LAIQUES

En 1911 sera jugée la première période du seizième concours (1909-1910).

Cette période est consacrée aux ouvrages d'instruction ou d'éducation à l'usage des écoles primaires et des écoles d'adultes.

Une somme de 3,000 francs pourra être répartie entre les auteurs des ouvrages couronnés.

Peuvent prendre part au concours, les œuvres inédites et les ouvrages de classe ou de lecture qui auront été publiés du 1er janvier 1909 au 31 décembre 1910. Ils devront être adressés, francs de port, avant le 1er janvier 1911, à M. le secrétaire perpétuel au Palais des Académies.

Ne seront admis au concours que des écrivains belges et des ouvrages conçus dans un esprit exclusivement laïque et étranger aux matières religieuses. Les ouvrages pourront être écrits en français ou en néerlandais, imprimés ou manuscrits. Les imprimés sont admis, quel que soit le pays où ils auront paru. Les manuscrits pourront être envoyés signés ou anonymes, dans ce dernier cas, ils devront être accompagnés d'un pli cacheté contenant le nom de l'auteur et son domicile. Les manuscrits demeurent la propriété de l'Académie, mais les auteurs sont autorisés à en faire prendre copie, à leurs frais. Tout manuscrit qui sera couronné devra être imprimé pendant l'année courante, et le prix ne sera délivré à l'auteur qu'après la publication de son ouvrage.

En 1912, sera jugée la seconde période du seizième concours (1910-1911).

Cette période est consacrée aux ouvrages d'instruction ou d'éducation moyennes, y compris l'art industriel.

En 1913, sera jugée la première période du dix-septième concours (1911-1912).

Cette période est consacrée aux ouvrages d'instruction ou d'éducation à l'usage des élèves des écoles primaires et des écoles d'adultes.

PRIX ADELSON CASTIAU (1,000 francs).

(Dixième période 1908-1910. Délai : 31 décembre 1910.)

(Onzième période 1911-1913. Délai : 31 décembre 1913.)

Pour le meilleur travail « sur les moyens d'améliorer la condition morale, intellectuelle et physique des classes laborieuses et des classes pauvres ».

Les travaux concernant la petite bourgeoisie peuvent prendre part au concours.

Ne seront admis à concourir que les écrivains belges.

Dans le cas ou l'ouvrage couronné serait inédit, il devra être imprimé dans l'année, et le prix ne sera délivré au lauréat qu'après la publication de son travail.

PRIX JOSEPH GANTRELLE (3,000 francs).

PHILOLOGIE CLASSIQUE

(Neuvième période : 1er janvier 1907-31 décembre 1908, prorogée jusqu'au 31 décembre 1910.)

« L'histoire du paganisme dans l'empire d'Orient depuis le règne de Théodose le Grand jusqu'à l'invasion arabe. »

(Dixième période : 1909-31 décembre 1910.)

« La légion romaine, son histoire et son organisation. »

N. B. On ne demande pas une série de monographies sur les légions romaines, mais une étude d'ensemble faisant ressortir le rôle que la légion romaine à joué dans la conquête du monde et la conservation de l'Empire.

Ne seront admis à concourir que des auteurs belges ; les membres et les correspondants de l'Académie sont exclus du concours. Les mémoires peuvent être rédigés en français, en néerlandais ou en latin.

PRIX EUGÈNE LAMEERE (500 francs).

(Deuxième période : 1908-1913, expirant le 1er mai 1913.)

Destiné au meilleur « ouvrage d'enseignement de l'histoire à l'usage des écoles primaires, moyennes ou normales de Belgique, dans lequel l'image joue un rôle important pour l'intelligence du texte ».

PRIX CHARLES DUVIVIER (1,200 francs).

(Deuxième période : 1908-1910, expirant le 31 décembre 1910.)

« On demande une étude sur le régime juridique et économique du commerce de l'argent au moyen âge.»

Ne seront admis au concours que des auteurs belges.

Les membres et les correspondants de l'Académie sont exclus.

Les mémoires doivent être inédits ; ils peuvent être écrits en français ou en flamand.

Les manuscrits ne peuvent être signés. Ils porteront une devise qui sera répétée sur un billet cacheté renfermant le nom de l'auteur. Il est défendu de faire usage d'un pseudonyme.

Dans sa séance du 2 mai 1910, la Classe a prorogé de deux années la solution des questions suivantes, qui ont fait partie du programme pour 1910.

SECTION D'HISTOIRE ET DES LETTRES.

« On demande une étude sur Zuster Hadewych. »

— Prix : 800 francs.

SECTION DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

« Faire une critique des « *Premiers principes* » de Herbert Spencer, en tenant compte de l'application qu'il en a faite dans ses autres ouvrages. »

—Prix : 800 francs.

Les mémoires seront adressés, francs de port, avant le 1er novembre 1911, à M. le secrétaire perpétuel.

Chez les bibliophiles belges.

La Société des bibliophiles belges va célébrer sous peu le 75e anniversaire de sa fondation. A cette occasion, la Société fera publier un mémoire sur les origines de l'imprimerie à Mons et un album des planches qui ornent d'anciens ouvrages parus en cette ville dans les siècles passés. D'autres fêtes seront également organisées, il y aura notamment une exposition d'ouvrages anciens, de publications parues à Mons ainsi que de tous les journaux édités depuis les temps lointains où l'imprimerie commença à prendre son essor dans cette cité.

Grands mots

L'Académie de médecine de France vient de présenter au ministre de l'intérieur un rapport concernant les matières colorantes qui peuvent être utilisées dans l'alimentation sans danger pour la santé. En voici quelques-unes :

1° Chlorhydrine d'amidotétraméthylparadia midodiphénilméthanol :

2° Diéthyldibenzyldipara aminotriphénylcarbinoltrisulfonate de sodium :

3° Tetraméthyldiparaamidometaoxytriphénylcarbinoldisulfonate de calcium ;

4° Diméthylaminodiéthyldibenzylaminotriphe nylcarbinoldisulfonate de sodium.

Ce sont là des noms de substances inoffensives...

L'Université de Bâle

L'Université de Bâle vient de célébrer glorieusement son 450e anniversaire. Une souscription publique, laquelle a produit 330,000 francs, a servi à constituer le fonds d'une caisse de pension pour les enfants des professeurs décédés. Un ancien député de Bâle au conseil national, M. Geigi Morian, a donné 250,000 francs pour l'agrandissement des locaux universitaires.

L'Université fut fondée par le pape Pie II (Æneas Sylvius Piccolomini). Elle compte de nombreuses illustrations, notamment la fameuse dynastie de mathématiciens, les Bernoulli. Le premier, Jacques Bernoulli (1654-1705) fut professeur de mathématiques et se signala par des améliorations au calcul différenciel inventé par Leibnitz et Newton. Son frère Jean (1667-1748) le remplaça, et le fils de ce dernier, Jean également (1710-1790), fut professeur de mathématiques, de rhétorique et de droit. Son frère Daniel (1700-1782) enseigna la physique, la botanique et l'anatomie. Il reste de lui un très remarquable ouvrage sur l'hydrodynamique. Son arrière-neveu, Christophe, fut professeur de technologie et d'histoire naturelle.

Vinet, le fameux théologien et critique littéraire, enseigna également à Bâle, ainsi que Nietzsche, le philosophe, et Jacob Burckhaedt, l'historien de la Renaissance.

CHRONIQUE

Marguerite Van de Wiele

(Suite.)

Notice bio-bibliographique.

En décembre 1883, Mlle Van de Wiele donnait à « l'Emulation » de Liége sa première conférence, qui, au cours de sa vie si bien remplie par le travail, devait être suivie de tant d'autres à Bruxelles, au Cercle artistique et littéraire et ailleurs, et dans les diverses villes de Belgique. Elle avait pris pour sujet : « Dickens, sa vie et ses œuvres. » Nul ne pouvait mieux lui convenir pour son début dans l'art oratoire, car il n'en était pas qu'elle eut plus approfondi, plus passionnément étudié. Son admiration pour son auteur favori ne l'empêcha point de signaler les faiblesses du maître, de faire juste part aux qualités et aux défauts, et d'après le *Journal de Liége* elle fit du talent du plus populaire des romanciers anglais une analyse toute délicate, toute pleine de finesses et d'ingénieux détails et sut donner à sa causerie une couleur personnelle et une tournure originale.

Emile de Laveleye lui écrivait le surlendemain une lettre que je crois intéressant de reproduire ici, parce qu'elle expose les théories du grand penseur sur l'art de la conférence :

Je vous envoie le *Journal de Liége* ; il ne dit rien de trop de votre conférence, qui a eu un vrai et grand succès. Permettez-moi cependant, chère Mademoiselle, en considération de mon âge et du vôtre, de vous présenter quelques remarques. Vous avez cru votre public trop lettré : on lit *très*, *très* peu en Belgique ; certaines de vos plus fines allusions au sujet de Dickens, parce que ce n'étaient *que* des allusions, ne pouvaient être parfaitement comprises, soit : *goûtées*, que par le petit nombre.

Il faut supposer le public ignorant et, par exemple, lui dire ceci : « chez Dickens, les personnages et, même, les bêtes sont excentriques ; tel excentrique de son œuvre l'est en ceci (une anecdote, un trait, un mot) ; tel autre l'est de la façon suivante : encore l'exemple ! — comme vous l'avez fait avec tant de bonheur pour la tante Betsy de *Copperfield*.

Le succès persistant d'Emile Deschanel provient uniquement du choix des mots, traits, anecdotes. Le tout relié par une proposition générale.

Règle : Parlez-vous ? *Bis repetita placent* ; écrivez-vous ? *Ni quid nimis*.

Quand on parle, c'est pour démontrer à qui résiste. Il faut donc marteler votre pensée dans un cerveau récalcitrant ou obtus : la pensée sous une forme ne pénètre pas ? Vous la présentez sous une autre. Puis, *lourdement*, vous concluez en ramassant vos faits, vos démonstrations en un faisceau. Ecrire est une chose ; parler en est une autre : en écrivant, ne dites les choses qu'une fois et, des deux formes de l'idée, prenez la plus forte, la plus claire. L'allusion, le trait fin, délicat, subtil porteront, charmeront : le lecteur a le temps de tout saisir. L'auditeur, beaucoup moins. Surtout, soignez les finales ; vous avez brusqué la vôtre vendredi. Mais que de choses délicieuses, originales, *trouvées*, et si exquisement dites ! dans votre entrée en matières ! Cela était la perfection, et vous aviez, d'emblée, conquis tout le monde.

Encore merci au nom de « l'Emulation ».

Truly yours,
EMILE DE LAVELEYE.

Et Marguerite Van de Wiele s'empressait de profiter de ces judicieux conseils et de remanier sa conférence avant de la donner successivement dans dix villes de province et, en février 1884, à la Bourse de Bruxelles, sous les auspices de l' « Union littéraire », dans une salle immense et comble. « Ce fut un ravissement », écrivait le soir même Charles Potvin.

A ces nouvelles ressources de conférencière, Mlle Van de Wiele put ajouter bientôt celles d'une collaboration régulière au *Soir*, où elle publiait, ainsi qu'à *L'Office*, des contes et des chroniques.

Le vieux Pierre Marsais avait eu la joie d'assister à l'éclosion et à l'épanouissement de ce talent, jailli d'un terreau fécondé en grande partie par ses soins. Après la rafale qui avait ravagé le home familial, tout emporté, jusqu'à son gendre lui-même, il goûtait la consolation de voir la vie intérieure se reconstituer grâce au travail fructueux de celle qu'il considérait comme sa fille intellectuelle. Une modeste aisance assurait les besoins du ménage et permettait chaque printemps à Mme et Mlle Van de Wiele d'aller assister à Paris au vernissage des salons de peinture. Le samedi soir réunissait les parents et les amis : Jef Lambeaux, J. de Rudder, Broerman, Horta, De Vreese, Ernest Slingenayer, Gustave Frederix, M. et Mme Charles Potvin, Félix Frenay, Théo Hannon, Georges Rodenbach, etc.

Pierre Marsais continuait d'habiter le « Jardin », exempt de toute infirmité, lisant sans lunettes, favorisé jusqu'au bout d'une mémoire exceptionnelle et gardant la plénitude de toutes ses facultés. Une congestion provoquée par le froid le terrassa le matin du 30 décembre 1887. On le trouva mort dans son lit.

C'était tout un passé vibrant de bonheur et de jeunesse qui s'en allait avec lui.

* * *

En novembre 1890, Marguerite Van de Wiele publiait chez Charpentier un nouveau roman, *Insurgée*, œuvre étrange et curieuse qui, malgré ses défauts, — notamment les péripéties mélodramatiques des trente dernières pages — atteste un progrès marqué dans le talent déjà solide, assoupli et nerveux de la jeune romancière.

L'insurgée, Myrrha Naphtali, une jeune orientale de race juive, très riche, très mal élevée, très séduisante et très capricieuse, dont la mère fut chassée du domicile conjugal après des frasques officiellement constatées. Elle a grandi auprès de son père qui l'adore, un banquier richissime et prodigue qui encourage ses excentricités Mais malgré ses accès d'humeur, ses fantaisies outrées, ses audaces innocentes, ses manières libres, l'héroïne a du cœur, de la droiture, une grande fierté et le respect d'elle-même. Et c'est un tour de force que d'avoir su faire un être harmonique malgré tant de contrastes et de bizarreries. Non qu'il n'y ait point dans ce caractère des sautes inexpliquées, de mystérieux replis ; mais l'auteur a compris que, pour être fidèle, le portrait de cette fille d'Orient, transplantée dans les milieux bruxellois, n'avait pas besoin du raccord des tons en opposition et que, pour être énigmatique, la toile n'en était pas moins vivante.

Myrrha et son père ont pour ami un journaliste, Jean Servian, un de ces bohèmes de la littérature, plein de verve et de talent, vivant plus d'expédients que de son travail et capable à l'occasion de plus de délicatesse raffinée que ne le ferait croire son manque de scrupules. Le type était si vivant que chacun crut reconnaître le modèle dont s'était inspiré l'auteur, bien que, par une sorte d'indulgence attendrie elle en eût adouci les traits un peu choquants. D'ailleurs, qui nous dit qu'il n'y ait pas eu chez le viveur en question un secret besoin de vie familiale, en pantoufles, au coin du feu, chez ce cynique, une fanfaronnade du vice et que ce qu'il nous montrait était le meilleur de lui-même ?

Quoi qu'il en soit, le Servian d'*Insurgée* qui a connu Myrrha enfant et qui, presque vieux, ne peut songer à l'aimer jeune fille, a près d'elle un moment de trouble, une défaillance de cœur, et il aura des jalousies, des amertumes de compagnon dédaigné quand elle se prendra de passion pour le bel et banal Paul de Coudenberg. Ce personnage de Jean Servian est d'un relief saisissant, et son suicide froidement consommé, quand il n'a pas voulu être sauvé par la générosité de Myrrha, est d'un pathétique simple et profond, ainsi que le reconnaissait Gustave Frederix dans l'excellente étude qu'il fit du roman. La scène de rupture entre les fiancés, provoquée par l'outrageant soupçon du jeune duc et l'explosion de fierté blessée de Myrrha qui la fait s'accuser faussement, est d'une exécution vigoureuse et puissamment dramatique.

Tout cela est d'une clairvoyante psychologie. Le récit est animé, varié, touchant, imprégné de pitié, de tendresse émue Il a de jolis épisodes : la naissance de l'enfant des Dietrich, le tête-à-tête à quatre ; des intimités familiales, des effusions gracieuses ; des coins de Bruxelles s'y découvrent avec leur pittoresque exactement mouvementé. C'est le raffinement et l'animation d'une fête mondaine, l'ovation populaire au député Desoer, place du Petit-Sablon.

Ses autres romans avaient déjà prouvé avec quelle maîtrise Marguerite Van de Wiele traite ces tableaux qui doivent leur mérite à la justesse du détail, à la netteté concrète des lignes et

à l'intensité d'impression. Ajoutons que les personnages : le banquier Naphtali, les époux Farenheim, la duchesse de Coudenberg y sont tracés avec vigueur et que la magistrale étude du caractère principal de ce livre, hardi et nerveux, décèle un esprit de pénétration d'une étonnante subtilité. Il n'est pas jusqu'au trait final — la déchéance de la jeune fille hautaine et fière dans la rapacité héréditaire — qui, si décevant qu'il puisse paraître aux idéalistes, ne soit logiquement, implacablement justifié par l'instinct tyrannique de la race.

L'activité de Marguerite Van de Wiele, sans abandonner un instant le domaine littéraire, ni celui du journalisme où l'originalité de ses vues et son tempérament combatif trouvaient si judicieux emploi, allait, à partir d'*Insurgée* s'affirmer plus spécialement dans la critique d'art vers laquelle, très tôt, elle s'était sentie portée, et à laquelle l'avaient préparée de consciencieuses études et ses rapports constants avec le monde artiste.

En avril 1891, une dépêche de M. de Burlet, alors ministre de l'agriculture, des travaux publics, des arts et des lettres, l'envoyait à Paris pour y étudier l'organisation et le fonctionnement des écoles féminines d'art et d'art industriel. Toutes les portes s'ouvrirent devant notre compatriote, officiellement accréditée, qui fut amenée à visiter tour à tour des établissements dépendant de l'Etat, de l'autorité municipale, de la grande chancellerie, et aussi dus à l'initiative privée et à des fondations philanthropiques. Elle rendit compte de cette mission dans un rapport daté du 18 juillet et où elle étudiait spécialement l'école nationale des arts décoratifs, les Maisons de la Légion d'Honneur, l'Ecole professionnelle municipale de la rue Bossuet et les écoles de la Fondation Elisa Lemonnier. Une idée dominait son enquête : tenir la jeune fille en garde contre les périlleux écueils de l'art pur et contre les séductions commodes de la carrière de l'enseignement, pour l'engager à consacrer son intelligence et son effort à l'application professionnelle des notions acquises.

Ce travail fut jugé assez remarquable pour que la commission de perfectionnement des arts du dessin, voulant en marquer la valeur et l'utilité, le fit autographier d'abord, imprimer ensuite. Réédité une première fois par l'administration des beaux-arts, il fut si souvent demandé au ministère par des spécialistes belges ou étrangers, qu'il était passé à l'état de rareté bibliographique. C'est ce qui décida la *Revue de Belgique* à le rééditer en mai 1896.

L'*Art* de Paris publiait en septembre 1891 un sensationnel article de Mlle Van de Wiele sur *Antoine Wiertz, l'homme et l'œuvre*. Cette étude, traitée avec beaucoup de fermeté, de sûreté et de logique, fut fort discutée en raison de la sévérité que lui reprochaient les admirateurs du peintre de la *Tête coupée* et de *Napoléon aux enfers*.

Quelques mois après, la même revue publiait *Les Frères Van Ostade*, qui devait paraître en 1893 dans la *Collection des artistes célèbres*. Cette étude remarquablement documentée, écrite avec une connaissance complète et une parfaite intelligence de l'œuvre et du talent de ces petits maîtres qui furent

par excellence les peintres de la vie hollandaise, avait été appréciée en ces termes par un critique français, M. Louis Brès :

« Mlle Marguerite Van de Wiele s'est préoccupée tout d'abord de nous fixer sur la véritable nationalité des deux artistes. Houbraken, et après lui tous les écrivains d'art, avait fait naître les Ostade à Lubeck et faisait par conséquent des Allemands de ces merveilleux peintres de la vie hollandaise. Ce n'est qu'en ces dernières années que le docteur Van der Willingen a établi qu'Adriaan et Izaak Van Ostade étaient nés à Harlem et que ce nom d'Ostade était celui d'un village hollandais d'où la famille était originaire. Mlle Van de Wiele, dès le premier chapitre de son livre, nous initie aux recherches du docteur Van der Willingen et nous fait connaître de quelle façon fort ingénieuse il a retrouvé ces origines.

« Né avec ce sentiment très vif de la nature qui fait les artistes, Adriaan se trouvait à Harlem dans un milieu on ne peut plus favorable à l'éclosion de son talent. Qu'on en juge par ce tableau de la ville de Harlem, si brillamment enlevé par Mlle Van de Wiele : « On venait de rebâtir la cité, et on l'avait rebâtie selon la mode de l'époque, cette fantaisiste Renaissance hollandaise, à toits aigus et à girouettes splendides, où le bois des charpentes est apparent mais sculpté, où les briques abondent, limées et repeintes. Les halles de Harlem sont le chef-d'œuvre de ce style et elles s'opposent curieusement à la belle église de Saint-Bavon, l'un des plus purs restes de l'architecture ogivale. Ainsi, toute moderne, toute éclatante et pimpante, avec ses briques rouges et ses auvents décorés, avec son petit bras de mer, ses halles neuves, sa vieille basilique lançant vers l'infini une tour de soixante-dix mètres, avec ses jardins qui sentent bon, ses pâturages, ses champs, ses bois, ses houblonnières et toutes ses jolies industries d'art, et tous ses savants, et tous ses poètes, et tous ses artistes y vivant, la parcourant, y méditant, y enfantant des chefs-d'œuvre, quel milieu de sélection que cette ville de Harlem pour un peintre ! »

Et par surcroît, le jeune Ostade y trouvait, ouvert devant lui, l'atelier de Franz Hals. Sous un tel maître, il devait se familiariser promptement avec tous les secrets de son art. Ainsi que le dit Mlle Van de Wiele, le grand peintre eut une influence décisive sur son élève qui, adaptant à son inclination particulière les préceptes de Hals, sut lui prendre quelques-unes de ses qualités. Cela n'empêcha pas Ostade d'être l'artiste si personnel que nous admirons.

En de nombreuses pages, Mlle Van de Wiele a admirablement caractérisé l'art des Ostade. En même temps qu'elle en a précisé les formules, la manière, la technique, elle en a exprimé la philosophie. Par une très judicieuse et très fine observation, elle a dégagé la personnalité des Ostade de celle des artistes qui les ont entourés et qui, comme eux, ont peint la Hollande et avec lesquels on a trop de tendance à les confondre. Le parrallèle qu'elle établit entre Teniers et Adriaan Van Ostade est à cet égard fort remarquable. »

Et M. Brès ajoutait en terminant : « C'est vraiment un très beau livre. »

C'était également l'avis exprimé par

les publications hollandaises et américaines ; par les grandes revues artistiques anglaises la *Saturday Review*, l'*Advertiser*, la *Dundee Review* et notamment par l'éminent rédacteur en chef de l'*Architect*, Robert Hobbart, qui, en conclusion d'un long article consacré à cette œuvre de l'écrivain belge, déclarait : « Cette étude est la première vraie biographie des peintres Van Ostade qui ait été publiée. Il faut placer l'œuvre de Mlle Van de Wiele parmi les meilleures de l'admirable *Collection des artistes célèbres*.

Mlle Van de Wiele ainsi classée, par ce juge de haute valeur, au premier rang de nos critiques d'art, signait alors, depuis quelques mois, dans *La Liberté* de Bruxelles, la chronique artistique. Elle garda la rubrique jusqu'à la disparition de ce journal, et cette période de sa vie d'écrivain est une de celles qui l'honore et dont elle doit s'honorer le plus tant au point de vue littéraire que de l'impartiale loyauté de la critique.

*
* *

Entre-temps, Marguerite Van de Wiele avait publié chez Ollendorff *Misères*, recueil de nouvelles qui avaient paru dans le *Soir*, l'*Office de Publicité*, l'*Etoile Belge*, l'*Indépendance*, la *Revue de Belgique*.

Misères ! Ah ! ce titre était bien choisi ! C'étaient bien les misères navrantes, misères de gens, misères de bêtes, misères de cœurs et de cerveaux, misères morales et matérielles, misères gaies ou macabres, misères de corps et misères d'âme, misères héroïques et misères grotesques !

Voici un pauvre hère que ses enfants renient, depuis qu'ils ont prospéré, et à qui, lorsqu'il meurt dans sa bicoque, ils font par vanité de somptueuses funérailles. Voici le vagabond faible, doux et serviable, qui, las de rouler par le monde, se réfugie chez des parents aisés qui rechignent, le chargent des plus rudes besognes, l'utilisent au point qu'il leur devient indispensable et continuent à le traiter en paria.

C'est l'histoire de Suske Vos, le gueux embauché pour enlever la neige dans les rues, et qui, pour manger un jour à sa faim, se glisse, pour voler, chez une vieille femme. Surpris par elle, il l'étrangle, cherche de l'argent, ne trouve rien et, machinalement, emporte un serin dans sa cage. « Le calme est revenu au misérable ; il sourit et il court, dans le vent, ayant froid, ayant faim, crotté et hirsute, cette cage serrée contre lui. L'oiseau, comme une fleur d'or bousculée par la tempête, saute et tourne dans sa prison, éperdûment, tandis que les graines de sa mangeoire s'éparpillent au long des rues. »

Puis c'est un drame de sentiment : le baron de Lyden, marié depuis douze ans à une femme aimée, qui lui a donné un enfant dont il se croit le père, apprend du même coup et que cette femme l'a trompé dès les premiers temps du mariage et que l'enfant qui porte son nom n'est pas son fils. Et c'est la lutte cruelle entre l'indignation de l'homme trahi et la tendresse pour l'innocent qu'il a élevé, qui lui est cher, — et qui l'aime.

Voici le petit vendeur de journaux, Iria Fix, qui a dix ans, se fait des semaines de cinq à sept francs. Il a eu faim, il a eu froid, il a couché sur les bancs des boulevards, dans quelque

coin de l'entrepôt, ramassé les vieux os dans les tas d'ordures. Maintenant il « connaît la vie », il a l'aplomb de ceux qui ont réussi. Il ne croit à rien ; et pourtant dans cette âme si précocement désenchantée, il est resté un coin de candeur puérile.

C'est la veille de Saint-Nicolas. Il flâne, s'arrête aux vitrines. Il sait que St-Nicolas ne viendra point dans sa chambre, que St-Nicolas ne vient pour personne, que c'est une chimère que les parents entretiennent et qui, pour les orphelins, est impossible.

« Et Iria Fix demeure là, planté en face de cette boutique d'où s'éloignent les derniers chalands. Il se doute bien qu'on va fermer, car il est minuit, et la pâtissière bâille de fatigue dans son comptoir... Enfin tout à coup résolu, il pousse la porte, il entre, et il demande d'un air gauche, d'une voix qui tremble, qu'on lui serve des choses — il ne détermine pas lesquelles — des choses .. « à mettre dans une cheminée pour la Saint-Nicolas d'un enfant. »

Le lendemain, et quant ce ne serait que pendant la durée d'un éclair, à cette minute fugitive où ses yeux, lourds de rêves, s'ouvriront à la lumière — et où il est permis à un pauvre diable de s'imaginer aussi bien qu'il est grand Mogol ou Empereur de la Chine que favorisé d'un dignitaire de la maison du bon Dieu — Fix veut se donner l'illusion que Saint-Nicolas est venu chez lui. »

Puis c'est le lugubre roman d'un enfant malingre, que la chaleur d'une affection exaltée semble avoir sauvé de toutes ses infirmités physiques et intellectuelles, et qui ne se trouve pas assez fort pour supporter les jalousies, les amertumes de cette affection déçue. C'est l'histoire de l'employé qui a pris cinq cents francs dans la caisse de son patron, et qui pour les recouvrer s'en va trouver l'homme dont il est le fils naturel ; c'est le vieux célibataire qui perd son chat, son seul ami ; c'est le chien Zot qui meurt à l'hôpital, dans une expérience de vivisection ; c'est l'artiste dont la cervelle surmenée craque et dont le cerveau sombre au moment où il allait pouvoir enfin se consacrer à l'œuvre rêvée. Et ce sont d'autres misères encore, misère de pion, misère de folle, misère de nains, toute la vision ininterrompue des tristesses et des souffrances, et qui laisse au cœur comme un immense sentiment d'amertume et de pitié.

Presque toutes ces nouvelles sont sobrement traitées, sans complications d'événements, sans analyses superflues. Saisissants, mélancoliques ou douloureux, ces récits — très courts à l'exception d'un seul — affirment un art parfait, une grande maturité d'observation, une sensibilité délicate, une sincérité probe et une émotion à la fois poignante et discrète, faite d'indulgence, de sympathie et de tendresse.

Ce livre désenchanté et pessimiste fut suivi d'une nouvelle empruntée à un genre qu'affectionnait l'auteur depuis ses débuts à l'*Office de Publicité* et qui venait de lui fournir le sujet d'une conférence très goûtée au Cercle artistique et littéraire de Bruxelles : la légende.

Dans un numéro exclusivement consacré à la littérature belge, la *Revue Internationale* publia le *Sire de Ryebeke* par

Marguerite Van de Wiele. Cette légende, entièrement imaginée par l'écrivain belge, et contée avec la grâce naïve et la simplicité charmante qu'exigent, sous peine de perdre leur caractère, ces sortes de récits, eut une fortune considérable. C'est l'histoire, archaïque et touchante, d'un jeune duc, aux cheveux blonds, au teint diaphane, à la taille souple, aux doigts fuselés, un raffiné d'instinct qui, « sur la terre comme au paradis, se choisissait ses prédilections d'après leur plus de charme » et dont la gracilité féminine contraste avec la mâle vigueur de sa mère, toute à l'héroïsme ancestral. Ayant à venger la mort de son père, il fuit le combat et est tué, par derrière, de coups d'arquebuse. Mais la mère ne peut supporter que cette mort infamante soit connue et pour épargner à l'héritier d'une noble race de preux jusqu'au soupçon de lâcheté, elle le défigure d'un coup de feu, lui remet son heaume et en lève la visière sur l'horreur du visage massacré. Maintenant, elle pourra montrer à ses vassaux le cadavre de leur suzerain.

Le Sire de Ryebeke fut beaucoup cité, beaucoup reproduit à Paris. Arsène Houssaye adressa à la directrice de la Revue, Mme la princesse Rattazzi, une lettre par laquelle il lui disait : « Votre dernière livraison contient un pur chef-d'œuvre : la légende de Marguerite Van de Wiele. » Cette lettre fut publiée dans la revue, en tête d'un article biographique consacré à l'auteur belge et illustré d'un portrait par de Rudder, que le *Figaro*, exposa ensuite dans sa salle des dépêches. Publié en un album illustré par de Rudder, et plusieurs fois réédité, *Le Sire de Ryebeke* a été adopté pour les écoles et les bibliothèques scolaires de la ville de Bruxelles et a été fréquemment choisi, aux concours du Conservatoire ou dans des conférences, comme morceau de déclamation.

Mlle Van de Wiele recueillait depuis des années ces fleurs de nos légendes nationales, qui poussent si aisément en plein terreau populaire et qui retrouvent sous sa plume, comme aux veillées, leur charme puéril et leur arôme d'antan. Dix ans plus tard, en une langue souple, harmonieuse, limpide, prestigieusement évocatrice, l'éminente romancière nous contait, en son beau livre *Légendes*, toute une série d'histoires conçues par elle ou puisées aux sources folkloriques.

C'est la troublante histoire du *Chevalier de Neige* qu'Irmine de Mentel tua en un tournoi, par une merveilleuse nuit de Noël parce qu'il l'avait trahie, et dont le corps se fondit en un tas de flocons neigeux ; c'est la mort de Griete, la blonde meunière qu'aimait le fils du Roi, et qui s'étant fiancée au Vent, sans le savoir, fut emportée par une rafale épouvantable au moment où le prince la baisait au front ; c'est la dramatique nuit de noces du duc Roland dont la jeune femme se noya accidentellement le soir même, et qui s'étant occis d'un coup de dague après l'avoir embaumée de ses mains, resta ainsi près d'elle, cadavre veillant une morte, pendant des années jusqu'à ce qu'une nuit de Toussaint, les morts ensevelis dans les charniers, les églises, les chapelles, les couvents vinssent — longue chaine de fantômes aux tibias sonores

— enlever la morte du lit nuptial et la transporter à l'église.

Mlle Van de Wiele nous conte encore *la Fête des Couronnes* et la dolente aventure de Vrya la douce; la vengeance de Saskia l'ondine qui s'éprit de Jo Paer à la kermesse de Buyde et, parce qu'il voulait épouser Neel. sa fiancée, fit engloutir le village dans les flots ; puis les constantes amours de Relinde la jolie qui attendit de longs ans le retour de son chevalier, et que le char des âmes emporta enfin, pressée entre les bras décharnés de son amant défunt. Les légendes se suivent curieuses et sentimentales comme celles de la *Steen Poort ;* humoristiques comme *le Diable Vert,* fantastiques comme l'*Ecuyer fantôme* ou le *Bateau de brouillard*, toutes délicatement ouvrées, toutes imprégnées d'un charme exquis et pénétrant.

« Toute l'âme populaire de la Flandre et du Brabant ne s'exprime peut-être pas en ces récits, disait M. L. Dumont-Wilden, mais tout un côté de cette âme, le côté féminin, attendri, délicatement mystérieux ; et l'imagination de l'écrivain est si instinctivement tournée vers les récits de cette nature qu'il est fort malaisé de distinguer parmi les légendes de Marguerite Van de Wiele celles qu'elle a créées de toutes pièces de celles à qui elle s'est contentée de donner un vêtement littéraire. Ce vêtement est très heureusement adapté au sujet. Il emprunte tout son charme à la simplicité. »

Légendes devait obtenir le prix de 500 francs du Gouvernement provincial et être adopté par l'Etat pour ses écoles et ses bibliothèques officielles.

Mais cela se passa en 1906. Entre-temps, Marguerite Van de Wiele avait commencé en juillet 1894 sa collaboration au *Petit Bleu* qu'elle ne devait cesser qu'en juillet 1909 et au cours de laquelle — parmi tant de chroniques, d'articles de critique signés Natalis, de campagnes entreprises pour la réorganisation des hôpitaux, des orphelinats, la réforme du code concernant la puissance paternelle, la protection de l'enfance, etc. — elle publia toute une curieuse série d'*Ombres et Figures* où elle évoquait avec verve et une vivante intensité maints types populaires du vieux Bruxelles : les trois Grâces, Mme Bolivar, Jantje de Zavelboer et autres physionomies disparues.

En 1900 avait paru le livre posthume de Gustave Frederix : *Vingt ans de critique*, publié par les soins d'un comité formé de MM. Léon Berardi, Ed Fétis, Paul Hymans, René Vauthier et Marguerite Van de Wiele, qui avait accepté la tâche de rechercher et de réunir les meilleurs feuilletons du regretté critique de l'*Indépendance*. Elle l'eût voulu, ce livre, plus mordant et plus agressif, sachant bien que Frederix n'avait jamais plus d'esprit, de netteté et de vigueur que lorsqu'il donnait libre cours à son tempérament combattif ; mais on ne voulut point réveiller tout un passé d'escarmouches et de batailles littéraires, et le livre, amputé de ses meilleures pages, ne donne qu'une idée imparfaite de celui dont il honore la mémoire.

*
* *

La même année, Mlle Van de Wiele avait publié dans l'*Indépendance belge* un nouveau roman *Fleurs de civilisation*

qui parut, remanié, en 1901 chez Ollendorff. Cette fois, c'est la femme artiste, « cette hybride de la nature et de la civilisation » que l'écrivain avait choisi comme sujet d'étude. En un temps où les tendances féministes accusent de plus en plus nettement le dédain de toute féminité, où l'équation de la cérébralité des sexes est inscrite d'office au programme des revendications sociales, en attendant qu'une reconnaissance légale en fasse un axiome indiscuté, il était bon qu'une de celles dont les féministes signalent volontiers l'œuvre remarquable comme une probante confirmation de leur thèse vint courageusement et sincèrement nous dire au prix de quelles atrophies, de quelles déformations s'achète parfois, pour la femme, la supériorité intellectuelle ou artistique. C'est cette tâche morale, aussi délicate que douloureuse, que Mlle Van de Wiele a accomplie dans ce roman *Fleurs du civilisation* à l'intérêt duquel concourent les poignantes péripéties d'un drame intime, les qualités d'une langue souple, précise et nuancée et un pénétrant esprit psychologique.

Rosiane Meyse, une jeune femme peintre dont les débuts passionnent tout Bruxelles, s'est sentie attirée vers un mondain de goût affiné et d'âme délicate, Léon Hiler, qu'elle a impressionné elle-même par sa beauté, son talent et l'originalité de son esprit. L'inconsciente naïveté d'impulsion de Rosiane, les assiduités irraisonnées de Hiler avivent à ce point cette sympathie réciproque qu'il faut les troublantes étreintes du shake-hand quotidien et la spontanéité d'un baiser éperdûment échangé pour rompre le charme exquis de cette intimité et éveiller en Rosiane toutes les alarmes de sa pudeur de vierge. La situation est d'autant plus grave que Léon Hiler est marié. Et les amants platoniques, le cœur atrocement meurtri, entreprennent alors contre eux-mêmes l'héroïque combat qui les préservera de toute chute. Ils se séparent ; mais l'absence n'a fait qu'exaspérer leur amour, et quand, enfin réunis, ils ont la délicieuse conviction qu'ils s'adorent, la crainte d'oublier toute réserve met entre eux, par instants, comme une gêne et un malaise.

C'est dans la patiente et minutieuse étude de cet exquis sentiment de tendresse contenue que l'auteur a mis le meilleur de son talent. Les angoisses, les hésitations, les lassitudes de ces deux êtres souffrant de leurs rapprochements, torturés par un besoin d'étreintes et de confidences sont analysées avec une finesse merveilleuse.

A mesure que Rosiane s'accoutume avec moins de révolte à l'idée de la chute — que lui évite d'ailleurs un nouveau départ de Léon Hiler — l'artiste subit en elle le contre-coup de cette crise. L'art négligé se venge et se refuse à servir de dérivatif à sa souffrance morale. Les exhortations de son vieux maître, des blessures d'amour-propre réveillent toutefois son énergie, la ramènent à ses pinceaux. Sous l'influence de l'amour, qui l'a rapprochée de la nature, se manifestent en elle de nouvelles tendances, une nouvelle façon de concevoir ; et la passion de l'œuvre, l'ivresse des batailles artistiques accaparent si bien son esprit et sa vie que sa tendresse ancienne se momifie, sans qu'elle s'en rende nettement compte.

L'expression de ses traits se transforme, son front se virilise, sa marche, son attitude. ses mouvements ne gardent plus rien de leur grâce onctueuse. Et quand un jour, Léon Hiler, chez qui les années ont passé sans altérer en lui l'image de Rosiane vierge candide et passionnée, se présente chez elle, libre enfin par son veuvage, ils ne se reconnaissent plus et constatent que plus rien en eux ne s'harmonise. Et le livre se ferme sur cet évanouissement du chimérique amour dont l'ombre jusque-là les avait illusionnés tous deux et dont un espoir confus leur fait espérer la réapparition, plus tard, en le sépulcral sanctuaire de leur cœur.

En ce livre d'une fine et subtile psychologie que Mlle Van de Wiele n'a pas encombré d'inutiles épisodes, deux figures d'arrière-plan sont d'une singulière attirance. Il s'agit d'un ménage hongrois dont le mari, compositeur incompris, jalouse sa femme pour ses succès de harpiste. Il l'adore pourtant, cette rivale heureuse dont la gloire empoisonne son existence ; mais la haine qu'inspire à l'homme cette concurrence de la femme est plus forte que l'amour. Ici encore, l'art est tyrannique et cette lutte aboutit à un drame atroce, décrit par Marguerite Van de Wiele avec une sobriété et une puissance d'intensité remarquables.

Ici, plus de descriptions fouillées, plus de ces tableautins amoureusement travaillés par touches sûres et délicates, avec une minutie qui rappelle le faire de ces petits maîtres hollandais que Mlle Van de Wiele analysa si bien. L'étude d'âme prime tout, comme il convient, et est conduite avec une précision, une vigueur et une pénétration magistrales.

Elle devait allier heureusement ces deux méthodes — après une « histoire véritable et légendaire » de l'*Ommeganck de Bruxelles*, publié à l'occasion des fêtes jubilaires de 1905 — dans son dernier roman : *Ame Blanche* paru en 1908.

« Nul, écrivait M. L. Dumont-Wilden, n'a décrit comme Mlle Van de Wiele la vie familiale de cette bourgeoisie moyenne qui est en train de se transformer complètement, mais où l'on trouve encore les permanences du caractère belge. Rien d'intéressant à ce point de vue comme son dernier livre, qui est, je crois, parmi ses meilleurs. »

C'est la même idée que M. Eug. Gilbert exprimait en ces termes : « Combien Mlle Van de Wiele ressuscite avec art toute une génération ! Rien qu'en nous décrivant pieusement les gestes les plus menus des personnages de son récit, elle nous fait revivre dans une race à demi disparue. »

Mais suivons, si vous le voulez bien, le critique du *Journal de Bruxelles* dans la fine et délicate analyse qu'il a faite de cette maîtresse œuvre de Mlle Van de Wiele, car on n'en pourrait, mieux qu'il ne l'a fait, dégager les qualités et les mérites.

« Dans la rue surannée et calme traversée toute à l'heure, voici la demeure glacialement proprette et strictement ordonnée de M. Veydt, où tout est réglé avec la dernière minutie, depuis la somme des dépenses quotidiennes jusqu'aux menus des repas, jusqu'à la date invariable de la lessive annuelle, de la cueillette des fruits du jardin et

de leur rangement au fruitier. Dans cette maison rendue inhospitalière par le formalisme et rébarbative par l'acide phénique que l'on y met partout pour chasser les microbes, vit un petit peuple de gens maniaques, secs, pittoresques, quelques femmes asservies, se privant de tout pour que ce vieux roquentin de M. Veydt puisse faire le faraud au dehors, y cultiver le jeu, le bon vin et le reste. Enfin, parmi ces femmes, à côté de ce vieillard peu vénérable qui jette un regard distant et distrait sur la minuscule cour trimant à son profit, surgit « l'âme blanche » de la petite fille rêveuse et tendre dont Mlle Van de Wiele décrit la personnalité nerveuse, analyse finement le cœur ardent et ingénu, et enfin, évoque à chaque page la physionomie originale, attachante et fraîche.

C'est un livre mélancolique et tout embaumé d'un parfum discret, le suave et inégalable parfum du souvenir. Les réalités mesquines ou douloureuses, et parfois si attachantes, d'une existence privée d'air et de lumière se relèvent elles- mêmes, ici, d'une sorte de poésie grave, nullement amère d'ailleurs. La petite Lina ne se fait point une philosophie à la « Poil de Carotte » en réfléchissant que tout le monde, après tout, ne peut pas être orphelin... Elle apprend la vie avec tristesse, mais sans révolte, avec quelques dégoûts mais sans dessèchement de cœur.

Ainsi ce très joli roman, qui n'est pas un chef-d'œuvre, parce que les chefs-d'œuvre sont plus rares qu'on ne le dit, se lit avec plaisir et émotion. Combien de volumes altiers d'envergure, hauts de concepts, impeccables de réalisation, dont nous n'en pourrions dire autant ! Ici palpitent une âme et tous les frissons de la vie : et qu'importe le reste !

La petite Lina Veydt, dont la mère a dû être internée dans un asile, parce qu'elle est devenue folle après la mort de son mari, est recueillie dans la froide et revêche demeure de son grand-père M. Veydt, vieillard méprisable et honoré, sépulcre blanchi comme sa barbe. Elle y est élevée sans indulgence ni chaleur. Elle n'a aucun intérêt dans la vie jusqu'à l'heure où, sachant comprendre désormais les mystères de l'existence, on lui permet d'aller voir sa mère à l'asile du docteur Oppelt, à Uccle. Ces visites mettent une émotion douloureuse mais active dans sa petite âme et dans ses jours mornes. La pauvre Mme Veydt est redevenue comme un enfant. Un jour même, elle se figure que Lina est sa maman à elle. . . C'est une charmante et poignante trouvaille, qui amène quelques-unes des scènes les plus captivantes de ce pénétrant récit. Mais l'espoir de ramener la sagesse en cette cervelle sonore et creuse d'innocente disparaît. Renversant les rôles, elle s'est reconnue fille de sa fille, mais la nature s'est épuisée dans ce dernier effort. Jamais Lina ne retrouvera sa maman. Un grave et cher amour vient alors embellir la vie de l' « âme blanche » et la fixer à l'heure même où ce hiératique fantoche de M Veydt, ruiné, ayant dépouillé tous les siens et renversé le foyer sacré jusqu'alors gardé au prix d'héroïques sacrifices par ses filles abusées, se supprime pour éviter le déshonneur.

Telle est toute la trame de l'histoire

où s'épanouit Lina, petite fille.

J'ai dit ce que vaut le livre par la reconstitution du décor, des mœurs, des types brabançons et bruxellois si précisément restitués. Que ne puis-je définir toute l'intuitive finesse, toute la grâce délicieuse et prenante de sa psychologie, toute la saveur de sa poésie ! Une âme d'enfant est ici analysée jusque dans ses plus subtiles nuances, un cœur vierge est ausculté jusqu'en ses plus imperceptibles battements, une intelligence en formation dévoilée lentement et comme avec respect.

La psychologie d'une âme enfantine est toujours un spectacle religieux et passionnant. Combien plus encore, si cette âme vibre d'une sensibilité morbide héritée, comme celle de Lina, d'une mère vouée à la plus tragique des maladies nerveuses. . . Combien plus, aussi quand l'analyste est une femme, dont le cœur apparaît vibrant et averti, dont l'esprit est compréhensif et le regard intensément observateur. . . »

Tout serait à citer, de ce beau livre : la convalescence de Lina sous la garde de Mlle Ruys, « Sinte Veronica » ; son séjour à l'école des sœurs ; ses visites à l'asile d'aliénés ; et le suicide du Dr Veydt, et les nombreux tableaux de mœurs ou croquis du vieux Bruxelles, aux notations si justes, aux détails si précis et d'où se dégage un si doux charme archaïque.

* * *

Depuis cette dernière œuvre, qui synthétise si bien les diverses faces de son talent mûri ; à la fois viril et délicat, Mlle Van de Wiele, tout en continuant son métier de chroniqueur, s'est beaucoup dépensée en conférences données à Bruxelles et en province, et en faveur de la Section du Livre et de la Presse fondée à Bruxelles au début de 1907 par le Conseil National des Femmes. Elle en a accepté la présidence sous réserve d'y pratiquer son féminisme à elle, qu'elle formula jadis par cet axiome : La femme n'est pas inférieure à l'homme ; elle ne lui est pas supérieure : elle est autre. »

Cette section, dont la devise est « Sentiment et Pensée » compte aujourd'hui (fin juin 1910) cent et vingt adhérentes appartenant à toutes les classes de la société. Elles se réunissent à la Maison du Livre où elles ont bibliothèque et salle de conférences, et y donnent l'hiver une conférence littéraire par mois, et par saison, une fête littéraire, musicale ou artistique. La section a organisé en outre des concours littéraires avec primes, qui ont réussi, et un concours de pièces de théâtre destinées à un public d'enfants.

Personnellement, Mlle Marguerite Van de Wiele y donne un cours gratuit de littérature française qu'elle a inauguré dans l'hiver de 1908 par quatre conférences absolument remarquables sur « les origines de la littérature française ». Le succès en fut considérable. La salle de la maison du Livre était bondée à ce point que la moitié de l'auditoire se tenait debout et que des grappes d'auditeurs s'accrochaient à la rampe d'escalier. On se plut à reconnaître en ces leçons à la phrase élégante, une grande maîtrise du sujet, une documentation précise, une puissance d'évocation d'un charme attrayant et une réelle originalité de vues.

L'éminente romancière, très ovation-

née et très fleurie à chacune de ces leçons, n'avait point borné là sa participation aux travaux de la section. Convaincue que chez la femme, tout est excellent de ce qui vient du cœur, et bien moins bon ce qui vient de la tête, elle s'efforçait d'aiguiller l'activité empressée des dames de la Section vers les œuvres de fraternité, de charité et de bienfaisance. C'est ainsi que naquit l'Œuvre des Conférences dans les hôpitaux, qui effara d'abord quelques consciences routinières et qui inaugurée enfin en novembre 1908, à l'hôpital St-Pierre par une causerie de Mlle Van de Wiele sur les « Types et figures de la rue bruxelloise d'autrefois », devint de suite tellement populaire, qu'il serait maintenant impossible d'en priver les malades : ce serait la révolution, non seulement dans les hôpitaux, mais aux Marolles, ainsi que le déclara un médecin de St-Pierre. L'œuvre fonctionne actuellement à l'hôpital St-Pierre, à l'hôpital St-Jean, à l'hospice Van Aa, et va probablement s'étendre au sanatorium de tuberculeux d'Alsemberg, à la demande de l'administration des hospices civils de Bruxelles. Chaque causerie est accompagnée de projections lumineuses ou d'auditions d'opéras populaires, de chansonnettes ou de chansons anciennes. Les dames promotrices, à l'aide des seules ressources de la société, ont acquis deux pianos installés à demeure à St-Jean et à St-Pierre ; des fleurs sont, à chaque séance, distribuées aux malades, et cette innovation heureuse, grâce au zèle intelligent et inlassable de Mlle Van de Wiele et de ses principales collaboratrices, Mmes Elise Nyst et A. Deckers, ne peut manquer de donner son maximum d'effet et de créer dans d'autres villes une noble émulation.

La Section du livre et de la presse élabore enfin, en ce moment, un projet de bibliothèque enfantine destiné aux pauvres enfants des écoles communales jetés à la rue après les heures de classe et qui pourraient trouver dans un local que la Ville de Bruxelles a promis de mettre à la disposition de l'œuvre, non seulement cette nourriture de l'esprit qui leur manque, mais en même temps un abri et du feu.

Telle est, dans ses grandes lignes, l'œuvre à la fois littéraire et philanthropique que dirige, avec de si précieux concours, Mlle Van de Wiele et que nous ne pouvions omettre sans laisser dans l'ombre une des caractéristiques les plus nettement accentuées de cette nature d'élite.

Nous ne pouvons pas oublier non plus le grand souci qu'eut toujours l'auteur de *Misères* de ce qu'elle a nommé « le vrai fond de la question sociale », c'est-à dire l'habitation populaire salubre, commode et séduisante, en état de lutter victorieusement contre l'attraction redoutable du cabaret. Secondant en cela, de tout son pouvoir, son cousin par alliance, l'architecte des maisons ouvrières de la ville de Bruxelles, M. Emile Hellemans, qui est aussi membre du conseil supérieur d'hygiène, Marg. Van de Wiele a fait de cette question une étude approfondie : Vingt articles du *Soir* et du *Petit Bleu* portant sa signature en témoignent ; et elle publiait encore récemment, dans *l'Exposition de Bruxelles* (du 30 sept. 1909 au 16 mars 1910) un travail considéra-

ble intitulé *l'Habitation populaire* et où le grand problème du logement hygiénique à bon marché est traité « avec autant de compétence que d'énergie et de sagacité ». (1)

Mlle Van de Wiele est vice-présidente de la section brabançonne de la Fédération internationale pour la culture et l'extension de la langue française.

* * *

L'œuvre des conférences des Amis de la Littérature, inaugurée par Emile Verhaeren le 14 novembre 1908 à l'hôtel de ville de Bruxelles, devait raviver contre l'auteur de *Filleul du Roi*, de *Maison flamande*, de *Misères*, de *Fleurs de Civilisation*, une hostilité qui ne s'était jamais éteinte, et que sa loyale intransigeance de critique entretenait parmi les cénacles d'admiration mutuelle. Chargée de l'étude des « Conteurs et Romanciers belges », elle donna successivement sa conférence à Mons, Anvers, Bruxelles, Ostende, Nivelles. Partout l'accueil fut chaleureux ; partout on lui sut gré d'avoir défendu les droits souverains de la critique en jugeant en toute liberté et conscience les œuvres de nos écrivains. Mais dans le monde littéraire des récriminations se firent entendre ; on protesta contre un pareil manquement à l'esprit de camaraderie ; elle avait trahi la cause commune ; et dans quelques revues, des articles indignés — dont parfois les signataires n'avaient même pas entendu la conférencière — lui firent bien voir qu'à ce point de vue tout au moins, rien n'était changé depuis 1880.

Mlle Van de Wiele n'en eut cure : elle en avait vu, elle en avait supporté bien d'autres pour maintenir cet article primordial de sa charte personnelle : « la liberté des cultes littéraires! »

Un passage de sa conférence des « Amis de la littérature » est à retenir surtout ; le voici : « J'ai essayé de présenter en cette revue rapide et forcément incomplète (1) les œuvres principales de quelques-uns de nos meilleurs romanciers et conteurs. Pour cela, j'ai cru devoir situer leurs travaux non dans un champ étroit et national, mais dans le domaine entier de la littérature française. Vues sous cet angle, les productions de nos écrivains n'ont peut-être pas toute l'importance qu'un chauvinisme respectable leur fit attribuer parfois. Je ne suis pas à ce diapason ; je ne saurais affecter ni cette chaleur extatique, ni cette violence d'engouement, ni cet emportement d'admiration. Comme il y a, souvent, des mirages causés par la distance, il arrive aussi qu'il y ait des erreurs de vision causées par la proximité : je les redoute. J'ai fait ce que j'ai pu pour être exacte et vraie, sans exagération, sans parti pris. C'est là, du moins, je le crois, le moyen le plus sûr de gagner à la cause des Lettres belges la sympathie précieuse d'un public qui marque de la méfiance, parce qu'il est arrivé, justement, qu'il a trouvé maintes fois très peu de rapport entre le mérite réel des livres qu'on lui avait vantés et les

(1) Paroles de M. Le Preux, président de l'œuvre des maisons ouvrières, dans un discours inaugural.

(1) Son champ d'étude s'étendait de 1868, date de la publication d'*Uylenspiegel*, à 1888, date de la publication de *La Princesse Maleine*.

louanges qu'il en avait entendu faire. »

N'était-ce pas là le langage de l'équité et de la raison, et alors que Mlle Van de Wiele se bornait à apprécier en toute sincérité, avec son tempérament propre et en dehors de toute coterie le mouvement artistique et littéraire contemporain, en avait-on toujours agi à son égard avec la même droiture et la même indépendance d'esprit ?

« Il n'y a assurément pas de motifs discutables, » disait Edmond Picard dans *le Peuple* du 7 janvier 1906 « pour qu'un écrivain comme Emile Leclercq, par exemple, ou une écrivaine comme Marguerite Van de Wiele, n'aient pas été traités, appréciés, loués, soutenus chez nous à l'égal de plusieurs autres dont il est superflu de citer les noms.

Equivalence de talent, d'efforts, de lutte dans l'assaut prolongé et peu à peu triomphant que mène notre littérature pour conquérir sa place dans le mouvement esthétique du monde.

Et pourtant il s'est fait qu'on les a maintenus dans une sorte de quarantaine, n'allant pas jusqu'à la méconnaissance, mais ressemblant fort à une indifférence sans équité.

. . . . . .

J'ai vu Marguerite Van de Wiele écrivant depuis des ans et des ans, non seulement des livres, mais des articles de journaux et de revues. Elle a été inlassable et jamais médiocre. Elle m'apparaît en esprit clair, opiniâtre, souvent presque viril, je le dis non pas comme une qualité pour une femme, mais comme une curiosité Son style, sans avoir l'élégance d'écriture qu'à tort ou à raison on attend de la féminité, a le charme de la simplicité et de la netteté, celle-ci parfois un peu sèche. Son magasin de pensées, d'idées et d'expérience est bien pourvu. Son cerveau est de ceux dont il ne sort jamais une sottise. La passion ne chauffe pas ses écrits, mais ils sont imprégnés d'un bon sens un peu rude en accord avec notre psychologie belge. Elle observe avec attention et justesse. Elle est plus descriptive que romancière au sens étroit du mot. Comme plusieurs de nos écrivaines, elle s'attaque, sans fléchir au contact de leur gravité, aux sujets qui tiennent à l'organisation sociale ou aux théories d'art. Bref, c'est une valeureuse, une attentive, une loyale ouvrière littéraire. »

M. Picard aurait pu ajouter, pour parfaire ce portrait moral, que Mlle Marguerite Van de Wiele est un des infiniment rares écrivains de Belgique vivant librement de leur plume, sans aucune fonction officielle rétribuée.

Ce juste hommage du maître écrivain, de l'admirable auteur du *Paradoxe sur l'avocat* et de la *Forge Roussel*, hommage d'ailleurs ratifié depuis longtemps par le public, devait recevoir sa consécration officielle en novembre 1908 par la nomination, dans l'ordre de Léopold, de Mlle Van de Wiele. Pour mieux souligner la signification spéciale de cette distinction - que le Prince Albert avait tenu à annoncer lui-même, la veille, à l'intéressée, à la conférence inaugurale de l'hôtel de Ville — on avait voulu en haut lieu que Marguerite Van de Wiele fût la seule femme de la liste des écrivains décorés ou promus ce jour-là. Et le Roi Léopold II en recevant Mlle Van de Wiele en audience au Palais de Bruxelles, le 27 décembre 1908, l'accueillait par ces mots : « Je

salue en vous, non seulement l'admirable écrivain dont mon pays s'honore, mais la noble vie ; non seulement la pensée forte et haute, mais l'âme délicate, et ce n'est pas seulement à l'auteur de *Misères*, de *Fleurs de civilisation* et *d'Ame Blanche* que je serre la main, mais à la promotrice généreuse et charmante de l'Œuvre des Conférences dans les hôpitaux. »

Ses amis et admirateurs n'avaient point attendu cette tardive consécration pour acclamer en elle l'écrivain de talent, le critique impartial et la femme de cœur. En une émotionnante cérémonie qui eut lieu le 17 juin 1906 au Cercle artistique et littéraire en un salonnet orné d'une quarantaine d'œuvres d'art offert à Marguerite Van de Wiele par les artistes reconnaissants, les noces d'argent littéraires de l'éminente et toujours jeune romancière furent fêtées au milieu d'une chaude et cordiale sympathie. Avec Julius Hoste, — avec M. Edmond Picard qui prit la parole au banquet qui suivit — j'eus l'honneur et la joie de rendre à la jubilaire le public et éclatant hommage que méritaient son puissant talent d'écrivain, la finesse et les grâces de son esprit et ses rares qualités de cœur. (1)

La salle du Cercle artistique était comble. Que d'absents cependant, qui en ce moment-là étaient en pensée avec nous !

On l'avait bien vu, lors de la date exacte du jubilé, le 18 août 1903.

Ce soir-là, tandis que dans le cabinet de travail, fleuri de bouquets et de gerbes, quelques intimes fêtaient le vingt-cinquième anniversaire du premier article de Mlle Marguerite Van de Wiele, quelques lettres survinrent, adressées à la romancière par des amis inconnus.

Notez que nulle part la date exacte de l'anniversaire n'avait été publiée et que nombre de ceux qui devaient prendre une part active aux préparatifs de ce jubilé l'ignoraient eux-mêmes, certaines raisons ayant fait postposer dès le début la célébration de ces « noces d'argent » littéraires.

Et cependant, il s'était trouvé des lecteurs et des lectrices qui, rendus ingénieux par la reconnaissance, avaient percé à jour ce petit mystère, dans le délicat souci de ne point laisser passer la meilleure occasion qui leur fût offerte de remercier l'écrivain qu'ils aimaient — depuis hier ou depuis vingt ans — de toutes les émotions dues à son art si savoureux, à son œuvre si profondément humaine.

Et cette révélation d'une communion d'âmes ignorées, de cœurs battant pour elle à la minute heureuse où, de son passé, ne revivaient que les ardeurs de combattre, et les espoirs de vaincre, et les joies des premiers succès, cette explosion spontanée d'admirations jusque-là contenues, l'ont sans doute émue plus délicieusement que tout au monde.

Auguste VIERSET.

(1) Le comité se composait de MM. Gustave Abel, Gaston Berardi, Georges Charpentier, Isidore De Rudder, L. Dommartin, Edouard Fétis, Alfred Frédérix, George Garnir, Olympe Gilbart, Gérard Harry, Hobé, Julius Hoste, Paul Hymans, Maurice Kufferath, Jules Lebègue, Gustave Lemaire, Franz Mahutte, Edmond Picard, Myrtil Schleisinger, Lucien Solvay, Henri Taverne, Auguste Vierset, Thomas Vinçotte, Philippe Wolfers.

BIBLIOGRAPHIE

—

Contes et Romans, critiques d'art, études diverses :

Lady Fauvette (roman). Paris, Levasseur, 1879.

Maison flamande (roman). Paris, Charpentier, 1883, (en feuilleton dans l'*Étoile belge* sous le titre : La *Tâche originelle*, en 1881).

Le Roman d'un chat. Verviers, Gilon, 1881-1882.

Les Frasques de Majesté. Bruxelles, Parent, Collection nationale, (dans la *Revue de Belgique*, même année).

Histoire d'un ménage. (Série de nouvelles), dans l'*Indépendance belge*, en 1889.

Lady Fauvette, nouvelle édition, suivie de **Histoire d'un ménage.** Paris, Charpentier, 1884.

Madame Veydt jeune (nouvelle), dans l'*Indépendance belge*, 1883.

Vers le même temps, dans l'*Étoile belge* : **Qu'est-ce ?** nouvelle en 3 feuilletons. Lettres de Paris, dans la *Revue de Belgique*.

Filleul du Roi (roman). Paris, Hachette. Collection de la famille, 1884.

Antoine Wiertz, l'homme et l'œuvre, Paris, l'*Art*. 1er septembre, 15 septembre, 1er octobre 1891.

Henri Beyaert. Célébrités nationales, 1892.

Les Ecoles féminines d'art et d'art industriel de Paris. Rapport de mission. Publication du Ministère de l'Intérieur, (Beaux Arts), 1891.

Misères. (Série de nouvelles), Paris, Ollendorff, 1893.

Les frères Van Ostade. Paris, Librairie de l'Art. Collection des Artistes Célèbres, 1893.

Le Sire de Ryebeke. Légende flamande, Paris, Librairie de l'Art, 1895.

L'Ommeganck de Bruxelles, son histoire légendaire et véritable (étude publiée sous les auspices de la Ville de Bruxelles à l'occasion du 75e anniversaire de l'indépendance nationale), Bruxelles, Havermans, 1905.

Légendes. Bruxelles, Havermans, 1906.

Ame blanche (roman). Edition de la *Belgique artistique et littéraire*, Bruxelles, Larcier, 1908.

EN PRÉPARATION :

Le Masque.
Le Mur de Tulle.

NOUVELLES

La littérature nationale à l'Exposition de Bruxelles

Ce fut une manifestation triomphale pour notre littérature nationale que la fête d'art donnée en juillet dernier à la salle des conférences de l'Exposition de Bruxelles.

Le Roi et la Reine la rehaussaient de leur présence.

A 3 h., nos Souverains, très acclamés, font leur entrée, accompagnés du baron Descamps, ministre des sciences et des arts, du duc d'Ursel, de MM. le sénateur Braun, Godefroid, secrétaire du Roi. M. Emile Verhaeren leur souhaite la bienvenue en un discours très applaudi, d'une envolée superbe.

C'est une région nouvelle du royaume de Belgique, une province idéale qu'Emile Verhaeren, convie Leurs Majestés à parcourir avec tous les fervents de notre littérature, d'expression française, flamande et wallonne. C'est la vie de notre peuple, ses traditions, son âme même que nos écrivains, dans un sentiment généreux et fécond, entendent magnifier, avec le sol de notre patrie.

L'orateur dit combien la simplicité, l'aménité de notre Roi, la bonne grâce de notre Reine dans l'accueil qu'Ils ont témoignés aux lettres belges ont touché tous nos écrivains.

Le Roi, d'une voix ferme où l'on sent vibrer une profonde conviction, après avoir salué en Emile Verhaeren, une des gloires des lettres belges, le poète qui célébra la vie humaine dans ses plus hautes manifestations, rend hommage aux œuvres saines et fortes où nos lettres ont synthétisé la nation belge dans ses espérances, ses tristesses, son incessant labeur. Il est des œuvres de la pensée sorties par la plume de nos artistes qui demeureront, monuments de notre génie national, comme ces fiers beffrois, ces magnifiques cathédrales, legs glorieux de notre passé,

Sa Majesté salue l'union dans une même idée fraternelle, élevée, patriotique, de nos deux races en la personne des maîtres écrivains de nos langues nationales.

Edmond Picard, un des artisans de la première heure de notre renouveau littéraire, félicite Leurs Majestés pour le patronage précieux qu'Elles apportent à notre art littéraire, si original, si fécond, en communiquant au peuple belge la foi en la valeur artistisque de ses écrivains.

Edmond Picard rend hommage au baron Descamps, ministre des Sciences et des Arts, pour sa sollicitude éclairée envers tout ce qui a trait à notre haute culture intellectuelle nationale, incarnée par nos poètes, romanciers, publicistes. Il demande que l'on assigne au

héatre belge la place qui lui revient et que l'on sache se détourner des obessions d'une scène sensualiste dont Paris est le foyer.

L'abbé Hugo Verriest, dans l'idiome sonore de la West-Flandre, qui nous valut ces poèmes de beauté, de chrétien idéal, de Guido Gezelle, montre que la grande âme de la Flandre, revit dans le peuple flamand qui a pris conscience de sa force, de sa grandeur dans la communion intime avec ses érivains.

« Les Respleus qui l'Mouse gruzineye
Nos pères les knohit d'djà,
Tos ces vîx airs-là,
N'a des anneyes ».

C'est par ces vers du grand poète lyrique liégeois Vrindts, que M. le professeur Victor Chauvin, commence son allocution, débordante d'esprit et de sensibilité wallonne. Il s'attache à mettre en relief la personnalité de Nicolas Defrecheux, le poète populaire de la Wallonnie, à l'inspiration si profonde, si délicate, si vraiment littéraire et chrétienne, comme le dit avec infiniment de raison son traducteur flamand l'abbé Cuppens.

L'orateur, avec un charme exquis. nous détaille une délicieuse berceuse du glorieux rénovateur de notre langue wallonne,

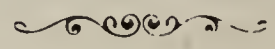
Le wallon, dit-il, n'est pas prêt à disparaître. Il restera longtemps encore la langue des humbles qui, le soir à la veillée, déposent leur outil de travail pour prendre la plume de l'écrivain.

M. Chauvin montre le superbe épanouissement de notre littérature de terroir, que couronne l'œuvre entreprise par la Société liégeoise de littérature wallonne dans son Glossaire, véritable monument scientifique où elle condense tous nos dialectes romans.

Sa Majesté s'entretient ensuite avec les personnalités de notre monde littéraire.

Cette fête de l'art marquera dans les annales de notre littérature belge, à laquelle nos Souverains ont voulu assigner une place d'élection au milieu des manifestations de la vie nationale.

Alexandre Gérard.
(Extrait de *L'Ami de l'Ordre*)



Les Rapports commerciaux entre la France et la Belgique.

L'opinion du Cercle de la Librairie belge

Notre dernier rapport relatait qu'une requête de protestation contre les taxes prohibitives inscrites dans les propositions de la Commission de revision du tarif douanier français avait été adressée au Ministère des affaires étrangères et à la Chambre de commerce belge à Paris.

Nonobstant les considérations y soulevées, la Commission des douanes maintint ses propositions que la Chambre des députés vota en renforçant encore certains droits.

A raison de cette situation périlleuse pour l'industrie du Livre, notre Cercle, voulant lutter jusqu'au moment du vote par le Sénat français, convoqua en une assemblée générale les personnes menacées d'être atteintes par le protectionnisme à outrance de la France afin de prendre les mesures propres à sauvegarder les intérêts en cause. Il en résulta l'élaboration d'un nouveau rapport qui fut remis par une délégation du

Cercle au Ministère des affaires étrangères.

Parmi les produits les plus atteints, il convient de citer les lithographies, les machines, les clichés et les livres de prières. En ce qui concerne les premiers, le Sénat ratifia le vote de la Chambre des députés ; quant aux derniers, à la suite d'une démarche faite à Paris auprès de personnes influentes, le Sénat rejeta le vote de la Chambre et rétablit le texte primitif accordant, au même titre que les autres œuvres de la pensée, la libre entrée des livres de prières.

Ce vote ne doit pas être envisagé uniquement au point de vue de ses conséquences fiscales ; il y a lieu surtout d'en retenir cette affirmation que le livre, quel qu'il soit, doit rester étranger aux mesures douanières. Le Sénat français a compris, et nous l'en félicitons, qu'une taxe sur une catégorie de livres devait nécessairement aboutir à une discussion de la valeur de la pensée lorsqu'elle a revêtu la forme de l'imprimé. C'était une voie dangereuse et pleine de périls puisqu'elle devait assujettir l'œuvre de l'écrivain à l'appréciation du douanier.

Nous ne saurions omettre de signaler l'appui que nous avons rencontré auprès du Syndicat des éditeurs de Paris et auprès de la Commission du Sénat. La décision prise par celle-ci a été inspirée par son rapporteur qui disait très justement sur le n° 469 du tarif : « Il semble que les livres de prières n'avaient pas besoin d'entrer dans cet article et devaient rester comme tous les livres au 466 ou 466 *bis*. Sans doute, il en est de richement enluminés qui sont de véritables chefs-d'œuvre de l'art religieux, mais la grande généralité en est fort modeste et en tout point comparable, au point de vue de l'impression, du papier, aux livres ordinaires. Quelques-uns, comme *la Bible, le Coran, les Méditations de l'Évangile, l'Imitation de Jésus-Christ*, sont des livres de psychologie humaine et religieuse d'une haute portée, qui ont droit, comme toutes les productions de la pensée, à s'échanger librement entre les nations.

« Peut-être pouvait-on avoir la pensée de protéger, dans le livre, le travail matériel, le papier, l'impression mais ce n'est pas nécessairement ce qui lui donne sa valeur, ce n'est pas ce qui occasionne sa vente, sa pénétration. La pensée qui y est contenue le fait seul sortir de son pays d'origine et rayonner sur le monde. »

Si nous avons à enregistrer le succès remporté par les éditeurs de livres religieux, nous regrettons de ne pouvoir faire même constatation pour les autres articles du tarif qui intéressent les industries graphiques.

Quelle est l'attitude à prendre par la Belgique en présence de ce nouveau mouvement ascendant du protectionnisme ? La solution est délicate parce qu'elle met en présence les intérêts toujours opposés du consommateur et du producteur et que les mesures de représailles n'ont souvent d'autres résultats que de frapper intérieurement celui qui est déjà atteint extérieurement. Vous aurez, à cet égard, à vous prononcer à l'occasion de la discussion de cet objet porté à notre ordre du jour.

Mais nous pensons répondre déjà à

vos sentiments en nous élevant contre la proposition présentée à la Chambre des représentants et tendant à établir une taxe douanière sur les journaux et périodiques étrangers. Notre avis, qui sera, croyons-nous, le vôtre, est que les droits de douane ne peuvent se légitimer que lorsqu'ils ont pour objet direct la protection du travail national; encore faut-il que les droits ne soient pas destructeurs de toute concurrence raisonnable susceptible d'engendrer le progrès dans l'industrie.

(Extrait de la *Revue des Arts graphiques.*)

LETTRES ET ARTS BELGES

COLLECTION DIAMANT

Série littéraire, nº 1.

Léon De Monge

par Paulin RENAULT. Prix : **0** fr. **50**

Série Littéraire, nº 2.

Georges Ramaekers

par Clément PERDIEUS. Prix : **0** fr. **50**

Série Littéraire, nº 3.

Benoît Quinet

par Paulin RENAULT. Prix : **0** fr. **50**

Série Littéraire, nº 4.

Le chanoine Guillaume

par Fr. DUFOUR. Prix : **0** fr. **50**

Série Littéraire, nº 5.

Georges Rodenbach

par Ernest REVIL. Prix : **0** fr. **50**

Série Littéraire, nº 6.

André Van Hasselt

par A. DURY. Prix : **0 fr. 50**

Série Littéraire, nº 7.

Eugène Demolder

par G. RAMAEKERS. Prix : **0 fr. 50**

Série Littéraire, nº 8.

Carton de Wiart, Henry

par Paulin RENAULT. Prix : **0** fr. **50**

Série Littéraire, nº 9.

Ferdinand Loise

par Jules RENAULT. Prix : **0 fr. 50**

Série Artistique, nº 1.

Le Baron Gevaert

par Fr. DUFOUR. Prix : **0** fr. **50**

Prix de souscription : 5 francs les douze premiers fascicules

CHRONIQUE

GEORGES VIRRÈS

Notice bio-bibliographique.

« Que nos âmes s'imprègnent donc des ambiances admirables ! »
(Georges Virrès, En Pleine terre.)

De son vrai nom : Henri Briers.

Au prime abord, un « bon géant » pareil aux chênes gigantesques qu'il aime et dont l'émouvante puissance prouve la force insoupçonnée de la terre de son pays.

Son visage, plus que son style, remémore Camille Lemonnier.

Sans doute des affinités littéraires se manifestent elles entre Lemonnier et Virrès ; tous deux ont bâti des romans rustiques. Or, le Campinaire déclara lui-même que ses premières émotions d'écrivain lui vinrent à la lecture des pages naturistes du maître Brabançon. Leurs âmes, malgré cela, diffèrent.

Le romancier des paysans de la Campine limbourgeoise est bourgmestre de Lummen.

On dirait d'un Theuriet de la race de Rubens. Mais quelle puissante et haute couleur, quelque réaliste que soit l'œuvre écrite, où Georges Virrès chérit les croyances et dépeint les rouges amours des rustres qui l'environnent, il n'en reste pas moins que ce magistrat de village porte monocle et lavallière et qu'il habite « le château ».

Il possède une lointaine histoire, ce vieux château du Burg de Lummen, que baigne encore l'eau du fossé où se mirait le pont-levis.

N'a-t-il pas abrité, aux jours farouches des luttes de l'hérésie contre la

Vérité, le chef cruel des gueux des bois, le trop fameux comte de la Marck, qui se surnommait lui-même : « le sanglier des Ardennes » !...

Qui soupçonnerait, à les lire, que c'est là, dans ces murs aujourd'hui pacifiques, et dans le calme un peu distant qu'offre la vie de châtelain moderne à tout *gentlemen-farmer*, que Georges Virrès écrivit ses livres ?

Lui-même s'y révèle un artiste viril et si près de l'instinct du peuple qu'on y entend battre son cœur à l'unisson des cœurs de ses rustres très chers.

Car il faut les chérir vraiment pour les connaître et les traduire avec cette émotion contagieuse et forte. Pareillement le décor où ils aiment, où ils peinent et où ils prient, Virrès nous l'a peint avec tout son art et de tout son cœur.

D'emblée il nous mène *En Pleine Terre*. Mais cette terre où il nous mène n'est pas la Terre imprécise, où ne croît selon tous les canons classiques qu'une nature conventionnelle et contrefaite, stéréotypée, architecturalisée, banalisée ; non plus une campagne quelconque, dont les qualificatifs généraux pourraient s'appliquer vaguement à toutes les contrées, et précisément à aucune.

Ah ! que non ! et que voici bien une glèbe vive et véritable, une garrigue violette aux alluvions blondes et cuivrées ; une lande où, sur l'arrête des côteaux chevelus de bruyères, court et s'infléchit le serpenti noir des pépinières, où s'errigent des bois de sapins fleurant bon la résine à l'entour des mares lustrées. Comprenant combien plus poignante, car plus vraie, étant plus aimée, plus intime, plus caractéristique aussi, nous sera sa Terre à lui, celle où il est né, où ses aïeux sont morts, où s'est épanouie la fleur de son enfance, cette lande au cœur de laquelle il habite, tout palpitant d'amour pour sa beauté sauvage, là-bas, en son burg de Lummen, entre Diest et Tongres, proche le Hageland brabançon, — c'est bien dans sa Campine aux vastes horizons, terre pauvre, et majestueuse, que nous mène dès ses débuts Georges Virrès-le-Campinaire.

Par cet amour très haut de son sol patrial — amour sans nul exclusivisme — et par une similaire violence verbale de réaliste, Virrès en ce premier livre fait songer à Georges Eekhoudt ; surtout dans la dernière partie d'*En Pleine Terre*. Là, sous le titre : *La Glèbe héroïque*, à l'instar de l'auteur des *Fusillés de Malines*, il s'essaye et parvient à nous évoquer avec force tels épisodes synthétiques de l'épopée campinoise de 1798-1799, restée chère à toutes les mémoires flamandes sous l'appellation immortalisée de *Guerre des Paysans*.

Par son vocabulaire d'abord enclin avec recherche à trop de néologismes, notamment dans les nombreux passages descriptifs de son œuvre rustique, Virrès nous fit, quoique moins précisément, songer aussi à l'auteur de la *Belgique* et du *Vent dans les moulins*. Son originalité pourtant s'affirma de suite et de plus en plus se dégage.

De même que ses maîtres Lemonnier, Eekhoudt, Virrès, comme eux flamand, voit en plastique. Mais deux caractéristiques propres différencieront toute son œuvre et l'atmosphère et l'expression de toute son œuvre de l'œuvre de

ses deux aînés : D'abord le terroir, qu'il décrit et que nul avant lui ne s'était appliqué à décrire en français avec cette ferveur émue, qui donne au sol, au moindre objet, à la moindre bruyère une valeur de témoignage, et confère à toute chose, en l'identifiant à l'âme patriale, une amoureuse éternité.

Ensuite, — et telle n'est pas la moindre caractéristique de Georges Virrès, — c'est un croyant, c'est en artiste catholique qu'il a vu, compris et chanté la nature selon les aspects familiers qu'elle offrait à ses yeux dans sa terre natale.

« Et Dieu lui-même se mire en la Terre, et sa voix s'étend dans le bruit de sa création », écrira-t-il dans *La Bruyère ardente*.

Sa vision catholique des êtres et de la vie exclut de son œuvre écrite toute bassesse qui n'appelle aussitôt, soit par sa hideur même, soit formulé, le blâme. Chez lui point de turpitude étalée avec complaisance. Et si son réalisme rustique n'a pas peur du mot fort, n'étant pas — heureusement ! — janséniste, il bannit, de sa pensée, et donc *à fortiori* de ses livres, toute bestialité « intellectuelle ».

Son verbe franc n'en sera que plus beau de demeurer ainsi plus pur.

Et quand il vient à nous parler de ces élans mystiques qui sont, avec une violence exhaussée mais égale, la contrepartie des fièvres charnelles de sa race, Virrès aura ces paroles prenantes, que seul, pour traduire de tels états d'âmes, un chrétien fervent peut avoir.

C'est à sa Foi, non moins qu'à son culte racique que lui et nous sommes redevables de ces pages fières et vibrantes qui campèrent leur jeune auteur, dès ses débuts, « en pleine terre d'Art. »

Pages où passe un souffle de croisade sur la Campine ensanglantée, sur la sainte Campine profanée, sur la glorieuse Vendée flamande en proie aux fureurs païennes du sansculottisme et dont les blousiers cuirassés de foi se sont levés héros pour retomber martyrs.

Et ce fut « *La glèbe héroïque.* »

Il y a là, notamment dans la *Journée de Gheel*, l'épisode inoubliablement farouche du « Régiment des fous », qui vaut assurément par son ampleur tragique le meilleur d'Esparbès et qui par sa plasticité tumultueusement puissante ne le cède le moindrement à ces ébranlements de foules où excell a sans contredit l'école de Médan.

Avec *La Bruyère ardente*, Virrès débute dans le roman. Ce second livre, s'il pèche encore, comme certains le prétendent, par trop d'évidente recherche verbale, par excès d'écriture artiste, n'en demeurera pas moins l'affirmation robuste et vraiment remarquable d'un tempérament d'écrivain.

Sur la rivalité âpre, sourde, tenace, bien paysanne et surtout trop flamande, de Roek, village de Campine, et de Botsem, gros hameau hanté par le démon orgueilleux du séparatisme, Virrès a greffé l'intrigue amoureuse.

Manus Vliebers, fils unique du bourgmestre de Roek, délaissera Mina sa fiancée très pure, Mina petite vierge tutélaire et blonde, âme pieuse de la Campine, pour la passion sauvage et animale — deux fois traîtresse — qu'allumera dans ses veines de remueur de

terre Julie, une fille de la bourgade rivale, et la propre sœur de Derbat, un usurier, un étranger haï par tous, âme perfide de la discorde.

Or, celle-ci, opiniâtrement, pèse sur les consciences chrétiennes des bourgs voisins en lutte impie.

Elle ne cesse et, depuis longtemps, de troubler par des rixes brusques, où luisent les couteaux ardents, les plus jordaenesques joies paysannes.

De suite, sous la plume étonnamment habile de Georges Virrès, encore débutant mais plein de métier, avec les traits physiques, les traits du visage moral parallèlement se précisent.

Manus Vliebers, l'amoureux infidèle et traître à la cause de Roek, non moins qu'à la foi de ses accordailles, résume les ardeurs passionnelles, instinctives, qu'inspire à ses fils au sang abondant « la bruyère ardente ».

Mina la délaissée, (que le haineux Derbat tuera d'un coup de fusil, croyant viser Manus Vliebers dont il a surpris les relations clandestines avec sa sœur), Mina dont la mort sonnera l'heure des réconciliations chrétiennes, Mina synthétise idéalement et sans aucune invraisemblance parmi les crudités d'un réalisme aigu, la mysticité médiévale ataviquement perpétuée en cette terre campinoise avec l'héroïcité calme et la sérénité sublime des vertus primitives.

« Dans ce pays, où les teintes du sable rougeoient sur les têtes hâlées, où les gestes s'exonèrent dans de brutales franchises, elle était une créature aux divins privilèges, en la grâce de son maintien et de ses pudeurs natives ; presque cet ange gardien accordé par Dieu ici-bas. »

En Manus s'incarnent et se combattent les deux tendances si violemment tranchées de la race : celle dominatrice maintenant qui le fait se ruer aux soirs des kermesses sauvages en pleine tourmente charnelle, et celle que la céleste présence de Mina, petite vierge paysanne, dont l'âme a les parfums des bruyères mystiques, réveille quelquefois, comme un cri impérieux qui monte en lui du fond des âges. Nénuphars de candeur affleurant vers le ciel hors des vases marécageuses de l'animalité stagnante, tels les désirs de noble et chaste amour qui étoilent parfois de leurs neiges fleuries la dormante surface de l'âme de Manus. Ame des rustres campinaires, âme pareille à ces marais tout le jour flavescents au cœur de la bruyère ardente, et qui, vers les soirs, quand le sol, surchauffé par l'été brasséant, crépite, reflètent dans leurs eaux à demi ténébreuses la pourpre tentation des couchants incendiés ! ..

De cet antagonisme de l'âme et du sang, de la Foi et de l'instinct en ce qu'il revêt de spécialement brutal au fond des landes campinoises, Georges Virrès lui-même s'étonnera dans ces pages émues sur *Lummen* qui font suite à *L'Inconnu Tragique* : « Singulier pays ! s'écrie-t-il. Tes rustres semblent doux... Tes hommes et tes femmes se ploient au dur labeur, à la vie misérable, d'un cœur résigné et confiant. Tes gens sont pieux Je les vois, le dimanche, après la grand'messe, faire le chemin de la Croix, leurs visages transfigurés par l'onction, et ils prient, les bras étendus, comme les Saints-Jean et les Vierges des antiques calvaires. Vienne le soir, viennent les heures où les cabarets

fascinent l'ombre de leurs yeux sanglants, et les instincts réfractaires s'allument. Les blousiers sauvages dressent leur haine, guettent l'occasion favorable aux ressentiments, retroussent leurs manches et soufflent et crachent — insolemment. »

Outre Manus et Mina, les personnages secondaires du premier roman de Virrès accusent tous des traits qui se retiennent. La qualité d'observation est déjà grande qui permet ainsi à l'auteur de la *Bruyère Ardente* d'imprimer en nos mémoires la face strabique de Derbat l'étranger, celle infatuée et finaude du sacristain, de Deput, forte tête de village, correspondant de journaux, organisateur émérite de festivités sans pareilles et capable d'enrager jusqu'à la jaunisse les rivaux grinçants de Botsem. Enfin, la face grimaçante et luronne de Fons le rousseau, pître à la Jan Steen, incarnation réussie de la gaudriole villageoise si spéciale à ces « méridionaux des Pays-Bas » que sont les boutes-en-trains des landes limbourgeoises, les plus éveillés et les plus loquaces de tous les Flamands.

Dans l'ensemble, le roman tient ; il s'avère bâti selon une ordonnance adéquate, parfaite.

On n'en oubliera plus les meilleurs épisodes : celui, burlesque, de la grimpée au mât de cocagne, celui, âprement haîneux, du charivari des femmes de Botsem troublant la kermesse de Roek, celui, sournois et cauteleux, de l'approche de Derbat, celui tragique, farouchement tragique, de l'équipée de Manus l'infidèle dans la bruyère ardente, celui enfin, celui surtout, majestueusement ému des funérailles de Mina, victime immaculée offerte au ciel de Flandre pour l'expiation des haînes fratricides de la Terre ensanglantée. Derrière sa dépouille mortelle se scèlent devant Dieu, les réconciliations durables.

« Les paysans de Roek, mêlés à ceux de Botsem, aussi à des garçons qui habitaient jusque près du Brabant ou des limites anversoises, venaient ensuite. Ils répondaient tous ensemble aux prières dites par un villageois égrénant son chapelet. Maintenant leur foi serrait les attaches pour une constante affection. Ils communiaient avec une même ferveur, sous l'espèce du même holocauste. Maintenant il y en avait qui eussent voulu parler, qui se regardaient, les paupières mouillées. Leurs bras se frôlaient ; souvent cet attouchement se prolongeait. Leurs âmes étaient pareilles. Ils comprenaient cela, sans se le dire. La foi divine et patriale les baisait au cœur. Ils traversaient cette matinée de printemps avec une douleur douce en eux. Jamais le jour ne révéla une telle splendeur ; la terre ne fut jamais si chère...

« Les paysans commémoraient la mort de Mina, avec des implorations qui prenaient des envols de cantiques et d'hymnes.

« Elle était dé jà la Sainte, celle que la contrée vénérerait dans la suite des temps. Elle souriait, là-haut, parmi les palpitations d'ailes des anges ; elle écoutait venir les oraisons de son pays, elle se tournait vers Dieu, et toutes les prières des siens émouvaient le Maître. La Campine était aujourd'hui semblable à une chasse d'or vivante pour la récep-

tion du corps de sa martyre dont le sang régénéraitles enfants de sa race...
« Comme dans un rétable, Roek fut une miraculeuse.image.

« Le soleil au zénith, tel un ostensoir d'or dressé sur la Campine, ruisselait de gloires eucharistiques. »

Quant à la partie descriptive de cette œuvre, elle se garde à égale distance d'une insistance systématique sur les différenciations de la flore et des tons de la garrigue campinaire comparés à la flore et aux tons d'alentour, et d'une monotonie qu'eût pu aisément engendrer l'abondance des paysages. Toujours l'ambiance emblématiquement y suggère ce qui se passe dans les âmes. Toujours la Terre apparaît comme l'image extérieure et naturellement harmonisée du drame intérieur, au point que les acteurs et la scène ne font qu'un, jusqu'à pouvoir intervertir les rôles, jusqu'à voir s'allumer dans les yeux de Manus l'âme double de cette terre, jusqu'à voir dans cette terre en fleur l'âme parfumée de Mina.

Dès son second roman, mais non sans esprit de retour, Georges Virrès quitte la pleine terre campinoise, délaisse la bruyère ardente pour nous montrer comment l'attente, l'arrivée et le séjour d'un neveu en vacances, la fondation d'une confrérie pieuse et la bataille électorale, peuvent perturber le calme train-train quotidiennement identique des bonnes gens d'une petite ville du Limbourg : *Les gens de Tiest*. Virrès s'y révèle ironiste, mais en douceur, observateur subtil, romancier consommé, maître désormais de sa forme au point de savoir, sans apparente contrainte, plier sa langue naturellement mâle et plantureuse aux observances d'une règle rigide qui la veut ici en grisaille.

Phrases ouatées, nuancées doucement comme les joues un peu fannées — roseurs d'automne ! — de la mystique et tardivemment amoureuse tante Rose ; phrases distraites et pleines de secrets émus comme celles que balbutie le réciproque amour inavoué du timide Monsieur Demans, le doux rêveur archéologue...

On a souventes fois, et non pas sans motif, reproché aux romans belges de pécher grièvement par défaut de dialogue. Ce reproche adressé à Virrès au sujet de *La Bruyère ardente*,(où par une volonté marquée d'éviter la forme parlée, l'auteur s'ingénia à traduire à la troisième personne les propos de ses personnages), ce reproche ne peut guère se réitérer au sujet des *Gens de Tiest*. Et c'est merveille assurément que tant de « discours directs, » comme on dirait au collège, n'aillent pas à l'encontre ici de la placidité provinciale et de l'existence méthodiquement silencieuse des bonnes gens de l'ancien Béguinage.

Rien mieux que la description de ce quartier conventuel ne peut donner une idée vraie du décor belge où se déroule le roman de Georges Virrès, auteur au monocle ironique mais au cœur d'artiste attendri par la poésie des vieux murs, comme il le sera maintes fois encore par les horizons de bruyères. Ecoutons le décrire avec amour « ce coin de Tiest, que l'ancien Béguinage adornait d'un charme suranné » :

« Les façades en encorbellement déployaient le treillis des croix de Saint-

André. Sous un dais, à l'angle d'une demeure, la Vierge et l'Enfant se blotissaient et souriaient ; une herse tenait la lanterne qui brûlait dévotement au pied de la statuette. Les corniches immenses versaient du recueillement aux fenêtres encadrées de l'appareil mosan.

« Les petites habitations, où vivaient jadis les pieuses filles, fidèles à l'exemple de sainte Begghe, bordaient en demi-cercle un terre-plein ; au milieu, l'arbre qui donnait actuellement son nom à l'endroit élevait ses branches dénudées et reluisantes dans l'atmosphère humide. Les petites habitations, derrière le mûr bâti devant chacune d'elles, avaient toujours l'air d'enclore les existences d'autrefois. De la place, l'étage de ces retraites se voyait sur l'avancement des toits, et maintenant que les baies aux carreaux plombés n'étaient plus givrées par la blancheur des rideaux, chers à la pudeur des nonnes, Demans ressuscitait encore cette présentation du passé avec ses attributs de jadis. Il attendait qu'un huis s'ouvrît furtivement et qu'apparussent les béguins clairs recouverts de la sombre faille... » (pp. 10 et 11)

« ... L'esprit de l'ancienne communauté, la solidarité et l'amour chrétien qui régnèrent jadis dans ces lieux liaient encore les habitants. Les inimitiés étaient choses inconnues entre eux; bien souvent à des heures pénibles, les gens qui économisaient avec bonheur — ce bonheur d'amasser lentement et sûrement dans le calme des villettes ! — vinrent en aide à des frères malheureux.

« Le Béguinage ne pensait pas toujours comme le restant de Tiest. On y gardait des traditions politiques et religieuses. Les allures des gens étaient plus graves et leurs actions plus réfléchies, et peut-être leurs costumes voulaient-ils s'harmoniser avec les briques vétustes des ruelles. Ici, maisons et maisonnettes n'étaient point peinturlurées d'ocre, de couleurs blanches ou rouges, et les vêtements, comme les pierres, avaient les teintes assourdies, tranquilles, presque pieuses du passé qui s'attachait à chaque pan de mur. Les demeures de rentier aux façades régulières, ayant remplacé les pittoresques logis flamands, formaient dans l'air ambiant des aspects d'un charme désuet, d'une douce monotonie...» (pp. 29 et 30).

Ainsi donc, dans la ville comme au loin dans la plaine; les âmes du Limbourg s'harmonisent toujours au décor de leur vie. Ardentes, là-bas, comme la bruyère, ou sournoises comme les marais, ou candides comme l'air « du large » dans la joie du printemps sans borne ; ici, au contraire, grisâtres et douces, couleurs des vieux murs, un peu espionnes aussi, comme les carreaux des fenêtres, mais rigides et identiques comme ce legs architectural : leurs silencieuses maisons de béguines que parfume encore l'âme d'Autrefois.

Malgré l'art incontestable avec lequel Georges Virrès sut mêler aux études psychologiques des êtres en demi-teintes qui font le charme de ce livre, le tohu-bohu soudain et les notations ironiques que suscitent les élections dans les moindres des cités belges, peut-être bien que la charpente y soit un peu moins solide que dans ses livres « campagnards ».

Dans *Les Gens de Tiest* comme dans

La Bruyère Ardente c'est par le morceau épisodique, par la scène-type, un peu en hors-d'œuvre de l'intrigue sentimentale, mais d'un intérêt capital au point de vue de l'étude racique et de l'étique locale, que le romancier du Limbourg s'est prouvé prosateur de race et vrai poète du terroir.

Les démarches successives des deux candidats rivaux chez le même électeur Aubrie, et les libations bien flamandes de la confrérie sont d'alertes croquis brossés d'un pinceau verveux et ferme, pleins de vérité réaliste, et dénotant la page vécue par l'esprit d'un observateur amusé mais sympathique

Par ailleurs, une tendresse idyllique et ténue, se dégage discrètement des feuillets de ce livre ému, à cause de l'amour secret de deux vieux amoureux naïfs, innocents, pieux et craintifs comme des enfants sans tâches.

Ames vierges des petites villes !
Reliques vivantes et immortelles de ces reliquaires du Passé mystique ! Survivances insoupçonnées des gloires célestes de jadis, dans l'humilité de leur vieux silence !...

La Tante Rose des *Gens de Tiest* est la sœur citadine, mais provincialement (et j'entends ici cet adverbe en un sens de réel éloge) de cette autre idéale : vierge Mina, la blanche agnelle vouée au sacrifice et la protectrice amoureuse de Manus Vliebers, rustre envoûté par les effluves de la Terre...

Ah ! que nous voilà loin de l'amateurisme qui n'a que trop nui en Belgique à l'expansion des œuvres véritables.

Ici c'est avec toutes les puissances de son esprit et de son cœur qu'un homme jeune et fort obéit à la joie — laborieuse encore, mais profonde — de traduire avec l'Art des mots la chair et l'âme de sa Race, dans les décors de son Pays.

(*A continuer.*)

GEORGES RAMAEKERS

LETTRES ET ARTS BELGES

COLLECTION DIAMANT

VIENNENT DE PARAITRE :

Série littéraire, n° 10.

ADOLPHE HARDY

par PAULIN RENAULT 0 fr. 50

Série littéraire, n° 11.

Marguerite Van de Wiele

par AUGUSTE VIERSET 0 fr. 50

CHRONIQUE

GEORGES VIRRÈS

Notice bio-bibliographique.

Dès après *Les Gens de Tiest*, Virrès revient à la Terre. De nouveau son cœur ému fraternellement se penche sur les humbles vies qui l'entourent.

« Très féru d'intellectualité, appréciant et savourant les expressions d'art les plus diverses et les plus cosmopolites, ce grand garçon élégant et le monocle à l'œil donne un bel exemple de fidélité à son sol et à sa race, en astreignant son beau talent à l'observation de l'humble humanité et à la notation de la rude nature au milieu desquelles il passe sa vie », écrivait Firmin Van den Bosch dans *Durendal*.

Avec l'*Inconnu Tragique*, Virrès va nous révèler un aspect encore inédit de ses âpres campinaires.

Jusqu'ici l'auteur de *la Glèbe Héroïque* et de *la Bruyère Ardente* nous avait dit, par phrases plastiques, les héroïsmes catholiques de ses guerriers en sarraux, puis les rivalités brutales hérissant leurs buissons de haine entre deux bourgs voisins.

Dans L'*Inconnu Tragique*, il nous peindra par notations nettes, concises, en peu de paroles, comme quand on a peur, les angoisses d'un peuple fruste sur qui s'abat, occulte et justicière, la cruauté d'un Fléau.

Ayant vécu, semble-t-il, l'ambiante détresse et le cerveau gagné par l'unanime effroi, le bourgmestre de Lummen y dépeint l'épizootie qui va ruinant de nuit les fermes blafardes en propageant la mort dans leurs étables pauvres.

Sur ce sujet, banal pour qui n'a pas connu son horreur véritable, Virrès a su graver, d'un burin mâle et sûr, des eaux-fortes aux tons funèbres et de la couleur du destin.

A lire les pages de l'*Inconnu Tragique*, on se souvient de la croyance antique aux jours fastes et néfastes, aux années de disette, aux années d'abondance expliquées par Joseph au Pharaon tremblant.

Et telle est *réellement* l'harmonisation alternante des puissances bénéfiques ou maléfiques qui nous gouvernent : Aux jours des grandes joies, toutes les joies menues s'éveillent et s'allient à la joie dominante ; et de même durant les années de malheur au cataclysme principal s'ajoutent, venus de partout, d'autres malheurs bourdonnants et pareils à des insectes acharnés.

Aussi n'est-ce pas uniquement le souci littéraire d'accuser les couleurs sinistres qui incita l'auteur de l'*Inconnu Tragique* à aggraver l'effroi des paysans que l'épidémie a ruinés par plusieurs

incidents plus occultes encore et d'un drame non moins saisissant.

Et c'est pourquoi, dès les premières pages du livre, apparaît un personnage aux allures ambigües de « rebouteux » sceptique, de guérisseur mystérieux tenu pour un magicien par la superstition des rustres. « Vader Jas — le père Elie — habitait à la limite du territoire communal, près d'un ruisseau qui faisait tourner, à trois quarts de lieue en amont, le moulin des Aulnes. Il vivait enclos dans la solitude. Les jours où le vent soufflait du sud, il entendait dégouliner l'eau sur la roue du meunier. Les nuits de bise, il percevait le coup de canon que l'on tire au camp de Beverloo et qui annonce le couvre-feu...

« Jas était installé là depuis trente ans. Nul ne savait au juste d'où il venait. Des campinaires se souvenaient de son arrivée au pays. L'achat de la bicoque, qu'il n'avait jamais voulu abandonner, surprit et effraya les habitants de Baeren. Trois ou quatre pauvres diables qui occupèrent cette cahute avant lui étaient morts, emportés par des fièvres malignes. Vader Jas rit, dans sa barbe fauve et sous son nez crochu, des prédictions sinistres...

« Le soir, les fenêtres de Jas brillaient longtemps au fond des landes. Après boire, des gaillards s'étaient risqués à venir surprendre le secret de ses veilles. Ils découvrirent, derrière la croisée, le bonhomme qui lisait dans un gros livre Jas avait deviné leur présence, il ne leva pas les yeux. Sa barbe remua parce qu'il riait, et tranquillement il tourna la page. »

N'est-ce pas que voilà un portrait réussi ? Or, c'est vers ce Vader Jas que se tourneront en secret les dernières espérances des fermiers dont les vaches meurent en enflant...

Un type non moins réussi, bien que le personnage ne soit décrit qu'à peine, c'est le portrait de « l'Innocent, » de Rik, fou grimaçant, hilare, que traîne Maria Hus, sa mère hallucinée, du chevet de la fillette d'un échevin sceptique, à celui de la fille alanguie d'André Lome, un humble paysan.

Sur ce « fou du village » plane comme sur Vader Jas, un mystère angoissant. Le vieux semble un sorcier bienfaisant et sournois. Rik l'Innocent apparaît aux terriens des landes comme une incarnation des Forces inconnues. Il n'ont pas de mots pour dire ce qu'ils sentent ; crainte, pitié, respect, se mêlent dans leurs âmes confuses quand Maria Hus conduit son fils très lamentable près des fillettes alitées.

N'avait-il pas prophétisé déjà ? Et des enfants n'avaient-elles pas été guéries après la visite du fou ? Maintenant le malheur était sur les étables et l'Innocent riait !

« L'Innocent du village dit à sa mère, quand ils eurent franchi le seuil de leur maison :

— Toutes les bêtes guériront !

Maria Hus regarda son fils, dans un grand saisissement.

Elle crut qu'une voix prophétique se faisait entendre

L'Innocent reprit :

— Toutes les bêtes guériront !

En ce moment un groupe de paysans traversait la chaussée. Maria Hus ouvrit la fenêtre, et leur cria d'entrer. Une exaltation soulevait ses seins. De-

vant les hommes qui se pressaient à la porte, l'Innocent répéta :

— Toutes les bêtes guériront !

Il dressait les bras, et il tenait la bouche ouverte, ses yeux pâles s'agrandissaient. Derrière son front quelques rustres s'imaginèrent voir le combat de sa pensée et de la démence. L'Innocent s'affaissa.

Il contempla les hommes et il sourit.

Sa mère proclama :

— Voici des paroles qui s'accompliront ! Voici des paroles qui s'accompliront ! Dieu choisit le plus faible, le plus pauvre,pour révéler ses intentions.

Un paysan constata :

— Rik ne s'était plus exprimé depuis deux ans.

Et tous sentirent l'éternel mystère qui submerge le monde. Quel est celui qui sait ? Le jour est plein de nuit. La vie doit s'accomplir selon la règle, mais les créatures vont, les yeux fermés ; elles ignorent ce que leurs pas rencontrent. L'enfant et le vieillard ont des âmes pareilles, confuses et confiantes tour à tour. Le bonheur et le malheur foulent les routes de la terre et le premier passe très vite et le second s'attarde. Qui pourrait dire où ils se rendent, et d'où ils viennent ? Il faut attendre ! »

Voilà comment Georges Virrès nous résume et nous traduit la philosophie paysanne sur l'obscur Problème de la Destinée.

Sa manière ici est pleine de force, elle devient puissamment vivante, elle se prouve âprement scénique et quel art déjà consommé elle trahit, pour qui la scrute dans sa brève simplicité !

Qu'il nous dramatise d'intimes épisodes comme ceux des rendez-vous secrets de Kerlis Albijn et de Lina Zoete, la fiancée infidèle de Pierre Voerman, ou qu'il « panoramise » sous la nef de l'église, dans le village entier et par les landes enneigées la renaissance de l'espoir au cœur des campagnards quand le malheur s'éloigne, Virrès connait dans l'*Inconnu Tragique*, toutes les resources du métier mises au service d'un talent mûr et d'une vibrante sincérité.

D'ailleurs la trame de ce roman, très neuve et capable de remuer les cœurs blasés des citadins modernes,emmêle si parfaitement le drame intime des consciences au drame collectif des calamités que tout y concourt à l'unité ferme.

Car, pour les paysans mystiques de la Campine limbourgeoise aucun événement ne demeure isolé. Pour ces simples âmes de sédentaires qui hantent l'infini des plaines sous les immensités du ciel, de même que pour les Philosophes catholiques, tout se tient, tout se coordonne. Et le péché d'un seul peut, soit pour l'expiation, soit pour la sanctification de plusieurs, susciter les fléaux qui courbent les orgueils et qui appaisent les luxures !

Telle s'affirme bien la pensée profonde des villageois apeurés et se parlant tout bas de la honteuse liaison de Kerlis, le mauvais garçon, l'amoureux, l'impie, celui que son père menace et qui ne craint pas de menacer son père ; celui qui fait pleurer sa mère quand le vieux Albijn ne regarde pas ; celui qui conduit son père à l'ivresse afin d'y noyer sa colère, celui que le curé de Baeren exhorte en vain au repentir, celui que Rik le fou va jeter au

suicide par son inconscience de détraqué lubrique.

Cet épisode là — le dernier d'un roman d'angoisse — vaut bien aussi d'être cité parce qu'il montre chez Virrès un sens très averti de l'action théâtrale et de la catastrophe finale en coup d'éclair!

Krelis Albijn revient de chez la belle fille infidèle, Krelis Albijn revient de chez Lina Zoete. Virrès narre ainsi son retour au sombre logis paternel :

« Lina versait à Krelis une félicité nouvelle. Il vit que la nature était la complice de son rêve. L'heure se remplissait de lumière, le ciel mêlait l'argent et l'or dans la pureté de l'air..

« Une griserie le prenait dans l'atmosphère ensoleillée, dans l'éblouissement de la plaine. Déjà, aux ondulations du terrain, la bruyère poussait ses folioles à travers la neige ; deux tourterelles se poursuivaient dans l'éther avec des cris tendres. C'était une avancée printanière au milieu du paysage d'hiver.

Krelis pressait le pas, il avait hâte, de rentrer, de découvrir ses sentiments, de se livrer tout entier.

« Dans les rues de Baeren, il marcha la tête haute, et cependant son cœur s'alourdissait. Il voyait des visages connus.

« Lorsque la maison des Albijn fût proche, Krelis sentit que l'inquiétude l'opprimait de nouveau. Il eut un mouvement de colère, et la bouche serrée, les sourcils joints, il entra.

« Sa mère l'accueillit avec le regard souffrant de ses yeux rougis. Antje, près de l'âtre, tourna vers son grand frère sa tête blonde, sans oser le saluer. Et Krelis n'avait ni voix, ni courage ; sa poitrine se gonfla. Il sortit brusquement, car il allait sangloter.

« Stoffel vint rôder autour de son fils. Tant qu'il resta près de Krelis, celui-ci, serrant les poings, se contint pour ne pas prendre le vieux à la gorge. Stoffel partit, et son enfant voulut le suivre, le supplier dans les larmes...

« Krelis avait préparé son âme au péché, et le poison glissait dans ses veines et il se débattait à sentir le brûlant frisson de fièvre, qui le faisait tressaillir dans ses fibres intimes.

« Il savourait la faute.

« Le village connaissait la rechute de Krelis. Une animosité montait contre le chrétien qui bravait la loi du Seigneur.

« Les gens espéraient timidement dans la vie ; ils n'osaient pas élever la voix... La disparition de l'épidémie dans les étables laissait les paysans encore tremblants, ils évitaient superstitieusement de reparler de leurs misères. Le ciel semblait avoir oublié sa colère ; les terriens ne voulaient plus regarder derrière eux.

« Ils recommençaient une vie sainte. Dieu ferait mouvoir les glèbes ; il bénirait les travaux ; les rayons de son soleil luiraient sur l'épi blanc, sur la verte prairie, sur les lupins dorés et les trèfles roses qui parfument l'humble contrée de Campine.

« Les mois des prémices tièdes s'étaient mis en marche, et pendant ces journées claires il semblait vraiment qu'ils dussent apparaître demain.

« Alors, chacun s'efforçant de conformer sa conduite à son vœu, un garçon de village oubliait le devoir et provoquait les catastrophes...

« Baeren apprit que son pasteur sup-

pliait vainement Krelis de s'amender, le prêtre avait prédit le châtiment, dès cette vie, au pécheur impénitent.

« Une certitude gagna chaque terrien : Krelis serait puni. Le village ne subirait pas la loi de justice, le coupable seul souffrirait l'expiation.

« Tous sentaient cela plus fortement de jour en jour. »

A quelque temps de là son père Stoffel Albijn vient interrompre Krelis, tandis qu'il travaille au tarare. Pris de boisson, le vieil Albijn, goguenard, a laissé tomber de ses lèvres l'insinuation cruelle qui le fait triomphant :

« — A vingt ans, je croyais aussi qu'une fille m'était fidèle... »

Sans en entendre d'avantage, Krelis a laissé le tarare. Il accourut — randonnée folle ! — jusqu'à la maison des Zoete.

Lina n'y est pas. Lina est absente. Sa sœur est inquiète. Krelis humilié contient sa colère.

« Il ne résiste pas, il part. Sa bouche est pleine de souffrance. Chaque fois que, trompé par l'obscurité, Krelis butte dans la bruyère, il blasphème Dieu.

« Quand il retrouve la grand'route, il se retourne et voit la fenêtre lointaine qui ruisselle dans la nuit. Krelis prononce des mots abjects, et lentement ses larmes coulent.

« Il traverse le village ; sa cervelle est légère, légère comme la plume d'un passereau, sa tête tourne ; il respire et il étouffe. D'un mouvement machinal, il porte ses pas vers l'auberge de « la Cruche Pleine ».

« Dans un coin, isolé, il boit. Des regards le pénètrent et le fouillent. Personne ne parle. Krelis continue à boire. Les lampes remplissent la salle blanche d'une lumière éblouissante. Les rustres cachent leurs yeux sous les visières des casquettes ; la face de Krelis est toute nue dans la clarté. Il boit. Sa bouche se courbe aux commissures et accentue son menton volontaire, ses sourcils se rejoignent, il a le teint rouge. Et comme on n'entendait que le tic-tac de l'horloge, Krelis se dressa :

— Je me vengerai ! fit-il.

« Ceux qui saisissaient leur chope ne la portèrent pas aux lèvres ; la pipe d'un paysan tomba et se brisa.

Le patron du cabaret poussa la porte que Krelis négligeait de fermer en partant. Mais les silenciaires s'étant rapprochés du comptoir, y déposèrent leurs sous et sortirent l'un après l'autre. »

. . . . . .

L'absence prolongée, insolite, de Lina Zoete affole sa vieille sœur Hanna. Elle erre par la bruyère, hagarde. Krelis la rencontre à l'orée du bois. Leurs cris d'appel à Lina, leurs cris déchirants, leurs cris sans réponse rassemblent les paysans.

« Les hommes battent la bruyère ; il pleut, il vente ; parfois tous s'arrêtent et croient entendre une plainte.

« Krelis ne songe pas à demander si Lina est partie avec Pierre Voerman. Il tend sa volonté au seul désir de retrouver Lina, et nulle jalousie ne l'obsède.

« Les rustres, sans paroles, activent silencieusement leurs idées, et ces idées deviennent virulentes.

« Lome a des bras qui tremblent, des jambes qui se raidissent. Lome suit Krelis pas à pas. Il l'observe, il cherche à comprendre comment Krelis

étouffe sa conscience, masque son visage et contemple le ciel sans faiblir.

« Près du marais, tous ont ralenti leur course. La pluie crible les étangs, le vent traverse le bois de sapins, pèse sur les eaux, et son sillage heurte les digues....

« Des rustres pensent qu'ils n'auraient qu'à toucher Krelis pour le faire tomber dans cette eau sombre.

« Le vent se lamente, l'angoisse descend le long de la peau de cette femme et de ces hommes.

« — Fouillons le bois ! ordonne Andries Lome.

« Il entraîne Krelis, il lui tend la main. L'autre ne s'étonne pas.

« Dans ce moment, la tempête déchire le ciel en deux. Un peu d'azur se découvre, une coulée de lumière fut sur le marais. Le ciel se referme.

« — Oh ! oh !

« Lome s'est arrêté.

« Il y a, derrière lui des gens qui sentent trembler la terre.

« — La ! La ! clame Krelis.

« Hanna Zoete reconnait sa sœur et se précipite.

« Lina est couchée. Ses yeux convulsés regardent encore, sa bouche supplie malgré la mort. Elle a la robe maculée, lacérée ; on aperçoit sa chair saignante.

« Krelis s'abat à côté de l'aimée. Hanna ignore ce qui se passe.

« Les paysans se sont compris, ils vont agir.

« Un hurlement sort des taillis.

« Rick, le Fou, écarte les branches ; il apparaît, contorsionné, hilare, obscène.

« Krelis ne l'a pas entendu ; Krelis a pris, dans la poche de sa veste le couteau qu'il avait emporté ce matin.

« Andries Lome terrassait le Fou, et il criait aux paysans :

— Venez ! Venez ! C'est lui, c'est lui qui l'a tuée !

« Auprès de la morte gisait Krelis, un couteau planté dans le cœur. »

Ainsi dans L'*Inconnu Tragique* chaque visage, toute parole, le moindre geste ont le sens du mystère. Jusque dans la brutalité du dénouement l'intrigue amoureuse le manifeste, elle aussi, puisque Krelis y subit le pouvoir occulte du Tentateur invisible et puisque c'est le Fou, l'Inconscient, qui tue Lina la fille qui a trahi deux cœurs.

Dans *La Terre Passionnée*, une nouvelle qui fait suite à *L'Inconnu Tragique*, Virrès poétise les heures amoureuses avec un art profond de psychologue chrétien.

Une fois de plus, les cœurs simples s'y harmonisent à l'hiémal éclat du décor campagnard :

« Le triomphal amour l'enlevait dans un essor, et l'étreinte se faisait folle. Il ne se reposa pas ; la nuit leur brûlait à tous deux le visage.

« L'ombre blanche baignait des paysages immatériels. La terre inséparable leur avait montré tant d'aspects trop connus et trop chers, maintenant ils apercevaient dans les campagnes des féeries ignorées. Maria ferma les yeux et unit à cet instant vécu l'image des apparences éparses autour d'elle. Paul voyait surgir de nouvelles splendeurs partout, dans les bois, sur l'éteule, près des haies dentelées d'argent, au ras de la toiture des cabanes, où des traînées lumineuses soulignaient le

bleuissement de l'air. Il montait la colline ; Maria s'était laissé glisser et elle avançait avec lui, mais deux fois ils chantèrent, et quand ils furent devant la maison, devant l'étendue du pays, au-dessus de laquelle la lune régnait comme un navire sur des flots transparents, ils ne surent plus ce qui arrivait, et par la porte ouverte de la chaumière entra le fantôme impalpable, ruisselant et muet, le doux rayonnement de la nuit amoureuse. »

Or, les deux amants s'aimaient en cachette, car le riche fermier Hendrickx Onkel n'était pas d'humeur facile et seule l'intervention du curé de village hâte la date de leur mariage « afin de régulariser la situation. » Et rien n'est observé avec une vérité plus nuancée que l'admonestation du pasteur campagnard, l'incompréhension de la jeune femme et la soumission du jeune homme coupable obéissant, lui le maraudeur, l'orgueilleux sauvage, docilement à son pasteur.

Il y aurait un curieux rapprochement à faire entre l'amour sombre de l'infidèle Lina de l'*Inconnu Tragique* et l'amour non moins infidèle, mais qui fut enivrant et clair, de Maria Onkel, dans la *Terre Passionnée*.

Après un conte, *Le Signal*, qui nous remémore *La Glèbe Héroique*, Georges Virrès groupe à la fin de son quatrième ouvrage des proses descriptives mais attendries sous le titre cher : *A Lummen*. Des oppositions psychiques s'y précisent dans l'âme de l'écrivain. Devant le radieux été, il songe, à cause d'un humble voisin, à la mort. Alors, il a devant les yeux de l'âme « *La Face sombre de l'Été* », et cette page en « clair obscur » voici comment il la termine :

« Les cimetières des grandes villes ont un aspect effrayant. J'ai si souvent regardé les tombes de mon village, abritées sous un admirable marronnier, que leur vue ne me trouble plus. Je serais, aux portes des villes, un pauvre mort perdu dans l'immensité du champ funèbre. A Lummen, un simple paysan en état de grâce se souviendra peut-être de moi, et murmurera une prière pour que mon âme connaisse Dieu. »

Enfin dans : *Limbourg*, sorte d'étude folklorique et topographique, l'auteur de *La Bruyère Ardente* et de L'*Inconnu Tragique* fixe en traits définitifs sa Race et le Sol qu'il nous a dépeints sous leurs aspects divers, à la fois si tranchés, si véhéments et si multiples

« La figure et le corps humain témoignent des influences de la terre natale. Une concordance mystérieuse mêle l'âme des gens et le sens intime d'un paysage, un enchaînement secret persiste, malgré les temps nouveaux, à rattacher notre existance au sol sur lequel nous avons pleuré, souri, aimé. Nulle part le visage ne reflète mieux la matière et le sens de la région que dans le Nord de notre province. Le paysan de Campine, rugueux et taciturne, se courbe d'autant plus que la lande est revêche. Les hivers sont de glace et les étés de flamme dans l'immensité des brandes.

« Il a, le rustre des bruyères, la peau tannée, boucanée comme un cuir ; s n poil est devenu hirsute aux intempéries de l'air. Et le silence l'accompagne, le suit, le précède, l'enveloppe de sa majesté. C'est la pensée qui trône ici en maîtresse taciturne, accordée avec

les mélancolies de l'horizon, mais virile aussi, selon le terroir roux et les chênes qui se profilent le long des sentes caillouteuses.

« Parfois un frémissement arrive du clocher de l'église. Les seules voix qui s'entendent viennent de Dieu et du ciel. Tout ne s'épanche-t-il pas à la source mystique dans l'âpre pays ? Même les kermesses, grosses de joies des sens, bâfres et saouleries ? Interrogez les origines de la jubilation profane et vous rencontrerez un anniversaire pieux, la consécration de l'église, la commémoration du patron de la paroisse ».

« Une âme coutumière demeurée proche des origines, se révèle à tous les tournants de la route campinoise. »

D'aucuns trouveront qu'à restreindre ainsi son paysage et le champ de ses invertigations psychologiques au seul terroir est un danger. Et sans doute d'un tel propos, nul ne s'insinue ni, à coup sûr, Virrès, que le premier éceuil serait bien la redite.

Mais objecter qu'à vouloir nous montrer surtout ce qui différencie les hommes d'un seul terroir de la masse des autres hommes, l'écrivain risque en les spécialisant de nous rendre ses personnages moins humains, et d'abolir en eux par la couleur locale la portée mondiale de leur errements, voilà qui prête heureusement à controverse.

Depuis le romantisme individualiste — et même avant — toute la littérature occidentale fourmille de types d'exception, cela pour le motif bien simple que Villiers de l'Isle Adam a formulé d'une façon frappante. « Sous le voile de ce qu'il énonce nul parla jamais que de lui-même. »

Les romantiques otèrent le voile Et c'est leur moi différencié qu'ils offrirent à l'élite avide de ces différenciations.

La première qualité d'un artiste est en effet l'originalité de la pensée dans l'originalité d'expression Ce qui revient à dire que plus un esprit amoureux du Beau se différencie dans cet amour des autres hommes, plus il a droit à leur admiration, plus il est assuré de survivre, verbe immortel, en leur mémoire.

Dès lors, pourquoi et de quel droit vraiment vouloir interdire à l'écrivain plus particulièrement ému par le sol et la race de se traduire le mieux qu'il peut lui-même, sous le voile — ici transparent — de ce qu'il énonce ? » Pourquoi lui reprocher surtout d'obéir si plénièrement à cette loi primordiale de l'originalité qui pour lui consiste à nous révéler d'abord un terroir — élément incontestable de pittoresque inattendu — un terroir, c'est-à-dire le milieu qui influe, au dire de Taine, si profondément sur nos âmes.

A nous révéler ensuite tous ceux de sa race, cette race par qui s'expliquera pour nous son atavisme, et qui nous rendra ses tranches de vie plus humaines parce que pour nous les écrire, il a dû descendre au plus intime de lui-même, et par deçà lui-même, en ses racines, plonger le plus avant qu'il put dans les cryptes du souvenir.

Et loin de rejeter son œuvre patriale, parce que pour nous étrangère, nous l'aimerons à cause de son étrangeté même, et d'avantage, ayant connu par elle une face vivante et nouvelle, un visage dont la caractéristique nous demeurait cachée, une âme autre mais

pourtant si étroitement fraternelle de l'unique et protéiforme humanité.

Or, cette humanité aux races aussi diverses que les paysages des terroirs du Monde, Virrès la connaît autrement encore que par la seule observation d'analyste et de lyrique patriotiquement voué à scruter les âmes du Limbourg natal et de peintre littérateur amoureusement épris des paysages campinois. Virrès a beaucoup lu ; Mieux encore : Virrès, œil de peintre et cœur de poète, a aussi beaucoup voyagé.

De ses voyages il nous a rapporté un livre charmant et ensoleillé, où des parcs parisiens aux églises romaines, sa fantaisie de touriste averti nous promène, mêlant les souvenirs d'Histoire aux beautés des heures vécues ainsi qu'aux longs bonheurs du pays retrouvé.

Ailleurs et chez nous, titre qui synthétise les plus disparates visions, les impressions les plus lointaines. Je n'en finirais pas si je voulais ici vous les détailler.

Parmi tant de notations prises en France, en Italie et en Flandre, entre tous ces croquis alertes, d'un dessin ferme et rehaussé, — enluminures de luministe — j'en choisis deux qui résument bien, je crois, autant que faire se peut, ce livre où l'on voyage aux pays du soleil avec le romancier du vieux Limbourg flamand.

Le premier de ces croquis en couleurs a pour décor ce reliquaire des Arts qu'on appelle le Vatican.

« On nous a introduit dans un salon tendu de damas rouge... Nous avons descendu et remonté des escaliers, traversé des pièces et de brillants corridors, enfin nous voici dans les appartements du Pape. Des domestiques habillés d'un damas rouge ressemblant à celui des murs, circulent, empressés ; ils ont de gros mollets dans leurs bas blancs et des souliers à boucle complètent la livrée. Un majordome, vêtu de noir, donne élégamment des ordres et contrôle les billets de réception. Nous sommes dix dans le salon à nous dévisager avec inquiétude, et chaque fois nous croyons voir apparaître le Pape. Ha!... Mgr Bisletti, d'une amabilité très italienne, d'une vivacité aristocratique, a surgi parmi nous. On se nomme, on s'incline, cérémonial pimpant, fringant, grâce à ce monsignor violet qui fleure tout plein le dix-huitième siècle.

« Le laquais habillé de noir nous fait signe. Nous passons dans un nouveau salon ; la tapisserie est encore de soie rouge, une console d'or et des fauteuils rouges dont le bois est doré, sont disposés le long de la muraille ; nous attendons, l'esprit préoccupé ; des rideaux de soie blanche tamisent la lumière devant une grande baie. Il n'y a plus que cinq pèlerins dans la pièce. Les domestiques passent et repassent... Nouvel arrêt dans un autre salon rouge et or, avec la blancheur de cette soie devant les fenêtres. Nous sommes trois. Nous pénétrons dans la salle du trône, nous ne sommes plus que deux, et nos cœurs battent à se rompre. Une porte s'ouvre soudain... Il est là, dans le cadre de l'entrée ; il approche... Monseigneur Bisletti nous a présentés. Prosternés, nos yeux se lèvent maintenant vers le Prêtre des Prêtres, le Père des Pères, la plus haute incarnation reli-

gieuse dans une personne humaine.

« Le Pape était tout en blanc, une calotte blanche sur la tête, une pèlerine de drap blanc, par dessus la grande soutane blanche qui descendait jusqu'à ses mules de maroquin rouge, ornées d'une croix d'or. Il disait son affection pour la France, pour la Belgique. Il parlait et les mots avaient une douceur de miel... « Je vous aime, j'aime ceux que vous aimez. Je vous bénis, vous et les vôtres ! » Et Il tendait la magnifique émeraude de son anneau à baiser. Son visage vieux et gris s'éclairait de mansuétude, la tritesse de ses yeux s'entr' ouvrait et souriait. Bonté, simplicité, imprégnaient sa démarche lente... Le Pape s'éloigna, très droit.

« Derrière le rideau de soie blanche d'une croisée, l'angelus de midi tinta. Une église répondit. Il y eût bientôt un concert de cloches. Rome ensoleillée saluait, avec l'Ange, la Vierge Marie. »

De ce croquis, bien italien par sa lumière et bien romain dans sa solennité, il convient de retenir l'émotion catholique qu'avec profondeur, il dégage. En venant visiter à Rome le Chef de la Foi des Flamands, Virrès s'unit encore en esprit et de cœur à sa Terre natale. Aussi quand à la fin des voyages décrits dans *Ailleurs et chez Nous*, il revient à Lummen, il revoit son pays sous cet aspect catholique qui le caractérise le mieux, en vérité.

Cette vision fera l'objet de ma seconde citation. La Terre campinoise et la Foi romaine s'y allient, selon une vision réaliste et lyrique. C'est « *La Campine Religieuse* ».

« La solitude est un âpre adjuvant du regret et du désir. Elle intensifie nos forces captives, elle imagine des élans que la vie collective brisera, cependant elle pèse d'un poids terrible dans les consciences.

«Et qui donc oserait se détourner de la face de Dieu !

« La solitude embellit les réalités ; le rêve pur d'une nuit étoilée de juillet, comme, à l'approche du crépuscule, le songe en face de novembre et de ses deuils nous entraîne toujours hors du temps, si personne ne passe devant nos deux...

« Il y aura, demain peut-être, un ciel transparent et une pâle dorure sur les champs et les halliers.

« Le brouillard qui remplit l'espace à la tombée du jour s'envolera, un matin, vers les hauteurs de l'azur et les arbres auront des armures d'argent. *La première gelée nous donnera l'impression d'une purification plénière; d'une absolution générale*, d'une existence nouvelle s'ouvrant dans la candeur et l'innocence.

« Cette aube cristalline, ce vent léger qui fait neiger le givre des branches, tonifient l'esprit en même temps que le corps. Les regards sont lubrifiés, l'âme chante... Avec quelle sereine bonté les gens vont s'accoster sur la route qui résonne ! Le Seigneur récompense sa contrée et lui sourit de tout son ciel bleu et blanc... Décembre est proche. »

Avant de refermer le livre de Georges Virrès qui nous le montre lui-même comme le personnage animant les paysages les plus multiples, souvenons-nous de ces paroles qu'en forme de lettre-préface lui adressait judicieusement Louis Dumont-Wilden.

« Vous m'avez appris à connaître les beautés secrètes d'une vieille terre fruste et sauvage, mais toute trempée de larmes et de sueurs humaines.

« C'est de là que vous êtes parti. C'est là que vous avez vos origines, vos racines profondes ; c'est là que vous avez, pour toujours ancré votre âme, et, alors même que vous promenez vos pas dans le vaste univers, on sent bien que tous vos souvenirs, tous vos vœux, tout le meilleur, tout le plus profond de vous-même retourne vers cet humble coin de terre.

« Pour vous, la solidité des liens qui vous attachent à votre coin de terre et à de nobles certitudes, la sagesse héritée ou acquise que vous avez mise dans votre vie vous permettent de partir d'un pied libre vers tout ce qui amuse votre fantaisie...

« Vous êtes revenu vers votre « Campine religieuse » d'un cœur tout aussi fervent, mais plus nourri, plus conscient de ses forces et de ses ressources. Votre chant, comme naguère, s'élève tout droit dans le ciel, mais il me semble qu'il résonne infiniment plus loin qu'autrefois. »

Et sans doute, pour qui palpite en communion avec sa Terre, rien n'est apte comme un exil, même volontaire et passager, pour fortifier en son cœur l'amour du Sol et de la Race :

Et nous l'aimerons cette Race de toute l'émotion que nous communiquera le verbe ému de qui nous parle d'elle ; surtout s'il a comme Georges Virrès pour remuer nos entrailles humaines, outre le prestige de l'Art, la puissance efficace de sa sincérité. Car nous comprendrons alors, en pleurant peut-être avec joie d'inéffables larmes, combien il est saint d'exalter sa race, car c'est obéir à la voix des morts, que tous, aux jours d'espoir, de deuil et dans l'exil nous entendons parler et nous appeller avec quelle tendresse au fond de nous ; car c'est obéir au précepte du Décalogue d'honnorer son père et sa mère, et les parents de nos parents.

« Afin de vivre longuement » Georges Virrès obéit au divin précepte. Et c'est ici que sa Foi confère à son œuvre le charme prestigieux, religieux, mystique, qui donne aux œuvres d'art leur vraie valeur d'éternité.

Pour Virrès, en effet, la pensée de la mort remémore aussitôt celle de la survie

Et s'il est agenouillé quelque fois en pleine terre passionnée, parmi les bruyères ardentes, si con e Rodenbach, Verhaeren, Eckhoudt, Elskamp, Demolder en Flandre, Mithouard et Barrès en France, Virrès chérit sa Race, obéissant ainsi à la voix de ses morts, c'est en croyant, c'est plein des adorations catholiques qu'il s'est agenouillé sur la glèbe ancestrale, où dorment les cendres bénies, les cendres baptisées de la Chair éternelle, les cendres des corps limoneux, d'où se sont essorées les âmes immortelles, mais qui, vivifiées aussi pour le ciel — resurgiront — son cœur le veut et son esprit le croit — au Jour de Dieu.

GEORGES RAMAEKERS.

BIBLIOGRAPHIE

DE GEORGES VIRRÈS

I. *En pleine Terre — La Glèbe héroïque* (1798-1799). (*Epuisé.*) (Edition de *la Lutte.*) (Bruxelles, 1898.)

II. *La Bruyère Ardente*, roman. Bruxelles, 1900, Vromant, éditeur).

III. *Les Gens de Tiest*, roman. (Bruxelles, 1903. Vromant, éditeur.)

IV. *L'Inconnu Tragique.* (Vingt-cinq dessins de François Beauck.) (Bruxelles, 1907. Vromant, éditeur.)

V. *Ailleurs et chez nous.* (Avec une lettre de L. Dumont-Wilden.) (Bruxelles, 1909. Vromant, éditeur.)

Georges Virrès a collaboré : à *La Lutte*, à *Durendal*, au *Thyrse*, à *La Belgique Artistique et Littéraire*, à *la Revue Générale*, etc. Il a signé des pages folkloriques sur son Pays flamand dans *Notre Pays.*

C'est à Georges Virrès que les « LES AMIS DE LA LITTÉRATURE » demandaient en 1909 de déterminer en une conférence à l'Hotel de Ville de Bruxelles, puis, en 1910, à la salle des Lettres de l'Exposition, *l'Influence du milieu flamand* chez les écrivains Belges d'expression française.

Et c'est Georges Virrès qui ouvrit les débats du *Congrès littéraire* qui eut lieu à Bruxelles au Palais des Académies en 1898. sous les auspices de la revue catholique d'art : *La Lutte*

NOUVELLES

Conférence de Mme Plasky

Le jeudi 29 septembre dernier, Mme E. Plasky, Inspectrice du travail, notre très distinguée Collaboratrice, a donné dans la Salle des Lettres de l'Exposition une Conférence qui a obtenu le plus vif succès. Nous reproduisons le compte rendu qu'en a publié *L'Exposition de Bruxelles* dans son numéro du 16 octobre :

Le sujet de la Conférence de Mme Plasky « L'ouvrière et l'éducation sociale de la femme » était particulièrement attachant, eu égard aux nombreuses manifestations de la participation féminine que reflète notre superbe world's fair.

Après avoir signalé la part importante qui revient au travail dans la conception d'ensemble d'une exposition, Mme Plasky rend hommage aux ouvriers et aux ouvrières, à ces collaborateurs anonymes et modestes, dont le concours est aussi indispensable que précieux.

La Conférencière s'attache ensuite plus spécialement au travail féminin et, en un exposé très intéressant et admirablement documenté, fait l'historique de la lutte que durent soutenir les ouvrières des métiers textiles et du vêtement pour obtenir le droit au travail : Edouard III, Henri IV, Louis XIV et le

ministre Colbert secondèrent leurs efforts et légiférèrent à leur profit. Après le travail en chambre vint l'exode des femmes vers l'usine et la manufacture, et c'est en 1841 qu'intervint en France la première loi protégeant le travail, que la liberté avait si longtemps entravé. Enseigner dans nos écoles l'histoire « du peuple » serait aussi instructif, si pas plus utile, que d'apprendre à nos enfants l'histoire « des peuples ».

La conquête de la confection du vêtement par la femme fut lente et laborieuse, mais elle reçut à l'Exposition de Paris en 1900 une consécration solennelle dans le merveilleux Salon de l'histoire du costume à travers les âges. Cependant, c'est à notre pays que revient l'honneur d'avoir, le premier, à l'Exposition de Bruxelles en 1897, réservé au point de vue social un groupement, une classification déterminée au travail féminin en activité ; cet exemple ne fut suivi à l'étranger qu'en 1904.

Si les ouvrières furent pendant si longtemps privées d'un droit aussi strictement personnel, il faut en rechercher la cause soit dans l'opposition que rencontrèrent leurs tentatives partielles de lutte économique, soit dans leur passive résignation ; c'est ainsi qu'elles ne provoquèrent aucune mesure préventive de mutualité ou d'association. Mme Plasky passe ensuite en revue la situation qui est faite à la femme depuis l'intervention de la loi réglementant le travail et constate combien, à côté de ce qui est fait, il reste encore à faire.

La collaboration féminine effective s'est diversement manifestée dans les dernières expositions, mais le rôle de la femme a été particulièrement prépondérant cette année à Bruxelles et la Reine Elisabeth, dans sa haute bienveillance, lui a marqué une attention toute spéciale, s'intéressant aux travaux des enfants de nos écoles ménagères et professionnelles, examinant longuement les travaux d'art de nos ouvrières d'élite, s'apitoyant sur le sort si digne de commisération de nos pauvresses œuvrant à domicile. Ce bel exemple ne manquera pas de porter de beaux fruits, conclut Mme Plasky : il doit être médité par les jeunes filles de nos classes aisée et bourgeoise, lesquelles ignorent aujourd'hui l'humble condition de l'ouvrière, ne connaissent ni ses privations, ni ses souffrances, ni sa résignation. C'est à l'école, dès qu'elles abordent l'instruction moyenne, qu'il faut initier nos femmes de demain au travail de l'ouvrière, c'est à l'école qu'il faut leur apprendre à connaître cette sœur infortunée, si digne de sollicitude. Faire connaître l'ouvrière, c'est la faire aimer; l'aimer, c'est apprécier son travail à sa véritable valeur, c'est lui rendre moins âpre la lutte de tous les jours, c'est lui assurer plus équitablement le salaire qui lui est indispensable, c'est contrebalancer par l'œuvre sociale les irréductibles effets de notre régime économique.

Ce fut un plaidoyer de belle envergure : il souleva fréquemment les applaudissements enthousiastes d'un nombreux auditoire, conquis à la thèse humanitaire qui venait d'être soutenue devant lui avec une aisance parfaite et une dialectique captivante, dominées par une conviction profonde, émue et communicative, qui fit grande impression.

L'Imprimeur et son Client

Les imprimeurs se plaignent bien souvent de l'état des affaires et attribuent alors le marasme dans lequel notre industrie se débat à la concurrence effrénée et ridicule que se font entre eux certains confrères, concurrence dont la conséquence immédiate est l'avilissement des prix.

Il y a, dans cette conviction, une grande part de vérité, évidemment; mais, à regarder de plus près, ne doivent-ils pas s'en prendre un peu à eux-mêmes ? Ont-ils réfléchi parfois à la façon dont ils se comportent vis-à-vis des clients ?

Il n'entre pas dans nos intentions de nous poser en censeur, ni de donner des conseils, mais de noter simplement quelques considérations sur des faits que nous avons pu observer.

Si les clients deviennent de jour en jour plus exigeants et moins fidèles, c'est à cause de la mauvaise éducation que certains imprimeurs leur ont donnée et qui provient de la conduite qu'ils tiennent à leur égard.

Il ne faut pas rechercher seulement la *quantité* de clients, croyons-nous, mais plutôt *leur qualité*. Quant à leur fidélité, nous devons tâcher de l'acquérir par la satisfaction qu'ils auront obtenue dans l'exécution de leurs ordres et aussi par la confiance que nous serons parvenus à leur inspirer.

Ce qui fait la réputation et la force d'une maison, c'est le *client satisfait*; sa propagande est plus précieuse auprès du public que notre propre réclame. Il formera le noyau de la clientèle, la base solide de l'édifice de nos affaires.

Est-ce à dire qu'il faut s'attacher les clients en se prêtant à tous leurs caprices, à toutes leurs exigences ? Est-ce à force de rabais et de concessions continuelles que nous arriverons à un résultat avantageux ?

Au contraire, nous estimons qu'il faut montrer de la dignité vis-à-vis d'eux, ne pas se laisser intimider ni éblouir par des promesses fallacieuses, et qu'une attitude ferme, basée sur la conscience de notre valeur personnelle et de nos connaissances techniques, nous imposera davantage.

Il faut avoir, avant tout, le souci de fournir du bon travail, ne jamais chercher à se rattraper sur la qualité sous prétexte que le prix obtenu ne permet pas d'y mettre tous les soins désirables. C'est un mauvais calcul. Demandons un prix rémunérateur pour tous les travaux que nous entreprenons, si petits ou si importants soient-ils, et, sur ce point, montrons-nous intransigeants.

Ne donnons jamais de devis au hasard ou basé sur les prix qu'on nous indique comme étant ceux de nos concurrents. Calculons sérieusement en tenant compte de tous les éléments de fabrication et d'une juste répartition des frais généraux et prélevons toujours un bénéfice dont le taux soit suffisant. Une fois notre prix équitablement établi, maintenons-le avec fermeté.

Il faut, il est vrai, une volonté tenace pour se dégager des considérations par lesquelles le client cherche à nous amener à abaisser nos prix. Mais s'il est dans son rôle en agissant ainsi, ne soyons pas la dupe de sa tactique intéressée.

Il ne faut pas avoir uniquement en vue son intérêt direct, mais celui de notre corporation tout entière, car lorsque le public sera habitué à rencontrer des imprimeurs qui sont des industriels honnêtes et avertis en affaires, il admettra leurs justes prétentions.

Nos confrères ont le tort généralement de n'envisager que le moment

présent et se laissent trop facilement influencer par la crainte de voir un travail leur échapper.

En y réfléchissant bien cependant, ne vaut-il pas mieux refuser une commende qui ne laisserait pas le bénéfice normalement prévu plutôt que de travailler à perte ou à prix réduit ?

Ce n'est pas lorsqu'il y a pénurie de besogne que les devis doivent s'en ressentir. Il faut, surtout à ce moment, savoir montrer de la clairvoyance et ne pas entreprendre à tous prix sous prétexte de faire rouler les machines. C'est un système déplorable. On ne réfléchit pas assez, en agissant ainsi, au mauvais effet que doit forcément produire sur le client un tel procédé. Il ne faut pas consentir de rabais, car cela créerait un précédent fâcheux et il faut envisager que le client ne manquera pas de s'en faire une arme pour atteindre dans la suite un de nos confrères.

D'autre part, un même travail peut être recommandé en bonne saison et alors il sera doublement onéreux, sans compter que nous devrons à ce moment négliger les bons clients pour les mauvais. Et nous entendons par *mauvais clients* ceux qui viennent chez nous lorsqu'ils ne parviennent plus à être servis ailleurs et qui, une fois le travail spécial et urgent terminé, n'auront aucun scrupule à nous quitter ; ceux aussi qui ne nous accordent leur préférence que lorsqu'ils peuvent profiter d'une erreur dans l'évaluation d'un devis ou d'un prix de faveur, mais qui auront soin de porter chez notre voisin les travaux rémunérateurs.

Il existe encore une autre espèce de *mauvais client* : c'est celui qui réclame toujours, par principe, et cela dans l'unique but de pouvoir marchander.

Ne recherchons pas cette clientèle, pas plus que celle des intres qui viennent chez nous pour prendre des idées, pour profiter des efforts que nous faisons en vue de créer du neuf et obtenir ensuite ailleurs, chez le premier venu des imprimeurs au rabais, une mauvaise copie à prix réduit.

On ne s'improvise pas imprimeur du jour au lendemain, c'est presque une vocation, dirons-nous. La connaissance approfondie du métier exige des aptitudes spéciales, du goût, des études techniques, une bonne instruction et le sens des affaires ; les rapports avec la clientèle demandent du doigté. Tâchons donc de faire comprendre aux commerçants et industriels qui s'adressent à nous que nous ne sommes pas des *charbonniers*.

D'autre part, montrons-leur que nos intérêts sont intimement liés avec les leurs ; que leurs imprimés doivent refléter l'importance de leur maison et que pour rapporter, leurs réclames doivent être présentées avec soin et avec goût. Faisons en sorte de gagner la confiance de ceux qui s'adressent à nous et de la mériter en les servant bien et honnêtement ; c'est le meilleur système et celui qui dure le plus longtemps.

Surtout prévenons les conflits en mettant bien, dès le début, les choses au point :

Devis envoyés par écrit, confirmation de commandes avec conditions de vente, bons à tirer signés et dégageant notre responsabilité, décharge à faire donner lors de la remise des fournitures, etc.

Lorsque nous aurons habitué le public à ces procédés corrects et qu'il aura constaté nos devis sérieux, nos mesures d'ordre et notre fermeté alliés à notre désir de le servir en confiance, il cessera bientôt d'étaler le mépris dans lequel il a tenu trop longtemps notre belle profession. Nous nous réhabiliterons à ses yeux et nous obtiendrons plus de fidélité chez nos clients.

Alors l'imprimerie sortira bientôt de ce marasme que nous déplorons continuellement, tout en ne faisant pas le nécessaire pour l'en sortir.

Remy HAVERMANS.

(Extrait du Bulletin de la Chambre syndicale des Imprimeurs de Bruxelles).

PETITES NOUVELLES

NOMINATIONS

BIBLIOTHEQUE ROYALE. — Notre éminent collaborateur, M. le chanoine Forget, professeur à l'Université de Louvain, est nommé membre du Conseil d'administration de la Bibliothèque royale, en remplacement de M. le baron Gevaert, décédé.

COMMISSION ROYALE D'HISTOIRE. — M. le chevalier de Borman, membre suppléant, est nommé membre effectif de la commission royale d'histoire, en remplacement de M. Devillers, décédé.

*
* *

Il existe, dans la bibliothèque royale de Stockholm, entre autres curiosités, un manuscrit fort beau, connu sous le nom de *Bible du Diable*, sans doute parce que seul le diable à pu donner l'idée de fabriquer un ouvrage aussi volumineux et inutile, et aussi probablement seul le diable serait capable de se servir de cette bible. Ce livre est positivement le géant des livres. Il mesure près d'un mètre de hauteur, exactement 90 centimètres sur 50 centimètres de largeur. Son poids est tel que trois hommes peuvent à peine le soulever. La Bible du Diable à 309 pages, mais 7 pages ont été arrachées et perdues au cours des siècles. Chaque page est écrite sur deux colonnes comme les livres de lutrin, si en usage au moyen âge.

On a calculé que le parchemin de ce formidable manuscrit a exigé la peau de 160 ânes. Les lettres du texte sont de petites gothiques; les majuscules sont coloriées sur fond d'or et ornées de figures ingénues. La reliure de ce grand livre est de chêne massif mesurant 4 centimètres et demi d'épaisseur, et elle est armée d'énormes fermoirs de métal.

Lors du grand incendie du palais royal de Stockholm, en 1697, la *Bible du Diable* eut beaucoup à souffrir. Pour la sauver du feu, on dut la jeter par la fenêtre. Elle tomba sur le sol et les fermoirs furent tous faussés. Mais on les a redressés et restaurés depuis.

*
* *

M. l'abbé J. Bounet vient de découvrir à la Bibliothèque impériale de Berlin un manuscrit de 410 pages intitulé : l'Esprit de David ou Traduction nouvelle des cent cinquante psaumes de David. Huit pages étaient arrachées qui contenaient très probablement le nom de l'auteur et la préface. Se fondant sur des raisons précises, véridiques et nombreuses, l'érudit abbé attribue le manuscrit à Jean Racine, et a fait part de sa trouvaille aux membres de l'Académie française, leur demandant la permission de publier l'Esprit de David sous la signature de l'auteur de Phèdre.

CHRONIQUE

FRANZ MAHUTTE

Notice bio-bibliographique.

Connaissez-vous Boucy et Famal ?

Boucy, avec son esplanade et sa caserne, son parc d'un hectare, son vieux collège à la cour caillouteuse ombragée de tilleuls, son antique château Barban, son Pont du Moulin enjambant l'eau noirâtre de la Dendre et son chemin de ronde bordé d'eau croupissante où prospèrent les grenouilles... Famal, éparpillant entre l'eau et le rocher, le long de l'étroite rue Biloche, ses maisons qu'un bizarre alignement cahote depuis l'église au clocher bulbeux, que surplombe la citadelle allongée, jusqu'au Pic Charlemagne « flèche de granit fusée à trente mètres, accostée de lépreuses masures, et séparée d'un formidable entas de calcaire, dont elle est l'extrémité, par un passage en colimaçon, à peine suffisant à la largeur d'un chariot, pratiqué laborieusement à renfort de poudre et de pioches »

Connaissez-vous Famal et Boucy, et le charmant village de Besseremme, et Voubignes aux venelles raboteuses commandées par les ruines romantiques du castel Boncœur ? Car c'est surtout parmi ces décors de petites villes et bourgades wallonnes que nous promènera M. Franz Mahutte si nous voulons le suivre dans ses étapes littéraires.

— Boucy ? Famal ? Vous voulez sans doute parler d'Ath et de sa tour Burbant, de Dinant et de la Roche à Bayard, et d'Anseremme, et de Bouvignes avec ses ruines de Crèvecœur ?

— Vous l'avez dit.

— Alors, à quoi bon ces cryptonymes transparents, ce naïf maquillage, cette dissimulation puérile, puisque le mystère est si aisément percé à jour ?

C'est, en effet, ce que plus d'un s'est demandé. On conçoit parfaitement qu'ayant à situer des types pris sur le vif mais dont il craint de dévoiler les modèles, le romancier crée un milieu propice à leur éclosion et leur développement sans laisser deviner de quel décor réel il s'inspire ; et il ne fera que reprendre, pour son compte, le procédé du dessinateur Huard, l'âpre caricaturiste de la petite ville hypocrite, mesquine et cancanière. On conçoit également que l'auteur ayant dépeint les êtres, les sites et les mœurs de telle localité la désigne sans ambages, livrant hardiment son sujet d'étude au contrôle de la critique. Mais comment justifier cette feinte, malhabile comme à plaisir et qui, sans avoir le mérite de la franchise, permet malicieusement de rétablir l'étiquette à peine falsifiée ?

A défaut d'autre explication, on a insinué que ce léger travestissement libérait l'écrivain de toute consciencieuse exactitude dans ses pages descriptives. En tout cas, le reproche était mal fondé vis à vis de l'auteur de *Gens de Province* et de *Sans Horizon* où abondent des tableautins de ce genre :

« Les roches, plaquées du vert foncé des sapins sombrant sur le vert clair des mélèzes, accompagnent le fleuve d'une double muraille expliquée au très lointain. Des jardins s'y adossent, s'étagent en escaliers, faute de se pouvoir déployer en largeur, évoquant la souvenance de certaines petites villes italiennes. Çà et là éparpillées, des villas détonnent plaisamment, avec leurs briques rouges, dans l'effacé de la tonalité ambiante. Au milieu coule la Reuse, tantôt heurtant les arches du pont de son courant jaunâtre, barbouillée du limon arraché aux champs qu'elle irrigue, tantôt bleuâtre, immobile presque et pareille à une mare d'huile. A Vizemme, au pied du Pic Charlemagne, elle tourne, recourbe un havre minuscule, embrasse un îlot envahi de végétation frissonnante, allonge autour des prairies son écharpe frangée d'écume ; et, barrée d'une écluse, elle se gonfle, précipite une cascade blanchâtre d'où rejaillit une poussière d'eau, telle une assiettée gigantesque d'œufs à la neige. Et des routes partout rayonnent, trouant des collines calcaires qu'escalade la marée des feuillages superposés en buffets d'orgues. L'été, les bois, gros d'ombre noire ou criblés du soleil, moutonnent sous la brise, portent jusqu'à l'horizon d'énormes salutations ondulantes. Les oiseaux, à la continue, volettent, sautillent et symphonisent. »

On a beau nous parler dans ces lignes de la Reuse et de Vizemme, nul ne se méprend sur leur valeur évocative et sur la saisissante réalité de ce croquis mosan Cette vision très nette du décor, cette notation du détail marquant, cette exactitude dans le trait sont des qualités que nous retrouverons à chaque page dans l'œuvre de Franz Mahutte. Ah ! certes non, il ne boude pas devant la difficulté du « morceau » à peindre, et ce n'est pas par désir du moindre effort, et pour pouvoir remplacer éventuellement des paysages vrais par des paysages de chic qu'il s'est amusé à

nous parler de Famal et de Boucy plutôt que de Dinant et d'Ath.

Alors, quoi ?

Alors — et voilà où j'en voulais venir avec cette chicane sans autre importance — comme Franz Mahutte est fin comme l'ambre et qu'il a dû se faire les réflexions de tout le monde, j'imagine que puisqu'il a voulu doter ses petites villes de pseudonymes diaphanes, c'est pour faire entendre, sans trop insister cependant, que ses Famalois ne sont pas forcément des Dinantais ni ses Boucynois de vrais riverains du confluent des deux Dendres. Pour employer une expression de terroir d'une finasserie toute normande « i sont d'Ath, è ni d'Ath. » Et cette simple constatation va nous permettre d'apprécier avec plus de justesse et d'équité ces études de mœurs provinciales, remarquables à plus d'un titre et dont on a pu critiquer, non sans raison, l'excessive causticité.

*
* *

Mais avant de voir à l'œuvre ce sarcastique psychologue, de le suivre dans cette évolution qui, de l'humour railleur l'entraina vers l'amer pessimisme et la cruelle ironie, il n'est point sans intérêt d'examiner quels milieux et quelles études ont influencé cette curieuse personnalité littéraire, tour à tour journaliste, professeur et fonctionnaire.

Franz-Charles-Oscar Mahutte est né à Mons le 4 avril 1862 d'un père wallon, professeur, et d'une mère flamande. Issu d'un croisement aussi foncièrement national, Franz Mahutte aurait pu incarner le type du Belge par excellence ; mais il ne s'éprit ni du wallon, ni du flamand, et laissant aux revuistes, à MM. Courouble, Fonson et Wicheler la gloire d'inventer ou de perfectionner le « Kaekebroek », il se contenta de faire au collège d'Ath d'excellentes humanités et de devenir un parfait latiniste et helléniste admirablement outillé pour connaître à fond les ressources de la langue française, qu'il ne parle même pas avec l'accent belge. Invoquez donc, après cela, les lois de l'hérédité !

Docteur en philosophie et lettres de l'Université de Bruxelles en 1881, il collabore à « l'Etudiant » et à « l'Europe », puis entre, en 1882, à « l'Indépendance Belge » où ses qualités de poignettiste bien documenté, de reporter à la vision nette, au style précis et verveux, et ses connaissances multiples servies par une mémoire sans défaillance semblaient devoir l'ancrer pour la vie. Il y passe trois ans, ballotté entre ses instincts littéraires et son tempérament de pédagogue. Celui-ci l'emporte et, en 1885, Franz Mahutte occupe la chaire de seconde latine à l'athénée de Dinant.

C'est là qu'il publie son premier livre : *Contes microscopiques*, paru dans la bibliothèque Gilon. Recueil hétéroclite où des adaptations d'après Viehoff, Meyer, Burger, Engel, W. Muller et Schiller, les histoires biens connues du fondeur de Breslau, de Tobias Witt, de l'Anneau de Polycrate voisinent avec de courts récits d'un sentimentalité un peu factice, mais d'un effet sûr, tels que « Noël triste », « Vieille Annette », « Haines éteintes », des essais de psychologie à fleur de peau : « Souvenir à Jeanne », « Mon Mariage », « Lettre

d'une cousine à son cousin », ou bien encore des sujets d'une indifférente banalité : « Le dimanche d'un pauvre », et « L'ennemi des chats » où percent son penchant vers la notation des existences médiocres et des minuties quotidiennes et sa critique ironiquement gazée des travers de la petite ville.

Déjà l'on devine que le futur auteur de *Sans Horizon* a adopté la thèse de Zola : « plus l'histoire sera banale et générale, plus elle deviendra typique.»

Il s'est pourtant essayé, dans certains « contes microscopiques » à un genre moins réaliste, et où l'imagination joue le principal rôle : Dans « Jacques Lozère » où il exalte la frêle, et forte, et radieuse espérance, dans « Les trois rêves », et « La ronde des fleurs » dont un humour aimable avive la langue sobre, précise, et simple à souhait.

Ce qu'il y a à remarquer, en ces œuvrettes de début, c'est cet aspect varié de la forme trahissant le souci d'un style adéquat au sujet. Rien de personnel encore, mais une souplesse déjà remarquable.

Lisez, par exemple, ce passage de « Jacques Lozère » :

« Soudain une traînée de lumière blanchit les ténèbres, chan'a son sillon candide dans la gamme des taillis obscurs. Lozère se hâta, dépassant son guide.

« Le bois s'élargissait en une vaste clairière, qu'une mousse épaisse tapissait de son émeraude ; les arbres, harmonieusement groupés autour d'elle, avaient une sveltesse et une ampleur merveilleuses ; une bleuâtre clarté, filtrée de leurs cimes, caressait le sol d'un frôlement lunaire. Au milieu, une source jaillissait, murmurante. L'inconnu s'en approcha et, sous une pierre polie par le perpétuel courant de l'eau, découvrit une fleur, une tendre et frileuse fleur rose qui frissonna au contact de l'air. »

Comparez à ce tableautin d'une poésie si prenante ce souvenir d'école buissonnière qui — soit dit en passant — nous révèle en l'auteur une âme moins férue de pédantisme que le laisserait supposer son passage dans l'enseignement :

« Ecole buissonnière ! Je n'ai jamais compris que les pédants eussent ces deux mots en horreur ; pour moi, ils me rappellent ce qui réconforte et ensoleille la jeunesse, les livres cachés sous une gerbe de blé, la course essoufflée vers la haie, derrière laquelle la petite amie attend, les joues rouges de plaisir et de hâte ; les gambades en pleine liberté avec les odeurs troublantes des foins et des luzernes qui montent aux narines, le vagabondage par les prairies, où les pommiers étalent la tentation de leurs fruits mafflus, la maraude fraternellement partagée, non sans arrière-terreur du garde-champêtre, et le retour vers la maison, effectué du pas ralenti d'un honnête écolier qui vient de contenir sa pétulance pendant deux heures d'horloge. »

Et maintenant, lisez ce croquis d'un original de province, peintre de quarantième ordre :

« Figurez-vous un gaillard d'un mètre quatre-vingt-dix, effroyablement barbu, armé de moustaches à la capitan, le teint bronzé, la voix retentissante : bref, le Porthos d'Alexandre Dumas. Il mangeait son kilogramme de viande au

dîner, buvait à proportion, car il prêchait le mariage du solide et du liquide, ronflait comme un bourdon de cathédrale.

« De tableaux brossés par ses pinceaux, personne n'avait eu l'occasion d'en voir, ce qui ne l'empêchait nullement de s'intituler sur sa carte de visite « Télesphore Degauquier, médaillé de plusieurs jurys. » Quand on lui demandait où il avait exposé, il élargissait un geste vague et répondait :

— Là-bas... en Amérique.

Cela était peu compromettant et ouvrait de vastes perspectives.

Quand on lui demandait ce qu'étaient devenues ses médailles, il recourait au même geste et répliquait :

— Je ne m'inquiète pas de ces vains emblêmes.

Cela ne le compromettait pas davantage et prouvait son mépris des grandeurs. »

*
* *

De ces tendances multiples, il en est une qui ne se manifestera plus guère, puisque depuis 1886, Franz Mahutte n'a publié qu'un conte d'allure romantique, la légende des « Deux nuits » qui clot le volume de « Feuilles au vent ». Sa sensibilité, probablement effarouchée à certains contacts, se dissimule de plus en plus, au point que c'est à peine si on la sent palpiter par endroits sous la blague pétillante et la raillerie goguenarde. Le moraliste se mue en un sceptique narquois qui se trahit en la plupart des articles du fécond chroniqueur. Seul le contempteur de la province et des provinciaux s'affirmera plus fortement à chaque œuvre nouvelle, dans une ironie d'abord amusante et légère puis peu à peu rancunière et féroce.

Evidemment, pour autant qu'on puisse le présumer, c'est Famal qui a tout fait.

Boucy, où il avait passé sa studieuse adolescence, lui a laissé des souvenirs de coins de petite ville, de kermesse, de réjouissances populaires et de types originaux dont son œil malicieux de gosse observateur avait déjà saisi les traits pittoresques ou ridicules. Mais nulle âpreté, nulle rancœur n'ont pu aigrir ces remembrances de jeunesse. A Famal même, si l'on en juge par maintes pages de *Gens de Province* et de *Feuilles au Vent*, le jeune romancier-professeur, tout en préparant « pour le plaisir » sa candidature en droit passée par lui à cette époque, enrichissait ses carnets de nombreux croquis enlevés en quelques touches avec beaucoup de verve et de nervosité. Pour que les traits s'en accussassent jusqu'à la caricature, et que la verve s'exacerbât jusqu'au sarcasme, qui dira ce qu'il avait fallu de désillusions, de froissements, de mécomptes quotidiens, d'écœurements profonds au contact de la bêtise bourgeoise, de la médiocrité provinciale et du pédantisme des barbacoles !

Seul peut-être, le Charles Marbaix de *Sans Horizon* pourrait nous renseigner à cet égard et nous laisser deviner combien pesait à Franz Mahutte le séjour de Dinant et quelles y furent ses préoccupations.

« Chaque matin, son attirail de bouquins sous le bras, il chemine vers son bagne scolaire, grognonne à part soi de l'aquilon qui chuinte et pince dur. Des

charrettes sautellent contre l'âpre pavé, des servantes viennent prendre le lait, découvrent leur tignasse ébouriffée ; quelque traine-marmotte couraille, suivi d'un commissionnaire ahuri ; des épiciers ordonnent leur boutique ; en haut le vol des corbeaux croasse et tournoie autour du clocher cucumiforme. »

Que faire en tel milieu à moins que l'on n'observe ? Et c'est ce à quoi s'est résigné Charles Marbaix :

« Claquemuré dans son assoupissant à-vau-l'eau, Charles s'est assigné comme anti-avachissement l'étude du milieu achrome où le hasard actuel l'enlise. Apparié momentanément à l'habitus famalois, il lui plait de s'en dégager par l'observation des choses ambiantes, de scruter ce coin de ténébreux provincialisme, de disséquer sa peu glorieuse anatomie. Son ambition, grondante toujours, rogne cette maigre pâture, s'illusionne à cataloguer les stupidités occurentes Braquée à souhait sur le théâtricule où tricotent et se choquent les hilarants pupazzi, l'optique du dévoyé darde avidement l'acuité de ses rayons, et cette perquisition acharnée lui est un soulas commode de la présente misère. »

Toutefois, cette scrutation fouillée du milieu, cette impitoyable dissection des types ont débuté par une analyse plus superficielle, par de simples auscultations. Ce n'est que plus tard, dans *Sans horizon*, qu'éclateront violemment toute la haine de la petite ville et l'implacable satire de ses vices, de ses mesquineries et de ses ridicules. En attendant, Franz Mahutte se contentera de les noter avec humour, et ces esquisses lestement crayonnées d'un trait plein de brio et d'esprit empliront les pages les plus vivantes et les plus délicieusement ironiques de *Gens de province* et de *Feuilles au Vent*. Ce qu'il y a de particulier dans ce cas littéraire, c'est que ces œuvres, publiées à douze ans de distance, et longtemps après l'adieu définitif de l'auteur au professorat (il n'appartint à l'athénée de Dinant que de 1885 à 1888) semblent contemporaines par le style et par l'état d'âme qu'elles décèlent, alors qu'entre elles s'insère, chronologiquement, cette œuvre outrancière de ton, de style et de procédé, *Sans horizon*. Avant d'examiner sous quel angle la province nous y est présentée, voyons comment Franz Mahutte l'avait évoquée dans ses contes alertes et spirituellement satiriques.

*
* *

Le milieu y est noté avec un souci particulier du détail documentaire ou faisant image. C'est le train-train quotidien de la vie de café, l'heure de l'apéritif qui rassemble le docteur et le notaire, et le receveur des contributions et le capitaine de gendarmerie, et le bonnetier du coin, et quelques avocats au verbe hâbleur, s'essaimant par petits groupes autour des tables, selon la similitude de goûts et d'idées. Ce sont les conversations coutumières « chevauchant l'étroit manège des commérages locaux », les soirées où l'huis clos et défendu à quiconque, stores baissés, bouteilles et desserts dûment rangés en leur coin, le bourgogne, versé à menus coups dans les verres, est religieusement glouglouté, les langues clappant

contre le palais pour mieux savourer l'arôme. Ce sont des intérieurs humbles ou cossus, des croquis de mœurs, des coins de paysages établis en quelques coups de pinceau.

Voici la demeure du notaire Derbaix:

« Elle se lève entre les voisines, somptueuse et prépondérante, avec sa haute façade de pierres, ses huit fenêtres décorées de stores magnifiques, son ample porche donnant vue sur un jardin méticuleusement entretenu, au centre duquel s'arrondit une énorme boule de verre.

« L'aménagement répond à cette belle apparence. Un épais tapis, muni de baguettes dorées, couvre l'escalier logé en une cage assez vaste pour tenir l'une des maisons ordinaires de Boucy ; les murailles sont lambrissées de marbre et de panneaux taillés en plein cœur de chêne ; des lustres houssés de gaze pendent aux plafonds historiés de peintures allégoriques et manducatoires ; une bibliothèque majestueuse, dominée par un bronze barbu de Romain méditatif, éveille les studieuses pensées ; la volière, peuplée d'oiseaux distingués, bruit d'ailes et de gazouillements ; et tout repose dans la molle tiédeur uniformément émanée du calorifère. »

Visitons à Famal la maison plus modeste, mais fort agréable, de M. Nestor Jamolet, receveur des contributions :

« Elle est proprette, peinturlurée de couleurs vives, accostée d'un jardinet décoré de fleurs choisies, et, par delà le chemin de halage, ses fenêtres interrogent un ample horizon de verdoyantes montagnettes entre lesquelles s'en va, d'une paisible et noble allure, le large courant de la Meuse. »

Après avoir traversé la cuisine carrelée de rouge, munie d'innombrables casseroles, broches, lèchefrites, puis le salon rehaussé de portraits austères aux teintes fanées, et qu'un lustre énorme avive de ses verroteries, nous pénétrons dans l'étude :

« Le bureau inspire aux entrants le respect et le silence : une haute barrière les tient à distance du fauteuil mollement rembourré où M. le receveur, les pieds nonchalamment posés sur une chancelière, le nez califourchonné de grosses lunettes, trône au milieu des paperasses amoncelées. Derrière lui, une armoire vitrée enserre des tomes mystérieux, protégés d'armatures de cuivre. Une pendule de marbre noir, escortée de deux lourdes coupes, domine la cheminée ; son tic-tac discret se mêle aux grattements mesurés produits par la plume circonspecte d'un commis débutant, gratifié d'une sobre rémunération mensuelle. »

Plus loin « place de la Fontaine, au coin de l'étroite venelle caillouteuse qui mène au collège, une maison se remarque, entre les autres, par son aspect suranné, la minime élévation de la porte, les fleurs artificielles rangées aux fenêtres, et, derrière les épais rideaux, la perspective, moins aperçue que devinée, d'un salonnet obscur où la dorure amortie d'un cadre avive çà et là le papier ténébreux. La porte ne s'ouvre jamais franchement sur le corridor ; elle s'entre-baille devant le boucher. le boulanger, la laitière ; et la servante, Mlle Antoinette, met une telle hâte à saisir la commission qu'on n'a pas le temps d'échanger quatre paroles avec elle. »

Voici enfin, pour montrer la diversité du décor dans lequel évoluent les « gens de province », la maisonnette du garde barrière, là-bas, au sortir de Boucy, le long de la voie ferrée dont le double ruban poli court vers l'horizon.

« Depuis cinq ans la famille est là, père, mère et les deux enfants, vivotant de peu, mais contente de son lot.

L'habitation reluit de propreté scrupuleuse ; de beau linge blanc repose dans l'armoire ; des tasses à filet doré se rangent autour du moulin à café, en-dessous de photographies tirées à la foire ; la cave est pourvue constamment d'une tonne de bière ; une chèvre bêle à côté du fournil ; et le jardin, artistement entretenu, exubère de salades et de légumes. »

L'aspect des rues, les petits incidents quotidiens, la banalité du train-train provincial requièrent l'attention de Franz Mahutte avec autant de succès que les moindres détails de la vie intime. Observateur d'instinct, l'œil amusé par tout ce qu'il accroche, et tout pétillant de malicieuse ironie, il musarde, flânoche, — et pour employer un mot qu'il affectionne — vauerre au gré de sa fantaisie, s'intéressant à tout, aux jeux des gosses ou aux potinages des commères, aux rivalités de boutiquiers ou aux plaisanteries de table d'hôte, aux préparatifs de la kermesse ou à la fabrication des couques de Dinant.... pardon ! de Famal.

« Elles s'étalent aux vitrines, depuis celles d'un sou, figurant un chat, un chien, un coq, une décoration, jusqu'à celles qui coûtent des dix francs, longs poissons striés d'écailles, pesantes grappes de raisin, tableaux à compartiments représentant les sites fameux des alentours. »

Le secret de la fabrication de ces couques spéciales, il nous le fera révéler dans *Sans Horizon* par le boulanger Bertrand :

« C'est tout miel et farine, pas autre chose... mais de la farine de choix... n° 0 ; il y en a qui emploient le n° 1 ; nous, nous n'employons que le n° 0... et du beau miel... en fondant dans la casserole, il faut qu'il se forme des boules... puis on pétrit... on pétrit, on tasse la pâte avec un grand couteau de bois... puis on la met dans les formes... et on la porte à la cave reposer une nuit... Le plus difficile, c'est la cuisson... j'allume mon bois, et, quand il s'est éteint, je glisse mes platines dans le four... impossible de quitter, savez-vous... les petites couques, vous n'avez que le temps de les retirer tout de suite... et les grosses sont quelquefois trop peu cuites... »

Le pittoresque des kermesses a maintes fois séduit l'auteur des *Gens de province*. Il nous montre le grand nettoyage préliminant aux fêtes accoutumées :

« Sous l'œil de madame, les servantes galopent, manœuvrant les seaux, les brosses, les peaux de chamois, les éponges ; on traque les toiles d'araignée, on bat les tapis, on polit les glaces d'une loque acharnée, on astique la batterie de cuisine.

Les peintres, sur l'entrefaite, ne savent à qui entendre : le bourgmestre les réclame, et les échevins, et le préfet des études, et le juge de paix, et tous les Boucynois que tient le souci de leur rang. Les échafaudages, à peine

déguerpis d'une façade, s'accolent à la voisine ; du vernis rôde dans l'air ; les volets découpent leurs tranches luisantes sur les murailles rajeunies. »

Mais le grand'jour approche.

« Les cafés s'approvisionnent de bières et de liqueurs ; les amers, les bitters, les curaçaos, les cognacs, les anisettes alignent leurs bouteilles réverbérées dans les glaces du comptoir, rehaussées d'étiquettes prétentieuses ; les boîtes de cigares, descendues du grenier, dressent leurs pyramides odorantes ; dans la cave, l'oblique lumière effusée du soupirail baigne les tonneaux pansus attendant la mise en perce — c'est la semaine fériée, où sans protestations, l'on écoule aux estomacs enflammés les breuvages les plus hétérodoxes.

La Grand'Place se couvre de baraques alignées en ruelles.

Reluqués par les badauds et la marmaille, leurs forains dressent, au bruit des marteaux, les boutiques nomades. Les Boucynois contemplent, narquois, intéressés principalement par les voitures à rideaux et à volets, coiffées d'une cheminée minuscule, où jouaillent, parmi les pauvres linges appendus aux ficelles, des marmots non débarbouillés, et d'où sortent des senteurs de musc, de graillon, de lessive.

Entre eux, les commerçants se plaignent de la concurrence que leur font ces étrangers, ces « baraquîs » sans feu ni lieu, qui ne vendent que de la camelote et enlèvent les enfants par-dessus le marché... Franchement, on ne comprend pas la tolérance de l'administration... Qu'a-t-on besoin à Boucy de ce remue-ménage qui vous casse la tête et vous retire des gros sous du porte-monnaie ?

Les quatre agents de police, flânochant sous l'arcade de la « Permanence », affectent des allures méprisantes à l'égard de ces gueux, inspectent leur bataclan d'une prunelle inquisitoriale ; pourtant, quand les bourgeois seront partis, ils accepteront la goutte et un morceau de pain d'épice, histoire de lier un brin de connaissance. »

Et dans une autre description de la kermesse de Boucy, M. Mahutte, revient sur ce point :

« Tout ce populo, dit-il, va, vient, tapote, martelle, adoré des enfants qui saluent en eux la « festivité » revenue, surveillé des sergots, qui ont là une mine à procès-verbaux, témoignage de leur zèle. Ils sentent peser sur eux une certaine sournoiserie malveillante, les nomades des calamiteux pèlerinages au fil des routes poussiéreuses, et, trop madrés pour publier leur rancune, ils se rattrapent aux occasions de pillage, déploient une prestesse sans seconde à rafler les paillassons traînaillants dans les corridors, ou la poule dodue autour de leur charrette innocemment picorante. »

. . . . . .

« D'ailleurs, malgré quelques jérémiades individuelles, la kermesse marque une période d'insouci et de béatitude. D'un accord tacite et unanime, les affaires sont en suspens ; c'est l'heure de recevoir les parents et les amis, de boire et de manger, de manger et de boire, sans interrompre : Viande, gibier, volailles, fruits, gâteaux, légumes descendent pêle-mêle, se totalisent en une fabuleuse bouillie que mettent en

fermentation les bières, les bordeaux, les cassis, les cafés, les bourgognes ingurgités à la grosse-morbleu. Dans les maisons chic, le pain est aboli, on ne sert plus que de la tarte ; l'indigestion apparaît comme un devoir presque, dans cet engloutissement universel. »

Le tableau est vivant, familier, vrai sans outrance, sans ce souci de charge, cette intention caricaturale qui se décèlera si fréquemment dans les types jusqu'à atteindre parfois, dans *Sans Horizon* au grotesque et à la cruauté.

Comme contraste, lisez ce croquis de Boucy, la nuit :

« La nuit est tombée ; Boucy repose ; un léger vent onde les panaches mouvants des peupliers de l'Esplanade, où clignotent de rares réverbères ; des girouettes grincent, un chat miaule ; entre les maisons basses, la Dendre mène son filet paresseux d'eau noirâtre. »

M. Mahutte excelle à brosser ces petits paysages, à la fois sobres et précis. En quelques mots, il nous peint le coude du fleuve à Besseremme :

« Des vergers montent en pente abrupte, étalés au long des blocs de roches, couronnés de sapins et de mélèzes ; des plateaux s'étendent par delà, alternant landes et cultures ; et la Meuse, d'une courbe douce, arrondit une anse minuscule, étoilée de tourbillons, où des saules anciens trempent leur chevelure. »

Parfois le tableau s'élargit, plus intense de vie, plus vigoureux de traits qui s'accusent avec une netteté d'eau-forte, comme dans ce récit de crue des eaux saccageant l'auberge « A la Tranquillité des Artistes » :

« Au lieu des chaleurs attendues, un été revêche d'averses et de froidure chassa les touristes, sauf quelques-uns demeurés à la *Tranquilité*. Septembre apporta quelques matinées pures, transparentes ; et, brusquement, la pluie se mit à choir, obstinée. Les lignes des maisons, des rochers, des collines, se brouillaient dans la grisaille uniforme ; la citadelle de Famal apparaissait, là-bas, comme une masse indistincte dans les flocons du brouillard ; les rigoles des toits envoyaient leur flux jusqu'au milieu des routes détrempées ; et la Meuse gonflée roulait rapide, jaunâtre, patrouilleuse.

Pas moyen de bouger ; il fallait se colimaçonner chez soi, en compagnie du livre ou de l'écritoire, à la musique de la bourrasque fouettant les vitres, devant l'horizon des verdures ruisselantes.

Au bout d'une semaine, l'après-diner du jeudi, le vent, d'une saute, se mit au sud, un souffle tiède bruit dans les feuilles, et, venant de Givet, d'épais nuages d'encre déferlèrent vers Besseremme.

— Il va en tomber ! sentencia Thalie.

Et, sérieuse, elle se hâta de clore les volets.

Selon sa prévision, il en tomba par paquets, par cataractes, tandis que la vallée, sans discontinuation, s'émouvait d'effroyables coups de tonnerre. Du sommet des rochers, les ruisseaux se précipitaient, écumants, roulant le gravier et les pierres ; les arbustes, leurs racines arrachées sous la trombe, pendillaient lamentables ; le fleuve montait à vue d'œil, criblé de la chute dense des gouttelettes qui s'aplatis-

saient à la surface avec un tapage de grêle ; et Thalie, soudain, s'exclama de terreur :

— Jésus Dieu ! Jésus Dieu !

La crue un moment endiguée au barrage du haut, derrière l'auberge, rompait l'obstacle, balayait le verger, envahissait l'étage, d'où une vieille Anglaise paisiblement occupée à faire du crochet en sa chambre, dégringolait l'escalier, gloussante de frayeur, tandis que l'étable retentissait de beuglements rauques.

On n'eut que le temps de fuir.

Des quartiers de schiste roulaient sur le toit ; à travers les plafonds craquants, l'eau conquérait le rez-de-chaussée, la cuisine, la salle à manger, où elle saccagerait les toiles appendues, la cave, où elle corrompait les provisions amoncelées.

Tout le village, en un instant, s'épandait sur la route, déplorant le désastre, accusant l'administration de ne point s'être précautionnée contre le fléau. L'un pleurait ses pommes de terre, l'autre son charbon ; les cabaretiers narraient leurs tonneaux de bière flottants, battants, inertes épaves, dans le sous-sol submergé ; l'épicier gesticulait le drame de son comptoir renversé, des cassonades transmutées en bouillie puante, des huiles dégringolées à la Meuse. De Famal, les gens accouraient fébricitants de curiosité, se communiquant des détails horrifiques sur l'irruption de leurs demeures. »

(*A suivre*). AUGUSTE VIERSET.

NOUVELLES

A L'INSTITUT DE FRANCE

—

L'ACADÉMIE

des Inscriptions et Belles-Lettres décerne des prix

Les auditeurs étaient nombreux à la séance annuelle des Inscriptions et Belles-Lettres.

Dès l'ouverture de la séance, le président, M. Pottier, entouré de MM. Omont, vice-président, et Perrot, secrétaire perpétuel, donna lecture de la liste des lauréats de l'Académie pour l'année 1910.

Le prix du Budget (2.000 francs) est attribué à M. Amédée Boinet. Le prix Gobert (10.000 francs) est décerné à M. Emile Mâle et à M. Robert Michel. Le prix Bordin est partagé entre Mlle Hartleben, MM Lacôte, François Martin, Cabaton et Delaporte. M. l'abbé Chabot remporte le prix Jean Reynaud (10.000 francs).

M. Pottier termina son discours par le traditionnel hommage aux morts de l'année et par un salut spirituel à Mgr Duchesne, membre des Inscriptions et Belles-Lettres, élu à l'Académie Française.

Après que M. Omont eut donné lecture des diplômes décernés aux archivistes paléographes, M. Thomas, retraça l'histoire mouvementée et particulièrement dangereuse que vécut maître Ro-

bert Masselin, émigré normand, au temps de Jeanne d'Arc.

Et M. Georges Perrot, secrétaire perpétuel. lut une notice détaillée sur la vie et les travaux de M. Henri Weill, ce savant helléniste allemand, qui abandonna son pays pour venir professer en France et qui mourut membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

A la Bibliothèque royale

M. Charles Francotte, professeur à l'Athénée et à l'Université de Bruxelles, vient d'être nommé par ses collègues vice-président du conseil d'administration de la Bibliothèque royale. Cette nomination nous permet d'espérer que les réformes attendues depuis si longtemps à la Bibliothèque, notamment la mise à la disposition du public d'un catalogue complet et méthodique, ne tarderont pas à entrer, enfin, dans la voie des réalisations pratiques. L'antique règlement de la Bibliothèque doit être complètement refondu et revisé. Il est absurde, par exemple, qu'on chasse de la salle de lecture tout jeune homme qui n'a pas dix-huit ans accomplis, surtout maintenant qu'une salle de travail, grâce aux efforts de MM. Kurth et Francotte, a été réservée aux travailleurs sérieux.

Commission Royale d'histoire

MM. Hubert, professeur ordinaire à l'Université de Liége, et Poncelet, conservateur du dépôt des archives de l'Etat, à Mons, sont nommés membres suppléants de la commission royale d'histoire.

Le Jubilé du Comte Verspeyen

Nous apprenons que la manifestation organisée pour célébrer le Cinquantenaire de journalisme de M. le Comte Verspeyen, rédacteur en chef du *Bien Public*, rencontre partout un accueil sympathique; le comité organisateur a déjà reçu plus de 400 souscriptions, parmi lesquelles celles de NN. SS. les Evêques de Belgique, nos Ministres à portefeuille, des Ministres d'Etat, de nombreux Sénateurs, Députés, Gouverneurs de Province, Vicaires Généraux, Chanoines, et des représentants de toutes les classes de la société et de la presse catholique, etc.

Nous prions les nombreux amis et admirateurs de notre éminent confrère qui auraient l'intention de prendre part à cette manifestation de se hâter, car les listes de souscription seront définitivement closes le dimanche 4 décembre.

Les souscriptions sont reçues chez notre collaborateur, M. Paul Nève, rue de Bruges, 90, à Gand.

Au Ministère des Sciences et des Arts.

M. Iwan Gilkin, le brillant polémiste, vient d'être nommé bibliothécaire au Ministère des Sciences et des Arts. Ceux qui connaissent les mérites littéraires de M Iwan Gilkin, applaudiront vivement cette nomination.

NECROLOGIE

L'Institut des Frères de la Doctrine chrétienne vient d'être éprouvé par la mort du Frère Alexis, né Jean-Baptiste Gochet, pieusement décédé à Grand-Bigard dans sa 76e année.

Le Frère Alexis était l'une des gloires de la famille belge de Saint Jean-Baptiste de la Salle. Ses travaux de géographie lui avaient créé une réputation universelle. (1)

Le saint religieux était officier de l'Ordre de Léopold et décoré de la médaille pontificale « Bene Merenti ».

Le Frère Alexis aurait pu jouer un grand rôle dans le monde. Par sa naissance, il appartenait à une famille du pays de Namur, connue par sa générosité et son dévouement aux œuvres catholiques.

Sa science et ses vertus rejaillirent splendidement sur sa famille religieuse. Elles lui préparèrent la couronne que Dieu réserve aux instituteurs chrétiens.

(1) Nous renvoyons nos lecteurs à la notice bio-bibliographique que M. Jules Renault a publié dans notre *Revue Bibliographique Belge*, numéro du 31 août 1906.

VIENNENT DE PARAITRE :

La Méditerranée pittoresque

par Pierre DE LOUBEAU

1 beau volume in-4° de 500 pages, illustré de nombreuses gravures.

Prix : **35** fr.

La Navigation aérienne

par Ph. HETTINGER

1 vol. in-8° de 72 pages avec de nombreuses illustrations et gravures, 6 modèles descriptifs en couleurs, entièrement démontables.

Prix : **6** fr. **50**

ENCYCLOPÉDIES EN SOUSCRIPTION :

La Sainte Bible polyglotte.

par l'abbé **VIGOUROUX**.

Huit volumes in-8° de 800 à 1.000 pages. Le volume : **7** fr.

Dictionnaire de théologie catholique,

par l'abbé **VACANT**.

L'ouvrage paraît en fascicules de 160 pages in 4°. Le fascicule ; **5** fr.

Dictionnaire de la Bible,

par l'abbé **VIGOUROUX**.

L'ouvrage paraît en fascicules de 160 pages in-4°. Le fascicule : **5** fr.

Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastique.

par Mgr **BAUDRILLART**.

L'ouvrage paraît en fascicules de 160 pages in-4°. Le fascicule : **5** fr.

Dictionnaire apologétique de la foi catholique,

par M. **A. D'ALÈS**.

L'ouvrage paraît en fascicules de 160 pages in-4°. Le fascicule : **5** fr.

Vivat's geïllustreede encyclopedie,

L'ouvrage complet, en 10 vol, avec supplément : **137** fr. **50**.

Winkler Prin's geïllustreerde encyclopédie,

L'ouvrage paraît en fascicules de 48 pages. Les fascicules brochés : **210** fr. ; les volumes reliés : **251** fr.

Diccionario enciclopedico popular.

L'ouvrage paraît en volumes in-4° de 1.000 pages. Le volume : **15** fr.

Le Mouvement scientifique en Belgique,

Deux volumes in-4° de 500 pages. Les deux volumes : **100** fr.

Nouveau Larousse illustré,

Les sept volumes parus, brochés : **210** fr. ; reliés : **250** fr.

Histoire de l'art,

par **André MICHEL**.

L'ouvrage formera 16 volumes in-8°. Le volume : **15** fr.

CHRONIQUE

FRANZ MAHUTTE (1)

Notice bio-bibliographique.

Quels sont les personnages que M. Mahutte fait évoluer dans les décors des petites villes où s'est confinée particulièrement son observation ? En ces temps où le cabaret a remplacé le forum antique, c'est autour des tables chargées de bocks et de liqueurs que nous ferons le plus aisément connaissance avec la gent masculine de Famal ou de Boucy.

«Au café Plume, autour de la table coutumière, les « habitués de quatre heures» sont installés.

Tout Boucy les connait sous cette rubrique, parce que depuis des années, ils se retrouvent à la même heure devant les mêmes cartes poisseuses, la même bière aigrelette, le même genièvre poivré.

C'est le boucher Delbauve qui arrive le premier, trottant à pas menus, coiffé d'une casquette plate, la barbe en éventail ; puis le pharmacien Ernage, alerte, aimable, gourmet réputé à la ronde, ayant ce tic de se frotter les mains rageusement, à la continue ; puis l'épicier Ghinijonet, un matois qui thésaurise en catimini, malgré qu'il pèse lui-même le savon et la cassonade ; puis M. Lagasse, second régent au collège, brave homme « pas fier », offrant des prises à quiconque, perpétuellement en gaieté, élevant au faubourg sa ribambelle d'enfants voraces ; puis enfin le boute-entrain de la bande, l'énorme poissonnier Delguste, dit Gargantua, découplé en hercule, le poitrail débordant, partant, à la moindre plaisanterie, d'un rire violent qui le ploie en deux, les cuisses tapotées de ses formidable, battoirs. »

Si vous n'y trouvez pas le notaire Derbaix, ni l'avocat Delimoy, ni le gros Clovis Dumont, le négociant en denrées coloniales, c'est parce que le sentiment de la hiérarchie sociale les incite à fréquenter de préférence le Café des Arts. Tout en bourrant sa pipe qu'il vient de prendre au ratelier, le notaire qui hait les déplacements et vient de souffrir martyre en villégiature, n'en conte pas moins avec conviction :

«Quel pays, la Suisse ! Quelles montagnes ! .., Quel air ! ... Enfin, je n'aime pas à en parler trop ... on a l'air de vouloir faire des embarras ... Croiriez-vous que ça nous revient à plus de trois mille francs ? ... Mais nous nous sommes tant ... tant amusés ! ... »

A la table voisine M. Casaquy, le professeur de géographie et le pianiste Paternoster, qui ont encore sur le cœur l'échec du Cercle Artistique, fondé par

(1) La première partie de cette étude a parue dans le n° de la *Revue* du 30 Novembre 1910.

eux, projettent la création d'une société dramatique le « Cercle Melpomène », un titre original et qui sonne bien. Le Dr Larcier, dit « Père-la-Soupe » parce que soupe verte et limonade forment la base de sa thérapeutique, tourne le dos au receveur de l'enregistrement Bessart avec qui il est en froid, et auquel tout Boucy d'ailleurs marque moins de déférence depuis qu'un simple surnuméraire lui en a remontré à propos de logarithmes.

Sur l'Esplanade, voici passer Joséphin Cauchois, le poète vers-libriste, en pantalon à la hussarde et veston de velours jaune ; Modeste Triponnois, artiste, c'est-à-dire joignant à sa profession de cabaretier celles de peintre d'enseigne, de flûte-solo et de photographe ; voici Mme Derbaix en robe de soie, en chapeau tapageur, s'astreignant à une marche lente et compassée, qui va commander chez son boulanger des « pistolets » spéciaux parce que le pain de Boucy est trop difficile à digérer ; voici Gusse Maton, dit « Bat-l'Alarme » qui cumule les emplois de veilleur de nuit à l'église St-Gratien, de vendeur de chiffons, de fruits, de bonbons, de caramels et de « bablutes » dans sa petite boutique de la Grand'Place, de porteur du géant Goliath dont il a l'honneur, le jour de la ducasse, de balancer au dessus de la foule la stature majestueuse, et de croque-mort pour nouveau-nés.

« Pour quarante sous, Bat-l'Alarme se charge d'aller au cimetière. Il prend le petit cercueil et trottine en sifflotant, comme un artiste qui s'en irait au concert, son violon sous le bras ; la course étant passablement longue, il hâte le pas, rapide et distrait, et l'on se dit, à le voir s'éloigner vers le faubourg de Bruxelles :

— Bon, v'là Gusse qui s'en va enterrer un *Kinkin !* »

M. Mahutte nous a croqué, d'un crayon amusant, plus d'un de ces types locaux : le benêt La-Gougoune ; le rentier Siméon Loupoigne qui depuis qu'il est atteint de paraplégie pioche le Nouveau Monde, inventorie l'Afrique, explore les mers polaires avec Nansen et de Gerlache ; Nanette Cabus, une pensionnaire de l'hospice reçue chaque semaine chez les Cattiau sous couleur de gracieuseté, mais qui y fait les sales besognes et tricote gratis les bas dont on lui fournit la laine ; le cron Masquelier, qui doit son sobriquet à sa claudication très accentuée, et qui derrière son comptoir commente la triple alliance et remanie la carte d'Europe ; le tailleur Trine Ringlot, fier de son chien Azor et de sa canne qu'il a baptisée Jules et qui enjolive de rimes ses appels aux clients ; cet hurluberlu de Tiéte-de-Bô, mi-toqué, mi-alcoolique, que le receveur des contributions M. Jamolet, jeta un soir à l'eau pour s'assurer, en le repêchant, des droits à la croix civique...

Mais voici que nous avons quitté Boucy sans nous en apercevoir, ces deux derniers originaux étant de Famal; et la faute en est un peu à M. Mahutte qui aide lui-même à la confusion en donnant à Tiète-de-Bô un surnom qui n'a rien de famalois. Peut-être d'ailleurs la confusion est-elle voulue, et l'auteur a-t-il entendu affirmer par là son souci de peindre des provinciaux et non des habitants de Boucy et de

Famal. S'il en est ainsi, il a, selon la formule de Baudelaire, fait exactement ce qu'il se proposait de faire ; et c'est là le plus bel éloge qu'on puisse adresser à un écrivain. Ses « gens de province » sont pris sur le vif ; leurs travers, leurs tics, leurs passions, leurs préoccupations terre-à-terre tout cela nous est rendu avec beaucoup de vie et de netteté, mais sans tendance à l'analyse profondément fouillée de chaque type.

« Je me souviens des *Gens de Province* de M. Franz Mahutte, disait M. Eugène Gilbert dans le « Journal de Bruxelles » du 17 mai 1896. C'était un livre amusant. On y trouvait une série, lestement troussée, de types grotesques ou attendrissants. Rarement l'auteur tombait dans la charge, mais, néanmoins, sa verve caustique n'épargnait rien. Une extrême variété de figures donnait aux pages qui les faisaient revivre je ne sais quelle allure de « cinématographe », pour nous servir de ce mot nouveau avant qu'il soit trop galvaudé.

M. Mahutte avait bien vu les côtés tantôt risibles et tantôt touchants de la « province ». Petites gens engraissées par l'épargne ou par quelqu'héritage fortuit, devenues de gros messieurs, admirés et enviés par leurs concitoyens, cités pour leur bonne chance, commentés avec une sève intarissable de rancune dissimulée et quelque fierté ingénue de clocher ; adolescents gâtés et blets, finissant une jeunesse inutile par un mariage ridicule ; pauvres diables de professeurs de collège, farcis de méthodes et affamés de pédagogie, toujours en quête de quelqu'illusoire adjuvant — *Cercle Melpomène* ou *Phalange orphéonique* — pour bercer leur existence rapetissée et morne, tels étaient ses modèles favoris. Et les fêtes locales, les ingurgitations copieuses, les kermesses et les ducasses encadraient ces types en leur donnant vie et couleurs. »

***

Ces quelques lignes préludaient, chez l'excellent critique, à l'analyse de *Sans Horizon* le roman de mœurs provinciales publié par M. Mahutte, huit ans après avoir quitté l'athénée de Dinant et être rentré dans le journalisme.

Et voici ce qu'en disait M. Eugène Gilbert :

« C'est encore une vue générale de la province, et spécialement de la « petite ville » que M Mahutte réalise dans son nouveau roman : *Sans Horizon*. Mais il semble que la causticité d'antan soit devenue une amertume plus âcre et plus généralisée. Rien n'égaie l'esprit dans les tableaux corrosifs qui nous sont brossés ici, avec un art d'observation cruelle et directe auquel je reprocherai seulement un parti pris nettement pessimiste. Rien ne vient nous émouvoir, quelqu'apitoyantes que puissent être ces destinées ternes, déprimées, étouffées par l'ambiance banale et mesquine, dont l'auteur a scruté jusqu'aux plus ténues palpitations. On dirait que lui-même entend nous prémunir contre toute pitié, en nous disant: « Ces gens-là n'en valent vraiment pas la peine ! »

Le roman pourrait être divisé en deux parties : la première nous raconte

l'odyssée de Marbaix, le pauvre professeur de rhétorique, fils d'un malheureux berné et d'une gourgandine villageoise, ballotté par la misère et les circonstances, acculé à un mariage de dupe, incompris dans tous les milieux qui l'accueillent ; ici M. Mahutte a pris texte de son sujet pour nous crayonner quelques croquis de petite ville ; une élection chaudement disputée, une kermesse, des scènes de la vie de collège, distributions de prix, rentrées, concours, etc. A part la teinte misanthropique et a ssombrie des tableaux, à part quelque excès dans la satire, il faut reconnaître à ces morceaux une verve endiablée, une intensité extraordinaire, nombre de traits pris sur le vif, observés et rendus avec une rare puissance de relief et avec un remarquable talent de raccourci. Le brave Marbaix mis à la retraite, M. Mahutte nous expose la destinée presqu'identique de son fils Charles, entré dans la même voie, ramant sur la même galère. Je ne sais, mais il me paraît que l'auteur a, dans cette seconde partie, traité le véritable sujet de son étude. Charles est un garçon intelligent, élevé par un père sage et même lettré ; il a fait de bonnes « classes »; il a un idéal qu'il voudrait bien réaliser...

Mais comment ?... Lui aussi entre dans l'enseignement moyen, et, telle est l'étouffante atmosphère morale de cette existence, telle est la mesquinerie et la bassesse des mobiles et des sentiments qui règnent autour de lui, que, petit à petit, il glisse sur une pente irrésistible et va devenir semblable aux autres fruits secs de sa petite ville : un être vivant d'une vie presque végétative, hanté de rêves matériels et grossiers, tourmenté de médiocres vices tyranniques : jalousie, vanité, sensualité, envie... C'est le lent mais fatal enlisement d'une nature originairement élevée et noble, dans les terres grasses et improductives de la « province », que M. Mahutte a peint ici, de main experte. Et je n'ai pas besoin de faire ressortir tout l'arbitraire et toute l'involontaire injustice de cette donnée. Pourquoi fermer les yeux devant la beauté morale et la douceur de certaines figures provinciales ? »

Et c'est la remarque qui s'impose fatalement à la lecture de cette œuvre vivante et verveuse mais outrancière de pessimisme. A chaque ligne transparait la rancune de l'auteur contre « la province étriquée et haineuse, ne vous jugeant que d'après l'extériorité, racornie en sa bêtise autoritaire, » Et c'est surtout le monde professoral qui écope. Voyez défiler les pédagogues de Boucy :

« M. Dambrin aîné (*Tonneau*), rougeoyant, enlunetté, s'ébrouant d'un intermittent : Boum, boum ! M. Sylvain Dambrin (*Vot'chique*), ragot, la redingote flottante, machotant sa « rolle » habituelle, effacé derrière la bedaine de monsieur son frère. M. Casimir Legubre (*Cimetière*), cou de héron, collier de barbe blanche, arpentant les rues de quilles maigres fantastiquement, président du bureau de bienfaisance. M. Delimoy (*Mon Cœur*), aimable et grassouillet, chanteur de salon, l'âme du cercle dramatique : *Les Enfants de la Trouille*. M. Peltier (*Castor*), bourru, gueulant ses cours pour tout le voisinage, terrifiant les potaches par des

retenues de quatre heures assénées à la vanvole, et crevant d'aise à leur consternation. M. Loumelade (*Kiki*), n'adorant que ses chopes et ses oiseaux, sa maison convertie en volière, conchiée et assourdissante. »

Passons à Famal où le surveillant Crahif va portraire à Charles Marbaix ses collègues :

« M. Dellacherie : ancien pion à Anvers. Est arrivé à la rhétorique par la protection d'un sien cousin député. C'est un gros bêta, plein de graisse, de bière et de suffisance. Mouchard de M. Evariste Deglaire.

Tournemine : un vieux gaga dont la retraite est résolue, une ganache parvenue à la soixantaine sans avoir su décrocher le moindre diplôme. N'a pour lui que sa routine et sa respectability de barbon décati. Signes particuliers : prise et est bancroche.

Baraquin : brave homme affligé de six enfants et attendant le septième, marié à une paysanne plantureuse et pas rechignante à la besogne, si occupée de son ménage qu'elle ne peut faire ses courses que le soir. Baraquin, que la marmaille déborde, est au logis le moins possible, et comme son gousset connait plus les toiles d'araignées que les pièces blanches, il accepte volontiers « un bac » de genièvre. Les Baraquin ne mangent de la viande que le dimanche.

Lagache : hargneux, rougeaud, véritable cochet anglais. Donne les mathématiques, tempête à propos de vétilles, clame des « quoi ! quoi ! » féroces à l'oreille des élèves. A failli devenir prêtre et pose pour l'athée.

Drogenbroeck est le Brummel de la bande : manchettes, breloques, tuyau de poêle. Pommadé, musqué, poudré. Surnommé le *Biau*. Initie les cancres aux suavités de la langue flamande.

Philippot, le second surveillant, est un solide ardennais de bovine encolure, d'intellect obtus, ex-sous-officier des grenadiers, ferré sur la discipline. Mange comme un chancre.

Quand à Deglaire, la divinité du temple, l'homme de la méthodologie et de l'herméneutique, c'est un croûton, un simple candidat en philosophie de l'Université de Louvain, qui a tourné casaque et conspué ses croyances pour obtenir le gras fromage où son outrecuidance présentement se pavane. »

Certes, quiconque a connu d'assez près le monde de l'enseignement, il y a vingt ans — et je fus de ceux-là puisque j'en faisais partie à l'époque où M. Mahutte se documentait impitoyablement en plein milieu — celui-là devra reconnaître que, sous le grossissement satirique, le trait est le plus souvent exact et que nombre de portraits évoquent en lui le souvenir de types médiocres ou grotesques ou qui eussent pu servir de modèle au romancier. Mais le souci constant de la charge, l'intention évidente de ne retenir que le détail mesquin, l'aspect burlesque, les côtés ridicules vicient dans une certaine mesure cette peinture du monde pédagogique. Le livre tout entier, qui nous montre surtout les ennuis et les désillusions de la vie professorale dans les petites villes, constitue d'ailleurs une âpre critique des errements de l'enseignement moyen, à cette époque ; et parmi tant de scènes dont M. Gilbert vantait à juste titre

l'intensité extraordinaire et la profonde impression de vérité, celles de la vie scolaire sont à coup sûr les plus vécues. Pourquoi faut-il que le parti-pris de dénigrement nuise à la sincérité de l'œuvre en la privant de l'intérêt, du réconfort et de la sympathie que crée, dans les petites villes comme ailleurs, la rencontre de l'intelligence, de la bonté et de la douceur ?

Les personnages sont piteux, niais, stupides, cocasses ou méchants, et le principal d'entre eux, Charles Marbaix, dont le type est creusé à fond, ne trouve pas même dans sa vanité la force de réagir contre l'imbécillité et les petitesses ambiantes Il répand sur tout son ironie mauvaise, moqueur par contenance, gouailleur par rancune, enragé contre son sort et contre lui-même, et contre ses propres faiblesses physiques. L'auteur se complait d'ailleurs à nous conter ses défaillances les plus prosaïques, en des termes dont la crudité, malgré ses effets de coloris et de relief, parait malaisément défendable.

Aucun mot ne lui paraît trop vif, aucune expression trop énergique ; et même, à valeur égale, la plus grossière sera la préférée.

Dans une de ses chroniques rimées, Théodore de Banville commençait ainsi :

> Mer... — Je m'arrête, ô flot amer !
> Il ne faut pas que l'on se targue
> D'allonger ton nom, vaste mer,
> Ainsi que l'a fait monsieur Margue.

Franz Mahutte imite M. Margue tout le temps, sans parvenir à nous convaincre qu'on ne puisse tout dire en restant de bonne compagnie. En cela comme pour le reste, il n'a fait qu'appliquer les méthodes de l'école de Médan ; et c'est ce que Marg. Van de Wiele constatait en ces termes :

« Si cet écrivain d'ordinaire peu caustique et qui avait adopté une façon de mise en scène plutôt piquante avec humour et spirituellement railleuse que sombre ou pessimiste, a montré ici, tout à coup, de l'amertume et une ironie cruelle, ce n'est pas moi qui lui en ferai un reproche. Assurément la mode est en train de passer du naturalisme intransigeant et des évocations de réalité désenchantée dont se compose *Sans horizon* ; mais peut-on admettre qu'il y ait des « modes » en littérature et, si on l'admettait, quelle importance auraient-elles quand il s'agit du mérite d'une œuvre ?

M. Mahutte est, peut-être, le dernier naturaliste attardé en Belgique : cela aussi, qui est très courageux en ce pays attentif plus qu'aucun autre aux caprices du succès littéraire et plus qu'aucun autre respectueux de la *mode*, cela aussi ne manque pas de distinction, et il faut en féliciter cet écrivain, puisque tel était son goût Je n'oserais affirmer toutefois que telle fut positivement sa vocation et voilà où l'on trouverait, me semble-t-il, un juste reproche à lui adresser. L'intention, la volonté opiniâtre d'user de la méthode et des procédés de l'école sont ici trop apparentes pour permettre de croire que cette méthode et ces procédés soient instinctifs à l'auteur de *Sans Horizon* ; au surplus, il y a, dans son livre, tel passage où le souvenir des maîtres du roman naturaliste se dénonce avec une évidence un peu appuyée. »

Cette question de savoir si Franz Mahutte est naturaliste par tempérament ou par parti-pris semble avoir été tranchée différemment par quelques critiques. Ayant constaté qu'il y a dans *Sans Horizon* « peu ou point de sensibilité » M. Fernand Séverin ajoutait : « j'ai dit combien l'auteur est loin de la pitié. » Un autre critique écrivait : « M. Mahutte n'est pas de ceux que séduit surtout la poésie des choses. » Or, s'il est vrai que M. Mahutte a, du romancier naturaliste, le sens très aigu de l'observation, je reste convaincu qu'il n'a pu acquérir qu'en se violentant l'impitoyable rigueur d'analyse des disciples de Zola. Malgré l'âpre rancune aiguisant sa plume appointie en manière de bistouri, malgré cette quasi gageure de corrosion du trait et de cruauté dans la satire qui défigurent l'œuvre de colorations outrées et de tons antipathiques, un filon de sensibilité affleure en maints endroits et se traduit parfois — comme dans l'épisode de la mort de Lucie Marbaix — en une émotion poignante que tout l'effort de l'auteur ne parvient pas à contenir.

Cette note émue est plus fréquente dans *Gens de Province*, et se retrouvera plus tard dans certaines pages de *Feuilles au vent*. Relisez par exemple la fin de *Mlle Aglaé Mineur*, la vieille demoiselle inconsolable qui la nuit, éveillée par un craquement des boiseries, guette vaguement la visite du fiancé défunt :

« L'insomnie alors la tient les yeux ouverts, le corps parcouru de frissons ; elle se lève précipitamment, retire les lettres de l'aimé du tiroir où elle dorment, les relit pour la millième fois, la gorge assiégée de sanglots, les mains frémissantes ; et parfois elle s'accoude à la fenêtre, devant le jardin silencieux, attend, le cœur gonflé d'un impossible espoir, celui qui ne viendra... jamais.»

Est-il des pages plus imprégnées de pitié navrante que celles où nous est contée l'histoire de cette jeune campagnarde envoyée en service, et qui dépérit peu à peu dans l'atmosphère de la ville et l'asphyxiant milieu de bourgeois acariâtres ? Voici son adieu aux champs familiers :

« Le dos courbé sous la nouvelle mauvaise, elle prend le sentier qui troue la bruissante ondulation des blés, détachant machinalement çà et là un coquelicot dont la sanguinolence fière tapage sur le fond tranquille des moissons.

Maintenant, elle est au petit bois, le cher asile silencieux et moussu. Là, elle pourra pleurer à l'aise... Elle s'assied, accablée, sur le sol imprégné de la fraîcheur des sources, et tout à coup une crise de larmes la secoue, la pauvre désâmée, soulevant sa gorge, semant son cou de perles chaudes ; et cela fait mal, cette jeunesse maigriote et naïve, éplorée dans la gaieté du paysage. »

Achevez ce récit, voyez Justine, le soir, exténuée de son labeur, s'affaisser, douloureuse, au chevet de son lit et sangloter sur les vieux qui sont là-bas et qui la croient heureuse ; assistez à sa lente agonie dans la tiède sérénité des soirs champêtres, trop tardivement retrouvés,... et vous serez surpris de ce qu'il y a de sensibilité et de pitoyable tendresse chez cet implacable ironiste qui peut-être ne raille tout que pour ne pas en pleurer.

* *

Et c'est aussi une âme d'artiste, — non pas seulement parce que, musicien délicat et musicologue renseigné, il compte parmi les fidèles des Concerts populaires, ni parce que, premier prix de violon en 1879 il eût pu à cette époque disputer ses lauriers à Ysaye, mais encore parce qu'il a le sens de la beauté du rythme et de la valeur du mot.

Si le style de *Sans Horizon* a prêté à maintes critiques c'est parce que la crainte du banal, le souci du vocable précis et pittoresque s'y sont affirmés plus que partout ailleurs au point de donner souvent l'impression d'une langue laborieuse et trop contournée. L'amour des tournures rares, des vieux mots, des néologismes expressifs, une probe conscience d'écrivain servie par une savante érudition ont poussé M. Mahutte à l'emploi de constructions originales qu'il banalise par l'abus, et de termes curieux ou désuets dont la fréquence affaiblit la saveur. Des dimanches tédieux, de fervides souvenirs, une écriture sadinette ; guimauver des paroles ou crociter des arguments : de telles expressions peuvent concourir à donner à la langue plus de souplesse et de flexibilité, et à lui restituer des nuances perdues, plus éclatantes ou plus subtiles. C'est à quoi M. Mahutte s'est employé, avec un bonheur inégal mais avec une science indiscutable du Verbe, non seulement en ressuscitant de vieux vocables mais en en créant de nouveaux. Il en est de contestables, il en est plus encore d'excellents ; et cette langue nerveuse et colorée qui malgré ses bizarreries abonde en trouvailles, n'est pas un des moindres mérites de ce livre outrancier, d'une observation si nette et d'une si perspicace psychologie.

* * *

Cette recherche du mot rare, de l'expression peu courante, du rythme adéquat s'était nettement manifestée déjà dans *Bruxelles vivant*, cette très curieuse série de monographies bruxelloises parue en 1891, trois ans après la rentrée de Franz Mahutte à l' « Indépendance Belge » où il publiait des articles divers, indépendamment de la chronique parlementaire que devait lui confier également plus tard le « Petit Bleu ».

Le Bruxelles d'il y a vingt ans est évoqué en ces pages par un reporter de premier ordre, qui à l'acuité de la vision et au souci de la documentation exacte joint le charme piquant d'une philosophie aimablement sceptique et d'une ironie de pince-sans-rire.

Qu'il nous mène au café-concert, au restaurant, à l'entrepôt, aux halles ou à la foire, qu'il nous entraîne rue Haute ou rue des Bouchers, au pays de la danse ou à la Chambre, qu'il nous fasse fréquenter les garçons de café, les modèles pour peintres, les gaudissarts ou les piliers de salles d'armes, toujours Franz Mahutte sait éveiller l'intérêt ou la sympathie, dégager le pittoresque des êtres et des choses, pimenter d'attrait les renseignements les plus arides. Un réel talent de vulgarisateur clarifie les observations les plus techniques, les décors s'érigent avec cette vigueur et cette netteté que nous a permis de constater l'art descriptif des *Gens de province*, et les types sont portraicturés

avec une fidélité minutieuse et une verve amusante.

La psychologie du gaudissart donnera une idée du procédé, par petites touches, qu'emploie l'auteur de *Bruxelles vivant.*

« Un mot ramasse l'entité du gaudissart : il est bon garçon. Attribut rare à une époque où le bon garçonnisme est une tare, où la nullité grave et gantée a toutes les présomptions d'une prépondérance béate

Prévoyant, jamais le gaudissart ne le fut ; une coquetterie semble l'obséder au contraire de jeter sa pécune par dessus les moulins, si dissemblable en cela des collectionneurs de centimes. Nanti de frais largement calculés, il goûte la succulence des mets et des vins ; il aime, l'heure amène du dessert advenue, se carrer dans sa chaise, élever son verre à la hauteur d'un œil expert, la langue clappante à la dégustation, les mains fourrageant parmi les assiettes encombrées de bonbons. Alors, de pérorer.

Car à certaines heures, comme la fonction du Pierrot de Banville est d'être blanc, la fonction du voyageur est de se révéler pérorateur. Ses propos abordent tout sujet sur le ton d'un aimable dogmatisme. Il sait pourquoi le tenor X émit, l'autre soir, une litanie de couacs invraisemblables, pourquoi la malle d'Ostende est arrivée avec un retard de vingt-sept minutes. Tel déraillement luctueux dont s'encombrent les hôpitaux, il l'avait prévu, annoncé aux amis, vulgarisé à la cantonade. Son œil inquisitorial, entre-temps, n'a pas déserté la carte de l'Europe : il suit le panslavisme et le pangermanisme, dissèque Bismarck et Crispi, déshabille Coloman Tisza, augure des complications bulgares, résout, entre la poire et le fromage, la question d'Orient trop négligée par la diplomatie. Pour peu que vous l'acculiez, il ouvre son avis en matière de solfège, tance Joachim et Rubinstein, bifurque vers la peinture, foudroie quelques sculpteurs, déraille en pleine médecine, joue son petit Salomon contre l'allopathie et l'homéopathie ; fuse dans la direction de la politique, où principalement son verbe adore vaticiner. Ici sa garrulité est inexhaustible, et, cependant qu'un illusoire moka déflagre dans les tasses aux parois minces, il s'élance, fébricitant d'ardeur, dans la forêt de la politiquaille, abat, resèque, émonde, resort anhélant et poudreux des broussailles de la discussion au fort de quoi il s'était empêtré, brusquement secoué à consulter sa montre qui l'avertit de cesser le palabre, de reprendre, d'une dextre aguerrie, la traditionnelle marmotte.

En province, les périodiques retours du voyageur égayent la tablée. On se dit : c'est le jour de monsieur Z..., et son entrée est accueillie d'un brouhaha de bienveillance relevée d'envieux respect ; on prise ce personnage correct, au linge soigné, qui prend quotidiennement du vin aux repas et du cognac sur son café ; puis, comme la nécessité du métier l'initie à la diversité des villes, une présomption de science géographique ajoute à son lustre, et sa garrulité, dans l'orbe étroit de son article, étonne ses traînaillants interlocuteurs. Non que tous les gaudissarts brillotent de la verve sonore et inane soufflée par Balzac à leur glorieux ancêtre, mais tous,

dès l'instant où ils sont aux prises avec la clientèle, s'animent d'une faconde calculée, persuasive des fortes commandes.

Pour gagner la bataille, la faconde néanmoins ne suffit, ni même l'excellence de la marchandise présentée.

Le fin gaudissart note dans les maisons qu'il fréquente toute particularité qui diplomatiquement rappelée, atteste la sollicitude. Les maladies, un bobo parfois, réclament sa perpétuelle vigilance. Tel boutiquier, cuirassé d'un triple airain contre les tentatives guignant sa caisse, se laisse empaumer à qui s'est enquis d'un rhume du mioche, d'un rhumatisme de grand-papa.

Le fin gaudissart s'abaisse à d'autres manœuvres. Il caresse Azor, flatte Raminagrobis, s'attendrit devant la cage où jacassent les oiseaux, remarque un store nouvellement placé dont il prône l'admirable couleur zinzolin, s'inquiète de la marche d'une pompe qui était fameusement détraquée lors de la dernière visite.

— Alors, elle marche maintenant, madame Pureur, votre pompe ?

— Vous savez, monsieur Pimpurniaux, ce n'est pas encore tout à fait, çà, mais il faut d'la patience en c' pauv' monde, pas vrai, monsieur Pimpurniaux ? En tous cas je ne dois plus aller demander de l'eau chez les Deglaire, qui ne sont pas toujours polis, sauf vot'respect. Pourtant, y n'doivent pas faire les fiers : le père a été en prison pour « fausses écritures » et la fille s'est ensauvée avec un marchand de vaches ! Je suis contente de ne plus rien leur demander ; y vaut mieux ne compter que sur soi, en c' pauv' monde, pas vrai monsieur Pimpurniaux ?

Gravement, Pimpurniaux corrobore, intimement embêté du prêchi-prêcha ; mais, dans l'entre-temps et sans abandonner la capitale affaire de la pompe, il a casé douze caleçons et une grosse de paires de chaussettes.

Si quelque mort endeuille la boutique, Pimpurniaux, des mois après la catastrophe, assourdit sa voix, navre ses attitudes, célèbre les vertus du défunt, se compose une figure d'enterment pour annoter le prochain envoi. Quand il est parti toute la famille, le trouvant « bien honnête » louange ses incomparables mérites.

Si M. de Talleyrand revenait sur la planète, il s'inclinerait devant la souplesse de Pimpurniaux. »

Parfois M. Mahutte se contente de portraire un type en trois lignes. C'est ce qu'il a fait notamment, avec autant d'habileté que de maligne verve, pour quelques personnalités du monde parlementaire :

M Beernaert. Grand, les épaules larges. Articulation nette et rapide, roulant les *r* comme du gravier. Magasin de connaissances, d'arguments et de chiffres Nerveux et colérique. Tic particulier : frotte continuellement son binocle dans les pans d'une redingote toujours ballante

M. Le Jeune. Avocat hors ligne, soudain promu garde des sceaux ; est demeuré avocat hors ligne Exquis à entendre. Violoniste.

Le prince de Chimay. Le panache du cabinet, et nullement panacheux. Affable, amène, ahuri non sans charme de

certaines questions hérissées de technicité. Violoniste.

M. Bara. L'aspect d'un chanoine grassouillet. Un débit non apprêté, charriant, pimentées de l'accent tournaisien, les images, les saillies, les gamineries géniales. Incomparable dans la riposte.

Au long de cette flâne à travers Bruxelles, qui nous restitue des quartiers abolis, l'ancien boulevard de la Bourse aux Augustins (cette Madeleine du timbre-poste), et l'Allée Verte, et des mœurs qu'un quart de siècle a profondément modifiées, les réflexions commentent, soulignent, narguent ou gouaillent, parfois relevés d'une pointe d'émotion, attisées d'un regret d'artiste, mêlées d'un grain de mélancolie, ou imprégnées d'une désillusion dont l'auteur, sur un ton de blague, prestement déguise l'amertume, — comme dans ce passage de la leçon de danse :

« La leçon commence. Ces demoiselles se rangent en bataille et, le violon à l'épaule, le pied scandant la mesure, l'œil à l'affût des moindres manquements, le stratège enseigne la tactique de Terpsichore. Tactique ardue, dont la terminologie déroute le profane, dont je ne tenterai même pas l'élucidation rudimentaire ; d'autant qu'à disséquer la chose fluide, rêveuse, aérienne qu'est la danse, la froideur des calculs apparaît et le charme s'évapore. Oh ! le trépas soudain de l'illusion caressée, au penser que les bonds, les retraites, les audaces, les convocations à l'amour, les savoureuses projections d'une chair rosée, les moues, les terreurs, les sourires, tout a été frigidement concerté, répété, seriné devant une glace, sous la surveillance du pro-fes-seur ! L'horrible mot, ce dernier, et quelle douche désillusionnante, mon Empereur ! Le professeur de de la Zucchi, de la Mauri ! Le professeur de Taglioni et de Fanny Essler ! La poudre de riz embêtée par la féteur pédagogique ; le dictionnaire Larousse à l'horizon des pirouettes : Sarcey derrière Sarcy.. malheur ! »

M. Mahutte, qui connait bien son métier — je parle du métier de journaliste, ce violoniste ayant plusieurs cordes à son instrument — sait qu'il fait ici besogne de chroniqueur et de reporter, et qu'il doit user d'une langue alerte et souple, sentant son écrivain comme la moindre réplique d'un ci-devant sentait son gentilhomme, mais gardant somme toute une allure familière et un ton plaisant. Et si dans *Bruxelles-Vivant*, œuvre mixte, le romancier, le journaliste et le professeur ont trouvé matière à une collaboration idéale où leurs qualités particulières excellemment se complètent, c'est presqu'exclusivement la plume du chroniqueur que nous retrouverons dans les deux plus récents livres de M. Mahutte : *Le Caprice des Heures* et *Feuille au Vent*.

*
* *

Pendant son séjour au « Petit Bleu » où il s'était classé, sous la signature de Nicolet, parmi nos meilleurs humoristes, puis au « Messager de Bruxelles », et depuis son entrée en 1899 à l'administration des Beaux-Arts à laquelle il appartient encore actuellement en qualité de chef de bureau, M. Franz Mahutte n'a cessé de publier dans la presse quotidienne des chroniques ver-

veuses et pétillantes qui nous le montrent tour à tour paradoxal ou moraliste, d'humeur légère et de bon sens rassis.

L'auteur, qui fut conférencier à ses heures et fit même, avec succès, une « tournée » en Hollande, a, dans sa causerie « Chronique et chroniqueurs » défini en ces termes cette forme du journalisme moderne :

« Elle (la chronique) prend à la vérité, comme thème, un fait, un événement, un faits-divers, mais ce fait isolé et sans pertinence, ce fait aride et insignifiant elle le présente d'une façon avantageuse, elle l'habille d'étoffes agréables, elle le tisse de jolies couleurs qui en dissimulent l'aridité ! Puis elle va plus loin que le fait qu'elle commente ; elle l'amplifie, lui donne de la plastique et le généralise. A une époque où l'on n'a guère plus le temps de lire, à tête reposée, elle nous apporte en courant et sans plus appuyer qu'il ne faut, un soupçon de littérature et de philosophie ; oh ! cette philosophie n'est pas de haute envergure ; oh ! cette littérature n'est pas d'une élévation bien sublime, mais toutes deux nous amusent, elle sont gentiment décolletées et elles passent vite, et elles n'ont jamais empêché celui qui en a le loisir ou le désir d'étudier Platon, Sophocle, Horace, Corneille, Hugo, Taine, Flaubert et M. de Tocqueville.

On peut reprocher à la chronique de ne pas laisser grand'chose derrière elle et de s'évaporer aussitôt parcourue ; mais nombre de gros ouvrages ne sont pas plus heureux quelques mois après leur apparition ; plus ils pèsent, plus prompte est leur chute aux gouffres de l'oubli. D'ailleurs, que laissent derrière elles les plus belles choses : un peu de fumée, un peu de souvenir, de cendres et de mélancolie .. »

Rien, en effet, de plus fugace que le charme si spécial d'une chronique, de plus passager que l'intérêt qu'elle excite, de plus instable que son importance, de plus éphémère que son ironie, tôt rendue insaisissable avec le temps. De jour en jour, parfois d'heure en heure, elle perd sa saveur dont se délectait le public Aussi rien de plus périlleux pour un journaliste que de les réunir en volume Et M. Mahutte ne l'ignore pas, qui adorna la couverture du *Caprice des Heures* de bulles de savon qu'éparpille une jeune femme soufflant dans un chalumeau. D'avoir, par deux fois, tenté néanmoins la fortune, en publiant deux recueils de ces articles écrits au jour le jour, selon les caprices de l'actualité, Franz Mahutte n'en a que plus de mérite ; et à les relire, dix ans après l'incident qui les suggéra, on se prend à constater que le choix en fut fait décidément de main experte et que grâce à un prudent souci de généralisation, à un piquant attrait de paradoxe, à d'amusants développements philosophiques, ou à des aperçus de moraliste spirituel et souriant la plupart de ces pages ont conservé leur valeur d'antan. Les plus vieillies sont celles qui commentèrent naguère des duels politiques ou des incidents parlementaires ; mais si, à quelque endroit, l'oubli de particularités essentielles atténue l'accuité de l'ironie, ces choniques n'en gardent pas moins l'intérêt s'attachant malgré tout à ce qui alimenta les passions ou la curiosité populaires.

*
* *

Et que devient le romancier ? direz-vous. Le brillant chroniqueur a-t-il tué en Franz Mahutte le malicieux esquisseur de *Gens de Province*, l'ironiste cruel de *Sans Horizon* ? A vrai dire les études provinciales n'ont point tout à fait disparu puisqu'on en rencontre plusieurs dans *Feuilles au Vent*, et que *Le Caprices des Heures* se clot sur l'histoire de Toinette Chuque, le modèle des femmes à journée, que l'octroi de la médaille civique a empoisonnée d'orgueil. On peut donc espérer encore, de ce fin psychologue qui connait si bien la province et les provinciaux, une nouvelle œuvre, aussi fouillée et moins injuste que l'histoire lamentable des trois Marbaix.

Peut-être, après tout, y retourne-t-il parfois, dans cette « province » tant haïe, et peut-on lui appliquer ce passage du dernier conte des *Gens de Province*:

« Quand il peut s'échapper de Bruxelles, il prend le train de Boucy. Il aime errer seul dans les rues, où les gens, devenus vieux, le croisent sans le reconnaître ; il revoit l'humide maison où il travaillait si tard, dans la cuisine, au tic-tac de l'horloge ; il traverse le pont jeté sur la Dendre qui, le long des maisons basses, mène son filet d'eau boueuse ; il côtoie le collège, autrefois sonore des acclamations qui saluaient ses triomphes, l'Esplanade plantée de hauts peupliers bruissant à la brise, le joli cimetière ombreux, asile de la chère trépassée ; il va jusqu'à la ferme solitaire d'où l'on rapportait des brassées de genêts, les dimanches. Chaque pas suscite en lui quelque souvenir, chaque rencontre ravive le passé en son cœur ; il se pénètre, à parcourir cette morne ville, d'une âcre, et poignante et exquise mélancolie »

AUGUSTE VIERSET

BIBLIOGRAPHIE

DE FRANZ MAHUTTE.

Contes microscopiques. Bibliothèque Gilon, Verviers, 1886.

Bruxelles Vivant. Edition de l'Anthologie contemporaine des écrivains Français et Belges, Bruxelles, 1891

Gens de Province. J. Lebègue et Cie, Bruxelles et Paris, 1893.

Sans horizon, Nilsson (Per Lamm suc.), Paris, 1896.

Le Caprice des Heures. P. Weissembruch, Bruxelles, 1898.

Feuilles au Vent. J. Lebègue et Cie, Bruxelles et Paris, 1905.

COLLABORATION

Revue Artistique (Anvers). — Revue de Belgique. — Revue pour les jeunes filles (Paris). — Durandal. — Belgique artistique et littéraire, — Vie Intellectuelle. — La Renaissance. — La Bohème. — La Bombe. — Le Temps (correspondance). — Gil Blas (correspondance) L'Opinion (Paris, Lettres de Bruxelles) Tout Bruxelles. — La Gazette de Charleroi. — La Flandre libérale. — La Meuse. — Le National Bruxellois. — La Dernière Heure. — Le Journal de Bruxelles. — Le Matin de Bruxelles. — Le Devoir. — Le Soir. — L'Exposition de Bruxelles.

Directeur de la «Liberté» en 1893.

Correspondant du «Journal des Débats » en 1894.

Secrétaire de «Notre Pays» (partie littéraire) 1905-1910.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE (Société Anonyme)
15, Rue Royale, Bruxelles

VIENNENT DE PARAITRE :

Dans la COLLECTION DIAMANT :

Série littéraire, n° 10.

Adolphe HARDY
par Paulin RENAULT 0 fr. 50

Série littéraire, n° 11.

Marguerite VAN DE WIELE
par Auguste VIERSET 0 fr. 50

L'Abbaye de Lérins
HISTOIRE ET MONUMENTS
par Henri MORIS
1 vol. in-8° de 430-XLX. 15 fr.

Notre Colonie
Géographie et notice historique
par A. MICHIELS
1 vol. in-8° 2 fr.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 120180291